This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

170

Per. 3977 d. 115/11

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# LA

# REVUE NOUVELLE.

Digitized by Google

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.

Digitized by Google

# LA REVUE NOUVELLE.

TOME ONZIÈME.

DEUXIÈME ANNÉE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE NOUVELLE

3, RUE DE CHOISEUL.

1846

Digitized by Google

Digitized by Google

# ÉTUDE

DE

# LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

---

## MARTIN L'ENFANT TROUVÉ

ROMAN.

Nous avons assez respiré l'air de notre époque pour être fait à ses émanations; nous ne nous étonnons pas aisément de ce qu'elle ose; et nous ne sommes pas de ceux qui s'épouvantent des nouveautés que chaque matin voit éclore. Tous ces excès en philosophie, en politique, en religion même, dont bien des gens se chagrinent, ne nous arrachent aucun cri d'alarme, tant nous sommes persuadé que, chez un peuple comme le nôtre, le vrai, le juste et le beau finiront toujours par reprendre le dessus. Ainsi, nous n'éprouvons qu'une dédaigneuse pitié pour la littérature qui s'en va, et nous voyons presque sans humeur sa licence extrême qui trahit à nos yeux son extrême faiblesse. Nous laissons



Digitized by Google

les écrivains perdus de conscience se perdre de réputation ; et consolé déjà par les apparitions brillantes de l'avenir, nous n'avons point cru l'art ni la société en péril parce que des esprits sur leur fin ont fait un sacrifice impur du style et de la raison au veau d'or de la publicité.

Cependant il se manifeste parfois au sein de cette école des faits si scandaleux qu'ils ne permettent plus de notre part l'insensibilité ni le silence. Certains ouvrages ne se contentent pas d'être de mauvais livres, ils deviennent des actions mauvaises, et leurs énormités, pour ne plus mériter les coups de la critique, n'en appellent pas moins les flagellations de cette police vengeresse dans tous les temps exercée par les âmes délicates au nom du goût qu'on blesse et du sens moral qu'on outrage. Si une œuvre paraissait étalant le mépris des sentiments les plus humains, des idées les plus saines, des principes les plus respectés, le mépris de la décence même, ne serait-ce pas le rôle de toute plume honnête de protester contre ce défi jeté à la pudeur publique, et de flétrir avec énergie le déshonneur qui en demeurerait aux lettres? Eh bien! une pareille œuvre a paru de nos jours, que dis-je? elle continue de paraître dans un journal qui la répand à des milliers d'exemplaires. Le bruit fâcheux que déjà elle fait nous ayant conduit à la lire, nous avons rencontré là une débauche d'imagination si révoltante qu'elle nous a frappé au cœur comme aurait fait une insulte. Il nous est resté de cette vive impression le sentiment d'un devoir public : nous allons le remplir, nous voulons la juger.

L'œuvre dont il s'agit est celle qui a pour titre : *Martin l'enfant trouvé*, et qui occupe en ce moment le feuilleton du *Constitutionnel*. L'auteur a su acquérir, par les *Mystères de Paris* et par le *Juif Errant*, une notoriété qui nous dispense de prononcer son nom ; ce nouveau roman l'achèvera. Mon intention n'est pas d'en hasarder une étroite analyse ; quoique arrivé à peine à son premier volume, il présente des écueils que toute ma prudence de style ne saurait franchir. Je ne me ferai donc pas le Parent-Duchâtelet d'un pareil livre ; mais ce que j'en montrerai suffira pour justifier l'indignation qu'il m'inspire.

Digitized by Google

*Martin l'enfant trouvé* a la prétention d'être le daguerréotype tragi-comique de la société moderne. Deux sortes de personnages en occupent la scène : les uns brillent dans les sphères supérieures, les autres gémissent au fond de l'abîme populaire; entre ces deux extrêmes, point de milieu. Parlons d'abord des premiers. L'acteur principal est un comte Duriveau, noble de fabrique récente, issu d'un gargotier qui sur la fin de sa vie s'est livré à l'usure, propriétaire d'un château splendide, de nombreuses inscriptions au grand-livre, de trois lieues carrées de terres de labour en Sologne, de 300,000 francs de rente pour tout dire. Cet homme, à qui la fortune n'a cessé de sourire, n'en est pas moins une individualité effroyable, une exception humaine; son cœur est le centre de tous les vices, son caractère un diabolique égoïsme, sa volonté un instrument irrésistible du mal. Il a un fils, le vicomte Scipion, héritier légitime de ses principes comme de sa fortune : exception plus incroyable encore, véritable sentine de corruption et de méchanceté. Ces deux êtres exécrables, dont l'un n'a pas vingt-un ans, dont l'autre touche à la cinquantaine, bravant l'instinct de la nature, vivent en camarades ou plutôt en complices. L'un et l'autre sont la proie du démon de la luxure, et ils en font gloire. Les séductions consommées par le père, j'emploie ici un terme bien décoloré, ont atteint les dernières limites du cynisme; celles du fils les dépassent. Le comte Duriveau a déshonoré des femmes, a tué des maris, a précipité dans la misère et dans la démence de simples filles du peuple; les fruits inconnus de ses crimes peuplent l'hôpital et la chaumière, et l'un d'eux, sans qu'il s'en doute, a pris auprès de sa personne la position de valet de chambre. Quant aux forfaits du vicomte Scipion, le lecteur du roman les connaît assez par leurs suites. Quelques mots d'abord sur leur façon d'être : le comte, appartenant à une génération moins savante et moins avancée, parle la langue, a les dehors et porte l'habit de tout le monde, tandis que le jeune homme a emprunté aux romans à la mode et au commerce des reines de la danse prohibée un langage, des manières, des habits beaucoup plus modernes. Il a transporté dans les salons un argot pittoresque



Digitized by Google

dont il raffine l'atticisme, et il garde même à table un costume d'estaminet qui lui sied à ravir. J'ai dit les rapports du père et du fils. Dès les premiers chapitres de l'introduction, un nuage obscurcit leur intelligence touchante et donne lieu à une scène que n'a pas soupçonnée Molière. On a beau être un père indulgent et facile, il est des étourderies qui ne se peuvent souffrir : or Scipion, dans le même jour, se laisse aller à deux légèretés bien coupables. Le matin, à la chasse, on trouve un enfant mort; ce n'est pas un spectacle ordinaire et qui prête à rire surtout devant une compagnie de dames, devant une mère et sa fille : le vicomte n'en dit pas moins à cette vue des mots horribles qui seraient déplacés à la Force, et c'est à peine s'il se tait quand on découvre qu'il n'est pas étranger à l'aventure. Le soir, au sortir de table, après le café, le même garnement, un peu pris de porto, fait un scandale dont un mari, homme de cœur, se serait vengé en l'étranglant sur les lieux mêmes. Le comte Duriveau n'est pas satisfait : de là scène de famille entre le père et le fils. En quels termes assez forts condamner cette incroyable fantaisie? Non, jamais rien d'aussi impudent et d'aussi odieux n'avait été écrit encore. Le père s'apprête à jouer *un peu de Poquelin*, le fils essaie de lui faire sentir combien il est ridicule de *blaguer morale et autorité paternelle*. La querelle s'échauffe; mais le fils, comptant sur ses doigts toutes les scélératesses dont s'est vanté le père, finit par lui prouver qu'ils sont *manche à manche*, lui propose la *belle*, et ces deux monstres inqualifiables se réconcilient là-dessus. Telle est la scène moins l'affreux dialogue, et encore ai-je passé l'aveu que fait l'horrible Scipion au sujet de sa fiancée. La comédie de la famille moderne manquait à la littérature : la voilà.

Vous venez de voir les gens du monde, passons à la peinture des gens du peuple. Les lignes sont plus forcées, les couleurs plus criantes encore. Dans le peuple, tous les malheureux sont idiots, toutes les innocentes sont flétries, tous les vertueux sont voleurs ou brigands. Il y avait parmi les vassaux du comte une jeune fille charmante et *charmée*, comme on le disait dans le canton, Bruyère, la petite gardeuse de dindons, fille

Digitized by Google

inconnue d'une folle déshonorée dans sa démence : Bruyère était la providence des pauvres, elle leur donnait des conseils d'économie rurale et de médecine vétérinaire, elle propageait parmi les laboureurs le système si salutaire des assolements : la violence de Scipion l'a pour jamais perdue, et je ne puis vous expliquer comment il s'y est pris. Un instituteur, Claude Gérard, menait au fond de son village une vie exemplaire d'abnégation et de vertu : deux fois le comte Duriveau l'a frappé dans ses affections les plus saintes; que pouvait-il faire? Il a embrasé la vie sauvage, il s'est fait braconnier, il habite une tanière sous l'herbe de la forêt, et son nom honorable s'est métamorphosé en celui de *Bête-Puante*. Un autre caractère plus grand encore était né au siècle; mais son berceau touchait au fond même de la société. Que vouliez-vous qu'il devînt? Je ne vous raconterai pas son apprentissage d'ouvrier sous un maître qui s'enivrait de parti pris tous les dimanches, les leçons morales qu'il reçut à huit ans d'un cul-de-jatte, et comment il apprit de ce vil mendiant que ceux qui n'ont rien ont le droit de voler ceux qui ont et qu'il faut battre les femmes pour se faire aimer d'elles; je vous dirai encore moins ce que lui enseigna, chez un saltimbanque nommé la Levrasse, la mère Major, l'Hercule de la troupe, et je laisse à l'auteur la honte d'avoir défini sa passion pour une enfant égarée comme lui, la petite Basquine. Cette individualité puissante, arrivée à l'âge de discrétion, aurait dû marcher à la tête de la société dont elle était faite pour être l'ornement. Dans notre monde mal réglé, elle est devenue Bamboche le brigand, qui mord et pille ses semblables. Ainsi s'égareront toutes les créatures intelligentes, vertueuses, dévouées des classes populaires sous le régime maudit qui les opprime. En faut-il d'autres exemples? Léonidas Requin, un prix d'honneur couronné par le grand-maître de l'Université en personne, a dû renoncer à la carrière ingrate des études pour prendre dans une ménagerie la profession de crocodile, et celui qui racontera un jour comment ces natures magnifiques, Basquine, Bamboche et Bête-Puante, sont remontées à leur rang légitime, Martin, l'enfant trouvé, en un mot, a été contraint lui-



Digitized by Google

même d'endosser la livrée, bien qu'il ait pour confident et pour ami un vrai roi d'Allemagne, Rodolphe Ier de Gérolstein probablement, et que ce soit à cette majesté anonyme que ses mémoires s'adressent.

Qu'on juge de ce qu'ose ce roman par le peu que j'ai montré de l'action et des personnages. Que signifie cela? Est-ce simplement l'orgie d'une imagination en délire? serait-ce une exagération effrénée de certaines charges de l'art? un cauchemar entrevu par quelque Callot ivre-mort? Non, c'est un livre écrit à jeun et qui se prend au sérieux. La fantaisie est obscène, mais elle affiche un sacerdoce moral. Le monde ainsi peuplé, ainsi corrompu, c'est le nôtre, c'est le milieu où vivent nos femmes, nos filles et nos sœurs, où se meut la patrie, où s'agite le siècle. Ainsi, le comte Duriveau, que croyez-vous que ce soit? Cette anomalie introuvable, c'est l'image exacte et fidèle de la société présente, le bourgeois de 1830, le propriétaire selon la charte, le représentant-né de la France officielle! Vous ne vous attendiez guère à cette surprise, mais vous n'êtes pas au bout. Vous avez vu comme la vie privée de ce riche, ou plutôt de cet enrichi, est couverte de souillures; eh bien! sa vie publique est également saturée d'horreurs. Duriveau a voué une haine implacable aux classes laborieuses et pauvres. Le peuple pour lui, c'est la bête: quand la bête épuisée de fatigue et de besoin manque à payer son fermage, il la chasse de ses terres, il jette lui-même son lit en plein champ, y fût-elle étendue moribonde. C'est son droit légal, et ceux qui possèdent doivent l'exercer dans toute sa rigueur: « Pas de concessions, dit-il à table à ses convives qui seront ses électeurs, c'est lâchement reconnaître le tyrannique et insolent prétendu droit du pauvre à être secouru par le riche. Montrons-nous impitoyables, sans cela nous serions débordés, et, ma foi! mieux vaut manger le loup que d'en être mangé! » Puis, levant son verre, il boit *au musellement indéfini de la bête!* Voilà les hommes à qui, en politique, en religion, en morale, la société française a donné le pouvoir et confié le destin des hommes. Avec eux, la féodalité est revenue, ils ont rétabli le

Digitized by Google

servage ; par eux, la guerre du pauvre contre le riche est imminente. Et la preuve, c'est que Duriveau, le libertin immonde et le bourreau des misérables, va siéger bientôt dans le parlement et y fera les lois ; déjà M. de la Levrasse, autrefois saltimbanque, empoisonneur et filou, a représenté le *pays légal;* et le père Giroflée, son ancien paillasse, depuis qu'il est entré au séminaire, a dû devenir au moins évêque s'il n'est pas jésuite ! Au moment où ces abominations se commettent, où la France trébuche ainsi et va périr, où les propriétaires et les *blagueurs* vont perdre la civilisation, quel bonheur que ce roman moral et social, *Martin l'enfant trouvé,* ait été écrit, qu'un romancier existe parmi nous, qui ait éclaboussé le gouvernement de sa fange dans le journal même qui l'écrase de sa logique, que ce romancier possède l'art de parsemer avec grâce d'économie politique et de tirades humanitaires, les plus licencieuses peintures ! Quel bonheur enfin que les aventures de M. Bamboche aient trouvé leur historien et que les temps de la *Démocratie pacifique* soient si près de nous !

Nous avons promis de dire ce que nous pensons de cette œuvre : hâtons-nous de formuler notre jugement impitoyable et sincère. Ce roman est une insulte faite à l'esprit français, il dégrade notre littérature et la déshonore aux yeux du monde ; des productions de ce genre ne doivent pas impunément paraître. En vain celle-ci passerait à la faveur de l'indifférence publique, en vain notre voix indignée serait la seule qui se fît entendre dans le silence du reste de la presse, il faut qu'il soit dit qu'en France quelqu'un a su la flétrir. Car ceci marque une progression nouvelle dans les excès de l'école romanesque. Ceci n'est plus seulement de la littérature immorale, de la littérature débraillée, de la littérature satanique même, c'est tout simplement de la littérature infâme, c'est-à-dire quelque chose de révoltant et d'horrible qui ne doit point se lire. Je ne sais si mes paroles rendent bien toute l'énergie de ma conviction, mais je répète le cri que j'étais tenté de pousser à chaque page : Certes voilà un livre infâme ! et je défie un homme de cœur et de goût de ressentir en le lisant une impression moins profonde.

Le jugement que nous venons de porter, nous l'avons bien pesé



Digitized by Google

dans notre esprit, nous ne le rétracterons pas. Ce roman a beau galonner de philanthropie sa nudité odieuse : nous savons ce qu'il faut penser de tout ce dogmatisme social dont on plaque aujourd'hui les mauvais livres : prétexte, faux passeport, précaution hypocrite que tout cela : le libertinage de l'imagination a son jésuitisme aussi. Ne croyez pas que la littérature dévergondée, en se déguisant de la sorte, en essayant ainsi de renouer sa ceinture, comme ces créatures qu'elle aime tant à peindre, sacrifie à l'impérieux besoin de l'estime. Je lui tiendrais compte de cette envie ; mais non, c'est pour s'abandonner plus sûrement à ses indignes penchants qu'elle s'entoure de sérieux dehors et de généreuses apparences. Elle sait que la tolérance du public est grande, mais qu'il se fâche dès qu'on lui laisse voir qu'on en abuse. Elle veut avoir l'air à ses yeux de remplir la mission que les lettres ont eue en tous les temps d'enseigner et de moraliser les hommes. Elle sent qu'il ne lui est permis de les pervertir qu'à la condition de faire semblant de les vouloir régénérer. Vous attaquez la morale sur laquelle la société et la famille reposent, vous êtes tenu de la remplacer par une autre ; vous faites autour de vous des ruines, jurez aux esprits crédules que vous allez relever l'édifice ; vous avez calomnié les riches, force vous est de glorifier les misérables. L'écrivain dont nous nous occupons ici a parfaitement compris ce manége ; voilà le secret de tout cet étalage de philanthropie éclectique dont il se passait fort bien autrefois. En prenant son masque à Pétrone, il a eu soin d'emprunter sa défroque au Petit-Manteau-Bleu, et les niais seuls en ont pu baiser dévotement les pans. Quand il écrivait des romans moins déshonnêtes, il ne savait pas un mot d'économie politique et la populace lui donnait des nausées. Aujourd'hui qu'il fouille certains mystères, il distribue des soupes sentimentales au menu-peuple et en remontrerait d'autre part à une académie des sciences morales et politiques. Plus il a de révélations scabreuses à décrire, plus il remue de théories populaires ; le pédantisme de ses prédications répond toujours à la témérité de ses blasphèmes ; et cette fois, s'il n'avait pas déchiffré la grammaire de la mère Major, il n'aurait pas épelé le dogme de Malthus. Voyez ce qu'il

Digitized by Google

lui a fallu jeter, dans les ordures morales qui encombrent l'avenue de son nouveau roman, pour les faire agréer du public, de chlore industriel, de procédés agricoles, de premiers-Paris et de billevesées fouriéristes. Jadis, si je ne me trompe, c'était le sceptique par excellence, un homme de paresse et de loisir, qui se moquait bien de la façon dont allait le monde pourvu qu'il allât, qui n'avait rien à dire au fond du cœur contre le *gouvernement du roi,* et qui dans l'occasion aurait requis un gendarme : eh bien, a-t-il assez chargé maintenant d'anathèmes tout ce qui est et tout ce qui sera, la charte et les sous-préfets, le code et les gardes champêtres ! Il a juré comme un radical, il a prêché comme un apôtre de carrefour, il a déraisonné comme le phalanstère lui-même. Que de cataclysmes n'a-t-il pas prédits ! Que de réformes n'a-t-il pas saluées du geste et de la voix ! Le monde, il l'a peint si horrible qu'il faut bien qu'il périsse. Ainsi la conduite du vicomte Scipion vis-à-vis de la diudonnière sera la perte du pays légal ; les antécédents de M. de la Levrasse précipiteront la réforme électorale, et il ne faudra rien moins que l'abolition des propriétaires pour punir M. Duriveau, que le règne des capacités pour débarrasser de ses nageoires M. Léonidas, que l'avénement d'une société plus pure pour réhabiliter mademoiselle Basquine. Dans ce pillage de la friperie humanitaire, la bourgeoisie de 1830 a un peu souffert ; mais en fin de compte la horde entière de ces monstres est à peu près vêtue !

Ah ! si le roi improbable, si l'ami couronné de Martin le valet de chambre était un prince de bon aloi, un de ces vrais pasteurs d'hommes, hommes d'état, tribuns ou monarques, responsables devant Dieu de leurs paroles publiques, et non un de ces romanciers sans cervelle qui suppriment une religion par manière de coup de théâtre, ou un de ces ramasseurs d'utopies qui n'ont jamais eu dix existences à conduire dans la voie du bien; que ne penserait-il pas à la lecture des infamies qu'on lui fait admirer ! par quelle leçon pleine de hauteur et de sens pourrait-il mettre un terme aux familiarités d'un semblable correspondant : « Monsieur, lui répondrait-il, je vous dispense des communications honteuses

Digitized by Google

que vous osez me faire, je connaissais avant vous la fange dont les sociétés humaines furent en tout temps souillées, et les rapports de mon bureau des mœurs m'en ont assez appris là-dessus. Cachez bien, croyez-moi, ces puits d'immoralité au lieu de les rouvrir, et, si vous êtes animé de l'amour sincère du peuple, quittez la plume du romancier pour le bâton de l'apôtre, et désormais consacrez exclusivement votre vie au soulagement, à l'amélioration des classes laborieuses et pauvres. Si vous trouvez pourtant plus commode de défendre leur sainte cause dans vos livres, je vous conseille de le faire en des termes décents. Les convictions de cette nature ne se prostituent pas dans les jeux singuliers où votre esprit s'engage; c'est pourquoi je ne crois point à la vôtre. »

Quant à nous qui cherchons peu les personnalités, nous ne voyons ici que le roman ou plutôt le fait, et nous voudrions n'en point connaître l'auteur. Mais puisqu'il nous est impossible de feindre cette ignorance, disons en peu de mots notre opinion sur son avenir littéraire. Sa punition sera d'avoir écrit ce livre, et nous nous en rapportons à lui pour porter le coup de mort au genre qu'il a eu le malheur de créer. Cette fois il s'est mis à découvert lui-même. La curiosité du public en France peut se laisser surprendre, sa susceptibilité peut se laisser endormir; mais il est enfin des violences tentées sur ses instincts délicats qu'il ressent et ne pardonne point. Le romancier qui fit les *Mystères de Paris* et le *Juif errant* n'est pas un écrivain à s'apercevoir de cette colère et à revenir tout à coup sur ses pas. Une vogue immense fut un jour son partage; maintenant qu'elle s'éloigne de lui, son seul souci sera de la ressaisir, sa seule ambition de la fixer à des excentricités nouvelles. Il se perdra dans cette vaine poursuite; il est condamné à enchérir sans cesse sur lui-même; les *Mystères de Paris* conduisaient à *Martin*, et je vois d'avance où *Martin* conduira : à quelque roman inouï, qui, je l'espère bien, sera le dernier. L'auteur cherchera dans notre monde qu'il croit peindre des personnages plus odieux, des exceptions plus étranges que celles qu'il a imaginées jusqu'à ce jour; son invention épuisée interrogera des sources d'impureté plus secrètes encore; et comme la société de tout temps

Digitized by Google

a renfermé dans son sein des foyers de folle corruption où l'art n'a jamais pénétré, il ira jusque-là exposer les ailes de son incontestable talent. Ainsi arrivé au bout de sa voie où déjà le moraliste répugne à le suivre, le romancier se verra délaissé par son propre public et peut-être sera-t-il le premier à éprouver le regret que le Palais n'ait plus de bûcher pour les mauvais livres, cette réclame judiciaire qui les faisait si bien lire.

Mais il dépend d'un juge plus redoutable et mieux écouté de prononcer l'arrêt qui attend cette littérature : il a aidé au mal, il possède en lui le remède. Je veux parler de la presse. C'est une mode aujourd'hui de médire des journaux, nous ne donnerons pas dans cette manie. Jamais, même en présence de l'épreuve industrielle qu'ils subissent en ce moment, nous ne considérerons les journaux quotidiens comme des entreprises purement marchandes, tenant boutique de politique et de littérature, indifférentes sur le caractère de leur marchandise pourvu qu'elle se vende bien. La presse possède dans les démocraties des moyens trop nombreux d'influence, pour ne pas se sentir appelée à exercer une tâche plus haute et moins intéressée. Mais, s'il en est ainsi, nous pouvons exiger d'elle qu'elle comprenne également son devoir. Elle a charge d'opinions et d'intelligences; elle doit enfin refuser le concours de sa publicité infinie à des livres faits pour corrompre et pour égarer les masses. Si celui que je viens de juger n'avait pas trouvé place dans un journal d'une circulation considérable, il serait tombé bientôt dans le mépris et l'obscurité qu'il mérite, et n'atteindrait point les dimensions fâcheuses qu'une clientèle assurée lui permettra de prendre. Le seul intérêt de sa consistance politique commandait au *Constitutionnel* de lui refuser ce passeport. Comment ce journal laisse-t-il démentir ainsi son programme au bas de ses propres pages? Quelle opinion veut-il que ses lecteurs et ses partisans aient de lui quand ils voient le feuilleton biffer d'un trait de plume le pays légal, annoncer la fin du régime de 1830, contester les droits des propriétaires, et saluer l'approche d'une société future où bien des choses seront en commun? Ce ne sont point là les

Digitized by Google

idées ou les principes que ses colonnes supérieures s'évertuent à défendre. La presse radicale elle-même ne montre point une ardeur si vive dans les siennes, et je serais curieux de savoir ce que les hommes d'état que défend le *Constitutionnel* ont pensé de ce pathos égalitaire. Cette feuille était fidèle à elle-même quand les batteries littéraires de son feuilleton tiraient contre les jésuites; mais la politique humanitaire doit lui sembler moins plaisante, et nul ne s'expliquera qu'elle lui fasse un si grand accueil.

Cette contradiction politique est un tort; mais au point de vue moral, la connivence de la presse quotidienne avec la littérature que j'ai définie est plus qu'une faute. Quoi, ce roman dont vous savez la forme et la tendance, le voilà introduit, grâce au journal où il paraît, dans le sanctuaire des familles dont le respect des plus simples convenances lui aurait interdit l'entrée. Je ne dirai pas comme Rousseau dans la préface de la *Nouvelle Héloïse*, que toute femme, que toute jeune fille qui jettera les yeux sur les premiers chapitres de *Martin l'enfant trouvé* sera pour jamais perdue, mais elle éprouvera des sensations cruelles, une consternation profonde dont il faut surtout préserver ces nerveuses natures, et ce devra être le soin de tout chef de famille, tant que ce livre se publiera, d'en soustraire les pages à leur curiosité distraite. Mais le journal a d'autres lecteurs encore : où ne tombent pas ces feuilles volantes que chaque matinée disperse dans nos villes! Le journal pénètre partout, et c'est même aujourd'hui presque la seule lecture du peuple. Chacun aura pu l'observer : tous ces types dégoûtants et grossiers de la littérature immorale que je ne veux pas nommer de leurs noms, où ont-ils surtout fait fortune, où ont-ils conservé la vogue que, plus haut, ils ont perdue si vite; n'est-ce pas au fond des ateliers et jusque dans le logement du pauvre? Eh bien, c'est là que toutes ces fables immondes, tous ces personnages infâmes de *Martin* iront conquérir à leur tour une célébrité souterraine; et ce qui n'est pour les classes supérieures qu'une injure, en bas va devenir un sérieux péril. Car je vous laisse à penser les ravages que peut produire sur l'ignorance et le mécontentement du

Digitized by Google

pauvre, sur ses croyances confuses, sur sa science si vague du bien et du mal, du devoir et du droit, sur son imagination vive en même temps que vulgaire, cette débauche de la pensée que je vous ai décrite, où le principe religieux, le principe politique, le principe moral, tous les fondements solides enfin sur lesquels la société repose, sont discutés, travestis, tournés en ridicule ou détruits. Or je le demande à la presse quotidienne, à celle du moins qui se reconnaît une mission, en s'assurant des éléments nouveaux de propagande qui lui ont permis de se répandre parmi les masses, n'a-t-elle eu d'autre but que de livrer leur esprit et leur destin à la merci d'une littérature coupable? Comprendra-t-elle enfin, par cet exemple, la dépendance où elle doit tenir celle-ci. Qu'elle le sache bien, il est temps pour elle d'en finir avec l'inégalité et le désaccord qui existent dans leur association, d'imposer son unité de principes et de vues au feuilleton, et de faire que l'action du journal sur les masses s'exerce du côté où retombe la part la plus large d'une responsabilité grave. A ce prix seul, la presse quotidienne peut accomplir une tâche publique et conserver plus tard en France son très-fragile empire.

Nous n'osons pas espérer que ces conseils seront écoutés : du moins nous aurons rempli jusqu'au bout le devoir de notre conscience. Le public distingué dont nous prisons surtout les suffrages nous saura gré d'avoir défendu dans ce recueil ses sentiments, son goût et ses justes droits; c'est de lui que nous attendons la condamnation suprême de l'immoralité littéraire que nous avons signalée et celle de la presse au besoin, si elle la voulait soutenir encore. Une dernière remarque est nécessaire pour compléter notre pensée. J'ai pu voir avec douleur cette dégradation étrange où l'école romanesque est tombée, mais je ne la considère pas comme l'inévitable suite d'une influence générale que subirait désormais la littérature. Cette école s'est perdue elle-même. Son premier tort a été de s'abandonner à toutes les tendances de l'époque, de se plonger dans le torrent de toute chose, de suivre enfin au lieu de diriger. Elle a eu ses motifs pour agir ainsi; mais puisqu'elle s'est avilie en s'assimilant avec la multitude, puisque

Digitized by Google

dans ce commerce familier des masses elle a laissé jusqu'à ce qu'elle avait d'esprit, les temps littéraires qui vont venir sauront bien rompre avec ces indignes traditions.

L'erreur commune est de croire que la presse quotidienne a opéré dans les lettres la révolution qui s'était accomplie dans nos mœurs. Quand les journaux grouperaient autour d'eux un peuple d'écrivains, notre littérature ne serait pas là. Dieu merci, le rang et la mission des lettres n'ont pas changé dans notre société. De tout temps elles furent une république patricienne, elles le seront encore, car l'aristocratie de l'intelligence restera seule debout, si toutes les autres doivent cesser d'être. L'empire du monde, quoi qu'on fasse, appartiendra toujours au petit nombre. Dans les démocraties mêmes, la conduite des affaires n'est-elle point le partage exclusif de quelques puissants esprits? Ainsi, à plus forte raison, le domaine de la pensée, la souveraineté de l'art sont faits pour les ambitions orgueilleuses, pour les vocations dévouées. Philosophes, artistes, poètes, et pourquoi pas critiques! c'est une carrière libre et pure que la vôtre. Que sont, auprès des volontés vives et du sentiment du devoir, les ressources que d'autres trouvent dans un vil métier? Les époques funestes où l'esprit subissait l'oppression, où la société n'avait point de place pour les existences intellectuelles, ont vu naître les plus beaux génies et grandir les plus fameuses écoles. Il ne sera pas dit que notre siècle aurait le triste privilége d'être déshérité d'une pareille gloire. Je ne demande que quelques âmes chastes et grandes pour venger le génie français des hontes que je viens de flétrir et jeter les bases d'une littérature nouvelle digne au moins de son ancienne gloire.

E. R.

Digitized by Google

DE

# LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE

# EN ALLEMAGNE.

---

## FREDERIC HEBBEL.

C'est un spectacle d'un grand caractère et d'un puissant intérêt que celui de la force enchaînée luttant contre les obstacles qui s'opposent à son libre développement. Il nous rappelle notre sort et celui de l'humanité en général. Quand nous voyons un peuple souffrir par un pouvoir tyrannique de la nature ou de la société, nous cessons de sentir en citoyens d'une nation isolée; mais, émus comme membres de la grande famille humaine, nous nous identifions avec nos frères opprimés, et dans nos pensées et nos sentiments nous prenons part à leur lutte contre le destin. Le sentiment que nous avons de la beauté et de la dignité de la nature humaine nous la fait admirer jusque dans notre ennemi, tandis que nous nous détournons avec dégoût de l'impuissance souffrant par sa propre faute. Ainsi presque toutes les nations civilisées de

Digitized by Google

l'Europe voient avec froideur la décadence de l'empire ottoman, tandis qu'elles ne peuvent se dérober à un sentiment pénible en voyant que l'Allemagne, malgré sa grandeur intellectuelle, est privée de sa liberté.

Tous les mouvements qui depuis la réformation se sont faits en Allemagne dans le domaine de la religion, de la philosophie, des arts et de la politique, ne sont que les manifestations d'une tendance constante qui est de donner à l'homme la sécurité sociale, condition indispensable du bonheur dans cette vie. Sans rejeter l'espérance d'une vie future, on ne veut pourtant plus regarder cette terre comme une vallée de larmes, ni se contenter de l'attente d'un dédommagement dans l'autre monde pour les souffrances de celui-ci. Cette tendance est la conséquence naturelle de la réformation qui contenait des éléments politiques aussi bien que des éléments religieux. Cependant, comme il est propre au caractère allemand de n'appliquer un principe qu'après l'avoir établi et approfondi théoriquement, la révolution philosophique opérée par Kant fut la première qui se rattacha à la révolution religieuse; peu à peu le rationalisme commença à ébranler l'édifice des dogmes chrétiens, et cela avec d'autant moins de retenue qu'on était persuadé que la grande idée du christianisme même est au-dessus de toutes les atteintes. Or il est impossible d'attaquer ces dogmes sans attaquer en même temps une foule d'institutions politiques et sociales dont ils sont la base, et c'est ainsi que reparut l'élément politique de la réformation, développé par l'exemple de la révolution française et par la grande guerre des nations terminée en 1815. Aussi il est difficile de distinguer maintenant, des mouvements politiques, les mouvements religieux du *néo-catholicisme* et des *amis de la lumière*. C'est pour cette raison que la Prusse, après avoir d'abord paru protéger le néo-catholicisme, s'est tournée contre lui du moment où elle en eut reconnu la portée véritable. La position que la philosophie allemande moderne occupe en face du christianisme est la même que celle de la philosophie d'Aristote en face du panthéisme polythéiste des anciens.

La religion chrétienne a amplement dédommagé le monde de la

Digitized by Google

perte de l'antique religion, perte amenée par les éléments négatifs que renfermait la philosophie péripatéticienne. Mais quel dédommagement nous offrirait la philosophie moderne si elle réussissait dans la grande ruine qu'elle médite? Elle répondra que ce dédommagement consistera dans les moyens qu'elle a donnés à l'homme de se connaître lui-même, de trouver en lui-même les motifs de l'amour du bien; en un mot, d'être moral pour la moralité même et non par l'espoir égoïste d'une récompense future. Mais la philosophie moderne n'a pas plus que toute autre dévoilé le secret de la vie, ni expliqué pourquoi la nature ne peut produire que des êtres individuels, dont la vie n'est qu'un combat par lequel ils courent à leur perte. Ainsi, au fond, nous en sommes toujours encore à l'*impératif catégorique* de Kant, et la philosophie, tout en nous imposant l'obligation d'obéir à la loi morale, n'a pas su donner à cette loi une base plus sûre que ne lui en a donné le christianisme.

Les tragiques grecs, tout en pressentant la ruine du polythéisme et en l'attaquant parfois eux-mêmes, exhortaient continuellement les hommes à se soumettre à la volonté du destin. Ils montraient au peuple, en faisant passer sous ses yeux l'existence tragique des anciens héros, que l'homme peut être entraîné à sa perte, non-seulement par des penchants ou des passions ignobles, mais aussi par des efforts admirables et généreux, à la vérité, mais dépassant la juste mesure ou entachés de vanité personnelle; qu'il est donc plus sage de courber notre tête devant cette volonté toute-puissante et invisible. Mais en représentant le sort de l'humanité par la peinture du monde ancien dont le monde contemporain avait conservé les croyances et les mœurs, les tragiques grecs ont résolu, non-seulement le problème général proposé à l'art dramatique, savoir la représentation de l'immuabilité du destin humain, mais aussi le problème spécial de la peinture du monde contemporain; leur poésie n'était donc pas une création instinctive, mais le produit des méditations d'intelligences profondes, qui avaient la conscience de leurs propres forces et avaient été conduites à connaître les résultats de toute philosophie par la richesse de leur vie intérieure.

Digitized by Google

Comme la crise actuelle du monde est tout à fait analogue à celle du monde ancien, il devait naturellement arriver que les plus grands génies de la poésie moderne se posassent le même problème que les tragiques anciens. Dans le temps qu'en Allemagne on faisait les plus grands efforts pour dévoiler le secret de la vie, et que l'homme, arraché aux bras de la religion et aux consolations de la foi, sentait plus que jamais le besoin de s'instruire sur sa position dans l'univers, Gœthe écrivit son *Faust*, ce poème qui dut devenir l'expression la plus fidèle de son temps. En personnifiant dans Faust le destin de l'homme qui veut approfondir les mystères les plus cachés de la nature, Gœthe a traité, non pas indirectement, comme d'autres poètes, mais directement la question qui agita son siècle plus que tout autre. Le héros de son drame entre en conflit avec le Destin, parce qu'il veut résoudre, non pas un problème spécial, mais le problème des problèmes. Schiller n'a pas saisi la poésie dramatique dans cette large signification, quoiqu'il fût poète dramatique à un bien plus haut degré que Gœthe. Les profondes études philosophiques paraissaient devoir le conduire vers le but le plus élevé de la poésie dramatique; néanmoins il a plutôt représenté des passions et des états particuliers que l'organisme de la vie générale. Dans les temps plus récents seulement, un poète, Frédéric Hebbel, a ramené l'art dramatique à ce but plus élevé, et comme tel il mérite de fixer toute l'attention des artistes et des penseurs.

Fr. Hebbel est né dans le pays de Dittmarschen, qui fait partie du royaume de Danemark. Il est aujourd'hui dans sa trente-troisième année, et c'est dès l'âge le plus tendre, comme il nous l'a avoué lui-même, que les principaux linéaments de ses drames se sont dessinés dans son esprit. Cependant il n'arriva que plus tard à avoir la conscience nette de son talent poétique. Après avoir travaillé assez long-temps au parquet du gouverneur du pays, il alla faire ses études aux universités de Heidelberg et de Munich, où il fut intimement lié avec un jeune poète, Émile Rousseau, que la mort vint bientôt lui enlever. Cette perte douloureuse, qui le priva des épanchements de l'amitié, et d'autres circonstances furent

Digitized by Google

cause que son caractère sérieux et énergique se contracta de plus en plus, pendant que son esprit se développait par l'observation interne et externe, par l'étude des arts et des sciences. Cet homme, dont la force intellectuelle se montre aujourd'hui si impétueuse, sut comprimer les éléments qui fermentaient en lui. Il ne voulut pas livrer sa pensée à la publicité avant d'avoir achevé son éducation d'artiste; et lorsque, en 1840, il écrivit à Hambourg son premier drame, déjà ses principales œuvres dramatiques étaient conçues dans son esprit.

Hebbel vint à Paris en 1843. C'est alors que j'eus le bonheur de le connaître. Je n'avais encore lu aucun de ses ouvrages; ce que j'en savais, je l'avais appris par quelques articles qui rendaient justice à son génie, mais mettaient en doute sa culture esthétique et morale. Sans avoir lu le premier drame de Hebbel, j'avais eu le tort de puiser dans ces critiques l'opinion défavorable que je m'étais faite de la direction prise par son génie. Dès ma première entrevue avec lui, je ne pus m'empêcher de lui communiquer ce que je pensais à cet égard. Il m'écouta tranquillement. Quand j'eus fini, il me demanda si j'avais lu sa pièce. Je répondis que non, et il me répliqua en souriant qu'il s'en était bien aperçu; que la voie désignée par moi comme la seule vraie était précisément celle qu'il avait prise, et que mes préjugés sur ses ouvrages n'avaient vraisemblablement d'autre source que ces critiques malveillantes et calomnieuses dont le seul but avait été de faire refuser à ses drames l'accès de la scène.

Il suffit de voir Hebbel pour saisir tout ce qu'il y a de beau et d'original en lui. Qui pourrait méconnaître le grand artiste, le véritable poète, dans sa physionomie régulière et expressive, dans ses yeux bleus et sereins, dans son front large entouré de beaux cheveux blonds, dans cette taille élancée et pleine de force, dans cette démarche ferme et fière dénotant la conscience du génie, dans cette voix flexible et sonore par laquelle déborde ce riche fonds de pensées grandes et nobles?

Hebbel, quoi qu'il fût doué de la nature aristocratique des poètes, qui éloigne et irrite le vulgaire, ne s'exposait pas, quand

Digitized by Google

je l'ai connu, au reproche de froideur et d'orgueil dont ils sont trop souvent l'objet. Son abord était bienveillant et facile; cependant l'injustice du public, chaque fois qu'il s'associait à d'indignes critiques, réveillait sa fierté. Souvent ses paroles étaient empreintes d'une amertume d'autant plus sensible qu'elle empoisonnait sa propre vie et assombrissait son humeur au point d'en faire souffrir ceux qui l'entouraient. Continuellement en proie à une douleur profonde, il ne retrouvait un peu de calme et de sérénité que dans le sanctuaire des arts. Cette habitude fâcheuse de son esprit s'est bien modifiée depuis; j'ai appris avec joie, par une de ses dernières lettres, que sa vie est devenue plus calme. « De même que les cailloux se polissent dans le ruisseau, écrivait-il de Vienne, où il se trouve à présent, de même le torrent qui m'entraîne a fait disparaître en moi toutes ces pointes anguleuses qui autrefois blessaient si facilement ceux qui approchaient de moi. »

Pendant une année entière que Hebbel resta à Paris, je vécus avec lui dans des relations très-intimes. La richesse de sa vie intérieure lui faisait un besoin des épanchements de l'amitié; il voyait peu de monde, et comme j'étais presque le seul qui eusse des relations journalières avec lui, j'étais mieux que personne à même de connaître dans toute leur profondeur les grandes et belles qualités de son âme. J'admirais surtout la discrétion dont il usait dans la conversation. Quoiqu'il y apportât toute la richesse de son esprit, on voyait pourtant qu'il taisait certains résultats auxquels ses études l'avaient conduit; et, pour me servir de ses propres expressions, il ne donnait que les *intérêts*, jamais le *capital* de ses recherches. Il parlait peu de ses ouvrages publiés, moins encore de ceux qu'il méditait. D'un côté il lui répugnait de reporter sa pensée sur ce qu'il avait une fois créé d'un jet de toute la puissance de son génie, de l'autre côté il ne voulait pas remuer dans la conversation la masse qui bouillonnait en fusion, pour ainsi dire, au fond de lui-même, de peur d'en troubler le travail mystérieux.

Outre les trois drames que Hebbel a publiés depuis 1840, il a publié encore des poésies lyriques et quelques écrits en prose. Mais ce qui est surtout d'un grand intérêt à nos yeux, il a

Digitized by Google

fait précéder son troisième drame d'une préface dans laquelle il explique son but ainsi que ses principes sur la poésie dramatique en général. Cette préface était nécessaire, car elle met en lumière le grand côté du talent de Hebbel que la critique allemande s'obstinait à ne point voir.

Long-temps les œuvres de ce poète si original, quoique accueillies dès leur début comme les produits d'un poète de premier ordre, n'ont pas été examinées et jugées comme elles le méritaient; on n'en faisait ressortir que les beautés extérieures, telles que la richesse des caractères, la noble énergie du langage, mais on semblait n'en point deviner la profonde signification symbolique; on s'attachait beaucoup plus à l'analyse sans doute plus facile de ce qui se publiait sous forme de chansons ou de satires politiques, qu'à celle d'une véritable œuvre d'art aussi parfaite dans le fond que dans la forme. Les acteurs eux-mêmes n'envisageaient de ses drames que la physionomie toute superficielle comme il en fit l'expérience désagréable pendant qu'il était à Paris. Une actrice du théâtre royal de Berlin, madame Crelinger, l'avait prié de lui envoyer sa troisième tragédie, à laquelle il travaillait alors, dès qu'elle serait achevée. Hebbel le fit. Dans cette tragédie, *Marie-Madeleine*, il y a un rôle de jeune fille qui était destiné à la fille de l'actrice. Malheureusement ce personnage est déshonoré aux yeux du monde par suite d'une faute involontaire; madame Crelinger craignant probablement que ce rôle d'une jeune fille qui a failli ne compromît celle qui le jouerait, répondit à Hebbel, en l'accablant d'ailleurs d'éloges, que sa pièce n'était pas faite pour la scène, et elle le suppliait de *tourner son grand talent davantage vers le théâtre*, comme si jusqu'alors il l'avait tourné d'un autre côté. Cette lettre fit un effet singulier sur Hebbel; il en riait et s'en fâchait à la fois : « Aidez-moi donc, me dit-il d'un ton amer, à inventer un véritable chef-d'œuvre à grand spectacle; je suis persuadé que si je faisais comme cent autres, si j'arrangeais en drame la première histoire venue, on me saluerait avec le cri de joie : *il s'est enfin tourné vers le théâtre*, et on me traînerait sur toutes les scènes d'Allemagne. Je suis bien fou de ne pas

Digitized by Google

me rendre la tâche aussi facile ! » Ce fut alors qu'ayant réfléchi à cet incident, je conseillai à Hebbel de faire imprimer une préface en tête de sa nouvelle pièce. Malgré sa répugnance à exposer lui-même les principes d'après lesquels sont composés ses drames, il finit par comprendre l'utilité de ma proposition et écrivit une sorte de traité dans lequel il développe le rapport de l'art avec les idées du temps. Cette préface a un cachet tout particulier; on sent en effet qu'il y a au fond une certaine aversion d'exposer ce qui proprement devrait s'entendre de soi-même. Elle renferme une telle masse d'idées et de vues intéressantes, que l'auteur est parfois obligé de résumer sa pensée ou de l'exprimer par des images, de crainte de donner à cette préface une étendue beaucoup trop considérable. Il s'y rencontre, un lecteur français aura peine à le croire, des périodes longues de deux pages et qu'on ne saurait traduire sans en effacer l'originalité. Cependant nous allons donner une rapide esquisse des idées principales que cette préface contient.

« Le drame, dit Hebbel, comme œuvre capitale de l'art, doit représenter l'état du monde contemporain dans ses rapports avec l'*idée*, c'est-à-dire avec le centre moral, condition première de l'existence. Il n'est possible que s'il s'opère dans cet état une révolution importante; il est le produit d'un temps donné, mais seulement dans le sens que ce temps même est le produit des temps antérieurs, et termine la chaîne des siècles passés pour la lier à une époque nouvelle. Jusqu'à présent l'histoire ne présente que deux crises dans lesquelles le drame que j'appellerai de premier ordre, pour le distinguer du drame national et du drame individuel, ait pu se produire et se soit produit : la première fois quand, chez les anciens, les idées sur le monde passèrent de la phase de la naïveté primitive dans celle de la réflexion, où elles durent subir un mouvement de dissolution qui amena leur ruine; la seconde fois quand, chez les modernes, une division toute semblable fit irruption dans l'église chrétienne. En effet, le drame de Shakspeare se développa sous l'influence du protestantisme et eut pour but l'émancipation de l'individu; de là cette puissante et terrible

Digitized by Google

dialectique des personnages, qui, dans leurs actions, s'étendent sans mesure, refoulant toute vie étrangère, qui dans leur pensée descendent, comme Hamlet, jusque dans les dernières profondeurs de leur propre être, et paraissent, par les questions de l'audace la plus effrayante, vouloir chasser Dieu même de la création comme d'une ébauche difforme. »

Quant à Gœthe, Hebbel reconnaît ses mérites pour le drame moderne. « Cependant, ajoute-t-il, Gœthe, tout en frayant le chemin, a fait à peine le premier pas pour y parvenir : il a bien reconnu que la conscience de l'homme tendait à s'élargir et allait briser un nouvel anneau, mais ne pouvant résoudre les dissonances inséparables de cette transition, il s'en est détourné avec aversion et dégoût. En attendant, ces dissonances restaient toujours sans résolution ; et elles le sont encore aujourd'hui, elles ont même augmenté de force et doivent être regardées comme la source de tout ce qu'il y a d'indécision ou de défaut d'harmonie dans notre vie publique comme dans notre vie privée. Au surplus elles ne sont ni aussi dangereuses ni aussi peu naturelles qu'on voudrait le faire croire ; car l'homme de ce siècle ne demande pas, comme on le lui reproche, des institutions nouvelles ou extraordinaires, il cherche seulement une base plus solide pour celles qui existent, en les appuyant uniquement sur la moralité et la nécessité, lesquelles sont identiques, et en échangeant ainsi le point extérieur auquel elles étaient en partie accrochées jusqu'à présent, contre le point de gravité intérieure qui leur fournira un appui plus solide.

» Telle est, dit Hebbel, selon ma conviction, la grande révolution qui s'opère dans le monde actuel ; elle a été préparée par le travail subversif de la philosophie moderne, et l'art dramatique doit aider à la mener à sa fin en montrant, par de grands et puissants tableaux, comment les éléments déchaînés par cette révolution enfantent, dans leur lutte, la nouvelle forme de la société humaine. »

Hebbel donne ensuite un libre cours à sa verve satirique contre une certaine classe de critiques, qui, sans s'en douter, mettent une tragédie sur la même ligne qu'un jeu de cartes ; contre les prétendus poètes dramatiques qui occupent maintenant la scène

Digitized by Google

allemande, et qui ne savent que changer en pièce de théâtre le premier épisode ou la première anecdote qui leur tombe sous la main, ou tout au plus, représenter un caractère dans son développement psychologique; enfin contre la plate manière de juger les œuvres d'art en général; contre la poésie qui sacrifie à l'empire de la mode, et contre les ménétriers politiques qui font bravement la guerre aux poètes de l'amour et du printemps. « Si, dit-il, les épigrammes que vous tracerez sur le dos des personnages connus, sont comprises et répandues plus facilement que des satires de Juvénal, il n'en faut pas conclure que vous ayez surpassé ce poète; car pour faire oublier vos rimes, les personnages n'ont qu'à se tourner ou à changer d'habit, tandis que Juvénal ne pourrait être cité ici s'il ne devait pas être lu après des siècles encore. » Hebbel connaît trop bien les dangers que courent les intérêts de l'art en face des mouvements politiques de l'Allemagne et des tendances d'une froide philosophie, pour qu'il ne soulève pas aussi la question que voici : « La philosophie, après les progrès qu'elle a faits, est-elle capable de résoudre à elle seule e grand problème de l'époque actuelle, et faut-il regarder l'art comme ayant fait son temps? » On peut penser que la réponse de notre poète est tout en faveur de l'art. « L'art, dit-il, est la réalisation de la philosophie, comme, selon Hegel, le monde est la réalisation de l'idée. » Il rappelle la fameuse assertion de l'Anthropologie de Kant, que *depuis Homère la faculté poétique ne prouve autre chose que notre incapacité à la pensée pure.* « Kant, ajoute-t-il, a eu tort de ne pas déduire de cette proposition sa conséquence inévitable, à savoir : que le langage peu cohérent de la variété infinie de la nature ne prouve que l'*incapacité de Dieu de tenir un monologue.* »

Pour terminer, Hebbel parle encore de son troisième drame, en tête duquel se trouve cette préface, et qui appartient à la classe des drames bourgeois (*bürgerlichen Trauerspiele*) : « Le drame bourgeois, dit-il, est tombé en Allemagne en discrédit, principalement par deux causes fâcheuses : d'abord et surtout, parce qu'on ne l'a pas basé sur ses éléments intérieurs, à lui seul propres, mais

Digitized by Google

sur toutes sortes de circonstances accessoires, comme par exemple, sur la pauvreté ou sur le conflit du tiers-état avec les deux autres en affaires d'amour. Tout cela peut être sans doute bien triste, mais n'est nullement tragique; car ce qui est tragique doit se présenter dès l'abord avec un caractère de nécessité absolue et comme une conséquence aussi inévitable de la vie que la mort même. Tant que le spectateur peut se consoler par un : s'il avait eu (trente écus), ou : si elle avait été (une personne de naissance, etc.), l'impression devient triviale, et l'effet, s'il ne s'évanouit pas complétement, ne produit d'autre résultat que de faire payer le lendemain la collecte pour les pauvres avec plus d'exactitude, ou de faire traiter les filles avec plus d'indulgence; ce dont doivent être reconnaissants les filles ou les aumôniers qui en profitent, mais nullement l'art dramatique. »

Ces causes expliquent les préjugés contre le drame bourgeois, mais ne sauraient les justifier; car il est clair que tout le tort doit être mis sur le compte, non de l'art dramatique, mais des maladroits qui ont osé le contrefaire. Il est bien indifférent au fond que l'aiguille d'une montre soit en or ou en cuivre, et il importe peu qu'une action significative par elle-même, c'est-à-dire symbolique, ait lieu dans une sphère inférieure ou dans une sphère plus élevée de la société.

Ce que nous venons de dire sur la préface de Hebbel suffira pour en donner une idée générale. En voyant la profondeur et la précision avec lesquelles il développe ses principes, on serait peut-être tenté de le regarder comme un esprit philosophique, venu pour usurper le domaine de l'art; mais l'analyse de son premier drame, à laquelle nous allons passer, suffira pour prouver avec une entière évidence que la poésie est sa véritable patrie, et qu'il doit être mis au rang des génies chez lesquels la parfaite clarté de la conscience est inséparable du feu le plus brûlant de l'inspiration.

Le premier ouvrage que notre poète a publié, c'est *Judith*, tragédie en cinq actes. Tout le monde connaît par la Bible l'histoire de Judith et d'Holopherne, mais ni l'un ni l'autre de ces personnages ne sont tragiques par eux-mêmes. Holopherne est un mons-

Digitized by Google

tre, et Judith un serpent qui vous caresse pour mieux vous étouffer. Le génie de Hebbel a seul su transformer cette fable en une action tragique; ou plutôt, ces personnages ne sont que des prétenoms dont il s'est servi pour représenter la destinée tragique de l'homme en général. L'Holopherne de Hebbel est la personnification de la force brutale et déréglée de la nature primitive, de la force qui s'étend sans frein et sans mesure aux dépens de l'ordre universel, et écrase sans pitié tout ce qu'elle rencontre sur son passage. Le roi Nabuchodonosor, pour lequel Holopherne conquiert le monde, n'est à ses yeux qu'une masse de chair; les idoles auxquelles sacrifie le peuple, des figures de bois qu'il brise à son gré. Il brave Dieu et les hommes, se rit du monde entier et de la loi éternelle qui le gouverne.

On voit facilement qu'un pareil personnage est moins la représentation de la réalité qu'un symbole, dans lequel le poète a incarné son idée et qu'il ne faut pas confondre avec une froide allégorie. Qu'on se garde aussi de croire, que l'homme représenté à sa plus haute puissance ne conserve plus rien d'humain en lui. On sait que les personnages des anciennes tragédies grecques sont tous des personnages humains, et pourtant ce ne sont pas des portraits mais des types.

La base fondamentale de toutes les tragédies est le conflit de la volonté individuelle avec la loi du monde. Ce conflit trouve sa cause soit dans l'étendue démesurée que l'individu veut donner au cercle de son activité, soit dans les vices des usages et des lois traditionnels. L'intérêt que nous portons aux victimes de ce conflit nous mène à poser cette question : Pourquoi la nature permet-elle ces oppositions funestes, et pourquoi l'homme trouve-t-il sa perte non-seulement dans les directions ignobles où l'entraîne l'aveuglement des passions, mais souvent aussi dans des penchants plus nobles? Or, de notre point de vue humain nous ne saurions trouver la solution de ce problème, et nous nous voyons arrêtés devant un voile impénétrable que ni la poésie ni la philosophie ne peuvent soulever. Toutes les deux constatent seulement que l'homme doit se soumettre aux lois générales de la nature et de la

Digitized by Google

société; la poésie nous représente dans sa forme la plus élevée, c'est-à-dire dans le drame, que l'individu doit nécessairement succomber dans la lutte avec ces lois. Tandis que presque tous les drames ne font ainsi que nous mener à la question du mystère de la vie, Hebbel base le sien sur ce mystère même.

Holopherne vient attaquer la ville de Béthulie, que son nom seul remplit de terreur. Judith, à la vue des calamités croissantes de ses compatriotes, songe à détourner le danger imminent. Quoique veuve, Hebbel nous la représente comme vierge; nous verrons bientôt pourquoi. Une vision surnaturelle avait apparu à son mari Manassès, qui, effrayé, n'osa point user de son droit légitime et emporta ce secret dans la tombe. La belle Judith ne pouvait manquer d'adorateurs, et un jeune homme, nommé Ephraïm, lui avait déjà offert sa main. Judith l'a repoussé, mais il revient et lui représente combien elle a besoin d'un protecteur dans ces temps d'infortune. Il parle d'une manière si courageuse, si héroïque, qu'elle le croit un instant capable d'accomplir dans l'ivresse de l'amour l'œuvre qu'elle médite. Elle lui promet donc sa main s'il va tuer Holopherne : « Tuer Holopherne! s'écrie Éphraïm, c'est parce que tu veux ma mort que tu demandes l'impossible. » — « Si tu avais accueilli ma proposition avec joie, lui répond Judith, si tu t'étais précipité sur ton épée sans même prendre le temps de me dire un dernier adieu... alors, je le sens, éplorée je t'aurais barré le chemin, je t'aurais peint le danger que tu allais courir, et dans l'anxiété d'un cœur qui tremble pour ce qu'il a de plus cher, je t'aurais retenu ou suivi. Ton amour n'est que la punition de la bassesse de ton âme, la malédiction qui te poursuit et te consume. »

Cette tentative de confier la vengeance au bras d'un homme est nécessitée par ce que la résolution de Judith de tuer elle-même Holopherne a de repoussant et de peu naturel. « J'espérais, dit-elle, qu'il y aurait au monde un héros qui me rendrait inutile, mais l'obscurité règne autour de moi. Une seule pensée me poursuit toujours... le péché seul mène à l'accomplissement de mon dessein. » Maintenant on comprendra pourquoi le poète a conservé à

Digitized by Google

Judith la virginité : elle ne peut tuer Holopherne sans perdre son honneur, et c'est là le caractère tragique de son destin. Ce qui distingue le vrai poète, c'est cette facilité avec laquelle l'œil du spectateur peut pénétrer les pensées les plus secrètes, les recoins les plus intimes du cœur de ses personnages. Il est impossible de dérouler une action dramatique avec plus de vie et de naturel que ne le fait Hebbel, ou de trouver dans ses ouvrages le moindre vestige de cette vie mensongère, de ces mouvements d'automates avec lesquels la médiocrité croit faire une intrigue dramatique. Les motifs qui poussent Judith vers une action contraire à sa nature de femme sont si admirablement développés et si bien déduits de la vie et des événements mêmes, que Judith est presque forcée d'accomplir sa vengeance. Cependant son action ne serait pas encore justifiée si elle l'exécutait de sang-froid. Mais jusqu'au dernier moment elle est en proie aux tourments du doute et de l'indécision, et elle paye sa résolution au prix de sa dignité morale.

La scène de l'assemblée du peuple sur la place publique de Béthulie est un tableau on ne peut plus frappant de l'esprit superstitieux et fanatique qui caractérise le peuple de Dieu. Exténués par la famine et le manque d'eau, les Juifs flottent entre les conseils des prêtres et des anciens, qui ont confiance en la puissance de Jéhovah, et l'avis de quelques séditieux qui demandent qu'on ouvre la ville à l'ennemi. En vain le grand-prêtre élève sa voix consolante : « Je n'admets, dit Assad, un des Juifs, que les consolations que je pourrais tirer d'un puits. » Quand l'ancien proclame les paroles du grand-prêtre : « Prenez courage, et songez que le sanctuaire du Seigneur est en danger; » Assad répond ironiquement : « Je croyais que le Seigneur voulait nous protéger; au bout du compte, c'est nous qui devons le protéger. Donnez ordre qu'on ouvre les portes de la ville. » Tout à coup son frère Daniel, qui jusque-là avait été muet et aveugle, trouve l'usage de la parole; il repousse Assad en s'écriant : « Lapidez-le! lapidez-le! » — « Malheur! s'écrie Assad, l'esprit du Seigneur parle par la bouche du muet; lapidez-moi! » Pendant que le peuple tue cet infortuné,

Digitized by Google

Daniel, inspiré, proclame la parole de Dieu. Mais Samaja, un ami du malheureux Assad, prend sa défense et renouvelle la proposition de se rendre. En vain le muet veut le frapper aussi de malédiction; la voix expire sur ses lèvres, et il ne profère qu'un gémissement plaintif. Le peuple commence à se repentir de sa précipitation et va tourner sa fureur contre Daniel; mais Samaja le prend sous sa protection en disant : « Le Seigneur a voulu que Caïn ne mourût que de sa propre main. Je vais enfermer le muet et lui donner un couteau pour qu'il se tue. S'il peut supporter tout un jour et une nuit le souvenir de son forfait, vous lui obéirez et vous attendrez que vous tombiez morts ou qu'un miracle vienne vous délivrer; sinon, vous suivrez le conseil d'Assad. » Un Juif propose même d'abandonner à la vengeance d'Holopherne les prêtres et les anciens qui ont empêché la ville de se rendre. Mais soudain le capitaine moabite Achior élève la voix : « Quand même vous livreriez la ville, dit-il, vous n'empêcheriez pas les cruautés d'Holopherne; car il a juré d'exterminer le peuple qui se rendrait le dernier. Or, vous êtes les derniers; jugez s'il compte tenir son serment, puisqu'au lieu de me livrer au supplice, quand j'excitai sa colère en lui parlant de la puissance de votre Dieu, il m'a fait amener chez vous et a promis de payer ma tête au poids de l'or. Il doute si peu de votre perte, qu'il ne veut se venger de moi qu'en se vengeant aussi de vous. » A ce récit, il est résolu qu'on attendra encore cinq jours; si dans ce délai le secours miraculeux de Dieu ne vient pas délivrer la ville, on ouvrira les portes à l'ennemi. Pendant que le peuple est encore rassemblé sur la place, Delia, la femme de Samaja, accourt et raconte que le muet a étranglé son mari. « La prophétie de Samaja a été confondue, dit un prêtre, il a accusé Daniel, et il est mort par les mains de Daniel. Allez et priez! »

Judith est sortie de la ville avec sa suivante Mirza; les soldats assyriens s'emparent de sa personne et la conduisent devant Holopherne : « Pourquoi, lui demande celui-ci, as-tu quitté ton peuple et es-tu venue vers moi? — Parce que je sais, répond-elle, que personne ne peut t'échapper; parce que notre Dieu veut lui-même

Digitized by Google

nous livrer dans tes mains. » Nous avons dit plus haut que Judith n'a nullement formé un plan systématique pour tuer Holopherne; elle ne néglige même aucun moyen pour sauver la ville sans avoir recours au meurtre : « Mon peuple, dit-elle, va plus loin dans sa terreur que tu ne saurais aller dans ta colère; il ose te regarder comme un bourreau parce qu'il se sent mériter la mort. A ta place je saurais célébrer un triomphe comme jamais l'épée n'en a obtenu; je leur donnerais la liberté pour mieux en faire mes esclaves. » La fierté d'Holopherne ne lui permet pas d'accueillir cette grande pensée : « Si elle m'était venue, dit-il, à moi-même, je l'aurais peut-être exécutée; mais maintenant elle est à toi et ne peut jamais devenir la mienne. »

Judith alors a recours à la ruse et au mensonge pour tromper la vigilance de son ennemi. « Tu me surpasses en sagesse, lui dit-elle, comme en force et en courage. Je m'étais égarée moi-même et c'est toi qui m'as rendue à la vérité. Combien je m'étais aveuglée! Je savais que les Juifs ont tous mérité la mort. Je savais que leur perte leur a été prédite depuis long-temps, et que notre Dieu t'a confié l'œuvre de la vengeance. Qui sait s'ils n'appelleraient pas ta générosité de la lâcheté, et s'ils ne riraient pas de ta clémence? Seigneur, souvenez-vous de votre serment et exterminez-les! » Judith sait que ses compatriotes ont résolu de tenter encore la fortune pendant quelques jours; elle diffère donc l'exécution de son projet et demande à Holopherne de pouvoir se retirer sur les montagnes qui entourent la ville pour attendre la révélation de Dieu. — « Je n'ai jamais fait garder les pas d'une femme, répond-il, tu es libre. »

Au cinquième acte, Holopherne s'entretient dans sa tente avec un de ses capitaines sur la situation de la ville assiégée. Celui-ci laisse deviner dans la conversation que Judith a dédaigné ses hommages. — « Comment, lui crie Holopherne, tu as voulu la séduire et tu savais qu'elle me plaît! Tiens! » — et il lui fend la tête. Ce trait est une nouvelle preuve de la prudence du poète; car lorsque Judith, amenée par ordre d'Holopherne, aperçoit en entrant les traces récentes de sang, son horreur contre le tyran s'accroît en-

Digitized by Google

core, et elle peut se croire plus de droit à le tuer à son tour. Quand enfin Holopherne commence à blesser sa chasteté, et qu'elle sent approcher la perte de son honneur; alors, elle ne peut plus cacher la haine profonde qu'il lui inspire. « Je lis dans ton cœur, dit Holopherne, tu me hais! — Oui, s'écrie-t-elle, je te hais et je te maudis, et il faut que je te dise combien je te hais et je te maudis, si je ne dois pas perdre la raison. Maintenant, prends ma vie! — Ta vie? répond Holopherne, demain peut-être; aujourd'hui tu vas partager ma couche. » Judith sent s'évanouir son dernier scrupule : « Maintenant, dit-elle, je peux accomplir mon projet! »

Le serviteur d'Holopherne vient annoncer un Juif qui a d'importantes communications à lui faire. Éphraïm, l'amant dédaigné de Judith, entre. — « Promets-moi de me laisser la vie sauve. — Je te le promets, » répond Holopherne, et Éphraïm se jette sur lui avec son épée; mais l'Assyrien évite le coup, et son serviteur va terrasser le lâche assassin. « Garde-t'en bien! lui dit Holopherne, je lui ai promis la vie sauve : veux-tu m'empêcher de tenir ma parole? On le mettra dans la cage de mon singe favori, qui vient de mourir, et on lui apprendra les tours plaisants de son facétieux prédécesseur. Cet homme est une curiosité, il peut seul se vanter d'avoir levé la main sur Holopherne et d'avoir conservé sa peau. Je veux le faire voir à la cour. »

A mesure que la catastrophe approche, le naturel d'Holopherne grandit. Il faut admirer le poète qui a su développer dans une progression croissante un caractère présenté dès l'abord avec cette richesse d'action, ce luxe de force et de vie. Si à la fin les débordements dialectiques d'Holopherne ne ressemblent plus trop aux paroles d'un homme, ce sont toujours celles du géant qui, plein du sentiment de sa force surnaturelle, menace de renverser les lois du monde même. Les questions soulevées par Holopherne sont, comme nous l'expliquerons plus tard, moins celles de l'individu que celles de l'humanité en général; pour les énoncer dans toute leur importance, il fallait un homme d'une organisation aussi gigantesque.

Après avoir laissé un libre cours à son impétuosité, il dit à Ju-

Digitized by Google

dith : « Tu as raison de rire de moi, il ne faut pas vouloir expliquer ces choses-là à une femme. — Apprends à respecter la femme, lui répond-elle; je viens te tuer et je te le dis! — Tu me le dis, réplique Holopherne, afin de te le rendre impossible? Oh! lâcheté qui veut se faire passer pour du courage! » Mais Holopherne se trompe. A la vérité Judith le laisse terminer la vile ivresse du vin, par une ivresse plus vile encore. Mais quand il s'est endormi, elle n'hésite plus à accomplir son cruel dessein; exaspérée ou plutôt exaltée par le sacrifice de son honneur, elle tranche la tête du tyran, et se venge elle-même en vengeant son peuple.

La mort du général répand la terreur dans le camp assyrien. Les Juifs attendent avec anxiété le retour de Judith; à la vue de la tête d'Holopherne ils poussent des cris de joie et courent à la poursuite de l'ennemi. Les prêtres et les anciens prient Judith de désigner sa récompense. « Promettez-moi, dit-elle, que vous ne la refuserez pas. — Nous le promettons, répondent-ils. — Eh bien, dit-elle, je veux que vous me tuiez si je vous le demande. Je ne veux pas donner un fils à Holopherne. Prie Dieu, Mirza, que mon sein soit stérile. Peut-être il m'accordera cette grâce. »

Telle est en résumé l'action symbolique de la pièce, nous allons en examiner l'importance artistique. Hebbel a eu en vue les deux facteurs principaux dont la société humaine est le produit : le principe masculin et le principe féminin. Il a voulu nous faire voir *dans quel rapport se trouve la force individuelle de l'homme avec l'ordre universel, et quelle est la place que la nature a assignée à la femme.* Contrairement à une grande partie de nos écrivains modernes, qui croient devoir se constituer les champions de l'émancipation de la femme, Hebbel nous fait voir que l'homme seul est né pour gouverner et qu'il doit seul jouer un rôle actif dans les révolutions de la vie. Chaque partie a son cercle d'activité qu'elle ne saurait dépasser impunément. *L'homme qui, né pour la domination, s'attaque à la loi du monde, succombe, mais par la main qui n'avait pas proprement la vocation de l'en punir et qui pour cette raison ne peut le faire qu'en se blessant elle-même. La femme doit donner la vie à des hommes et non pas en tuer.*

Digitized by Google

C'est surtout la première partie de la question que le poète a traitée avec une prédilection et un soin tout particulier. Sans doute c'est la conscience de sa propre force qui lui a d'abord donné la conviction du rôle actif qui est le privilége de l'homme; on dirait que pour se venger des questions que sa nature individuelle avait vainement adressées à la nature universelle, il les a mises dans la bouche du représentant de la force virile et développées dans une lutte acharnée des puissances vitales même. Comme on le voit, ce drame se trouve, par un côté personnel d'abord, dans un rapport intime avec la vie intérieure du poète; côté auquel il doit sa vie et qui ne devient visible que pour un œil plus attentif. Naturellement le poète ne peut pas venir nous déclarer que tel ou tel de ses personnages nous révèle ses propres pensées, ses combats intérieurs. C'est à la critique qu'il appartient de le déclarer à sa place, car pour apprendre au public à distinguer l'expression vraie de la vie, de l'expression mensongère, elle doit avant tout lui persuader, qu'un poème n'est vrai qu'autant que son auteur a traversé toutes les phases de la vie qu'il nous représente.

Les deux principaux problèmes dont l'humanité cherche la solution, se résument, l'un, dans la question du but de la vie; l'autre, dans la question des devoirs de la société. Nous les retrouvons tous deux dans la dialectique d'Holopherne : le premier, parce qu'aucun grand homme ne meurt sans se l'être posée; le second, parce que sa solution fixe les limites de l'activité du héros.

« Sais-tu, dit Holopherne un jour à un de ses capitaines, ce que c'est que la mort? — C'est ce qui nous fait aimer la vie, répond celui-ci. — Bien, dit Holopherne; c'est parce que nous pouvons la perdre à tout moment que nous l'étreignons de nos bras, que nous y collons nos lèvres pour nous enivrer de ses sucs nourriciers. Si elle se continuait éternellement comme hier et aujourd'hui, nous estimerions et nous chercherions son contraire; nous nous reposerions, nous dormirions et dans nos rêves nous ne tremblerions que devant le réveil. Maintenant nous cherchons, en mangeant, à nous préserver du sort d'être mangés; nous luttons avec nos dents contre les dents du monde. Voilà pourquoi c'est le



Digitized by Google

souverain bonheur de mourir par la vie même, de laisser se gonfler la veine jusqu'à ce qu'elle se rompe, de mêler la suprême volupté aux horreurs de la destruction! Un jour, il me semble, je me suis dit à moi-même : je veux vivre! et je fus arraché aux plus doux embrassements, et la lumière m'entoura, et un frisson me parcourut, et je fus poussé dans l'existence! Voilà comme un jour aussi je voudrais me dire : je veux mourir! et si, en prononçant ce mot, je ne sens pas ma poussière emportée par les vents, mon existence absorbée par toutes les bouches altérées de la Création, je rougirai de honte et j'avouerai que j'ai laissé mes chaînes pousser des racines dans le sol. »

Ces mouvements dialectiques se rapportent plus spécialement aux secrets de la nature que l'œil humain ne réussira probablement jamais à explorer. Voyons maintenant aussi les attaques que dirige Holopherne contre la société, et nous trouverons qu'elles ne sont nullement étrangères aux intérêts du temps présent.

Holopherne, comme nous l'avons déjà dit, représente la puissance despotique qui menace de renverser le monde avec les lois éternelles qui le régissent; en d'autres mots il représente, dans toute sa force, le mauvais côté de l'artiste, l'égoïsme d'une organisation privilégiée. Il sait toutes les objections qu'on peut lui faire. Quand Judith lui dit : « Tu crois que ta force est là pour livrer assaut au monde; et si elle était là pour se gouverner elle-même? » il répond : « Bien! la force doit se suicider; telle est la devise d'une sagesse sans force. Je me dois combattre moi-même, tirer de ma jambe gauche l'os qui va faire trébucher ma jambe droite, de peur qu'elle n'écrase la fourmilière voisine! Ce fou qui, dans le désert, se battait contre sa propre ombre et qui, à l'approche de la nuit, s'écria : Je suis vaincu, mon ennemi est maintenant grand comme le monde! ce fou, dis-je, était au fond bien sensé, peut-être plus! Montrez-moi donc le feu qui s'étouffe lui-même, vous ne le trouvez point! Alors montrez-moi celui qui se nourrit de lui-même, vous ne le trouvez pas non plus! Eh bien, alors! dites-moi si l'arbre a le droit de juger le feu qui le consume? »

Une des plus grandes difficultés que présentait l'intrigue de la

Digitized by Google

pièce était sans doute d'amener d'une manière naturelle une action qui, comme celle de Judith, ne l'est pas par elle-même. Combien le personnage de notre héroïne aurait été mesquin et ridicule si le poète l'avait représentée comme saisie d'une sorte d'exaltation frénétique et affrontant le danger avec une phraséologie ampoulée! Rien n'est moins naturel que des personnages pareils; ils ressemblent plutôt à des automates qu'à des figures humaines. Hebbel a victorieusement résolu la difficulté en mettant en jeu tout ce qui pouvait agir sur la volonté de Judith. Il a su si bien l'envelopper d'un réseau inextricable de pensées, la faire assaillir par un tel flot de motifs qu'elle finit par ne plus trop se rendre compte elle-même de ce qu'elle fait, et qu'elle semble poussée par une puissance irrésistible. C'est surtout vers la fin du cinquième acte que ce désordre de ses esprits est admirablement représenté: Judith cherche à retremper son courage et voit tantôt dans la misère du peuple, tantôt dans son propre danger un motif légitime de l'action qu'elle médite. Au milieu de ses angoisses elle s'écrie: « Ma raison se perd dans ce tourbillon d'idées! » Elle succombe sous la conscience que la responsabilité de son meurtre pèsera sur elle seule; elle se sent anéantie par la question de Mirza: « Si tu mets au monde un fils d'Holopherne, que lui répondras-tu quand il te demandera son père? »

Quoique les motifs principaux qui déterminent Judith soient purs et nobles, il en est pourtant au fond de son âme qui peuvent paraître moins louables. Quand on lui dépeint la grandeur d'Holopherne, elle dit presque involontairement: « Je voudrais le voir! » A ce lointain mobile de curiosité sensuelle vient s'en joindre un moins pur encore: l'amour de la gloire. Après l'accomplissement de son œuvre, elle s'écrie dans le trouble de ses esprits: « Malheur à moi, on va me vanter et me glorifier, et il me semble que j'y avais pensé aussi! »

Ce trouble où se voit jetée Judith par la foule des motifs qui l'assiégent, pouvait seul communiquer à son action un caractère tragique. Quelque peu naturelle que soit en elle-même cette action, elle suffit pourtant pour faire voir quelles sont les puissances se-



Digitized by Google

crètes qui dorment dans le cœur de la femme et peuvent se réveiller dans des circonstances propices. Quoique la femme ne doive pas jouer dans le monde le rôle actif de l'homme, il ne faut pourtant pas l'en croire absolument incapable. Elle ne doit pas plus être esclave que maîtresse; sa mission est de couvrir de sa protection maternelle les intérêts les plus sacrés de la société. Tandis que de notre temps les uns regardent la femme comme le martyr de la société, les autres comme le simple élément de la perpétuité de la race humaine, Hebbel nous place au seul vrai point de vue, en nous faisant voir que sans doute la nature n'a pas fixé le sort des sexes de manière à donner à l'un la domination, à l'autre la servitude, mais qu'elle a voulu que l'homme, respectant la résignation de la femme, cède assez de son pouvoir pour que la femme puisse remplir son rôle passif avec moins de souffrances. Voyez les Juifs de Béthulie : la femme la plus ordinaire déploie plus d'énergie dans son état passif que ces hommes dans leur héroïsme mensonger; Mirza accompagnant sa maîtresse au camp montre certes plus de courage que le lâche Éphraïm, qui de la générosité de son ennemi veut se faire une arme pour le terrasser.

Nous arrêterons ici l'examen de ce magnifique drame [1]. Pourtant nous ne pouvons nous empêcher de donner encore un exemple de la manière dont Hebbel sait caractériser ses personnages. Tout observateur attentif aura remarqué que les héros des poètes médiocres parlent plutôt comme des fanfarons ridicules que comme des hommes vraiment grands; la cause n'en est pas toujours un certain mauvais ton que l'auteur a pris pour un langage énergique, mais souvent un défaut plus grave. Le grand artiste sait habilement dessiner le caractère de son héros par des circonstances extérieures, le poète médiocre au contraire croit faire preuve de talent en introduisant ses personnages brusquement et d'une façon inattendue, ou en ne les caractérisant que par leurs propres discours; le tableau manque alors d'un fond qui relève les vagues contours

[1] Si le lecteur français désirait étudier de plus près les tragédies de Hebbel, nous nous permettrions de le renvoyer à notre ouvrage : Sur les drames de Hebbel; publiés chez Hoffmann et Campe à Hambourg, 1846.

Digitized by Google

de la figure principale, et les personnages sont aussi insignifiants que leurs paroles. Qui douterait encore, après avoir lu le passage suivant du troisième acte, que la dialectique effrayante d'Holopherne ne lui sorte du fond de l'âme?

Achior raconte quelques traits du caractère d'Holopherne. « C'est un tyran, » lui répond Judith. « C'est un tyran, dit-il, mais qui naquit pour l'être. Quand on est avec lui on s'estime pour rien soi-même et le monde entier. Un jour nous étions au milieu des montagnes, devant nous se trouve soudain un abîme large, profond et terrible ; il pousse son cheval en avant, je l'arrête et lui montre le gouffre. « Je ne veux pas m'y jeter, dit-il, je veux le » franchir! » et il exécute le saut dangereux; avant que j'aie pu songer à le suivre, je le vois de nouveau à mes côtés. « Je croyais, » dit-il, voir une source et je voulais boire, mais je me suis trompé; » dormons pour oublier la soif. » Il me livre les rênes de son cheval, saute en bas et s'endort. Je ne pus m'empêcher de descendre aussi pour toucher ses habits de mes lèvres et me mettre devant lui afin de lui donner de l'ombre. Je suis son esclave au point de ne pouvoir parler de lui sans faire son éloge. »

Le premier drame de Hebbel repose, comme on vient de le voir, sur le secret de la vie même, sur l'opposition entre la liberté et la nécessité. Dans le deuxième drame, *Geneviève*, le conflit des puissances ennemies, est le produit d'une *passion*.

Le comte palatin Siegfried, parti pour la Terre-Sainte, a confié Geneviève, son épouse, à la garde de son serviteur et ami Golo, lequel en devient amoureux. Tout en nous représentant la beauté du caractère de Geneviève dans ses souffrances en opposition avec la passion désordonnée de Golo, le poète a su rattacher tant d'intérêts secondaires à cette intrigue si simple et, sans nuire nullement à l'unité de la pièce, enrichir tellement l'action de caractères accessoires et d'épisodes, que nous devons renoncer à donner une analyse détaillée du drame et nous borner à une esquisse générale.

Geneviève est proprement la contre-partie de Judith. Après avoir marqué dans le premier drame les limites de l'activité de la



Digitized by Google

femme, le poète nous représente ici toute la beauté et la dignité morale qu'elle peut déployer au dedans de ces limites. Or, cette beauté morale se développe nécessairement plus dans l'état passif que dans l'état actif; le poète avait donc besoin d'un personnage qui attaquât la vertu de Geneviève avec autant d'impétuosité que Golo. Ce dernier personnage est essentiellement tragique; ce n'est plus un individu passionné, mais pour ainsi dire la passion en personne : tout comme Holopherne est moins un homme fort et puissant que la force et la puissance personnifiées. Mais, malgré sa fougue, Golo n'atteint pas son but; en voulant détruire le bonheur de Geneviève, il ne fait que détruire le sien propre. Pour rendre son destin plus tragique encore, le poète lui donne la conscience du dédale où il va se perdre; il voit lui-même que si Geneviève se donnait à lui après qu'il a vainement usé de tous les moyens de séduction, il ne pourrait plus que la mépriser. « Si ce n'était l'impossibilité la plus absolue, dit-il, mais seulement le froid le plus glacial, la ruse la plus lâche qui ne dit jamais je veux, mais souvent il faut: alors le monde dont elle (Geneviève) est l'astre le plus brillant n'est pas digne qu'on y parle d'injustice; alors elle sera le flambeau qui me répandra une lumière horrible sur la création, et ce flambeau, je le crains, sera éteint par mes mains avant qu'il n'ait tout éclairé! »

Il est impossible de faire un tableau plus frappant du caractère sombre et désordonné du moyen âge. Voyez ces serviteurs hommes et femmes, cette perfide et sournoise Catherine, cette affreuse sorcière de Marguerite le mauvais génie de la pièce, cet idiot de Klaus et les autres personnages : on se croit transporté dans un tout autre monde. Un juif pénètre dans la cour du château, et les valets veulent le clouer au mur parce qu'il a bu à la fontaine. N'est-ce pas là un trait caractéristique du moyen âge? Toute cette scène, dans laquelle le juif profère contre ses persécuteurs une malédiction si terrible qu'il lui semble en voir déjà les effets, est un véritable chef-d'œuvre; de même la scène suivante dont nous allons transcrire une partie.

Le chevalier Tristan revient de la Terre-Sainte et apporte à

Digitized by Google

Geneviève une lettre de son époux. Lorsque Golo lui demande pourquoi il est de retour avant la fin de la guerre, il raconte l'histoire suivante : « J'étais parti avec l'armée chrétienne pour délivrer le saint tombeau des mains des infidèles. M'étant trop avancé dans un combat, je tombai, avec plusieurs de mes frères d'armes, au pouvoir de l'ennemi. En vain je demandai la mort ; je devais passer mes jours à travailler comme esclave dans les jardins du roi, l'espoir d'un sort meilleur me fit supporter ma honte et mes souffrances. Mon maître ne venait jamais dans les jardins, mais sa jeune fille, cachée sous un voile épais, y descendait souvent. Long-temps elle passa sans paraître me voir, et moi je fuyais son aspect comme l'exigeaient les usages ; mais soudain elle changea d'habitude ; souvent elle était à mes côtés avant que j'eusse pu l'apercevoir : tantôt elle me demandait des fleurs, tantôt des fruits, et quand elle me quittait, un bijou précieux ou de l'or brillant tombait à mes pieds. Une nuit, au milieu du calme le plus profond, tandis que le sommeil fuyait ma paupière, je la vis entrer chez moi d'un pas craintif. Me croyant endormi, elle souleva, en soupirant, son voile ; et, tenant un flambeau, elle s'approcha de moi. Pour la première fois je vis la beauté éblouissante de ses traits célestes, un cri de surprise et d'admiration échappa de ma bouche et me trahit. Comprenant mal le sentiment qui m'animait, elle s'inclina vers moi et dit : « Je savais que tu devais m'aimer, maintenant je n'ai aucun regret d'être venue vers toi. » Je sentis ses lèvres brûlantes toucher les miennes, et de chaudes larmes tomber de ses yeux sur mon front. Je me dégageai doucement de ses bras. Immobile et l'œil fixe, elle me regardait comme frappée du coup le plus terrible. Soudain ses traits brillèrent du feu de la colère et de la fierté offensée. « Pourquoi vis-tu, s'écria-t-elle, si tu ne peux aimer ! — J'ai une femme, répondis-je, et je n'aime qu'elle. — Il a une femme, répéta-t-elle d'une voix sourde, et il n'aime qu'elle ! » Son sang se glaça ; je m'approchai d'elle, mais elle me repoussa et sortit d'un pas chancelant. Bientôt elle revint suivie de trois esclaves noirs dont l'un tenait une coupe. Sans me regarder elle me dit en tremblant et d'une voix mou



Digitized by Google

rante : « Bois. — J'obéis ! » m'écriai-je, et, les yeux fixés sur elle, j'avalai la coupe, que je croyais contenir du poison préparé par ses mains pour venger son amour outragé et couvrir son action d'oubli. Bientôt mes sens se troublèrent, mon sang se glaça dans mes veines ; je sentis ses lèvres brûlantes s'attacher aux miennes : je voulais la repousser, mais déjà les forces me manquaient. — Où me réveillai-je ? sur un navire qui d'un vol rapide m'emportait vers la patrie ! Ce n'était point du poison qu'elle m'avait donné, mais une boisson qui avait assoupi mes sens afin de me faire porter par des serviteurs discrets sur les bords de la mer. Vaincu par cette noble générosité, j'ai juré avec des larmes de honte de ne plus jamais voir dans un infidèle un ennemi, mais le frère de Fatime. » — Il est facile de voir que ce récit, comme du reste la pièce entière, renferme une polémique indirecte contre ceux qui condamnent toutes les religions hors la leur.

Dans son troisième drame, *Marie-Madeleine*, Hebbel nous fait voir les effets funestes d'une morale basée, non sur la nature, mais sur des principes de pure convention. L'honnête et laborieux menuisier Antoine nous représente dans sa simplicité caractéristique un monde ancien, heureux dans sa foi naïve. Le vieux maître travaille sans relâche pour assurer, avec le fruit de ses économies, le bonheur de ses deux enfants, Charles et Clara. Mais Charles a puisé dans les progrès du siècle des idées qui ne cadrent plus avec les principes stationnaires de son père. Quoique honnête homme, la monotonie de la maison paternelle lui répugne, au grand chagrin de ses parents, et il préfère le jeu et la société de ses compagnons d'âge à l'église et à la dévotion. Si la vie simple et uniforme d'un temps passé, représenté par le vieux père, peut avoir ses mérites, pourtant elle ne saurait prévaloir sur les progrès de la société, ni faire méconnaître les droits d'un monde plus jeune et animé d'une vigueur nouvelle.

La maison paisible de maître Antoine devient le théâtre d'un événement qui n'est pas rare dans la sphère de la vie bourgeoise. Sa fille Clara aime un ami d'enfance, qui, parti pour l'université, ne donne plus de ses nouvelles ; Clara, obsédée par sa mère, ac-

Digitized by Google

cueille les hommages d'un autre, et lui sacrifie, dans un moment de faiblesse, son innocence. Est-elle aimée de Léonard? Nullement. Le seul motif qui le met à ses pieds, c'est une dot d'un millier d'écus!...

Nous allons transcrire ici un fragment du dialogue entre Antoine et Léonard. Le vieux père donne des marques de méfiance contre son gendre futur. « Vous ne penserez pas de moi.., répond celui-ci.

MAITRE ANTOINE.

Penser de vous, d'un homme quelconque? Je taille bien les planches avec mon fer, mais jamais les hommes avec mes pensées. Depuis long-temps je suis au-dessus de cette folie. Quand je vois reverdir un arbre, je pense : bientôt il va avoir des fleurs; en cela je ne me trompe pas, et c'est pourquoi je ne quitte pas ma vieille habitude. Mais sur les hommes je ne pense rien, absolument rien, ni en bien ni en mal, je n'aurai ainsi ni à rougir ni à pâlir quand ils trompent mes espérances ou mes craintes : je ne fais que les observer; j'imite mes deux yeux, qui ne font que voir et ne pensent pas.

Léonard lui demande s'il sait que le pharmacien, chez qui le menuisier a placé les mille écus de la dot, vient de faire faillite : « Vous êtes un homme prudent, dit-il, et vous aurez repris votre argent sitôt que vous aurez vu le mauvais état des affaires du droguiste. — Je n'ai plus à craindre pour mon argent, dit maître Antoine, car je l'ai perdu depuis long-temps. » Léonard croit que le vieillard veut le mettre à l'épreuve, et répond tout simplement que sans doute il aurait vu avec plaisir que Clara eût eu une dot : « Les saints patriarches eux-mêmes n'ont pas dédaigné les biens que leur apportaient leurs femmes..... Cependant, continue-t-il, le mal n'est pas grand : nous ferons de notre repas des jours maigres notre repas du dimanche, et de notre repas de dimanche notre repas de Noël, et nous vivrons contents. »

MAITRE ANTOINE.

C'est parler en honnête homme; et maintenant que vous allez être mon gendre, je vous dirai ce que sont devenus mes mille écus. Mon père, travaillant jour et nuit, mourut dans sa trentième année; ma pauvre mère me nourrit tant bien que mal par le travail de ses mains, et je

Digitized by Google

grandissais sans rien apprendre. J'aurais bien voulu me déshabituer de manger; mais j'avais beau feindre parfois au dîner d'être malade, le soir la faim me forçait à me reconnaître guéri. Je m'affligeais parfois de rester inhabile, et je me reprochais moi-même mon ignorance. Il me semblait que dans le sein de ma mère je n'avais fait que m'armer de dents pour dévorer, et que j'avais volontairement rejeté toutes les qualités utiles; je rougissais même de jouir de la lumière du soleil. Aussitôt après que j'eus fait ma première communion, maître Gerhard, que nous avons enterré hier, entra dans notre chambre. Il fronça les sourcils et assombrit son visage, comme il avait coutume quand il méditait une bonne action. « Avez-vous, dit-il à ma mère, mis au monde ce jeune homme pour qu'il vous dévore? » Je rougis et remis vite dans l'armoire le pain que j'allais prendre; ma mère se fâcha, arrêta son rouet et répondit sèchement que son fils était brave et honnête. « Eh bien, nous verrons! dit maître Gerhard : s'il veut, il peut me suivre sur-le-champ dans mes ateliers; je ne demande rien pour son apprentissage; je le nourrirai, je l'habillerai; et s'il veut se lever de bonne heure et se coucher tard, il ne manquera pas d'occasions de gagner parfois un bon pour-boire qu'il apportera à sa vieille mère. » Ma mère se mit à pleurer, moi à sauter de joie; quand nous trouvions des paroles pour le remercier, le vieux maître se boucha les oreilles, sortit et me fit signe de le suivre. Sans prendre le temps de dire adieu à ma mère, je courus après lui; et quand, le dimanche suivant, je pus aller la trouver pour une heure, il me donna des provisions pour elle. Dieu bénisse le brave homme et lui donne la paix éternelle! Je crois encore entendre sa voix quand il me cria d'un ton presque courroucé : « Cache-les bien, Antoine, pour que ma femme n'en voie rien! »

LÉONARD.

Des larmes dans vos yeux!...

MAITRE ANTOINE *s'essuyant les yeux.*

Toutes les fois que j'y pense, la source tarie de mes larmes se rouvre de nouveau. (*S'interrompant tout à coup.*) Que pensez-vous si un beau jour vous alliez voir l'homme auquel vous devriez tout, et que vous le trouviez l'œil hagard, la figure bouleversée, le couteau dans la main, avec lequel il vous avait mille fois coupé du pain, et ce couteau tout sanglant à la gorge; si vous le voyiez cacher d'une main tremblante sa blessure, et si vous arriviez encore juste pour pouvoir le sauver, non pas seulement en arrachant le couteau de ses mains et en pansant sa blessure, mais en sacrifiant aussi un misérable millier d'écus, fruit de vos écono-

Digitized by Google

mies, et cela avec le plus grand secret, afin de pouvoir seulement déterminer le pauvre homme à les accepter; que feriez-vous?

LÉONARD.

Libre comme je le suis, sans femme ni enfants, je donnerais l'argent.

MAITRE ANTOINE.

Et si vous aviez dix femmes comme les Turcs et autant d'enfants qu'il en fut promis au père Abraham, et si vous hésitiez un seul instant, vous seriez..... mais vous allez être mon gendre. Maintenant vous savez où est resté mon argent : aujourd'hui je puis vous le dire, car mon vieux maître est mort; il y a un mois encore j'aurais emporté ce secret dans la tombe. J'ai glissé la reconnaissance sous sa tête avant qu'on fermât le cercueil; si je savais écrire, j'y aurais mis d'abord : « Exactement payé; » ignorant comme je suis, je n'ai pu que la déchirer en deux. Maintenant il pourra reposer en paix, et, j'espère, moi aussi quand un jour on me couchera près de lui.

Charles est mis en prison comme soupçonné de vol. Sa mère, qui vient seulement de se relever d'une grave maladie, tombe morte à cette nouvelle. Le malheureux père croit son fils coupable, et dans les idées sombres qui le poursuivent, il doute aussi de sa fille. L'innocence de Charles ne tarde pas à être reconnue; mais le misérable séducteur, voyant la dot perdue, a profité du malheur du frère pour dégager sa parole. Antoine a juré que si sa fille aussi lui faisait honte, il n'y survivrait pas; et la pauvre Clara sait qu'il est homme à tenir parole. Elle résout donc de se donner la mort pour qu'il n'apprenne point sa faute. Mais on a vu qu'elle s'est jetée volontairement dans le puits, et son désespoir n'a pas même pu épargner la honte à son père. Ainsi Hebbel punit la rigidité du vieux maître, qui, quoique naturellement bon et honnête, cause la mort de son enfant par l'obstination avec laquelle il tient à des formes et des dogmes raides et peu naturels. En même temps le poète a voulu nous faire voir tout ce qu'il y a de faux et d'injuste dans la manière dont on traite pour l'ordinaire des jeunes filles comme Clara.

Dans le personnage de Charles, Hebbel a représenté moins les murmures peu importants de l'individu, que le mécontentement

Digitized by Google

de la jeunesse en général, qui, née dans une nouvelle sphère, brise l'écorce moisie des formes dans lesquelles on veut tenir emprisonnée la nouvelle génération. Son père veut enchaîner ses pieds, tandis que du monde il lui est venu des idées de liberté, des vues plus larges, fruits des progrès d'un demi-siècle. De plus, exaspéré par le tort manifeste que lui ont fait les procédés cruels de la justice, il va être forcé d'ouvrir un champ plus large à l'esprit de révolte qui n'avait encore eu pour théâtre que la maison paternelle. On l'a mis en prison, on l'a rendu la cause innocente de la mort de sa mère; maintenant qu'elle est dans la tombe et que lui a recouvré la liberté, « il pourrait recommencer, comme autrefois, à manier le rabot, la scie et le marteau; dimanche il irait se mettre à genoux devant le Seigneur pour le remercier de ce qu'il peut encore manier son rabot, sa scie et son marteau! Car dans la maison paternelle rien n'est changé : le briquet est toujours à sa place, le chapeau au troisième clou, jamais au quatrième. A neuf heures et demie on doit être fatigué! avant la Saint-Martin, on ne doit pas avoir froid; après, pas avoir chaud : c'est aussi sûr que : Tu dois craindre et aimer ton Dieu, aussi invariable, que le jeudi vient après le mercredi et ne peut pas céder son tour au vendredi. »

Dans le drame de *Marie-Madeleine*, la manière symbolique de Hebbel a rencontré des difficultés dont un artiste et un penseur tel que lui pouvait seul triompher. Ses compatriotes ont apprécié la peinture admirable qu'il a faite des désordres et des préjugés de la société, sous ces formes familières de la vie populaire et bourgeoise ; et quoique cette tragédie puisse sembler à des observateurs superficiels sans rapport direct avec les deux premiers drames, elle est partie de cette grande inspiration, qui est propre au génie de Hebbel, où, comme nous l'avons expliqué au début de ce travail, l'art et la philosophie ont su se confondre dans un harmonieux ensemble.

Nous n'osons pas nous flatter d'être parvenu à faire passer dans l'esprit du lecteur français une idée exacte et intime de la puissance poétique de Hebbel; on ne peut y arriver que par la lecture, par

Digitized by Google

l'étude sympathique et sérieuse de ses ouvrages : une traduction même, si intelligente qu'on la suppose, n'y conduirait pas ; mais du moins serons-nous satisfait de notre effort si nous avons fait connaître un nom déjà célèbre chez les Allemands, et jusqu'à présent inconnu en France ; si nous avons fait naître de ce côté du Rhin, en faveur de Hebbel, l'estime et la curiosité littéraire que lui méritent ses nobles travaux.

Dans la retraite qu'il s'est choisie, Hebbel poursuit la sérieuse entreprise de sa vie ; à l'heure où nous écrivons, il travaille à deux nouveaux drames : *Julie* et *Moloch*. Bientôt paraîtront aussi ses *Nouvelles*, que nous connaissons en partie par son manuscrit, ainsi qu'un nouveau volume de *Poésies* composées pour la plupart en Italie, où il a fait son pèlerinage de poète avant de se fixer à Vienne.

FÉLIX BAMBERG.

Digitized by Google

# L'ARCHITECTURE CONTEMPORAINE

ET

# LE STYLE GOTHIQUE.

---

I. *Observations de l'Académie des Beaux-Arts.*

II. *Du Style gothique au dix-neuvième siècle*, par M. Violet-Leduc.

III. *Réaction de l'Académie contre l'art gothique*, par M. Lassus.

Ce n'est pas sans surprise que la plupart des hommes qui, soit par goût, soit par état, s'intéressent au mouvement de l'architecture moderne, ont vu l'Académie des beaux-arts se jeter tout à coup dans un débat palpitant d'actualité, comme on dit; et, à la suite d'une discussion dans laquelle la *question du gothique* a été, nous assure son secrétaire perpétuel, *envisagée sous toutes ses faces*, porter officiellement à la connaissance du public et du gouvernement le résultat de ses délibérations, *pour servir d'avertissement et de protestation dans le cas possible d'une faute du pouvoir ou d'une erreur de l'opinion.*

Comment s'est-il pu faire que la docte corporation se soit décidée à intervenir dans le débat et à publier une sorte de mani-

Digitized by Google

feste officiel? Voilà ce que chacun s'est demandé tout d'abord, car tout le monde sait que l'Académie en personne prudente et discrète tient à faire parler d'elle le moins possible, et que, soit dédain soit indifférence, elle a toujours évité de se prononcer dans les circonstances difficiles.

Pour expliquer cette anomalie, on a prétendu que le Conseil des Bâtiments Civils, débordé par les nombreux projets d'architecture dans le style du treizième siècle qui sont journellement présentés à son examen, avait porté la question devant l'Académie des beaux-arts, afin d'avoir une autorité à opposer aux envahissements d'un style dont il n'approuve pas l'application aux constructions religieuses de notre temps. Cela était d'autant plus vraisemblable que l'honorable académicien qui a soulevé la discussion fait précisément partie du Conseil. Mais il n'en est rien. J'ai été autorisé à contredire formellement cette explication. Le Conseil des bâtiments n'a sollicité en aucune façon la manifestation que vient de faire l'Académie. C'est de son propre mouvement que la savante compagnie s'est décidée à intervenir.

Au reste, il fallait bien un jour ou l'autre en arriver là. Poussée dans ses derniers retranchements, l'Académie ne pouvait assister sans protestation à la ruine des doctrines sur lesquelles reposent et son enseignement et la réputation de quelques-uns de ses membres.

En effet, ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes les plus éminents dans les arts, par la profondeur de leurs études spéciales et l'étendue de leurs connaissances pratiques, se sont élevés contre la direction imprimée aux études par les professeurs de l'école des beaux-arts. Depuis une quinzaine d'années surtout, les doctrines académiques ont continuellement perdu du terrain. Le prestige qui les entourait jadis s'est à peu près complétement évanoui. La plupart des artistes qui jouissent aujourd'hui d'une certaine réputation se sont formés en dehors de l'enseignement académique, sinon dans une direction tout à fait contraire; et malgré l'appât du prix de Rome, les ateliers d'architecture les plus fréquentés ne sont pas ceux des académiciens. Mais rien de tout cela

Digitized by Google

n'a pu faire comprendre à la quatrième classe de l'Institut l'insuffisance des formules routinières. Elle a vu l'agitation et l'inquiétude de notre génération sans daigner sortir de la majestueuse gravité de son indifférence. Enfin, tout récemment encore, un membre de l'Institut, un homme dont il ne viendra à personne la pensée de nier la compétence en matière d'art, M. Vitet a pu dire que *la direction des études dans notre école d'architecture est radicalement fausse*[1] sans que l'Académie s'en soit émue.

Malheureusement il ne s'est pas trouvé parmi ceux des novateurs qui ont eu la bonne fortune de pouvoir réaliser leurs idées en pierre de taille, une personnalité assez éclairée et assez puissante en même temps pour dominer le mouvement et le diriger dans la bonne voie. Les jeunes artistes demeurant abandonnés à leurs propres inspirations et aucun d'eux n'étant parvenu à se rendre compte de la loi qui régit le mouvement architectonique à travers le développement des sociétés humaines, ils se sont jetés avec plus d'enthousiasme que de réflexion dans la première voie qui s'est trouvée devant eux : celui-ci a voulu faire du Grec pur, celui-là de la Renaissance, cet autre du Louis XIV, du Roman, de l'Étrusque ou du Gothique sans faire attention que chacun de ces différents styles ayant sa raison d'être dans les circonstances mêmes au milieu desquelles il s'est formé, dans les nécessités auxquelles il était appelé à répondre, aucun ne pouvait être immédiatement applicable à des circonstances, à des nécessités essentiellement différentes. Que voulez-vous? on s'était contenté de *façonner la main de ces jeunes gens;* je transcris les expressions mêmes du savant et judicieux auteur des Études sur les beaux-arts; on s'était contenté de *façonner la main de ces jeunes gens,* tandis qu'il aurait fallu, comme le fait si justement observer M. Vitet, *leur meubler la tête, parler à leur esprit et ne pas en faire seulement des machines à copier des chapiteaux corinthiens.* Accoutumés à ne voir pour l'art moderne d'autre champ d'exercice que la copie plus ou moins habile, l'imitation plus ou

[1] *Études sur les beaux-arts*, t. I, p. 281, Paris 1846.

Digitized by Google

moins heureuse des monuments du passé et désillusionnés par l'exemple même des ouvrages de leurs professeurs au sujet de l'imitation académique de l'Antiquité romaine, ils se sont mis au hasard à chercher ici et là, plus près ou plus loin, dans l'imitation des chefs-d'œuvre d'un autre âge des inspirations plus fécondes. Tous les styles, toutes les époques ont été simultanément consultés, copiés, imités. L'imitation des vieilleries a envahi le domaine des arts. Je sais des peintres et des sculpteurs qui seraient enchantés qu'on pût croire que leurs ouvrages ont été exécutés par des artistes du treizième ou du quatorzième siècle. Il y a maintenant des ateliers d'ébénisterie où l'on ne fabrique autre chose que du bric-à-brac, et, si l'on n'y prend garde, certaines écoles d'architecture finiront par nous imposer leur faux bric-à-brac en maçonnerie. Depuis quelques années on a fait toutes sortes de tentatives en ce genre, dans les constructions particulières, et voilà que maintenant il est question de bâtir une église gothique à Paris au beau milieu du faubourg Saint-Germain.

A cette nouvelle, l'Académie enfin a compris qu'elle ne pouvait garder plus long-temps le silence sans compromettre la haute position qu'elle occupe dans la hiérarchie des beaux-arts. L'illustre compagnie s'est donc assemblée, et, après une longue délibération, elle a fait une manifestation officielle qu'elle croit peut-être agressive, mais qui n'est, à vrai dire, qu'une défense embarrassée et maladroite.

En effet, au lieu de poser nettement la question de l'architecture moderne, et de la résoudre avec la lumineuse précision qu'on était en droit d'attendre d'une réunion d'hommes aussi haut placés dans l'estime publique, l'Académie rétrécit tout d'abord les proportions naturelles du débat et s'attaque exclusivement au style du moyen âge, qui n'est ici qu'accidentellement en cause. En sorte que, faute de s'être placée à un point de vue assez général, elle s'embarrasse dans sa propre argumentation, et après force subtilités, force distinctions, force réticences, elle termine sans avoir formulé une conclusion nette et précise, sans avoir pu même déterminer le champ de la discussion.

Digitized by Google

Voyez plutôt la série de questions qu'elle s'est laissé poser par un de ses honorables membres *qui joint*, dit le manifeste, *à sa profession d'architecte une connaissance approfondie de l'histoire de son art.*

Je cite textuellement :

1° Est-il convenable, à notre époque, de construire une église dans le style dit gothique, c'est-à-dire de copier ce qui, à l'époque du moyen âge, avait sa signification, et cela en raison des croyances et des nécessités de cette époque même?

2° Peut-on copier une église gothique avec quelque chance de succès?

3° Doit-on, par respect pour les édifices du moyen âge, en faire de nos jours des copies?

4° S'il est évidemment démontré que notre impuissance et notre incapacité sont réelles; dans ce cas même, une époque ne doit-elle pas assez se respecter pour se montrer telle qu'elle est?

5° Les époques qui ont précédé la nôtre ont-elles donné le funeste exemple de copier les édifices d'un autre temps?

6° Enfin, les églises du moyen âge, et particulièrement celles de la période comprise entre les treizième et quatorzième siècles peuvent-elles s'appliquer aujourd'hui à nos mœurs, à nos croyances, à nos usages?

L'Académie, comme on peut voir, avait tout d'abord laissé réduire le débat aux proportions les plus étroites. Le style gothique menace de faire irruption dans le domaine de l'architecture pratique; la savante assemblée ne s'occupe que du style gothique, et dans sa préoccupation exclusive elle ne s'aperçoit même pas que la plupart des questions qui lui sont adressées sont mal posées, ne concourent pas à la solution cherchée, et peuvent être facilement retournées contre elle.

Supposons, en effet, que le jour même de sa délibération on fût venu lui dire : « Est-il convenable, à notre époque, de construire une église dans le style dit *antique*, c'est-à-dire de copier ce qui, à l'époque de l'*antiquité*, avait sa signification, et cela en raison des croyances et des nécessités de cette époque même? »

Digitized by Google

Il est évident que l'Académie aurait dû répondre : Oui, il est convenable de construire une église dans le style antique, etc. ; car toute autre réponse eût été la condamnation formelle de ses propres doctrines et de la constante pratique des hommes spéciaux, qui, soit *de vive voix*, soit *par écrit*, ont pris part à la délibération. Cependant la question supposée ne diffère de celle qui a été discutée au sein de l'Académie que par les mots *antique* et *antiquité*, mis à la place de *gothique* et de *moyen âge*. Pourquoi donc alors répondre négativement dans un cas, tandis qu'il aurait fallu répondre affirmativement dans l'autre, à moins qu'on ne prétende que les *nécessités* de la Grèce et de l'Italie antiques ont plus de rapport avec les nécessités de notre temps que celles de la France du moyen âge? Le manifeste déclare bien en passant que l'*Académie n'est pas plus d'avis qu'on refasse le Parthénon que la Sainte-Chapelle*, et c'est là, il faut en convenir, une concession des plus méritoires de la part d'une compagnie qui compte parmi ses membres passés ou présents les architectes de la Madeleine, de la Bourse, de la Colonne impériale de la place Vendôme et de tant d'autres monuments, dans lesquels on a eu la prétention de reproduire aussi exactement que possible les chefs-d'œuvre architectoniques de l'antiquité. Mais ne nous hâtons pas de prendre trop au sérieux cette déclaration ; nous verrons bientôt que l'Académie n'entend ni réformer ni, à plus forte raison, fermer ses écoles, *où l'on enseigne*, affirme-t-elle, *non pas à* COPIER *les Grecs et les Romains, mais à les* IMITER. Avec un peu de bonne volonté de la part des maîtres, et de complaisance de la part des élèves, l'imitation redeviendra bien vite copie, soyons-en sûrs; dans tous les cas, qu'aurons-nous obtenu? On imitera désormais au lieu de copier, c'est-à-dire qu'on remplacera par des pastiches plus ou moins habiles les copies dont nous étions indéfiniment menacés ! Ce n'était vraiment pas la peine de faire tant de bruit pour si peu.

La deuxième question est encore plus maladroitement posée : *Peut-on* COPIER *une église gothique avec quelque chance de succès ?*

Digitized by Google

Pourquoi pas, si la copie est intelligente et l'original bien choisi? Du moment où vous reconnaissez le mérite de l'architecture gothique, pourquoi voulez-vous qu'une copie exacte ne produise pas le même effet que l'original? Personne ne s'est jamais avisé de demander si l'on peut copier un tableau de Raphaël, de Titien ou de Paul Véronèse avec quelque chance de succès.

Maintenant est-il convenable qu'un artiste, peintre, sculpteur, ou architecte, produise une copie quand on lui demande un original? C'est une autre affaire; et lors même que je devrais avoir pour contradicteurs et l'Académie et les adversaires de l'Académie, je n'hésiterais pas à me prononcer pour la négative

Troisième question. — Doit-on par respect pour les édifices du moyen âge en faire de nos jours des *copies?*

Copie, toujours copie! copier et copie! L'illustre académicien, *qui joint à sa profession d'architecte une connaissance si approfondie de l'histoire de son art,* ne sort pas de là. L'Académie elle-même ne semble pas se douter qu'en s'inspirant du style d'une époque on puisse faire autre chose que des copies, car elle revient sans cesse à cette malencontreuse expression; à moins cependant qu'elle n'ait voulu se donner la facile satisfaction de prêter à ses adversaires des idées ridicules pour les combattre victorieusement. Mais ce qui m'étonne le plus dans tout cela, c'est qu'un esprit aussi éclairé que M. Violet-Leduc se soit laissé troubler par cette répétition incessante d'une même idée ou plutôt d'un même mot, au point d'accepter la discussion sur ce terrain : lui qui mieux que personne doit savoir que la fonction essentielle de l'artiste est de créer, et que la première qualité, le premier mérite d'une œuvre d'art réside précisément dans son originalité.

Quatrième question. — S'il est évidemment démontré que notre impuissance et notre incapacité sont réelles; dans ce cas même, une époque ne doit-elle pas assez se respecter pour se montrer telle qu'elle est?

Voilà certainement la première fois qu'on a conseillé de faire parade de son incapacité et de son impuissance; d'ailleurs notre époque ne me semble pas si dépourvue de fécondité et d'intelligence

Digitized by Google

qu'on veut bien le dire. Quant aux hommes, s'il en est réellement dont l'incapacité et l'impuissance notoires soient un obstacle au progrès, à quoi bon les pousser à étaler ces infirmités? Ne vaudrait-il pas mieux les engager à s'effacer autant que possible pour faire place à ceux qui ont plus de capacité et de puissance?

Cinquième question. — Les époques qui ont précédé la nôtre ont-elles donné le funeste exemple de COPIER les édifices d'un autre temps?

Cela est arrivé quelquefois dans les périodes de décadence. Au temps de l'Empire on a copié les temples égyptiens en Italie, comme dans la première partie de notre siècle on a copié les monuments romains en France, comme on voudrait, nous dit-on, copier aujourd'hui les églises gothiques. C'est un pauvre moyen de rajeunir les arts que de les jeter dans l'archaïsme. Un vieillard n'est pas rajeuni quand, par suite de l'affaiblissement de ses facultés, il est venu à reprendre les hochets de son enfance. Recueillons pieusement l'héritage de nos devanciers; mais ne faisons pas nos habits de fête de la défroque passée de mode des générations qui ne sont plus.

La sixième question n'est, à vrai dire, qu'une répétition de la première en termes à peu près équivalents, par conséquent les mêmes observations peuvent s'appliquer à l'une et à l'autre.

On conviendra que si l'honorable académicien, qui a posé ces questions, a eu d'autre intention que celle de se faire battre sur tous les points, il a été fort mal inspiré le jour où il a pris la plume pour les rédiger. De son côté l'Académie, en acceptant le débat sur un terrain si mal choisi, a fait preuve d'une condescendance très- compromettante; car je ne puis admettre qu'il ne se soit pas trouvé dans une assemblée aussi éminente par le talent et les connaissances spéciales, un seul homme assez éclairé pour reconnaître combien ces questions sont mal posées, et assez soucieux de la dignité du corps dont il fait partie pour l'en faire apercevoir.

Maintenant passons au manifeste.

Je n'ai pas cru devoir le reproduire ici textuellement, et cela par plusieurs raisons : d'abord il m'a semblé que, soit dans la

Digitized by Google

publication officielle de l'Académie, soit dans la réponse de M. Violet-Leduc, soit dans plusieurs journaux qui l'ont répété avec ou sans commentaire, il avait reçu une publicité suffisante; ensuite, bien que je sois très-loin de partager les idées de l'Académie, tant sur l'enseignement que sur la pratique des beaux-arts, je ne puis oublier que c'est après tout la seule institution qui représente officiellement les arts dans notre pays, et que par conséquent nous lui devons assez d'égards, quand nous avons à discuter contre elle, pour ne pas abuser d'erreurs de langage, qui sont étrangères au fond de la discussion, et qui à la rigueur ne doivent pas lui être attribuées. Et puis j'ai pensé que mes lecteurs me sauraient gré de ne pas mettre sous leurs yeux ces pages d'un style si étrange où, pour n'en donner qu'un échantillon, on fait dire à l'Académie que pour ne pas admettre ses doctrines présentes, *il faudrait déclarer non avenus tous les progrès accomplis et tous ceux qui* RESTENT *encore à* S'ACCOMPLIR.

Je me contenterai donc d'analyser scrupuleusement ce travail, bien décidé à ne pas omettre une seule raison de quelque valeur.

L'Académie commence par se demander, *si* à l'époque où nous sommes, *au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, il convient de bâtir des églises dans le style de l'architecture dite gothique;* puis en manière de précaution oratoire elle proteste de son admiration pour les édifices religieux du moyen âge; elle va même jusqu'à demander qu'*on* les *entoure de tous les soins que leur vieillesse exige;* qu'on les conserve, qu'on les perpétue; qu'on répare ces monuments *sur lesquels s'est si sensiblement appesanti tout le poids de* HUIT *siècles joint à* TROIS *siècles d'indifférence et d'abandon.*

Conserver, réparer, perpétuer, c'est fort bien pour les plus remarquables de ces monuments, pour ceux qui sont réellement d'une haute importance comme œuvre d'art; quand il s'agit de la Sainte-Chapelle, de Notre-Dame de Paris, de la cathédrale de Bourges ou de celle d'Alby, et quand la restauration de ces édifices est confiée à des artistes d'un mérite aussi incontestable que MM. Duban, Lassus, Violet-Leduc et César Daly. C'est fort bien,

Digitized by Google

dis-je, et j'applaudirai de grand cœur à toutes les réparations nécessaires pour consolider ces monuments et en empêcher la ruine. Quant aux ouvrages médiocres, et c'est le plus grand nombre, car à toutes les époques les chefs-d'œuvre sont rares, je ne vois pas la nécessité de dépenser à la restauration d'une baraque du treizième siècle trois fois autant d'argent qu'il en faudrait pour élever une construction nouvelle. Où en serions-nous d'ailleurs si l'on avait conservé tous les monuments remarquables ou non qui ont été élevés depuis le commencement du monde? Mais revenons au manifeste.

*La question se présente tout autrement,* dit l'Académie, *si l'on propose de bâtir de nouvelles églises dans le style gothique, c'est-à-dire de rétrograder de plus de quatre siècles en arrière.* (Rétrograder en arrière!) Tout un paragraphe est consacré à délayer cette proposition qui avait déjà été formulée en commençant; puis on emploie je ne sais combien de pages à démontrer que *l'architecture gothique n'est pas l'expression propre du christianisme, l'art chrétien par excellence,* qu'*elle n'est en réalité ni une forme ancienne ni un type exclusivement propre de l'art chrétien.* Mais cela ne fait pas question que je sache, et si quelques néocatholiques illuminés, si quelques littérateurs excentriques ont pu soutenir une semblable thèse, ils n'ont jamais été suivis sur ce terrain par les hommes pratiques de quelque valeur. C'est comme art national et non comme art exclusivement chrétien que le gothique est défendu par les deux architectes qui ont pris la parole sur cette question, et auxquels je répondrai tout à l'heure; il y a plus, les membres du clergé eux-mêmes ne soutiennent rien de pareil. Ainsi, M. l'abbé Pascal affirme précisément le contraire dans un article fort remarquable *Sur l'engouement pour le style du moyen âge* publié dans un journal religieux[1] : « Faut-il se prendre, dit-il, » d'une admiration tellement exclusive et absolue pour l'art chré- » tien du moyen âge, que tout ce qui n'en provient pas ou ne s'y » rattache pas scrupuleusement devienne par cela même un objet

[1] La *Voix de la Vérité.*

Digitized by Google

» de mépris? Le culte extérieur est-il si intimement et si invinci-
» blement transsubstantié, pour ainsi dire, en cette forme, que
» hors de là il n'y ait plus d'art qui mérite le nom de chrétien? Je
» ne le pense pas, et il serait je crois bien difficile de me convain-
» cre à cet égard. Il faudrait pour cela me prouver que les basili-
» ques de Rome, que les églises Saint-Sulpice, des Invalides et
» quelques autres à Paris, ainsi qu'une foule d'autres partout ail-
» leurs, ne portent aucun cachet d'esthétique chrétienne; car très-
» évidemment ces édifices ne sont pas éclos sous le souffle du
» moyen âge J'admirerai la Sainte-Chapelle tant qu'on voudra;
» mais l'on ne pourra m'empêcher d'admirer aussi par exemple
» l'église dite du Gésu à Rome ou la coupole de Sainte-Geneviève
» à Paris. » Je pourrais multiplier les citations; mais à quoi bon! celle-ci n'est-elle pas suffisamment caractéristique? Passons.

Après avoir condamné l'emploi du style gothique dans les monuments du dix-neuvième siècle, il n'était plus possible de soutenir l'application pure et simple du style de l'antiquité. Aussi l'Académie n'a-t-elle pas cru pouvoir se dispenser de protester contre l'*abus que l'on a reproché à l'art moderne de faire de l'architecture grecque et romaine dans la construction de nos églises; car cet abus, s'il existe,* je cite textuellement, *n'est pas moins condamné par l'esprit du christianisme que par le sentiment de l'art.* S'IL EXISTE est charmant de la part des architectes de la quatrième classe de l'Institut. Mais il me semble, messieurs, que vous devez en savoir quelque chose, pour ce qui regarde l'architecture romaine bien entendu. Quant à l'architecture grecque, c'est une autre affaire : on vous a si peu reproché d'en avoir abusé qu'on a prétendu au contraire que vous ne la connaissiez pas, et que ceux mêmes d'entre vous qui en ont parlé dans leurs ouvrages ne l'avaient étudiée que très-superficiellement. Autrement vous vous seriez aperçus depuis long-temps que ses principes sont en contradiction formelle avec les préceptes de votre Barozzo de Vignoles, de votre Perrault et des autres qui ont académisé l'antiquité pour l'usage des modernes; vous auriez vu que la proportion des ordres varie à l'infini suivant le caractère du monument; vous

Digitized by Google

auriez vu que l'augmentation du diamètre des colonnes depuis le chapiteau jusqu'à la base correspond en moyenne à l'augmentation de charge ajoutée par chaque tambour, et que par conséquent la diminution progressive du fût doit partir de la base et non du tiers de la hauteur comme vous l'avez posé en principe, ce qui est absurde au point de vue de la raison et d'un effet fort disgracieux; vous auriez vu surtout ce que c'est que la véritable architecture, l'architecture esthétique et rationnelle qui tient compte de toutes les convenances auxquelles elle est appelée à donner satisfaction : vous auriez reconnu les invariables principes qui doivent diriger la construction d'un monument architectonique, comme ils ont présidé à la production des sublimes créations du génie grec, et qui, appliqués chez nous, en tenant compte des diversités morales et matérielles, auraient produit entre vos mains des chefs-d'œuvre non moins remarquables quoique essentiellement différents.

Vous parlez du Parthénon; mais comment le connaissez-vous, comment l'avez-vous étudié? aussi superficiellement que les autres merveilles de l'art grec, il faut en convenir. Je n'ignore pas que plusieurs d'entre vous ont visité le temple de Minerve, que quelques-uns même l'ont dessiné et mesuré, à ce qu'ils prétendent; dans tous les cas ils l'ont étudié avec tant de légèreté et une si grande inattention, qu'ils n'ont même pas remarqué les dispositions statiques qui caractérisent particulièrement cette incomparable création du génie athénien. En effet, après les travaux de plusieurs académiciens français, il a fallu que les Allemands vinssent nous apprendre que les murs de ce temple ne sont pas tracés au cordeau, mais qu'ils décrivent une courbe dont la concavité est tournée à l'intérieur; que les colonnes du portique sont disposées suivant une autre courbe parallèle à la première; que l'axe de ces mêmes colonnes n'est point perpendiculaire au sol; mais sensiblement incliné vers la muraille, qui penche elle-même du côté de sa face interne. De telle sorte que toutes les arêtes verticales du monument, ainsi que les axes de toutes les colonnes, suivent des lignes qui, prolongées dans l'espace, iraient rencontrer en un point commun une perpendiculaire élevée au centre de l'édifice. Disposition sta-

Digitized by Google

tique assez remarquable, parfaitement motivée dans un pays exposé comme l'Attique aux tremblements de terre et à laquelle nous devons certainement la conservation du monument qui a pu résister même à l'explosion des poudres que les Turcs y avaient emmagasinées.

Il fait beau voir après cela messieurs de l'Académie raisonner statique à propos des édifices du moyen âge et prétendre que, *sous le rapport de la solidité, les églises gothiques manquent des conditions qu'exigerait aujourd'hui la science de l'art de bâtir*. Il me semble d'abord que ce n'est pas d'aujourd'hui que la science de l'art de bâtir exige des conditions de solidité et a trouvé moyen de les réaliser. Et puis il faut croire que ces messieurs n'ont pas observé l'architecture gothique plus attentivement que l'architecture grecque, car il suffit d'examiner d'un peu près les monuments du moyen âge, d'en calculer la stabilité, d'en analyser l'ossature, pour acquérir une certitude contraire aux affirmations de l'Académie. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'exposition du système de construction suivi par les architectes des treizième et quatorzième siècles; mais, après avoir scrupuleusement étudié leurs principaux ouvrages, après en avoir mesuré quelques-uns, je n'hésite pas à déclarer que quiconque voudra prendre la peine d'examiner ces travaux en détail, sera étonné de l'intelligence rare et de la science pratique déployées dans les combinaisons adoptées pour en assurer la stabilité.

Je ne prétends pas cependant qu'aucun d'eux résisterait aux tremblements de terre et à l'explosion qu'a pu braver le Parthénon. Ils sont certainement d'une constitution moins robuste; mais ils peuvent défier la *science de l'art de bâtir* de trouver aujourd'hui dans les mêmes conditions des combinaisons plus logiques. Qu'on n'aille pas conclure de ceci que j'admire outre mesure des dispositions qui exigent la permanence d'un échafaudage en pierres de taille pour assurer la stabilité du monument, non, je suis positivement convaincu qu'il y a mieux et beaucoup mieux à faire que cela; mais je n'irai pas non plus jusqu'à prétendre comme l'Académie que *l'aspect extérieur des églises gothiques nuit essen-*

Digitized by Google

*tiellement à l'effet qu'elles produisent à l'intérieur,* car je n'ai pas encore pu m'expliquer comment l'aspect d'une chose qu'on ne voit point peut nuire à l'effet de l'objet qu'on examine.

Je ne comprends pas davantage que l'Académie n'ait su découvrir *aucun système de proportion* dans l'architecture du moyen âge ; cela viendrait-il par hasard de ce qu'elle n'y a pas rencontré l'application des formules de Palladio et de Vignolle, et serait-elle donc inhabile à reconnaître un système de proportion là où elle ne trouve pas les divisions arbitraires en modules et diamètres qu'elle enseigne à ses élèves? Mais ne devrait-elle pas savoir que la plupart des chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'elle cite avec raison comme des modèles de goût et de convenance, ne se prêtent pas à l'application de ses formules! et puis, comme le lui fait très-justement observer mon ami Lassus, *il existe là une loi très-supérieure aux coutumes actuelles ; cette loi, ce principe nouveau prenant la stature humaine comme base fondamentale de la proportion, fait de l'homme l'unité de mesure des différentes parties du monument*[1]. Qu'il me soit permis seulement de remarquer en passant que ce principe n'est pas si nouveau que semble le croire M. Lassus, attendu qu'on en trouve l'application constante dans les chefs-d'œuvre de l'architecture grecque, comme aussi dans tous ceux des édifices romains et des monuments de la Renaissance qui sont vraiment remarquables comme œuvre d'art. Cette loi peut même se formuler d'une façon précise plus immédiatement applicable. Ainsi dans toute architecture normale, la mesure des parties essentielles et constitutives est donnée par l'usage humain, si je puis me servir de cette expression ; c'est-à-dire que la proportion est déterminée par la fonction elle-même, comme le rapport des proportions doit l'être nécessairement par celui des fonctions. Ainsi, la hauteur d'une porte, pour me servir d'un exemple des plus vulgaires, est donnée par celle des objets qu'on doit faire passer dessous ; et sa largeur, par le nombre des hommes et le volume des choses qui doivent la franchir dans un temps donné. La porte principale d'un édifice quelconque doit

[1] Lassus, *Réaction*, etc., 8.

Digitized by Google

différer des autres comme diffèrent les objets auxquels elles sont destinées à donner passage, et de même pour tout le reste.

Quant à l'ornementation, c'est une affaire de goût et de sentiment qui est plutôt du ressort de l'esthétique que de l'architectonique proprement dite : on comprendra que je ne puis faire ici un traité spécial de cette science assez peu étudiée en France, et sur laquelle je me permets d'avoir mes idées à moi qu'il ne me serait guère possible d'exposer en quelques lignes et qu'il serait fastidieux de développer longuement dans la seule vue de répondre à cette affirmation de l'Académie que *tout est capricieux et arbitraire dans l'invention comme dans l'emploi des ornements* de l'architecture gothique.

Je voudrais bien pouvoir m'abstenir aussi de relever l'étrange théorie exposée quelques lignes plus bas pour combattre la sculpture du moyen âge. Comment ! *aujourd'hui la vérité est pour nous la première condition de l'imitation, et la nature le seul type de l'art !* Comment ! nos peintres et nos sculpteurs ne doivent pas *se détacher du modèle vivant !* Comment ! vous ne voyez dans l'art que *la vérité imitative à laquelle,* dites-vous, *l'œil et la main de nos artistes sont nécessairement accoutumés !* Mais quelle idée avez-vous de l'art, de son but, de sa fonction, de ses moyens d'exécution ? Qu'est-ce que le beau à votre sens ? qu'est-ce que le vrai ? qu'est-ce que l'idéal ? Vous oubliez donc tout ce qui a été écrit sur les arts ! Je ne parle pas des contemporains, je sais le cas que vous en faites, je ne parle même pas des modernes, mais les anciens, mais Platon, voilà sans doute une autorité que vous n'oserez pas récuser !

En vérité je n'ose attribuer à l'Académie d'aussi pitoyables doctrines. J'aime mieux croire que son secrétaire, étranger comme il est au sentiment et à la pratique des arts, aura mal compris sa pensée ; mais enfin l'Académie est responsable de ces opinions puisqu'elle les a laissé publier sous son nom. Et puis des gens qui font métier d'être les plus grands artistes des temps modernes ne devraient pas faire supposer qu'ils peuvent ignorer les premiers éléments de la théorie de leur art. Qu'ils n'aient lu ni

Digitized by Google

Platon ni les nombreux auteurs qui en ont traité depuis, c'est possible; mais au moins ont-ils dû regarder quelquefois les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque qu'ils nous vantent à tout propos et dont ils se déclarent les continuateurs: eh bien! alors, ils devraient savoir que les grands artistes de toutes les époques ont eu soin de se *détacher* autant que possible du *modèle vivant* pour atteindre à la réalisation de l'idéal; qu'ils ont négligé *la vérité imitative* pour chercher la vérité absolue, et que loin de regarder *la nature* comme le *seul type de l'art*, ils n'ont cherché dans la nature que les renseignements accessoires dont ils avaient besoin pour arriver à la complète réalisation du type idéal qu'ils avaient conçu.

La nature seul type de l'art!... Ainsi vous pensez que le Jupiter Olympien, cette sublime création du plus grand artiste de l'antiquité, n'est que la copie plus ou moins exacte, le portrait plus ou moins ressemblant de quelque portefaix du Pirée qui venait poser chez Phidias à raison de quelques drachmes la séance. Ainsi la Diane, la Junon, la Vénus, la Cérès, la Minerve, auront eu leur réalité vivante, que dis-je! leur type essentiel dans les modèles qui couraient les ateliers d'Athènes. De semblables doctrines réduiraient le rôle de l'artiste au métier de manœuvre; les peintres ne seraient plus que des barbouilleurs fabriquant des trompe-l'œil; quant aux sculpteurs, à quoi bon se donneraient-ils la peine d'étudier, de passer des journées et des nuits au travail! ils n'auraient qu'à faire mouler leurs modèles, hommes, femmes et enfants, pour produire des chefs-d'œuvre. Si la nature est en effet le seul type de l'art, pourquoi, comme le dit M. Violet-Leduc, n'avoir pas encore *admis parmi les statuaires M. Curtius, l'auteur des plus fidèles imitations de la nature*[1]?

Doit-on s'étonner maintenant que les artistes de notre temps, élevés avec de pareils principes, comprennent si peu l'art monumental, et que leurs productions les plus remarquables, bien que travaillées avec la plus merveilleuse habileté de main et la plus minutieuse recherche de détails, manquent cependant de la savante

[1] Violet-Leduc, *Du style gothique*, etc., 23.

Digitized by Google

précision, de l'audacieuse vigueur et de la puissante originalité indispensables dans les ouvrages de haut style!

La peinture pas plus que la sculpture ne cherche la vérité objective dans le modèle vivant, elle va puiser ses inspirations à une source plus élevée et plus féconde. Dans l'étude des formes accidentelles de la nature elles ne voient que des renseignements plus ou moins utiles mais toujours insuffisants. La vérité objective est le moyen et non pas le but de l'art. En effet les productions de la nature, hommes, plantes ou animaux, ne sont que les manifestations nécessairement incomplètes d'un type idéal toujours plus ou moins altéré par les mille accidents au milieu desquels s'opère leur développement. La fonction essentielle de l'art, c'est d'éliminer toutes les déformations accidentelles et d'arriver par ce moyen à la manifestation des types primordiaux [1]. Ainsi la vérité de l'art est supérieure à la vérité de la nature, elle est plus essentiellement vraie, puisque c'est la vérité absolue. Cette vérité typique une fois perçue, l'artiste la réalise suivant le rhythme de son temps et dans le style qui lui est propre. Le style c'est l'homme même, comme l'a dit Buffon; le rhythme est cette allure générale du style qui caractérise toute une époque; le type c'est l'idéal de la forme au point de vue de telle ou telle manifestation. Le génie, qui n'est autre chose que le bon sens uni à un certain mouvement dans les idées, crée le type, c'est-à-dire qu'il le perçoit nettement, qu'il le détermine; le talent ou, en d'autres termes, l'exacte connaissance des moyens d'exécution, le formule, le réalise. Quand le bon sens et le talent se trouvent réunis dans le même homme ils produisent d'immortels, d'impérissables chefs-d'œuvre; quand ils sont isolés, ils ne peuvent enfanter que des ouvrages incomplets dont la réputation doit être nécessairement passagère. Voilà pourquoi les su-

[1] On doit concevoir pourquoi Moïse, Zoroastre, Mahomet et tous les législateurs qui ont été vivement frappés de la grandeur infinie de l'être absolu, ont dû repousser l'anthropomorphisme comme une impiété. En effet, à quelque puissance d'idéalisation que l'artiste ait porté la représentation divine, comme il ne peut en réalité sortir des possibilités humaines, il aura produit une image sublime tant qu'il vous plaira : mais ce ne sera jamais qu'un homme qu'il aura représenté.

Digitized by Google

blimes productions des artistes grecs ne sont pas exposées à passer de mode et seront éternellement appréciées; tandis que la statuaire du moyen âge, malgré le charme infini qu'elle peut présenter à ceux qui sont peu sensibles aux imperfections de la forme et qui l'ont assez attentivement étudiée pour saisir l'idéal à travers les vices de l'exécution, a été si long-temps dédaignée par les hommes les plus éminents, et c'est pour cela même qu'elle est destinée à retomber avant peu dans le discrédit.

Nos sculpteurs n'ont que très-peu de chose à apprendre dans les ouvrages des artistes du treizième siècle; l'idéal a changé et avec lui les types se sont modifiés; le rhythme caractéristique de l'époque ne peut pas revivre au dix-neuvième siècle; quant au style, à l'exécution, les plus grands admirateurs de la statuaire gothique ne poussent pas l'engouement jusqu'à nous les proposer pour modèles. Or si la sculpture du moyen âge n'est point parvenue à donner à ses créations une réalité suffisante, c'est que cela était tout simplement impossible. L'esprit du temps subordonnait la matière d'une façon trop absolue pour que les artistes pussent être bien sensibles à l'excellence de la forme; cette excellence même était regardée moins comme un avantage que comme une occasion de péché. Nous n'en sommes plus tout à fait là, ce me semble.

Cependant, tout en escarmouchant à droite et à gauche, nous voici arrivés aux dernières pages du Manifeste. Ici l'Académie change de ton : parvenue au terme de sa tâche, elle se croit dispensée des ménagements qu'elle a gardés au début. Le scepticisme philosophique de la docte assemblée ne prend plus la peine de se dissimuler. Le *christianisme* n'est plus *cette religion du genre humain* qui *appartient à tous les temps, à tous les pays, à toutes les sociétés :* car voici que M. Raoul-Rochette plaisante agréablement sur *ce retour sincère aux idées chrétiennes dont* ON SE FLATTE. Mais passons sur ces bigarrures de l'esprit humain. Je n'ai pas mission de ramener l'Académie des beaux-arts à l'orthodoxie catholique, je voudrais seulement l'amener à reconnaître qu'elle professe les plus fausses doctrines en matière d'art. Je voudrais surtout lui faire comprendre que si elle ne veut pas être réduite

Digitized by Google

à *fermer* bientôt ses *écoles où l'on enseigne, non pas à copier les Grecs et les Romains, mais à les imiter*, il faut qu'elle arrive le plus tôt possible à formuler d'une façon plus satisfaisante le programme de son enseignement architectonique.

Voici donc en quoi se résume le sens du Manifeste. « Il ne » faut pas copier les Grecs et les Romains, mais les imiter, en » prenant comme eux dans l'art et dans la nature tout ce qui se » prête aux convenances de toutes les sociétés et aux besoins de » tous les temps. » Et pas un mot de plus : seulement, après la signature du secrétaire perpétuel, l'Académie nous avertit en manière de post-scriptum qu'elle a *décidé qu'il serait donné à M. le ministre de l'intérieur communication de ce travail.* Je ne sais pas jusqu'à quel point M. le ministre éprouvait le besoin d'une pareille communication; mais dans tous les cas elle n'a pas dû l'éclairer considérablement sur la question, et il a dû se dire après en avoir pris connaissance que ce n'était pas la peine de faire tant de bruit pour si peu.

En effet, ce n'est pas assez de proclamer qu'il faut faire comme les Grecs et les Romains, il eût été, ce me semble, très-convenable, de la part d'une société chargée de diriger l'enseignement des beaux-arts et qui traite la question *ex professo*, de nous dire comment faisaient ces artistes et quels étaient les principes qui les dirigeaient dans l'exécution de leurs œuvres. Au lieu de cela l'Académie se contente d'opposer le mot *copier* au mot *imiter*, et comme elle ne définit ni l'une ni l'autre de ces expressions, comme elle n'a cessé de reprocher à l'école néogothique de copier les monuments du treizième siècle, ce qui ressort le plus visiblement de son Manifeste, c'est qu'elle préfère l'imitation des Grecs et des Romains à la copie du moyen âge, et qu'elle est fort scandalisée des excentricités capricieuses que se permettent quelques-uns des architectes de ce temps-ci.

Mais à qui la faute si, en l'absence de toute règle intelligente, de tout principe fécond, on s'est jeté dans les fantaisies les plus bizarres? A qui la faute si les jeunes gens les plus heureusement doués se sont détournés avec dégoût d'une école qui n'avait pas su

Digitized by Google

utiliser leur bonne volonté? A qui la faute si, élevés à ne point penser par eux-mêmes et à ne demander des modèles et des inspirations qu'au passé, nos jeunes architectes, profondément découragés par l'exemple des imitations antiques de leurs professeurs, ont demandé au passé d'une autre époque des formules qu'on ne leur avait pas enseigné à chercher dans les conditions, les convenances, les nécessités locales et contemporaines?... Et qui donc a donné les plans de la Bourse, de la Madeleine, de Notre-Dame de Lorette? Qui donc a élevé la colonne de la place Vendôme et l'Arc de la barrière de l'Étoile? Qui donc enseigne encore aujourd'hui les doctrines qui ont présidé à l'édification de ces tristes constructions?... Et vous avez le courage de demander le maintien d'un enseignement qui a produit de tels résultats? Vous ne trouvez donc pas la réaction présente assez étourdie, assez violente! Si vous en êtes là vraiment, il faut vous pardonner le mal que vous avez fait aux arts, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer.

Doit-on s'étonner après cela qu'il se soit trouvé des artistes qui, de la meilleure foi du monde, se sont posés en novateurs parce qu'ils essayaient de substituer l'imitation du moyen âge à l'imitation de l'antiquité? On a fait plus, on a proposé d'élever, place Belle-Chasse, une église gothique en fonte de fer..... oui en fonte de fer, le projet a été soumis à l'examen du Conseil des bâtiments civils : en tout ou en partie l'église devait être coulée en fonte. C'était là, il faut en convenir, une singulière idée de la part de gens qui insistent particulièrement sur cette considération que l'architecture gothique est la seule qui puisse utiliser convenablement les matériaux de notre pays; mais la fonte de fer n'eut pas de succès : c'est dommage, nous aurions pu voir à Paris d'ici à quelques années une fonderie d'église de toute grandeur travaillant sur commande pour la France et pour l'étranger. On assure que l'architecte eut ensuite l'intention de faire son gothique en terre cuite, d'autres disent en faïence, pourquoi pas en verre filé. J'aime assez l'idée du verre filé, parce que dans mon enfance j'ai connu un brave homme qui faisait toute sorte de petites chapelles et de cathédrales lilliputiennes par cet ingénieux procédé, et je ne



Digitized by Google

serais pas fâché de voir l'impression que produirait sur moi une véritable église de cette nature. Il paraît du reste que maintenant il n'est plus question de faïence, ni de fonte de fer ni d'aucune autre substance fusible; il s'agit purement et simplement aujourd'hui d'élever place Belle-Chasse une église gothique en pierre de taille qui coûtera, suivant le devis, une dizaine de millions, ce qui veut dire en français de trente à quarante millions; car l'église de la Madeleine, qui ne devait pas primitivement dépasser cinq ou six millions, est allée au-delà de vingt-quatre : mais aussi nous aurons à Paris une église de la façon de l'illustre M. Gau, et une église gothique qui plus est; il faudrait n'avoir pas quarante millions dans sa poche pour se refuser une pareille satisfaction.

Cependant il y a des gens qui ont l'esprit assez mal fait pour ne point partager cette opinion, et l'Académie est du nombre de ces gens-là. *Inde iræ*, de là le Manifeste, de là une foule de réponses plus ou moins étendues, plus ou moins motivées qui presque toutes concluent à l'adoption pure et simple de l'architecture du moyen âge. Dans le nombre j'ai choisi celle de M. Lassus et celle de M. Violet-Leduc comme les plus développées, les plus logiques, et celles qui résument le plus complétement les arguments que peut fournir cette thèse. Ces messieurs sont du reste des artistes d'un talent et d'une expérience tels, que leur opinion, même lorsqu'ils se trompent, mérite une attention sérieuse. Leur enthousiasme pour le gothique est le résultat d'une étude approfondie dont le seul défaut est peut-être d'avoir été trop exclusive. Leur plus grand tort est de n'avoir pas eu assez de confiance en eux-mêmes et de s'être forgé à plaisir des entraves, eux qui sont si bien faits pour l'allure libre et indépendante des véritables artistes. N'ayant pas eu assez de résolution pour secouer complétement le joug de l'imitation, et n'ayant fait que substituer le moyen âge à l'antiquité comme idéal de l'art moderne, ils sentent bien que les arguments à l'aide desquels on a renversé l'échafaudage des formules académiques leur sont de tout point applicables; aussi s'efforcent-ils de rétrécir la discussion, de l'enfermer dans de certaines limites, et ces limites posées ils s'ingénient à trouver

Digitized by Google

de nouvelles raisons qui ne laissent pas d'être assez spécieuses si elles ne sont pas absolument satisfaisantes.

M. Lassus commence par opposer à la *plate-bande* des temples grecs l'*arcade, cette forme caractéristique de l'art gothique, la seule possible avec nos matériaux*[1]; mais en admettant même l'impossibilité de faire autre chose que des *arcades* avec les matériaux de notre pays, il y a des arcades de forme très-différentes depuis l'arc de tiers-point jusqu'à l'arc surbaissé. Avec l'arcade en plein cintre seulement, trois styles d'architecture très-différents l'un de l'autre se sont constitués; à savoir : le romain antique, le byzantin et le lombard ou roman des onzième et douzième siècles, sans compter la renaissance, qui a généralement employé cette courbe. Ainsi l'arcade n'est pas exclusivement caractéristique de l'art gothique. L'arcade en ogive elle-même s'est admirablement prêtée aux convenances de l'architecture des Arabes, les premiers, suivant M. Hittorff et plusieurs autres antiquaires non moins recommandables, qui en auraient généralisé l'emploi et l'auraient érigée en système. Vous voyez donc qu'on peut faire tout autre chose que du gothique dans les pays mêmes où l'échantillon des matériaux exige l'emploi exclusif de l'arcade. Ce n'est pas d'ailleurs dans un pays aussi étendu que la France qu'on peut proclamer la nécessité de généraliser un système d'architecture en vertu de la nature des matériaux. En effet, nous avons, suivant les provinces, ici du marbre, là du granit, plus loin du grès, ailleurs du calcaire de toute espèce : tantôt des roches brisées, tantôt de vastes bancs capables de fournir des blocs de toute dimension, et dans certaines régions vous marcherez des journées entières sans trouver dans le sol aucun vestige de pierre à bâtir.

Qu'importe, dira-t-on, c'est notre *art national, essentiellement français par son génie, par sa forme et sa construction*[2]. Je dois avouer que je ne comprends pas bien ce qu'on entend ici

[1] Lassus, *Réaction*, etc., 7.
[2] *Ibid.*, 12.



Digitized by Google

par art national, car j'ai vu l'architecture gothique plus généralement employée et plus long-temps florissante en Allemagne que dans notre pays. Elle ne s'est jamais complétement naturalisée dans les provinces du midi de la France : notre art national n'est donc plus que l'art des provinces du nord, et ces provinces elles-mêmes sont obligées d'abandonner la meilleure part de cette prétendue nationalité à l'Allemagne et à l'Angleterre; mais à supposer même que ce système d'architecture nous appartînt en toute propriété, ce ne serait pas encore une raison pour repousser indistinctement toute provenance étrangère. Je ne comprends pas le *chauvinisme;* en fait d'art laissons ce ridicule aux vaudevillistes de la restauration. Pourquoi ne pas *distinguer*, suivant l'heureuse expression de M. Vitet, *ce qui peut s'implanter, s'acclimater de ce qui ne peut franchir la frontière*[1] ? Est-ce que M. Lassus aurait repoussé l'introduction de la vigne et de la pomme de terre sous prétexte que ces plantes n'appartenaient pas à la végétation nationale?

M. Violet-Leduc n'insiste pas moins que M. Lassus sur cette idée d'art national; il y revient à tout propos, il la reproduit sous toutes les formes : *Pourquoi*, dit-il, *n'essaierions-nous pas d'être originaux en nous assimilant, si l'on peut ainsi dire, ce que nous emprunterions à l'art français du treizième siècle*[2]*!.... Le gothique étant perverti, la renaissance s'est servie de l'antique. Aujourd'hui la renaissance est usée à son tour; eh bien nous voulons nous servir du gothique*[3]..... pour retourner de nouveau à l'antique probablement, quand le gothique, perverti une seconde fois, sera usé à son tour, et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siècles.

Remarquons en passant que M. Violet-Leduc a parfaitement raison contre l'Académie, qui affirme dans son Manifeste *qu'il faut être* ORIGINAL *en puisant dans les modèles antiques tout ce qui peut se convertir* A *des besoins nouveaux*. Il a également raison quand il s'indigne de voir tant de fâcheuses copies qui ont

[1] *Etude sur les Beaux-Arts*, t. I, p. 281.

[2] Violet-Leduc, *du Style gothique*, 25.

[3] *Ibid.*, 26.

Digitized by Google

failli éloigner les architectes de l'*étude si nécessaire de l'antiquité*. Mais pourquoi se donner le tort de vouloir refaire avec le gothique ce qu'on est fatigué de voir faire avec l'antique, de vouloir constituer un *néogothicisme* académique dans les formules duquel nous serons garrottés comme nous l'avons été dans les formules gréco-romaines académisées. *Donnez-nous*, dit plus bas M. Violet-Leduc, *un art complet, un art* ADULTE, ou bien *ne trouvez pas mauvais que nous prenions pour modèles des types consacrés par un long usage*[1]. Mais ne voyez-vous pas, monsieur, que vous demandez de la virilité à un enfant qui n'est pas né, que vous menacez d'étouffer avant sa naissance au profit d'un cadavre que vous essayez de galvaniser. *Il n'est pas*, dites-vous, *dans la nature de l'esprit humain de revenir à un système quelque bon qu'il soit quand on a vu les résultats de sa corruption*[2], et vous convenez que l'art gothique s'est *corrompu à la fin du quinzième siècle*[3]. Soyez enthousiaste tant qu'il vous plaira, mais n'oubliez pas d'être logique. Les grands artistes de la renaissance *prirent franchement l'antiquité pour modèle*, dites-vous encore, et *crurent sincèrement faire de l'architecture romaine*[4] : l'essentiel est qu'ils n'en firent pas et qu'ils constituèrent un style parfaitement caractérisé, tandis que vous, messieurs, vous connaissez trop bien le moyen âge, vous en avez trop complétement étudié le caractère pour qu'il vous soit possible de commettre naïvement avec le gothique une erreur aussi féconde. On commence *par avoir des copies*[5], c'est vous-mêmes qui l'affirmez : ainsi vous débuterez par l'extrême décadence de la copie pure et simple à laquelle la renaissance n'est arrivée qu'au bout de trois siècles. Quand on en est là, il n'y a plus moyen de se relever.

Ne demandez donc pas que l'enseignement officiel entre dans cette voie, que *l'étude de l'antiquité devienne ce qu'elle aurait*

[1] Violet-Leduc, *du Style gothique*, 29.
[2] *Ibid.*, 28.
[3] *Ibid.*, 28.
[4] *Ibid.*, 28.
[5] *Ibid.*, 30.



Digitized by Google

*toujours dû être, l'*ARCHÉOLOGIE, *et l'étude de l'architecture française au treizième siècle, l'*ART[1]; car, évidemment, vous ne vous êtes pas bien rendu compte de votre pensée. En effet, l'étude du passé quel qu'il soit, à quelque temps, à quelque pays qu'il appartienne est nécessairement de l'archéologie; l'art du passé tout entier est l'art archéologique : on ne doit l'étudier qu'à titre de renseignement. L'art contemporain, le seul art actuellement pratique est l'art esthétique, celui qui formule le sentiment actuel de la société et qui en est l'expression vivante.

Un édifice, quel qu'il puisse être, est en raison même de sa destination soumis à des conditions d'existence dont il n'est jamais permis à l'architecte de méconnaître les exigences. La liberté d'action de l'artiste est limitée absolument par le programme normal de la construction dont la direction lui est confiée. Si large qu'on veuille faire la part de son génie, de sa fantaisie, de sa puissance de création, son champ d'exercice est limité dans la combinaison plus ou moins ingénieuse des éléments essentiels du monument.

Toutes les dispositions d'une construction projetée, depuis la distribution générale jusqu'aux détails de l'ornementation, sont fixées d'avance invariablement par les convenances de toute sorte auxquelles le monument à élever est appelé à donner satisfaction. Le plus grand artiste est celui qui saura le mieux reconnaître ces convenances et le plus complétement y donner satisfaction. En premier lieu viennent celles qui résultent de la destination de l'édifice, puis celles qui sont la conséquence de la nature des matériaux mis à la disposition de l'architecte, ensuite celles qui correspondent aux circonstances locales de toute sorte. Chacune d'elles, suivant son importance et dans les proportions exactes de cette importance, doit avoir sa part d'influence sur la détermination des formes générales, et des moindres détails d'un ouvrage d'architecture.

Un palais, une chaumière, un temple, un théâtre, indépendamment du caractère général qui les fait au premier coup d'œil

[1] Violet-Leduc, *du Style gothique*, 30.

Digitized by Google

reconnaître palais, chaumière, temple ou théâtre, doivent être tel palais, telle chaumière, tel théâtre en particulier. Puis, suivant qu'ils sont construits en bois ou en marbre, en brique, en granit ou en pierre de taille, ils doivent prendre une accentuation différente; suivant les temps et suivant les lieux ils seront encore modifiés sensiblement pour satisfaire soit aux exigences du climat, soit à celles du sentiment esthétique incessamment variable.

Un monument à élever, c'est un problème à résoudre; étudier un projet d'architecture, c'est dégager une inconnue. La destination, les matériaux, la somme à dépenser, les circonstances locales, les nécessités de toute sorte sont les données du problème : le monument lui-même est la valeur X, l'inconnue, que la fonction de l'artiste est de déterminer. Ne faisons pas comme les écoliers paresseux, qui, rebutés par les difficultés du travail, se contentent de copier la solution toute faite d'un autre problème. Abordons au contraire la difficulté tout entière, luttons avec elle corps à corps, ne nous laissons ni décourager, ni détourner de notre but; et s'il ne nous est pas donné d'obtenir le résultat vers lequel auront tendu nos efforts, nous aurons au moins la satisfaction de n'avoir pas reculé devant l'accomplissement de notre tâche, nous aurons la gloire d'avoir apporté notre pierre au monument de l'avenir en rendant le chemin plus facile pour ceux qui viendront après nous. Quant aux hommes qui s'épouvantent des difficultés de l'entreprise et qui s'endorment mollement sur le commode oreiller de l'imitation, s'ils sont réellement des hommes de cœur et d'intelligence, ils auront bientôt secoué cette inactivité somnolente. Il est impossible qu'ils ne reconnaissent pas que la fonction caractéristique de l'artiste est de créer. Aujourd'hui et demain, partout et toujours, il doit produire, il doit innover, c'est là ce qui le distingue essentiellement du manœuvre. L'artiste réalise incessamment la formule incessamment variable de la pensée, du sentiment des sociétés humaines.

Je me suis arrêté quelque temps sur ces considérations, parce que je tenais à bien faire comprendre ce que j'entends par les

Digitized by Google

conditions normales d'une œuvre d'art, et de quelle façon, à mon sens, la forme doit correspondre à la pensée.

Les églises catholiques, par exemple, ne doivent pas, ne peuvent pas s'écarter de certaines dispositions prescrites par les besoins du culte, il faut qu'elles se prêtent facilement aux développements des cérémonies religieuses, aux coutumes traditionnelles, et qu'elles présentent tant à l'intérieur qu'à l'extérieur le caractère particulier de la religion catholique. Qu'on n'aille pas se méprendre toutefois sur le sens et la portée de ces paroles. Je n'entends pas que l'architecte doive remonter le cours des siècles, et, renonçant aux idées de son temps, reculer, s'égarer dans le passé jusqu'à reproduire parmi nous les basiliques latines ou bysantines plutôt que les cathédrales du moyen âge. Il doit être architecte dans ses constructions et non pas archéologue, il doit élever des édifices à notre goût et à notre usage et non au goût et à l'usage des générations qui ne sont plus. Nous ne sommes ni des Grecs du Bas-Empire, ni des Latins du moyen âge, ni même des Français du treizième siècle ou de la renaissance, mais bien des Français du dix-neuvième siècle, avec les goûts, les mœurs, les croyances, les idées bonnes ou mauvaises de notre temps; et il me semble qu'on ne doit pas trouver moins extravagant un monument contemporain conçu et exécuté à l'imitation du passé, qu'un homme de notre société qui se serait mis dans la tête de singer les mœurs, les coutumes, les modes, les opinions des époques reculées. Que diriez-vous, je vous prie, d'un poète de notre temps, qui écrirait dans le style de Jean de Mung, ou de Clopinel, ou des trouvères?

On répondra peut-être que la foi n'est plus assez vivante dans notre monde moderne pour que l'artiste puisse retrouver la source des inspirations fécondes qui ont illuminé le génie des maîtres du moyen âge, et qu'alors il est dans son droit lorsqu'il va demander le modèle de ses monuments religieux à des époques où la religion régnait dans toute sa splendeur. Mais c'est précisément parce que la foi n'est plus ce qu'elle était jadis, c'est parce qu'elle n'a plus la même intensité, le même empire et qu'elle n'éprouve plus le besoin des mêmes manifestations que l'édifice consacré au culte

Digitized by Google

doit être différent. Croyez-vous que nos élégantes dévotes de la Madeleine et de Saint-Roch, de Saint-Louis d'Antin ou de Notre-Dame de Lorette seraient fort empressées de se montrer aux offices religieux s'il leur fallait demeurer pendant des heures entières agenouillées sur les dalles rugueuses, froides et humides d'une cathédrale, comme cela se pratiquait au moyen âge. Il faut accommoder chaque chose suivant la nécessité des temps. De nos jours, il n'est guère possible d'élever des églises dans les villes et de les consacrer au culte sans y ménager l'emplacement d'un calorifère.

Il y a plus, par suite des changements survenus dans la liturgie, certaines parties du monument ont dû subir de notables modifications. Ainsi la porte principale de la cathédrale de Paris a été agrandie pour faciliter la sortie des processions ; ainsi les jubés ont été abattus dans presque toutes les églises où ils existaient ; ainsi les tribunes devenues inutiles ont été supprimées dans la plupart des constructions nouvelles. N'accusez donc point l'Académie d'avoir *jeté à terre le beau jubé de la cathédrale de Chartres pour en faire des dalles*[1], d'avoir dépouillé, raclé, badigeonné les églises du moyen âge, n'accusez point de toutes ces mutilations cette pauvre Académie qui n'en peut mais, elle a déjà bien assez de péchés à confesser sans qu'il soit besoin de lui en attribuer d'imaginaires. En effet, ce sont les convenances du culte qui ont exigé ces modifications, ce sont les besoins de la liturgie et non les prescriptions académiques qui ont renversé les jubés, derniers vestiges du voile qui, chez les Juifs, dérobait au peuple la vue du sanctuaire. Ce voile, qui est devenu l'iconostase de l'Église grecque, et qui de transformation en transformation était arrivé chez les Latins à n'être plus qu'un jubé, dut disparaître tout à fait quand on ne sentit plus le besoin de faire un mystère d'une partie des cérémonies religieuses, car il ne faisait plus alors qu'embarrasser la circulation. Quant au badigeonnage des églises, cela est encore plus simple à expliquer : nous vivons dans un climat où la peinture directement appliquée sur le mur s'altère avec une extrême

[1] Violet-Leduc, *du Style gothique*, 24.

Digitized by Google

rapidité, les alternatives de chaud et de froid, de sécheresse et d'humidité agissent énergiquement sur la pierre et sur les mastics employés à les rejointoyer, et il en résulte promptement des dégradations notables. Il suffit de parcourir les églises de Paris et d'examiner les peintures murales qui y ont été exécutées depuis une dizaine d'années pour s'assurer que ce n'est pas là un mode de décoration durable dans notre pays. Je ne sais même pas si le revêtement de stuc, dont on couvrait dans l'antiquité les murailles des temples, avant d'y appliquer la peinture, serait, chez nous, une précaution suffisante. Ce moyen deviendrait d'ailleurs tellement dispendieux, eu égard à l'immense développement de nos églises, qu'il ne me semble point praticable. Aussi n'est-il pas étonnant que le clergé, fatigué de voir les monuments religieux continuellement encombrés d'échafaudages dressés pour la réparation de la peinture, ait pris le parti de les faire badigeonner d'un ton uniforme dont l'aspect lui semblait préférable à celui de la dégradation des vieilles peintures, et qu'il était toujours facile de renouveler en peu de temps et à peu de frais.

Ce n'est donc point à l'Académie ni à ses doctrines qu'il faut s'en prendre de tous ces changements, de toutes ces modifications, de toutes ces mutilations si l'on veut. Les doctrines académiques ont été la conséquence et non point la cause du changement des mœurs, des idées, des coutumes, des sentiments. Tout cela était dans les nécessités inévitables du mouvement de transformation imprimé aux sociétés humaines. Le clergé lui-même a voulu ces modifications et il a présidé à l'accomplissement du plus grand nombre. De nos jours encore les ecclésiastiques les plus éclairés comprennent qu'il faut être de son époque et protestent de toute leur force contre le retour à des formes surannées, à des pratiques inconnues qui n'ont plus de raison d'être au milieu de notre monde moderne : quelques-uns même n'hésitent pas à protester énergiquement contre la tendance des artistes qui se sont jetés dans l'imitation du moyen âge. Voici comment s'explique sur ce sujet M. l'abbé Pascal dans l'article que je citais tout à l'heure :

Digitized by Google

« Dans une feuille comme celle-ci, vouée au culte de la vérité, il doit être permis de formuler sa pensée tout entière. J'avoue que je ne suis point partisan de toutes les déclamations qui retentissent depuis quinze ans contre tout objet chrétien qui n'est point antérieur au seizième siècle. Je n'aime pas surtout que certains laïques se posent en régulateurs suprêmes de tout ce qui se rattache à l'expression du catholicisme. S'il fallait suivre avec scrupule tout ce qu'il plaît à ces messieurs de nous présenter comme règle absolue en ce genre, l'épiscopat n'aurait plus qu'à s'incliner respectueusement devant les canons de ces conciles d'une très-nouvelle espèce. Une église qui n'est pas rigoureusement tournée vers l'orient ne saurait être consacrée sans que le consécrateur n'encourût un anathème *ipso facto;* ces écrivains se figurent que c'est seulement au dix-neuvième siècle qu'on s'est avisé de consacrer des églises tournées au nord, à l'occident, au midi....

» Le joug du moyen âge a inspiré à des menuisiers des confessionnaux gothiques, qui, sous l'empire de ce style, n'ont jamais existé et n'étaient qu'un modeste escabeau sur lequel le prêtre s'asseyait.

» On s'évertue à faire des ostensoirs gothiques que l'on donne hardiment comme une reproduction du moyen âge.... où l'on ne connut jamais ce genre d'exposition de la sainte hostie.

» Un trop grand nombre de membres du clergé jurent à la légère *in verba* de ces docteurs en frac.... Voilà ce que je déplore et qu'il est urgent de faire cesser. Voilà ce qui justifie mon titre : ENGOUEMENT POUR LE STYLE DU MOYEN AGE, et qui me fournirait bien d'autres développements si je ne craignais de fatiguer mes lecteurs [1]. »

Je ne sais si, comme le dit M. Viollet-Leduc, *le peuple se croit mieux marié, mieux baptisé dans une église gothique que dans une autre* [2]; mais ce qu'il y a de certain c'est que M. l'abbé Pascal est persuadé qu'il peut aussi bien marier et baptiser dans une église orientée que dans une qui ne l'est pas; au reste, après la

[1] *La voix de la vérité.*

[2] Viollet-Leduc, *du Style gothique*, 27.

Digitized by Google

chimère de l'*art* national, c'est là le grand cheval de bataille de nos défenseurs du style gothique. Voilà, disent-ils, le véritable art chrétien, le seul qui inspire le vrai sentiment religieux. On ne prie avec ferveur que dans une église gothique. Ces messieurs oublient que l'église la plus chrétienne du monde, Saint-Paul, hors les murs, n'est pas gothique, et que la dévote romaine prie avec autant de ferveur dans Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, Le Gesù, Saint-Jean-de-Latran, que les plus pieuses françaises dans Notre-Dame-de-Paris ou Saint-Nicolas-des-Champs. M. l'abbé Pascal est de cet avis, et l'opinion du clergé peut bien être comptée pour quelque chose dans cette affaire. En effet, la détermination de ce qui est exigé par les convenances religieuses appartient au prêtre et non point à l'artiste. Le prêtre pose le programme et laisse l'artiste libre de le traiter dans l'indépendance de son génie; tandis que les prescriptions académiques imposent des solutions toutes faites pour tous les cas qui peuvent se présenter, par conséquent elles anéantissent le libre arbitre de l'artiste et le réduisent à n'être plus qu'un manœuvre. Voilà pourquoi nous ne voudrions pas voir académiser le gothique maintenant que nous sommes à peu près délivrés du gréco-romain académique. On élève en ce moment en France un assez grand nombre d'édifices religieux pour que les architectes daignent faire quelques efforts afin d'arriver à une certaine originalité. Si la société consent à s'imposer de pareils sacrifices, les conditions actuelles doivent suffire à l'inspiration de l'artiste. C'est bien le moins qu'il se donne la peine de faire quelque chose de spécial pour une époque qui ne ressemble à aucune autre. Car un monument doit être la formulation exacte des convenances du public auquel il est destiné; il doit satisfaire à toutes les nécessités auxquelles il est appelé à répondre. C'était là du moins l'opinion de ces anciens Grecs, dont on nous cite à tout propos les exemples et dans les ouvrages desquels on trouve continuellement de nouveaux motifs d'admiration à mesure qu'on les étudie davantage. « En affirmant, dit Xéno-
» phon, que la commodité d'un édifice en constitue la véritable
» beauté, Socrate me paraît avoir donné le meilleur principe de

Digitized by Google

» construction : οἰκίας δὲ λέγων τὰς αὐτὰς καλάς τε εἶναι καὶ χρησίμους » παιδεύειν ἔμοιγ' ἐδόκει, οἷας χρὴ οἰκοδομεῖσθαι [1]. »

Il y a largement à travailler dans cette voie avant d'arriver à une solution complétement satisfaisante. Indépendamment de l'esthétique de notre temps qu'il faut d'abord formuler, il se présente des difficultés de plus d'une sorte et dont quelques-unes pour dater de loin ne sont guère plus à vénérer. Je ne citerai que les sacristies, qui n'ont jamais été, que je sache, raccordées convenablement avec le monument dont elles constituent pourtant une partie essentielle.

Qu'on ne vienne donc pas, lorsqu'il y a tant à faire, perdre son temps à déplorer la décadence de l'architecture gothique au quinzième siècle, car la décadence est la loi fatale de la transformation de toute chose. Qu'on ne demande pas un art complet, un art pleinement constitué, il s'agit simplement de perfectionner. En effet, compléter un art existant, le perfectionner, c'est le pousser à la décadence. Un style d'architecture, comme toute chose en ce monde, a son commencement, souvent bien humble et où il s'ignore quelquefois lui-même comme l'enfant qui vient de naître; puis vient la période d'accroissement, pendant laquelle il grandit et se développe en s'assimilant tous les aliments à sa convenance qui se trouvent à sa portée jusqu'à ce qu'arrivé à son apogée il entre forcément dans sa période de décadence et s'y précipite par un mouvement d'autant plus rapide qu'on surexcitera davantage l'art du nouvel architecte, jusqu'à ce qu'enfin arrivé au dernier terme de l'existence il soit remplacé par un autre. Ainsi a été l'architecture gothique, comme avaient été avant elle les architectures antique et byzantine, comme a été depuis l'architecture de la renaissance, qui, quoi qu'on en puisse dire, a eu son cachet particulier parfaitement reconnaissable et qui vient de mourir misérablement entre les mains des architectes du commencement de ce siècle. Il n'y a rien à faire à cela : c'est la loi commune. Un homme naît, se développe, décroît et meurt pour être

[1] Xénoph. Apomnemon. III, VIII, 8.

Digitized by Google

remplacé par un autre : l'individu disparaît ; la race, l'espèce se perpétue. Je concevrais qu'un artiste qui sent son art arrivé au plus haut développement cherchât à ralentir le mouvement de décadence, comme un homme fait peut essayer de se conserver le plus long-temps possible par des moyens hygiéniques. Mais vouloir être au dix-neuvième siècle un architecte gothique en passant par-dessus la renaissance, c'est exactement vouloir être son propre grand-père.

Une velléité de même nature s'est manifestée dans les lettres il y a quelques années; lors de la grande lutte des classiques et des romantiques, alors comme aujourd'hui l'on nous disait : « Quand l'art a corrompu ses types et qu'il les a laissé perdre, il faut qu'il retourne en arrière, qu'il revienne à sa source..... il n'y a pas d'autre moyen de sortir du désordre, résultat de l'oubli de toutes les traditions. » Le mouvement de réaction fut tellement violent qu'il menaçait de tout rompre, de tout entraîner. Je me souviens même d'avoir entendu dans les salons de l'Arsenal, dont ce bon et spirituel Charles Nodier avait eu l'art de faire une sorte de terrain neutre où se rencontraient les plus illustres champions des deux camps, je me souviens, dis-je, d'avoir entendu un des grands critiques de ce temps-là, aujourd'hui fort paisible académicien, déclarer que lorsqu'il se trouvait obligé d'accompagner des dames à une représentation de Racine, il passait une partie de la nuit à lire du Pradon, pour se remettre de l'affadissement intellectuel qu'il avait rapporté du théâtre. Cependant les plus exagérés de ces novateurs rétrogrades ne voulaient pas remonter au delà des poètes de la renaissance, c'était à Ronsard que s'arrêtaient les plus aventureux. Avec les idées de MM. Lassus et Violet-Leduc il aurait fallu remonter jusqu'aux romans et chroniques du moyen âge et chercher les vraies traditions de la littérature française dans cette fade et plate prose rimée dont on pourrait à peine citer quelques centaines de vers à peu près passables sur des centaines de mille qui sont parvenus jusqu'à nous. Mais en quelques années toutes ces velléités de rétrogradation se sont apaisées d'elles-mêmes, tous ces fougueux emportements se sont éteints : tout le monde

Digitized by Google

écrit et parle un français plus ou moins pur, élégant, énergique ou pittoresque, mais un français du dix-neuvième siècle, et personne que je sache même parmi les plus maniérés n'a conservé la moindre prétention à l'archaïsme.

Il en sera de même dans les arts, et en particulier dans l'architecture. Après des luttes plus ou moins violentes, après des tentatives plus ou moins nombreuses, fantaisies capricieuses de quelques imaginations exaltées, on en reviendra tout simplement au point de départ, et chacun suivant la mesure de ses facultés personnelles s'efforcera de réaliser la formule esthétique de l'architecture du dix-neuvième siècle.

MM. Violet-Leduc et Lassus sont des hommes de trop de sens et de talent pour s'égarer long-temps dans une voie sans issue. Il suffit de les connaître pour avoir la certitude de les rencontrer bientôt sur le grand chemin de l'avenir. Probablement alors ils regretteront, comme l'illustre académicien dont je parlais tout à l'heure, de s'être laissé emporter, dans l'ardeur du zèle archaïque, à des manifestations trop excentriques.

Quant à l'Académie des beaux-arts, sa mission peut être belle encore, si elle veut se montrer digne de la haute position qu'elle occupe dans le monde. Mais qu'elle se défie de l'insuffisance tapageuse de quelques-uns de ses membres, qu'elle se souvienne que la vérité objective est le moyen et non le but de l'art, qu'elle tâche de former des architectes et non des dessinateurs d'architecture; et que revenant enfin d'erreurs qui doivent être attribuées surtout à la fatalité des circonstances, elle dise franchement au public et au pouvoir :

— Nous avons maintenu jusqu'ici l'enseignement dans une fausse voie, nous avons construit des monuments dont trop souvent rien ne peut justifier ni les dispositions générales ni la décoration. Éclairés aujourd'hui par les travaux d'artistes qui nous sont étrangers, nous avons pris la résolution d'imprimer à l'école une direction plus rationnelle. Aidez-nous dans cette laborieuse entreprise, et ne vous laissez pas séduire par les théories spécieuses

Digitized by Google

d'artistes qui voudraient nous entraîner à recommencer, à propos de l'art gothique, la série d'erreurs, de copies, d'imitations, de contrefaçons à laquelle nous nous sommes abandonnés à propos de l'art de l'antiquité.

G.-J.-H. Laviron.

Digitized by Google

LE

# FILS DE FAUST[1].

DRAME.

QUATRIÈME PARTIE.

Maison de Blanche.

## SCÈNE I.

LE VIEUX MULLER, GOTTFRIED, BLANCHE, UN DOMESTIQUE.

(*Le vieux Muller, vieillard à cheveux blancs, est assis dans un fauteuil; Gottfried et Blanche sont debout à ses côtés.*)

LE VIEUX MULLER *à Blanche.*

Ainsi, trompée par les mensonges et par l'infâme artifice du comte, tu lui as promis de l'accepter pour époux, s'il me faisait la demande de ta main.

[1] Voir le numéro du 1er septembre. A la dernière scène de la 3e partie, page 427 du numéro du 1er septembre, après ces mots *mortelles inquiétudes*, ajoutez :

GOTTFRIED. La bonne Madeleine! oh! tu as raison! j'y cours; adieu donc, mon sauveur!

Digitized by Google

BLANCHE.

Oui.

LE VIEUX MULLER.

Et ta mère, dis-tu, a été témoin de cette promesse?

BLANCHE.

C'est ma mère elle-même qui me l'a arrachée à force de sollicitations.

LE VIEUX MULLER *à part.*

Toujours ainsi : la scélératesse invente, et la sottise exécute.

BLANCHE.

J'étais si troublée, si désespérée!

LE VIEUX MULLER.

Quel indigne complot! Oui, oui, comte Ophis, le vieux marchand a de belles terres et de belles maisons et de l'argent placé; oui, mais il a aussi un cœur dans la poitrine (*pressant Blanche contre son cœur*), et il aime son enfant, son unique enfant, sa douce petite Blanche!

BLANCHE *se pressant avec amour contre le sein de son père.*

Mon bon père!

LE VIEUX MULLER.

A quoi servirait, grand Dieu! la fortune des pères, si elle ne faisait le bonheur des enfants!

GOTTFRIED *à part.*

Noble cœur!

LE VIEUX MULLER.

Rassurez-vous, mes enfants! Muller est vieux; l'âge a brisé son corps : mais, grâce à Dieu! l'âme est saine, la volonté jeune, et toujours ce que Muller a voulu s'est accompli.

UN DOMESTIQUE *annonçant.*

Le comte Ophis et madame Muller.

Digitized by Google

LE VIEUX MULLER.

Ah! il arrive plus tôt que je ne pensais! (*A Gottfried qui se prépare à sortir.*) Reste! (*Au domestique.*) Cours en toute diligence chez la femme.... tu sais! (*Le domestique fait un signe d'intelligence.*) Et conduis-la dans la chambre voisine. Va, cours.

LE DOMESTIQUE.

Nous sommes ici à l'instant.

(*Il sort.*)

## SCÈNE II.

LE VIEUX MULLER, GOTTFRIED, LE COMTE OPHIS, MADAME MULLER, BLANCHE, UN DOMESTIQUE.

(*Entrent madame Muller et le comte Ophis.*)

MADAME MULLER.

Muller, nous venons, le comte Ophis et moi.... (*Apercevant Gottfried.*) Ah! mais il y a du monde avec toi!

LE COMTE OPHIS *à part.*

Un jeune homme!

LE VIEUX MULLER *à madame Muller.*

Tu peux t'expliquer sans crainte devant ce jeune homme.

MADAME MULLER.

Je ne le connais pas!

LE VIEUX MULLER.

Je le sais, mais tu seras charmée de le connaître, et je te le présente. Il s'appelle Gottfried, — tout court, sans aucun titre, — il a dix-sept ans, plus ou moins, pas un sou, beaucoup de talent, et il est aussi honnête que l'enfant qui vient de recevoir l'eau du baptême. Il aime Blanche, Blanche l'aime, et je les marie.

Digitized by Google

MADAME MULLER.

Comment! quelle est cette plaisanterie!

LE VIEUX MULLER *d'un air sévère.*

Je n'ai, de ma vie, parlé plus sérieusement.

LE COMTE OPHIS.

Votre femme a raison, maître Muller, c'est une plaisanterie.

GOTTFRIED.

Comte!...

LE VIEUX MULLER *à Gottfried.*

Ce n'est pas à toi à parler, jeune homme! (*Au comte.*) Comte Ophis, j'ai soixante et dix ans passés, et, durant ce long espace de temps, Muller n'a jamais dit une parole qu'il ait eu besoin ensuite de rétracter.

LE COMTE OPHIS.

Je le crois, maître Muller, je le crois. Votre prudence et votre honneur me sont connus.

LE VIEUX MULLER *se contenant avec peine.*

Mon honneur! oh! oui, mon honneur est connu, et Dieu, je l'espère bien, m'accordera la grâce de porter cet honneur intact jusqu'au tombeau.

LE COMTE OPHIS.

Tout homme naît avec un espoir semblable, maître Muller. Mais croyez-vous que donner et retirer sa parole, en choses sérieuses, soit de l'honneur?

LE VIEUX MULLER.

Faire de semblables questions au vieux Muller, comte, c'est l'outrager.

LE COMTE OPHIS.

A dieu ne plaise, maître Muller, que je veuille outrager l'homme que je vénère le plus!

LE VIEUX MULLER *à part.*

Il me vénère! Paix, mon cœur, paix!

Digitized by Google

LE COMTE OPHIS.

Votre fille que voici m'a donné sa parole....

MADAME MULLER.

Oui, en ma présence ; et....

LE VIEUX MULLER *à madame Muller.*

Taisez-vous ! (*Au comte.*) Je le sais.

LE COMTE OPHIS.

Vous le savez ! (*d'un air sombre*) on ne se joue pas impunément de moi, maître Muller !

LE VIEUX MULLER.

Ni de moi, comte Ophis !

GOTTFRIED *s'avançant avec impétuosité.*

C'est trop long-temps me contenir ! C'est à moi maintenant de parler ! Comte, puisque vous avez l'effronterie, entendez-vous bien, l'effronterie de demander....

LE COMTE OPHIS *froidement.*

Assez, jeune homme ! ce n'est pas avec des paroles et devant des femmes et des vieillards que se vident les querelles des hommes ! Sortons !

LE VIEUX MULLER *profondément ému.*

Que prétendez-vous, comte Ophis, par cette violence ? Ma fille ne veut pas de vous. ..

BLANCHE *au comte avec exaltation.*

Non, je ne vous aime pas ! (*Montrant Gottfried.*) Voilà l'homme que j'aime, le seul que j'aie jamais aimé, le seul que j'aimerai jamais !

LE VIEUX MULLER *au comte.*

Que prétendez-vous ? Faut-il vous rappeler les vils moyens que vous avez employés pour obtenir la main d'une femme qui vous abhorre ? Dans un cas pareil, un homme d'honneur se retire en

Digitized by Google

silence. Cette femme ne sera jamais à vous, et le meurtre de cet enfant (*montrant Gottfried*) est un crime inutile.

LE COMTE OPHIS *froidement.*

Maître Muller, dans la bouche d'un jeune homme, ces paroles demanderaient du sang; mais la vieillesse a des priviléges que je respecte. Votre fille, dites-vous, me déteste : dans ce cas, elle a donc voulu se jouer de moi, en m'autorisant à vous demander sa main!

LE VIEUX MULLER.

Quoi! vous osez....

LE COMTE OPHIS.

Laissez-moi achever; vous parlerez après. Si votre fille n'a pas voulu m'outrager, si elle était sincère dans sa promesse, pourquoi sa parole de l'autre jour ne vaudrait-elle pas sa parole d'aujourd'hui?

LE VIEUX MULLER *avec indignation.*

En vérité, comte....

LE COMTE OPHIS *froidement.*

Je n'ai pas encore achevé. L'honneur d'un homme tel que moi, maître Muller, ne saurait dépendre des capricieuses fluctuations du cœur d'une jeune fille. Vous parlez de vils moyens que j'aurais employés : où sont-ils, ces moyens? Quoi! parce qu'il plaît à ce jeune homme, à cet enfant, comme vous l'appelez, après avoir inutilement colporté partout ses vers et son amour, de revenir à la femme qu'il avait délaissée, on ne rougit pas de m'attribuer à moi-même l'invention des coupables légèretés dont on veut me rendre victime! Non, maître Muller, le comte Ophis ne se laissera pas impunément bafouer. Mon honneur est en cause. Votre fille m'a promis sa main, je réclame cette promesse; ce jeune homme m'a insulté, je lui en demande raison. (*A part.*) Lui mort, je te ferai administrer à toi-même, vieillard, par ta femme, et sans qu'elle s'en doute, une potion calmante qui me délivrera de tes cris. (*A Gottfried avec autorité.*) Allons, jeune homme, je vous attends!

Digitized by Google

LE VIEUX MULLER.

Cette violence est inouïe! (*A Gottfried, vivement.*) Reste!

GOTTFRIED.

Je ne puis vous obéir, mon père; il y va de mon honneur et de celui de Blanche!

LE VIEUX MULLER.

De ton honneur et de celui de Blanche! non, par le Dieu vivant! mille fois non! (*Au comte.*) Vous abusez bien lâchement, monsieur, de l'impuissante faiblesse d'un vieillard!

LE COMTE OPHIS *à part, avec un rire sardonique.*

Comme si son impuissance n'entrait pas dans mon plan! la force à laquelle une force égale résiste, cesse de mériter ce nom.

(*Le domestique de la scène précédente entre et s'approche du vieux Muller, à qui il parle à l'oreille.*)

LE VIEUX MULLER *au domestique.*

Qu'elle entre à l'instant!

## SCÈNE III.

LE VIEUX MULLER, GOTTFRIED, LE COMTE OPHIS, MADAME MULLER, BLANCHE, LA SARRASINE.

(*Entre la Sarrasine; elle se place vis-à-vis du comte Ophis et le regarde fixement.*)

LE COMTE OPHIS *à part.*

La Sarrasine! Allons, Ophis, c'est ici que le courage et le sang-froid sont nécessaires.

(*Il parle à voix basse à madame Muller.*)

LA SARRASINE *gravement.*

Retirez-vous, comte Ophis! Entre ce jeune homme et vous, tout combat, vous le savez, est impossible.

Digitized by Google

MADAME MULLER.

Quelle est cette femme?

LA SARRASINE.

Ce que je suis, moi, bonne dame? O mon Dieu! moins que rien, la créature la plus avilie de la terre, je suis la maîtresse de cet homme!

LE COMTE OPHIS.

Cette femme se déshonore elle-même pour pouvoir me déshonorer.

LA SARRASINE.

Au nom de Dieu, vengeur de l'imposture et de l'homicide! comte Ophis, retirez-vous!

LE COMTE OPHIS *sans le moindre signe d'émotion.*

Je ne sais, en vérité, ce que me veut cette femme.

LA SARRASINE.

C'en est trop! hé bien donc, que nos destinées s'accomplissent! Vous tous qui êtes ici présents, écoutez bien ce que je vais dire, et répétez mes paroles à toute la ville : (*posant l'une de ses mains sur le poignard qu'elle porte à sa ceinture, et étendant l'autre vers le comte Ophis*) cet homme qui se fait appeler le comte Ophis n'est rien autre que l'aventurier Richard Ophis, assassin du noble comte Orsini de Florence! oui, je le jure solennellement et à la face de Dieu, cet homme est un assassin!

LE VIEUX MULLER *au comte.*

Vous entendez!

LE COMTE OPHIS *froidement.*

Oui, j'entends; et, ce qui m'étonne à la fois et m'indigne, c'est qu'un homme comme vous, maître Muller, auquel j'avais supposé jusqu'ici du bon sens et de l'honneur, ait recours, pour rompre un engagement sacré, à la parole d'une folle sans pudeur!

LE VIEUX MULLER.

Vous insultez, vous ne répondez pas!

Digitized by Google

LE COMTE OPHIS.

Répondre à de telles accusations, ce serait en quelque sorte les mériter. La valeur d'un témoignage, maître Muller, se mesure à la valeur du témoin, et je ne pense pas que vous vouliez, dans cette occasion, à l'égard du comte Ophis, d'un homme honoré de l'estime du prince, vous départir d'une règle observée en faveur même des plus vils criminels !

LA SARRASINE.

Il y a une règle plus haute encore et plus certaine que la règle invoquée par l'aventurier Richard, c'est que la parole humaine, quelle qu'elle soit, respectable ou non, n'a d'autre valeur que celle des faits. Vous avez un moyen infaillible de vous assurer qui dit la vérité, de cet homme ou de moi : écrivez à Florence; dans deux mois vous recevrez une réponse, et, si j'ai menti, je consens à subir la peine des homicides que cet homme a méritée.

LE VIEUX MULLER.

J'écrirai à Florence.

LE COMTE OPHIS *avec indifférence.*

Écrivez.

GOTTFRIED.

Non! non! dans deux mois, la renommée aura dispersé à tous les vents le bruit de cette aventure; deux mois de doute suffisent pour ternir la réputation d'une femme, car une réputation discutée est une réputation à demi détruite. Cet homme, je le sais, mon père, n'est pas digne de croiser l'épée avec un homme d'honneur; mais il nous est impossible, en ce moment, de fournir la preuve authentique de son infamie : c'est la puissance du mal, en faisant à l'humanité des taches qui demandent une sanglante ablution, d'égaler dans le châtiment le prix du sang criminel au prix du sang innocent.

(*Il s'approche de Blanche, qui, pâle et muette de terreur, pleure le visage appuyé contre le sein de son père.*)

Ne pleure pas, ô ma fiancée! combattre et mourir pour le

Digitized by Google

double trésor de son amour et de son honneur, c'est la plus grande, la plus belle fête de la vie!

(*D'une voix profondément émue, mais cependant avec beaucoup de calme et de sérénité.*)

Ma mère ne m'a laissé pour héritage que cette croix d'argent (*il tire cette croix de son sein*), don sacré fait à la mère de ma mère par un pèlerin arrivé de la Terre-Sainte. Cette croix reposait sur mon cœur, je désire qu'elle repose maintenant sur le tien. Garde-la comme un souvenir de ma mère et de moi!

(*Il remet cette croix à Blanche, qui la presse avec ferveur contre son cœur en levant silencieusement vers le ciel ses yeux remplis de larmes.*)

LA SARRASINE, *examinant la croix avec des marques d'une grande agitation, à Gottfried.*

Cette croix contient dans son intérieur un morceau de la vraie croix!

GOTTFRIED.

On me l'a dit ainsi.

LA SARRASINE *dont l'agitation augmente de plus en plus.*

Et elle vous vient, dites-vous, de votre mère?

GOTTFRIED.

Oui.

LA SARRASINE.

De votre mère?

GOTTFRIED.

Hélas! c'est tout ce qui me reste d'elle!

LA SARRASINE *dont l'agitation est au comble.*

Dieu tout-puissant! Gottfried!...

(*Elle s'arrête dominée par son émotion et contemple Gottfried dans une espèce de ravissement. Puis elle se tourne vers les autres, les yeux égarés et pleins de larmes.*)

Maître Muller, madame, Blanche, vous tous, cet enfant, ô mon Dieu!...

Digitized by Google

(*Elle s'arrête de nouveau, va vers Gottfried comme pour l'embrasser, s'arrête encore toute tremblante, et tombe sur une chaise en poussant un cri confus et étouffé par ses larmes.*)

LE COMTE OPHIS *à Gottfried.*

Eh bien, jeune homme?

LA SARRASINE *se relevant avec vivacité et se plaçant devant Gottfried.*

C'est mon fils, ô mon Dieu!

(*Se jetant aux genoux de Gottfried, qu'elle embrasse avec force.*)

Oh! reste, mon fils; il va t'assassiner!

TOUS.

Son fils!

(*L'action et les derniers mots de la Sarrasine produisent une stupéfaction générale, suivie d'un mouvement marqué de répulsion dont Blanche elle-même, dans le premier moment, ne peut se défendre. Gottfried reste muet et anéanti.*)

LE VIEUX MULLER *accablé.*

Viens, ma fille! la destinée est plus forte que l'amour de ton père. Pauvres enfants!

LE COMTE OPHIS *à part.*

Je suis sauvé!

(*Tous se retirent, à l'exception de Gottfried et de la Sarrasine. Le comte joyeux et triomphant parle avec animation à madame Muller. Le vieux Muller est silencieux et s'appuie sur le bras de Blanche, qui, avant de sortir, se retourne désespérée vers Gottfried.*)

Digitized by Google

## SCÈNE IV.

### GOTTFRIED, LA SARRASINE.

LA SARRASINE *toujours à genoux et après un long moment de silence.*

Oui, c'est moi qui suis Claudia! ô mon fils, pardonne à ta mère!

GOTTFRIED *la tête baissée.*

Claudia.... femme.... mère, relevez-vous! une mère ne doit pas s'agenouiller devant son fils.

LA SARRASINE.

Non, je veux rester à genoux : c'est, devant toi, la seule position qui convienne à la Sarrasine.

GOTTFRIED *la prenant par la main sans tourner les regards vers elle.*

Relevez-vous, vous dis-je!

LA SARRASINE *debout.*

Cet homme allait t'assassiner; mes entrailles de mère ont tressailli de terreur, et je n'ai pu retenir le cri qui s'en est échappé. Oh! il y a si long-temps que Claudia n'a plus sur la terre personne qui l'aime et qu'elle puisse aimer! Mon père et ma mère sont morts en me maudissant; des étrangers possèdent mon héritage; les cendres de Faust, de ton père, ont été jetées au vent; et moi, sans patrie, sans parents, sans foyer, le cœur flétri, le front déshonoré, j'erre seule et désespérée, sur la terre déserte! Pardonne, Gottfried, ô mon fils, pardonne à ta mère!

GOTTFRIED *à part.*

Je sens mon cœur se fondre de miséricorde et d'amour; je voudrais me jeter dans les bras de cette femme, de ma... mère, et je n'ose! ô supplice!

Digitized by Google

LA SARRASINE.

Mon fils!

GOTTFRIED.

Je ne puis résister plus long-temps. Hé bien donc, périsse, s'il le faut, l'honneur de mon nom, périsse mon avenir de gloire, périsse mon amour, périssent toutes mes espérances! (*Se retournant vers la Sarrasine pour l'embrasser*) ô ma mère! viens, je te.....

## SCÈNE V.

GOTTFRIED, LA SARRASINE, LE COMTE OPHIS.

LE COMTE OPHIS *entre.*

(*A Gottfried d'un ton insultant.*)

Les lois de l'honneur, jeune homme, pourraient dispenser le comte Ophis d'un combat avec le fils d'une... (*Riant aux éclats.*) de madame; cependant...

LA SARRASINE *au comte.*

Tu insultes mon fils et devant sa mère! tiens, vil scélérat!

(*Elle bondit vers lui et lui enfonce son poignard dans le sein.*)

LE COMTE OPHIS.

Je suis mort!

(*Il tombe.*)

LA SARRASINE.

C'en est fait! adieu, mon fils! ma destinée est accomplie; adieu, sois heureux!

(*Elle se perce de son poignard et tombe.*)

GOTTFRIED.

Ma mère!

(*En la voyant tomber, il s'enfuit saisi d'horreur et criant :*)

Du sang! du sang!

Digitized by Google

## SCÈNE VI.

LE VIEUX MULLER, MADAME MULLER, BLANCHE, DOMESTIQUES *accourus.*

MADAME MULLER.

Dieu du ciel! deux cadavres dans ma maison! C'est ce jeune homme sans doute... (*A un domestique.*) Courez avertir la justice.

(*Le domestique sort.*)

BLANCHE.

Grand Dieu!

(*Elle tombe évanouie.*)

LE VIEUX MULLER.

O Providence, que t'a fait Muller pour réserver ces coups à sa vieillesse!

LE COMTE OPHIS *se relevant à demi.*

C'est lui!

(*Il expire.*)

LA SARRASINE *se relevant de même, les yeux convulsivement ouverts.*

Il ment jusque dans la mort! Moi, c'est moi!

(*Elle expire.*)

(*Tous se retirent.*)

## SCENE VII.

Une rue. — La nuit. — Orage.

GOTTFRIED *se précipitant sur la scène échevelé et hors de lui.*

Du sang! du sang!

Digitized by Google

(*Il s'arrête et se retourne avec épouvante.*)

Que me voulez-vous? je suis Gottfried, je ne vous connais pas! Où m'entraînez-vous? laissez-moi!

(*Regardant autour de lui.*)

Où suis-je! la terre tremble sous mes pieds, elle craque, le monde tournoie dans un abîme!

(*Il tombe évanoui contre une borne. Au bout d'un instant il reprend connaissance, pousse un cri de désespoir et se retourne sanglotant la face contre terre.*)

O destinée!

(*Il se relève par un mouvement soudain et essuie ses larmes.*)

Ah! cette boue humaine ne vaut pas une larme de poète!.... Malédiction sur tout ce qui est!... C'est par une nuit semblable que ma mère me déposa à la porte de Madeleine...

(*L'orage redouble de violence.*)

Oui, tonnez, éclatez, foudres du ciel, le bâtard a retrouvé sa mère!... Qu'est-ce qu'ils disent donc, qu'une puissance maternelle veille là-haut sur les enfants des hommes! En effet! avec quel soin maternel elle a fabriqué la griffe du tigre, le venin du serpent, l'âme du traître, le cœur du lâche!... Oh! que tu avais raison, Madeleine : Redoute, mon fils, cet obscur Érèbe qui entraîne silencieusement tout ce qui est! Il a rompu ses digues infernales, ce fleuve de la nuit; ses flots déchaînés m'inondent et m'entraînent!... Malédiction sur tout ce qui est! l'écume du chaos souille de toutes parts la face de la création! Oh! pourquoi suis-je né?

(*Il tombe de nouveau et s'évanouit.*)

*On entend une voix qui chante dans le lointain* :

Le Christ est mort entre deux voleurs,
Ahi! mon âme, ahi! mon âme!
Le Christ est mort entre deux voleurs,
O divines douleurs!
Le Christ est né d'une femme,

Digitized by Google

Sans humaines douleurs,
Le Christ est né d'une femme,
O divines lueurs!
Espère, ô mon âme!

GOTTFRIED *se relevant à demi.*

Quelles étranges paroles sortent du sein de la nuit! *Le Christ est né d'une femme!...* Dans la feuille que mon père m'a laissée, il est écrit, d'une part, que tous les êtres de la nature, excepté l'homme, sont en harmonie avec le grand TOUT et, d'autre part, que l'homme est la signification de ce qui est : quelle amère ironie!

*La voix répète :*

Le Christ est né d'une femme,
O divines lueurs!
Espère, ô mon âme!

Le Christ rédempteur, l'Homme-Dieu, serait-il le conciliateur de cette universelle et terrible contradiction! Oh! il y a, en effet, des douleurs que le sang d'un Dieu seul peut guérir!... Oui! mais la foi! la foi! l'être infini dans le sein d'une femme!... Mystère, disent-ils : mystère, c'est-à-dire ténèbres, désolation! Désolation en haut, désolation ici, désolation partout!... O dérision! quand les hommes ont épuisé, dans l'ambition, dans l'amour, dans l'avarice, dans le crime même, l'ardente liqueur de la vie, quand il ne reste plus au fond de la coupe que la lie et l'écume, ils offrent à Dieu ce qui n'est plus bon à rien sur la terre, et ils appellent des beaux noms d'espérance et de foi cette double insulte à la raison et à Dieu!... Comme le diable doit rire dans son coin, si toutefois diable il y a!

*La voix répète :*

Le Christ est né d'une femme,
O divines lueurs!
Espère, ô mon âme!

GOTTFRIED.

Elle est si cruellement déchirée, mon âme, que je la donnerais

Digitized by Google

volontiers à refaire à son créateur! Voyons de quelle bouche sortent ces mystérieuses paroles.

(*Il se lève, regarde autour de lui, et aperçoit une femme à quelque distance.*)

Une femme! interrogeons-la.

(*A mesure qu'il s'approche, un tonnerre éclate, un éclair brille et éclaire la figure d'une idiote, qui rit d'un rire idiot et s'enfuit.*)

Horrible vision!

(*Entrent deux archers.*)

LE PREMIER ARCHER *au second, en montrant Gottfried.*

Ce doit être notre homme.

LE DEUXIÈME ARCHER.

Approchons!

LE PREMIER ARCHER *à Gottfried.*

Jeune homme, ne vous appelez-vous pas Gottfried?

GOTTFRIED.

C'est mon nom.

LE PREMIER ARCHER *à l'autre.*

C'est lui. (*A Gottfried.*) Dans ce cas, veuillez nous suivre.

GOTTFRIED.

Où donc?

LE PREMIER ARCHER.

Où l'on mène les honnêtes enfants qui assassinent leur mère.

GOTTFRIED *poussant un cri d'horreur.*

Ah!

(*Ils l'emmènent.*)

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

TIMBRE ROYAL



Digitized by Google

CINQUIÈME PARTIE.

Intérieur d'une prison.

## SCÈNE I.

GOTTFRIED, MADELEINE.

(*Gottfried est assis, libre, sur de la paille, le dos appuyé contre le mur. Madeleine est debout à côté de lui et le tenant par la main.*)

MADELEINE.

Gottfried, c'est moi, Madeleine! Il ne m'entend pas! ces dix mois de torture ont détruit sa raison! Gottfried, lève-toi, suis-moi, tu es libre! ton innocence est reconnue! Gottfried! ô mon Dieu!

(*Elle le presse avec désespoir contre son cœur.*)

GOTTFRIED *levant les yeux vers Madeleine.*

Qui êtes-vous?

MADELEINE.

Je suis Madeleine, ta bonne Madeleine! Oh! viens!

GOTTFRIED *la regardant étonné et riant à demi.*

Ah!

Digitized by Google

MADELEINE.

O mon Dieu, ayez pitié de nous!

GOTTFRIED.

Si tu vois Madeleine, dis-lui qu'ils ont fait bien du mal à son Gottfried. Ils lui ont tout pris, tout : son cœur, son âme, son amour, son honneur, tout, tout, tout!

MADELEINE.

Est-il une douleur égale à ma douleur!

GOTTFRIED *se levant effrayé.*

Ils viennent, les voilà! laissez-moi!

(*Se regardant les mains et les vêtements.*)

Ah! de la boue et du sang!

MADELEINE.

Gottfried, mon Gottfried, regarde, c'est moi, Madeleine, viens, ne crains rien, la ville entière est convaincue de ton innocence. Oh! viens!

GOTTFRIED *s'asseyant aux pieds de Madeleine.*

Écoute : je veux te conter quelque chose. Ce matin, j'étais couché sur l'herbe; l'aurore s'est levée, répandant sur moi des roses et des jasmins dont le parfum m'a enveloppé et m'a doucement enlevé vers le ciel. A mesure que je montais, les bruits de la terre s'éteignaient, et j'entendais distinctement derrière les nuées diaphanes les voix des anges qui chantaient et célébraient ma venue. Déjà je touchais aux portes du ciel; tout à coup un ouragan s'est levé de je ne sais où, l'orbe immense des cieux a pâli, et je me suis senti entraîné là-bas, à travers la nuit et le silence, dans les abîmes de l'infini! Un géant difforme, caché dans le recoin le plus noir de ces lieux innommés, s'est avancé vers moi, et m'a saisi en grinçant des dents et jetant à l'abîme des cris inconnus. Mon sang s'est figé sous l'attouchement du monstre, et j'ai vu clairement mon cœur s'arrêter, ma pensée s'évanouir.



Digitized by Google

MADELEINE.

Gottfried! ô mon Dieu!

GOTTFRIED, *il se lève et chante.*

Heureux les heureux!
Oh! la vie est belle!
La joie étincelle
Dans l'œil des heureux.

Est-ce que tu seras de la noce?

MADELEINE.

Gottfried, mon enfant, oh! viens, quitte ces lieux, tu es libre.

GOTTFRIED.

Regarde! le vieux père joyeux amène la fiancée; la voilà qui s'avance, semez les fleurs à pleines mains! couronnez les coupes, que le vin ruisselle! Allons, dansez, chantez! heureux les heureux!

(*Il se rassied aux pieds de Madeleine.*)

Oh! c'est bien, Blanche, mon doux amour, c'est bien d'être venue visiter ton Gottfried! Oh! reste, reste encore! Vois, le soleil se couche à peine, l'étoile du soir se lève, le rossignol chante là-bas dans le buisson. Oh! reste, nous sommes si bien ici! ta mère est sortie, nous sommes seuls, la brise nous apporte l'odeur du lilas que tu aimes. Oh! reste, ma bien-aimée! donne-moi un baiser, encore un, encore un! Qu'as-tu donc aujourd'hui? comme tu me regardes! tes lèvres sont glacées! laisse-moi placer cette couronne sur ta tête, ce bouquet de violettes sur ton cœur! bien! Hélas! toutes les fleurs de la terre périssent, je t'ai composé une couronne qui ne se flétrit jamais, une couronne de fleurs cueillies dans le ciel. Oh! reste, reste, ne m'abandonne pas! Vois, les nuages s'amoncellent, le jour pâlit, les arbres du jardin frémissent, un orage se prépare.

(*Se levant avec effroi et tremblant de tous ses membres.*)

Ils viennent! ils viennent! les voilà! ils me saisissent, ils m'étouffent! Oh! laissez-moi! du sang! du sang!

(*Il se presse contre Madeleine.*)

Digitized by Google

MADELEINE.

Oh! pitié, pitié pour nous, Dieu de miséricorde!

(*On entend au dehors un bruit de pas et des voix qui crient :*)

Vive Gottfried! honneur au poète!

## SCÈNE II.

ÉTUDIANTS, GOTTFRIED, MADELEINE.

(*Entrent plusieurs étudiants armés de flambeaux. Dès qu'ils aperçoivent Gottfried, ils se rangent avec respect autour de lui. Leur chef s'avance vers lui, portant un livre sur lequel est déposée une couronne de laurier.*)

LE CHEF DES ÉTUDIANTS.

Gottfried, la jeunesse vous offre cette couronne comme un témoignage d'admiration pour votre génie et de respect pour votre innocence.

(*Il présente la couronne à Gottfried; celui-ci, ébloui par la clarté des flambeaux, cache sa tête dans le sein de Madeleine, sans prendre la couronne. Tous restent silencieux et saisis de douleur. En ce moment on entend le son d'une cloche funéraire.*)

UN ÉTUDIANT *à son voisin.*

Il est heureux, dans sa douleur, d'ignorer ce qui se passe.

LE SECOND ÉTUDIANT.

Que se passe-t-il donc?

LE PREMIER ÉTUDIANT.

N'entends-tu pas cette cloche?

LE SECOND ÉTUDIANT.

Eh bien?



Digitized by Google

LE PREMIER ÉTUDIANT.

C'est le convoi de Blanche Muller.

(*A ce mot, Gottfried se retourne et les regarde fixement.*)

LE SECOND ÉTUDIANT.

Chut! je crois qu'il nous a entendus.

(*Le son de la cloche se rapproche et l'on entend le chant des prêtres.*)

GOTTFRIED *tombant aux pieds de Madeleine.*

Qu'on donne cette couronne à manger aux vers de la tombe!

(*Il meurt.*)

MADELEINE.

Gottfried! mon enfant!

(*Elle se précipite sur lui et le tient convulsivement embrassé.*)

(*Tous pleurent et gardent le silence.*)

LE CHEF DES ÉTUDIANTS *s'avançant vers Madeleine et la relevant.*

Venez, madame, quittez ce lieu funeste. Demain nous rendrons à votre enfant les honneurs dus à son génie!

(*Ils entourent Madeleine et l'emportent froide et mourante.*)

(*Tous sortent lentement et en silence.*)

(*Le chef des étudiants, déposant avec respect la couronne et le livre sur le corps de Gottfried, et contemplant celui-ci avec recueillement.*)

Demain! ô néant!

Digitized by Google

## SCÈNE III.

SAMUEL SCHANDE, LE GEÔLIER.

(*Le geôlier range le corps de Gottfried.*)

SAMUEL SCHANDE *entrant.*

Geôlier, combien les dépouilles du mort? Un poète! ça ne doit pas valoir grand' chose.

LE GEOLIER.

Il n'y a rien à faire cette fois, Samuel. Le corps n'appartient pas à la prison, car le prisonnier était innocent et n'a pas même eu besoin d'être absous. Il faudra t'adresser au fossoyeur de la ville.

SAMUEL SCHANDE *à part.*

C'est dommage, car ces dépouilles me reviennent de droit. Au revoir, geôlier!

LE GEOLIER.

Au revoir, Samuel!

(*Ils sortent.*)

FIN DU FILS DE FAUST.

FORTUNÉ GUIRAN.



Digitized by Google

# HISTOIRE

# DE LA VIE ET DE L'ADMINISTRATION

DE

# SIR ROBERT WALPOLE.

---

*Memoirs of the life and administration of sir Robert Walpole, Earl of Orford;* by William Coxe.

---

## DEUXIÈME PARTIE.

Jusqu'à cette époque, Walpole avait réussi dans tous les grands objets qu'il s'était proposés. Le parti whig, dont il était peu à peu devenu le chef et le maître, conservait le pouvoir à travers toutes les vicissitudes, et la maison de Hanovre s'affermissait sur le trône malgré les efforts du parti actif et puissant qui le lui disputait. Les intrigues des jacobites, surveillées par des agents habiles, avaient été constamment déjouées, et leurs projets hostiles arrêtés avant l'exécution. Les finances du pays florissaient sous une sage administration, et le remaniement du tarif avait donné à l'industrie et au commerce anglais un rapide développement.

Le succès de la politique de Walpole comme la stabilité de son

Digitized by Google

pouvoir demandaient le maintien de la paix ; aussi tous ses efforts tendaient-ils à la conserver, et, grâces à de longues et habiles négociations, il avait réussi à paralyser le mauvais vouloir des puissances étrangères, qui portaient envie à la grandeur et aux richesses de l'Angleterre, et éprouvaient une vive répugnance pour les principes de son gouvernement.

Mais l'Angleterre, lasse des bienfaits de cette paix, s'agitait impatiente d'un long repos, souhaitait le changement, les émotions de la guerre, ses triomphes et ses gloires, et l'opposition, que le caractère entier et absolu du ministre grossissait tous les jours, que la longue durée de son pouvoir irritait de plus en plus, se montrait toute prête à profiter de cette nouvelle disposition des esprits et à entraîner le pays dans une guerre désormais sa meilleure chance de succès. Les différends qui survinrent à cette époque avec l'Espagne favorisèrent ses vues et décidèrent en grande partie son triomphe; ils marquent l'époque où Walpole commença à perdre son ascendant : la guerre, et bientôt après, sa retraite forcée, en furent le résultat. C'est par l'origine et les causes de ces différends que nous commencerons ce récit.

L'Espagne avait prétendu long-temps à la possession exclusive du Nouveau-Monde : tant que dura sa grandeur, elle sut écarter de l'Amérique les autres puissances européennes; mais à l'époque de son déclin, elle ne put empêcher les Français, les Anglais, les Hollandais d'y former des établissements; toutefois bien des années s'écoulèrent avant que son orgueil se décidât à les reconnaître. Enfin dans deux traités passés l'un en 1667, l'autre en 1670, les possessions anglaises furent reconnues par elle, et les rapports commerciaux réglés entre les deux pays. Par le traité de 1667, l'Espagne et l'Angleterre admettaient le droit de visite réciproque sur les vaisseaux marchands naviguant près des ports, et le droit de saisie en cas de contrebande. Depuis, les partisans de la guerre soutinrent que cet article du traité ne devait s'appliquer qu'aux mers européennes et ne regardait nullement les colonies d'Amérique : mais en fait le traité avait toujours été exécuté par les gardes-côtes espagnols dans les mers du Nouveau-Monde.

Digitized by Google

L'article 9 du traité de 1670 interdisait tout commerce entre les sujets anglais et les colonies espagnoles sans une permission expresse du roi d'Espagne : les vaisseaux anglais étaient seulement admis à ravitailler dans les ports espagnols et à y séjourner le temps absolument nécessaire pour réparer leurs avaries. Dans la pratique, l'Espagne tolérait le commerce anglais, mais se réservait le droit de l'interdire dès qu'elle le jugerait à propos.

Jusqu'à la guerre de la succession et tant qu'il y eut rivalité entre la France et l'Espagne, le gouvernement espagnol n'usa pas de ses droits à la rigueur et accorda toute latitude au commerce anglais; mais quand un prince de la maison de Bourbon se vit consolidé sur le trône d'Espagne, tout changea de face. L'article 9 du traité de 1670, dont nous venons de rapporter la teneur, fut annulé à la paix d'Utrecht, et la matière resta réglée par le traité peu explicite de 1667. Par une convention (l'assiento) conclue entre l'Espagne et la compagnie anglaise de la mer du Sud, celle-ci eut le droit exclusif de fournir les colonies espagnoles d'un certain nombre d'esclaves, mais son commerce fut restreint à un unique vaisseau chargé de marchandises.

Telles sont les seules modifications faites alors au texte des traités antérieurs, mais un autre esprit présida aux rapports établis entre les deux états. Les vaisseaux anglais, bien que jouissant encore du droit de mouiller dans les ports américains, y étaient surveillés avec jalousie, strictement visités, et tous les moyens employés pour mettre obstacle au commerce avec les colonies espagnoles.

Ces restrictions nouvelles, qui portaient tant de dommage à leurs intérêts, produisirent chez les commerçants anglais une vive irritation. Les avantages dont ils avaient joui si long-temps leur paraissaient des droits acquis. Sans cesse le génie fertile de l'intérêt privé inventait de nouveaux subterfuges pour échapper à la surveillance des gardes-côtes. Tantôt les vaisseaux anglais entrés dans les ports espagnols sous prétexte de ravitailler, vendaient leur cargaison; tantôt, sans entrer dans les ports, ils envoyaient au rivage des embarcations chargées de ballots et trafiquaient avec

Digitized by Google

les habitants. Le vaisseau annuel était d'ordinaire accompagné d'autres vaisseaux qui le remplissaient de nouvelles marchandises au fur et à mesure qu'il disposait des sieanes. Enfin l'industrie anglaise triomphait de tous les obstacles et dominait le marché américain.

La résistance des gardes-côtes espagnols dut se proportionner aux empiétements des commerçants anglais, et il est assez naturel qu'irrités par l'audace heureuse de leurs adversaires et l'inefficacité de leurs propres efforts, ils aient, dans quelques circonstances, outrepassé leurs pouvoirs. Ils firent des captures illégales, maltraitèrent quelques sujets anglais, et ceux-ci obtenaient difficilement justice des tribunaux espagnols, dont la lenteur naturelle et l'esprit de nationalité favorisaient les délinquants.

Keene, le résident anglais à Madrid, résume très-bien ces discussions, et explique la difficulté de les ajuster dans une lettre au duc de Newcastle. « Les capitaines de nos vaisseaux, dit-il, se » croient injustement saisis s'ils ne sont pris en flagrant délit, » quelque induction que l'on pût tirer de la nature de leur char- » gement; et de leur côté les Espagnols se croient en droit non- » seulement de saisir dans leurs ports les vaisseaux surpris en » commerce illégal, mais encore de les examiner et de les visiter » sur la haute mer pour rechercher les preuves de leurs intentions » frauduleuses; et jusqu'à ce qu'on puisse trouver un milieu entre » ces interprétations diverses, nous serons sans cesse assaillis de » réclamations et nous négocierons sans cesse en vain pour obtenir » justice. »

Un grand nombre de négociants anglais présentèrent une pétition au roi. Ils se plaignaient des injustices qu'ils avaient souffertes et signalaient à l'attention du gouvernement certains cas particuliers de confiscation et de captures illégales. Le ministère anglais adressa des remontrances énergiques au gouvernement espagnol, demanda avec instance la restitution des effets saisis et la punition de tous les auteurs des violences qui avaient été commises; mais il ne réussit pas à obtenir satisfaction avant l'ouverture du parlement.

Digitized by Google

Les chambres se réunirent le 24 janvier 1738. Jusque-là l'opposition avait échoué dans toutes ses attaques. C'est en vain que peu à peu presque tous les hommes de talent et d'avenir s'étaient rangés de ce côté, la prudence et l'habileté de Walpole avaient toujours triomphé. La mort de la reine, sa puissante et ferme protectrice, ne parut point ébranler son pouvoir, mais les différends avec l'Espagne vinrent prêter à l'opposition de nouvelles forces, et elle mit tout en œuvre pour échauffer les esprits et faire échouer les négociations.

Toutefois, en voulant la guerre comme but et comme moyen d'attaque contre le ministère, l'opposition, entraînée par ses constantes traditions, demanda selon sa coutume la réduction de l'armée permanente; et, pour rendre la contradiction plus complète, ce fut un des chefs des jacobites, un des partisans de cette maison des Stuarts renversée pour avoir cherché son appui dans l'armée, qui se prononça le plus vivement non-seulement contre le chiffre élevé de l'armée actuelle, mais contre toute armée régulière quelconque. Shippen parla longuement dans ce sens; il insista sur ce que l'armée s'était constamment augmentée depuis la révolution, et somma les whigs de voter avec lui sous peine de renier leurs principes.

Ses arguments n'avaient point de valeur réelle, mais étaient de nature à frapper les esprits. L'Angleterre, qui s'était vue menacée par des armées permanentes, en conservait une grande défiance. Dans le fait, sous Jacques II, l'armée était organisée contre les libertés et les droits du pays; depuis elle n'avait été redoutable qu'à ses ennemis.

Walpole, dans sa réponse, eut soin de distinguer entre ces armées de mercenaires qu'avaient entretenues les Stuarts et une armée de citoyens commandée par des fils de famille; une armée ainsi constituée servait à la défense de la constitution. « La crainte seule du prétendant, » dit-il, confondant habilement les jacobites et les tories, « rendait nécessaires des forces aussi considérables. » Tout le monde sait qu'il existe un prétendant au trône de notre » roi, qui se croit le souverain légitime de ce pays, et malheu-

Digitized by Google

» reusement il y a beaucoup de personnes assez égarées pour » penser comme lui. N'eussions-nous affaire à aucun ennemi » étranger, ce prétendant nous menace d'assez de périls pour » exiger les plus grands efforts.

» Je regrette de voir que l'on cherche à tourner cette crainte en » ridicule. Il y a, nous dit-on, beaucoup de sujets inquiets et mé- » contents ; mais le gouvernement n'a point d'ennemis. Je ne suis » point de cet avis. Je crois que ce sont les ennemis du gouverne- » ment qui causent le mécontentement et l'inquiétude. Nul homme » un peu prudent n'oserait se proclamer jacobite ; il nuirait par » là, non-seulement à son avancement personnel, mais à la cause » qu'il a embrassée. Le jacobite d'aujourd'hui déguise ses vrais » sentiments ; il proclame les principes de la révolution ; il se dit » grand ami de la liberté, grand admirateur de notre ancienne » constitution, et sous ce masque il cherche tous les jours à semer » le mécontentement parmi les citoyens, à leur persuader que la » constitution est en péril et que nous payons inutilement de lourds » impôts. Ils savent combien ceux qui sont mécontents sont près » de devenir hostiles, et ils travaillent à amener le mécontente- » ment, sûrs que la désaffection devra promptement s'ensuivre. » Voilà ceux que nous devons craindre, d'autant plus qu'ils ont » trouvé appui auprès d'hommes sincèrement dévoués, je le crois, » à notre gouvernement. Voilà le danger que je redoute, et nous » y serons d'autant plus exposés que nous aurons plus réduit notre » armée régulière. Le ministère l'emporta à 249 voix contre 164. »

Mais bientôt les dissensions avec l'Espagne dominèrent les autres questions.

Peu satisfaits du résultat de leurs démarches auprès du gouvernement, les commerçants adressèrent aux deux chambres une pétition qui contenait un détail de tous leurs griefs et une demande d'indemnité. On délibéra, dans la chambre des communes, pour savoir si, quand ils comparaîtraient à la barre, il leur serait permis de se faire assister de leurs conseils. Les précédents étaient contraires, et Walpole observa qu'il s'agissait de décider sur des faits présentés dans leur nudité, non aggravés avec art. « Le récit

Digitized by Google

» des injures que nos compatriotes ont subies n'excite-t-il pas assez
» nos passions, et avons-nous besoin d'être enflammés par l'élo-
» quence d'un avocat? Nous serons mieux instruits et plus touchés
» par le simple récit de ceux qui ont souffert. »

« Nous pensons, répliqua un membre de l'opposition, que les
» pétitionnaires doivent être entendus, eux et leurs avocats, et que
» nous devons leur accorder tous les avantages possibles. On parle
» d'exciter les passions! Mais y a-t-il quelque chose qui puisse
» ajouter à l'indignation qu'éprouvera tout Anglais quand il lira
» la lettre que je tiens dans la main? On m'écrit que soixante-dix
» de nos braves marins sont enchaînés entre les mains des Espa-
» gnols. Nos compatriotes enchaînés! N'y a-t-il pas de quoi pas-
» sionner les âmes les plus tièdes, et resterons-nous à débattre
» tranquillement des questions de forme quand les souffrances de
» nos compatriotes exigent de prompts secours? »

Il est facile de se figurer ce que dut être l'examen des témoins intéressés à faire valoir leurs souffrances; portés naturellement à se poser comme victimes, ils enchérirent les uns sur les autres. Ils auraient été non-seulement dépouillés de leurs biens, enfermés dans des donjons, forcés de travailler aux galères espagnoles, mais encore chargés de chaînes et mis à la torture. Ces récits, qui avaient peut-être un fonds de vérité, mais qui certes étaient grandement exagérés, trouvèrent toute créance. On ne s'arrêta pas à considérer la fausseté des uns, l'absurdité des autres; l'Angleterre émue et irritée jeta un long cri d'indignation.

Mais le témoignage qui fit la plus vive impression sur la chambre et sur le public, fut celui du marin Jenkins. On ne sait trop ce qu'il y avait de vrai dans son histoire. Voici ce qui fut raconté dans le temps :

Jenkins aurait été pris par un garde-côte espagnol aux environs de la Jamaïque. Le capitaine aurait mis ses hommes à la torture et coupé une oreille à Jenkins lui-même, en lui disant : « Porte cela à ton roi! S'il était ici, je le traiterais comme je t'ai traité. » Ce fait se serait passé en 1731, mais fit peu d'impression dans le moment. Jenkins comparut à la barre de la chambre des com-

Digitized by Google

munes, raconta son histoire à sa manière, et montra, dit-on, son oreille, qu'il portait constamment avec lui. On lui demanda quelles avaient été ses impressions quand il se vit au pouvoir de ces barbares : il fit alors cette réponse restée célèbre : « Je recommandai, dit-il, mon âme à Dieu, et ma vengeance à mon pays ! » Cette histoire mit le comble à la fureur populaire.

Profitant de cette disposition des esprits, Pulteney, après un long et éloquent discours, proposa une série de résolutions. Il établissait pour les vaisseaux anglais : 1° le droit de libre navigation dans les mers d'Amérique, pourvu qu'ils n'entrassent dans aucun port espagnol ;

2° Le droit de communiquer librement entre deux possessions anglaises quelconques.

La position du ministre était embarrassante. Il ne voulait pas se refuser à reconnaître les droits de l'Angleterre. Il ne voulait pas non plus gêner les négociations avec l'Espagne, et irriter, sans retour, cette puissance. Il protesta qu'il était bien loin de vouloir abandonner les droits et priviléges qu'on venait de rappeler ; mais il voyait de l'inconvénient à les proclamer à cette heure. C'était dicter aux Espagnols un ultimatum, et s'ils refusaient de l'accepter, c'était rendre nécessaire une guerre qui ne devait finir que par l'entière soumission de l'un des deux partis.

Mais en même temps qu'il refusait de se rallier à la motion de Pulteney, il offrait une concession. « Je suis prêt, » dit-il, « à adhérer à toute motion de la chambre qui reconnaîtrait les pertes » souffertes par nos marchands. Ils ont complètement prouvé les » faits dont ils se plaignent et ont droit à une ample réparation. » Mais si nous pouvons obtenir cette réparation par des moyens » pacifiques, nous ne devons pas nous précipiter légèrement dans » une guerre dont nous avons beaucoup à craindre en cas de re- » vers, et dont nous ne pouvons espérer, en cas de succès, que ces » satisfactions et ces garanties que des négociations bien con- » duites peuvent encore nous donner. »

Il proposa des résolutions qui portaient en substance « que des saisies et captures illégales avaient été faites ; que les traités exis-

Digitized by Google

tants avaient été violés, et que les demandes de satisfaction avaient été infructueuses jusqu'à ce moment. » Après un vif débat, le ministre l'emporta à une assez grande majorité.

A la chambre des lords, Walpole, mal secondé par une partie de ses collègues, ne put empêcher l'opposition de faire passer quelques résolutions violentes qui furent portées aux pieds du trône sous la forme d'une adresse. La chambre confirmait que l'exercice du droit de visite constituait, à lui seul, une violation des traités.

Les efforts de Walpole tendirent, pendant toute cette session, à empêcher que les votes de la chambre ne vinssent entraver les négociations. Pour réussir il fut obligé de faire des concessions à l'opinion et de prendre une position qu'il devait regretter dans la suite.

Ces difficultés, du reste, étaient grandes pour lui à cette époque. Ses collègues, soit par esprit d'intrigue, soit par conviction, ne travaillaient que mollement au maintien de la paix, quelquefois même y apportaient des entraves directes. Le duc de Newcastle était alors ministre des affaires étrangères. Il n'y a rien de plus surprenant et de plus difficile à expliquer que la position importante qu'occupa cet homme dans les affaires de son pays. Avec des talents médiocres et dépourvu même de cette dignité extérieure qui suffit quelquefois, jointe au rang et à la fortune, pour maintenir la considération et le crédit d'un homme, il occupa, pendant quarante ans, dans un pays libre, les postes les plus importants. Le ridicule de ses manières en faisait la risée de tout le monde. Il courait au lieu de marcher ; sa parole confuse et embarrassée trahissait le désordre de ses idées ; toujours pressé et toujours perdant son temps ; accablant tous ceux qui l'approchaient de protestations fausses et de caresses exagérées qui ne trompaient personne ; sans cesse nouant de grandes intrigues et préoccupé de petites susceptibilités, mauvais ami, allié traître et sans foi. « Son nom, disait Walpole, c'est la perfidie. »

La seule bonne qualité que les historiens aient reconnue au duc de Newcastle, qualité rare à cette époque, c'est le désintéressement. Sa fortune, qui était immense, fut en grande partie dé-

Digitized by Google

pensée dans l'intérêt de son parti et de sa cause politique. Il faut dire, du reste, qu'il avait, au fond, un peu plus d'aptitude aux affaires que n'en promettaient les apparences. Sa correspondance montre un esprit délié qui saisit bien tout le détail d'une question. A la chambre il se jetait hardiment dans toutes les discussions, et quoique sa parole fût difficile, sa pensée souvent obscure, il était utile à son parti parce qu'il ne se déconcertait pas et n'avait jamais la conscience d'une mauvaise cause. Mais ces qualités ne lui auraient jamais suffi pour le rôle qu'il a joué dans les circonstances qui firent de lui le chef de la grande aristocratie whig, sans sa persévérante volonté de se maintenir au pouvoir à tout prix, et sans cette habileté, qu'il faut lui reconnaître, à prévoir et à suivre la bonne fortune, à deviner le succès et à tout sacrifier pour se mettre dans le parti du vainqueur.

Cette fois il comprit, avec la clairvoyance de l'intérêt personnel, que l'étoile de Walpole commençait à pâlir. Le roi, qui aimait les uniformes et les revues et avait combattu avec courage à Audenarde, se croyait un capitaine et penchait pour la guerre. Le pays était indigné contre l'Espagne; tous les hommes de talent étaient réunis contre Walpole; Newcastle prévit sa chute et manœuvra en conséquence.

Le chancelier, lord Hardwick, et le secrétaire d'état, lord Harrington, mus par des motifs plus désintéressés et croyant l'honneur de leur pays compromis, donnèrent aussi de grands embarras à Walpole. Souvent, dans la chambre des lords, ils tinrent le langage de l'opposition et servirent ainsi ses intérêts. Walpole savait bien que le plus sûr moyen d'obtenir la paix c'était de se montrer fort et prêt à tout événement. Il fit de grands préparatifs. Dix vaisseaux de ligne furent envoyés dans la Méditerranée; quelques vaisseaux isolés dans les Indes; les colonies menacées furent approvisionnées et fortifiées. Alors il négocia. Ses démonstrations eurent quelque effet sur le ministère espagnol. Il baissa un peu le ton et écouta les offres des négociateurs anglais. Avant la réunion du parlement on parvint à conclure une convention entre les deux pays; elle ne terminait que la question d'in-

Digitized by Google

demnité réciproque, qui restait fixée, en faveur de l'Angleterre, à la somme de 95,000 livres sterling. Des plénipotentiaires devaient se réunir promptement pour trancher les prétentions respectives des deux couronnes quant au droit de visite et aux limites de la Caroline et de la Floride.

Aux difficultés de la négociation étaient venues se joindre des difficultés nouvelles, étrangères au fond même de l'affaire. Le gouvernement espagnol réclamait de la compagnie de la mer du Sud 68,000 livres sterling, en vertu de l'assiento, traité qui assurait à cette compagnie le monopole de la traite des noirs. Le négociateur anglais espérait s'être débarrassé de cette affaire en avançant que son gouvernement n'était nullement identique avec la compagnie. « Au reste, » ajoutait-il, « si la somme est due, elle » sera certainement payée. » Le ministre espagnol La Quadra se plut à considérer ces paroles comme un engagement de la part du gouvernement anglais ; et au moment de conclure il voulut insérer dans le traité, que si la somme n'était pas payée, dans un bref délai, le roi d'Espagne se regardait comme en droit de suspendre l'assiento. L'Anglais se refusa quelque temps à admettre cette clause ; mais sachant le désir de son gouvernement d'arriver à un arrangement quelconque avec l'Espagne, avant la réunion du parlement, il prit sur lui de l'accepter.

Ce n'était là que les préliminaires d'un traité, et l'esprit public se montra aussi mécontent de ce qu'on avait fait que de ce qu'on avait négligé de faire. On aurait voulu la punition des commandants espagnols, le payement d'une somme de 340,000 livres sterling à la compagnie, et la renonciation à tout droit de visite sur les vaisseaux anglais. La convention était loin de satisfaire à de pareilles exigences.

Le parlement s'ouvrit le 18 février. Les débats sur l'adresse furent animés ; Pitt y prit une grande part. Il commençait alors à acquérir cette réputation oratoire et cet ascendant sur la chambre des communes qu'il sut toujours conserver depuis.

« Sommes-nous, dit-il, encore une nation, et qu'est-ce désormais » qu'un parlement anglais, si, avec plus de vaisseaux dans nos ports

Digitized by Google

» que toutes les marines de l'Europe, avec deux millions de sujets » américains, nous subissons la honte d'un traité si injuste et si » onéreux? On y trouve à chaque ligne les preuves de notre abais- » sement et de notre duperie. Elle a été exposée et mise au jour » d'une manière si complète, que je ne puis rien ajouter à l'in- » dignation qu'elle excite! »

« Par quelles évasions, par quels abus de mots espère-t-on » dissimuler cette honte publique? à qui la pourrons-nous cacher? » à notre pays? à nous-mêmes? Je voudrais qu'elle pût rester in- » connue à toutes les cours de l'Europe. Elles voient que l'Espa- » gne nous a parlé en maître; elles savent que cette convention » nous a été impérieusement dictée. Sur mon âme, monsieur le » président, je pense qu'elle stipule l'infamie nationale et n'est » qu'un expédient illusoire pour détourner le ressentiment du » pays, une trêve qui laisse leur cours aux hostilités de l'Espa- » gne, suspend contre nous la première des lois naturelles, celle » de sa conservation et de sa propre défense. Elle abandonne le » commerce anglais à la merci des diplomates et ne donne aucune » de ces garanties pour la sécurité future qu'a voulues le parlement » et qu'avait promises la couronne. Les plaintes désespérées de nos » marchands, la voix de l'Angleterre la condamnent. Que la culpa- » bilité en retombe sur la tête de celui qui l'a conseillée, et Dieu » veuille que la chambre n'en prenne pas sa part en l'approuvant! »

Walpole accepta hardiment toute la responsabilité de la convention. « La postérité lui tiendrait compte de ses efforts pour éviter » la guerre avec un pays qu'il nous importait tant de concilier, » dans un moment où la situation de l'Europe nous présentait beau- » coup de chances d'être attaqués de plusieurs côtés et fort peu » d'alliés. La guerre avec l'Espagne, après les concessions qu'elle » a faites, serait impolitique et injuste. L'Angleterre étant une » nation commerçante, la prospérité de ce commerce doit être son » premier intérêt. Et quand même la convention n'aurait pas ré- » pondu à l'attente de la chambre, ne faut-il pas se demander si » la guerre serait avantageuse au commerce; si nous avons des » espérances légitimes de succès, et si une guerre, même heureuse,

Digitized by Google

» avec l'Espagne, ne nous entraînerait pas dans une guerre incer-
» taine et coûteuse avec d'autres puissances? Toutes ces questions
» ne paraissent pas avoir occupé un instant nos adversaires. Ils
» établissent que nous devons immédiatement combattre, sans tenir
» compte de l'incertitude de l'événement, de l'interruption du
» commerce et de la grande dépense; et mettant de côté toutes ces
» considérations, ne devons-nous pas avoir égard à la justice, à ces
» mêmes traités dont on a tant parlé et dont on a si vivement ré-
» clamé l'exécution? Ces traités prohibent tout commerce avec les
» possessions espagnoles, excepté par l'unique vaisseau annuel.
» Nos vaisseaux, en contradiction directe avec ces conventions, ne
» doivent-ils jamais être visités, et le commerce des Indes espa-
» gnoles être ouvert à tous venants? Quelle différence, en effet, y
» a-t-il, entre un commerce entièrement libre et la facilité, non-
» seulement d'approcher de leurs côtes, mais d'y séjourner autant
» qu'il nous convient, sans être arrêtés ni visités? Telles sont ce-
» pendant les conditions injustes que réclament les partisans de
» la guerre. La convention, au contraire, stipule que les traités
» subsistants entre les deux pays serviront de bases pour régler
» toutes les discussions sur le commerce. La convention ne peut
» nous porter aucun dommage puisqu'ici, nos adversaires eux-
» mêmes sont forcés d'admettre que nous ne pouvons rien récla-
» mer au delà de l'exécution des traités. »

Dans ce peu de paroles de deux hommes qui furent les plus célèbres ministres de leur temps et de leur pays, nous croyons déjà retrouver leur caractère et la différence de leur esprit. L'un, sacrifiant volontiers la vérité, la réalité des choses et les grandes affaires qu'il avait à défendre, à l'éclat de sa brillante déclamation; mais échauffant, animant ses auditeurs, faisant sans cesse appel aux sentiments les plus élevés comme aux passions les plus vives; provoquant aux plus grands efforts et aux sacrifices héroïques; n'invoquant jamais à son aide les petites passions et les intérêts de bas étage. L'autre, esprit droit et plein de prévoyance, comprenait admirablement les affaires, les besoins du pays; mais ses arguments avaient quelque chose de vulgaire comme les sentiments

Digitized by Google

et les intérêts qu'il mettait en jeu. L'un devait donner, dans un moment de difficulté et de danger, une grande et belle impulsion; mais plus tribun que ministre, il était peu fait pour le gouvernement des affaires ordinaires L'autre, au contraire, devait maintenir et consolider, à travers bien des périls, le gouvernement qu'il servait, et laisser son pays plus prospère, plus riche, mais un peu plus corrompu qu'il ne l'avait trouvé.

Le ministre ne l'emporta qu'à 28 voix. C'était un triomphe pour l'opposition d'avoir diminué à ce point la majorité ministérielle. Elle semblait devoir en prendre plus de courage et redoubler d'efforts; ce fut cependant le moment qu'elle choisit pour quitter la chambre des communes. Ce funeste conseil leur avait, dit-on, été donné par Bolingbroke. Au moins ses lettres témoignent-elles qu'il approuvait leur résolution et qu'il les blâma dans la suite d'y avoir sitôt renoncé. Qu'une faible minorité, découragée par des échecs continuels, désespérant de ramener le pays à ses vues, abandonne le parlement pour ne participer à aucun degré aux mesures qu'elle ne peut empêcher, cela se conçoit; bien que la raison et l'expérience s'accordent pour condamner de pareilles résolutions; mais laisser le champ libre à ses adversaires au moment où ils s'affaiblissaient, où le pays se déclarait de toutes parts contre eux, où le résultat de la dernière division indiquait le changement prochain des esprits; choisir ce moment pour abandonner la lutte, c'est donner une preuve d'incapacité et d'aveuglement qu'il est difficile d'expliquer.

Il est cependant dans la nature de l'homme d'en agir ainsi. L'irritation et l'impatience d'avoir échoué sans cesse après avoir épuisé tous ses efforts, porte à ces actes désespérés. On s'exagère beaucoup l'impression que peut produire, sur le pays, ce grand vide laissé dans le parlement, et l'on ne réfléchit pas assez, que, si ce solennel avertissement ne produit pas l'effet qu'on en attend, l'on a usé les dernières ressources et l'on s'est privé du moyen naturel et légal de continuer la lutte. En général l'homme est trop pressé d'obtenir l'effet qu'il veut produire, d'arriver au but auquel il tend. L'action politique pour être sûre doit être lente.

Digitized by Google

L'expérience seule a pu éclairer les chefs de partis sur ce qu'ont d'impolitique ces retraites en masse. Ils y ont toujours perdu quelque chose aux yeux du pays; ils ont eu l'apparence au moins d'avoir déserté leur poste. Toujours ils ont été réduits à chercher un prétexte pour revenir, et souvent ils sont revenus avec moins de puissance et d'autorité.

A peine eut-on proclamé le chiffre de la majorité, que Wyndham se leva : « J'ai pensé, dit-il, qu'après tant d'arguments invincibles » contre la convention, la chambre tiendrait à cœur de ne point se » montrer solidaire d'une faction qui en veut aux libertés comme » aux biens de ses concitoyens. Il faut que la majorité ait été dé- » cidée par des arguments que je n'ai point entendus, ou que j'aie » manqué de sens pour les comprendre. Dans le premier cas, je » ne dois pas siéger plus long-temps dans une assemblée influen- » cée par des motifs que je ne puis dire; dans le second, je suis » désormais incapable d'être membre de cette chambre. Je prends » donc congé d'elle. Puisse cette providence qui est intervenue si » souvent en faveur des droits et des libertés de notre pays, conti- » nuer de veiller sur nous et nous préserver de l'insolence des en- » nemis extérieurs et de la corruption intérieure qui menacent » également la constitution ! »

Le geste et le débit de Wyndham ajoutèrent à l'insolence de ses paroles. On croit que son intention était de se faire mettre en prison et d'exciter en sa faveur une clameur populaire. Déjà un membre du cabinet se levait pour demander que l'orateur fût envoyé à la Tour de Londres, quand Walpole, plus habile, le devança et prit la parole.

« Je ne suis nullement inquiet, dit-il, des suites de la résolu- » tion que viennent de prendre l'honorable membre et ses amis. » Les vrais amis du pays et de la chambre leur savent gré d'avoir » enfin levé le masque et de s'être montrés ce qu'ils sont. Nous » pouvons nous défendre contre des rebelles; mais il est plus dif- » ficile de se préserver des traîtres. Ceux dont je parle ne se sont » jamais mêlés aux affaires de ce pays que pour les entraver et » servir la cause des papistes. La personne qui parle aujourd'hui

Digitized by Google

» au nom de cette faction, fut considérée comme le chef de ces » traîtres qui, il y a vingt et un ans, conspirèrent la destruction » de leur pays et de la famille royale, pour mettre sur le trône un » prétendant catholique. Il fut découvert grâce à la vigilance du » gouvernement qui lui pardonna; mais l'unique effet de cette » clémence fut de lui apprendre à se mettre à couvert de la loi » pour profiter de toutes les occasions de renverser les lois.

» Je ne crains qu'une chose, c'est qu'ils ne tiennent pas parole, » et qu'ils reviennent comme ils ont déjà fait une fois. J'espère » que leur conduite ralliera tous les amis du gouvernement, et que » ceux qu'ils ont décidés jusqu'à présent à les suivre comprendront » leur erreur, aujourd'hui que l'étendard de la rébellion a été levé » audacieusement. »

Quelques membres de l'opposition refusèrent de suivre leurs amis politiques. Le pays, tout irrité qu'il était contre le ministre, ne prit pas le change et accueillit froidement leur démarche. Ils ne cherchèrent plus que l'occasion de rentrer à la chambre. Le reste de la session s'écoula dans un calme inaccoutumé. Walpole put faire adopter sans obstacle quelques bonnes mesures commerciales et un traité de subsides avec le Danemark. Il s'agissait de payer au Danemark une somme annuelle de 250,000 dollars pendant trois ans, à la condition pour lui de tenir prêts six mille hommes au service de l'Angleterre. On expliquait ce traité en disant qu'il fallait prévenir la France, qui cherchait à attirer le Danemark dans son alliance; mais le vrai motif était puisé dans cet intérêt hanovrien qui a jeté tant de confusion dans la politique de l'Angleterre pendant le règne des premiers George. Le roi, comme électeur de Hanovre, avait acheté du Holstein un château nommé Steinhorst. La souveraineté de ce château était réclamée par les Danois, qui y envoyèrent des troupes. Ces troupes furent repoussées et battues. La cour de Copenhague, vivement irritée, faisait de grands préparatifs quand le traité de subsides fut conclu et le Danemark apaisé. Ce traité n'aurait pas manqué (et non sans raison) de soulever les plus violents débats; mais l'opposition n'était pas à son poste et il passa sans résistance.

Digitized by Google

La session terminée, Walpole tourna toute son attention vers les négociations avec l'Espagne. Mais, dans ce pays, aux difficultés naturelles des affaires, le langage et l'attitude de l'opposition anglaise avaient ajouté des difficultés nouvelles. L'Espagne, blessée dans son orgueil, ne sut pas distinguer le gouvernement de ses adversaires. Le ministre avait été forcé, comme nous l'avons vu, de faire des armements qui avaient dès l'abord fait réfléchir le ministère espagnol, mais qui irritérent la fierté de la nation et rendirent la paix plus difficile.

Le cabinet de Madrid refusait en effet toute concession tant que la flotte anglaise resterait dans la Méditerranée. Le roi lui-même dit au résident anglais qu'il se croyait libre de suspendre l'assiento tant que les sommes dues par la compagnie de la mer du Sud ne seraient pas payées. La Quadra déclarait en outre que si l'on n'admettait pour base du traité la reconnaissance du droit de visite, il serait inutile d'entrer en négociation. Le ministère anglais, de son côté, demandait que l'Espagne renonçât entièrement à ce droit. Il rappelait que les engagements qu'elle avait pris par la dernière convention n'avaient pas été remplis; il faisait remarquer que l'inexécution de ces engagements avait changé les rapports des deux cabinets, et en forçant S. M. britannique à de grandes dépenses, l'avaient obligé à être plus exigeant et plus pressant dans ses demandes. Dans le fait, ce qu'on voulait de la cour de Madrid c'était un nouveau traité. Keene avait reconnu lui-même que l'ancien assurait le droit de visite à l'Espagne. L'Anglais ne reçut qu'une réponse évasive et demanda aussitôt ses passe-ports. C'était la guerre : elle fut déclarée le 19 octobre 1739.

Cette nouvelle fut reçue dans toute l'Angleterre avec des cris d'enthousiasme. Le pays, excité par ses poètes et ses orateurs, fatigué de l'administration habile mais un peu terre à terre de Walpole, las des bienfaits de la paix, qu'il goûtait depuis si long-temps, et oublieux des maux qui suivent la guerre la plus heureuse, comptant du reste sur la supériorité de ses forces, qui devaient rendre la victoire facile et la lutte aussi profitable que glorieuse, se livra tout entier à la joie et parut comme enivré.

Digitized by Google

On alluma des feux dans les rues de Londres et toutes les cloches sonnèrent en signe d'allégresse. A ce bruit Walpole s'écria, dit-on : « Qu'on les laisse sonner, bientôt ils s'en repentiront. » Ce peu de mots échappés à son humeur suffiraient peut-être pour montrer à quel point il sentait lui-même le changemeut de sa position ; lui qui jusqu'alors portait si légèrement le fardeau du pouvoir, qui faisait tout sans avoir l'air affairé, dont le caractère était si égal, l'humeur commençait à le gagner. Dès ce moment, en effet, il ne fut plus que l'instrument des mauvaises passions qu'il ne partageait pas. Bravé par les uns, trahi par les autres, il ne conserva que l'extérieur de ce pouvoir qu'il avait manié si long-temps sans partage.

Quant à la guerre, il nous paraît évident qu'elle était injuste. L'Angleterre avait à se plaindre de quelques griefs ; mais c'était de ces abus qui sont peut-être inséparables de l'exercice du droit de visite. L'Angleterre contestait le droit même, qui était cependant écrit dans le pacte ; et c'est après avoir accablé d'outrages un pays naturellement fier et susceptible, qu'on lui demandait de traiter sur de nouvelles bases et de renoncer à ce que lui assuraient les traités. Politiquement la guerre était une faute. L'Angleterre devait se trouver seule dans la lutte. Il était probable que la France, attachée par des liens de famille et des intérêts communs à l'Espagne, s'unirait à elle tôt ou tard. La Hollande entendait rester neutre malgré de vives sollicitations, et l'empereur occupé d'autres soins ne voulait pas prendre parti.

On a beaucoup blâmé Walpole de n'avoir pas donné alors sa démission. Dans l'intérêt de sa réputation et même de son avenir politique, il eût mieux fait peut-être d'en agir ainsi. Le défaut principal de sa conduite était de ne jamais combattre de front les difficultés, mais de chercher à amortir le choc des oppositions en entrant un peu dans leurs idées. Il arrive alors que l'on perd toute la force que donne la conviction, et toute cette autorité qui s'attache à la raison unie à la bonne foi, et ceux dont vous avez adopté l'opinion par intérêt et par nécessité vous voient avec défiance devenir l'instrument d'une politique qui vous a été imposée.

Digitized by Google

Il faut cependant tenir compte à Walpole des raisons qu'il a pu se donner à lui-même pour rester au pouvoir, et ne pas juger avec trop de précipitation et de sévérité les fautes qu'il est si facile de commettre dans cette charge périlleuse du gouvernement des affaires humaines. Il y avait lieu d'espérer que cette clameur populaire s'apaiserait en y donnant quelque satisfaction. En s'y opposant ouvertement, au contraire, il pouvait non-seulement être emporté lui-même, mais voir se détruire entre des mains malhabiles cette prospérité qu'il avait su conserver à son pays, et compromettre peut-être cette cause de la révolution de 88 qu'il avait toujours fidèlement servie. Il ne faut pas oublier les honteuses querelles de ses successeurs, ni la faiblesse et le désordre qui s'ensuivirent. Trois ans après sa retraite, la guerre civile éclata en Écosse, et l'armée du prétendant fut à quarante lieues de la capitale.

La guerre, qui n'était point motivée dans l'origine, l'était devenue depuis. Les clameurs de l'opposition avaient irrité l'Espagne au point qu'elle se serait refusée à toute réparation, à tout arrangement. Fallait-il rester à son poste et diriger une guerre qu'il n'avait pas su conjurer, ou devait-il se retirer emportant l'odieuse épithète d'homme de l'étranger, et laissant les affaires de son pays entre les mains du parti qui les lui disputait. L'histoire et l'événement ont prononcé; nous n'en appellerons point de ce jugement. Nous avons voulu seulement, pour mettre le lecteur à même de former un jugement impartial, reproduire les raisons qui ont pu le déterminer.

Ses amis affirment qu'il offrit alors sa démission, et ne la reprit qu'aux vives sollicitations du roi. Si le fait est vrai, et il n'est nullement prouvé, il n'ajoute que peu de chose à notre considération pour son caractère. On tient peu de compte, et avec beaucoup de raison, d'une démission donnée sans une ferme et persévérante volonté de la maintenir. Toujours elle a, dans ce cas, l'apparence d'un jeu joué, et la ténacité avec laquelle Walpole s'attacha plus tard à un vain reste de puissance prouve qu'il manquait à la fois de cette justesse de coup d'œil qui saisit le moment de la retraite, et de cette fermeté de caractère qui apprend à se

Digitized by Google

passer du pouvoir. L'illustre Burke, avec cette largeur de vues qui lui est habituelle, a porté sur les hommes et les événements de ce temps le jugement suivant : « J'ai remarqué une erreur dans » la conduite de Walpole. Jamais il n'osa présenter sa cause dans » toute sa force. Il transigea et usa de ruses continuelles ; adop- » tant à peu près les sentiments de ses adversaires, il combattit » leurs conclusions. C'était choisir une position fausse. Ses en- » nemis avaient raison sur le terrain où il voulait bien les suivre ; » mais la justice de sa cause lui en offrait un meilleur. L'examen » des documents originaux m'a parfaitement convaincu de l'injus- » tice de la guerre et de la fausseté des prétextes dont on colora » cette mesure. Quelques années après j'eus l'occasion d'appro- » cher ceux qui agirent contre Walpole et qui excitèrent tant de » clameur. Pas un d'eux n'a justifié la guerre, ni essayé de dé- » fendre sa conduite. Ils ont condamné l'une et l'autre avec cette » liberté qu'on apporte à juger les événements qui vous sont étran- » gers. Il en sera toujours ainsi. Ceux qui ont poussé le peuple à » des désirs injustes se condamneront eux-mêmes plus tard ; ceux » qui ont cédé à ces désirs par faiblesse seront condamnés par » l'histoire. »

Pour lutter contre tant d'hommes de talent, animés par l'espoir du succès, et qui se sentaient portés par l'opinion publique, Walpole ne pouvait guère compter que sur lui-même. Il n'était soutenu que par des hommes médiocres ou peu considérés, ambitieux de bas étage et sans principes, comme ce Young dont il disait lui-même : « Il n'y a que son caractère qui puisse déprécier ses talents, et ses talents soutenir son caractère. » Ceux de ses collègues qui étaient d'accord avec lui lui étaient de peu de secours. Newcastle relevait la tête et devenait plus intraitable à mesure que Walpole devenait moins puissant. Ses querelles avec cet homme, autrefois si souple, étaient de jour en jour plus fréquentes. Walpole voulut faire entrer au cabinet lord Harvey, dont l'esprit caustique avait offensé Newcastle ; celui-ci s'y opposa avec violence, menaça même de donner sa démission. Son frère Pelham et le chancelier devaient en faire autant : mais Walpole, forcé à

Digitized by Google

des concessions vis-à-vis de ses ennemis, retrouva encore cette fois sa fermeté à l'égard de ses collègues, et l'emporta. Newcastle, dont les démissions étaient rarement sérieuses, se soumit.

Plus tard, lorsqu'on discutait la conduite de la guerre, Newcastle demanda que l'on envoyât de nouveaux vaisseaux sur les côtes d'Amérique. Walpole, qui désirait ne pas trop dégarnir l'Europe, fit quelques objections, et s'écria : « Quoi! pas un pauvre vaisseau ne nous restera? Devons-nous tout risquer pour l'Amérique, et entièrement négliger notre pays. Du reste, continua-t-il avec violence, je ne m'oppose à rien; je cède sur tout; je passe pour tout faire; je suis responsable de tout; et Dieu sait que je n'ose pas insister en faveur des mesures que je crois les meilleures. Mon opinion est qu'il faut retenir une partie de l'escadre qui part pour les Indes Occidentales; mais je n'ose pas, je ne veux pas faire de changement. » Et, comme on proposait de remettre à un autre jour la délibération sur l'envoi des vaisseaux : « Non, s'écria-t-il avec irritation, qu'ils partent! qu'ils partent! »

Horace Walpole fait, à cette époque, un triste tableau de la situation de l'esprit de son père sous le poids de tant de difficultés et de dégoûts. Lui qui jusqu'alors avait conservé tant d'égalité d'humeur et de liberté d'esprit, qui s'endormait autrefois aussitôt que sa tête touchait l'oreiller, passait des nuits agitées et sans sommeil; lui qui, à table, oubliait les soucis du ministère et se montrait le plus gai et le plus libre des convives, restait quelquefois des heures entières les yeux fixés et sans ouvrir la bouche. Cependant son activité ne se ralentit pas : il se montra encore plein de ressources.

Connu pour s'être opposé à la guerre, il voulut échapper au reproche de ne pas la pousser avec vigueur. Il fit de grands préparatifs, pourvut à tout avec soin, et envoya sur le théâtre des hostilités des armements considérables.

Nous avons souvent vu à quel point le Hanovre et tout ce qui y avait rapport était devenu une source d'embarras pour le gouvernement anglais. Walpole conçut l'idée d'obtenir du roi qu'après sa mort le Hanovre dût être séparé de l'Angleterre. Onslow,

Digitized by Google

qui présidait alors la chambre, et qui a laissé des notes curieuses sur cette époque, raconte que Walpole le prit un jour à part et lui dit : « Que penseriez-vous si j'apportais à la chambre le consen-
» tement du roi à ce qu'aucun membre de sa famille ne pût pos-
» séder en même temps les deux couronnes d'Angleterre et de
» Hanovre ? — Monsieur, dit Onslow, vous apparaîtriez comme
» un ange du ciel. — Ce sera fait, répliqua Walpole. » Le projet cependant n'eut pas de suite, soit qu'il trouvât dans la famille royale des difficultés plus grandes qu'il ne l'avait cru, soit que le temps lui ait manqué.

Mais l'expédient le plus singulier auquel il eut recours à cette époque, c'est sa correspondance avec le prétendant. Nul homme n'avait servi avec plus d'efficacité la cause de la maison de Brunswick ; nul n'avait plus contribué à ôter l'espérance aux partisans de la dynastie déchue. Quel dut être l'étonnement de Jacques en recevant, d'un envoyé du ministre, l'assurance de son attachement et des promesses de concours ! Walpole demandait seulement à être rassuré sur les intentions de Jacques touchant la religion protestante, et la sécurité personnelle des princes de la maison de Hanovre. La réponse de Jacques existe ; elle est digne et pleine de prudence : on trouve peu de lettres semblables dans ce qui nous est resté de cette famille malheureuse.

Jacques montre une juste défiance, ne repousse pas absolument les avances du ministre, mais demande des preuves plus positives de ses bonnes intentions. « S'il poursuit, écrit-il, des mesures
» qui tendent manifestement à mon rétablissement, je serai per-
» suadé de sa sincérité et le récompenserai en proportion de la
» part qu'il aura prise à cet heureux événement. Quoi qu'il en soit,
» je n'ai aucune difficulté à le satisfaire sur les deux objets de ses
» préoccupations, puisque, même en ne tenant pas compte des
» désirs qu'il manifeste, je suis décidé à protéger et à assurer
» l'église d'Angleterre selon les promesses réitérées que j'en ai
» faites, et serai prêt, lors de ma restauration, à donner toute
» sécurité raisonnable que le parlement pourra me demander.
» Quant aux princes de la maison de Brunswick, je n'ai, grâce à

Digitized by Google

» Dieu, aucun ressentiment contre eux ni contre qui que ce soit.
» Je ne regretterai pas de les voir vivre heureux dans leur pays,
» quand je serai en possession de mon royaume; et s'ils tombent,
» par hasard, entre mes mains, je ne toucherai certainement pas
» un cheveu de leur tête. »

Nous ne voulons pas justifier la conduite de Walpole dans cette occasion; mais il importe de rendre à sa démarche son véritable caractère. Ces correspondances avec le prétendant étaient assez fréquentes parmi les hommes politiques les plus engagés dans les intérêts de la maison de Brunswick. Elles avaient deux objets : 1° d'assurer la bienveillance de la famille proscrite au cas où elle serait replacée sur le trône; 2° connaître les secrets des jacobites, saisir le fil de leurs intrigues, et en même temps se procurer les moyens d'agir sur le parti en Angleterre. Walpole n'avait, sans doute, en se mettant en rapport avec les Stuarts, que ce dernier objet en vue. Il était arrivé, en servant la famille régnante, au comble des grandeurs politiques. Le ministre tout-puissant de la maison de Brunswick n'avait rien à gagner et pouvait tout perdre à une restauration. A défaut de principes, ses préférences comme ses souvenirs et ses intérêts devaient le retenir dans le devoir; car tous ses efforts avaient tendu à surveiller et à déjouer les intrigues du parti jacobite. On ne dément pas en un instant les sentiments de toute sa vie.

Il est probable qu'il voulut seulement engager Jacques à agir sur ses partisans en Angleterre, et par là ralentir l'ardeur des jacobites, les séparer, au moins momentanément, de l'opposition, affaiblir les forces de celle-ci, et semer la défiance entre les différentes fractions. Bien que Jacques n'ait point donné dans le piége, nous verrons que la démarche de Walpole ne laissa point de jeter quelque incertitude sur la conduite du parti. Sunderland avait de même entretenu une correspondance avec Jacques, de l'aveu de George Ier. Il est assez probable que Walpole, à son tour, s'assura avant d'agir de l'aveu de son maître.

G. H.

Digitized by Google

## LES LITTÉRATEURS DE L'EMPIRE.

# M. DE JOUY.

Il y a un mois à peine qu'un petit nombre d'artistes et de gens de lettres réunis à Saint-Germain, accompagnaient au champ du repos un des derniers représentants de la littérature impériale. Après avoir vaillamment défendu les principes de son école, cet intrépide champion s'était enfin retiré de la lutte, sans trop savoir s'il était vainqueur ou vaincu, et répétant à tout hasard le mot de Montaigne : « Le vrai vaincre a pour son rôle le choc et non pas le salut, et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre. » C'est en méditant sur cette consolante maxime que M. de Jouy venait de s'éteindre dans le calme d'une heureuse vieillesse. Maintenant que la postérité a commencé pour lui et pour le système littéraire dont ses œuvres furent une manifestation assez fidèle, nous en pouvons parler à notre aise. Les temps de l'ardente polémique sont passés, et l'on peut, en toute tranquillité, écrire une page d'histoire, car c'est à peine si, en cherchant bien, on trouverait encore, sur la place où furent les deux camps rivaux, quelques retardataires

Digitized by Google

criant bataille. Toute armée a ses traînards. Quand la journée est finie, quand l'arène est déserte, un coup de feu retentit parfois au milieu du silence. C'est un soldat égaré qui a peur de son ombre et qui se donne le plaisir d'étonner les échos. Il faut s'attendre à ces épisodes, grotesques le plus souvent.

M. de Jouy vint au monde en pleine paix littéraire et politique, au milieu de cette année 1769 dont le principal événement fut la première représentation de l'*Hamlet* de Ducis. Il eut le rare bonheur de visiter, tout jeune encore, l'Amérique et l'Inde presque à la même époque où M. de Chateaubriand promenait ses rêves inspirés dans les solitudes du Nouveau-Monde. Nous aurons plus tard l'occasion de rechercher l'influence que les voyages de M. de Jouy purent exercer sur son esprit. Après avoir servi quelque temps dans l'état-major du général Dumouriez, il brûla sa dernière cartouche et mit l'épée au clou. Ses goûts paisibles et ses instincts d'élégance le poussaient ailleurs que dans les camps. La société commençait à se rétablir des secousses violentes de 93. Les salons venaient de rallumer leurs feux et de rouvrir leurs portes aux gonds un peu rouillés. Les fêtes ne se cachaient plus derrière d'épais rideaux, et l'on dansait sans mettre de sourdines aux violons. Partout renaissait la libre causerie, cette fleur de l'esprit français. Le tutoiement général, horrible violence exercée par la terreur sur le génie de notre langue, n'affligeait plus l'oreille. On disait bien encore citoyen en parlant aux hommes, mais il n'y avait presque plus de citoyennes. Nous lisons en effet dans les journaux du temps, à propos d'une tragédie nouvelle : « Le *citoyen* Michaud remplira le rôle de Rhamsès, et *madame* Saint-Phar celui d'Alzire. » L'anarchie politique avait cessé, la langue elle-même rentrait dans l'ordre ; encore un peu de patience et le citoyen Michaud allait s'entendre appeler M. Michaud. Les merveilleux n'étaient plus réduits pour unique toilette à la carmagnole *élégante et pincée*. Cette loque, livrée de la nation, avait disparu. Sous les magnifiques ombrages du jardin des Tuileries, qui venait, lui aussi, d'être remis à neuf, les roses refleurissaient autour des déesses de marbre, dans ces beaux parterres

Digitized by Google

d'où la main économe de quelques tribuns faméliques les avait exilées.

Le moment était à souhait pour M. de Jouy, qui visait d'abord à des succès d'homme du monde, et qui les obtint sans peine. Plus tard, lorsqu'il prit la plume, il avait déjà autour de lui un public d'élite merveilleusement disposé pour l'homme aimable, le causeur à la mode, dont les jugements faisaient autorité, dont les mots heureux, colportés par des admirateurs empressés, défrayaient en partie la chronique des salons. Plus d'une fois, sans doute, on lui avait dit : Quand vous en aurez le temps, pourquoi donc n'écririez-vous pas une de ces belles histoires que vous contez si bien? Ç'a été de tout temps un grand malheur pour beaucoup d'écrivains de préférer les cénacles littéraires et les bureaux d'esprit où l'intelligence se boursoufle dans de vagabondes et de trop chaudes discussions, à ces réunions de choix qui enseignent la simplicité de la parole, l'atticisme de la pensée, les vives et délicates allures du style, la franchise élégante de l'expression, cet art enfin de faire goûter la crudité d'un mot, qui donne une verdeur si savoureuse aux œuvres des écrivains mêlés au monde. Je citerai comme exemples madame de Sévigné et Saint-Simon. Pour être juste envers M. de Jouy, il faut reconnaître que les écrivains de son temps ne savaient trop où chercher leurs modèles. La langue poétique se mourait de langueur; la prose elle-même n'avait plus de sève; c'était partout un langage de convention qui ne trouvait pas de milieu entre la sécheresse des froids imitateurs de Voltaire et l'emphase des disciples enthousiastes de Rousseau. Dans cette période de l'histoire littéraire, on voit les mots se démonétiser rapidement; ils perdent leur valeur primitive et ne réveillent plus que des idées vagues dans l'esprit. Laharpe, l'oracle critique du moment, prêche le goût, c'est-à-dire la sobriété du style, au moment où le style épuisé a besoin au contraire des plus vives excitations; encore le goût comme l'entendait Laharpe n'était-il pas la tempérance, mais la diète presque absolue. Un petit nombre d'esprits luttent cependant contre ces funestes tendances, entre autres M. de Chateaubriand qui cherche sa forme et n'ose pas



Digitized by Google

tout d'abord rompre en visière à ce qu'on appelait alors les règles de la tradition. Où prendre l'audace de mettre la main sur l'arche sainte?

Les écrivains d'un ordre inférieur n'essaient même pas de se dégager du milieu où ils étouffent. A peine tiennent-ils la plume que les scrupules les plus puérils leur arrêtent la main; la pruderie de la forme gagne le fond ; inquiets, étonnés, tremblants, ne sachant plus comment écrire ce qu'ils pensent, ils finissent par ne plus savoir penser, et la composition littéraire devient peu à peu une sorte de tour de force dont le mérite consiste à triompher habilement de certaines exigences matérielles. Un critique du temps exprime cette opinion sur le théâtre : « Chez nous la tragédie se soumet à des entraves qui, *en créant des difficultés*, assurent la gloire du poète qui les surmonte, font d'un métier vulgaire et en quelque sorte mécanique un art surnaturel et divin; et, suivant la belle expression d'Horace, distinguent du vulgaire les rares et célestes génies qu'une inspiration privilégiée appelle à des triomphes *qui doivent tout leur éclat aux obstacles qu'il a fallu vaincre pour les remporter.* » Voilà de bien grands mots et un bien mauvais style pour avouer naïvement que l'on a perdu le sens du beau, et que dans l'ignorance où l'on est des qualités réelles d'une œuvre de théâtre, on ne tient plus guère compte que de certaines difficultés de convention qu'il faut vaincre. Ne vous semble-t-il pas entendre ce personnage de Molière qui s'écriait : « Vous avez manqué votre protase, monsieur; je soutiens qu'un ouvrage qui n'a pas de protase est indigne d'occuper l'attention des honnêtes gens ! »

Cet affaissement de la pensée, ce rétrécissement général des esprits expliquent en partie le succès qu'obtint l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, œuvre capitale de M. de Jouy, celle du moins qui rendit son nom populaire. Avant cette publication, M. de Jouy avait composé des opéras et des vaudevilles; il avait débuté par un livre intitulé *La galerie des femmes, collection de tableaux recueillis par un amateur*. Ce livre contenait entre autres nouvelles : *Zulmé ou la femme voluptueuse, Corinne ou la femme à tempérament, Sa-*

Digitized by Google

*pho ou les Lesbiennes,* etc. A les juger sur leurs titres, ces nouvelles, publiées vers la fin du dernier siècle, étaient probablement écrites dans le goût des romans libres alors en vogue. Ce premier ouvrage de M. de Jouy n'a pas été réimprimé et ne se trouve plus nulle part. Passons tout de suite à ces fameuses lettres d'un ermite sur les mœurs et les usages parisiens au commencement du dix-neuvième siècle.

Il est à remarquer que la curiosité publique n'a jamais fait défaut aux artistes qui ont essayé de reproduire la physionomie de ce monde à part, essentiellement variable et multiple, qui se nomme Paris. Le crayon et la plume ont obtenu dans ces tentatives leurs succès les plus bruyants, je ne dis pas les plus durables. Les plus grandes audaces en ce genre n'ont eu besoin pour réussir que de bien prendre leur temps. Le hasard entre pour beaucoup là comme partout. Pendant que les fins observateurs hésitent, n'osant trop se fier à leur coup d'œil, et se sentant pris de vertige quand leur regard plonge dans le gouffre sans fond de la société parisienne, survient un homme plus téméraire, qui risque la partie et la gagne, bien souvent avec des dés pipés. Un des esprits les plus pénétrants de ce temps-ci a écrit à ce sujet les lignes suivantes bonnes à mettre sous les yeux des prétendus peintres de mœurs : « J'ai vu la province pendant quelques mois, et j'écris un livre ; mais je n'ose parler de Paris que j'habite depuis vingt ans. Le connaître est l'étude de toute la vie, et il faut une tête bien forte pour ne pas se laisser cacher le fond des choses par la mode, qui, en ce pays, dispose plus que jamais de toutes les vérités.... A Paris on est assailli d'idées toutes faites sur tout ; on dirait qu'on veut bon gré mal gré nous éviter la peine de penser et ne nous laisser que le plaisir de bien dire.... La grande et foncière différence de Paris avec la province, c'est qu'à Paris on voit tout à travers le journal ; tandis que le bourgeois de province voit par ses yeux, et de plus examine avec une profonde curiosité ce qui se passe dans sa ville. A Paris la foule est-elle rassemblée au bout de la rue, ma première idée est que cette foule va salir mon pantalon blanc et m'obliger à rentrer chez moi. Si je vois une figure un peu



Digitized by Google

civilisée, je m'informe de la cause de tout ce bruit. — C'est un voleur, me dit-on, qui vient de sauter par une fenêtre avec une pendule sous son bras — Bon! me dis-je, demain je verrai le détail dans la *Gazette des tribunaux.* » La justesse de cette observation, bien plus importante qu'elle ne le paraît d'abord, a été consacrée par des faits contemporains. A mesure que Paris, par son immense développement, devient d'une étude plus difficile, on voit les artistes qui font profession de le regarder à la loupe, s'éloigner peu à peu du terrain ingrat de l'observation pour se jeter dans le champ de la fantaisie. Ils décrivent une ville imaginaire et la peuplent d'êtres fantastiques. A tout prendre nous préférons ces rêveries trop souvent extravagantes à de fades peintures sans caractère et sans valeur, exactes si l'on veut, mais d'une exactitude rebutante parce qu'elle s'attache à des vulgarités. Une œuvre véritablement grande et belle, à notre avis, ce serait un tableau philosophique de Paris, dans le sens élevé du mot. L'écrivain qui l'entreprendrait devrait caractériser le mouvement intellectuel de cette vaste cité dont le cerveau fermente sans cesse, l'influence qu'elle exerce sur les idées et sur les mœurs, et celle qu'elle subit à son tour. Le programme est seulement indiqué, et c'est assez pour montrer combien la tâche serait ardue. Qui voudrait aujourd'hui, et surtout qui oserait l'accepter? Au-dessous de cela, il ne reste guère, selon nous, que de simples questions de statistique à résoudre.

On pense bien que ce n'est pas à ce point de vue élevé que s'est placé M. de Jouy. Outre que la littérature de son temps n'avait pas de telles audaces, le génie supérieur qui gouvernait alors la France ne les aurait pas encouragées. Napoléon montait volontiers sur les sommets d'où l'on apercevait tous les royaumes de la terre pour y être tenté par les esprits; mais comme il connaissait le fort et le faible de la nature humaine, il n'aimait pas que d'autres que lui s'exposassent à la tentation. Littérairement parlant, M. de Jouy n'était pas homme à risquer l'aventure. Quant à entreprendre des peintures de fantaisie, ce n'était pas davantage le fait d'une école qui se croyait trop pénétrée des principes de la véritable comédie de mœurs pour douter un instant de sa puissance d'observation.

Digitized by Google

Les auteurs comiques de ce temps sortent tranquillement de chez eux un carnet à la main et le crayon aux doigts pour aller recueillir des notes çà et là, avec une assurance qui fait plaisir à voir : « Lundi dernier, dit M. de Jouy, muni d'une bonne houppelande, et, par excès de précaution (car le temps était superbe), d'un parapluie dans son fourreau, je me mis en course vers deux heures. » Le bel équipage que voilà, et quels beaux résultats ne doit-on pas attendre d'une expédition philosophique qui peut être compromise par une averse! On va à certains moments recueillir des observations sur les mœurs comme on irait faire ses provisions au marché. Tout cela sur un ton de bonhomie comique et avec une sérénité patriarcale. L'observateur est sorti un jour de carnaval, en bonne houppelande et muni d'un parapluie (dans son fourreau). Il rencontre des masques habillés en sauvages. « Je m'arrêtai pour donner du bonbon à une petite fille de trois ans, jolie comme l'amour, et vêtue, comme l'était sa bisaïeule, avec une robe à longue taille plissée, une petite coiffe à barbes et une large mouche au coin de l'œil. » C'est à des traits de ce genre qu'on reconnaissait alors le philosophe aimable, le philanthrope éclairé, plein de haine pour le vice, mais professant la plus touchante indulgence pour les gens vicieux, parce que le malheur de ces gens-là est si grand qu'il doit inspirer plus de pitié que de colère. Cette fausse naïveté, ces grâces bouffies, cette sensiblerie bourgeoise composent une partie de l'héritage laissé par les philosophes de la fin du dix-huitième siècle. En pleine guerre contre le préjugé et le privilége, ils invoquent les principes d'égalité; ils montrent sans cesse la nature au peuple, comme Antoine montrait aux Romains la robe de César. Ils recherchent les émotions de famille, les tableaux d'intérieur, les scènes larmoyantes. Dans le but de toucher fortement, de réchauffer les âmes, de rendre le cœur enfin à une société atrophiée par l'égoïsme, ils créent un genre faux et mettent à la mode les banalités sentimentales et les averses d'attendrissement, si bien qu'ils laissent à leurs successeurs une nature de convention, la manie des grandes maximes, une philanthropie emphatique et des préjugés nouveaux



Digitized by Google

à la place des préjugés détruits. C'est à travers tous ces mensonges que s'exerce l'observation de M. de Jouy. Elle va, terre à terre, s'arrêtant aux apparences, effleurant les surfaces, et se faisant annoncer dans les maisons où elle entre pour ne surprendre personne en déshabillé. Elle sait à quelle heure le marchand du coin ouvre sa boutique, combien vaut le dîner de l'étudiant et ce qu'il en coûte pour avoir l'honneur d'être le parrain de quelqu'un. Dites-lui que vous avez envie de déménager. Prenez garde, vous répond-elle : *trois déménagements équivalent à un incendie*, et elle le prouve. Aucune grosse vérité ne lui échappe, mais les petites, de taille plus svelte, lui glissent dans les doigts. On comprend que de tels observateurs, lorsqu'ils se trouvent à court de souvenirs, sortent sans façon dans la rue, un calepin à la main. De quoi s'agit-il après tout, sinon de surprendre le secret de la comédie, ce secret qui court la ville ? Malheureusement lorsqu'il est question de faire la statue d'un observateur véritable comme Molière, qui n'a de sa vie pris une note sur la place publique, on ne manque jamais de le représenter dans l'attitude d'un homme prêt à écrire quelque judicieuse remarque. Les tablettes sont ouvertes sur ses genoux, la pointe du crayon cherche ses lèvres pour s'y humecter. Tremble maintenant, avare, ou toi, marquis ridicule, qui passes ! O malheureux artistes, que je vous en voudrais de vous comprendre si peu les uns les autres, si vous n'aviez cette excuse que le goût bourgeois n'admet pas la statuaire autrement et qu'on ne lui ferait jamais accepter un Molière, un Lesage, pas même un Destouches sans tablettes et sans crayon! Pour moi, je ne puis regarder ces choses-là qu'avec un sentiment de répugnance invincible ; je m'en amusais d'abord, et j'ai fini par m'en attrister. Il me semble, au lieu d'un moraliste profond, voir une sorte d'espion ridicule observant niaisement les allées et venues de son quartier.

Certains succès récents peuvent seuls donner une idée de la vogue qui accueillit ces lettres d'un ermite de la Chaussée d'Antin, publiées hebdomadairement dans la *Gazette de France*. En les parcourant aujourd'hui, on se demande quel plaisir pouvait

Digitized by Google

prendre le public de 1811 à lire ce qu'il savait aussi bien que M. de Jouy lui-même. Les livres ont leurs destinées, et c'est surtout en fait de modes littéraires qu'il ne faut s'étonner de rien. L'ermite avait la réputation d'être bonhomme, autrement dit finement railleur, frondeur sans méchanceté; mais nous cherchons en vain la portée et le trait de ses épigrammes. La simplicité de ses tableaux, qui ferait sourire un enfant d'aujourd'hui, charmait les hommes de l'ère impériale qui vivaient cependant dans une sphère d'énergie et d'action grandiose. Après un bulletin de bataille où chacun tremblait de trouver un ami, un frère parmi les morts, lire les innocentes observations de l'ermite sur les matinées d'une jolie femme ou sur la vie de château, c'était passer assez brusquement du grave au doux pour que le livre tombât des mains du lecteur. Et pourtant ce livre était lu avec intérêt. Les héros sont, dit-on, des enfants après le combat; nous n'admettons pas, pour notre part, cette poétique explication d'une anomalie si bizarre. De notre temps, les commotions violentes ont cessé, la paix est dans l'air, et cependant on ne se lasse pas des récits furibonds et des fantasmagories les plus barbares. Voilà le contraste retourné. Le mieux est de ne pas s'arrêter à chercher le mot de ces énigmes. Il y a toujours dans les masses un fond de mauvais goût qui demande un aliment et qui le trouve. Chaque époque littéraire doit avoir sa *Clélie* ou son *Astrée*. Le grand bruit qui se fait autour des mauvais livres adoptés par la mode met le public en haleine et le maintient dans l'habitude de lire, habitude qu'il perdrait bien vite s'il ne se publiait que des œuvres d'élite. A la faveur de cette disposition des esprits, un chef-d'œuvre s'infiltre peu à peu dans la foule, et vraiment il jouerait de malheur s'il ne faisait pas son chemin en un siècle ou deux. Pris à ce point de vue, il n'y a pas de mauvais ouvrages qui soient complétement inutiles. Ils servent du moins à faire la part du feu. Je les comparerais volontiers à ces comètes qui se montrent de temps en temps tout exprès pour attirer l'attention sur les travaux des astronomes.

Autre question : après le grand succès de *l'Ermite de la*



Digitized by Google

*Chaussée d'Antin*, d'où vient le silence qui accueillit *l'Ermite en province*, *l'Ermite de la Guiane* et toute cette famille d'ermites que l'on vit paraître successivement à des intervalles très-rapprochés ? La seule raison qu'on en puisse donner, c'est que la mode ne voulait plus d'ermitages et que la girouette avait tourné avec le vent. Le public ne s'est jamais piqué d'une grande logique dans ses préférences.

Je trouve dans *l'Ermite de la Guiane* ce passage sur le théâtre, assez hardi pour le temps où il fut écrit :

« Le théâtre n'est point une école de mœurs, il est temps d'en convenir, et tous les sophismes de d'Alembert, toute l'éloquence de Diderot ne prévaudront pas à cet égard contre quelques-unes des raisons du citoyen de Genève. Je conçois qu'avec la meilleure volonté du monde on ait peine à saisir la morale de *Georges Dandin*, du *Légataire*, du *Mariage de Figaro*; et je ne vois pas pourquoi M. le chevalier de Mouhi n'aurait pas fait un roman moins ennuyeux sur le danger des spectacles. En effet, il y a du danger là comme il y en a partout où on se rassemble, partout où l'on s'instruit, partout où l'on s'amuse ; c'est-à-dire que les dispositions perverses y peuvent trouver des prétextes ou des occasions, comme les penchants honnêtes y peuvent trouver des modèles.

» Le théâtre ne doit pas être une école de morale ; je dirai plus : cette prétention, lorsqu'elle se fait remarquer, est un premier indice de la décadence de l'art. C'est un délassement qu'on vient chercher au spectacle : amuser, intéresser, séduire, tel est l'objet de toute représentation théâtrale. Si quelques génies supérieurs ont atteint plus haut, c'est toujours sans y viser et sans y prétendre. »

Ce morceau dut causer quelque sensation dans un temps où la maxime *Castigat ridendo mores* était un article de foi : « Je ne pense pas non plus, continue M. de Jouy, encore que j'aie entendu soutenir ce paradoxe avec beaucoup d'esprit et de talent, que le théâtre puisse être regardé comme une galerie de tableaux où sont retracées fidèlement les mœurs des nations aux différentes

Digitized by Google

époques de leur histoire. Je ne vois que l'exemple des Grecs que l'on puisse appeler à l'appui d'un pareil système. Les représentations dramatiques étaient bien véritablement chez eux la peinture de leurs mœurs civiles, politiques et religieuses. Les Romains, qui se sont bornés à des traductions ou tout au plus à des imitations de la scène grecque, n'ont laissé dans ce qui nous reste de leur théâtre aucun monument de leur histoire. On en peut dire autant des théâtres modernes sans même en excepter celui des Français, où le costume et le caractère particuliers de l'époque sont presque toujours ce qu'on y rencontre le moins. Si l'on en excepte la comédie des *Femmes savantes*, où la satire est tout à fait locale et personnelle, dans ses autres ouvrages Molière s'est attaché à saisir les grands traits de la nature humaine ; il a peint les vices, les préjugés, les ridicules de tous les temps : aussi a-t-il écrit pour tous les siècles. »

Sans entrer dans une dissertation en règle à ce sujet, on a le droit de s'étonner que M. de Jouy n'admette pas pour le théâtre anglais l'exception qu'il établit en faveur du théâtre grec. Une grande partie de l'œuvre de Shakspeare n'est-elle pas consacrée aux chroniques nationales? Il est vrai que M. de Jouy traite fort lestement ce qu'il appelle les *monstruosités* de Shakspeare. « J'entre, dit-il, dans une sainte colère contre ces welches qui cherchent à dégrader chez nous les deux muses de la scène, en les couvrant de tout cet oripeau de fabrique étrangère que le bon goût doit prohiber. » Est-ce là un brûlot lancé contre Ducis qui avait accommodé au goût du temps *Hamlet* et *Othello*, et que le critique Duvicquet appelait un *génie mâle et fier?* Le piquant de l'histoire, c'est qu'après une profession de foi aussi explicite, M. de Jouy fut accusé de romantisme, le lendemain de la première représentation de *Sylla*. En revenant au point de départ, nous n'acceptons pas plus pour notre théâtre que pour le théâtre anglais l'opinion de M. de Jouy. Les héros de Corneille portent des noms romains; mais qu'importent leurs noms? Ces héros sont Castillans pour la plupart; et j'ajouterai qu'ils sont Français, parce qu'à cette date de notre histoire le caractère castillan avait déteint sur nos mœurs.

Digitized by Google

Personne n'ignore que Racine a drapé la cour de Louis XIV dans les plis de la tunique classique. Est-on mieux venu à soutenir qu'à part les *Femmes savantes*, Molière s'est tenu dans le cercle des généralités? Quelle date portent donc les personnages du *Bourgeois gentilhomme* et des *Précieuses ridicules?* Quant aux comédies de caractère proprement dites, si l'on cite *Tartufe* j'avouerai volontiers que l'hypocrisie est de tous les temps; mais j'ajouterai que ce bon M. Tartufe est avant tout le faux dévot du dix-septième siècle.

C'est assez dire, ce me semble, en faveur de la nationalité de notre scène, je n'insisterai pas sur cette vérité reconnue aujourd'hui de tous les bons esprits; j'ai voulu seulement montrer un des progrès qu'a faits la critique littéraire depuis le temps où M. de Jouy exprimait une opinion qui n'était pas seulement la sienne, mais aussi celle de son époque.

D'après le peu d'importance que l'auteur des *Ermites* attache à la couleur locale du théâtre, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il s'en préoccupe beaucoup dans ses pièces. La tragédie de *Tippô-Saëb,* le premier ouvrage sérieux qu'il ait fait représenter après son opéra de la *Vestale,* ressemble à toutes les tragédies connues, celles des maîtres exceptées. C'est à des compositions de ce genre que l'on peut appliquer avec vérité ce mot des romantiques, qu'il n'y a qu'une seule tragédie au monde. Cependant lorsque fut composé *Tippô-Saëb*, Bernardin de Saint-Pierre avait depuis longtemps introduit dans le roman de *Paul et Virginie* la peinture de mœurs dont notre civilisation devait s'étonner. Le succès même de cette tentative aurait dû stimuler un esprit quelque peu novateur; mais l'heure des hardiesses n'avait pas encore sonné. La scène est d'ailleurs le lieu le moins propre aux essais littéraires, celui où il est le plus imprudent de choquer les habitudes reçues. Je doute néanmoins que ce soit là une excuse pour M. de Jouy; un poète n'a-t-il pas toujours le choix de la forme qui doit faire plus facilement accepter son idée? On reprocha à *Tippô-Saëb* l'étrangeté du sujet, ce reproche était facile à prévoir; et M. de Jouy eût été bien inspiré de le mériter tout à fait, en osant être vrai. Il

Digitized by Google

avait vu l'Inde, les lieux où s'étaient passées les scènes de sa tragédie lui étaient connus : « J'avais été admis deux fois en présence de Tippô-Saëb, dit-il dans sa Préface, et des relations intimes avec quelques officiers français à son service m'avaient mis à portée de connaître son caractère, sa noble ambition et sa haine contre les Anglais, dont ils avaient eux-mêmes pris soin de justifier la violence. » Voilà un aveu bien téméraire ; nous nous attendons à voir un prince indien, et nous allons tomber sur un sultan de convention qui rappelle le chevaleresque Saladin des romances de l'empire.

On sait comment finit la guerre soutenue par Tippô-Saëb contre les Anglais. Assiégé dans Seringapatnam, le sultan de Myzore, après s'être battu avec la rage d'un tigre indien, fut tué au moment où il tentait de se frayer un passage hors de la ville prise d'assaut. On accusa les Anglais de l'avoir fait assassiner. Ce qui est certain, c'est qu'il tomba frappé par derrière au milieu des siens. On ne peut douter non plus des intelligences qu'entretenait Mirsadek, son ministre, avec les assiégeants : « La trahison de Mirsadek, dont chaque jour du siége apportait de nouvelles preuves, ne fut cependant reconnue que le jour même de l'assaut, dont il donna lui-même le signal aux Anglais du haut d'un bastion où il commandait. Quelques cipahis, témoins de cette action infâme, en firent immédiatement justice. Le traître Mirsadek fut massacré par eux et son corps *enseveli sous des babouches*, signe du plus profond mépris dont la mémoire d'un homme puisse être flétri parmi les Indiens. » Pendant que l'assaut se donnait, au moment où le colonel Chappuis soutenait la première attaque d'une colonne de six mille assiégeants commandée par le colonel Wellesley (aujourd'hui lord Wellington), Tippô reposait paisiblement dans sa tente, à deux cents toises de la brèche, entre les bras d'une de ses favorites qui périt elle-même une heure après dans la mêlée... Des ordres avaient été donnés par Mirsadek pour que personne ne pût approcher de la tente du prince, et qu'aucun avis ne pût lui parvenir. » Tel est le fait historique auquel l'auteur a peu ajouté dans sa tragédie.

Digitized by Google

La scène se passe à Seringapatnam; Mirsadek, qui ne s'appelle plus Mirsadek mais Narséa, nom apparemment plus noble, entoure Tippô de piéges que le colonel Chappuis, Français au service du sultan, cherche à déjouer. Ce colonel Chappuis a troqué son nom historique contre celui de Raymond, par un scrupule littéraire difficile à expliquer. Tippô va et vient en maudissant les Anglais avec emphase. Arrive un officier en parlementaire, lord Weymour, qui offre la paix à Tippô, à condition qu'il livrera ses enfants en otage. Tout cela remplit les quatre premiers actes Au cinquième, le sultan, qu'on rapporte blessé de la bataille, meurt en montrant quelques velléités de se brûler dans son palais avec ses enfants et sa femme: je ne dis pas ses femmes; M. de Jouy n'a pas osé prononcer ce pluriel devant un public qui avait encore dans l'oreille ce vers de Molière : « La polygamie est un cas pendable! » Quel temps que celui où la critique se gendarmait contre l'étrangeté de la fable de M. de Jouy! Trouve-t-on là-dedans quelque chose qui s'écarte de la banalité tragique! J'y vois le fond de toute mauvaise tragédie : un héros qui parle en vers ampoulés, un traître qui est un maître sot, un officier ennemi autre traître en sous-ordre, et tout le cortége des confidents. Où sont les mœurs indiennes et les traits caractéristiques? Le ministre Mirsadek, je veux dire Narséa, n'a pas cette mauvaise foi cauteleuse et naïve en même temps qui est toute la *diplomatie* (qu'on me pardonne ce mot) des peuples à demi sauvages. C'est l'éternel traître de mélodrame qui rabat son chapeau sur ses yeux, et dit à tout venant, d'une voix sombre : « C'est moi qui trahis! » La trahison est un accident et ne constitue pas un caractère. Tippô déclame sans cesse contre les Anglais; mais la haine des Anglais n'est pas non plus un caractère. Il y a pourtant un mouvement vrai dans la pièce. Lorsque lord Weymour demande à Tippô ses enfants en otage, l'Indien se lève en fureur et, sans respect pour le titre sacré du parlementaire, marche sur lui le poignard levé. Ici nous trouvons enfin notre prince sauvage dans la vérité de ses instincts. Ce trait est malheureusement le seul à citer. Nulle action d'ailleurs; la scène reste constamment vide. La littérature tragique du temps de M. de Jouy était à ce point de

Digitized by Google

décadence qu'elle avait presque complétement perdu le sens dramatique. Un personnage paraissait sur le théâtre et disait : « Je hais les Romains ; » ou bien : « Je hais les Anglais ; » un autre venait ensuite pour dire : « Je trahis mon maître ! » tout cela en vers pauvrement pompeux. A la scène les sentiments doivent se traduire moins en paroles que par des faits.

Nous ne sommes pas de ceux qui poussent l'adoration de la couleur locale jusqu'au fanatisme ; nous pensons que l'on peut être vrai sans être bizarre, et que les peintures les plus crues ne sont pas toujours les plus fidèles. C'est surtout lorsqu'on se propose de reproduire une nature exceptionnelle qu'il faut craindre de nuire à l'effet de l'ensemble, en s'attachant trop minutieusement aux détails. Quoique les idées actuelles sur la vérité dans l'art trouvassent beaucoup de contradicteurs au commencement de ce siècle, comme le prouvent les critiques qui assaillirent *Tippô-Saëb*, nous en sommes encore à nous demander comment M. de Jouy n'eut pas la main forcée par ses souvenirs en écrivant sa tragédie. Triste effet des mauvaises éducations littéraires ! Habitué à voir avec les yeux d'autrui, à accepter des jugements tout faits, il n'avait pas eu une seule impression personnelle, et lorsque le moment vint de peindre ce qu'il avait vu, comme les originaux lui avaient échappé, il reproduisit des copies. Un académicien illustre a dit fort heureusement des philosophes du dix-huitième siècle que, lorsqu'ils étaient à la campagne et qu'ils voulaient étudier la nature, ils s'accoudaient à leur fenêtre, ouverte sur des jardins sablés à l'anglaise. En fils respectueux de ces philosophes, M. de Jouy avait fait de cette fenêtre son poste d'observation. Un chapitre de l'Ermite de la Guiane, intitulé *Une journée chez les sauvages*, nous montre des Indiens simples et vertueux, vus à travers les paradoxes de Rousseau sur l'état primitif de l'homme. Quand il eut à mettre en scène Tippô-Saëb, au lieu du prince de Myzore à qui il avait parlé deux fois, M. de Jouy évoqua, sans doute à son insu, les éternels héros des drames de convention.

Il faut appliquer une partie des observations précédentes à cette trop fameuse tragédie de *Sylla*, qui eut cent cinquante représen-

Digitized by Google

tations et passa long-temps pour un chef-d'œuvre. On n'y regarde jamais d'assez près avant de prononcer ce mot, souvent perfide, toujours dangereux. Je sais bien que le meilleur moyen de consacrer une usurpation littéraire, c'est de là parer d'un titre pompeux; mais on s'expose ainsi à de cruels mécomptes. Après le mot chef-d'œuvre, je voudrais trouver dans le Dictionnaire de l'Académie une note ainsi conçue : « Mot à employer une fois ou deux, tous les cent ans. » Voilà déjà quelques années qu'on ne l'applique plus à *Sylla*. Par quel miracle M. de Jouy, qui avait si mal vu et compris les faits contemporains, aurait-il pénétré le sens des chroniques romaines, à travers l'épaisseur des siècles et le chaos des fausses interprétations? Un précis historique qui accompagne la pièce essaie de poser le caractère du terrible dictateur. « Sylla, dans l'exercice du pouvoir, était aussi sombre, aussi sévère, qu'il était facile et communicatif dans la vie privée. Remarquable par une éloquence brusque, par un langage heurté, ses discours se bornaient presque toujours à quelques phrases. Une plaisanterie sèche, une ironie sanglante décelaient l'amertume de son âme; il parlait avec un froid mépris de sa gloire et de sa puissance. » Tel est le portrait que M. de Jouy fait de Sylla, en s'aidant, il est vrai, d'un chapitre de Montesquieu; mais le malheur veut que ce Sylla à la brusque éloquence, au langage heurté, « dont » les discours se bornaient toujours à quelques phrases, » devienne dans la tragédie un infatigable discoureur. Ce malheur s'explique. M. de Jouy médite Montesquieu, étudie les historiens; et quand ses notes sont complètes, il les serre dans ses cartons pour ne plus se souvenir que des Romains de théâtre. N'est-ce pas le même système de composition déjà mis en œuvre pour *Tippo-Saëb ?* Rien de plus maladroit, en vérité, que ces préfaces de M. de Jouy; elles promettent justement tout ce que l'auteur ne donnera pas, et semblent écrites pour vous mettre sur vos gardes, afin que pas un trait faux ne vous échappe : « Sylla, ajoute M. de Jouy, frappait les Romains pour les forcer à rougir de leur servilité. » Ce jugement s'appuie sur un passage du *Dialogue d'Eucrate*, qui est très-obscur et ne nous paraît pas avoir le sens que lui prête le poète tragique.

Digitized by Google

L'action de *Sylla* est des plus simples. Les listes de proscriptions viennent de paraître. Au nombre des proscrits figure Claudius, qui se réfugie dans le palais même du dictateur, auprès de Faustus son fils. Bientôt découvert, Claudius est conduit au supplice, ainsi que Faustus, qu'une loi récente condamne à mort pour avoir secouru un malheureux porté sur les fatales tables. C'est alors que Sylla, incertain d'abord s'il doit, nouveau Brutus, sacrifier son fils à l'intérêt de la république, prend le parti d'abdiquer, après avoir révoqué les sanglants édits et abrogé la loi qui condamne Faustus. Cette interprétation bizarre de l'abdication de Sylla ne se trouve ni dans les historiens latins, ni dans Montesquieu, ni même dans la préface de M. de Jouy. Et pourtant ce n'est pas le trait le plus ridicule de la pièce. A côté de Sylla, paraît le comédien Roscius, personnage inutile, qui ne se mêle à l'action que pour prodiguer d'injurieuses tirades au dictateur *son ami*. Dans ce palais « où règne la terreur, » personne ne se fait scrupule de dire nettement et à voix haute des vérités fort dures; les licteurs même s'en donnent le plaisir. Voilà comment la terreur romaine était comprise par un homme qui avait vu la terreur en France. Je ne dirai rien du comédien Roscius, qui n'a pas de caractère historique; mais on ne saurait faire si bon marché de Catilina transformé en traître de mélodrame. Non, jamais aucune scène du boulevard ne nous a montré de scélérat aussi vulgaire, de brigand plus bas et plus lâche. Le véritable rôle joué par Catilina dans les dissensions civiles est resté, je l'avoue, un mystère sur lequel les historiens modernes s'en tiennent aux conjectures; un point hors de doute pourtant, c'est que le vaincu de Pistoie était un débauché fort brave et d'un esprit supérieur. La conspiration racontée par Salluste a quelque peu l'air d'un roman. Un historien, auquel personne ne conteste le mérite d'une sagacité rare, établit qu'après sa sortie de Rome Catilina ne put armer que le quart de son monde, ce qui prouve que la conspiration n'était pas préméditée depuis si long-temps. « Il fut défait, ajoute l'auteur que nous citons, et se fit tuer en combattant, ainsi que ses deux lieutenants et presque tous ceux qui l'avaient suivi. On retrouva Catilina bien avant dans l'armée

Digitized by Google

romaine, où il s'était fait jour; les autres couvraient de leurs corps la place où ils avaient combattu. Cette fin héroïque me ferait volontiers croire qu'on a calomnié ce parti. Certes ceux qui périrent ainsi n'étaient pas apparemment ces efféminés dont Cicéron compose toujours, dans ses harangues, le cortége de Catalina. » Au lieu du spirituel et fastueux débauché dont parle l'histoire, M. de Jouy a peint un vil bandit, une espèce de voleur de grand chemin. S'il y a dans sa tragédie une plus malheureuse invention que celle-là, c'est sans contredit le personnage de Valérie, femme de Claudius, Romaine de pure fantaisie. Cette triste épouse, outrée de la proscription de son mari, pénètre dans le palais du dictateur, un poignard à la main, et se livre à d'incroyables emportements; tout cela pour n'aboutir qu'à remettre, au dernier acte, le poignard dans le fourreau. Quelle femme et quelle Romaine, bon Dieu! repoussez loin de vous cette furibonde créature, ombres poétiques de Virginie et de Lucrèce! Valérie n'est pas digne de toucher les plis pudiques de vos draperies. Vous seules avez compris le vrai courage de la femme et sa véritable grandeur. On ne vous a point vues, les cheveux en désordre, courir dans le forum, avec des gestes et des cris de gladiateur; mais le jour où la liberté romaine a demandé des sacrifices humains votre gloire a été de mourir simplement, les yeux au ciel, comme bien peu d'hommes savent mourir. Doux fantômes, dont la robe ensanglantée n'a pas perdu une seule de ses grâces, reconnaissez-vous cette femme en furie qui se dit votre sœur? Non, Valérie n'est pas Romaine! mais de quel pays est-elle donc?

Je ne dis pas que dans les légendes tragiques la femme n'ait jamais eu qu'une destinée passive, mais lors même qu'elle entre dans le domaine de l'action réservée à un autre sexe, c'est toujours avec une telle naïveté d'héroïsme, que les rôles ne semblent pas intervertis. Qu'on lise l'histoire de Judith, la vie de Jeanne d'Arc, et qu'il me soit permis de citer aussi Charlotte Corday. Tous ces drames sanglants ne conservent-ils pas une simplicité parfaite? De faibles bras s'arment tout à coup par une inspiration du ciel. La foi les conduit, et certes il ne fallait pas moins que l'ordre de Dieu

Digitized by Google

pour mettre l'épée ou le poignard aux mains de la femme. Elle s'est long-temps défendue de cet honneur qui ne convenait pas à la modestie de son sexe, mais enfin la voilà qui se met en marche. Son cœur ne bat pas plus fort qu'à l'ordinaire. Pourquoi tremblerait-elle? Est-il au pouvoir de personne de mettre obstacle à la mission qu'il lui faut accomplir? Après le sacre de Charles VII à Reims, Jeanne d'Arc veut se retirer. On la retient : « Il m'arrivera malheur, dit-elle, je vais au delà de ce que Dieu m'avait ordonné. » Et, en effet, il lui arrive malheur. Charlotte Corday embrasse son vieux père endormi et part à pied, toute seule. Marat tué dans son bain, la jeune fille ne fait pas un mouvement pour s'échapper. Sa mission est terminée : elle attend que Dieu décide du reste. Au fond de ces actes d'une si grande énergie, vous retrouvez toujours les vrais instincts de la femme, le sentiment résigné de la victime. L'héroïsme de l'homme est d'un tout autre caractère. Il y aurait là peut-être un curieux sujet d'étude; je me borne à l'indiquer.

L'analyse de *Tippo-Saëb* et de *Sylla* me conduit à une observation qu'auront faite avant moi tous ceux qui ont étudié les procédés de composition des tragiques de l'empire; c'est qu'ils font toutes leurs pièces avec les mêmes éléments, — un tyran, un traître, un innocent persécuté. Grecs ou Romains, anciens ou modernes, en dépit de la vérité locale ou historique, leurs personnages n'ont que le choix entre ces trois catégories. C'est, si je ne me trompe, le système en vigueur chez les faiseurs de mélodrames. Au moins ces derniers se gardent-ils de citer Corneille à tout propos.

Le succès de *Sylla*, représenté en 1821, fut politique plutôt que littéraire. Tout le monde sait l'histoire de la fameuse mèche de cheveux que Talma disposait sur son front de manière à rappeler certains airs de tête de Napoléon. Le parterre applaudissait pour chagriner le roi Louis XVIII, qui ne faisait qu'en rire. Ce fait prouverait au besoin, que les plus grands artistes ne dédaignent pas toujours les ressources d'un charlatanisme vulgaire quand il y va du succès. C'était le bon temps, du reste, pour les allusions transparentes et la petite guerre d'épigrammes.

Digitized by Google

L'opposition se composait d'un seul parti, les libéraux, — et jamais parti ne fut plus populaire. L'auteur dramatique qui voudrait aujourd'hui réussir par des moyens semblables ne saurait à quelle passion s'adresser. Si l'on veut maintenant apprécier à leur juste valeur les idées libérales du parterre de 1821, il ne faut pas oublier que les tirades les plus applaudies étaient justement celles où Sylla accablait les Romains d'un mépris farouche. Chacun s'obstinait à voir Napoléon sous le manteau du dictateur, et personne ne s'avisait de reconnaître la France dans ce peuple romain traité en esclave. De telles inconséquences ne sont pas rares dans les temps d'effervescence politique. C'est pourtant ce parti libéral tout plein de contradictions et de paradoxes qui devait faire une révolution dix ans plus tard.

Nous venons de parler du dernier ouvrage de M. de Jouy. L'auteur des *Ermites* était parvenu à l'apogée de sa réputation, et depuis quelques années déjà l'Académie l'avait appelé au fauteuil vacant par la mort de Parny. Les graves événements de 1815 firent ajourner sa réception, qui eut lieu beaucoup plus tard à huis-clos. Dans ce fauteuil laborieusement obtenu, M. de Jouy, entouré de ses amis littéraires, résistait de son mieux à la réaction romantique. Les critiques qui l'avaient accusé, à propos de *Sylla*, de pactiser secrètement avec les « iconoclastes, » c'était le nom que l'on donnait aux novateurs, virent bien qu'il était resté fidèle à l'ancien culte. Les romantiques arboraient le drapeau de Shakspeare et de Schiller, forçant ainsi les poètes libéraux de l'Académie à se voiler la face devant une nouvelle invasion de l'étranger. Cette guerre littéraire, engagée sous la Restauration et qui dura à peu près autant que le siége de Troie, se réduit à des proportions moins épiques lorsqu'on l'examine à distance. Il y avait en jeu des questions d'art, mais surtout des questions de personnes. La plupart des écrivains en possession d'une renommée incontestée jusque-là se voyaient troublés tout à coup dans leur indolente sécurité, et leurs titres soumis à une nouvelle vérification. De telles irrévérences ne se pardonnent point. Les classiques, fort mal nommés ainsi, à notre avis, combattaient donc pour leurs

Digitized by Google

foyers; de là cette lutte sans merci, ces cris, et tout le tapage d'une ville prise d'assaut. Nous comparerions volontiers les romantiques aux Gaulois de Brennus entrant dans Rome, et les classiques aux sénateurs assis dans leurs chaises curules et tâchant d'imposer aux barbares par l'aspect majestueux de l'assemblée.

Mais les barbares ne respectent rien; on sait de quelle manière commença le massacre dans le sénat romain : par une plaisanterie d'écolier.

Quand les classiques comprirent toute la gravité du danger, ils embrassèrent l'autel domestique en invoquant les Muses du vieux Parnasse. Disons-le tout de suite; si l'attaque fut brillante, la défense n'eut de remarquable que son énergie désespérée. Il fallait, pour résister avec succès, d'autres champions que ceux dont la vieille école pouvait disposer. Les esprits élevés n'avaient jamais sympathise avec elle, et dans la lutte qui commençait ils étaient de cœur à l'ennemi. Si les romantiques ne savaient pas bien au juste ce qu'ils voulaient édifier, du moins savaient-ils ce qu'ils voulaient détruire. Leurs efforts étaient dirigés contre une poétique barbare qui étouffait les plus vifs instincts de l'intelligence; ils réclamaient à grands cris la liberté de l'idée et la liberté de la forme. Cette double liberté, une fois conquise, a-t-elle produit tous les fruits qu'on en pouvait attendre? Il n'entre pas dans notre cadre de traiter cette question, qu'il nous suffise de constater l'excellence du principe mis en avant par les novateurs. Les classiques, il faut l'avouer, ne comprirent pas le premier mot de la polémique qu'ils soutenaient. Ils se répandirent en invectives amères, accusant la jeune école de porter la torche d'Érostrate sur les plus beaux monuments du génie et d'outrager les dieux littéraires. Cette accusation était justifiée en partie par certaines exagérations romantiques; malheureusement ces obstinés défenseurs des dieux les défendaient assez mal lorsqu'ils s'en mêlaient. D'ailleurs, qu'avaient-ils fait sinon de les outrager eux-mêmes depuis si longtemps par d'inintelligentes imitations? Les dieux restèrent sourds à leurs cris de détresse. Dans cette extrémité, les classiques tendirent leurs bras suppliants vers les puissants de la terre. Il n'est

Digitized by Google

pas besoin de rapporter ici la pétition qu'ils adressèrent au roi Charles X pour le conjurer, au nom du bon goût, de fermer les portes du Théâtre-Français aux drames de leurs adversaires. On connaît la réponse mordante et sensée du roi. Le côté piquant de l'aventure, c'est que les signataires de la pétition étaient tous des libéraux et des voltairiens, c'est-à-dire des ennemis personnels du pouvoir dont ils imploraient le secours — et contre qui, encore! justement contre une école qui se produisait dans le monde sous les auspices des salons royalistes. C'était jouer de malheur et prêter bénévolement le flanc au ridicule. Ajoutons qu'il se trouvait parmi les pétitionnaires plusieurs auteurs comiques de profession.

On s'indigne vraiment à voir la maladresse persistante de ces malheureux champions d'une mauvaise cause dont les coups portaient toujours à faux et qui, ayant à combattre des adversaires vulnérables par tant de côtés, ne surent trouver jamais le défaut de la cuirasse. Dans tout le fatras de brochures et d'articles de journaux publiés à cette époque, on ne trouve que ce mot un peu sensé : « C'en est fait du génie français si les drames *barbares* des Anglais et des Allemands envahissent notre scène. » Pour que ce trait portât juste, il aurait fallu effacer une épithète barbare elle-même et blâmer seulement l'introduction à trop fortes doses du génie étranger dans celui de notre nation. Le trait a été évidemment lancé au hasard et c'est par hasard encore qu'il a effleuré le but.

M. de Jouy avait signé lui aussi la fameuse pétition, bien qu'il eût écrit les *Ermites* et des comédies de mœurs. Jusqu'au dernier jour il resta fidèle à sa religion littéraire; et lorsque la victoire se fut déclarée contre son parti, il fut encore de ceux qui se tinrent obstinément à l'écart des idées nouvelles. Une telle immobilité ne doit pas nous surprendre. De même que le corps n'a qu'une période de développement après laquelle toute sa vigueur se concentre dans les proportions déjà acquises; ainsi, l'esprit n'a qu'un temps pour se transformer. C'est un malheur trop souvent irréparable que de naître à une époque de décadence. Lorsqu'une révo-

Digitized by Google

lution intellectuelle s'accomplit, combien voit-on d'hommes assez puissants pour se débarrasser des impressions du passé et se tourner vers l'avenir? Quelques-uns peut-être parmi les plus jeunes, encore sont-ils bien rares. Les autres, étonnés du vide qui se fait autour d'eux, s'obstinent dans leur isolement et se consument en regrets amers. Chose cruelle en effet que de se survivre à soi-même! On accuse les hommes d'ingratitude et l'on maudit sa destinée. Plaintes stériles, la destinée est aveugle et les hommes ne sont pas plus ingrats aujourd'hui qu'ils ne l'étaient hier. Le tort est à qui se plaint. Il fallait naître plus tard ou mourir plutôt.

Ceci explique à notre sens comment la guerre littéraire finie, les vaincus ne purent ni adopter ni comprendre les idées victorieuses. Ils se retirèrent sous la tente académique où leurs ennemis devaient encore les poursuivre. Dans cette extrémité, M. de Jouy demanda des consolations à cette douce philosophie dont il avait si souvent célébré les charmes, et il eut le bonheur de la voir répondre à son appel. Il a lui-même peint la sérénité des dernières années de sa vieillesse dans une pièce de vers lue sur sa tombe par M. Dupaty et qui lui sert à cette heure d'épitaphe. Nous la transcrivons ici comme la suprême expression de cette poésie impériale à peu près disparue aujourd'hui.

J'ai consacré ma vie à de nobles travaux,
Par un double sentier j'ai poursuivi la gloire;
J'ignore l'avenir promis à ma mémoire,
Et ce doute n'a point altéré mon repos;
Satisfait de penser à mon heure dernière,
Quand mon âme brisait son terrestre lien,
Qu'on pourra lire sur la pierre
Qui couvre aujourd'hui ma poussière
Ci gît un homme de bien.

Ce titre-là en vaut bien un autre et personne ne le contestera jamais à M. de Jouy.

CLÉMENT CARAGUEL.

Digitized by Google

# REVUE POLITIQUE.

1er octobre.

M. Isturiz, en répondant au général Serrano, a dit un mot qui eût dû faire réfléchir les journaux anglais et surtout les journaux français qui ont blâmé avec tant de violence le mariage de l'infante et de M. le duc de Montpensier : « Que me répondrait M. Serrano si je lui disais que l'affaire qui a soulevé le plus d'objections, non de la part de l'ambassadeur anglais, mais bien du ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, c'est le mariage de la reine? Que répondrait-il si je lui disais que l'intention de ce ministre était de présenter comme candidat à la main de la reine un autre illustre prince ? »

Si les journaux anglais et nos journaux de l'opposition eussent eu le moindre pressentiment de la vérité sur les incidents diplomatiques qui ont amené le double mariage, les paroles de M. Isturiz auraient achevé de la leur révéler. Certes, nous n'avons pu voir sans émotion et sans dégoût le rôle qu'ont joué plusieurs journaux de Paris et de Londres. Ces journaux ont inventé des fables honteuses et des calomnies odieuses : ils ont protesté; ils se sont indignés, ils sont parvenus à jeter dans l'opinion un trouble factice et passager. Mais à ne considérer que les intérêts de la politique qui a terminé cette difficile question, les fautes de conduite d'une partie de la presse anglaise et de l'opposition ne pouvaient que nous réjouir. En effet, quelle confusion ceux qui combattent le double mariage ne se préparent-ils point par ces coupables imprudences! Quel triomphe n'apprêtent-ils point au gouvernement français et au gouvernement espagnol, pour le jour où les convenances permettront de faire connaître entièrement au public les détails de cette affaire!

Dès ce moment on peut prévoir quelle sera ce jour-là la situation des journaux anglais et des journaux de l'opposition; il n'y a qu'à parcourir les hypothèses que les paroles de M. Isturiz autorisent. Mais indiquons

Digitized by Google

d'abord la position prise par l'Espagne, la France et l'Angleterre dans la question du mariage de la reine.

Nous avons déjà eu occasion de le dire : le gouvernement espagnol voulait enter sur le double mariage une grande alliance politique ; il voulait unir l'Espagne nouvelle à l'une des grandes cours du continent. Aucun esprit éclairé ne contestera que cette pensée du gouvernement espagnol ne fût inspirée par une sage politique. Ce n'est pas tout pour l'Espagne, de s'appliquer à sa restauration intérieure, de travailler à rétablir dans son gouvernement intérieur l'union de l'ordre et de la liberté, de réparer ses ressources épuisées par tant d'années de mauvais gouvernement et de trouble ; l'Espagne doit songer en même temps à refaire sa position extérieure. Sa longue décadence, d'où elle commence à peine à se relever, l'avait en quelque sorte séparée, isolée de la politique de l'Europe ; à mesure qu'elle se régénère, il est donc naturel qu'elle se rapproche du système européen, et qu'elle ait voulu s'y attacher plus fortement par un acte décisif. Or, deux alliances répondaient à cette pensée du gouvernement espagnol : un prince de la maison d'Orléans, qui aurait uni le sang royal espagnol à la famille royale de France, ou un prince de la maison de Cobourg qui eût allié la reine d'Espagne à la reine d'Angleterre. Le gouvernement espagnol qui, pour des raisons politiques et de famille, devait préférer sans doute un prince français, désirait l'une ou l'autre de ces alliances. Plus d'une fois les correspondances de Madrid, des journaux anglais, ont écrit que la reine Christine patronait elle-même la candidature du prince de Cobourg.

Quant à la France, elle avait sans doute plus de motifs qu'aucune autre puissance de solliciter pour un de ses princes la main de la reine d'Espagne ; mais la sage modération qui a présidé à sa politique depuis seize années l'a déterminée sans peine à renoncer à un aussi brillant avantage. L'intérêt de sa sécurité permanente et sa politique traditionnelle lui imposaient pourtant la nécessité d'obtenir une garantie en retour de son abnégation. Elle renonçait à la main de la reine, mais ses intérêts, son honneur lui faisaient alors une loi de ne point admettre d'autre candidature que celle des princes de la maison de Bourbon. Ce fut dans cette pensée que M. Guizot posa en principe que l'époux de la reine Isabelle devrait être choisi parmi les descendants de Philippe V.

Restait l'Angletere. Évidemment aucun intérêt traditionnel et direct ne pressait l'Angleterre de faire prévaloir la candidature du prince de Cobourg. L'alliance étroite de l'Espagne n'a pour l'Angleterre ni le caractère ni la portée qu'elle a pour la France. Pour nous l'alliance espagnole est une alliance essentiellement défensive ; elle nous garantit la

Digitized by Google

sûreté de notre frontière méridionale sans menacer personne en Europe. Il n'en est point ainsi de l'Angleterre. Aucun intérêt de frontière, et pour ainsi dire de légitime défense, ne lui commande de rechercher une union étroite, exclusive avec l'Espagne; l'Angleterre, à qui la nature a assuré l'inviolabilité de son territoire; l'Angleterre, qui n'a pas de frontières et qui, dans une guerre continentale, ne met pas au jeu, n'est point obligée de prendre les mêmes précautions que nous contre des chances auxquelles elle a le privilége de ne pas être exposée. Ce que la France ne fait dans sa politique vis-à-vis de l'Espagne que dans un intérêt purement défensif, l'Angleterre ne pourrait le faire que dans un intérêt offensif. Le mariage de la reine d'Espagne avec le prince de Cobourg, appuyé par l'Angleterre, aurait donc eu une portée bien plus grave pour la France que celle qu'aurait pu avoir à l'égard de l'Angleterre l'union du duc de Montpensier avec la reine Isabelle. L'intérêt de l'Angleterre était tout au plus, dans cette question, de prévenir une solution qui eût donné avec trop d'éclat à la France la position prépondérante; ce devait être pour sa politique un avantage suffisant que la France s'abstînt de demander la main de la reine, et que le mariage n'eût qu'une couleur espagnole et neutre. Il était clair d'ailleurs que le gouvernement anglais ne pouvait appuyer la candidature du prince de Cobourg sans que la France fût immédiatement obligée, par l'intérêt de sa sûreté et de son honneur, de présenter la candidature du duc de Montpensier. Il n'était pas moins certain que, si ces deux candidatures étaient mises en présence, ce ne fût celle du duc de Montpensier qui eût le plus de chances de réussir auprès du gouvernement espagnol. De la part du cabinet anglais, soutenir la candidature du prince de Cobourg ce n'était donc pas seulement faire vis-à-vis de la France un acte agressif, c'était appeler une représaille et s'exposer à un échec à peu près inévitable; c'était donc une faute. Lord Aberdeen, avec la rectitude ordinaire de son esprit, avait compris tout cela. Nous croyons qu'il n'eût pas opposé au mariage de la reine avec le duc de Cadix les objections dont M. Isturiz a parlé; nous croyons qu'il n'eût pas présenté, suivant l'expression du premier ministre espagnol, « un autre illustre prince comme candidat à la main de la reine; » nous croyons, enfin, que le mariage de l'infante avec le duc de Montpensier, accompli dans des circonstances différentes, eût satisfait alors ce désir d'une grande alliance manifesté par le gouvernement espagnol, sans éveiller le moindre ombrage en Angleterre, sans y exciter le moindre mécontentement.

Mais s'il est vrai, comme les paroles de M. Isturiz l'ont donné à entendre, que le nouveau ministère anglais ne se soit point renfermé dans

Digitized by Google

les mêmes limites que le cabinet précédent; s'il est vrai que ce ministère ait présenté officiellement comme candidat à la main de la reine « un illustre prince, » qui ne saurait être que le prince de Cobourg, le dénoûment subit de la question ne s'explique-t-il pas naturellement? Et sur quoi portent alors et les colères de quelques journaux anglais, et l'indignation plus folle et plus coupable encore de nos journaux de l'opposition?

Les journaux de Londres ont prétendu que la conclusion imprévue du double mariage en l'absence du parlement, et tandis que les membres du cabinet anglais étaient dispersés, avait été un mauvais procédé de notre part vis-à-vis de l'Angleterre. Mais si la France a été mise en demeure d'agir sur-le-champ par un revirement de la politique anglaise, peut-on lui imputer comme mauvais procédé un acte de légitime défense? Y avait-il d'ailleurs le moindre mystère dans sa politique à l'égard du mariage de la reine? L'Angleterre ne savait-elle pas, comme toute l'Europe, que la France ne renonçait à la candidature du duc de Montpensier qu'à la condition que la reine choisirait son mari parmi les descendants de Philippe V? L'Angleterre ne savait-elle pas que proposer une autre candidature, c'était rendre à la France une liberté d'action dont elle n'a profité pourtant qu'à demi?

Et les journaux de l'opposition qui ont joint leurs clameurs à celles de la presse anglaise, ces journaux à qui le *Times* et le *Morning-Chronicle* ont décerné de si flatteurs éloges, qui se sont vu comparer à la presse américaine de l'indépendance par les mêmes plumes qui promettaient au général Narvaez la gloire de Blücher et de Bolivar pour prix de la trahison et de la révolte, comment ces journaux jugeront-ils eux-mêmes leur conduite le jour où il sera clairement démontré que les choses se sont en effet passées comme nous l'avons supposé? Quoi! le gouvernement anglais avait pris une détermination qui pouvait entraîner pour la France un grave échec; la candidature du prince de Cobourg avait été proposée au nom du cabinet de Londres; le péril était pressant, — car si la France eût hésité, eût louvoyé, l'Espagne, qui voulait une grande alliance, aurait reçu de la main de l'Angleterre l'époux de la reine Isabelle; ce péril n'était pas ignoré par la presse, l'article du *Times* qui éclata comme une bombe en était un symptôme; il était connu du *National* lui-même, qui regrettait, il y a juste un mois, que la chambre se fût séparée sans demander à M. Guizot *s'il persistait aujourd'hui dans la politique qu'il formulait si nettement il y a quatre ans;* — du *National* qui appelait le mariage de la reine d'Espagne une question *grave et pressante,* sous laquelle, disait-il encore, *il y a des*

Digitized by Google

*intérêts séculaires pour notre pays ;* il n'était certes pas ignoré du *Constitutionnel,* qui nous annonçait, avec la malice et l'à-propos que l'on sait, que « M. le duc de Montpensier pourrait bien être obligé de se marier en Allemagne. » M. Guizot a paré au danger avec une vigilance, une habileté et une promptitude qui n'ont pas besoin d'éloges après la récompense qu'elles ont obtenue ; et pourtant il n'a pas moins fâché le *National* que le *Times ;* il a mécontenté le *Constitutionnel* autant que le *Morning-Chronicle !* Que voulait donc le *Constitutionnel?* que voulait le *National?* Les sommations du *National* n'étaient donc qu'une embûche républicaine. Il fallait, pour satisfaire le *National* et le *Times,* sacrifier *les intérêts séculaires de la France* engagés dans le mariage de la reine d'Espagne ! Il fallait que M. le duc de Montpensier *se mariât en Allemagne* pour faire autant de plaisir au *Constitutionnel* qu'au *Morning-Chronicle !*

De pareils adversaires ne méritent qu'une dédaigneuse pitié. Nous ne croyons pas que les violentes philippiques des journaux anglais doivent inspirer plus d'inquiétude que les honteuses diatribes des journaux de l'extrême gauche. Nous redouterions l'influence des journaux sur le public en Angleterre, s'ils ne montraient pas une aussi profonde ignorance des faits, s'ils avaient conservé plus de sang-froid et gardé plus de retenue. Le public, en Angleterre, ne connaît point encore l'histoire vraie des incidents qui ont précédé la conclusion du double mariage. Lorsque cette histoire sera exposée dans les chambres françaises et dans le parlement anglais, nous sommes persuadés qu'elle justifiera aux yeux de tous la conduite de la France. Le souvenir des violences de la presse ne peut manquer de rendre alors plus favorable encore à la France l'impression que ces révélations doivent infailliblement produire. Du reste, on prend trop au sérieux, parmi nous, le langage des journaux anglais; nous ne connaissons pas encore assez le tempérament et les mœurs de la presse de Londres. Nulle part, pas même en France, la presse n'est plus versatile, plus oublieuse, plus exagérée, plus emportée qu'en Angleterre. On a bien vu, à propos du mariage de la reine d'Espagne, le *Times* se démentir complètement à trois reprises en moins de trois semaines, et s'engager avec le même aplomb et la même énergie dans les directions les plus opposées. Les journaux anglais ne rendent jamais que l'impression du moment. Il en est bien peu qui représentent une opinion persévérante. On est fait à ce tempérament en Angleterre, il faut bien nous y habituer. Les injures que le *Times* a vomies contre nous depuis quinze jours ne sont pas plus violentes que celles qu'il lançait il y a deux ans contre M. Cobden et les ligueurs, lui qui, ouvrier

Digitized by Google

de la onzième heure, a fini par se mettre à la tête du mouvement et a entraîné peut-être la victoire du *Free-Trade*. Le public français serait bien moins sensible à ces grossièretés de langage qui font involontairement penser au pugilat britannique, s'il pouvait voir le ton outrageant que prennent les journaux anglais vis-à-vis des États-Unis.

Ce serait une erreur et une injustice de confondre la presse de Londres avec le gouvernement anglais. Il n'y a pas de solidarité entre les journaux et les ministres. Lord John Russell ni lord Palmerston ne sont pour rien dans les écarts de la presse anglaise. Sans doute, le ministère anglais ne saurait voir avec plaisir, ou avec indifférence la solution qui a été donnée à la question des mariages d'Espagne. Par une coïncidence curieuse, le parti whig qui est aujourd'hui au pouvoir est plus engagé qu'aucun autre parti en Angleterre dans les questions espagnoles. Les grandes traditions de politique extérieure du parti whig datent de la guerre de succession. Les whigs citent toujours avec orgueil dans les fastes de leur parti les noms de Godolphin, de Stanhope et de Marlborough qui soutinrent contre la politique de Louis XIV envers l'Espagne une lutte si opiniâtre. Le traité d'Utrecht lui-même soulève toujours de la part des historiens whigs des protestations indignées ; et il n'en est point qui n'y fasse allusion sans maudire une fois de plus la mémoire de Bolingbroke à qui la France fut redevable de cette paix moins désastreuse qu'elle n'eût dû s'y attendre.

Les whigs seront donc toujours plus susceptibles que personne en Angleterre sur tout ce qui touchera de près ou de loin à l'œuvre du traité d'Utrecht et aux rapports de l'Espagne avec la France. Le cabinet actuel renferme deux hommes qui ont consacré à cet égard, dans des écrits spéciaux, la politique héréditaire des whigs : son chef d'abord, lord John Russell, et son plus remarquable orateur, M. Macaulay. Si l'on se rappelle d'ailleurs l'attention particulière que lord Palmerston a toujours donnée aux affaires d'Espagne, et le rôle actif que lord Clarendon y a joué pendant son ambassade à Madrid, on comprendra qu'il devait être plus fâcheux pour ce ministère que pour tout autre d'éprouver sur la question d'Espagne, nous ne voulons pas dire un échec, mais une déception.

Nous ne sommes donc point surpris des représentations modérées que le cabinet anglais a cru devoir faire à Madrid et à Paris. Cette formalité lui était en quelque sorte imposée par ses précédents historiques, par ses engagements personnels et par ses actes récents. Comme nous l'avons indiqué, il appartenait à un cabinet whig plus qu'à aucun autre d'être ombrageux sur cette question, de rappeler même, dans des prévisions

Digitized by Google

qui vont au-delà des probabilités et pour des éventualités presque invraisemblables, les rigoureuses stipulations du traité d'Utrecht. Le gouvernement anglais n'a fait en cela qu'user de son droit avec convenance : nous ne doutons pas que le cabinet anglais n'obtienne sur ce point une entière satisfaction ; la constitution de l'Espagne et celle de la France ne suffiraient-elles pas pour enlever tout fondement aux craintes que lord Normanby et M. Bulwer ont été chargés de manifester ?

Le double mariage s'accomplira donc sans difficultés à la date qui avait été fixée. Ceux qui attendaient chaque jour qu'un embarras imprévu vînt déjouer ce noble plan qui doit rapprocher deux grands peuples, ont vu disparaître peu à peu les obstacles chimériques sur lesquels ils comptaient. Les cortès ont donné au message de la reine un assentiment presque unanime ; et ce qui vaut mieux, une discussion brillante a éclairé le vote dans les deux chambres et a fait connaître à l'Europe le jugement que le peuple espagnol porte lui-même sur ce grand événement. Le comte de Montemolin s'est évadé ; mais tandis qu'il répète en Angleterre avec le prince Louis Napoléon ce dîner des prétendants, que Voltaire a si plaisamment décrit dans *Candide*, M. le duc de Montpensier entre sur la terre d'Espagne, et traverse les provinces basques qui ne veulent plus sacrifier à une cause irrévocablement perdue leur tranquillité et leur prospérité. L'infant don Henrique a écrit une protestation et aucun *pronunciamento* progressiste n'a répondu à ce manifeste. Le général Narvaez est arrivé à Madrid ; la loyauté et la discrétion de sa conduite n'annoncent assurément pas qu'il ambitionne cette gloire que le *Times* lui a proposée, et qu'il veuille devenir le Bolivar de l'Espagne. Que reste-t-il encore ? L'alliance des carlistes et des progressistes ; l'union de Cabrera et d'Espartero ; mais qui prétendra que ces partis, même réunis dans une folle et immorale coalition, pourront, après le mariage de la reine et de l'infante, ce qu'ils n'ont pas pu avant, et qu'ils seront plus forts après l'événement qui doit détruire leurs dernières espérances ?

L'Angleterre a en ce moment des affaires qui la préoccupent beaucoup plus sérieusement que le mariage de la reine d'Espagne. Son vrai souci est la famine de l'Irlande ; jamais peut-être l'Irlande n'aura suscité à l'Angleterre des difficultés plus graves que cette année. Pendant un an, le gouvernement devra pourvoir à la subsistance des Irlandais. La famine de l'année dernière, qui avait tant effrayé sir Robert Peel, n'était qu'une panique trompeuse comparée à celle qui menace aujourd'hui ce pays sur lequel tous les fléaux et toutes les misères s'acharnent sans trêve. Cette année, la récolte des pommes de terre qui, en 1845, n'avait été que partiellement attaquée, est perdue à peu près tout entière. A la fin

Digitized by Google

de la session le gouvernement s'attendait à la disette, mais il ne la prévoyait pas aussi affreuse qu'elle s'est déjà manifestée. Il avait présenté au parlement un bill qui l'autorisait à prêter une certaine somme aux comtés irlandais, laquelle devait être consacrée à des travaux publics, et par conséquent à occuper et à nourrir la population indigente. Il était stipulé que cette somme serait restituée au gouvernement au bout d'un délai de dix années. Le lord lieutenant d'Irlande, le comte de Bessborough, a en conséquence réuni les grands jurys des comtés, investis d'attributions analogues à celles de nos conseils généraux, pour régler l'emploi des fonds que le gouvernement mettait à leur disposition. Mais lorsque les grands jurys ont été rassemblés, on a pu mesurer l'étendue du mal et apprécier l'inefficacité du remède proposé. Il paraît d'abord que les allocations du gouvernement sont insuffisantes. M. O'Connell évalue à dix millions sterling, à deux cent cinquante millions de francs la somme que le gouvernement devra consacrer à nourrir le peuple irlandais. Les grands jurys prétendent ensuite que les travaux publics ne sont pas le meilleur emploi que puissent avoir les secours fournis par le gouvernement, que les intérêts du pays, des propriétaires et de l'agriculture réclament des améliorations plus pressantes et plus fécondes que le percement de routes ou inutiles ou incomplètes, et que les ouvriers sans travail peuvent être occupés plus utilement qu'à casser des pierres. Une autre difficulté se présente encore. Ce sont les propriétaires qui devront rembourser les avances de l'état. Or, on assure que la plupart des propriétés, en Irlande, sont trop grevées pour pouvoir fournir à l'état une hypothèque réelle; on assure que les possesseurs d'un grand nombre de baronies ont engagé dans des spéculations de chemins de fer des sommes supérieures à la valeur de leurs terres, dont ils ne sont plus que les propriétaires nominaux. On voit l'immensité de la tâche qui va être imposée au ministère anglais. Il ne s'agit plus seulement cette année de bien gouverner l'Irlande, il faut, chose nouvelle en Angleterre, l'administrer avec la plus minutieuse, la plus active vigilance; il ne suffit pas de l'administrer, il faut nourrir la population pauvre; il ne suffit pas enfin de procurer aux pauvres du travail et du pain, il faut prêter de l'argent aux propriétaires du sol et entreprendre peut-être une enquête profonde sur la constitution de la propriété. Le gouvernement se trouve dépourvu de pouvoirs suffisants en présence d'une situation aussi nouvelle et aussi grave. Il sera probablement obligé de convoquer le parlement en session extraordinaire pour se mettre en mesure de parer au danger. En attendant, il a déjà transformé des navires de guerre en entrepôts de grains qui vont s'établir sur les points les plus menacés par

Digitized by Google

la disette, et que les bateaux à vapeur de l'état alimentent incessament.

Cependant les protectionistes n'abandonnent pas leur attitude militante. Lord Stanley vient de prononcer dans une réunion agricole un discours très-mesuré, très-peu agressif, mais où le principe de la protection est néanmoins fort nettement maintenu. Les fermiers du comté d'Essex ont donné vendredi dernier, à Chelmsford, un dîner à lord George Bentinck et à plusieurs membres de la chambre des communes. Lord George Bentinck a parlé longuement avec son énergie et sa fougue habituelle, et il a tracé le plan de campagne des protectionistes. Tout l'espoir et tout l'effort du parti sont tournés vers les élections, qui auront lieu l'année prochaine. C'est en ce moment que lord George Bentinck invite ses amis à faire payer la peine de leur défection aux cent douze conservateurs que sir Robert Peel a entraînés avec lui dans les rangs des *Free-traders*. Si ces déserteurs, comme il les appelle, sont punis, lord George Bentinck ne désespère pas de relever dans la politique commerciale de l'Angleterre le drapeau de la protection. Du reste, le chef des protectionistes, tout en prétendant que le *Free-trade* aggravera les maux de l'Irlande, promet son concours aux mesures par lesquelles le gouvernement croira devoir remédier aux souffrances de cette année.

Enfin, l'affaire de la Californie prépare de nouvelles difficultés à la politique extérieure de l'Angleterre. Les dernières nouvelles d'Amérique ne laissent plus de doute sur l'intention qu'ont les États-Unis de s'emparer de cette magnifique province qui forme à elle seule le tiers du Mexique, par le procédé qu'ils ont déjà employé à l'égard du Texas : une déclaration d'indépendance suivie de l'annexion. Cette affaire serait plus grave encore pour l'Angleterre que celle du Texas. Un grand nombre d'Anglais sont établis dans la Californie; cette province devait servir de gage pour les dettes énormes que le Mexique a contractées vis-à-vis de l'Angleterre; on disait même que le gouvernement anglais avait voulu autrefois l'acheter à Santa-Anna pour une somme 25 millions de piastres. Quels que fussent les desseins de l'Angleterre sur le Mexique, nous sommes loin de voir avec indifférence les empiètements de l'Union-Américaine; et lorsque le *Times* appelle les *annexions* des États-Unis des conquêtes pires que les *réunions* que prononçait Louis XIV, nous sommes cette fois de son avis.

Depuis quelque temps, la presse parisienne s'attache à représenter la Belgique comme frappée presque sans remède de la plaie du paupérisme et à la veille de voir éclater dans ses plus riches provinces les désordres affreux qu'enfante la misère absolue des pauvres. Il y a beaucoup d'exagé-

Digitized by Google

ration dans cette peinture, et, par conséquent, dans ces prédictions. Deux causes ont contribué, dès l'année dernière, à empirer la condition d'une partie des classes laborieuses dans ce pays : l'une générale et accidentelle, nous l'espérons, l'autre locale et préparée depuis longtemps et qui n'a surpris personne. La première, c'est la disette des pommes de terre : à celle-ci, les classes aisées et riches ont su parer l'hiver dernier avec une intelligence et un accord admirables. Des secours de toute espèce ont été réunis dans toutes les villes au moyen de souscriptions volontaires; des agences de distributions, conduites par des personnes considérables, les ont scrupuleusement répartis parmi les familles indigentes, et tel était la quantité des ressources recueillies, que l'agence de Bruxelles, au printemps, avait encore en magasin des provisions dont elle a dû se défaire. Le fléau qui a sévi encore cette année, mais avec une moins dangereuse intensité, a déjà ranimé le dévouement de la bienfaisance publique, et nous ne doutons pas que celle-ci ne reprenne bientôt son efficace organisation de l'année dernière. Ainsi, de ce côté-là, il n'y a aucun sujet d'alarmes. L'autre cause de paupérisme agit dans deux provinces seulement, les plus peuplées de la Belgique, il est vrai. Les deux Flandres possèdent une surcharge de population que le travail agricole ne suffit point à nourrir, et qui, jusque dans ces dernirs temps, trouvait dans la filature du lin et le tissage des toiles à la main des moyens assurés d'existence. Une révolution à laquelle on devait s'attendre, l'invasion du travail mécanique, est venue peu à peu détruire cette industrie traditionnelle. Peut-être le gouvernement belge, ou plutôt les autorités flamandes auraient-elles pu parer aux conséquences de ce fait, si l'on avait voulu en reconnaître l'impérieuse fatalité. Malheureusement on s'est flatté de l'espérance que la filature et le tissage à la main, donnant des produits plus parfaits, triompheraient enfin des procédés mécaniques, et les moyens imaginés sous l'empire de cette illusion funeste n'ont point suffi pour arrêter l'extension du paupérisme dans les Flandres. Maintenant la situation réelle est appréciée et connue; la charité publique, qui, chez nos voisins, n'a pas besoin d'être suscitée par la crainte, saura y porter remède et se tenir éveillée jusqu'à ce que d'autres moyens de travail aient été trouvés pour cette population dépossédée. Mais il faut qu'on le sache, les classes laborieuses n'ont point été frappées de même dans les sept autres provinces belges; celles que l'industrie du fer et l'exploitation des mines emploie, ne se sont même jamais trouvées dans une situation plus favorable. C'est donc bien à tort que l'on représenterait la Belgique, si active et si riche, comme au moment de voir s'élever dans son sein une nouvelle Irlande.

Une seule observation reste vraie en ce qui concerne la Belgique; c'est

Digitized by Google

que la situation industrielle y dominera désormais la situation politique. Un petit pays où se trouvent concentrées toutes les grandes industries de l'époque, qui, dans deux de ses provinces, produit plus de fer et de houille que la France tout entière, doit consacrer toutes ses ressources, toute son énergie, au maintien et aux progrès de sa fortune publique. Si la presse radicale chez nous savait étudier ces sortes de questions, ou même seulement les envisageait de sang-froid, elle n'aurait accordé aucune importance aux manifestations de quelques démagogues obscurs. En Belgique, on n'en tient aucun compte, et la façon simple et brillante dont l'anniversaire de la révolution de septembre vient d'être fêté par tout le pays, prouve très-bien le calme, nous dirons même l'aisance dont jouit en Belgique presque toute la population laborieuse.

Un fait plus considérable vient de prendre place dans la politique industrielle de nos voisins. Nous voulons parler du mouvement pour le libre échange dont le signal vient d'être donné par un esprit très-remarquable mais aussi très-aventureux, M. de Brouckère, ancien militaire, ancien député, ancien ministre, aujourd'hui encore, si nous ne nous trompons, directeur d'un des plus grands établissements de métallurgie de la province de Liége, et qui s'apprête à donner des cours publics de liberté commerciale. Nous attendrons pour juger ce mouvement qu'il se soit quelque peu développé. Nous nous bornerons à dire qu'il rencontrera dans la nature même des choses des obstacles bien plus grands que chez nous. La politique commerciale de la Belgique n'est point basée comme la nôtre sur un système protectioniste, mais sur un ensemble d'avantages extérieurs qu'elle a mis quinze ans à fonder. Le traité conclu avec le Zolverein, celui qu'elle vient de signer avec la Hollande, la convention qu'elle a obtenue de la France, ont déterminé la direction de son activité industrielle. La doctrine du libre échange trouvera de ce côté-là ses plus sérieux et peut-être ses plus légitimes obstacles. C'est une question que nous nous proposons de développer quand il en sera temps.

L'affaire de la succession danoise qui a causé une émotion si vive en Allemagne paraît pour le moment apaisée. La diète, dans sa résolution que les journaux français ont fait connaître, a tenu compte des justes susceptibilités du sentiment de la nationalité allemande, et le roi de Danemarck lui-même, si l'on en juge par sa dernière adresse à ses sujets du Schleswig et du Holstein, a laissé percer le désir de rendre aux esprits le calme qu'il a le premier troublé. C'est à tort qu'un journal a annoncé chez nous que le ministre danois avait remis une protestation à la diète et que ce journal en a même donné le contenu. Le ministre danois avait



Digitized by Google

en effet l'intention de protester, et c'est sans doute le projet de cette démarche officielle qui aura été communiqué prématurément en France. Si le représentant du roi de Danemarck n'était point sagement revenu au dernier moment de cette intention, l'affaire des duchés serait plus vive que jamais, tandis que, selon toutes les apparences, le débat va être suspendu jusqu'au moment où des circonstances nouvelles viendront nécessairement le ranimer.

Une grande victoire a été remportée par les troupes néerlandaises contre les habitants révoltés de l'île de Bali. Cette île est située au centre des vastes possessions de la Hollande dans la mer des Indes et non loin de Java. Le radjah de Bali, au mépris de deux conventions signées de sa main, l'une le 26 novembre 1842, l'autre le 8 mai 1843, où il avait reconnu que son empire de Balibing est placé sous la souveraineté des Pays-Bas, traitait depuis deux ans les Hollandais en ennemis, refusait de recevoir, selon leur rang, les envoyés du gouverneur-général et d'arborer le pavillon hollandais comme il s'y était engagé. Le gouverneur-général, M. Rochussen, homme d'un esprit distingué, qui, du poste de simple employé de la douane, a su s'élever au rang de ministre des finances et occupe aujourd'hui une des grandes vice-royautés du monde, envoya deux mille hommes contre le radjah avec ordre de s'emparer de ses deux villes, Beliling et Singa-Radjah, si ce prince, dans trois fois vingt-quatre heures, ne consentait pas à renouveler les anciennes conventions, à payer, soit en argent, soit en nature les frais de la guerre, à souffrir dans ses états des troupes néerlandaises jusqu'à parfait payement de ces frais. Le lieutenant-colonel Bakker commandait l'expédition; le contre-amiral Vandenbosch, les bâtiments qui la transportaient, deux steamers, le *Vesuvius* et le *Bromo*, et deux schooners. Arrivé le 27 juin devant Beliling, le colonel Bakker vit bien qu'il devrait employer la force; les trois jours s'étant écoulés en effet sans réponse, il fit inquiéter les travailleurs indigènes qui réparaient les remparts. Le 28, les troupes débarquèrent et s'emparèrent d'abord du *Kompong*, forteresse de Beliling, puis de Singa-Radjah, résidence du prince. Les troupes indigènes, quoiqu'elles fussent au nombre de 30,000, ne purent résister à la vivacité de cette double attaque, et le 9 juillet, les princes de Beliling et de Karang-Assam ayant demandé la paix, le commissaire néerlandais conclut avec eux des traités basés sur les conditions offertes avant la guerre. L'expédition hollandaise, dont une partie reste dans l'île, n'a point fait de pertes considérables. Trois sultans tributaires l'accompagnaient avec les renforts qu'ils avaient fournis. Le 5 juillet, le gouverneur-général est allé visiter Bali; il est rentré le 17 à Batavia au



Digitized by Google

milieu des acclamations de la foule. Nous sommes entrés dans ces détails pour donner une idée de la puissance néerlandaise dans l'Inde maritime. Aujourd'hui la Hollande y possède un empire colonial qui n'est inférieur qu'à celui que les Anglais ont fondé dans l'Inde continentale, et, instruite par ses anciens désastres, elle y entretient un établissement militaire qui lui permet de soumettre les royautés indigènes et défendrait, au besoin, l'archipel javanais contre toute tentative européenne.

# CHRONIQUE THÉATRALE.

## DON GUSMAN.

Nous avons entendu à la Comédie tant d'œuvres dues à des imaginations fatiguées qui avaient ou n'avaient pas une espèce d'art pour coudre de vieilles inventions, que c'est un plaisir véritable de rencontrer une muse alerte, gaiement babillarde, pleine de fantaisie, ayant du feu, enfin jeune.

M. Adrien de Courcelles avait donné d'abord au théâtre une petite comédie de genre, une sorte de pastel galamment crayonné, qui portait pour titre *Une soirée à la Bastille*. Il y avait entre autres jolis couplets de vers un portrait du cardinal Dubois peint lestement et avec verve, lequel, en compagnie d'autres hémistiches finement tournés, annonçait que l'auteur pouvait respirer dans un plus large espace, agrandir son cadre, dessiner des caractères avec des contours plus arrêtés et aborder tôt ou tard la haute comédie. *Don Gusman* est venu réaliser une partie de ces promesses, et M. Ad. de Courcelles a mené à honorable fin cette entreprise singulièrement difficile : faire écouter une comédie en cinq grands actes et en vers. Or, on a écouté celle-ci avec un grand intérêt, avec un rire de bon aloi, avec des applaudissements qui n'étaient pas gagés. Il s'y trouvait bien quelques longueurs, qui ont disparu du reste aux représentations suivantes, mais l'ennui n'avait pas le temps de s'emparer de l'esprit du spectateur; aussitôt quelque scène allègre au dialogue semé de reparties remettait les auditeurs dans l'agréable chemin de la gaieté et de l'intérêt. A son œuvre prochaine, l'auteur de *Don Gusman* con-

Digitized by Google

centrera davantage l'action, comprimera mieux cette verve expansive, pleine de digressions, que nous aimerions presque pour notre part, mais qui nuisent à l'unité. Nous avons le droit d'attendre de lui qu'il ne force point sa veine et ne l'interroge qu'aux bonnes heures, de façon qu'il n'y ait point dans son œuvre de traces d'inégalité.

Don Gusman est un brillant seigneur pour qui la vie de luxe et de passion n'a plus de secrets. Il a rencontré dans ses pérégrinations un drille joyeux, exempt de sots préjugés, mais non pas d'honnêtes scrupules, un de ces échappés de Salamanque comme il y en avait tant au dix-septième siècle, à qui la science n'avait pas donné la fortune, et qui, placés dans d'humbles conditions, soldats, écuyers ou même laquais, savaient citer Horace et tourner des sonnets. Spadillo mène une vie de haute bohème, n'en prenant que ce qu'elle a d'attrayant, l'indépendance, l'aventure; laissant de côté tout ce qu'elle a de déshonorant, l'existence d'industrie, les intrigues problématiques, le libertinage éhonté. La plume ou l'épée, la poésie ou la guerre lui prêtent tour à tour leur loyale assistance; un amour noble et sincère le défend contre le cortége des séductions mauvaises. Nature probe et pure, Spadillo, en homme sage, sait ce qu'il faut donner à la jeunesse, et aide les escapades de don Gusman tant qu'il ne poursuit que ce gibier d'amour qui doit tôt ou tard succomber devant le chasseur. Mais à Séville il voit don Gusman poursuivre la femme de l'alcade, doña Lena, qui, jeune fille, fut sa maîtresse, et la poursuivre seulement pour constater sa puissance, pour qu'il ne soit pas dit qu'une de ses victimes ait su ressaisir sa volonté et se réhabiliter. Spadillo est éclairé par cette conduite non moins que par le bon sens droit de sa propre maîtresse, Paquita, et il flétrit de toute son honnêteté le scepticisme désolant de don Gusman. Mais don Gusman raille la confiance bonhomme de Spadillo, ébranle sa confiance en la fidélité de Paquita, et lui porte un défi que Spadillo incertain, tremblant, accepte pour raffermir ses croyances. Au premier moment, don Gusman semble triompher; et Spadillo plein de désespoir regrette avec amertume la sécurité qui lui épargnait des tortures; Paquita a accepté le rendez-vous de l'élégant seigneur. Mais ce n'est qu'une ruse de cette soubrette vertueuse et franche du collier : par ce rendez-vous, où elle fait aller sa maîtresse, doña Lena, elle convainc celle-ci de la perfidie de don Gusman, et, se substituant à sa maîtresse, conduit don Gusman dans un piége qui doit servir à la vengeance de Spadillo. Spadillo, rassuré en apprenant la vérité, mène cette vengeance en compagnie de l'alcade qu'on voulait outrager. Don Gusman comparaît devant le tribunal de l'alcade dans un dénoûment en action qui est d'une invention des plus gaies. Le manteau du séduc-

Digitized by Google

teur, trouvé dans le parc, dépose de l'adultère, et le fera condamner à être pendu s'il ne justifie de l'emploi de ses heures nocturnes. Alors vient tout éplorée la duègne Barbara, qui demande justice contre les entreprises galantes dont l'a rendue l'objet Gusman trompé par les ténèbres. Le don Juan, qui se sent ridicule, se mord les lèvres, l'auditoire rit à gorge déployée, Spadillo éclate, l'alcade lui-même ne peut conserver la gravité du juge, et, d'une voix entrecoupée par le rire, renvoie don Gusman bafoué, honteux et confus,

Sous la condition qu'il ne le fera plus.

Les deux pivots de la pièce sont M. Régnier et mademoiselle Brohan : le premier a mis dans son rôle cette énergie d'accentuation pleine de mordant, cette franche allure de jeu qui fait le fond de son talent; la dernière a joint à une charmante brusquerie de ton la rondeur d'une Dorine qui ne se laisse point marchander par les galants. Dans les rôles épisodiques, M. Samson, qui jouait le rôle de l'alcade, nous a parfaitement initié à la bêtise solennelle, à la gravité burlesque de son rôle; son talent détaille avec un comique admirable les moindres effets renfermés dans les hémistiches que lui prête l'auteur de *Don Gusman*. Nous nous sommes plu souvent à constater le mérite toujours croissant de mademoiselle Denain; elle n'avait, cette fois, qu'un rôle sacrifié, mais elle a su y briller; et, comme c'est elle qui faisait l'exposition, l'auteur doit de la reconnaissance à la pureté de diction de doña Lena, qui a aidé à conquérir dès le début l'esprit des auditeurs. Madame Desmousseaux avait une scène à peine; mais, grâce à sa pantomime burlesque, elle s'est fait un rôle qui n'est pas le moins gai. M. Brindeau (don Gusman) a la tête belle; le costume et le personnage de don Juan lui siéent bien, mais il ne détache pas le vers avec assez de vigueur; il dit les tirades d'un accent monotone et sourd.

Nous souhaitons vivement que M. Ad. de Courcelles poursuive jusqu'au bout sa route ascendante; de sa première œuvre à la seconde il y a un grand pas, et il n'y a pas loin de cette seconde œuvre à une excellente comédie que nous trouverons, nous y comptons, dans le troisième produit de sa verve comique.

C. G.

---

Ed. Couturier de Versan.

Digitized by Google

# UNE NUIT D'ÉTÉ[1].

## I.

Je l'ai vue lorsqu'on la traînait à l'église. Dans ses vêtements blancs et la tête ceinte d'une couronne elle s'avançait tremblante d'effroi. L'église apparaissait à ses yeux comme un sombre cimetière. Jeunes et vieux, tous souriaient. Des enfants, vêtus comme des anges, agitaient des fleurs. L'évêque lui-même et les prêtres fidèles, en riches dalmatiques, regardaient d'un air joyeux. Le peuple se pressait; on l'enviait, on l'exaltait, on faisait des vœux pour elle. Seule, elle était silencieuse, et, les yeux baissés, elle s'appuyait au bras de ses suivantes.

Dans sa taille il y avait une sorte d'épuisement et de faiblesse; le rayon de l'âme ne jaillissait pas sans trouble de ses prunelles;

[1] La poétique création qu'on va lire est du *poète anonyme de la Pologne*, de l'auteur de la *Comédie infernale* et d'*Yridion*. La *Revue nouvelle* publiera très-prochainement la traduction de cette dernière œuvre, l'une des plus importantes qu'ait écrites le poète de la Pologne. Cette traduction, comme celle des autres œuvres de ce poète déjà publiées en France, est due à la plume de M. A. L.



Digitized by Google

de ses lèvres entr'ouvertes il était difficile de deviner s'il s'exhalait une prière ou une plainte. En passant le long des chapelles elle levait la main pour faire le signe de la croix, mais cette main ne faisait que des signes inachevés. Devant l'image de la Sainte Vierge elle inclina la tête et parut vouloir s'agenouiller; mais les forces lui manquèrent et elle marcha plus loin vers le maître-autel, qui, au fond du sanctuaire, se dressait semblable à une tombe.

Son père l'y attendait entouré de parents et d'alliés, et l'orgueil empreint sur sa vieille figure. Et il avait de justes raisons d'orgueil, car pour personne Dieu n'a fait rayonner par une plus belle enfant les heures avancées de la vie! Jusqu'à ce jour elle avait été pour lui comme une étoile chérie au-dessus du chemin déclinant de l'existence. Pour la première fois, aujourd'hui, l'étoile s'est voilée d'un nuage, mais il ne s'en est point aperçu, car dans l'heure qui va sonner doivent s'accomplir tous ses rêves. « Voyez, dit-il à ceux qui l'entouraient, voyez comme, innocente, elle tremble dans l'ignorance de son bonheur. » Et il plongeait son regard aussi loin qu'il le pouvait dans l'église pour voir si le marié n'arrivait pas; ne l'ayant aperçu nulle part, il fronça ses gris sourcils.

Cependant son front redevint bientôt calme et serein. Oh! les illusions des vieillards se dressent au milieu de leurs âmes comme des statues taillées dans la pierre! La mort les brisera peut-être, mais aucun avertissement ici-bas ne pourra les abattre. Celui qui est jeune voit ses illusions dans l'air comme des peintures flottantes; au-dessus de lui les arcs-en-ciel se croisent et disparaissent; la foi et le doute le prennent et le quittent tour à tour; mais pour ceux qui sont plus près de la tombe, les espérances sont violentes et tenaces, et leur désir ils l'appellent du nom de réalité. Entre la vérité et eux s'est levé le rocher de l'expérience. Assis sur cet immobile rocher, ils ne voient pas que tout change autour d'eux, ils ne voient pas que les vagues de la vie coulent à leurs pieds et les laissent dans le passé.

Ici des gouvernails démantelés, des voiles en lambeaux, des couronnes tombées, les restes en cendres des cœurs consumés, chassés par un ouragan éternel, s'amassent et vont se perdre dans

Digitized by Google

le lointain. Là, des étoiles s'éteignent ; partout de bleuâtres écumes se jouent, et dans l'infini le naufrage se prépare. Mais qu'importe tout cela aux vieillards ! Enracinés dans le rocher, ils bâtissent leur maison au-dessus de l'abîme retentissant. Chaque vague qui s'écroule sur la vague leur semble un autel de bonheur et de paix, et ils ordonnent à leurs fils et à leurs filles de se jurer fidélité devant cet autel. Mais, hélas ! avant qu'ils aient achevé de prononcer le serment, l'autel vogue déjà sous un autre horizon.

Le fiancé entra dans l'église, vif et brillant, suivi de ses compagnons superbement parés. Lui, il était dans son costume national. Sa nation n'était pas la nation du vieillard. La foule se divisa à droite et à gauche en le saluant tout bas. A peine daigna-t-il s'incliner devant quelques-uns, et, faisant résonner les dalles de marbre sous ses pas précipités, il arriva auprès de la fiancée déjà agenouillée. Elle ne put se relever. Il approcha ses lèvres de la main du vieillard et ils s'entretinrent à voix basse, le vieillard avec une dignité royale, le jeune homme avec des gestes répétés. Pendant ce temps l'évêque s'approchait lentement et l'on allumait les cierges sur l'autel. Un grand silence se fit alors dans cette grande église. Pour l'éternité, deux mains, deux âmes allaient être unies. Un frisson solennel a couru parmi tous les spectateurs.

A travers les riches vitraux dardaient les rayons du soleil couchant. On aurait dit une nappe de sang coulant et rejaillissant sur les dalles jusqu'à ce que le soleil se fût abaissé et eût disparu au milieu du crépuscule. De son dernier rayon il effleura la tête d'un homme debout et solitaire dans une chapelle latérale. Près de lui est couchée sur une tombe la statue d'un guerrier. Immobile comme une autre statue, il a le regard enchaîné à l'autel où l'évêque fait une allocution à la mariée. Ce qui se passe dans son âme, le crépuscule est trop pâle pour qu'on le lise sur sa figure. Cependant une lueur momentanée s'y répandit tout à coup, et celui qui alors aurait eu les yeux tournés vers lui, eut vu sur son front élevé l'expression d'une lutte inouïe ; mais nul n'eût alors entendu sortir de sa bouche une prière, un soupir ou un gémissement. Sur ses lèvres serrées la douleur se faisait jour par un sourire menaçant.



Digitized by Google

Tel est le tableau qui, un instant éclairé, disparut et s'éteignit dans l'ombre.

Quand les rites sacrés furent accomplis, quand le mari eut relevé sa femme, elle tomba dans les bras de son père et le vieillard l'emporta vers les portes de l'église. Des milliers de cierges les suivaient, et la foule s'écoulait par degrés, et le bruit des pas allait en se mourant, et enfin le sanctuaire resta désert. Seuls les morts endormis y restèrent et avec eux quelques *morts vivants*, quelques moines qui erraient çà et là dans les profondeurs de l'église. Alors l'*homme* sortit de la chapelle, et, d'un pas rapide, il se précipita vers l'autel. De sa poitrine il en frappait les dernières marches; il se relevait pour se prosterner encore, jusqu'à ce qu'enfin il s'assit sous une lampe placée devant une croix d'argent et jetant une pâle clarté. Ce n'est pas vers les saintes images que sa face est tournée, mais vers la porte par où est sorti le cortége. De ce côté luit un coin d'azur nocturne et dans cet azur scintille une seule étoile. Il regarde l'étoile, et tire un poignard de dessous son manteau; — il regarde l'étoile, et tire l'arme de son fourreau; — il regarde l'étoile, et il aiguise la lame sur la pierre, qu'il fait grincer.

Ainsi dans leur sommeil étrange, les somnambules, la prunelle fixe, ne voyant rien, n'entendant rien, se promènent hardiment sous les rayons de la lune. Une force dont ils n'ont pas conscience réside en eux; elle rougit leurs mains du sang de leurs ennemis, elle les retient au bord des précipices. — La passion, elle, puise ses feux dans les rayons du soleil; mais elle ne nous pousse pas moins avec une force aveugle et farouche; elle ne nous entraîne pas moins avec une puissance irrésistible et fatale!

De cet homme s'est approché un moine, qui s'agenouille devant le grand autel et lui dit : « Qui que tu sois, frère, retire-toi et ne trouble pas la paix du sanctuaire. » Il ne répondit rien. Un autre moine vint à lui : « Hors de l'église! car tu es un profanateur. » Il ne répondit rien. Un troisième s'arrêta devant lui et cria : « Anathème sur toi et sur ce fer que tu as osé aiguiser au pied de la croix! » Alors il se leva et dit : « J'attendais ces paroles pour

Digitized by Google

que le coup fût inévitable et la blessure mortelle! » Et il se retira lentement, lentement comme s'il comptait ses pas et qu'il sût que c'étaient ses derniers sur la terre.

Cependant la nuit s'est étendue sur le ciel, si transparente, si calme, que tous ceux qui la contemplent ont senti dans leur sein comme un tressaillement de volupté, et dans leur âme un pressentiment de bonheur. Les ombres ont répandu leur souffle mystérieux sur les champs et dans les forêts. Les étoiles se sont *ouvertes* au-dessus des montagnes comme les prunelles ardentes des esprits cachés dans l'azur. La terre, par le parfum de ses fleurs et le soupir de ses ondes, répond pudiquement à leurs regards dorés. — Certes, il fallait une telle nuit à des noces si illustres! — De cette heure, pour le couple fortuné va commencer un long printemps. Que pourrait-on leur souhaiter ici-bas? Lui, favori du roi, seigneur de milliers de vassaux. Elle, plus belle que les anges et apportant dans la maison de l'époux de vastes domaines en dot. Où trouver une mère qui ne la voudrait pour fille, et lui un jeune homme qui n'envierait son sort? Aussi le vieillard est-il au comble de ses vœux. Désormais ses jours vont s'écouler entre les sourires de sa fille et la puissance de son gendre; et ses petits-enfants croîtront comme des fleurs le long du sentier de sa tombe.

Il a ordonné dans son château une fête splendide. Peu de princes en auraient pu donner de pareille. Du haut des remparts les tonneaux de résine et les fanaux illuminent au loin toute la contrée. La cour est éclairée comme en plein jour; les fenêtres sont ouvertes, et dans les appartements où cent harpes chantent, où les cors retentissent, s'élève le bruit heureux de la danse. Les couples, comme saisis de vertige, tournent, tourbillonnent et s'égarent. Le vieillard se promène à travers les vastes salles, et, rayonnant, il anime lui-même ses hôtes. Une larme gonfle son œil. Cette larme est un remerciment à Dieu de ce qu'échappé des peines de la vie, il peut oublier en un seul jour tant de jours passés dans le sang et les labeurs. Il se dirige vers les terrasses, et du haut des balcons il jette au peuple des plats remplis d'argent; il rentre et il attache des diamants au sein des jeunes filles près desquelles il passe. Des



Digitized by Google

écuyers le suivent ployant sous le poids des riches présents; ils lui remettent des sabres, des chaines d'or, des plumes, des aigrettes, des yatagans turcs : en mémoire d'un tel jour il les distribue à ses conviés. De temps en temps il s'arrête et, saisissant de la main d'un page une énorme coupe, il mouille ses lèvres d'un vin de Malvoisie, et puis il continue saluant chacun d'un mouvement gracieux, bénissant chacun d'un gracieux regard.

Après avoir traversé l'intérieur des appartements, le noble vieillard marcha vers une salle haute de la hauteur de tous les étages ensemble. Les murs étaient tapissés d'arbustes rapportés; les voûtes serpentaient en arcs dorés et en moulures de marbre. Sous ces voûtes brillaient les armoiries sans tache de ses ancêtres. Il s'arrêta à l'entrée et chercha des yeux son enfant; mais il ne l'aperçut ni parmi les couples des danseurs, ni dans la foule des spectateurs. Le marié seul, alternativement uni par une chaîne passagère, dansait tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre. Pour la seconde fois, le front de l'heureux vieillard s'est froncé avec un tressaillement de colère ou d'inquiétude. Il fit signe à la foule et elle s'écarta; passant au milieu, il s'avança vers les enfoncements où derrière les orangers étaient des siéges écartés couverts de franges et d'étoffes précieuses. Là, il chercha sa fille pendant quelques instants et s'arrêta tout à coup comme frappé d'une douleur subite. Elle était assise les yeux baissés vers un bouquet de roses qui reposait sur ses genoux, et, rêveuse, elle en arrachait les feuilles une à une. — Les épines seules restèrent bientôt sous ses doigts.

Le vieillard s'approcha tranquillement, et, se contenant, il lui dit d'une voix douce : « Ta pauvre mère, comme elle eût été heureuse aujourd'hui! Pourquoi Dieu ne lui a-t-il pas accordé de vivre jusqu'à ce jour! » Tremblante, elle releva la tête; tremblante, elle serra involontairement le reste du bouquet dans sa main; puis, troublée, elle voulut le rattacher à sa robe. Les branches épineuses s'y accrochèrent et y demeurèrent comme rafraîchies par le sang de ses doigts blessés. — « Pourquoi pleures-tu, ma fille unique? demanda le vieillard. Le souvenir de ta mère n'a

Digitized by Google

pu t'émouvoir à ce point, car tu ne l'as jamais vue. Le jour de ta venue au monde elle est allée rejoindre ses aïeux. — Ah! tu t'es blessée, ma fille! » — Et il lui prit la main et il se mit à en arracher les petites pointes des épines. — « Oh! ce n'est pas cela qui me fait mal, mon père. » Puis elle se reprit vivement : « Si, c'est cela, mon père, et nulle autre chose. » Et elle se tut. Seulement des larmes tombaient l'une après l'autre de ses joues. S'appuyant alors sur le bras de sa fille : « Tu vois, dit-il, comme je suis vieux; mes genoux tremblent sous moi; conduis-moi. » Et, pensif, il marcha avec elle, se préparant à lui parler; mais ne prononçant pas un mot. —Partout autour d'eux les fleurs embaumaient, partout autour d'eux la musique retentissait.

En ce moment l'horloge attachée à la voûte élevée sonna. Au-dessus du cadran était assis un autocrate coulé en bronze; à chaque coup de l'heure sonnante, la statue d'un palatin sortait du mur et venait saluer le monarque inanimé; puis elle disparaissait dans le même mur, qui s'ouvrait pour la recevoir. Douze statues se sont ainsi montrées. Alors des pièces éloignées du château s'éleva un chœur de voix de femmes. Faibles d'abord comme un murmure lointain, ces voix devenaient toujours plus distinctes et s'approchaient de voûte en voûte; elles appelaient la mariée. Le père lui-même tressaillit en ce moment; il saisit dans ses bras sa fille pâlissante, et l'emporta de galerie en galerie, de chambre en chambre, de terrasse en terrasse, toujours poursuivi par le chœur, voulant parler et ne pouvant articuler une seule parole. — Et partout autour d'eux les fleurs embaumaient, et partout autour d'eux la musique retentissait.

Enfin il s'arrête dans la chapelle du château, où ses aïeux reposent dans des cercueils de pierre. Quelques cierges brûlaient au-dessus des sépulcres et de tous côtés descendaient des tapisseries noires bordées d'argent. La mariée glissa des mains de son père et roula par hasard sur la dernière tombe, la tombe de sa mère, et elle s'y assit et se tut, toute tremblante. — « Dieu n'a pas daigné, lui dit le vieillard, *continuer ma race par le glaive : il a béni la quenouille dans ma maison*; mais celui à qui je t'ai



Digitized by Google

donnée pour femme m'a juré de prendre notre nom : ainsi tes enfants s'appelleront comme tes pères. Respecte le bonheur dont la Providence t'a couronnée. Il n'y a pas dans le pays de dame qui soit ton égale, de dame qui soit maîtresse de tant de domaines et de tant de trésors. Souviens-toi donc d'être à ton mari, jusqu'à la mort, obéissante et fidèle ! »

Ces paroles, il les a dites d'une voix lente et sourde ; il semblait par chacune d'elles vouloir éprouver le cœur de sa fille silencieuse. Mais, comme elle ne répondait pas, comme seulement elle baissait de plus en plus son front, jusqu'à ce qu'il fût tout à fait noyé dans ses mains et que la couronne de mariée tombât de ses cheveux, le vieillard s'écria en gémissant : — « Entends-tu ! ils viennent t'arracher du sein sur lequel tu as grandi. — Dis-moi adieu en m'assurant que tu es heureuse. » Mais elle pressait encore plus ses mains contre son front et se taisait. — « Mon enfant ! tu veux donc que je me couche à côté de ces morts et que je ne me relève plus ! — Jusqu'à ce jour le regard de tes yeux bleus a été mon seul repos après tant d'orages. — Ma seule perle, je l'ai remise en des mains étrangères, car j'ai voulu qu'elle brillât d'un éclat inconnu. — Que se passe-t-il en toi, mon enfant ? — Dis-moi une seule parole ! — Ouvre-toi à moi, ne fût-ce que pour te plaindre, ne fût-ce que pour m'apprendre que tu es malheureuse ! »

Et, la respiration suspendue, il s'appuya des deux mains sur le marbre funéraire, attendant une réponse. Le poignard est à moitié entré dans son cœur : un seul soupir, une seule larme, un seul frisson d'elle, et ce cœur va tout entier se briser ! — Relevant les yeux, elle parut mendier une expression de pitié sur la figure de son père ; elle parut croire un instant que toute espérance n'était pas encore perdue ; se laissant glisser, elle s'agenouilla sur les dalles et se mit à l'implorer et par ses regards et par son attitude suppliante. Un violent frisson de colère écarta le vieillard du tombeau de sa femme. — « Quel nom as-tu prononcé ? — Ne le répète plus ! — Je n'ai peut-être pas bien entendu ! — Tais-toi ! tais-toi ! — Non ! tu ne pouvais pas penser à ce proscrit ingrat ! à celui

Digitized by Google

qui, fils de mon frère, conspire contre moi, contre moi qui lui préparais dans l'avenir une illustre destinée! Si tu le regrettes, si jamais tu as eu la lâche espérance que je te permettrais de voir un rebelle ou que je lui accorderais ta main, oh! alors, avec lui, toi aussi, sois maudite! »

La jeune vierge se relève. — Jusqu'à ce moment elle avait souffert en silence, comme une douce victime portée sur les autels des dieux vengeurs; mais maintenant elle répond avec calme et fermeté : « Je l'aime, mon père! » — Le vieillard ne put soutenir ces paroles douces mais mortelles : la tête lui tourna, et, anéanti avec toutes ses espérances, il tomba au pied du monument. Pour un instant son esprit se reposa avec les esprits de ses ancêtres; quand il s'éveilla, il aperçut au-dessus de lui la figure pâle de sa fille, il sentit son étreinte qui le rappelait à la vie, il entendit tout près de lui les strophes du chant d'hymen. Les femmes qui cherchaient l'épouse franchissaient en ce moment le seuil de la chapelle, elles s'avançaient en chantant; peu à peu elles entouraient la mariée d'un cercle de neige; à chaque strophe elles se rapprochaient davantage; — éperdue, elle se réfugie dans les bras de son père!

Enfin elles la saisirent et l'entraînèrent, et à mesure elles jetaient des fleurs, elles brûlaient de l'encens, elles glorifiaient par un nouvel hymne l'aurore de sa vie nouvelle. Le vieillard suivit le chœur de loin et lentement; au détour des galeries, pendant que les femmes emportaient sa fille vers la chambre nuptiale, il s'arrêta, et, bénissant son enfant évanouie, il fit sur elle un dernier signe de croix. — Resté seul, il se dirige vers les salles de la noce; peu à peu il recouvre sa présence d'esprit; à force de volonté, il repousse la vérité comme un mensonge, il lui ordonne de ne pas être! — et peut-être même arriva-t-il à croire qu'elle n'avait jamais été. — Quand il entra dans la salle du banquet, il se dominait entièrement et une gravité paisible était répandue sur sa figure.

Le marié disait à ses compagnons : « Vous avec qui j'ai passé tant de jours dans les camps ou dans les chasses, écoutez, chers amis! à vous encore je consacre cette nuit! Je jure de ne pas re

Digitized by Google

garder ma femme avant que le premier rayon de l'aube ait lui! — — Où en est la nuit? » Un des convives s'élança à la fenêtre et répondit : « La lune est maintenant juste au milieu du ciel. — Oh! alors, je suis encore à vous! » s'écria le marié. « Je bois à vous tous! » Et il vida une coupe enchâssée dans l'or et ornée de diamants, puis il la passa à travers la table au plus cher de ses amis. — La main pesante du vieillard se posa en ce moment sur son épaule; il se détourne, et, saisissant une autre coupe : « A ta santé, père! et, vous tous, videz vos coupes avec moi! » Mais le seigneur du château ne remercie pas; seulement il montre à son gendre les portes ouvertes et les détours lointains par où les femmes, qui revenaient, passaient en silence et se perdaient dans les ténèbres. Le jeune homme répondit, en secouant les blondes boucles de ses cheveux : « Regarde ces joyeux et braves compagnons, qui jusqu'à ce jour m'ont si fidèlement servi! je me suis lié à eux par un serment. Jusqu'à l'aurore nous boirons et nous chanterons ensemble. Cette nuit, la première et la plus chère, je la leur sacrifie. » A ces mots il saisit les mains des deux amis qui étaient à ses côtés, et s'écria : « En retour, vous irez dans ces montagnes contre les vils rebelles, et nous les poursuivrons ensemble tant qu'il nous restera, à moi des forces pour commander, à vous du cœur pour obéir! » Tous répondirent en chœur : « Vive notre prince! » — La figure du vieillard se couvrit d'abord du rouge de la colère; mais bientôt ces bras levés, ces sabres à demi tirés, cet enthousiasme général firent diversion à ses pensées. L'intérêt de la cause commune s'empara de son esprit. L'avenir et la puissance, l'orgueil et la haine lui voilèrent l'image de sa fille solitaire, pleurant, abandonnée, et il s'écria lui-même, d'une voix qui retentit jadis au milieu du cliquetis des combats : « Malheur aux rebelles! »

Cependant il ne daigna pas rester plus long-temps avec ses hôtes. D'un air sombre il fit signe à ses écuyers; ils se placèrent devant lui avec des flambeaux. Le marié quitta pour un instant les siens et reconduisit son beau-père jusqu'à la porte de la salle. — Le vieillard prit congé de lui avec un froid sourire de répulsion. —

Digitized by Google

De retour, le jeune homme s'écria : « Par mon bon yatagan! je ne puis supporter la contrainte. — J'ai accepté la jeune fille, mais non des chaînes! — Que la triste lune argente de ses rayons les rides des vieilles filles! demain le soleil vermeil me guidera vers ma belle épousée! » Et il lança son couteau grec en visant sur la muraille un clou doré. — Ses compagnons dégaînèrent aussitôt trente yatagans, mais aucun n'atteignit si près du but; alors, élevant leurs coupes pleines, ils burent à la gloire de leur chef, devenu beau par l'éclat de vanité répandu sur ses joues. De la main il écarte et caresse ses cheveux; il poursuit ses compagnons de ses railleries; spirituel et mordant, il bourdonne et pique comme une guêpe; ils lui répondent par un murmure approbateur. — Dans de pareils moments, l'âme, toute répandue au dehors, semble glisser avec grâce sur la surface de la vie; le sang monte du cœur au visage, le visage séduit par la rougeur que le sang y imprime; les traits jouent, l'œil lance la flamme; mais le cœur est vide alors, vide comme celui d'une coquette.

## II.

Gens du peuple, dans vos chants gardez le souvenir de cette gorge solitaire où le chef a parlé pour la dernière fois à ses frères! Vos ancêtres l'ont appelée la gorge des adieux et vos enfants l'appelleront ainsi si vos chants survivent à une génération, si votre langue ne s'éteint pas avec vous.

Au milieu de trois collines doucement inclinées dont les pieds se baignent dans un même torrent et dont les fronts s'écartent couverts d'arbres touffus, voici sous les rayons de la lune l'*homme* qui, il y a une heure, sortait avec une malédiction de la maison du Seigneur! — Autour et au-dessus de lui, sur les étages de verdure, reposaient étendues ou regardant vers les profondeurs de la gorge, des formes noires des pieds jusqu'à la tête, pâles de visage et dont les armes brillaient çà et là comme des feux follets. Sans doute ils l'attendaient tous, car dès qu'il parut ceux qui étaient couchés

Digitized by Google

se relevèrent, ceux qui étaient debout descendirent vers les rives du torrent, et sur chaque colline un étendard se dressa et commença de flotter dans l'air. Cependant aucun cri ne se fit entendre. Lui, il s'était assis sur un rocher roulé en travers du torrent. Ayant penché sa tête et laissé tomber sa main au milieu des eaux courantes, il rompit le premier le silence. — Sa voix suivait le murmure de l'eau, comme le chant suit l'instrument qui l'accompagne, et chaque parole, quoique mesurée et calme, arrivait distincte aux cœurs des assistants.

» J'ai été votre chef pendant quelque temps. — Oubliez-moi! mais souvenez-vous des dernières paroles que je vais vous dire. En elles est la vérité, vieille comme ces rochers, sainte comme ces étoiles!

» Depuis des milliers d'années nos pères ont occupé cette terre. On n'entend pas dire qu'ils l'aient conquise ni qu'ils en aient chassé d'autres habitants. Ils étaient les fils de cette terre, comme les épis sont les fils des champs, comme les pins sauvages sont les fils des forêts; et, à l'ombre de leurs sabres, les peuples voisins venaient s'abriter, car ils avaient en partage ce que l'oreille n'entend pas, ce que l'œil ne voit pas, mais ce que les âmes des braves aiment, — la liberté.

» Tout à coup arriva le roi du Midi avec ses vassaux et la foule de ses esclaves. D'abord il jette à nos oreilles des paroles perfides, puis il étale à nos yeux ses trésors plus perfides encore. Différent de nous par la foi et par la langue, il a voulu réunir ce que Dieu a séparé; et comme il n'a pas réussi selon ses désirs, le voilà maintenant qui nous rive à son pouvoir par le fer et par le feu! Honte sur les villes et sur les seigneurs des vallées! ils n'ont point osé se réfugier dans les cavernes des montagnes, dans les grottes du désert, ils se sont soumis à l'oppresseur. Mais vous, vous vous êtes précipités dans ces retraites comme dans une tombe! — C'est pourquoi le jour de la résurrection se lèvera pour vous!

» Et moi, j'ai vu déjà le présage d'un avenir meilleur. Combien de forteresses royales ont été brûlées depuis ces deux années! Où sont ces mercenaires aux armes pesantes qui devaient nous fouler

Digitized by Google

aux pieds? — Autour de leurs cadavres nous avons entendu les vautours nous remercier du haut des airs et les loups hurler de joie toute la nuit. — Cependant, pour recouvrer les dépouilles de vos pères, vous avez long-temps encore à inonder cette terre de votre sang!

» Aujourd'hui, que, d'obscurs aventuriers, vous êtes devenus de redoutables ennemis, les *royaux* commencent à vous tenter par toutes sortes d'amorces. Méfiez-vous des tentateurs! leurs promesses sont des monceaux d'or; leurs dons, une poignée de boue! — Levez les yeux! — n'y a-t-il pas assez de place pour vos âmes dans cet immense azur! ne regrettez pas cette triste terre, il vous faut mourir les armes à la main! mais à celui-là qui les déposera, que la face de Dieu, de l'autre côté de la tombe, soit éternellement voilée!

» Ne vous dispersez pas dans la plaine pour chercher du butin. Votre ange gardien habite dans ces montagnes. L'heure des dépouilles viendra plus tard. Écoutez les sept vieillards qui m'ont fait le chef de votre jeunesse. Leurs bras sont affaiblis par l'âge, mais en eux la raison règne sur les ruines du corps. Quand ils vous convoqueront, accourez tous jusqu'au dernier. Celui de vous qu'ils auront élu pour chef, suivez-le silencieux et intrépides, et soyez vainqueurs avec lui comme vous avez été vainqueurs avec moi! Moi, une autre destinée m'appelle! — Demain je ne serai plus sur cette terre. — Frères! je vous dis adieu pour toujours! »

Il se tut; et voyant la lune déjà haut, il se leva précipitamment. Tous s'ébranlent alors pour le rejoindre; ils glissent sans bruit et l'environnent de toutes parts de leur cercle noir. Ils se rapprochent et bientôt ils s'arrêtent et lui disent : « Où vas-tu, toi notre chef? » — Il étendit la main vers une lueur qui répandait ses pâles clartés derrière les collines. — « Oh! arrête! ce feu qui se reflète au loin c'est celui des noces qui se célèbrent au château de tes ancêtres. Nous ne te laisserons pas aller vers ceux qui te détestent, vers celle qui t'a trahi! » A ces mots il s'élança du rocher et poussa un cri, et ce cri perça le cœur de tous les assistants : — « Imposteurs! elle ne m'a pas trahi! car aujourd'hui même elle dormira

Digitized by Google

à mes côtés et ce sera pour toujours! — Je vous ai sacrifié ma maison, les biens de mes aïeux, ma vie, *elle* et, avec elle, mon bonheur, — mais la mort avec elle je me la suis réservée. Mon heure est venue! laissez-moi! » — et il passa au milieu d'eux. Le vent agitait en arrière la plume de son bonnet, les boucles de ses noirs cheveux, les plis de son manteau, et il marchait toujours, et sur un signe de sa main tout le monde s'écarte et lui fait place. Mais des bruits tumultueux s'élèvent; les uns s'agenouillent, d'autres courent en avant et, comme un mur, se placent de nouveau devant lui pour le retenir; tous le prient de s'arrêter; ils lui promettent de se saisir de sa fiancée, ils lui jurent, par le ciel, que, bien que le château renferme l'élite des hommes de guerre, ils s'en seront emparés avant le lever de l'aube. — Il s'arrête, — eux se taisent, — et sa voix s'élève douce comme au jour du bonheur, mais résolue comme au jour de la bataille : « Merci, frères! mais le bruit de vos sabres, je ne veux pas qu'il réveille le vieillard endormi sous le toit de mes ancêtres. J'ai grandi à l'ombre de sa main. Lui, le premier, a appris à mes lèvres le nom de la patrie; le premier, il a fait connaître à mon cœur le désir des combats. Avant que vous plantiez sur son château ces étendards sacrés, ces noirs étendards, qui sont les miens, il faut que je meure! telle est ma destinée! — encore une fois, adieu! » — Et il fit quelques pas, puis il ajouta comme s'il se parlait à lui-même : « Ce que le prêtre a lié, l'homme ne peut le délier!.... à moins qu'il ne le tranche! — Et en même temps il éleva en l'air son poignard. — La lame se baignait claire et sans tache dans les rayons de la lune et brillait comme un météore qui vient de naître.

Ils le regardèrent, puis ils le suivirent, mais en silence, de loin et la tête baissée; car ils savent que ce qu'il a une fois déclaré il l'exécute irrévocablement. Depuis long-temps circulaient des prédictions qui semblaient annoncer sa fin prochaine. Lui-même, plus d'une fois, en serrant les mains de ses compagnons, leur avait dit que le jour de la séparation n'était pas éloigné. Ce n'était point percé par le fer des ennemis ou atteint par leurs balles qu'il était menacé de succomber, ce n'était pas non plus de

Digitized by Google

s'éteindre de maladie et de faiblesse dans sa couche; non, une autre mort lui était annoncée par ses propres songes et par les prédictions des autres! Aussi, en le suivant, les conjurés croyaient accompagner ses funérailles. — Déjà il leur apparaissait comme un esprit! — Mais quand il se mit à gravir la colline, quand la plume de son bonnet, flottant çà et là au-dessus des roches et des arbustes, et blanchissant de plus en plus loin, eut disparu à leurs yeux, ils s'élancèrent à sa poursuite. Et alors lui et eux, séparés par des étages de verdure, se dirigèrent rapidement vers la même crête. Il y arriva le premier. De là on apercevait mieux encore la lueur et les hautes tours du château. A ses pieds était un précipice où grondaient les eaux noirâtres d'un torrent; le tronc d'un sapin jeté en travers servait de pont d'une colline à l'autre. — Ils l'entourent avant qu'il ait pu y mettre le pied; mais il les repousse, gagne le tronc chancelant et en deux bonds il a atteint la colline opposée. — Il saute, se penche, et, rapide, avec une force de géant, il tire l'arbre à lui, l'arrache aux pierres qui le retiennent et le lâche dans l'abîme. Le tronc, un moment suspendu comme un balancier, tombe, rebondit de roc en roc et disparaît bientôt dans les profondeurs du gouffre! — Il leur sembla qu'un éclair avait ébloui leurs yeux. — Mais c'est fini! il est trop tard! En vain ils crient et étendent les mains, — le précipice le sépare d'eux pour toujours! — Une dernière fois son front, éclairé par la lune, leur apparut dans toute la beauté de la vie. On eût dit qu'il voulait les bénir encore; car, tenant les bras étendus au-dessus du torrent : « Au nom du ciel! leur cria-t-il, guerre éternelle entre vous et ce roi du Midi! » Dix rochers répétèrent successivement ce cri, les entrailles du gouffre le répétèrent à leur tour, et à ce moment le chef disparut au milieu des broussailles et des rochers. — Les conjurés écoutèrent long-temps encore; mais, excepté celle des flots, aucune voix ne leur arrivait plus!

Malheureux! c'est alors seulement que l'étincelle de la folie a brillé dans tes yeux. Tu l'as cachée tant que tu t'es senti sous les regards de tes frères, car tu ne voulais pas laisser dans leur âme la dangereuse image de ta faiblesse; mais aussitôt que tu fus libre

Digitized by Google

et seul, tu as jeté ta gravité, comme un manteau, aux ronces de la route! Et maintenant tu vas, poursuivi par l'esprit de la vengeance; tu te suspends au-dessus des précipices, tu franchis les cimes aiguës des rocs. A ton approche le hibou effrayé se lève, bat des ailes et va se poser plus loin; le renard, qui guette à la lueur de la lune, se glisse en silence sous de plus sombres broussailles; les loups s'arrêtent de chaque côté du ravin; tu passes comme une flèche sans entendre leurs hurlements, et devant l'éclat de tes yeux ils se sont couchés contre terre. — Te voilà déjà dans la plaine. — Un feu follet sortant des marais a traversé ta route; tu lui as souri d'un air farouche : « A la course avec moi, ami! » et il a entouré ton bonnet, et il a inondé ton sein d'une lumière pâle. Tous deux également rapides, tous deux également passagers, vous avez un moment fui dans une étreinte fraternelle, mais il s'est éteint le premier! — Et toi, toujours sombre, tu cours à travers les prairies, tu t'approches du château de tes pères!

Et le château sur la colline brille de mille feux! Les jardins qui descendent vers la vallée sont si baignés de transparente lumière, si paisibles, si endormis, qu'ils semblent rêver du bonheur de la fiancée. Dans l'air planent les sons de la musique des noces. Les pieds agiles du guerrier se sont pour un instant fixés au gazon du sol, car il a cru entendre les premières notes d'un chant; mais c'est un songe plutôt qu'une réalité, tant ces notes lui arrivent chantées de loin! Cependant, au milieu de ce léger nuage de sons, il a reconnu des voix de femmes, il s'est rappelé les rites du mariage, rites laissés par les aïeux, et, plus rapide que jamais, il s'est élancé vers les jardins. Il enfonce ses ongles dans les fentes des murs, se soulève, se suspend, et les pieds appuyés à la pierre moussue il atteint de la main aux lierres qui tapissent la muraille; il fait un dernier effort, et l'enceinte est franchie. De l'autre côté les herbes ont gémi sous sa chute. Il se relève, ses forces redoublent en foulant une terre connue, et il se précipite par des détours que ses pieds n'ont point oubliés.

Les rangs noirs des sapins, des chênes et des mélèzes, débris

Digitized by Google

d'une grande forêt, passent devant ses yeux. Il traverse les vignes, les taillis; ici sont des prairies; là, le chant du rossignol se mêle au murmure des sources; plus loin sont des saules pleureurs, et, tout au bas, des nappes d'eau bleue où l'on voit mille et mille étoiles, semblables à des clous de feu. — Sous ces arbres a joué son enfance; ces eaux, il les traversait en nageant : mais ces souvenirs du passé ne l'arrêtent pas. Cependant il a gémi en passant près de cette pierre antique qu'ombragent des jasmins fleuris, car c'est là, là, dans une nuit pareille, qu'échappée à ses gardiens la jeune vierge s'est tout entière révélée à lui! c'est là qu'il a vu dans son œil la flamme d'une promesse sainte, et sur son front la paix d'une inébranlable résolution. — Il continue sa course, mais sa tête s'est plus d'une fois retournée vers la pierre antique et grise.

Au milieu des fontaines et des orangers, un vaste escalier conduit au château : les rayons de la lune y découpent en lignes d'argent les dentelles taillées dans le granit des ogives. Sûr de lui, il monte, monte toujours, et s'arrête sur la terrasse du château. Alors, arrachant les plumes de son bonnet, il se penche pour écouter. A gauche on entend retentir des chansons et des cris, c'est la salle du banquet; à droite règne un profond silence, et la longue file des croisées n'est éclairée que par les rayons de la lune; au fond de la terrasse, là où commencent les bastions du couchant, il aperçoit la lumière d'une lampe à travers une porte gothique vitrée entr'ouverte, et quelque chose comme un soupir, comme un gémissement, s'en exhale de temps en temps. Cette plainte est si insaisissable qu'on l'entend plutôt avec l'âme qu'avec l'ouïe; mais lui, il l'a entendue, et il s'avance sombre et tel qu'un fantôme, et il conjure ses pas d'étouffer leur bruit, et, s'appuyant aux colonnes et aux balustrades, le corps penché en avant, il s'approche des battants entr'ouverts. Lorsqu'il vit les rideaux blancs comme la neige qu'agitait le vent, lorsqu'il sentit que derrière ces voiles légers la vie et la mort l'attendaient en se donnant la main, oh! alors il s'arrêta et plaça la main contre son cœur, car il lui semblait que ce cœur allait tomber de sa poitrine! Ses doigts rencontrèrent le fer froid de son poignard : il le presse, il

Digitized by Google

le presse, et, se jetant de côté, il appuie son front sur les vitres glacées de la porte gothique ; — et, chose étrange ! son front n'éclata pas !

D'abord il ne vit que des taches noires et des étincelles qui tombaient du fond de son cerveau ; mais la clarté se fit peu à peu. La tapisserie bleue de la chambre lui apparaissait un moment, puis se couvrait d'un nuage. La lampe d'argent brillait et disparaissait tour à tour. A ses yeux se découvre un miroir immense avec ses branches dorées, puis des chaises, puis des bracelets, des colliers jetés çà et là, et enfin tout se révèle distinctement à sa vue.

Sous le baldaquin de pourpre de son lit la mariée est assise seule. On eût dit que ses femmes en se retirant avaient jeté des fleurs sur elle, car elle en avait sur les cheveux, sur le sein, et ses pieds reposaient sur des roses effeuillées. Parfois elle soupire comme ces personnes privées de connaissance qui, à force de souffrir, n'ont plus le sentiment de leur douleur et sont devenues la douleur elle-même ! — Elle soupire, et une fleur s'échappe et tombe de son sein, et tandis que les myrtes, les violettes, les lis glissent le long de sa blanche robe, une larme roule de ses yeux sur ses joues de neige.

Une porte éloignée a grincé. Involontairement elle laisse aller ses bras et tend le cou en avant comme une biche éveillée par la voix des chiens qui la poursuivent. Elle écoute, elle attend, elle rougit. Cependant un bruit plus rapproché se fait entendre ; elle se lève, fuit au fond de la chambre, saisit les rideaux, s'en enveloppe ; puis aussitôt s'en échappe, et veut fuir plus loin encore ; enfin elle s'affaisse et s'écrie à genoux : « Toi ! » — Elle n'a pas la force d'en dire davantage ; elle a renfermé dans cette seule parole sa dernière espérance, et elle reste immobile. On n'entend plus rien ; les bruits qui l'avaient effrayée ont cessé et partout règne le silence : seulement celui qu'elle a invoqué est devant elle. Il la relève, mais il ne la presse pas contre son cœur ; il ne lui dit que ces mots : « Me voici ! »

La jeune vierge se ranime et un sourire étrange s'épanouit sur ses traits. « Je le savais, je le savais que tu m'apparaîtrais à cette

Digitized by Google

heure suprême !... Mais tu m'as peut-être maudite dans ton cœur... oui ! tu m'as maudite ! je le sais ! mais, écoute ! ils ne se hâtent, ils ne sont pas encore ici ; écoute-moi ! Quand on m'a traînée à l'autel je t'ai partout cherché des yeux ; quand j'étais agenouillée devant l'autel, je te cherchais avec les yeux de ma pensée, car mes paupières abaissées par le poids des larmes ne m'obéissaient plus ; et au château, au milieu des danses, quand tout le monde me félicitait, j'écoutais si ta voix n'allait pas tout à coup éclater comme un tonnerre au-dessus d'eux. — Même en ce moment, où chaque minute m'apportait l'agonie et pouvait m'apporter la mort, la foi ne m'a pas abandonnée ! j'étais assise ici, inanimée, et mon âme était toute avec toi ! et quand tu as franchi les murs du jardin, oh ! je l'ai senti dans mon cœur... — Ce que je sentais s'est réalisé ! donne-moi la main, je suis sauvée ! » Et, se courbant comme une plante élancée, elle s'appuya hardiment sur le bras du guerrier.

Quiconque a vu dans ses rêves une âme arrachée à l'enfer et ravie au ciel, quiconque a senti une fois ce que c'est que d'être dieu quand la foudre du bonheur éclatait dans son cœur, celui-là seul.... Le guerrier croyait venir à une amante infidèle, mais il a vu, il a entendu celle qu'il aime, et il a oublié ses projets de vengeance et de mort. Il devient puissant et immortel ! sa jeunesse ne commence que d'aujourd'hui ! — Une de ses ailes, c'est l'amour ; l'autre, ce sera la gloire ! — Oui, par les mânes de ses ancêtres ! il ira retrouver ses frères abandonnés, et avec lui, celle qui, douce et penchée sur son épaule, a remis ses jours entre ses mains !... — Flottez, illusions, nuages ailés de l'imagination, flottez ! Vous êtes beaux, car le soleil de la vie vous dore de ses derniers rayons !

En proie à la fièvre de l'enivrement, il s'écrie d'une voix sonore, d'une voix qui transporte : « Pourquoi l'as-tu mis, cet anneau ! Ne valait-il pas mieux avant d'être liée t'enfuir vers nos montagnes ! Mais désormais elles seront ton salut ; car là-haut je suis le maître ! »

— « Mon Dieu ! tu m'interroges sur le passé quand le présent

Digitized by Google

nous appartient si peu! Tu ne me comprends donc pas! Doutes-tu encore de moi qui t'ai juré que ton peuple serait mon peuple et ton Dieu mon Dieu?... — Je tiendrai. — Mais il fallait avant dire adieu à mon père. — Ne m'interromps pas. — Si tu n'as pas de confiance en moi, écoute jusqu'au bout. — Tire seulement ton sabre, car s'il arrive je me jetterai dans tes bras. — Oui, mon père a prié, a supplié, et pourtant tu sais de quelle voix dure il sait se faire obéir; mais non, il n'a pas trouvé pour moi dans sa poitrine de vieillard un seul mot de dureté et de commandement, il a voilé de ses larmes la foudre de sa malédiction. Il soupirait, il gémissait, il se plaignait de son unique enfant, qui le précipitait dans la tombe! — Le prince, son gendre futur, promettait de prendre notre nom; il conduisait la foule de ses vassaux devant le château, et il disait à mon père : « Ils seront tous à toi! » Mon pére s'est agenouillé devant moi; il a posé ma main sur ses cheveux blancs; le sang lui brisait les tempes; sur son front on voyait le rêve agonisant de toute sa vie, — le fantôme de l'ambition et de la grandeur, — qui étendait vers moi les mains. Alors, une force surnaturelle s'est emparée de moi, j'ai consenti; j'ai donné ma main à un inconnu, à un indifférent, que dis-je, hélas! à un homme odieux; car pour moi tout homme est odieux qui n'a pas tes yeux, qui ne parle pas avec ta voix, qui ne porte pas ton sabre, qui ne vit pas de ta pensée!... — Au lieu d'une fille, le seigneur de ce château a un fils; mille chevaliers étrangers soutiennent l'édifice de notre maison. — Maintenant, je puis m'en aller; je te le répéte, ton peuple est mon peuple, ton Dieu est mon Dieu : mais ce Dieu, mais ce peuple, mais ma foi, sais-tu comment ils s'appellent aujourd'hui?... »

Le jeune homme la saisissant dans ses bras et regardant du côté de la terrasse, lui cria : « Ah! dis-le moi! dis-le moi! » — Elle, avec l'accent du reproche : « N'en doute pas, ils s'appellent la mort! — Tant que je serai sur la terre je serai l'épouse d'un autre. Tu ne peux me retrouver que dans le monde des esprits; mais le sentier qui y conduit n'est pas long, regarde! il est de la longueur de ton fer! »

Digitized by Google

Ce mot d'épouse tomba comme une pierre des lèvres de la jeune fille sur le cœur du guerrier. Ce mot le réveille de son dernier songe ! Il peut bien l'arracher par son glaive à la poursuite d'un père et d'un mari, mais il ne pourra pas l'abriter contre la malédiction de l'Église : ce que le prêtre a lié, l'homme ne peut pas le délier. Hélas ! le froid et le désespoir ont glacé l'âme du chef. Cet instant de bonheur passé si vite lui a ravi toute sa force ; il tremble comme s'il voyait pour la première fois la longue main de la mort appuyée sur le cœur de sa bien-aimée. Non ! il ne lèvera pas le poignard sur elle. Demain, après-demain, il tombera, lui, dans la première bataille ; mais elle, qu'elle vive ! elle, la plus belle forme parmi les formes terrestres, qu'elle reste sur la terre ! — Effrayé, il se jette de côté ; le mur semble se dérober devant ses yeux troublés, il fuit... mais sa sœur l'arrête sur le seuil : « Que fais-tu, où fuis-tu, infidèle ! — N'étais-tu pas venu pour me délivrer ? — Ne serais-tu venu que pour m'enlever, me déshonorer ? »

« Oh ! ne me trahis pas, ne m'abandonne pas ! Dans un instant l'étranger va venir, de son souffle il va flétrir ta pure bien-aimée ! Si tu me livres toi-même aux bras de mon ennemi, sais-tu quel est mon avenir ? Il me traînera à la cour du roi, à cette cour remplie de figures étrangères et où règnent la vanité et le mensonge, pour s'enorgueillir de ma beauté, pour montrer à son maître qu'il a su cueillir une fleur sur une souche antique. Qu'arrivera-t-il alors de ce roi et de son serviteur mon mari ? — Vois les vieillards ! ils maudissent ce qu'ils ont idolâtré dans leur jeunesse, ils aiment ce qu'ils ont jadis méprisé. Qui les a métamorphosés ainsi ? Le temps, — le temps qui tue les sentiments, le temps, ce jardinier inexorable qui fait sortir de fraîches roses du sein des vieilles ruines. — Peut-être jettera-t-il aussi sur mes yeux un voile derrière lequel disparaîtra ton image, et je resterai seule, toute seule ; toi, loin de moi, sur les rochers et dans les cavernes ; à mes côtés la séduction, et dans mon cœur l'ennui ; et tandis que tu erreras loin de moi, les chevaliers du roi répéteront mon nom en élevant leurs coupes pleines de vin. Leurs rires arriveront peut-être jus-

Digitized by Google

qu'à toi, et tu te maudiras alors toi-même de ne m'avoir point tuée ! — Perce-moi donc le cœur ! — Arrache-moi à un avenir monstrueux ! »

Et dans son égarement elle étendait les bras comme pour repousser une vision horrible. « Regarde ! sur le front de cet avenir un mot est incrusté en diamant : *honte !* — dans ses yeux tout l'enfer brûle ; au lieu de bras il agite des serpents sifflants : — ils m'ont touchée ! ils ont entouré mon front ! ils ont plongé leurs têtes dans mon sein, ils boivent mon sang dans mon cœur comme dans une coupe, mon sang pur, mon sang sacré !... » Et elle tomba sur le tapis, inondant les pieds du guerrier de ses larmes et de ses longues tresses.

Il la soulève, légère comme une plume. « Par le nom de la mère de Dieu tes destinées terrestres ne s'accompliront pas ! Pure entre les plus pures tu t'éteindras comme une flamme d'encens ! » — On eut dit alors que son cœur s'était brisé, car la mâle expression de ses traits s'était évanouie ; il penchait la tête, et aux larmes de la jeune fille il répondait par des larmes aussi amères, aussi irrésistibles : mais c'était un dernier signe de faiblesse et d'incertitude, de lutte et de regrets. La pâle résolution reparut sur son visage, et pressant la jeune fille contre sa poitrine : « Par ce baiser je te condamne à la mort ! Celui qui le premier a touché tes joues et n'a pu avec le souffle de ses lèvres y imprimer le sceau sacré de son nom, de la main de celui-là il faut que tu périsses ! — Non, ma sœur, je ne suis point venu ici dans une autre pensée ; mais je t'ai vue et la tentation du bonheur m'a séduit, pardonne-moi ! — Je me suis abandonné à de vaines rêveries et la peur m'a saisi, pardonne-moi ! Mais peur et tentation m'ont quitté pour toujours !... Et maintenant, prions ! car il nous faut d'ici nous envoler ensemble ! »

— « Non ! reste, toi ! pour guider ton peuple. Moi, patiente et triste, je t'attendrai dans le purgatoire. Jette seulement de temps à autre où l'on m'enterrera une plume de ton casque, un anneau de ton armure ; le fossoyeur les verra le matin et il se dira : « Quelqu'un était ici cette nuit, quelqu'un se la rappelle encore ! »

Digitized by Google

Et elle fixait sur ses yeux un regard étincelant. Il l'interrompit en la pressant de ses mains de fer : « Non ! je porterai mon âme avec la tienne devant le tribunal de Dieu ! » et il ajouta avec tristesse : « Tant que je l'ai pu, j'ai servi mon peuple. Sur la frontière du pays des vallées j'ai planté son étendard. Cette frontière, il va maintenant la franchir. — Sais-tu quels cheveux blancs il me faudrait livrer aux fureurs de l'orage si je vivais un jour de plus ? Sais-tu dans quelle cour je serais tenu de m'asseoir comme juge et comme destructeur ?... — Fuyons d'ici, ma sœur ! — Là où nous allons la jeunesse ne combat point les vieillards ! là, il n'y a ni trahison, ni oppression ! là, il n'y a pas de vengeance ! »

Une inspiration divine éclaira la figure de la jeune fille et elle se précipita dans les bras du guerrier. Elle ne peut plus le remercier par des paroles ou par des larmes ; mais elle ôte de son doigt l'anneau de son ennemi, s'approche de la couche nuptiale, l'y dépose, ensuite se tournant vers le chef : « Maintenant, dit-elle, tu es mon seigneur et mon époux pour l'éternité ! » Puis elle baissa les yeux, s'agenouilla et commença de réciter la prière des agonisants. Il s'agenouilla aussi ; — tantôt il disait les réponses, — tantôt il se taisait plongé dans une triste gravité. Quand ce fut fini, il se retourna du côté de la fenêtre de la terrasse et dit : « L'aube du jour se lève ! » En ce moment la voix des oiseaux éveillés se faisait entendre des montagnes voisines. Elle pâlit, mais lui : « Appuie-toi sur mon bras ; regarde ce monde encore une fois avec moi. » Elle le suivit et ils se placèrent à l'entrée de la terrasse.

La lune meurt derrière les collines du château ! ses derniers rayons errent pâles et bleuâtres dans les profondeurs des jardins ; dans l'air les exhalaisons de la terre rougissent, semblables à des manteaux de rois ou à des voiles de vierges brodés par l'aube. — Tous les tableaux, toutes les promesses de la vie se présentent à leurs yeux dans cet avant-dernier moment ; près d'eux le murmure et l'éclat des jets d'eau, les belles formes des piliers et les arbrisseaux couverts de fleurs ; au loin, sur les collines blanchissantes, des sentiers dérobés ; plus loin encore, des plaines ouvertes, une

Digitized by Google

épaisse forêt, et derrière la forêt, au milieu des clartés de l'aurore, les sommets des montagnes libres ! — De ces sommets devait se lever pour le héros l'étoile de la gloire, et voilà que tout cet horizon va devenir pour lui une tombe d'oubli ! — Il fixe ses regards sur ces montagnes et leur dit courageusement adieu. Elle, la tête penchée, se serre contre lui, lui demandant ou une prompte agonie ou un regard d'amour. Le monde, en s'éveillant toujours plus radieux, leur conseille de ne pas abandonner la terre pour l'éternité, mais c'est en vain ! Qui peut savoir ce qui se passa alors dans leurs âmes ? — Elle pesait toujours de plus en plus sur le bras de son frère et le vent du matin jouait avec ses cheveux.

Tout à coup des voix étranges portent en chœur la santé de quelqu'un. — Il a tressailli : elle, elle n'entendait peut-être plus ! — Mais bientôt le bruit de pas nombreux retentit sur la terrasse et l'on voit briller la clarté des flambeaux. « Dieu ! s'écria-t-il, n'est-ce pas ! tu donneras la victoire à mes frères ! » Et il emporta dans le fond de la chambre nuptiale la jeune vierge à moitié évanouie. En même temps les vivat d'une foule enivrée retentissaient sur les murs du château. C'était probablement l'époux qui au premier rayon du jour se hâtait de rejoindre la mariée. — « Vois-tu, s'écria-t-elle levant le bras vers le miroir et ne se reconnaissant plus elle-même, vois-tu comme il est beau, mon ange ! » — « Oh ! oui ! il est beau ! répondit le guerrier avec un sourd gémissement. » — D'une main il pressait contre son sein la jeune fille qui s'évanouissait, et de l'autre il élevait déjà le fer mortel... mais en ce moment un bruit de pas vifs et légers s'approcha de la porte de la terrasse.

## III.

Dans la chambre qu'habitait le père, qu'ont habitée le grand-père et les aïeux, et où ils sont morts, le vieillard était assis sur un lit antique. Il ne veut pas donner de repos à son corps usé ; il n'a pas quitté ses habits ; il a repoussé ses domestiques avec des paroles de colère ; mais il a arraché de son cou la chaîne où pend

Digitized by Google

le médaillon royal, et détachant son sabre il l'a appuyé contre la table de chêne. Derrière le lit, servant d'oratoire, étaient une niche creusée dans la muraille et une lampe de l'or le plus pur ; mais le vieillard, comme toujours, ne s'est pas retourné pour dire ses prières, il sait que pour lui cette nuit sera sans sommeil ! Seulement, il lève parfois les yeux, il regarde les portraits de ses ancêtres, qui le fixent de leurs prunelles immobiles, et chaque fois qu'il en parcourt le cercle il baisse tristement la tête.

— Jeunes hommes, enfants radieux de la vie, vous qui en affrontez les orages, vous ne savez pas ce qui se passe dans l'âme des vieillards quand ils ont vu mentir tous leurs calculs, quand ils ont vu leur dernière espérance se briser sur la terre. Non ! le sort n'a point pour vous de coupe aussi amère ! — Le temps, comme un esclave, vous porte sur ses ailes, et de ses ailes il ouvre devant vous l'espace ! Qu'importe que des centaines d'étoiles s'éteignent derrière vous ! cent étoiles nouvelles s'allument devant vos regards. « *En avant vers l'infini !* » Tel est votre cri à vous ! Mais le vieillard sans lendemain, à qui le cercueil barre déjà le chemin de l'avenir, ne voit briller qu'une seule étoile dans son ciel, et il l'invoque à genoux : « Tu es douce et bonne, ô mon étoile ! tu n'as pas comme la lune, cet astre de la jeunesse, des lueurs fuyantes et mensongères ; tu ne t'éteins pas, semblable au météore des nuits d'été. Après une longue route j'ai enfin aperçu ta lumière. Oh ! sois-moi fidèle ! brille sur ma maison pour que je puisse me survivre à moi-même sur la terre ! » — Mais la vérité lui apparaît tout à coup ; elle se glisse, comme un serpent, jusqu'à son foyer, elle s'assied sur un cercueil et chante le chant du désillusionnement. — A cette voix la dernière étoile se détache du ciel, et pour le vieillard le monde n'est plus qu'une nuit éternelle !

Voyez ! de son tardif automne il n'est rien resté aux mains du vieillard ! — Entendez-vous comme les larmes de sa fille lui tombent sur le cœur, comme le rire du prince son gendre retentit à ses oreilles ! — Il se lève de son lit et marche avec violence. — En vain soixante-dix hivers ont passé sur sa tête ; toujours orgueilleux,

Digitized by Google

il n'a pas su deviner l'énigme de la vie. — Un chaos d'indignations, d'hésitations et de projets ont lancé son âme dans une voie de supplices. — Il maudit le roi, et le prince et lui-même; mais son cœur ne sera pas brisé avant que le premier rayon de l'aube n'ait lui.

Enfin, le corps brisé de fatigue, il est tombé sur un fauteuil à bras dorés et tout orné d'armoiries; ses mains sont pendantes, ses pieds reposent sans mouvement, son œil ouvert et immobile est fixé sur la muraille..... Quoiqu'il ne remue pas les lèvres, il lui semble qu'il entend sa propre voix; quoiqu'il soit assis, il lui semble qu'il parcourt les appartements de son château, qu'il arrive à la salle du banquet, qu'il voit le jeune homme assis au milieu de ses compagnons. — « Arrière, enfant d'une terre étrangère! — Mes ancêtres, levez-vous de vos tombeaux! entourez-le! — Toi, d'abord, sombre connétable, arrache-lui cette coupe de la main! Toi, cardinal romain, lance l'anathème du divorce! » — Et il entend le bruit des spectres évoqués qui montent de la chapelle; les deux battants se sont ouverts, ils entrent. — Le marié saisit d'une main son sabre, de l'autre il boit aux morts. — Alors le vieillard cherche aussi son glaive; il se jette sur les armes suspendues aux murs; il veut les atteindre, mais il tombe et se traîne sur les genoux; il retombe et se traîne de nouveau, et il rencontre le cardinal dans sa pourpre jaunie par l'humidité du sépulcre : celui-ci pose sa main froide sur son front et lui dit : « Ce que le prêtre a lié sur la terre, l'homme ne peut pas le délier! » Et les ombres ont disparu, la salle du festin s'est évanouie; et il se retrouve dans sa chambre, et il se sent assis sur le même fauteuil... et autour de lui tout se fait sourd, — triste, — désert, — et en ce moment l'horloge des palatins a sonné deux heures.

Mais autour de lui tout se fait de plus en plus terrible : la lampe de l'oratoire ne jette plus sur sa couche verdâtre qu'une blafarde lueur. Grand Dieu! sur les marches de l'autel est agenouillée une forme blanche et gémissante; elle se lève, se retourne et se traîne vers le vieillard. Ses bras sont croisés sur sa poitrine; sa robe, comme le manteau d'une statue, se drape en mille plis immobiles.

Digitized by Google

Cette figure bien connue, si chère jadis, c'est celle de sa femme, de sa femme morte. — Ses lèvres se sont ouvertes ; sa voix, comme autrefois, n'est plus tendre et pénétrante, mais impérieuse et pleine de reproches. Le vieillard veut lui répondre ; il ne peut même pas étendre les bras, et il est forcé de la suivre à travers les longs corridors où elle le guide. Dans la chapelle, elle passe sans s'arrêter même près de son tombeau. Elle traverse la salle d'armes au milieu des casques et des cuirasses, et marche du côté des bastions du couchant. Elle monte l'escalier ; les portes, bien que fermées aux verrous, s'ouvrent devant elle comme des lèvres silencieuses. Sur un signe elle fait approcher le vieillard : il reconnaît la chambre du trésor avec sa meurtrière ; il sait qu'il est au-dessus de la chambre nuptiale. — Là, la vision lui fait signe de s'arrêter et de regarder.

Grand Dieu ! devant le lit nuptial, en face du miroir, il voit sa fille entre les bras d'un homme armé. — Il reconnaît les yeux enflammés, le front élevé de l'exilé ; dans sa main il tient un poignard. Il entend une voix douce et sonore : — « Frappe hardiment ! ce n'est pas toi qui me tues, mon père m'a tuée avant toi ! » — Et en disant ces mots, elle s'est pressée contre le fer du jeune homme. Le vieillard réunit toutes ses forces pour jeter un cri : mais c'est en vain, le silence n'a pas été interrompu ; de ses mains il a voulu briser les murs de la meurtrière, le froid granit reste inébranlé. Tombé sur les genoux, le vieillard crie à son neveu : « Je te la donne pour femme ! A tes côtés, je combattrai les rois ! N'es-tu pas mon unique enfant ! » Puis, s'adressant à sa fille : « Enfant, enfant, aie pitié de moi ! Je te le donne pour époux ! ne désire plus mourir ! » Mais eux ne l'ont point entendu ! — Une lueur bleuâtre se répand sur les murs, les lampes commencent à pâlir ; on entend du bruit sur la terrasse. Le marié, animé par le festin, entre joyeux et vif dans la chambre nuptiale ; mais il s'arrête, reste immobile, cherche son glaive à son côté et ne le trouve pas. Il se détourne, il appelle... personne ne répond à sa voix. La terreur, comme une mort vivante, a saisi le vieillard ! L'époux se précipite sur le guerrier, celui-ci le repousse : « Pourquoi viens-tu troubler

Digitized by Google

le calme des morts! » et quelque chose brilla une fois, — deux fois, — trois fois, et un faible gémissement se perdit dans l'air. Les lampes s'éteignent l'une après l'autre; la dernière brûle encore devant le miroir. A ses rayons, les formes du jeune homme armé et de la jeune fille chancellent couvertes de sang; elles s'unissent, se penchent, se relèvent, et retombent enfin. — En ce moment, trois heures sonnent à l'horloge des palatins; le vieillard s'éveille, il est dans sa chambre aux pieds de son fauteuil.

Autour de lui se pressaient les pages et les domestiques des flambeaux à la main. Ils ont entendu le bruit de sa chute, ils accourent, le trouvent étendu sur les dalles de la pierre et les deux mains blessées. Le vieillard se lève et retombe en criant : « Sauvez ma fille! tuez le fils de mon frère! » Ses pages l'ont relevé : « Est-il nuit encore? — Est-ce déjà le jour? — Où suis-je? » Il va en chancelant vers la table de chêne à laquelle est appuyé son sabre, il le tire du fourreau; mais la garde tourne entre ses doigts débiles et la lame roule à terre, il la saisit, la traîne après lui et de larges larmes tombent de ses paupières. — Les domestiques, à ses genoux, le questionnent et lui demandent ses ordres : — « Suivez-moi! » dit-il d'une voix entrecoupée, et à demi porté par eux, il se dirige vers la porte et entre dans le corridor. — Il veut se hâter et lutte contre sa faiblesse, comme le nageur contre les vagues. — Les domestiques se sont regardés, et ils ont fait le signe de la croix!

Ainsi, cet homme égaré gémissait et s'évanouissait presqu'à chaque pas. Ses pages l'accompagnent à la chambre nuptiale. Un profond silence semble régner dans cette partie du château. A travers une file de portes ouvertes, on voyait dans la salle du festin les tables abandonnées et les lumières mourantes. Déjà les demi-lueurs qui précèdent le jour pénètrent par les hautes fenêtres. Les deux pages, qui portaient les flambeaux devant leur seigneur, s'arrêtent tout à coup. Un homme s'est élancé à leur rencontre au détour d'une sombre galerie. Ses cheveux sont en désordre, ses habits déchirés; il n'a ni poignard à sa ceinture, ni glaive à son côté, et ses lèvres sont bleuâtres et son front est livide, comme si la mort en

Digitized by Google

passant lui avait jeté son souffle. Et cet homme, comme s'il fuyait devant elle : « Ne laissez pas avancer le père, ne le laissez pas avancer! » Il est auprès du vieillard, il a saisi sa main. — « Où est ta femme? » — Le marié tombe à ses genoux. — « Attends, père, retourne dans ta chambre, ne réveille pas si matin ta fille endormie. » — « Tu as dit, ne l'éveille pas!... Elle peut donc s'éveiller encore!... Homme, dis-moi la vérité; car un mauvais esprit m'a visité dans mon sommeil... Je l'ai vue appelant la mort; et toi, tu étais là aussi, mais désarmé... un troisième... et il assassinait mon enfant! — Dis-moi, n'est-ce pas que c'est une vaine moquerie, un rêve se jouant cruellement d'un pauvre père! » — Le marié courbe la tête sous le poids de cette question terrible; tout son corps tremble, et de ses bras étendus il barre le passage au vieillard. — « Tu gardes le silence! — Ah! Dieu m'a puni de m'être incliné devant ton roi, de m'être allié à ton sang étranger et réprouvé!... Maintenant me voilà seul, seul sur la terre. » Au cri du vieillard toutes les vitres ont tremblé, tous les cœurs ont tressailli. Des deux mains il a saisi son glaive. « Tu te tais!... — Mes pères étaient ennemis des tiens : si j'avais un fils, il serait ton ennemi; mais je n'avais qu'une fille... reçois d'elle cet héritage! » Et il abaisse le glaive, mais le fer s'échappe de ses mains et va frapper les piliers. Le marié se relève, il veut encore retenir le vieillard; tous deux luttent, lutte acharnée et féroce! — Le désespoir donne une force surhumaine à ce vieux bras; le marié, quoique jeune et agile, sent déjà les deux mains de son adversaire sur ses épaules; il plie sous leur poids; le vieillard le renverse et passe sur son corps étendu. Maintenant il n'a plus besoin de secours, il marche le regard enflammé; son ombre gigantesque se dresse sur les piliers et sur les murs; ses vêtements flottent; il marche dans une terrible audace. Les domestiques sont derrière lui; au bruit de leurs pas nombreux, les voûtes répondent en gémissant. Une seule chambre les sépare encore de l'appartement de la mariée; on en voit déjà la porte largement ouverte, on voit les tapis, les ornements des murs et la fenêtre enflammée par les rayons du soleil levant. — Tout est désert et silencieux; on peut même entendre

Digitized by Google

le bruit des fontaines du jardin. Le vieillard s'avance hardiment vers cette chambre et vers ce soleil levant!

Et lorsqu'il fut au seuil de la chambre, l'immense face rouge et pleine du soleil le fixa! Il croit voir dans l'espace le cœur ensanglanté d'un Dieu; il en est ébloui, mais il s'avance toujours et il voit du sang, du sang par terre. Tous les fantômes de son rêve horrible l'entourent encore, mais cette fois avec toute la lumière de la réalité. Les corps de sa fille et de son neveu sont étendus comme il les a vus dans sa vision. Il élève ses bras au-dessus de sa tête, comme un homme qui se noie; il frappe l'air, comme s'il voulait s'élancer hors de ce monde d'une infernale réalité! Puis il demeure sans mouvement à la même place. Cependant les hôtes éveillés, les domestiques et les vassaux se pressent en foule, et chacun en entrant reste frappé de stupeur. Tous les regards sont tournés sur le seigneur et sur les deux corps percés qui gisent au pied de la couche nuptiale; le bras de l'exilé entoure le cou de sa sœur; sur sa poitrine, au-dessus du poignard, repose la tête de la jeune fille; leurs paupières sont tout ouvertes, et à la clarté toujours plus blanche du soleil luisent leurs prunelles inanimées. Le sang coule autour d'eux; sur l'armure du chef déjà il se caille en morceaux de corail noirâtre. Sur les deux visages refroidis repose le calme; sur les lèvres de la jeune fille est resté comme le souvenir d'un sourire; une ombre d'orgueil semble flotter encore sur le front du guerrier; on dirait que, dans l'exaltation de leurs âmes, ils n'ont point connu les tortures de la mort.

Le vieillard est toujours là, immobile; il ne gémit pas, il ne tremble pas, il ne succombe pas! Les assistants, poussés par de nouveaux assistants, ont formé un demi-cercle. Ils retiennent leur respiration, ils soulèvent leurs sabres pour ne pas troubler ce silence de douleur; ils redoutent l'instant où le seigneur se retournera vers eux. — Grand Dieu! comment supporter l'expression de sa face!

O Jésus! quel étrange miracle! de la main le vieillard salue ses hôtes avec la douceur et la noblesse accoutumées. Son air est distrait comme s'il n'avait pas conscience de la réalité. Il regarde, il

Digitized by Google

se frotte les yeux, et une fièvre ardente enflamme ses joues : « Qu'on m'apporte du vieux vin de Hongrie, je veux boire à la santé de mes hôtes ! » Personne ne bouge ; tous étaient comme pétrifiés : « Enlevez ces taches avant que ma fille ne vienne. » Personne ne bouge ; chacun baissait la tête ne pouvant supporter ses regards. « Ah ! vous ne savez pas, tout cela est un rêve ! mais quel rêve obstiné, implacable, maudit ! le jour va paraître et je me réveillerai enfin ! » Il dit et passe sur la terrasse. Ici, une autre pensée l'occupe ; il se penche sur la balustrade de marbre ; il regarde de tous côtés ; puis : « Messieurs, allons au-devant des jeunes mariés ; ils se promènent, il est bien étonnant qu'ils soient sortis de si bonne heure. »

Et il descend précipitamment par l'escalier voûté, par ce même escalier que hier son neveu a pris pour pénétrer dans le château. — Au pied de la colline il cueille quelques roses : « C'est pour ma bonne fille ! moins de bruit, plus doucement, mes hôtes, nous la surprendrons tout à l'heure dans le bosquet et nous lui souhaiterons le bonjour. » — Ses compagnons, la tête penchée, le suivent sous l'ombrage des sapins et des tristes mélèzes. Les sentiers se déroulaient, s'élargissaient et se resserraient autour d'eux, conduisant tantôt au fond de la forêt, tantôt à des champs ouverts, tantôt à des collines boisées de groseilliers. Le vieillard appelle sa fille par son nom ; partout l'écho se rit de lui. Derrière, les hommes sanglotaient en marchant. Il s'arrête, et de la main se frappe le front : « Cauchemar !... cauchemar !... et moi qui y crois comme à une chose vraie !... Mais quand donc se lèvera le vrai soleil ! » — Il se jette sur un arbre, l'entoure de ses bras : — Réveille-moi ! réveille-moi donc, dure écorce ! » Puis il se détourne, et, saisissant par la poitrine l'homme qui le suivait de plus près : — « Fantôme de mon serviteur, lutte avec ton maître, éveille-le, éveille-moi ! » Le domestique effrayé se dégage de ses bras et fuit. Le vieillard soupire, lève les yeux au ciel ; un rayon d'humilité éclaire ses traits, il semble se résigner à ce long martyre comme s'il offrait à Dieu, en expiation de ses péchés, le tourment de ses songes cruels. Puis il marche tranquille, puis au bout de quelques minutes : « La mariée doit être au bord du lac ; suivez-moi, mes amis ! »

Digitized by Google

Haut est déjà le soleil ; il a bu la rosée des feuilles, et sous ses chauds rayons flamboient les eaux du lac. Au bord de l'eau les nacelles balancent leurs flammes armoriées. Il se promène sur le rivage avec des roses à la main ; la rougeur de la fièvre colore ses joues. Personne n'ose parler ni lui conseiller de retourner au château ; accoutumés à se courber devant son inflexible volonté, ils lui obéissent, ils le suivent, bien qu'ils sachent que cette volonté n'est plus celle de l'homme ! — Pour eux aussi le jour semble une nuit sombre, l'égarement a gagné leur cerveau. — « Elle a monté dans une barque et elle vogue maintenant avec son mari au milieu de ces îles. — Allons, que les six plus forts d'entre vous saisissent les rames ; volons la rejoindre, allons, nous aussi, faire une promenade sur l'eau. » Ils sont montés avec lui dans une nacelle et ils s'éloignent du rivage. — « Eh bien ! pourquoi gémissez-vous ainsi ? l'eau est-elle devenue rapide et dure sous vos rames ? » — Ils ne répondent rien ; mais ils rament plus vite. — Après eux les convives se jettent pêle-mêle dans les nacelles ; beaucoup accompagnent le vieux seigneur, un plus grand nombre est resté sur le rivage.

Les îles se cachaient les unes derrière les autres et toutes étaient ceintes d'une guirlande de joncs. Çà et là s'élèvent des pierres gigantesques ; jadis autels de dieux implacables, elles sont aujourd'hui abandonnées et entourées de lierre. Lorsque le bateau, au gouvernail duquel se tenait le vieillard s'éloigna du bord, une nuée d'oiseaux aquatiques et sauvages s'envola avec bruit ; une bande de ces noirs oiseaux forma comme une voûte planante au-dessus de sa nacelle. — A chaque détour, frappant des mains, le vieillard s'écriait : « C'est ici ! nous allons la trouver !... » Et quand il ne vit personne il demanda à la nature entière : « Où donc est ma fille ! où donc est ma douce enfant ! » — Il parcourut ainsi le groupe d'îles, puis il ordonna de se diriger vers l'autre bord du lac. — Cependant il se tait et abandonne le gouvernail ; parfois il tressaille et sa figure se couvre d'une pâleur mortelle. Il plonge son bras dans l'eau jusqu'au coude, il écoute le bruit des vagues et il rit avec éclat... Les rameurs se sont arrêtés et attendent ses ordres, mais

Digitized by Google

lui, ne dit plus un mot; il se lève, il regarde les barques qu'il a laissées derrière lui; il regarde ses jardins, son château, et il porte sans cesse la main à son front... Tout à coup il s'est écrié : « Je veux me réveiller! je veux me réveiller! » Tous ont frémi, et lui, faisant un dernier effort, s'est élancé dans les profondeurs du lac. Trois hommes se précipitent pour le sauver. Les barques arrivent et tous regardent l'eau qui tourbillonne là où sont tombés et le vieux seigneur et ses fidèles serviteurs. Bientôt les plongeurs reparaissent avec leur maître, ils l'étendent dans la nacelle aux flammes armoriées. —Ne cherchez plus la vie en lui : la vie est restée au fond du lac d'azur!

C'est ainsi que l'héritage de cette antique famille passa aux mains de l'étranger. Il fit au vieillard et à sa fille de somptueuses funérailles; mais les restes mortels de l'exilé, on les jeta dans la terre non bénite. Le prince donna à ses compagnons un festin funéraire dans la salle même où, la coupe à la main et la plaisanterie aux lèvres, il dépensa la première nuit de ses noces. Puis, quand vint le matin, tous montèrent sur leurs coursiers et abandonnèrent le château pour se rendre à la cour du roi. Le roi félicita le prince du hasard qui l'avait fait l'héritier de si vastes domaines; il remercia le sort de ce qu'une race antique et puissante venait de s'éteindre. — Dans les montagnes on se souvient du chef qui repose dans la terre non bénite. Son tombeau est de l'autre côté du château. Pour y élever une croix il faut prendre le château d'assaut. — Jusqu'ici les aigles et les éperviers seuls sont venus des montagnes s'abattre sur ses hautes tours; mais demain descendront des masses armées!... Qu'un autre chante l'hymne de la victoire! moi, j'ai dit le chant de la mort!

Et toi, jeune fille, tu as disparu comme une pensée qui n'a pu sur la terre revêtir une enveloppe d'argile! — Tes ailes étaient de trop! — Tu n'as point voulu les dépouiller et elles t'ont emportée là où vole le vent, où montent les nuages, où s'en va la feuille d'automne, où vont les sons de la harpe et les soupirs du chant! — Ton marbre funéraire porte un nom étranger, le nom abhorré de ton époux! Autour de tes cendres tout reverdit, et personne ne se



Digitized by Google

souvient de toi ! — Le lendemain de ta mort, sept vieillards ont maudit ta mémoire ! ils t'accusaient d'avoir entraîné dans ta perte l'âme du héros. Ils parlaient de toi avec un sourire de mépris : « Une femme... » disaient-ils au peuple. Mais le peuple pleurait et en s'en allant disait : « Seigneur Jésus, donne-lui une paix éternelle ! »

Digitized by Google

# HISTOIRE

# DE LA VIE ET DE L'ADMINISTRATION

DE

## SIR ROBERT WALPOLE.

---

### DERNIÈRE PARTIE.

Le parlement se réunit le 14 novembre 1739. Ceux des membres de la chambre des communes qui s'étaient retirés pendant la dernière session, se retrouvèrent à leur poste. Aussitôt qu'on eut proposé l'adresse, Pulteney prit la parole au nom de tous : « Ayant » avis, dit-il, que la guerre a été déclarée, on cessera, je l'espère, » de blâmer notre conduite; toute justification serait superflue. » Pas un événement n'est arrivé depuis que nous ne l'ayons prévu » et prédit. Et, qu'il me soit permis de le dire; si les procédés » ultérieurs de l'Espagne ne nous ont fourni aucune nouvelle rai- » son de déclarer la guerre, les mêmes provocations ont été répé- » tées et notre longanimité a seule ajouté quelque chose à la jus- » tice de notre cause. La même violation des traités, la même » injustice, le même oubli du droit des gens, qui sont consignés » dans la déclaration de guerre, étaient dès lors trop flagrants » pour être contestés et trop répétés pour être supportables. Si



Digitized by Google

» donc la guerre est nécessaire actuellement, elle l'était avant la » convention. Ceux qui se sont retirés en étaient convaincus. Au » lieu de cette juste indignation et de ce zèle pour l'honneur de » l'Angleterre que devaient faire naître de telles indignités, ils ne » virent que lâcheté et soumission. Ils ne voulurent pas sanction- » ner une telle conduite; ils comprirent que toute opposition était » superflue et que leur présence ne servait qu'à donner une fausse » apparence de libre discussion, ils se retirèrent. Aujourd'hui la » situation est changée, et ce même amour de l'honneur et des in- » térêts de leur pays, qui a causé leur retraite, les ramène » pour prêter leurs conseils et aider à ces mesures dont naguère » ils indiquaient en vain la nécessité. »

Walpole répliqua : « Après ce qui s'est passé dans la dernière » session, après les déclarations répétées de l'honorable membre » et de ses amis, je ne m'attendais pas à nous voir si tôt honorés » de leur société. Je suis toujours bien aise que l'on fasse son » devoir, et je me réjouis de ce que ces messieurs soient rentrés » dans le leur, quoiqu'à vrai dire, je craignais peu que le service » du roi et l'intérêt du pays souffrissent de leur absence. Le pays » sait bien, j'en suis convaincu, que la retraite de ces messieurs » n'a pas peu contribué au succès de certaines bonnes mesures » qui ont passé à la dernière session; et s'ils ne reviennent que » pour s'opposer à toutes les choses utiles, je ne serais pas fâché » de les voir se retirer encore une fois.

» Je ne pense pas, du reste, qu'ils aient à se féliciter beaucoup » de l'impression que leur retraite a produite sur le public. En dé- » sertant leurs mandataires au moment où ils disaient leurs inté- » rêts en danger, ils ont trouvé une singulière manière de les dé- » fendre. Sa Majesté vous a annoncé plusieurs fois que si l'Espagne » refusait de rendre justice à ses sujets elle déclarerait la guerre; » et les paroles de M. Pulteney ne prouvent qu'une chose, c'est que, » sur le refus des Espagnols, le roi a adopté ces mêmes mesures » qu'il avait annoncées. Les honorables membres, d'après le ca- » ractère bien connu du roi, devaient compter sur cette déclaration » de guerre dans le cas où les Espagnols, continuant leurs injustes

Digitized by Google

» procédés, auraient rendu nécessaire un appel aux armes. Je ne » vois donc pas pourquoi le refus du gouvernement d'adhérer sur-» le-champ à leurs désirs serait une raison suffisante pour motiver » leur retraite, ni que le commencement des hostilités puisse de-» venir une explication de leur retour. »

Ce fut le dernier triomphe de Walpole dans cette session, triomphe que lui avaient procuré les fautes de ses adversaires. Il dut, à son tour, subir les conséquences des siennes et de la position qu'il s'était faite. Il réussit, il est vrai, dans toutes ses demandes d'argent, tout lui fut accordé sans marchander, tant cette opposition qui l'avait accusé pendant vingt ans de paix et de prospérité de ruiner le pays était devenue tout à coup prodigue des deniers publics; mais à chacune de ses autres propositions il fut forcé de subir quelque dégoût ou de donner la mesure de sa faiblesse. Pulteney proposa un bill pour accorder aux marins le partage du butin. Auparavant, tout ce qui était pris à la suite des expéditions maritimes revenait au trésor et servait à couvrir une portion des frais de la guerre. L'opposition trouvait grande faveur auprès de la marine pour avoir demandé et décidé la guerre; elle voulut, par cette mesure, se l'attacher encore davantage. Walpole, qui n'ignorait pas combien il était impolitique et même injuste de priver le public d'une source de revenu si utile au milieu d'une guerre dispendieuse, s'y opposa d'abord avec violence; mais voulant éviter une défaite et craignant d'irriter la marine, il ne se mêla plus du débat et laissa passer la mesure.

L'opposition, un peu déconcertée de voir que la guerre était poussée avec vigueur, voulut mettre en discussion des mesures assez violentes pour que le ministre se vît forcé à les combattre. Se défiant de ses tendances pacifiques, elle chercha à rendre impossible une réconciliation avec l'Espagne. Sir William Wyndham proposa une adresse au roi. Après avoir promis de concourir à la poursuite de la guerre, on y suppliait Sa Majesté de ne faire aucun traité avec l'Espagne sans obtenir la suppression absolue du droit de visite.

Walpole se leva aussitôt, et, au grand étonnement de ses adver-



Digitized by Google

saires, se déclara prêt à appuyer le premier l'adresse, qui passa à l'unanimité.

Encore une fois mis en défaut, Pulteney et ses amis se rejetèrent sur ce qu'on appelle le *place bill*. L'opposition reproduisait tous les ans cette loi qui avait pour objet de restreindre l'éligibilité des fonctionnaires publics et des officiers de l'armée. Walpole se contentait d'ordinaire de voter le rejet de la proposition sans prendre la parole; cette fois l'approche des élections, qui devaient forcément avoir lieu l'année suivante, rendait plus douteuse l'issue du débat. La mesure était fort populaire; il crut devoir la combattre, le fit avec force, et il ne l'emporta toutefois qu'à la majorité de seize voix.

Mais il échoua dans un projet qui avait pour but un plus prompt équipement de la flotte. On n'avait pu, pendant l'année 1739, réunir que 24,000 marins, malgré les riches proies que l'on espérait et la popularité de la guerre. Il était urgent d'être promptement en mesure de la soutenir. La presse était un moyen odieux et inefficace. Le gouvernement proposa un système conçu sur le modèle de l'inscription maritime française; mais on se récria si fort contre l'introduction, en Angleterre, du despotisme français, qu'il fallut abandonner la mesure. Walpole eut recours à d'autres ressources; il se vit réduit, pour obtenir des matelots, à mettre l'embargo sur les bâtiments de long cours; mais le commerce gêné par l'exécution de cette mesure fit entendre de vives réclamations. La guerre avait été commencée dans les intérêts et sur la demande des commerçants; mais les mesures nécessaires pour la poursuivre nuisaient à ces intérêts. Il fallait se procurer des matelots; on ne pouvait les prendre que sur des vaisseaux marchands. Cette querelle fut longue et animée, et se termina par un compromis. Les marchands s'engagèrent à céder à la marine militaire un homme sur quatre, et l'embargo fut levé. Le ministre se conduisit dans cette affaire avec une juste mesure de fermeté quant au fond des choses, et d'esprit de conciliation dans la forme.

Le plus grand échec que Walpole fut obligé de subir pendant cette session fut à l'occasion d'une pétition au roi pour deman-

Digitized by Google

der qu'on équipât un nombre suffisant de marins pour la protection efficace du commerce. Il n'osa combattre la proposition et reconnaissait ainsi lui-même que la protection n'avait pas été suffisante.

Nous avons maintenant à rappeler brièvement les événements de la guerre. L'amiral Vernon avait été envoyé, dès l'abord, en Amérique, avec une escadre. Vernon avait siégé au parlement pendant plusieurs années et avait fait au ministre une opposition violente. Il s'était acquis, par là, une grande popularité. Walpole, soit qu'il crût, comme le public, à sa capacité, soit qu'il voulût se le concilier, ou se concilier l'opinion et fermer la bouche à ceux qui voudraient critiquer ses opérations, le nomma au commandement de l'escadre. C'était un homme turbulent et vaniteux, dur envers ses inférieurs et indiscipliné vis-à-vis de ses chefs. Ainsi que nous le verrons dans la suite, sa carrière, comme marin, fut loin d'être brillante.

Vernon parut devant Porto-Bello le 20 novembre 1739, et s'en empara le 22, presque sans résistance. La nouvelle en arriva, en Angleterre, à la fin de la session. L'enthousiasme fut universel. Cette opération si simple et si facile fut comparée aux faits d'armes les plus héroïques. Le nom de Vernon fut dans toutes les bouches; son portrait servit partout d'enseigne; sa fête fut célébrée par des feux de joie, et tout cela par opposition au ministre qui avait choisi cet homme et commandé cette expédition. Les principaux membres de l'opposition entrèrent en correspondance avec Vernon. Ils cherchèrent à exciter sa vanité naturelle, à lui représenter Walpole comme jaloux de ses succès, et le préparèrent à refuser tout concours à ceux qui lui seraient associés dans le commandement. Ils n'y réussirent que trop.

L'année suivante on lui envoya des renforts considérables, et il se trouva à la tête de 115 vaisseaux contenant 15,000 matelots et 12,000 troupes de terre. Toute latitude, quant au but précis de l'expédition, fut laissée à un conseil de guerre qui devait se tenir sur les lieux. Vernon fit décider qu'on attaquerait Carthagène; mais cette fois la place était forte, la garnison bien préparée et



Digitized by Google

le commandant se trouvait être un homme de résolution. Les Anglais ne mirent pas d'ensemble dans leurs opérations; le général et l'amiral étaient jaloux l'un de l'autre et voulaient agir indépendants. L'attaque du côté de terre manqua entièrement, et l'amiral Vernon fut accusé d'avoir été la cause volontaire du malheur ou, du moins, de n'avoir envoyé son monde au secours que quand tout était perdu.

Ils firent quelque temps après une seconde tentative, aussi malheureuse que la première, sur Santiago, dans l'île de Cuba, et ramenèrent ensuite honteusement cette flotte qui avait fait trembler l'Espagne pour ses possessions américaines, et excité de si hautes espérances en Angleterre.

La session, qui devait être la dernière pour cette chambre, s'ouvrit au mois de novembre 1740. Dès l'ouverture, l'opposition fit des demandes de documents qui servirent de prétextes à de violentes déclamations contre le ministre. On demanda d'abord les instructions données à Vernon lors de la prise de Porto-Bello, pour prouver que tout le mérite de ce fait d'armes appartenait à l'amiral; ensuite on demanda la correspondance ultérieure avec Vernon. Puis vinrent des attaques très-vives sur l'inaction de la flotte envoyée dans la Méditerranée sous les ordres de l'amiral Haddock.

Mais toutes ces motions n'étaient que des préliminaires à la grande attaque que l'on méditait contre Walpole personnellement. En ce moment, le parti de l'opposition, dont la marche de ce récit a exposé les éléments discordants, était plus désuni que jamais. Plus on se croyait près de la victoire, plus on était loin de s'entendre. Les tories étaient jaloux des whigs, qui prenaient une importance hors de proportion avec leur nombre, mais qu'ils devaient à la supériorité de talents et à la certitude d'avoir la plus grosse part dans les profits de la victoire. La mort récente de Wyndham n'avait pas peu contribué à les désunir. Il était le plus considéré des tories et servait de lien entre ce parti et Bolingbroke, qui fournissait les idées et réussissait à donner quelque unité à cette masse peu homogène.

Mais le grand point de réunion, c'était la haine de Walpole; le

Digitized by Google

but commun, sa destruction. Évitant de se concerter sur toutes les questions qui s'élevaient, parce qu'il aurait fallu une communauté de sentiments qu'ils n'avaient pas, et des rapports fréquents et personnels qu'ils n'osaient entretenir, ils se réunirent dans une grande attaque générale contre l'administration et la personne même du premier ministre.

Le 11 février, Sandys, choisi pour porter l'accusation, après avoir prévenu Walpole avec quelque affectation de courtoisie, annonça à la chambre que dans deux jours il proposerait une motion importante et qui concernait le chancelier de l'échiquier. Walpole se leva aussitôt, et, avec un peu plus de dignité qu'il n'en montrait d'habitude, dit qu'il ne manquerait pas d'être présent, qu'il ne se sentait aucun reproche à se faire, et cita, avant de se rasseoir, ce vers d'Horace :

*Nil consciri sibi; nulli patescere culpa* [1].

L'intérêt fut excité au plus haut degré par l'attente de cette grande bataille. Les environs de la chambre furent encombrés de bonne heure, et une multitude curieuse et vivement émue remplit toutes les avenues, ne pouvant se placer dans la salle.

Sandys, après quelques observations générales, divisa ce qu'il avait à dire en trois parties :

1° Les affaires étrangères en général ;

2° Le gouvernement intérieur du pays ;

3° La conduite de la guerre.

La première et la seconde partie de son discours ne furent qu'une longue répétition de tous les reproches faits depuis tant d'années au gouvernement : l'alliance de la France, dans laquelle

[1] On raconte à propos de cette citation l'anecdote suivante : Pulteney, qui, selon l'usage de ce temps-là, était assis à côté du ministre, observa que la citation était incorrecte, et qu'Horace avait écrit *nulla patescere culpa*. De là, entre les deux hommes d'État, un pari d'une guinée. Walpole fut condamné et jeta la pièce à Pulteney, qui, la tenant en l'air, s'écria : Voilà tout ce que j'ai reçu de la trésorerie depuis long-temps, et tout ce que j'en recevrai jamais. Pulteney avait pris l'engagement de n'accepter désormais aucune fonction salariée.

Digitized by Google

l'Angleterre avait été dupe; le traité du Hanovre, l'acte du Pardo, l'acquisition de la Lorraine par la France, et surtout la fameuse convention, furent successivement passés en revue.

Quant aux affaires intérieures, les reproches principaux portaient sur l'augmentation de la dette, les maux causés par le projet de la mer du Sud, maux dont Walpole était innocent et qu'il avait réparés; l'armée permanente maintenue et même augmentée, la constitution minée par la corruption.

L'orateur vient ensuite à la conduite de la guerre. Il représente l'amiral Vernon imposé par l'opinion publique; puis abandonné à ses propres forces; partant avec une escadre mal équipée et ne recevant aucun des secours qu'on lui avait promis. Les lettres de l'amiral, dans lesquelles il se vante de ce qu'il aurait pu faire, sont apportées en preuve contre le ministre.

Après quelques développements : « Tout le monde reconnais-
» sait, dit-il, l'auteur de tant de maux, le mécontentement contre
» lui était général et datait de loin; cependant il était encore à son
» poste. » « Pourquoi, me dira-t-on, imputer tous ces maux à un
» seul homme? Je réponds : Parce que cet homme a monopolisé
» toutes les branches de l'administration, s'est emparé de toutes
» les affaires, de toutes les faveurs royales, dispose de toutes les
» places, pensions, titres, décorations, de tout avancement civil,
» militaire et ecclésiastique; que cet homme fait d'une soumission
» aveugle à sa volonté, dans les élections et dans le parlement, la
» seule condition de la faveur pour le présent et pour l'avenir, et
» a osé déclarer, dans cette chambre, qu'un ministre manquerait
» à son devoir s'il ne cassait tout officier qui ferait de l'opposition
» au gouvernement. »

En terminant il proposa qu'une humble adresse fût présentée à Sa Majesté, pour la prier de vouloir bien écarter à tout jamais, de ses conseils et de sa présence, le très-honorable sir Robert Walpole.

L'esprit de parti se signala, à cette occasion, par une de ses plus lâches violences. Walpole, nous l'avons dit, était peu secondé à la chambre et ne devait guère trouver de ressources qu'en

Digitized by Google

lui-même ; ou voulut l'écarter et lui ôter toute possibilité de répondre. M. Montague, le mari de la célèbre lady Mary Montague, demanda que Walpole ne prît point part au débat et quittât même la chambre pendant la discussion. Cette proposition, basée sur des précédents qui n'avaient aucune analogie avec le cas actuel, reçut l'accueil qu'elle méritait et fut écartée.

Lorsqu'on a à rapporter de tels faits, on est heureux d'y pouvoir opposer aussitôt des exemples de générosité et de délicatesse. Edward Harley, frère du ci-devant lord trésorier, se refusa à prendre part au débat. « Depuis que j'ai l'honneur de siéger au » parlement, dit-il, j'ai combattu les mesures de l'administration » parce qu'elles me semblaient mauvaises, et tant que je conti- » nuerai d'y siéger je persévérerai dans cette voie. La situation » qu'ont faite au pays les fautes du ministre est déplorable ; la » guerre nous ruine au dehors, la misère et la corruption nous » minent au dedans ; mais je n'admets pas que ma conviction per- » sonnelle soit la seule base de mon jugement. Il me faut une » conviction absolue, fondée sur des faits et des témoignages irré- » cusables, sans quoi je ne puis condamner, pas même censurer » qui que ce soit.

» On a beaucoup parlé d'un noble lord auquel j'avais l'honneur » d'appartenir. Il fut accusé et mis en prison. Ces persécutions » abrégèrent ses jours ; l'accusation fut intentée par celui qui fait » aujourd'hui l'objet du débat, et qui savait bien cependant qu'elle » ne s'appuyait sur aucune preuve. Je suis heureux de cette occa- » sion de lui rendre le bien pour le mal et de lui faire cette justice » qu'il a refusée aux miens ! »

La conduite de Shippen ne fut pas moins remarquable. Il observa qu'il s'agissait seulement de renvoyer un ministre pour en mettre un autre à sa place. « Tout cela, dit-il, m'est indifférent et » je ne veux point m'en mêler. » Il quitta la chambre avec plusieurs de ses amis. Shippen était, dit-on, personnellement obligé à Walpole, qui avait refusé de poursuivre un de ses amis dont il avait saisi la correspondance avec le prétendant. Ce fait, s'il est réel, explique la conduite personnelle de Shippen, mais ne suffit pas pour

Digitized by Google

motiver l'acte politique de ses amis. Il faut croire que, malgré la défiance manifestée par Jacques, les offres de Walpole avaient jeté quelque incertitude dans son esprit. Il crut devoir ménager un homme si puissant et si habile. Le but de Walpole se trouva rempli.

La discussion fut longue. Le ministre, attaqué avec un grand talent par Pulteney et par W. Pitt, fut peu et mal défendu par ses amis. Il parla le dernier comme il avait été convenu. Son discours fit un grand effet et compte parmi ses meilleurs. Il commença ainsi :

« On a répété plusieurs fois, pour justifier la proposition, qu'elle » ne menace ni ma vie, ni ma liberté, ni mes biens. Mais » compte-t-on pour rien ma réputation? N'est-ce rien que d'être » accusé devant cette chambre où j'ai siégé quatre ans, et de voir » mon nom passer à la postérité tout chargé d'infamie? Je ne puis » ni ne veux cacher le chagrin que j'éprouve; mais en même » temps je me console en réfléchissant aux motifs de mes adver- » saires. Si j'avais été un grand criminel, ils ne manquent certes » pas de bonne volonté ni de talents pour le prouver; mais ils » n'ont rien spécifié, et ne me sentant coupable d'aucun crime je » suis persuadé qu'on ne peut m'en imputer aucun.

» Je me demande maintenant d'où provient cette attaque? Elle » est causée par les passions et les préjugés combinés contre moi. » Je les divise en trois fractions : les jeunes gens, les patriotes et » les tories. Quant aux tories, je leur pardonne aisément; ceux » d'entre eux qui prennent part à l'affaire le font de mauvaise » grâce et parce qu'ils me regardent comme leur plus grand ob- » stacle. Et que doit-on induire de là, sinon que ce qui est défaut » pour eux doit passer pour mérite ailleurs? Mais je demanderai » aux tories eux-mêmes si ceux d'entre eux qui nous ont été les » plus hostiles ont eu à subir des persécutions extra-judiciaires? » Quand ils ont été accusés, l'accusation a été précise, ils ont subi » un procès régulier. Ceux qui ont éprouvé ce traitement équi- » table, voudront-ils, contrairement à tout principe de justice, » contribuer à établir ce fatal précédent d'inquisition parlemen-

Digitized by Google

» taire. Leur convient-il, à eux qui ont partagé le pays, de venir » se mêler obscurément avec ceux qui aujourd'hui sont leurs alliés; » avec les hommes d'hier, des enfants en politique, qui ne seraient » que méprisables s'ils ne poussaient l'audace jusqu'à se rendre » odieux; avec les prétendus patriotes, qui menacent de me pour- » suivre jusqu'à ce qu'ils m'aient détruit, et qui jamais n'ont perdu » de vue leur objet; ces hommes ont l'impudence de se donner pour » la nation tout entière. A leurs yeux le roi et les deux chambres » ne forment qu'une fraction et eux seuls représentent le pays. Ils » quittent le parlement parce qu'ils ne réussissent à rien, et puis » attribuent leur manque de succès non à sa vraie cause, leur peu » de valeur et de droiture politique, mais à l'effet des pensions, » des places et de la corruption. Pourquoi ce cri universel de cor- » ruption qui retombe sur moi seul? de quel droit s'attribuent-ils » exclusivement toute vertu et toute distinction? Regardez autour » de nous, de quel côté trouverez-vous le plus d'honneur et le plus » de talent? Tout est-il d'un côté et rien de l'autre, et ces mes- » sieurs ont-ils droit au monopole du patriotisme? On a beaucoup » parlé de patriotisme; c'est une belle chose quand elle est bien » entendue; mais je suis fâché de dire que l'on a tant abusé du » mot dans ces derniers temps, qu'il pourrait bien tomber dans le » mépris. Un patriote? mais les patriotes poussent comme des » champignons, j'en pourrais produire une cinquantaine dans les » vingt-quatre heures. Il ne faut que refuser quelque demande » insolente et déraisonnable et soudain voici un patriote. Je n'ai, » pour ma part, jamais eu peur de faire de tels patriotes, et je mé- » prise tous leurs efforts: il n'y a pas un d'entre eux dont je ne » connaisse le but et les motifs personnels. »

Il entre ensuite dans le détail de sa réplique à tous les chefs d'accusation. Commençant par un historique complet de toutes les négociations depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la guerre d'Espagne, il avertit ses auditeurs de ne point considérer et juger isolément chaque trait, mais l'ensemble des affaires et la situation générale de l'Europe. Il trace ensuite une belle et lumineuse exposition de toute sa politique; analysant l'esprit de chaque traité, montrant la

Digitized by Google

portée de toutes les négociations. Passant ensuite à l'intérieur, il répond victorieusement à tous les reproches qui portaient sur l'administration des finances. Il est loin d'en être de même quand il se justifie d'avoir destitué beaucoup de fonctionnaires, et même ôté leurs grades à des officiers en conséquence de leur opposition parlementaire. Il met simplement en avant la prérogative royale. Le roi avait usé de son droit et nul ne peut lui en demander raison. C'était là sans doute le faible de la défense.

Arrivant à la conduite de la guerre, il récrimine avec force contre l'opposition : « Si nos attaques contre l'ennemi ont été si » long-temps retardées, si elles n'ont été ni aussi vigoureuses, ni » aussi fréquentes qu'elles auraient pu l'être, il faut s'en prendre » à ceux qui, pendant longues années, ont constamment harangué » contre les armées permanentes. »

Après avoir répondu à toutes les attaques, il continue : « Si » toute mon administration doit être remise en question, pourquoi » donc omettre ce qui peut être à mon avantage, pourquoi ne dirais-» je pas quelque chose en ma faveur? N'ai-je pas été appelé par le » roi, comme par le pays, d'une voix unanime, pour porter re-» mède aux terribles conséquences du projet de la mer du Sud? » Les finances du pays n'étaient-elles pas dans le plus grand dé-» sordre quand j'ai été mis à la tête de la trésorerie, et aujour-» d'hui le crédit public n'est-il pas ranimé, n'est-il pas floris-» sant? La tranquillité n'a-t-elle pas été préservée au dehors » comme au dedans, malgré une opposition violente et insensée? » Les vrais intérêts du pays n'ont-ils pas été garantis? Le com-» merce n'est-il pas prospère? et ne puis-je pas m'attribuer une » part du succès? Mes adversaires ont-ils cité un seul cas où » j'aie abusé du pouvoir exorbitant qu'ils se plaisent à me prêter? » Il n'est pas vrai que je sois premier et seul ministre; que j'aie » seul influé sur tous les actes du gouvernement. Je suis loin cepen-» dant de vouloir échapper à la responsabilité qui s'attache au » poste que j'ai l'honneur d'occuper; et si pendant la longue pé-» riode où j'ai siégé sur ce banc, on trouve un seul acte de l'ad-» ministration qui fût contraire à l'honneur et aux intérêts du pays,

Digitized by Google

» je suis prêt à en répondre. Pour conclure, bien que je sois heu-
» reux et fier d'avoir possédé si long-temps la confiance royale,
» cependant dès qu'il plaira à Sa Majesté, je suis prêt à quitter sa
» présence et ses conseils. L'issue de la motion présente me tou-
» cherait donc fort peu si elle n'était un empiétement à la préro-
» gative royale. Je suis bien convaincu que voter une adresse pour
» obliger le roi à se séparer d'un de ses serviteurs sans qu'il soit
» allégué un seul crime contre lui, c'est attaquer de la façon la
» plus directe les prérogatives de la couronne. Dans l'intérêt donc
» de mon maître, et sans égard pour le mien propre, j'espère que
» tous ceux qui respectent la constitution, comme les droits et les
» prérogatives royales indispensables au maintien de cette consti-
» tution, voteront contre la mesure proposée. »

Grâce à la désunion qui régnait dans le camp de ses adversaires, Walpole l'emporta par 290 voix contre 106.

Dans la chambre des lords une proposition semblable, faite par Carteret, vivement appuyée par le duc d'Argyle et lord Bathurst, combattue par les membres du ministère, fut repoussée à une assez grande majorité.

Le triomphe de Walpole fut complet et parut décisif. La foule fut plus grande chez lui qu'elle n'avait jamais été; les félicitations lui arrivaient de toutes parts; ses adversaires, humiliés et déconfits, éclatèrent en reproches et en récriminations mutuelles. D'un autre côté cette fameuse motion donna le branle à l'opinion et accoutuma le public à considérer Walpole comme la cause unique de tous les maux du pays. On dit aussi que son succès lui donna trop de confiance, et qu'il fut moins vigilant, moins actif, et qu'il ralentit ses efforts dans la suite.

La session languit après cette grande lutte. La seule question importante qui occupa la chambre et le public fut le subside accordé à Marie-Thérèse pour l'aider à résister aux nombreux et puissants ennemis qui l'accablaient. La France, l'Espagne, la Russie, la Bavière s'étaient réunies pour dépouiller cette princesse à peine montée sur le trône [1]. Il était de l'intérêt de l'Angleterre,

[1] La Silésie venait d'être envahie.

Digitized by Google

suivant les traditions de son ancienne politique, de soutenir la maison d'Autriche contre la maison de Bourbon, et de maintenir l'équilibre européen. L'opposition avait poussé le ministre à accorder le subside. Elle ne put donc pas, quant au fond, offrir de contradiction; mais une parole imprudente lui fournit l'occasion de se livrer à ses déclamations habituelles. Un membre de l'administration avança que le territoire du Hanovre devait être préservé à l'égal du territoire anglais, puisque le roi exposait ses états hanovriens en suivant une politique commandée par les intérêts généraux de l'Angleterre et de la balance de l'Europe. Shippen et d'autres profitèrent de l'occasion pour attaquer la politique hanovrienne, et s'écrièrent que l'argent de l'Angleterre s'en allait, comme d'habitude, à la défense de l'électorat.

Walpole, du reste, ne s'était décidé qu'avec peine à accorder le subside. Toujours partisan de la paix, répugnant à prodiguer les deniers publics pour des questions de politique étrangère, il avait constamment engagé Marie-Thérèse à céder aux demandes, tout injustes qu'elles étaient, du roi de Prusse, afin de détacher celui-ci de la coalition; mais la résistance énergique de Marie-Thérèse dérangea toutes ses combinaisons, et il se vit forcé de satisfaire l'opinion publique.

Le parlement fut prorogé le 25 avril et dissous quelques jours après. Bientôt eurent lieu les élections qui devaient décider du sort de Walpole.

Aux causes générales d'impopularité que le cours de ce récit a suffisamment développées, vinrent s'ajouter plusieurs circonstances malheureuses qui nuisirent aux intérêts du ministre. La grande cause de sa perte, nous avons besoin de le répéter souvent, est dans la longue durée de son administration. Lui-même, par son caractère entier et sa jalouse défiance du pouvoir, avait augmenté les inconvénients nécessaires de cette position. Il avait rangé contre lui tous les hommes d'ambition et d'avenir. La nature humaine est ainsi faite, qu'elle s'en prend toujours à quelqu'un des maux qu'elle endure, et qu'elle pense qu'un changement dans la direction générale des affaires suffit pour guérir des maux réels comme des

Digitized by Google

maux imaginaires. C'est pour cela qu'un ministre qui s'est maintenu long-temps, porte presque toujours, dans l'opinion, la responsabilité de beaucoup de maux qu'il n'a point causés. L'espérance de le renverser survit à des attaques sans cesse repoussées, car son pouvoir n'a aucune garantie certaine de durée; et, de cet espoir souvent et long-temps déçu, naît une irritation toujours croissante et un acharnement qui finit par passer toutes les bornes.

Aux voix éloquentes et alors populaires qui retentissaient dans le parlement, se joignaient presque tous les hommes distingués dans les lettres, que Walpole avait irrités par son indifférence et son mépris. Burke remarque, en parlant de la guerre d'Espagne, que le peuple y fut poussé « par les premiers orateurs, les premiers hommes politiques et les plus grands poètes du temps. Pour cette guerre, Pope mourant fit entendre ses derniers accents; pour cette guerre, Johnson donna les prémices de son génie; pour cette guerre, Glover se distingua dans sa manière la plus simple et la plus heureuse; la foule suivit. » Dans les pamphlets, dans les écrits périodiques, l'opposition avait toujours l'avantage. On eût dit qu'à cette guerre de plume Walpole croyait qu'un homme en valait un autre, et qu'ayant le premier venu pour faire une réponse, il ne lui restait plus rien à faire.

A cette époque, fatigué par tant de travaux, il paraît avoir perdu une partie de cette activité et de cette audace qui avaient fondé et maintenu sa fortune. Il n'y eut plus de suite et de persévérance dans ses efforts. Le succès de la dernière session lui avait inspiré une confiance insolente et aveugle, et paraissait lui avoir enlevé cette prévoyance pleine de ressources qu'il portait à tout dans ses plus jeunes et meilleures années. On ne trouve pas trace des manœuvres qu'il pratiquait autrefois avec tant de succès pour décider les élections en sa faveur. L'opposition, au contraire, sentait le vent resouffler en sa faveur et redoubla d'effort.

Nous avons vu long-temps la fortune sourire à tous les projets de Walpole, les événements les plus livrés au hasard se décider pour lui. Nous avons vu mille circonstances inattendues venir en aide à ses talents et à son habileté. Nous allons voir désormais les

Digitized by Google

circonstances, avec un même ensemble, tourner contre lui, et cette fortune qui lui avait prodigué tant de faveurs lui retirer son appui.

La première élection importante fut celle de Westminster. Les candidats ministériels se croyaient sûrs du succès. Cependant à lord Sandon, personnage médiocre et vaniteux, les chefs de la coalition pensèrent à opposer l'amiral Vernon, alors au comble de la popularité. Lord Sandon conserva cependant la majorité; mais, effrayé par quelques signes d'irritation populaire, il eut l'imprudence de faire appeler la force armée et se fit proclamer député au milieu des troupes. Le tumulte devint violent, les soldats furent assaillis de pierres, et lord Sandon se tira à grand' peine des mains de la populace.

Pour bien comprendre l'exaspération que produisit cet événement, il faut se rappeler la jalouse défiance que la liberté anglaise avait, de tout temps, montrée envers la force militaire, surtout en matière d'élections. Le bill qui pourvoyait au maintien de l'armée régulière était encore annuellement le sujet d'une opposition souvent sérieuse et toujours populaire.

Cet événement eut la plus grande influence sur les autres élections, et suffit, dans plusieurs localités, pour faire pencher la balance contre le ministère. Jusqu'alors l'Écosse avait fourni à Walpole une masse compacte d'adhérents; mais le puissant duc d'Argyle avait dernièrement changé de parti et s'était prononcé contre ses récents collègues avec le plus grand acharnement : c'est en vain que son frère, lord Isla, resté fidèle au ministère, chercha à annuler l'influence du chef de sa maison. Le duc l'emporta presque partout, et les représentants des bourgs écossais, qui, moyennant 10 guinées par semaine, votaient comme un seul homme avec le gouvernement, allèrent siéger du côté opposé. Les bourgs du Cornwall, travaillés par quelques grands propriétaires du pays, envoyèrent aussi des députés à l'opposition, le parti se cotisa et fit une souscription pour payer les frais des élections contestées. Le prince de Galles y contribua pour des sommes si considérables, que ses affaires en furent long-temps embarrassées. La vieille du-

Digitized by Google

chesse de Marlborough, par rancune personnelle contre Walpole, versa une contribution proportionnée à son immense fortune. Le résultat fut que, même d'après les calculs les plus favorables au ministère, sa majorité se trouva réduite à seize voix environ.

Entre les élections et la réunion des chambres, plusieurs événements eurent lieu qui contribuèrent à augmenter l'acharnement général. Le mauvais succès de l'expédition contre Carthagène et Cuba, qu'on apprit à cette époque, fut généralement attribué à Walpole, et l'amiral Vernon, qui avait eu des pleins pouvoirs et les renforts qu'il avait demandés, resta populaire comme par le passé. La guerre amenait avec elle les conséquences nécessaires. Le commerce souffrait. Les vaisseaux marchands étaient souvent saisis par les croiseurs espagnols, et les cris étaient unanimes contre le ministre qui avait prévu et prédit toutes ces suites de la guerre et qui avait tant fait pour l'éviter.

Peu de temps après on apprit qu'une flotte espagnole, portant 15,000 hommes de troupes, était sortie de Barcelone pour attaquer les possessions autrichiennes en Italie. Où est, s'écria-t-on, la flotte de l'amiral Haddock? Pourquoi reste-t-elle tranquillement à bloquer la flotte espagnole dans Cadix? Pourquoi ne s'oppose-t-elle pas à cette nouvelle expédition? Walpole remarqua que si l'amiral Haddock, en poursuivant la flotte qui sortait de Barcelone, avait laissé partir pour les Indes la flotte qu'il resserrait dans Cadix, les cris contre lui auraient été plus violents encore.

On apprit plus tard que Haddock avait en effet essayé d'arrêter l'expédition espagnole; mais une escadre française s'étant venue joindre à elle, et l'amiral français ayant annoncé qu'il défendrait contre toute attaque la flotte espagnole, Haddock, inférieur en forces et sur l'avis d'un conseil de guerre, s'était retiré. On peut juger que cette nouvelle version n'apaisa pas la clameur publique.

Bientôt après, la nouvelle du traité de la neutralité du Hanovre vint mettre le comble à la fureur universelle. Peu de temps avant les élections le roi avait quitté l'Angleterre pour l'électorat, en dépit des supplications de tout son conseil. Rien n'était, nous l'avons vu, plus impopulaire que ces fréquents voyages au Hano-

Digitized by Google

vre, et il était difficile de plus mal choisir son moment. Pendant son séjour, l'électorat fut menacé par une armée française. Le roi, occupé à rassembler des troupes pour secourir Marie-Thérèse, vit soudain calmer son ardeur guerrière. Il conclut subitement un traité qui stipulait la neutralité du Hanovre pour une année. Pendant ce temps il ne devait donner aucun secours à Marie-Thérèse, et s'engageait de plus, à la prochaine élection pour l'empire, à ne pas donner sa voix au duc de Lorraine. Walpole n'avait pas été consulté; il fit de vives mais inutiles remontrances, le traité était conclu et il fut obligé d'y donner son assentiment.

L'isolement de Marie-Thérèse, la justice de sa cause, le nombre de ses adversaires avaient ému l'Angleterre, son courage et l'énergie qu'elle déploya dans la lutte mirent le comble à l'enthousiasme. Ce lâche et égoïste abandon de sa cause vint donner un nouvel aliment aux clameurs, qui s'élevèrent de tous côtés contre le ministre, auteur de tous les maux et responsable de tous les événements.

Les choses en étaient venues à ce point que rien n'aurait pu sauver Walpole; plus il résistait plus l'orage acquérait de force. Le pays tout entier couvrait son nom de malédictions. Ses amis les plus fermes jusque-là paraissaient indécis et ébranlés.

Ses adversaires touchaient au triomphe et prirent leurs mesures pour l'assurer. On regardait Pulteney comme le chef du parti, c'est à lui qu'on s'adressa pour diriger les opérations et faire un plan de campagne; mais Pulteney, orateur brillant et hardi, puissant dans l'attaque, manquait de cet esprit de suite, de cette ténacité dans l'exécution d'un grand dessein, qui est nécessaire dans la conduite des partis. Ses talents étaient de premier ordre mais peu propres aux affaires. Une imagination vive, un caractère impétueux et inégal le rendaient peu apte à diriger les autres, et il manquait à ses amis politiques aux moments les plus importants et les plus décisifs. Un jour le plus ardent et le plus animé, il était le lendemain tout de glace, sans volonté et sans désirs pour ce qu'il avait souhaité naguère avec le plus d'ardeur. Cette fois il répondit à ceux qui le pressaient le plus de prendre la direction du

Digitized by Google

parti et d'arrêter la marche à suivre « qu'il était inutile de se con-
» certer ; qu'il ne se chargerait à aucun prix de réunir ses amis ;
» qu'il serait grand temps d'y songer quelques jours avant la ses-
» sion. Si on insistait sur des questions nationales on serait suivi
» sans autre préparation. Qu'il viendrait s'il était convoqué ; mais
» il préférait être averti de ce qui serait décidé. Enfin il rompit
» brusquement la conversation en disant qu'il était fatigué d'être
» à la tête d'un parti, et qu'il aimerait mieux ramer dans les ga-
» lères. »

Heureusement pour l'opposition, d'autres la servirent avec plus de zèle et d'efficacité. Lord Chesterfield était alors dans le midi de la France pour raison de santé. Il écrivit qu'il fallait attaquer dès le début ; ne point disputer la présidence de la chambre, occupée depuis quelques années par un homme généralement aimé et respecté ; mais le ministère proposait d'ordinaire, pour présider le comité des élections, un de ses partisans les plus déconsidérés, il faudrait lui opposer quelque whig de bonne réputation ; on aurait chance de réussir.

S'il faut ajouter foi à une opinion très-répandue à cette époque, Chesterfield ne se borna pas à donner des conseils. Il passa quelques jours à Avignon chez le duc d'Ormond, un des principaux adhérents des Stuarts, et le but de sa visite était, dit-on, d'obtenir que Jacques donnât ordre à tous ses amis de se réunir à l'opposition. Quelle que soit, du reste, la cause qui décida le changement de politique du prétendant, il fit écrire à tous ses partisans d'appuyer tout ce qui serait proposé contre Walpole.

Le nouveau parlement s'assembla le 4 décembre 1741. La faiblesse du ministre fut manifeste dès le début. Dans la réponse au discours du trône proposée par ses amis se trouvaient les mots suivants : « Nous remercions S. M. du soin qu'elle a mis à poursuivre » la guerre contre l'Espagne. » L'opposition demanda le retranchement de cette phrase. Au lieu de combattre avec vigueur tout changement à l'adresse, Walpole parla longuement pour prouver que le gouvernement n'était pas responsable du peu de succès de la guerre et consentit, pour obtenir, dit-il, un vote unanime, à re-

Digitized by Google

trancher le paragraphe contesté. Pulteney s'empara aussitôt de cette concession, qu'il attribua à la crainte et au sentiment de la culpabilité; il récapitula toutes les fautes qu'on reprochait à Walpole, appuya surtout sur la mauvaise direction qu'il avait donnée à la guerre et avança même qu'il avait subi l'influence des ennemis de la succession protestante. C'était un singulier reproche de la part d'un homme qui était ligué avec les ennemis outrés de cette succession contre le ministre qu'il attaquait.

La réplique de Walpole fut faible et incomplète et il parut lui-même le sentir, car il alla au-devant d'une explication plus étendue et s'offrit à seconder une proposition d'enquête sur l'ensemble de son administration. Le défi fut aussitôt accepté, et le jour fixé au 21 janvier de l'année suivante. Mais, en attendant, la lutte se continuait avec ardeur et portait sur les élections contestées. Aujourd'hui les élections contestées se décident dans des comités élus au scrutin et dont les membres prêtent serment; mais alors elles se décidaient à la simple majorité et devenaient un champ de bataille pour les partis. Tout l'effort de la lutte se porta donc sur ces élections, qui, cette année, se trouvaient en grand nombre, parce que les deux partis étaient à peu près également balancés.

La première division eût lieu sur l'élection de Bossiney. Walpole ne l'emporta qu'à six voix de majorité. Puis vint l'élection du président du comité électoral, comité, comme nous l'avons dit, de toute la chambre. Ce choix était de la plus grande importance, parce que le président avait une grande influence sur les décisions du comité. Le choix du ministre fut malheureux; mais peut-être pouvait-il difficilement écarter celui qui avait présidé le comité dans les deux derniers parlements, c'était Giles Earle, homme peu estimé et qui avait blessé beaucoup de ses collègues par son esprit caustique. L'opposition, au contraire, suivit le conseil de lord Chesterfield et choisit un homme universellement aimé et considéré.

Le résultat fut que le candidat de l'opposition l'emporta à 242 voix contre 238. Ce fut le vote décisif. Les questions électorales, sur lesquelles tout roulait, se trouvaient gravement compromises. Les opposants, remplis d'espérance, redoublèrent d'efforts, et les

Digitized by Google

indécis, qui guettaient la fortune, se rangèrent de leur côté. Enfin se décida l'élection de Westminster. Lord Sandon fut déclaré indûment élu à une majorité de quatre voix, et le magistrat qui l'avait proclamé subit quelques jours de prison. La chambre s'ajourna ensuite le 24 décembre jusqu'au 18 janvier, pour les fêtes de Noël.

La question n'était plus indécise; mais Walpole ne se rendit pas encore. Sa santé était détruite, son activité amoindrie, sa mémoire moins nette et moins vive qu'autrefois. Il avait perdu cette force d'âme et cette égalité d'humeur qui lui faisaient supporter les fatigues, les inquiétudes, les mille embarras du gouvernement et subir sans trouble les injures et les calomnies. Il était souvent sombre et taciturne; sa réplique n'avait plus cette rapidité et cet à-propos qui le distinguaient naguère. Enfin, son corps était usé, ses facultés appauvries, son caractère aigri et son âme lasse. Sa situation était désormais pénible et précaire et il ne devait plus compter que sur un reste de pouvoir mêlé d'amertume et de dégoût. Mais la grande passion de toute sa vie était restée aussi ardente et survivait à tout. Il usait ses dernières forces à s'attacher à cette fonction qu'il avait long-temps regardée comme identifiée avec lui-même. En vain ses amis le suppliaient de se retirer, en vain ses enfants, inquiets pour sa vie, embrassèrent ses genoux, il resta sourd à leurs prières et ne songea qu'à reculer sa chute et à se plonger dans de nouvelles intrigues.

Il comptait surtout sur l'appui du roi, qui lui donnait tous les jours de nouvelles marques de sa confiance. Ce ne fut qu'à grand'peine cependant que le monarque se laissa décider à faire proposer au prince de Galles une augmentation annuelle de 50,000 livres sterling sur sa dotation, et le payement de ses dettes, à la condition qu'il cesserait de s'opposer aux mesures du gouvernement. Le prince répondit qu'il n'écouterait aucune proposition de cette nature, tant que Walpole serait ministre. Cette démarche inconsidérée fut une nouvelle cause comme elle était une nouvelle preuve de faiblesse. C'était aller chercher un affront inutile. Walpole aurait pu prévoir, si sa sagacité ordinaire ne lui avait fait

Digitized by Google

défaut, qu'un adversaire irrité et au moment de triompher méprisérait de pareilles avances.

Le 18 janvier il parut une dernière fois devant le parlement. Le 19 il perdit l'élection de Berwick sans oser diviser la chambre. Le 21, Pulteney fit sa motion pour faire examiner, devant un comité secret, les documents relatifs à la guerre. La motion exprimait la nécessité d'une enquête parlementaire et était une sorte d'accusation contre Walpole. Celui-ci, pour cette dernière lutte, retrouva toute son énergie et tout son talent et, au dire de ses contemporains, se surpassa lui-même; mais il ne réussit à repousser la proposition qu'à une majorité de 3 voix.

Cette attaque de Pulteney, bien qu'annoncée, comme nous l'avons vu, paraît avoir pris le ministère un peu par surprise. Peut-être ne s'attendait-il pas à un vote immédiat. Beaucoup de ses amis étaient absents; mais plusieurs d'entre eux, bien qu'avertis, refusèrent de se rendre au parlement, sous divers prétextes, se souciant peu de se compromettre pour une cause évidemment perdue. L'opposition, au contraire, fit les derniers efforts et descendit jusqu'aux plus petits moyens. On alla chercher, jusque dans leurs lits, les estropiés et les mourants. Sir W. Gordon fut apporté, dit un témoin oculaire, tout enveloppé de langes, comme un cadavre. Un autre ne put traverser la chambre qu'appuyé sur deux personnes et à l'aide de béquilles. Deux ou trois membres plus ou moins malades avaient été placés, par le fils aîné de sir Robert Walpole, dans un appartement qu'il occupait comme officier de la chambre et qui donnait sur la chambre même. Ces personnes devaient entrer au moment du vote; mais quelques députés du parti opposé trouvèrent moyen de mettre du sable et des cailloux dans la serrure. Les malades ne purent ou ne voulurent pas faire le tour extérieur et furent exclus du scrutin.

Le ministre et ses amis parurent conserver encore quelque espoir, même après ce vote; mais cet espoir fut bientôt déçu et la lutte terminée par l'élection de Chippenham, qui fut perdue à la majorité de 16 voix.

Walpole montra, au moment de cette grande épreuve, beau-

Digitized by Google

coup de sérénité; il appela près de lui un des membres de l'opposition, celui même dont l'élection était maintenue; entra en conversation avec une grande liberté d'esprit; se plaignit, mais sans aigreur, de l'ingratitude de plusieurs personnes qui votaient contre lui bien que comblées de ses bienfaits, et déclara qu'il ne siégerait plus à la chambre.

Le 3 février la chambre fut ajournée, et le 11 Walpole donna sa démission de tous ses emplois et fut appelé à la chambre des lords sous le titre de comte d'Orford.

Il ne faut pas croire qu'il se fût rendu, à cette dernière heure, sans résistance et de son plein gré. Il ne prit son parti définitif qu'aux vives instances de ses amis et après les signes manifestes d'une désertion presque générale. Il écrivit au duc de Devonshire : « Mes amis, s'il faut leur donner ce nom, saisis d'une terreur panique, m'ont déclaré que ma retraite était indispensable à la sécurité publique... » Il perce un peu d'aigreur dans ces paroles et dans quelques-unes de ses expressions à cette époque; mais il sut du moins quitter le prince avec l'extérieur de la dignité. Ses adieux au roi furent pleins de sensibilité de part et d'autre. Le roi versa des larmes, et le vieux ministre, accablé, resta long-temps aux genoux du monarque, incapable de se relever.

Sa dernière réception fut nombreuse. Il y recueillit beaucoup d'expressions de regrets et de marques d'estime. La tristesse était peinte sur tous les visages et chacun se regardait avec inquiétude, ignorant quelles chances on allait courir et à quelles mains seraient confiées désormais les affaires publiques. Lui-même sentit le besoin de ranimer les courages. Il recommanda de se rallier autour du gouvernement et promit son appui.

Nous ne terminerons pas ici notre récit. La carrière politique de Walpole n'est point achevée. Il exerça une grande influence sur le choix de ses successeurs. Il eut à défendre son caractère personnel et les actes de son administration contre ses adversaires devenus puissants et maîtres de la majorité; et cette lutte, la dernière qu'il eût à soutenir, forme le complément de son histoire. Il ne sera point inutile, peut-être, de contempler le spectacle des

Digitized by Google

intrigues qui suivirent sa chute. Nous y verrons les vrais motifs de ce parti qui se targuait de patriotisme et de désintéressement. Nous jugerons son esprit public et ses principes. En montrant ses adversaires au pouvoir nous achèverons d'apprécier Walpole. Enfin, nous satisferons une curiosité naturelle et légitime en jetant un coup d'œil sur sa vie privée, après sa retraite; en cherchant à savoir comment il supporta la solitude, l'abandon, et quelles ressources il trouva en lui-même pour échapper au vide et à l'ennui. Walpole, en se retirant, avait, avec une audace caractéristique, jeté un dernier défi à l'opinion publique. Il se fit donner une pension de 4,000 livres sterling (100,000 francs) et de plus obtint un titre de noblesse et rang comme fille de comte, pour une fille naturelle dont il avait depuis épousé la mère. Ces faveurs mirent au comble la fureur publique déjà si violemment excitée contre lui.

Il dut, devenu simple particulier, songer aussitôt à deux choses: 1° à sauver sa vie et du moins ses biens menacés par l'acharnement de ses adversaires, et éviter un jugement, peut-être une condamnation juridique; 2° à assurer le triomphe de ce parti et de cette cause qu'il servit toujours fidèlement, à écarter du pouvoir les tories et leurs principes. Il n'y avait heureusement rien qui le contrariât dans ces deux objets; son intérêt personnel n'était point contraire à l'intérêt de son pays, l'un et l'autre voulaient, il pouvait le croire du moins, la désunion de ses adversaires. Il travailla à ce but avec habileté, et, au moyen de l'influence qu'il conservait sur l'esprit du roi, il ne manqua pas des instruments nécessaires et il put diriger tous les fils de la négociation.

Il commença par faire faire de grandes avances aux tories. Ceux-ci donnèrent dans le piége, se crurent au moment de dominer le cabinet et élevèrent fort haut leurs prétentions. Le but de cette manœuvre, dont nous verrons plus tard les conséquences, était de jeter la division entre les deux grandes fractions qui ambitionnaient le pouvoir. Walpole avait voulu exciter au plus haut point les espérances des tories pour que la part qui leur serait offerte plus tard, parût d'autant plus au-dessous de leurs préten-

Digitized by Google

tions. Cela fait, il décida le roi, non sans peine, à s'adresser à Pulteney.

Le duc de Newcastle, qui voulait rester ministre n'importe avec qui, se chargea volontiers de la négociation. On proposa à Pulteney la place de Walpole, avec des pleins pouvoirs pour nommer ses collègues, à la seule condition qu'il protégerait son prédécesseur contre toute poursuite. Pulteney refusa de traiter à cette condition : « Quand bien même, dit-il, j'y voudrais adhérer moi-même, je ne pourrais décider mes amis. Les têtes de partis sont comme les têtes de serpents, souvent entraînées par leurs queues. » On rompit la négociation ; mais le désordre allait croissant ; la violence des partis et de la presse était au comble ; au milieu de cette absence de gouvernement les têtes fermentaient et les idées de bouleversement surgissaient de toutes parts. On prit peur et l'on revint à Pulteney. On n'insista plus pour qu'il garantît Walpole : on lui demanda seulement de ne pas prendre aux poursuites qui pourraient être intentées une part personnelle. Il ne voulut point prendre d'engagement sans consulter ses amis ; il dit seulement que, selon lui, tant d'années de mauvaise administration méritaient au moins un blâme parlementaire. Il consentit à conserver une partie des ministres encore en place ; le duc de Newcastle et le chancelier ; nomma lord Wilmington, autre collègue de Walpole, premier lord de la trésorerie ; Carteret, secrétaire d'état ; Sandys, chancelier de l'échiquier, et plaça quelques autres de ses partisans. Pour lui-même, il demanda une pairie et un siége au conseil. Les demandes de Pulteney ne montraient pas une ambition exagérée ; elles prouvaient au contraire un désintéressement qui était réel en lui. Toutefois c'est de ce jour que date le discrédit où il tomba tout à coup. Pulteney manquait de cette ambition tenace et persévérante, de cette force d'esprit qui fait profiter d'une position comme la sienne, soit pour son intérêt ou sa gloire personnelle, soit pour accomplir de grandes choses, pour agir et pour gouverner. Il laissa tomber et se perdre tous ces moyens de servir son pays et sa propre gloire que la fortune lui mettait entre les mains, et ne recueillit que cet héritage de récri-

Digitized by Google

minations et de dégoûts qui attend toujours un chef de parti. Il ne s'acquit ni la bonne volonté du roi, ni la confiance de ses nouveaux collègues; et ce parti dont il était le chef, et qui faisait sa force, se désunit et tourna presque entièrement contre lui. De ce jour Pulteney tomba du faîte où son éloquence et ses talents l'avaient placé; il perdit toute influence et tout pouvoir. Du moment où il prit possession de son siége à la chambre des lords, il fut poursuivi par la haine et le mépris public. On l'accusa de s'être vendu à la cour, et son acceptation d'une pairie parut, aux yeux du peuple, une preuve irréfragable de sa trahison. Quelques années plus tard, lord Chatham, au comble de la gloire et de la faveur publique, perdit, en entrant à la chambre des pairs, une grande partie de sa popularité. Alors l'opinion n'était point fixée sur le vrai caractère de la pairie anglaise. On se souvenait qu'autrefois la cour s'était servie souvent de cet appât pour attirer les partisans les plus éminents de la cause populaire, et la pairie devenait ainsi le prix de la trahison. La pairie était depuis longtemps la récompense naturelle des grands citoyens et avait sa pleine indépendance politique, que le public, obsédé des souvenirs du passé, la regardait encore avec défiance, et souvent de grands citoyens, en acceptant une dignité qui était due à leurs services, s'attiraient une défaveur injuste. Aujourd'hui le peuple n'a aucune jalousie de cette grande magistrature. Il aime les hautes positions et les voit avec plaisir à portée de tout le monde.

On ne peut reprocher à Pulteney que d'avoir manqué des qualités qui font les grands hommes d'état. Son caractère n'était point au niveau de ses facultés; mais il n'a point mérité le jugement sévère et le blâme général de ses contemporains.

Les négociations de Pulteney irritèrent profondément deux fractions de l'ancienne opposition : les tories pour le moment sous la conduite du versatile duc d'Argyle, et cette portion des whigs qui se trouvait exclue des nouveaux arrangements. De ce nombre étaient Chesterfield, Pitt et les Grenvilles. Ces deux fractions conçurent quelque jalousie dès le commencement des conférences de Pulteney avec Newcastle et le ministère; elles se plaignaient vive-

Digitized by Google

ment de n'être point consultées, de ce que tout se faisait en dehors d'elles ; mais dès que les principaux arrangements furent conclus et que les premières fonctions eurent été distribuées, elles éclatèrent en reproches et en récriminations.

On convoqua une de ces réunions sous la forme parlementaire qui sert dans les habitudes anglaises. Près de trois cents membres s'y rendirent. Argyle prit la parole. Il commença par féliciter le parti de la chute de l'ennemi commun : elle était due à leurs efforts réunis, et tous devaient avoir une juste part dans la récompense. Il fallait, pour cela, obtenir l'exclusion de tous ceux qui avaient agi de concert avec Walpole. « Quelques personnes se sont arrogé le droit de distribuer les places vacantes, ont conservé un grand nombre des collègues du ministre déchu et ont négligé les justes droits des tories. Si ceux-ci ne sont pas équitablement pourvus, les heureux résultats de la coalition seront détruits et la fatale division des partis continuera à subsister. Il faut rester unis et persister jusqu'à ce que l'administration nouvelle soit fondée sur une base large et comprenne tous les partis. »

Pulteney répliqua avec une grande amertume. Il se plaignit vivement d'être ainsi traité après les services qu'il avait rendus à la cause commune. « On nous reproche, dit-il, d'avoir accaparé la » négociation ; mais des ouvertures nous ont été faites, devions-» nous les refuser et ne pas employer tous nos efforts pour ter-» miner les divisions qui font tant de mal à notre pays? On nous » dit que nous devions en référer au parti tout entier. Ce reproche » n'est bon qu'à faire impression sur la foule ; mais tout homme » de sens sait bien que les affaires ne peuvent se traiter ainsi. Le » gouvernement ne doit point être pris d'assaut, cela importe à » tout le monde, et il n'est ni juste, ni convenable d'imposer au » roi chaque membre de son cabinet. Nous avons eu deux buts : » d'abord changer le ministre, ensuite changer la politique ; nous » avons accompli l'un, nous nous engageons à accomplir l'autre.

» Nous employons notre influence à recommander au roi ceux » d'entre les tories dont les principes et le caractère ont été calom-» niés auprès de lui ; mais il faut quelque temps pour écarter des

Digitized by Google

» soupçons qui datent de loin. Nous l'avons essayé et nous conti-
» nuerons à le faire ; mais ce n'est que par la plus grande pru-
» dence et la plus grande modération que l'on effacera ces mal-
» heureuses dénominations de partis. »

Il termina en déplorant le désaccord qui se manifestait entre eux, et fit remarquer que la force du parti en était amoindrie et que les négociateurs en étaient d'autant moins capables de bien servir leurs amis et leur cause. L'on se sépara comme on s'était réuni, et la rupture eût été complète et publique si le prince de Galles ne s'était employé activement à conserver au moins un semblant d'unité.

Le prince s'était conduit avec mesure depuis la démission de Walpole. Il l'avait reçu en grâce, et s'était engagé à faire ses efforts pour lui éviter toute poursuite ultérieure. Il s'était aussi réconcilié avec son père et allait essayer de maintenir l'ensemble dans ce parti dont il était le chef nominal. Il en réunit chez lui les principaux membres, et, malgré l'amertume des explications, on convint de rester unis, et on se sépara sans rupture complète.

Mais cette rupture n'était que différée jusqu'au moment où les nominations qui restaient à faire seraient connues. Dès qu'elles furent complétées la scission éclata. Le prince de Galles retira son appui au nouveau cabinet, et Pitt, qui lui était alors personnellement attaché, attaqua bientôt le gouvernement. Le duc d'Argyle se démit du poste de grand-maître de l'artillerie, qu'il avait accepté un instant, et on se concerta pour combattre la réélection des nouveaux ministres.

Il paraît que ce fut contrairement à l'avis de Pulteney que si peu de tories furent compris dans les nouveaux arrangements. Il représenta en vain au roi que les tories n'étaient point identiques aux jacobites ; que les traiter comme jacobites c'était les rendre tels. Il alla même jusqu'à demander au roi pourquoi il se faisait le chef d'un parti, au lieu d'être le roi de tout le pays. « Moi-
» même, dit-il, je suis whig, mes amis sont whigs, l'arbre du
» gouvernement doit être whig, mais greffé de quelques tories.
» Ceux-ci ne sont point financiers, ne savent point les affaires, ne

Digitized by Google

» prétendent pas aux premières places, et en leur donnant quel-
» ques fonctions de cour et quelques magistratures dans les comtés
» on désarmerait le parti et l'empêcherait de s'unir pour attaquer
» le gouvernement. » Mais Walpole, homme de parti, avait trop inculqué dans l'esprit du roi la défiance des tories, qu'il avait toujours affecté de confondre avec les jacobites, pour que la nouvelle influence de Pulteney, déjà sans appui extérieur, pût prévaloir, et il n'y eut presque aucun tory compris dans les nouveaux arrangements.

Il est difficile de dire aujourd'hui jusqu'à quel point il était possible et politique de réunir autour du gouvernement une partie plus considérable des tories. L'on peut affirmer toutefois que la combinaison qui triompha était, sans aucun doute, la meilleure. On avait, à la chute de Walpole, deux partis à prendre. L'administration nouvelle pouvait se composer des principaux whigs de l'opposition, réunis à ceux qui avaient jusqu'alors appuyé le gouvernement ; on pouvait encore se livrer entièrement à la coalition qui venait de triompher. Or nous avons vu ce parti, composé d'éléments si discordants, ne pouvoir pas s'entendre pour attaquer Walpole, et ses principaux membres éviter de se concerter de peur d'en venir à une rupture ouverte. Avec de tels éléments on ne pouvait former une administration forte et unie. D'un autre côté, il était important de maintenir attaché au gouvernement la masse de ce grand parti whig qui avait fait sa force depuis l'avénement de la famille régnante, et de saisir l'occasion de le reconstituer en y réunissant de nouveau ceux qui s'en étaient détachés. Il est toutefois probable que l'on poussa trop loin l'exclusion des tories, et que l'on aurait pu profiter de l'occasion qui se présentait pour détacher quelques membres principaux du parti.

Walpole était parvenu à son but. La grande coalition qui l'avait renversé était dissoute, et dans le ministère nouveau se trouvaient plusieurs de ses anciens collègues. Son parti restait au pouvoir, et son danger personnel en était réduit d'autant. Cependant l'acharnement public était encore grand contre lui, et la majorité de la chambre, si long-temps réunie dans une haine commune, crut

Digitized by Google

devoir poursuivre l'accusation. L'absence de Pulteney, l'impression qui subsistait parmi ses amis, qu'il était contraire à l'accusation, fit échouer une première tentative à cet effet. Mais quelques jours après on proposa, avec son concours, de nommer une commission d'enquête pour examiner la conduite de Walpole pendant les dix dernières années de son ministère. Cette commission ne fut votée qu'à une majorité de 7 voix.

Elle fut composée de 21 personnes, dont 2 seulement étaient partisans de Walpole. On s'y livra avec ardeur à l'examen des comptes du trésor, et on interrogea quelques personnes soupçonnées d'avoir été les agents secrets des corruptions du ministre. Ceux-ci refusèrent de s'expliquer; parce qu'en révélant leurs rapports avec Walpole, ils auraient pu s'incriminer eux-mêmes. On sait le respect de la loi anglaise pour la liberté de la défense : elle sacrifie toujours l'intérêt de la vérité à la crainte d'obtenir d'un témoin une réponse qu'on pût un jour tourner contre lui-même.

Le secrétaire du trésor, membre de la chambre, interrogé par la commission, refusa également de s'expliquer. « Il ne devait compte, dit-il, qu'au roi seul de la distribution des fonds secrets, Sa Majesté lui avait défendu de rien révéler à ce sujet. » On n'insista pas davantage.

Le comité, ainsi arrêté, publia un rapport contenant le détail de ses opérations, et demanda une loi « pour absoudre toutes personnes des conséquences des faits qu'ils auraient pu révéler touchant la conduite de Robert, comte d'Orford, et les indemniser de toutes pertes pécuniaires qu'ils pourraient faire par suite de ces révélations. » Ce projet de loi, qui assurait l'impunité en échange de la délation, prouve à quels excès et à quels oublis de principes l'on est entraîné quand on marche dans cette mauvaise voie des enquêtes générales, et passa à la chambre des communes à une faible majorité; mais il fut repoussé à la chambre des lords à la presque unanimité des voix. Les partisans de l'enquête, profondément irrités, proposèrent à la chambre de déclarer que « les lords, » en refusant de concourir avec les communes à une loi d'indem-

Digitized by Google

» nité nécessaire à la poursuite de l'enquête, mettaient obstacle » à la justice et menaçaient les libertés du pays. » Cette proposition violente fut combattue par Pulteney et les nouveaux ministres, et rejetée à une majorité de cinquante-deux voix. L'accusation tomba; le parlement fut prorogé, et le nouveau lord Orford put se retirer, sans inquiétude, dans cette magnifique retraite d'Houghton dont on lui a tant reproché les splendeurs.

Nous devons cependant, pour apprécier avec justice Walpole et ses accusateurs, jeter un coup d'œil sur le rapport du comité d'enquête. Walpole y est accusé : d'avoir influencé les élections par des manœuvres illégales; d'avoir passé des contrats frauduleux; d'avoir mis de la profusion dans la distribution des fonds secrets, et d'avoir détourné une partie de ces fonds à son profit.

Sur le premier chef on lui impute d'avoir promis une place à un maire, à condition qu'il userait de son influence en faveur du candidat ministériel, et d'avoir destitué quelques percepteurs pour avoir voté contre le gouvernement. Les contrats frauduleux dont il est accusé se réduisent à un seul; les faits sont peu éclaircis. L'affaire ne fut pas faite d'une manière très-régulière; mais on ne put prouver que les intérêts de l'état eussent été en souffrance. On appuya surtout sur l'énormité de la somme affectée à la police secrète. Le comité entre dans de longs détails pour prouver l'excès de ces dépenses; mais en dépouillant les chiffres de ce qu'ils ont d'exagéré, on trouve une moyenne de 2 millions de notre monnaie pour chacune des dix années qui faisaient l'objet de l'enquête.

Il est difficile d'apprécier si cette somme est exorbitante pour l'époque. On peut croire cependant que, vu le complet système d'espionnage que Walpole sut organiser à l'extérieur, et au moyen duquel il parvint à déjouer si complétement toutes les intrigues des jacobites, et à se tenir renseigné sur tout ce qui se passait dans les cours étrangères, la corruption ne pouvait guère être organisée sur une très-vaste échelle à l'intérieur. D'ailleurs il ne pouvait y avoir, dans ce genre d'accusation, matière à une condamnation juridique. Walpole avait toujours agi légalement et n'avait dépensé ces sommes qu'avec l'autorisation du roi et du



Digitized by Google

parlement. Nous n'avons insisté sur ces chiffres et sur ces détails que pour éclaircir, autant qu'il est possible, les faits de corruption qui ont été imputés à Walpole. Nous n'avons pas voulu prouver du reste que sa conduite ait été irréprochable; mais de ce que ses adversaires acharnés et alors si puissants n'aient rien pu préciser contre lui, on peut conclure qu'il n'y eut point d'abus graves, ni de malversations excessives, tant qu'il resta ministre. Son administration fut certainement plus régulière et moins corrompue que celle de ses successeurs.

La corruption était dans les mœurs de son temps; elle ne répugnait pas à sa nature. Il la pratiqua; mais il la pratiqua sans préférence, avec mesure, et là seulement où elle était presque nécessaire à sa cause. Il céda moins qu'un autre aux exigences des maîtresses, à l'avidité des favoris hanovriens. On voit peu de traces, sous son administration, de subites et scandaleuses conversions; on est bien plus frappé au contraire du grand nombre de ceux qu'il irrita et poussa parmi ses ennemis, pour s'être refusé à leurs demandes injustes.

On lui a grandement reproché sa fortune personnelle et les immenses dépenses qu'il fit à Houghton, sa maison de campagne. Il hérita d'un revenu de soixante mille francs environ en fonds de terre qui s'accrut jusqu'au double, grâce à la prospérité publique, due à son administration; il augmenta considérablement sa fortune en spéculant sur les actions de la compagnie de la mer du Sud. Avec sa sagacité et ses connaissances en matière de finances, il comprit que l'engouement ne pourrait durer et revendit à mille livres sterling ses actions achetées à trois cents Quelques objections qu'on puisse faire à ce genre de spéculation, ses querelles bien connues avec les directeurs de la compagnie à cette époque ont écarté tout soupçon qu'il se fût livré à aucune fraude. Walpole, qui avait surtout horreur de l'hypocrisie, aimait à braver les accusations et les soupçons du public. Il vécut dans la plus grande profusion, étala le plus possible sa dépense, et mourut beaucoup moins riche qu'on ne l'avait cru. Le dérangement de ses affaires troubla même ses derniers moments.

Digitized by Google

Le grand but de la politique de Walpole fut de conserver la maison de Brunswick sur le trône en déjouant les intrigues des jacobites; son grand moyen, la paix avec les puissances continentales, surtout avec les cours de France et d'Espagne, qui, par la communauté des sentiments, par la bonne volonté des maisons régnantes et par politique étaient les plus favorables à cette cause. La France pouvait, à tout moment, jeter le prétendant en Angleterre avec une force suffisante pour soulever une grande partie des propriétaires territoriaux, adhérents plus ou moins déclarés de la cause des Stuarts. Walpole avait la clef de leurs secrets et savait bien qu'ils mettaient pour condition préliminaire à tout soulèvement la présence d'une force armée étrangère. Ce danger le préoccupa sans cesse, et pour y parer il travailla à s'assurer la bonne volonté du gouvernement français. Il s'exposa, par cette conduite, au reproche de sacrifier la constante politique de son pays et surtout du parti whig, l'abaissement de la maison de Bourbon et l'alliance de la maison d'Autriche; mais il réussit pleinement à épargner à son pays ce grand malheur, la guerre civile. Elle éclata l'année même de sa mort, deux ans après sa retraite, au milieu d'un découragement général et d'une apathie sans exemple; et nous pouvons presque affirmer que si Walpole eût été encore alors à la tête du gouvernement il aurait sans doute évité à l'Angleterre cette dernière tentative jacobite qui coûta tant de sang, qui détruisit tant de richesses et prolongea pendant si long-temps encore l'esprit de faction et les haines de parti. Ce fut sa dernière préoccupation publique. Déjà malade et souffrant de grandes douleurs, il vint à la chambre des lords et y prit la parole pour la première et dernière fois. Il essaya de réveiller le ministère et la chambre préoccupés de petites intrigues; il peignit l'invasion comme imminente et traça en de vives couleurs les maux de la guerre civile. Ce discours, prononcé avec chaleur, fit une vive mais passagère impression. L'expédition de Charles Édouard vint lui donner raison contre ses adversaires, qui n'avaient jamais voulu voir dans sa crainte des jacobites qu'une arme politique dont il se servait pour effrayer les partis et fortifier le gouvernement.



Digitized by Google

Si l'on conteste encore son habileté dans la direction de la politique étrangère, son administration financière et commerciale lui a mérité des éloges unanimes. On ne trouve que difficilement, il est vrai, dans l'histoire, des traces de ces améliorations silencieuses qu'un pays doit à une paix prolongée et à un gouvernement économe et prévoyant; mais il est incontestable que l'Angleterre doit à son esprit d'ordre une grande partie de sa prospérité et de sa puissance. Il trouva les finances dans un désordre dont il pouvait seul les tirer. Il les rétablit rapidement et inspira une si grande confiance aux banquiers, que l'argent abonda toujours. Grâce à ses soins, le trésor public put suffire à toutes les exigences et fournir, sans efforts, aux dépenses des guerres qui précédèrent et suivirent sa chute. Des impôts modérés et bien répartis ne gênaient en rien le développement de la fortune publique. Bien que les préjugés et la violence des partis l'aient empêché de faire tout ce qu'il avait médité pour étendre le commerce, il fit de grandes réformes dans les lois de douanes. On lui a souvent reproché son axiome favori : *Quieta ne moveas*. Il aimait effectivement à laisser aller les choses et craignait de troubler ce qui était tranquille; mais il faut dire qu'il n'entra dans cette voie qu'après avoir essayé des choses grandes et utiles et avoir compromis sa puissance dans de vastes projets d'améliorations commerciales, et au moins n'est-ce pas à ceux qui par ignorance ou mauvais vouloir ont fait échouer ses projets à l'accuser de n'être pas novateur.

Nous avons pu mesurer la valeur du grand reproche qui a pesé si long-temps sur la mémoire de Walpole. Son nom réveille encore l'idée de la corruption politique, et le bruit de cette accusation, répétée par des bouches éloquentes, reproduite par les plumes les plus habiles du temps, s'est prolongé jusque dans la postérité. Walpole n'était pas rigide sans doute, il n'a pas laissé une de ces mémoires qu'on aime à entourer de vénération et de respect; mais on lui doit de le comparer aux hommes qui l'entouraient et de tenir compte de l'esprit de son temps. Il est plus ferme dans ses principes et moins hypocrite dans toute sa con-

Digitized by Google

duite que les plus célèbres contemporains. Le vide de leurs fausses protestations et de leurs grands mots de patriotisme et de vertu choquait son esprit droit et de bon sens et répugnait à son caractère ouvert et hardi. Il exagéra plutôt qu'il n'affaiblit ses propres défauts, et son cynisme est bien plus dans les paroles que dans les choses mêmes. Ses paroles, du reste, souvent imprudentes parce qu'elles blessaient les individus, étaient quelquefois dénaturées par la malveillance et détournées de leur véritable sens. Il disait un jour en montrant un groupe de ses adversaires : « Je connais le taux de tous ces hommes. » On lui fit dire : Tous les hommes ont leur taux. Il savait, au contraire, rendre justice même à un ennemi. « Je ne nommerai pas, disait-il, ceux que je pourrais corrompre, mais j'en connais un qui est incorruptible ; c'est Shippen. »

Walpole avait des qualités bien rares dans un homme d'état. Il sut toujours avoir en vue quelques grands objets auxquels il rattachait tout le détail de sa conduite. Il ne se laissait pas égarer par les circonstances et ne perdait jamais de vue son but. Il était surtout prévoyant : il se préoccupait des conséquences futures d'un événement et songeait à les faire tourner au profit de sa cause. Cette fermeté dans l'esprit, cette suite dans les desseins, la sagesse dans le choix des moyens et l'habileté dans l'exécution furent les grandes raisons de son succès.

Voici le jugement que l'illustre Burke a porté de Walpole : « C'était un homme honorable et un vrai whig. Il n'était pas, » comme les jacobites et les whigs mécontents de son temps l'ont » dépeint, et comme les gens peu éclairés le représentent encore, » un ministre prodigue et corrompu. Ils l'ont accusé, dans leurs » libelles et leurs discours séditieux, d'avoir réduit la corruption » en système. C'était leur phrase convenue. Mais il était bien loin » de gouverner par la corruption ; il gouverna par un parti. L'ac- » cusation d'avoir usé de corruption s'applique moins à lui, peut- » être, qu'à aucun autre ministre ayant été long-temps au pou- » voir. Il gagna peu de membres de l'opposition. Sans être un » génie du premier ordre, c'était un ministre intelligent, prudent



Digitized by Google

» et sûr. Il aimait la paix et sut contribuer à en inculquer le goût » à d'autres nations au moins aussi guerrières que celle qu'il diri- » geait. Quoique servant un maître qui aimait la gloire militaire, » il ne mit aucune exagération dans ses dépenses. L'impôt terri- » torial fut de deux shellings la livre sterling pendant la plus » grande partie de son administration. Les autres impôts étaient » modérés. Un profond repos, une liberté égale pour tous, la » constante protection des lois furent, pendant toute la durée de » son ministère, les principales causes de cette prospérité qui » marcha si rapidement vers la perfection. Avec beaucoup de » vertus publiques et privées, il avait des défauts; mais ses dé- » fauts n'étaient que superficiels. Une manière d'être grossière, » négligente et familière et un grand manque de convenance ex- » térieur lui firent tort dans l'opinion et donnèrent un grand avan- » tage, sur lui, à ses adversaires; mais justice doit lui être faite. » La prudence, la fermeté, la vigilance de cet homme, jointes à » la plus grande douceur, dans son caractère et dans sa politique, » conservèrent la couronne dans la famille régnante, et, avec elle, » les lois et la liberté de son pays. »

En souscrivant à ce jugement juste mais peut-être un peu partial, nous sommes obligé cependant de faire une réserve. Si les qualités politiques de Walpole peuvent recevoir le beau nom de vertus publiques, nous ne pouvons convenir qu'il ait mérité d'être appelé vertueux dans la vie privée. Dans l'histoire de Walpole nous avons rencontré peu de traces de vertus privées. L'amitié, chez lui, ne résista jamais à un intérêt politique. Il était dur et froid pour ses enfants, et jamais les affections de la famille ne l'ont distrait des soucis du gouvernement. Il cherchait ces distractions dans de vulgaires amours et des repas grossiers, assaisonnés de propos licencieux. Les orgies annuelles du premier ministre à Houghton étaient le scandale du voisinage et faisaient fuir lord Townshend, homme de mœurs régulières, qui répugnait à tout excès.

La fin de Walpole fut triste. Malgré le crédit qu'il conservait encore, il n'était plus le dispensateur des grâces : il fut délaissé.

Digitized by Google

Après sa vie active et bruyante, le grand silence qui se faisait autour de lui l'étonnait. Les douceurs de la famille, qu'il avait peu cherchées pendant sa prospérité, manquèrent à sa vieillesse. Ses distractions habituelles lui échappaient en même temps que les affaires. Ses forces ne lui permettaient plus les fatigues de la chasse; sa santé détruite ne suffisait plus aux repas bruyants et prolongés. Malade et souffrant, il ne put se faire des habitudes nouvelles. Errant un jour, désœuvré, dans sa grande maison d'Houghton, il trouva Henri Fox, qui, comme son illustre fils, savait se distraire avec les lettres, lisant dans sa bibliothèque. « Je voudrais, lui dit-il, goûter comme vous les livres, j'allégerais » le poids de beaucoup d'heures d'ennui. » Une autre fois son fils Horace lui proposant la lecture d'un ouvrage historique : « Point » d'histoire, dit-il, elle ment nécessairement. » Une lettre qu'il écrivit à cette époque et qui nous est restée, laisse percer sous le voile d'un calme affecté une réelle amertume. « D'ici, écrit-il, » vous n'aurez point de nouvelles, et ne devez rien attendre qui » offre amusement ou intérêt; car les beaux esprits de la ville ne » comprennent pas le langage et ne goûtent pas les plaisirs du » monde inanimé. Mes flatteurs ici sont tous muets. Les chênes, » les hêtres et les marronniers semblent lutter à qui plaira le » plus au maître du lieu. Ils ne trompent pas et ne savent point » mentir. . . . . .

. . . . . .

» Ils me satisfont complétement, parce qu'ils me donnent ce que » je souhaite sans me demander en retour ce que je ne puis leur » donner. »

Ce langage, peu sincère, et qui rappelle les déclamations si peu senties de Bolingbroke, ne convient guère au caractère de Walpole.

Il souffrait de la pierre depuis long-temps. Un voyage qu'il fit à Londres, à la fin de 1744, par ordre du roi, qui voulait le consulter, aggrava sa maladie et ses douleurs. Il mourut le 18 mars 1745, à l'âge de soixante-neuf ans.

G. H.



Digitized by Google

# CHEMINS DE FER

## DE LA BELGIQUE.

---

### I.

Aux portes de la France, bordant sa frontière du nord et du nord-est, vit et prospère un peuple qui naguère n'avait pas encore d'existence propre, de gouvernement à lui. Par sa position géographique, resserré entre la Prusse, la Hollande et la France, son rôle semblait devoir se borner à graviter tour à tour dans la sphère d'action de ces trois puissances; son territoire paraissait destiné à être à tout jamais le champ de bataille sur lequel se décideraient les destinées du monde. Français il y a à peine trente ans, la terrible lutte de Waterloo vint le séparer de sa patrie d'adoption; Hollandais il y a seize ans, les journées de septembre ont brisé les chaînes qui l'avaient violemment attaché à la Hollande; aujourd'hui nation libre et indépendante, la Belgique a pris son rang: elle obéit à un roi de son choix, et cette énergie, cette persévérance qui ont assuré le triomphe de sa révolution, elle les a reportées sur les travaux publics, sur l'industrie et le commerce. Ses premiers efforts, au sortir de cette révolution qui lui enlevait d'im-

Digitized by Google

portantes voies de communication, se concentrèrent sur la construction des chemins de fer. Un réseau habilement combiné vint bientôt donner à ce jeune état des garanties de stabilité et de prospérité, et prouver aux puissances étrangères la confiance qui animait son gouvernement. Disons-le cependant, et nous l'expliquerons tout à l'heure, ce réseau ne devait pas présenter d'abord le développement que nous lui voyons aujourd'hui; il devait se borner à une seule ligne allant de l'Escaut au Rhin. Quoi qu'il en soit, la Belgique se mit à l'œuvre avec ardeur, et le jour où on inaugurait en France les deux premiers grands chemins de fer construits par l'industrie privée, ceux d'Orléans et de Rouen, un an après le vote de la loi de 1842, qui assurait enfin à notre pays son réseau aujourd'hui en construction, on inaugurait chez nos voisins la dernière section du système complet construit et exploité par l'état. Ainsi, tandis qu'en France on attendait que de longues années de paix eussent rendu à l'industrie sa sécurité, au commerce sa confiance, et à l'état ses ressources pécuniaires, pour se livrer à l'exécution de ces travaux si coûteux; en Belgique, au contraire, au nom de l'industrie en péril, du commerce menacé et d'une position financière à reconstruire, on se jetait avec audace dans une voie qui devait amener une chute profonde si l'on n'atteignait pas le succès le plus complet. Mais l'audace triompha, et déjà la Belgique recueille les fruits de ses travaux. L'élan donné au commerce et à l'industrie, malgré quelques crises qui en menaçaient la marche, cet élan ne s'est point arrêté; aussi est-ce un des spectacles les plus curieux et les plus dignes d'attention que le développement successif, la marche constamment ascendante des produits du chemin de fer belge, et l'influence que ce nouveau moyen de transport a exercée sur la prospérité du pays et sur ses relations avec les puissances étrangères.

La révolution de septembre en séparant la Belgique de la Hollande, avait enlevé au premier de ces deux pays les voies navigables qui servaient au transit des marchandises entre Anvers et les provinces qui bordent le Rhin, ainsi que vers l'Allemagne centrale. Aussi au milieu de l'allégresse à laquelle avait donné naissance le

Digitized by Google

succès aussi grand qu'inespéré de ce mouvement populaire, on entendit s'élever les cris de détresse du commerce de l'Escaut et de toutes les villes qui, de près ou de loin, étaient intéressées à conserver le transit de la mer à l'Allemagne.

Ce fut pour donner satisfaction à ces justes doléances que fut rédigé le premier projet de chemin de fer. Il ne s'agissait alors que de joindre Anvers au Rhin à travers la Belgique. Voici à cet égard les renseignements que nous trouvons dans un ouvrage fort remarquable sur les chemins de fer belges, dû à M. Perrot, membre de la commission centrale de statistique de Belgique.

Au mois d'octobre 1830, c'est-à-dire un mois après la révolution, le comité d'industrie et d'agriculture formé à Liége adressa au gouvernement provisoire un mémoire dans lequel il proposait de construire un chemin de fer d'Anvers à Cologne, passant par Liége et touchant à Maëstricht, ville qu'on espérait voir comprendre dans le nouvel état. Quelques mois plus tard, quand la Belgique fut définitivement constituée, quand Maëstricht cessa de faire partie de son territoire, un nouveau projet fut rédigé. Le chemin de fer, d'une longueur de 130 kilom., ne touchait à aucune ville entre Anvers et Liége. Avant de donner leur approbation à ce projet, quelques membres des chambres émirent l'opinion qu'il fallait préalablement se mettre d'accord avec le gouvernement prussien pour le prolongement de la voie sur son territoire; par ce motif, que sans ce prolongement la route serait incomplète et n'atteindrait pas le but qu'on avait en vue. On ne s'arrêta pas à ces objections, et on leur répondit que si la Prusse ne consentait pas de prime abord à une entreprise qui devait ruiner sa plus ancienne alliée, du moment que ce serait un fait accompli, elle se hâterait d'en profiter. C'est ce qui est arrivé en effet. « Le gouvernement prussien, dit M. Perrot, avec son intelligence si remarquable des intérêts dont il a la direction, a accepté avec empressement le fait accompli, et n'a pas apporté le moindre obstacle au prolongement de la route jusqu'à Cologne ; il a même concouru à son achèvement par la garantie qu'il a accordée à un emprunt contracté par la compagnie concessionnaire. »

Digitized by Google

Mais bien des changements devaient avoir lieu dans le projet avant qu'on le mît à exécution. En 1833 il s'agissait bien toujours de joindre Anvers à Cologne par Liége, mais le tracé avait éprouvé de profondes modifications : il allait de la Nèthe à Malines, puis à Bruxelles, et il bifurquait à Malines pour se diriger vers Liége en passant par Louvain et Tirlemont.

## II.

Avant de dire comment et pourquoi le réseau fut complété, arrêtons-nous sur ce projet dont le reste n'est qu'une annexe, et voyons si la Belgique a réellement atteint le but qu'elle s'était proposé, celui de remplacer la navigation fluviale par un chemin de fer, celui d'attirer le transit sur son territoire.

Cette question a son importance ; car dans toutes les discussions relatives aux chemins de fer, les uns ont fait sonner bien haut les avantages immenses que retirerait le pays de ces nouveaux chemins comme voie de transit ; les autres, au contraire, ont prétendu que le transit était et serait toujours insignifiant comme produit, et qu'il y aurait faute à diriger les lignes de fer dans le but d'en recueillir les fruits tout à fait hypothétiques.

Nous voici en présence d'un état dont les premiers travaux ont eu pour but unique de favoriser le transit ; appuyons-nous sur son expérience, interrogeons les faits et cherchons à en tirer une conclusion.

Précisons bien d'abord le point en discussion. Nous trouvons dans une brochure de M. Minard, inspecteur-général des ponts et chaussées, homme d'un talent incontestable, des indications qui vont nous servir : « Avant 1832, dit-il, les marchandises coloniales arrivant à Rotterdam et à Anvers y étaient transbordées dans des bateaux à vapeur et à voile, puis dirigées par les voies fluviales sur Cologne, le Rhin supérieur et la Suisse. *Anvers seul en expédiait* 32,000 *tonnes par an.* Depuis la séparation de la Hollande et de la Belgique, Anvers avait perdu sa part dans ce commerce de

Digitized by Google

transit, et Rotterdam en avait profité. La question était donc de savoir si le chemin de fer d'Anvers à Cologne, coupant au court par le pays de Liége sur une longueur de 242 kilom., rendrait à Anvers son débouché, et même s'il ne se substituerait pas complétement pour le transit aux bateaux à vapeur de Rotterdam à Cologne, parcourant plus de 300 kilom. dans les détours de la Meuse et du Rhin. »

Ainsi la Belgique veut ressaisir la portion du transit qui lui a a échappé, c'est-à-dire pour le marché d'Anvers 32,000 *tonnes par an.*

Posons d'abord un principe, c'est que pour résoudre la question qui nous occupe, il faut faire abstraction de toutes les années qui ont séparé le commencement de la mise à exécution du chemin d'Anvers à Cologne de sa fin. Or le chemin, commencé en 1834, n'a été terminé sur sa dernière section que le 15 octobre 1843. Pendant tout ce temps il était évident que le transit ne reprendrait pas la voie belge, puisque après le premier transbordement à Anvers les marchandises auraient dû en éprouver un second au point où se terminait le chemin de fer, et un troisième à leur arrivée au Rhin. Il est donc impossible de tirer une conclusion des faits qui se sont passés avant et même pendant l'année 1843. Cependant M. Minard cite dans sa brochure les chiffres du tonnage expédié d'Anvers sur Liége en 1841, 1842 et 1843. Ces chiffres, nous le répétons, ne sont pas concluants : qu'avait à faire le transit avec un chemin qui jusqu'au 1er mai 1842 s'arrêtait à Ans, à 6 kilom. de Liège; qui n'a dépassé Liège pour arriver à Chênée, distant de Liège de 4 kilom., que le 16 octobre suivant ; qui n'a atteint Verviers, 21 kilom. plus loin, que le 15 juillet 1843 ; et qui enfin n'a fait sa jonction avec le chemin prussien que le 15 octobre de cette même année? Évidemment il devait s'en tenir à son ancienne voie et persister à remonter la Meuse et le Rhin. Si nous avons sujet d'être étonné, c'est qu'Anvers ait expédié en 1841 15,995 tonnes sur Liège; en 1842, 10,208 tonnes, malgré les entraves d'un chemin incomplet.

Mais dès que la jonction internationale a été opérée, les faits

Digitized by Google

changent, le commerce commence à reprendre la voie de la Belgique. Dans les deux mois et demi qui s'écoulent entre le 15 octobre 1843 et le 1er janvier 1844, Anvers expédie 2,816 tonnes. En 1844, le nombre des tonnes s'élève déjà à 26,500; les six derniers mois seuls donnent un chiffre de 15,400 tonnes, c'est-à-dire en six mois à peu près la moitié du tonnage annuel d'Anvers avant la révolution. Nous voilà donc déjà bien près de toucher au but désiré : *restituer à Anvers le transit perdu.* En 1845 la progression continue, et quoique nous ne puissions pas en donner le chiffre exact (le compte-rendu belge pour 1845 n'a pas encore paru), nous ne craignons pas d'affirmer que le tonnage obtenu est supérieur à celui de 1830.

Comparez ce tonnage avec le tonnage total arrivé en 1843 à Cologne par le Rhin : il est de 100,000 tonnes; et au bout d'un an d'exploitation, quand vous avez eu à lutter contre des habitudes prises, contre une concurrence puissante, contre des tarifs relativement bas, vous avez enlevé au fleuve plus du quart de son tonnage, et vous ne trouvez pas le succès suffisant, vous dites que l'établissement du chemin de fer d'Anvers à Cologne n'a pas répondu à l'attente du peuple belge! Nous pensons au contraire que la Belgique n'a qu'à se louer de son œuvre, qu'elle a atteint son but, et que du jour où Anvers a été joint à Cologne par une ligne non interrompue, la question du transit a été résolue.

Est-ce à dire que nous ayons la prétention de déposséder le Rhin de sa part dans ce transit? Non certes, il y aurait folie à le vouloir, ineptie à l'essayer; mais le gouvernement belge a agi sagement en réglant son tarif sur ce principe, que les prix de transport de la mer à Cologne par le chemin de fer belge-rhénan ou par le Rhin doivent être égaux : il a fait ce qu'il devait, il a restitué à Anvers sa part légitime dans le commerce international; et, son tarif dût-il amener des pertes sur ce point, il ne devrait pas le relever, parce qu'un grand intérêt politique et d'avenir est attaché à ce que la Belgique détourne et conserve une partie de ce courant commercial.

Que l'on jette d'ailleurs les yeux sur les résultats généraux du

Digitized by Google

commerce de la Belgique en 1845, on y verra la confirmation de ce que nous venons de dire à propos du transit. Avant la création du chemin de fer belge, le transit n'était guère que de 13 à 14 millions de francs. En 1837, c'est-à-dire deux ans après l'ouverture de la première section, il s'élève au double; en 1840, il quadruple; en 1843, il atteint le chiffre de 66 millions; en 1845 enfin, lorsque le réseau complet est achevé, la valeur du transit s'élève à 125 millions. Ainsi, sur un commerce total de 676 millions, le transit seul est de 125 millions ou plus du sixième du commerce général. Dans ce chiffre le commerce de transit d'Anvers est d'environ 60 millions ou près de la moitié du transit général; en 1842 il n'était que de 10 millions.

Nous trouvons dans un fait tout récent la confirmation de ce que nous soutenons, savoir : que le transit par le chemin d'Anvers à Cologne fait une concurrence redoutable au transit par la Hollande. Ce fait aussi significatif que nous pouvions le désirer c'est la construction d'un chemin de fer de Flessingue à Cologne, à travers la Hollande. Il y a à peine un mois que le roi des Pays-Bas a donné son approbation à ce projet. Ainsi, jusqu'à la fin de 1845, les Hollandais se riaient de l'entreprise belge; ils pensaient que jamais un chemin de fer ne pourrait déposséder le Rhin, et qu'une des plaies les plus profondes causées à la Belgique par la séparation des deux états ne se refermerait jamais. Deux ans ont suffi pour détruire cette opinion. La Hollande comprend que le transit lui échappe, et, pour lutter, elle fait appel aux armes dont se sert la Belgique : c'est à un chemin de fer qu'elle demande la victoire. Certes, le fait que nous venons de citer est concluant, et l'on ne dira pas que, pour la Belgique au moins, la question du transit est une de celles qui séduisent l'imagination, mais dont la solution n'amène que des résultats décevants. Les concurrents le jugent autrement, et, à notre sens, ils ont raison.

Nous avons dû nous étendre un peu longuement sur le transit à travers la Belgique, parce que nous croyons qu'à cet égard beaucoup d'idées fausses ont été propagées et ont place à l'heure qu'il est dans l'évangile des industriels. Du reste, sans donner au

Digitized by Google

transit en général une valeur exagérée, nous pensons que fût-il moindre qu'il n'est en réalité, il faudrait encore le faire entrer en ligne de compte dans la direction à donner aux lignes de fer, parce que ces lignes, si on en faisait abstraction, manqueraient à une partie de leur mission providentielle, qui est de rapprocher et de réunir les éléments épars de la famille humaine, parce que là où passent les choses, les idées ne tardent pas à passer aussi, et que les bienfaits de la civilisation ne doivent pas s'entendre seulement de l'augmentation du bien-être matériel, mais encore et surtout de l'extension des idées et de l'intelligence de l'homme.

## III.

Le tracé primitif des chemins de fer de Belgique avait été modifié d'abord en ce sens que le chemin de fer, au lieu d'être dirigé en ligne droite sur Liège, se portait sur Malines, où il se bifurquait pour aller d'une part à Bruxelles, de l'autre à Liège par Louvain et Tirlemont. C'était là le plan définitif du gouvernement, celui auquel il voulait s'arrêter, qui lui paraissait satisfaire pour le moment à tous les besoins. L'étendue du chemin était de 173 kilom., et il devait coûter de 15 à 16 millions.

« A peine ce projet fut-il publié, dit M. Perrot, que les Flandres réclamèrent la construction immédiate d'une ligne de Malines à Ostende. Il devint évident que le gouvernement ne serait pas libre de la refuser ni même de l'ajourner. On ne se faisait cependant pas d'illusion sur ses résultats. Les ingénieurs qui l'étudièrent reconnurent et insérèrent dans leur rapport que, par exemple, entre Gand et Ostende, il y aurait très-peu de transports et surtout très-peu de transports de marchandises. Quoi qu'il en fût, force était d'accepter la ligne réclamée ou de renoncer au projet. Cette modification porta de suite le réseau des voies à décréter à près de 300 kilom., et la dépense présumée à environ 25 millions. »

La section centrale de la chambre des représentants, voulant

Digitized by Google

donner une double satisfaction aux réclamations des députés du Hainaut, inscrivit dans le projet de loi le prolongement de la ligne au midi, de Bruxelles vers la frontière de France, et une clause par laquelle il était stipulé que « à dater de l'ouverture du chemin de fer entre Liège et Anvers, le péage sur les canaux du Hainaut serait réduit au taux du péage à établir sur le chemin de fer par tonneau et par kilomètre. » On donnait ainsi au Hainaut sa part dans les chemins de fer, et on assurait au bassin houiller de Mons les mêmes avantages qu'au bassin de Liège.

Enfin, en 1837, les chambres belges complétèrent le réseau national en décrétant le chemin de fer de Gand à Lille par Courtrai, avec un embranchement sur Tournai. Dans cette distribution générale des voies de fer, la ville de Namur et les provinces de Limbourg et de Luxembourg étaient seules laissées à l'écart : une disposition de la loi de 1837 stipula que cette ville et ces provinces seraient reliées par un chemin de fer au système décrété en 1834. Cette dernière stipulation fut convertie plus tard, et le Luxembourg reçut en 1842 une somme de 2 millions pour l'ouverture de routes nouvelles.

Ainsi fut complété le réseau général des chemins de fer belges. La loi du 1er mai 1834 porte : « Il sera établi dans le royaume un système de chemins de fer ayant pour point central Malines, et se dirigeant, à l'est vers la frontière de Prusse par Louvain, Liège et Verviers; au nord par Anvers; à l'ouest sur Ostende par Termonde, Gand et Bruges; et au midi sur Bruxelles et vers la frontière de France par le Hainaut. »

La loi du 26 mai 1837 ajoute : « Il sera établi, aux frais de l'état, un chemin de fer de Gand à la frontière de France et à Tournai, par Courtrai. — La ville de Namur et les provinces de Limbourg et de Luxembourg seront également rattachées par un chemin de fer, construit aux frais de l'état, au système décrété par la loi du 1er mai 1834. »

C'était une longueur totale de 550 kilom. et une dépense présumée de 60 millions. Depuis 1837, il n'y a pas eu de nouvelle ligne dont la construction ait été été mise à la charge du

Digitized by Google

gouvernement, mais les dépenses ont de beaucoup dépassé les prévisions, comme nous le verrons plus loin.

Aujourd'hui le réseau exécuté et livré à l'exploitation est de 559 kilom., par suite de la construction de petits embranchements aux abords de quelques villes. Il comprend quatre lignes :

| | | |
|---|---|---|
| Ligne du Nord (Bruxelles à Malines et Anvers). . . . . | 48,673 | mètres. |
| — de l'Ouest (Malines à Ostende, Gand à la frontière). | 200,206 | — |
| — de l'Est (Malines à Liège et frontière). . . . . | 144,368 | — |
| — du Midi (Bruxelles à Mons et frontière) . . . . . | 165,604 | — |
| Total. . . . . | 558,851 | mètres. |
| Ou. . . . . | 559 | kilomètres. |

Dans ces lignes, dont nous avons indiqué les grandes directions, sont compris un embranchement de Londen à Saint-Trond (ligne de l'Est), une ligne de Braine-le-Comte à Namur (ligne du Midi), et d'autres petits embranchements et raccordements.

## IV.

Les dépenses avaient été évaluées à 60 millions. Ce chiffre, qui donnait environ 100,000 fr. pour la dépense d'un kilom. à une voie (non compris les intérêts des capitaux, le matériel et une partie des bâtiments), a été dépassé de beaucoup. Il s'approche sensiblement de 300,000 fr., si on y comprend les intérêts, le matériel et tous les bâtiments. Le chemin entier, qui dans le principe devait être à une voie, avait déjà reçu en 1843 une double voie sur 240 kilom. de développement. On prévoyait alors la nécessité de doubler également la voie sur 255 kilom., et probablement on finira par mettre partout une double voie. La somme des emprunts faits pour réaliser la construction du réseau est de 150,264,063 fr. 75 c. à un taux moyen de 4, 36 pour 100. Cette somme a été répartie de la manière suivante entre les diverses natures d'ouvrages.

Digitized by Google

| | | |
|---|---|---|
| Construction des sections et stations . . . . . | 126,493,087 fr. | 24 c. |
| Outillage des stations . . . . . | 2,941,923 | 12 |
| Matériel d'exploitation. . . . . | 19,088,636 | 42 |
| Sommes en réserve . . . . . | 1,097,615 | 72 |
| Entretien imputé sur le premier emprunt. . . | 652,801 | 25 |
| Total. . . . . | 150,264,063 fr. | 75 c. |

Il est intéressant d'examiner à quelles causes l'on doit attribuer cette énorme disproportion entre les prévisions et les dépenses réelles. D'abord, sur les 559 kilom. dont se compose le réseau national, 64 ont coûté des sommes considérables. Ainsi la section d'Ans à Liége, longue de 6 kilom., a coûté par kilom. (en y comprenant les plans inclinés) 969,758 fr. Celle de Liége à la frontière de Prusse, de 40 kilom., a coûté par kilom. 633,562 fr. Enfin celle de Louvain à Tirlemont, de 18 kilom., a coûté par kilom. 309,941 fr. Ces trois sections ont donc coûté ensemble 36,739,974 fr. Si maintenant l'on retranche du prix total présumé (300,000 fr. par kilom. font 167,700,000 fr. pour le réseau complet) le prix de ces lignes exceptionnelles, on trouve pour les 495 kilom. restant 130,960,026 fr., ou environ 264,565 fr. par kilom., et même 245,000 fr., si l'on fait abstraction des intérêts à 5 pour 100 compris dans cette somme. Mais à ceux qui applaudiront à la modicité de cette dépense nous répondrons que le gouvernement belge avait d'abord espéré que le kilomètre ne lui coûterait que 100,000 fr. non compris le matériel, et 125,000 fr. en y comprenant ce matériel. Ses prévisions ont donc été dépassées du double environ; et cependant ces chemins ne sont pas tous à deux voies; ils sont établis, à l'exception des trois lignes mentionnées ci-dessus, sur un sol qui n'a exigé ni terrassements, ni travaux d'art considérables.

M. Perrot donne de curieux détails sur les diverses branches de dépenses et sur les mécomptes dont elles ont été l'objet. Nous invitons les ingénieurs à méditer sérieusement les exemples qu'ils peuvent puiser chez nos voisins; car, nous en convenons, rien n'est plus difficile que de préparer un devis, et l'on peut, si l'on

Digitized by Google

n'observe pas attentivement la série des faits antérieurs du même genre, éprouver de cruels mécomptes.

La différence entre les dépenses réelles et les dépenses présumées était au commencement de 1844 de 128 pour 100. Cette différence se répartit très-inégalement.

« Elle est, dit M. Perrot, de 178 pour 100 sur les terrains qui devaient coûter 9 millions et ont coûté 25 millions.

» La différence est plus considérable sur les terrassements et les ouvrages d'art, qui entrent pour 54 millions dans les dépenses effectuées, tandis qu'ils ne figuraient que pour 17 millions environ dans les devis primitifs : l'excédant des dépenses est de 37 millions ou de 217 pour 100.

» Les bâtiments des stations étaient évalués à moins de 3 millions ; ils ont absorbé plus de 9 millions. Comme pour les terrassements et les travaux d'art, les dépenses ont donc été triples des évaluations.

» Pour la voie, les rails, les billes et leur pose, la dépense s'est élevée de 24 millions, montant présumé, à 34 millions. L'excédant est de 10 millions ou seulement de 41 pour 100. »

Dans le premier crédit, ouvert au gouvernement pour la construction des chemins de fer, il y avait une somme de 2 millions pour le matériel d'exploitation : 19 millions étaient déjà employés à la fin de 1843, et on sentait qu'un nouveau crédit était indispensable. Le 1er septembre 1845, le matériel se composait comme suit :

149 locomotives ;
145 tenders ;
654 voitures pour voyageurs ;
2,150 wagons à marchandises ;
394 wagons de service.

Il y avait de plus, tant en constructions que récemment commandés, 10 locomotives, 17 tenders, 119 voitures pour voyageurs, 375 wagons à marchandises et 4 voitures spéciales pour la poste.

Nous devons faire remarquer en passant quelle différence il faut

Digitized by Google

faire entre les dépenses relatives à la construction même de la voie et celles qui concernent l'augmentation du matériel d'exploitation. Les premières doivent être faites, en tout état de choses, que la circulation soit active ou restreinte, que les marchandises affluent ou prennent d'autres voies de transport, en exceptant toutefois, en Belgique, le doublement de la voie qui a été une conséquence de l'activité de la circulation; tandis que les secondes sont intimement liées à la fortune même du chemin de fer et ne se font que lorsque l'affluence des voyageurs et des marchandises en a fait reconnaître la nécessité.

Pour les terrains nécessaires à l'assiette de la voie, il s'est produit en Belgique ce que nous avons vu se répéter partout où on a construit des chemins de fer. Les prétentions des particuliers, le renchérissement de la propriété foncière, suite ordinaire de l'état de paix, ont occasionné une surélévation de prix extraordinaire. On peut y voir en partie un énorme accroissement dans la richesse publique. De plus, la voie qui devait n'avoir que 1 mètre 40 cent. a été portée à 1 mètre 50 et l'entre-voie de 1 mètre 80 à 2 mètres. L'accroissement de la circulation, l'extension inespérée du transport des voyageurs et des marchandises ont fait donner aux stations une étendue double ou triple de celle qu'on supposait en 1833 pouvoir suffire.

Pour les terrassements et les travaux d'art, M. Perrot attribue l'élévation de la dépense à la perfection avec laquelle ils sont exécutés. Le prix de la main-d'œuvre et des matériaux a d'ailleurs haussé d'un tiers environ de 1833 à 1838. Il faut l'attribuer aussi à la célérité exigée des entrepreneurs.

Les dépenses de la voie tiennent à ce que l'on a employé des rails pesant en moyenne 26 kilog. par mètre, tandis que le devis ne prévoyait qu'un poids de 19 kilog. et demi; les billes ou traverses sont plus longues et plus larges, et enfin, pour plus de solidité, le rail-way a été établi, dès le principe de l'exécution, sur une fondation spéciale en sable ou gravier non comprise aux devis primitifs. Les rails, dont le prix a varié beaucoup pendant la construction même du réseau, ont coûté en moyenne de 310

Digitized by Google

à 320 fr. par tonne de 1,000 kilog. On avait pensé que des traverses en bois blanc suffiraient ; mais leur prompte détérioration força bientôt à les remplacer par des traverses en chêne : de là une dépense supplémentaire assez considérable.

Quant aux stations et au matériel, les devis avaient été établis sur une pensée qu'il est bon de faire connaître : « Quant au mode d'exploitation de la route, disait le ministre M. Rogier en 1834, le gouvernement ne veut pas faire à lui seul et à toujours l'exploitation de la route. Il ne veut pas non plus de monopole : il laissera l'exploitation libre ; seulement il se réserve de fournir d'abord les *machines locomotives*..... Quand une concurrence sera établie, et que le gouvernement se sera assuré que l'exploitation ne se fera pas d'une manière onéreuse pour le commerce, il pourra cesser d'y prendre part. » On voit que les esprits ont bien marché en Belgique depuis 1834. Aujourd'hui à peine si on se rappelle que l'exploitation par l'état ne s'est faite dans le principe qu'à titre provisoire. On conçoit, du reste, que l'agrandissement des stations, des bâtiments, ateliers, remises, a dû être la conséquence immédiate de la résolution prise par l'état d'exploiter et de l'augmentation du matériel. Nous avons vu plus haut de quoi se compose ce matériel, qu'on trouve déjà insuffisant. Les locomotives, qui devaient être de la force de 10 à 12 chevaux et coûter de 21 à 26,500 fr., coûtent 38 à 40,000 fr. et sont de la force de 40 à 50 chevaux. Les diligences, voitures et wagons ont été élargis, leurs roues sont en fer forgé, au lieu d'être en fonte; les heurtoirs sont à ressorts, au lieu d'être fixes ; les freins, les essieux, toutes les parties constituantes du train ont été améliorées.

Telles sont les causes que l'on peut assigner à l'augmentation considérable de dépenses qui s'est fait remarquer entre le commencement des travaux et leur exécution complète.

En considérant les divers motifs que nous venons d'énumérer, il est impossible de ne pas reconnaître que ces dépenses ne peuvent pas être rangées au nombre des dépenses improductives et que le gouvernement belge ne peut que se féliciter de les avoir courageusement faites, car toutes elles témoignent hautement du

Digitized by Google

succès de son entreprise ou de la fortune publique. Nous pensons également qu'il a bien fait de s'emparer de l'exploitation; dans la position géographique qu'occupe la Belgique, avec la puissance énorme de production qu'elle montre eu égard au petit nombre de ses habitants, il faut, pour qu'elle subsiste, que les pays limitrophes soient les tributaires de son industrie; or, comme dans le prix de ses produits les frais de transport entrent pour une grande part, le commerce eût été perdu s'il n'eût trouvé son écoulement que dans des voies exploitées par l'industrie privée. Ainsi, au moment de la plus grande souffrance de l'industrie métallurgique, l'exportation des fontes en Prusse à un tarif réduit ne se serait peut-être pas faite, et cependant c'était peut-être le seul moyen de la sauver. De même la lutte établie avec le Rhin, pour le transit de la mer à Cologne, eût pu être désastreuse si le gouvernement belge n'eût réduit ses tarifs, ce que n'aurait peut-être pas fait un exploitant particulier.

## V.

Une des premières préoccupations du gouvernement belge, lorsqu'il entreprit l'exploitation des chemins de fer, dut être l'assiette des *tarifs*. Devaient-ils être rémunérateurs, c'est-à-dire donner un bénéfice au delà des frais d'exploitation et de l'intérêt des fonds employés à la construction? devaient-ils seulement couvrir ces deux natures de dépenses? ou enfin le gouvernement devait-il se borner à demander à son exploitation les frais seulement de cette exploitation, en laissant ainsi à la charge du budget général le service des intérêts des emprunts contractés pour la construction?

Nul ne peut soutenir que cette dernière manière d'agir soit la bonne : aussi le gouvernement belge ne songea même pas à l'employer. Les partisans les plus prononcés de l'exploitation par l'état voulaient qu'on se bornât à demander au chemin de fer de couvrir ses frais propres, construction et exploitation. En effet, disaient-ils, l'état n'est pas un industriel, et il ne doit pas agir comme un

Digitized by Google

industriel : des bénéfices, il les trouvera dans l'augmentation de la fortune publique, dans l'abondance des produits indirects qui en sont la suite : les transports à bon marché, voilà ce qu'a voulu la Belgique en décrétant les chemins de fer; et, si l'état veut réaliser des bénéfices, autant les verser dans les caisses des particuliers que dans celles du trésor. Ceux qui parlaient ainsi oubliaient ou dissimulaient une chose : c'est que ceux-là seulement qui se servent des chemins de fer doivent, en bonne justice et en bonne économie, rendre à l'état ce qu'ils en reçoivent; qu'un bénéfice réalisé sur les voyageurs et les marchandises permet d'un autre côté de dégrever la masse générale de certains impôts trop lourds ou mal assis : c'est que, si on procure à une certaine classe économie de temps, il est juste que, d'après le principe : *time is money*, on leur reprenne cet argent au profit du public. Et encore est-il certain que les prix des chemins de fer sont moins élevés en général que ceux des routes de terre. Les voyageurs réalisent donc, outre l'économie de temps, une économie d'argent; seulement, les voyageurs, les expéditeurs voudraient que cette dernière fût plus forte, et le gouvernement ne l'a pas voulu. A notre sens, il a eu raison.

Toutefois, les tarifs belges sont plus bas que partout ailleurs, ce qui n'empêche pas que le trésor ne réalise d'année en année des bénéfices plus élevés. Ce n'a pas été sans de longs tâtonnements, sans des essais nombreux qui, continués, auraient pu être ruineux, qu'on en est arrivé aux tarifs aujourd'hui en vigueur. Une commission des tarifs a été instituée près du ministre des travaux publics, chargée de préparer les arrêtés relatifs aux tarifs et d'étudier l'effet de leur application.

Il y a eu pour les voyageurs quatre essais de tarifs dont le dernier est celui qui s'applique encore maintenant. Le tableau suivant les renferme (les tarifs sont fixés par lieue de 5 kilom.) :

| | Diligences. | | Chars-à-bancs. | | Wagons. | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Tarif de 1835-1838. . . . | 35 c. | » | 25 c. | » | 12 c. | 50 |
| — du 3 février 1839 . . | 42 | 50 | 28 | » | 20 | » |
| — du 10 avril 1841. . . | 40 | » | 25 | » | 15 | » |
| — du 17 août 1841. . . | 37 | » | 28 | » | 17 | » |

Digitized by Google

Dans la même année 1841, on a essayé les trois derniers tarifs chacun pendant quatre mois. Pendant que le premier tarif était en vigueur, le nombre des voyageurs à petites distances intermédiaires a diminué, repoussé qu'il était par un tarif spécial proportionnellement plus élevé que pour les grandes distances. Celui des voyageurs de wagons a aussi diminué : d'où l'on a conclu qu'il fallait abaisser le tarif pour rendre le rail-way accessible à un plus grand nombre et arriver ainsi à une augmentation de recettes sans augmenter la dépense. On adopta donc le second tarif; mais il était combiné de telle façon pour les stations intermédiaires, que le voyageur trouvait plus d'avantage, pour parcourir la distance entière, à prendre des billets de station à station qu'à en prendre un seul au départ pour la ligne entière. Le nombre des voyageurs était plus considérable et les recettes diminuaient d'une manière sensible. Le gouvernement se décida alors à baisser le prix de la première classe et à relever de 20 p. cent les prix de la deuxième et de la troisième classe, et le succès, qui se traduit en argent, est venu confirmer ses prévisions. De ce jour les recettes ont toujours été en augmentant. La recette moyenne par voyageur et par lieue de 5 kilom. a été, sous l'empire du premier de ces trois tarifs, de 26 à 27 c.; elle est descendue à 20 ou 22 c. pendant que le tarif du 10 avril 1839 a été appliqué; enfin, avec le troisième, elle est remontée à 24 ou 25 c.

Les voyageurs pouvaient, dans l'origine, transporter en franchise 20 kilog. de bagages. Cette faculté donna bientôt lieu à de nombreux abus. Ainsi, un voyageur ayant 100 kilog. de bagages s'adressait à quelques autres voyageurs sans bagages qui se présentaient au bureau avec le premier et obtenaient ainsi pour lui la franchise complète. Depuis, il fut décidé que tout bagage enregistré payerait un droit de 5 c. par 100 kilog. et par kilom., les prix étant d'ailleurs calculés de 10 en 10 kilom. et le minimum de la taxe étant de 50 c.

Les marchandises devaient spécialement attirer l'attention de l'administration belge, puisque leur transport a été la cause déterminante de la construction des chemins de fer. Elles sont divi-

Digitized by Google

sées en trois classes et tarifées par 100 kilog. La première classe qui correspond à la troisième classe du tarif français, est tarifée à 1 c. par 100 kilog. et par kilom., la seconde classe à 1 c. 1/2 et la troisième classe à 2 c. De plus, on ajoute au prix de transport, quel que soit le trajet, par 100 kilog. 15 c. pour la prise à domicile et pour la remise à domicile, 25 c. pour la première classe, 30 c. pour la seconde et 35 c. pour la troisième.

De grandes facilités et une réduction de prix de 20 p. cent sur les tarifs de marchandises que nous venons d'énumérer sont assurées à toutes les matières destinées à l'exportation, les marchandises de transit et les matières premières exotiques à l'importation ; seulement ces transports ne sont admis que par charge complète de wagon pour les marchandises des deux premières classes et par 500 kilog. pour celles de la troisième classe. — Enfin, il est accordé aux expéditeurs qui en font la demande des wagons pour le transport des marchandises de roulage, et ce, moyennant un prix de 54 c. par kilom. et par wagon chargé de 4,000 à 4,500 kilog.

## VI.

Après avoir donné à nos lecteurs une idée des tarifs perçus sur les chemins de fer de Belgique, il nous reste à étudier les produits de l'exploitation depuis l'ouverture de la circulation et principalement dans les dernières années, alors que les transports de marchandises ont été complétement organisés et que le réseau complété a permis de donner à l'exploitation toute l'extension dont elle est susceptible. Il nous faut ici aborder les chiffres; nous en demandons pardon à ceux qui nous lisent ; malgré notre résolution d'en employer le moins possible, nous ne pouvons leur promettre de leur en épargner autant que nous le voudrions.

Le premier tableau que nous donnons est le résumé des recettes depuis l'ouverture de la circulation jusqu'à la fin de l'année 1845 ; nous y joignons l'indication du nombre moyen de kilomètres exploités chaque année.

Digitized by Google

*Tableau des recettes du chemin de fer belge.*

| Années. | Nombre moyen de kilom. exploités. | Recettes. | |
|---|---|---|---|
| 1835. | 14 | 263,997 fr. | 50 c. |
| 1836. | 36 | 825,132 | 82 |
| 1837. | 90 | 1,416,982 | 94 |
| 1838. | 102 | 3,097,933 | 40 |
| 1839. | 271 | 4,249,825 | 04 |
| 1840. | 323 | 5,335,167 | 05 |
| 1841. | 339 | 6,226,333 | 66 |
| 1842. | 396 | 7,458,774 | 29 |
| 1843. | 497 | 8,994,439 | 33 |
| 1844. | 559 | 11,230,493 | 31 |
| 1845. | 559 | 12,403,204 | 55 |

Nous n'avons rien de particulier à dire sur les recettes des neuf premières années. L'exploitation se développe peu à peu : les nouvelles sections livrées à la circulation d'année en année font naître les habitudes de la locomotion dans toutes les classes, et ainsi s'établit le grand courant de voyageurs qui jusqu'à présent a toujours été en augmentant.

En 1844 et 1845, le réseau complet est achevé : ce sont donc les deux années dont les résultats sont importants à examiner, tant au point de vue des recettes qu'au point de vue des dépenses. Nous voyons d'abord que la recette de 1845 a dépassé celle de 1844 de près de 1,200 mille francs. Cette augmentation n'est due que pour une minime partie aux voyageurs. En effet, depuis 1841 le rapport de la recette des voyageurs à la recette totale a toujours été en diminuant, tandis que celui des marchandises a constamment augmenté. C'est ce que prouve le tableau suivant :

| | Voyageurs. | Marchandises. | |
|---|---|---|---|
| 1841. | 68 p. cent. | 32 p. cent. | de la recette totale. |
| 1842. | 67 — | 33 — | — |
| 1843. | 64 — | 36 — | — |
| 1844. | 58 — | 42 — | — |
| 1845. | 56 — | 44 — | — |

Digitized by Google

En 1845, les convois ont transporté 3,443,066 voyageurs civils, qui se sont répartis ainsi qu'il suit dans les différentes classes de voitures, et qui ont donné lieu aux recettes suivantes : nous y ajoutons le tant pour cent du transport total et de la recette totale du chef des voyageurs :

| | NOMBRE. | RAPPORT au NOMBRE TOTAL. | RECETTE. | RAPPORT à la RECETTE TOTALE. |
|---|---|---|---|---|
| Diligences. . . | 397,608 | 11 1/2 p. 0/0 | 1,751,058 fr. 25 c. | 27 3/4 p. 0/0 |
| Chars-à-bancs. | 970,662 | 28 1/4 — | 2,322,989 25 | 36 1/2 — |
| Wagons. . . . | 2,074,796 | 60 1/4 — | 2,264,255 15 | 35 3/4 — |
| Totaux. . . . . | 3,443,066 | 100 p. 0/0 | 6,338,302 fr. 65 c. | 100 p. 0/0 |

On voit que les voyageurs de première classe, qui forment un peu plus du dixième du nombre total des voyageurs, produisent plus du quart de la recette générale, tandis que les voyageurs de troisième classe, qui sont les plus nombreux, ne donnent qu'une recette de trois dixièmes et demi. De 1838 à 1842, l'ouvrage de M. Perrot nous apprend que la proportion du nombre des voyageurs en diligence a flotté entre 8 et 12 1/4 pour cent, celle des chars-à-bancs entre 25 et 32 1/2 pour cent et celle des wagons entre 55 1/4 et 66 1/2; tandis que la proportion moyenne des recettes pour les mêmes années a été de 24, 35 3/4 et 40 1/4 pour cent. Tout fait reconnaître d'ailleurs que ces proportions commencent à se fixer, et il paraît probable que les résultats de 1845 ne varieront plus beaucoup à l'avenir.

La moyenne du produit général par voyageur et du produit par classe de voitures a éprouvé également de grandes variations ; mais elle tend aussi à se fixer. Le produit moyen des diligences, qui était en 1839 de 4 fr. 19 c. et s'est élevé à 4 fr. 35 c. l'année suivante, n'est pas descendu depuis au-dessous de 4 fr. 20 c.

Digitized by Google

Dans les chars-à-bancs, le produit a varié de 2 fr. 12 à 2 fr. 35 c. Les plus grandes variations ont eu lieu sur les wagons. En somme, la moyenne des neuf années citées plus haut est : pour les diligences, 3 fr. 92 c.; pour les chars-à-bancs, 2 fr. 06 c.; pour les wagons, 1 fr. 01 c.; et, pour tous les voyageurs réunis, 1 fr. 57 c. Cette dernière moyenne s'est élevée depuis : elle se fixe entre 1 fr. 85 et 1 fr. 95 c. Il résulte d'ailleurs du relevé ci-dessus que, par l'effet de la différence tant du prix des places que du parcours, un voyageur en diligence donne une recette égale à celle de deux voyageurs en chars-à-bancs et de quatre voyageurs en wagons.

Nous avons dit que les recettes des marchandises avaient toujours été en croissant. En effet, en 1840 elles étaient de 1,146,000 fr., et en 1845 elles se sont élevées à près de 5 millions. Les marchandises de première classe ont fourni environ les quatre cinquièmes des quantités transportées en 1845, et ont produit environ les deux tiers de la recette; les marchandises de la deuxième classe, qui figurent aux transports pour environ 1/9, ont donné 1/6 des recettes; et celles de troisième classe, qui ne comptent que pour moins de un centième aux transports, ont donné 1 c. 87 pour 100 de la recette. Enfin les marchandises de toute espèce transportées par location de wagons, qui forment environ un onzième du transport total, entrent pour environ 1/6 dans les recettes.

Voilà donc les résultats de l'exploitation belge sur 559 kilom. en 1845 : 3,500,000 voyageurs et environ 700,000 tonnes de marchandises et une recette totale de près de 12,500 mille francs.

Les dépenses afférentes à l'exploitation se sont élevées à 6,302,326 fr. 57 c., et l'excédant de la recette sur la dépense à 6,100,877 fr. 98 c., ce qui représentait l'intérêt à 4 fr. 16 c. pour 100 du capital dépensé à la fin de 1845. Nous avons dit plus haut que l'intérêt moyen des emprunts réalisés pour la construction des chemins de fer est de 4 fr. 86 c. pour 100. Le gouvernement belge est donc arrivé en 1845 à couvrir presqu'entièrement, au moyen de ses tarifs et grâce à l'immense développement qu'on pris les transports, les frais d'exploitation, y compris l'intérêt du

Digitized by Google

capital employé. Bientôt, nous en avons la conviction, il réalisera des bénéfices et pourra diminuer d'autant certains impôts qui pèsent plus spécialement sur les classes pauvres. Nous disons qu'il réalisera des bénéfices, parce que d'année en année les dépenses d'exploitation diminuent en même temps que les transports augmentent, comme le prouvent les chiffres suivants :

La dépense moyenne par lieue (de 5 kilom.) de parcours d'un convoi était en 1841 de 15 fr. 67 c.; elle a été en 1842, de 14 fr. 79 c.; en 1843, de 14 fr. 58 c.; en 1844, de 11 fr. 63 c.; et elle est descendue en 1845 à 10 fr. 96 c. Le produit d'une lieue de parcours d'un convoi, soit de voyageurs, soit de marchandises, a été en 1841, de 21 fr. 49 c.; en 1842, de 23 fr. 47 c.; en 1843, de 23 fr. 95 c.; en 1844, de 22 fr. 60 c., et en 1845, de 22 fr. 84 c. : et par conséquent l'excédant des recettes sur les dépenses, qui s'obtient en retranchant les uns des autres les chiffres ci-dessus, a été : en 1841, de 5 fr. 82 c.; en 1842, de 8 fr. 68 c.; en 1843, de 9 fr. 37 c.; en 1844, de 11 fr. 60 c.; et en 1845, de 11 fr. 88 c.

Le tableau suivant démontre que les résultats financiers du chemin de fer, considérés sous le rapport du nombre de lieues exploitées, se sont sensiblement améliorés en 1845, comparativement aux années précédentes. Ce tableau a été formé en divisant la recette totale et la dépense totale par le nombre de lieues exploitées. Les chiffres précédents ont été obtenus en divisant ces recettes et dépenses totales par le nombre de lieues parcourues par les convois.

| Années. | Recette. | | Dépense. | | Excédant de la recette. | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1841. | 91,901 fr. | 60 c. | 67,006 fr. | 4 c. | 24,895 fr. | 56 c. |
| 1842. | 94,211 | 53 | 59,347 | 56 | 34,863 | 97 |
| 1843. | 93,206 | 62 | 56,743 | 97 | 36,462 | 65 |
| 1844. | 100,451 | 64 | 51,569 | 14 | 48,882 | 50 |
| 1845. | 112,007 | 87 | 53,764 | 98 | 58,242 | 89 |

L'ingénieur en chef des ponts et chaussées auquel on doit la construction du chemin de fer de Paris à Orléans et à Corbeil, et

Digitized by Google

qui est aujourd'hui chargé du chemin de Paris à Lyon, M. Jullien, a consacré les loisirs que lui laissaient ses immenses travaux à l'étude de questions importantes en ce qui concerne l'exploitation des chemins de fer. C'est à la Belgique qu'il est allé demander les éléments de son travail; car, pour le dire en passant, la Belgique seule, par le développement qu'elle donne aux comptes-rendus de son exploitation, par la conscience et la richesse des détails qu'elle publie annuellement sur cette matière, la Belgique seule offre un vaste champ d'examen et de comparaison pour toutes les questions relatives aux chemins de fer. La raison en est simple. L'état exploite : les produits comme les dépenses de l'exploitation font partie de son budget de recettes ou de dépenses. Le gouvernement, d'une part, a intérêt à étudier à fond ces questions pour augmenter ses recettes et diminuer ses dépenses; d'autre part, dans un état constitutionnel, les chambres sont appelées à examiner, discuter et apurer les comptes : il leur faut donc des détails, des sous-détails parfaitement clairs et complets. Ainsi fait le gouvernement; et, avec cet admirable bon sens des hommes pratiques, il livre à tous les secrets les plus intimes de son exploitation. — Exigez donc tous ces détails des compagnies d'exploitation : les actionnaires eux-mêmes sont souvent mal venus à les demander. Dans les assemblées générales, on leur jette quelques chiffres dont ils sont bien forcés de se contenter, et desquels on ne peut qu'à grand'peine extraire les éléments de calculs d'appréciation. Aussi, qu'en résulte-t-il ? que c'est en Belgique qu'on va puiser les renseignements, et que ce petit peuple a fait plus pour la science des chemins de fer que l'Angleterre avec ses 4,000 kilomètres, et la France avec ses grandes lignes si fructueuses. De là, un vœu que nous nous permettons d'exprimer, c'est que l'administration française étudie un système de compte-rendu combiné de telle façon que, comme en Belgique, on puisse y voir clairement non-seulement les recettes et les dépenses, mais la partie des dépenses afférentes à chaque genre de transport, avec la recette correspondante à cette dépense. Serait-il bien difficile d'arriver à ce but? Nous ne le pensons pas, en présence de ce qui se

Digitized by Google

passe en Belgique et de ce que la compagnie d'Orléans a commencé à faire en France.

M. Jullien s'est proposé d'examiner à combien revient, sur un chemin de fer :

1° Le transport d'un voyageur à un kilomètre ;

2° Le transport à un kilomètre d'une tonne de marchandises.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les calculs qui ont servi de base à son appréciation. Nous dirons simplement qu'il en résulte que la dépense, en 1842 et 1843, pour la traction et l'entretien du matériel seulement, a été de 0 fr. 0125 par voyageur et par kilomètre, et de 0 fr. 03 par tonne transportée à 1 kil.; que cette dépense, si l'on y comprend les frais d'administration et d'entretien du chemin de fer, doit être doublée, c'est-à-dire de 0 fr. 025 par voyageur et 0 fr. 06 par tonne de marchandises; enfin, que, pour retrouver les intérêts et l'amortissement du capital d'établissement, il faut augmenter ces chiffres dans une proportion variable évidemment avec chaque chemin.

Ces chiffres, exacts pour les années 1842 et 1843, ne le sont plus pour les années suivantes; ils ont baissé d'une manière assez notable, et cela n'a rien qui doive étonner, si l'on considère que les convois de voyageurs et de marchandises, en 1844 et 1845, ont été plus suivis et plus chargés que dans les années précédentes. Il y a dans une exploitation des frais qui croissent avec la circulation et d'autres qui restent stationnaires, malgré un plus grand mouvement de voyageurs et de marchandises. En 1845, il y a eu augmentation de produits ou diminution des dépenses afférentes à chaque nature de transports, et tout promet qu'en 1846 les mêmes faits se reproduiront. Ainsi, nous pouvons annoncer déjà que, pour les mois écoulés de cet exercice, il y a une grande augmentation de recettes : elle est de plus de 500,000 fr. pour les sept premiers mois de l'année 1846. Les mois d'août, de septembre et d'octobre donnent généralement de fort beaux produits, et l'extension du service des marchandises vient combler, pendant l'hiver, les vides de l'absence des voyageurs.

En résumé, l'exploitation des chemins de fer belges a toujours

Digitized by Google

été en s'améliorant. Une administration forte et attentive étudie tous les faits, et toutes les leçons que lui fournit l'expérience tournent à l'avantage du public et du trésor. Les sacrifices que le pays s'est imposés, et qu'il devra encore continuer pendant quelque temps, profitent à tous, et sont loin d'être au-dessus de ses forces. Le passé est pour lui, et l'avenir ne peut que justifier et même dépasser les prévisions auxquelles on a cru prudent de s'arrêter. Quant à nous, ce n'est pas sans admiration, et peut-être même sans une espèce de jalousie, que nous parcourons les pages où le gouvernement belge expose chaque année à tous les yeux les résultats de ses travaux. Il y a beaucoup à apprendre pour tous, et nous faisons des vœux pour que la leçon ne soit pas perdue pour la France.

## VII.

Notre revue des chemins de fer belges serait incomplète si, après avoir parlé aussi longuement du réseau exploité par l'état, nous ne disions pas quelques mots de ceux que le gouvernement a concédés à des compagnies particulières et dont la construction est ou commencée ou sur le point d'être entreprise.

Le gouvernement, cédant à des considérations particulières, a établi le point central du réseau à Malines au lieu de le placer à Bruxelles. Cette détermination, qu'il regrette aujourd'hui, a donné naissance à plusieurs projets destinés à abréger le parcours entre la capitale de la Belgique et plusieurs chefs-lieux de province. Malines, en effet, ne se trouve que sur la voie directe de Bruxelles à Anvers et sur celle de Liège à Ostende : cette ville forme le point d'intersection de ces deux lignes. Les voyageurs ont donc un détour considérable à faire pour aller de Bruxelles à Ostende ou à Liège. En vain le gouvernement a admis dans ses tarifs des atténuations de prix, en prenant une moyenne entre la route de fer et la route de terre directe; il n'en résulte pas moins une perte de temps qui, pour les hommes occupés, peut s'évaluer en argent.

D'un autre côté certaines contrées étaient privées de chemins de

Digitized by Google

fer et l'état ne pouvait s'engager à leur en construire : force lui fut de ce côté aussi de concéder à des compagnies le droit de construire.

Aujourd'hui le réseau de l'industrie est presque aussi considérable que celui de l'état. Comme ces chemins sont encore en construction ou projetés, nous nous bornerons à les indiquer :

Le premier de tous est le chemin direct de Gand à Anvers, par Lokeren et Saint-Nicolas.

Parallèlement au chemin du midi, de Bruxelles à Mons, on a concédé un chemin dit de la *Vallée de la Dendre*, long de 58 kilom. 1/2, et allant de Rurmonde à Alost, Ninove, Grammont, et venant aboutir à Ath sur le chemin qui se fait pour le compte de l'état de Tournai à Jurbise, pour lier la ligne de l'ouest à celle du midi.

De Bruxelles partent deux chemins : le premier se dirigeant à l'est sur Wavre, pour de là se rendre d'une part à Namur et de l'autre à Charleroy en se bifurquant à Gembloux. Ce chemin doit se prolonger sur Arlon et Luxembourg; de Luxembourg il se dirige vers la frontière de France sur Thionville et Metz. Le second est un chemin direct de Bruxelles à Gand par Alost.

Le 18 mai 1845, le gouvernement concéda à une compagnie un chemin de Bruges à Courtrai, à Ypres et à Poperinghe, avec embranchements de Thourout à Furnes d'une part et à Deynse de l'autre. En même temps une compagnie se chargeait de la construction des chemins de Tournai à Jurbise et de Saint-Trond à Hasselt, sous la condition que ces deux lignes seraient exploitées par l'état, et que 50 pour 100 de la recette brute seraient versés dans les caisses de la compagnie pendant 90 ans.

La concession des chemins de fer de Louvain à la Sambre, de Liège à Namur et de Manage à Mons, suivit de près celles dont nous venons de parler. Un chemin fut également concédé de Marchienne-au-Pont à Erquelines, un autre de Marchienne-au-Pont à Louvain, dit d'entre Sambre et Meuse, un autre de Manage à Wavre par Genappes et Nivelles.

On le voit, nous ne faisons et nous n'avons voulu faire qu'une



Digitized by Google

nomenclature Un jour peut-être nous sera-t-il permis de donner plus de développement à cette partie de notre travail, et de déduire les motifs qui ont amené les particuliers à demander et le gouvernement à accorder la concession des lignes dont nous venons de donner les titres.

Un dernier mot sur les tarifs que les compagnies sont autorisées à percevoir. Ces tarifs sont pour les voyageurs : 8 cent. pour la première classe, 7 cent. pour la seconde et 4 cent. pour la troisième.

Les marchandises sont tarifées à 9 cent. par tonne et par kilom. pour la première classe, 15 cent. pour la seconde et 20 cent. pour la troisième. On voit que ces tarifs sont à peu de chose près les mêmes que ceux que l'état applique lui-même à son réseau, et il ne pouvait pas en être autrement, en présence des résultats satisfaisants qu'ils avaient donnés.

PROSPER TOURNEUX.

Digitized by Google

# LES CONSULTATIONS.

## PROVERBE.

PERSONNAGES.

VALMORT, médecin consultant.
JOLIVET, malade imaginaire.
SAUVÉ, veuf, dont Valmort a soigné la femme.
ROBERT, sonneur de la paroisse (faux malade).
Comte FRICHARD, ancien militaire, consultant près de Valmort.
BAPTISTE, domestique de Valmort.
Madame BLAIREAU, (fausse malade).
La mère JAVARD, blanchisseuse de Valmort, malade.

La scène se passe dans le cabinet de Valmort.

## SCÈNE I.

BAPTISTE *seul.*

(*Il entre avec précipitation.*)

Ah! bon, monsieur n'est pas encore à son cabinet... c'est, ma foi, bien heureux; car c'est jour de consultation, et je craignais de retarder sur les malades. — Je vas me dépêcher de tout mettre en ordre, et dans un moment tout sera prêt. (*Il range.*) Il faudra absolument que je finisse par m'abonner à un journal à moi tout seul pour avoir une bonne fois des opinions arrêtées... immobiles.



BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Digitized by Google

— C'est vrai, ça, j'en attrape de temps en temps un à la volée quand je sors, et je n'ai pas plutôt lu la première ligne qu'il faut que j'aille jusqu'au bout... Ça m'intéresse que je lirai ça sur l'échafaud... mais aussi ça me fait perdre un temps! et monsieur se plaint avec raison que je n'en finis pas de mes commissions. Ah! oui... décidément... je ne veux plus lire qu'un journal... Je m'aperçois depuis que j'en lis plusieurs que je ne sais plus ce que je dois penser... Ils ont tous l'air d'avoir raison, et ça m'embrouille ma politique. — J'aime assez ceux qui parlent de l'émancipation des esclaves, parce que j'espère toujours qu'ils traiteront la question des domestiques... Voilà une belle question! Dieu de Dieu, si j'étais journaliste, comme je la traiterais, cette question-là! Ça a l'air d'être un assez bon état, les journalistes. Malgré ça... j'aimerais encore mieux être médecin... C'est ça qu'est un état commode et pas difficile. Voilà, monsieur, par exemple... c'est tout au plus s'il a le temps d'écouter ses malades... Il va lui en venir une tapée ce matin, n'est-ce pas? Eh! ben, avec deux mots et un petit griffonnage, en voilà pour des dix et vingt francs, et puis, guéris si tu peux... sans compter que ça vient vous trouver chez vous...

## SCÈNE II.

BAPTISTE, LA MÈRE JAVARD.

BAPTISTE. Tiens! c'est la mère Javard. — Bonjour, mère Javard; est-ce que vous rapportez le linge à monsieur?

LA MÈRE JAVARD. Non, mosieu Baptisse... c'est que pour demain.

BAPTISTE. Ah! oui, c'est vrai; eh bien, est-ce que vous êtes malade?

LA MÈRE JAVARD. Pour l'être, je la suis, et d'une maladie bien gênante, allez, qu'on ne peut rien manger qui vous profite...

BAPTISTE. Je connais ça... c'est une gastrite... j'en ai tant vu que je pourrais vous soigner à moi tout seul... Vous prenez d'abord du chiendent...

LA MÈRE JAVARD. Mon Dieu, non, c'est pas une gastrique, pardine, je le voudrais bien, allez... on sait c' que c'est au moins

Digitized by Google

et avec du vin bien chaud, bien sucré, on s'en tire... au lieu que le pilori...

BAPTISTE. Hein? comment dites-vous ça? le...?

LA MÈRE JAVARD. Je dis que je souffre l'impossible de mon pilori.

BAPTISTE. Et où prenez-vous ça, votre pilori?

LA MÈRE JAVARD. Le pilori c'est quelque chose qu'on a là... (*elle montre le creux de l'estomac*), avec des crispations à vous évanouir. — J'en avais bien entendu parler à feu mon avant-dernier mari, du pilori; mais je vous avoue franchement que je n'y croyais pas... Hélas! à présent, je suis bien obligée d'y croire, que j'en souffre l'impossible... Qu'est-ce que vous me conseillez pour ça, monsieur Baptisse, vous qu'êtes quasi médecin?

BAPTISTE. Dame, écoutez donc, pour celui-là, je n'y comprends rien du tout; je n'ai jamais entendu parler à monsieur du... Comment dites-vous ça?

LA MÈRE JAVARD. Du pilori... J'ai fait tout au monde pour m'en délivrer... ah! ben oui! On m'avait d'abord conseillé de mettre un marron d'Inde dans ma poche... bah! ça soulage un peu dans les premiers moments, mais après ça r'commence de plus belle... Qu'est-ce qui connaît goutte aux maladies d'à présent!... Avec ça que les médecins sont si affaiblissants!...

BAPTISTE. Ah! ça, c'est vrai qu'ils sont très-affaiblissants.

LA MÈRE JAVARD. Pardine, sans doute, toujours la diète et de l'eau chaude... v'là un malade bien restauré! Ah! c'est pas comme ça que j'ai traité mon dernier mari!...

BAPTISTE. Et vous l'avez guéri à vous toute seule?

LA MÈRE JAVARD. Hélas! mon Dieu non, le pauvre homme; mais c'est égal, il n'est pas mort d'anition toujours... il a mangé tout comme moi jusqu'au dernier moment... et il était encore si fort... qu'à cinq voisines, que nous étions, nous ne pouvions pas le tenir dans son lit, et il faisait des cris, oh! mais des cris! Voilà un fort malade au moins!

BAPTISTE. Oui... c'était un fameux malade! vous pouvez vous en vanter... C'est seulement dommage qu'il soit mort!

LA MÈRE JAVARD. Dame oui; mais je n'ai rien à me reprocher



Digitized by Google

pour mes deux maris sous le rapport de la nourriture... Le dernier était à l'hôpital... Figurez-vous, monsieur Baptisse, qu'on ne lui donnait que de la tisane, voilà qui est bien nourrissant!... mais, Dieu merci, je lui passais en cachette de bonnes tranches de jambon pour le refaire, et il commençait à mieux aller... quand je l'ai perdu! ah!

BAPTISTE. C'est une fatalité! Après ça, quand on a fait son devoir on est bien fort! C'est vrai qu'on ne soutient pas assez les malades; mais, vous me direz à ça, les hôpitaux ne sont pas riches, ils ne peuvent pas leur donner comme ça à tous des tranches de jambon.

LA MÈRE JAVARD. Ah! c'est bien dommage! Mais je cause là, moi, tandis que j'ai mon linge à détendre... Allons, adieu mosieu Baptisse, vous n'oublierez pas, le pilori. Ah! c'est une maladie atroce... Je reviendrai demain... Adieu. (*Elle sort.*)

## SCÈNE III.

BAPTISTE *seul.*

Le pilori! quel drôle de nom! je le connais sans le connaître, ce nom-là... Y en a-t-il de ces chiennes de maladies! tous les jours des nouvelles! aussi je ne sais vraiment pas comment monsieur fait pour se débrouiller de tout ça... Dame, peut-être qu'il ne s'en débrouille pas...

## SCÈNE IV.

BAPTISTE, VALMORT.

VALMORT. Est-il venu quelqu'un?

BAPTISTE. Non, monsieur, pas encore.

VALMORT. Où vous êtes-vous donc fourré depuis ce matin?

BAPTISTE. J'ai été porter la lettre de monsieur au quai Voltaire...

VALMORT. Mais fallait-il donc être trois heures pour cela? Vous aurez encore lu le journal?

BAPTISTE *confus.* Dame, monsieur.

Digitized by Google

VALMORT. Écoutez, Baptiste, vous avez un défaut dont il est indispensable que vous vous défassiez si vous voulez rester à mon service... Vous lisez un tas de journaux!

BAPTISTE. Un tas... au contraire, je n'en veux lire qu'un, même que je voulais demander à monsieur quel est le meilleur.

VALMORT. Lisez celui que vous voudrez, mais tâchez que je ne m'en aperçoive pas.

BAPTISTE. Monsieur pourrait-il me dire ce qu'il faut prendre quand on a le pilori?

VALMORT. Qu'est-ce que cela?

BAPTISTE. C'est quelque chose qu'on a là. (*Il montre son estomac.*)

VALMORT. Ah! vous voulez dire le pilore.

BAPTISTE. Il y en a qui appellent ça le pilori.

VALMORT. Non, il n'y a pas de pilori, au moins là... Est-ce que vous avez mal au pilore, vous?

BAPTISTE. Moi? non, Dieu merci; c'est la mère Javard qui était venue pour savoir ce qu'il faut prendre au sujet de son pilore, dont elle souffre l'impossible.

VALMORT. Il faut voir, on ne peut faire ainsi de la médecine par procuration... Amenez-la-moi demain matin... Et vous, comment êtes-vous depuis que?...

BAPTISTE. Monsieur est bien bon... j'ai pris la portion que monsieur m'a donnée hier au soir, et je me sens... comme... sensé... un peu fatigué... vu que, parlant par respect, j'ai été éveillé toute la nuit, qui veut dire...

VALMORT. C'est bon; vous n'en prendrez plus...

BAPTISTE. Mais... il y en a encore beaucoup dans la bouteille...

VALMORT. C'est égal, jetez le reste... Vous allez faire atteler... Dites au cocher de conduire ma voiture de une heure à deux devant l'ambassade anglaise... S'il ne m'y voyait pas... à cette heure, il ira se ranger devant l'hôtel des affaires étrangères... jusqu'à trois heures... Du reste tout cela est sur ce papier. (*Il lui donne la note.*)

BAPTISTE. Enfin comme à l'ordinaire. (*Il sort.*)



Digitized by Google

## SCÈNE V.

VALMORT *seul.*

Ce garçon-là a quelquefois l'air stupide, mais il ne manque pas d'une certaine intelligence... et puis... c'est fort comme un turc... bien plus fort que celui qui était ici avant lui... il a été éveillé toute la nuit, et il y paraît à peine... Je l'aurais parié... c'est un purgatif... un purgatif puissant... j'avais besoin de l'essayer avant de le prescrire sérieusement... Maintenant, c'est pour moi un fait certain... je n'ai plus qu'à lui trouver un nom... c'est là moindre chose... les annonces feront le reste...

## SCÈNE VI.

VALMORT, JULES.

BAPTISTE, *annonçant.* Monsieur Jules. (*Il sort.*)

M. JULES. Je viens, monsieur, vous demander une explication sur la sortie que vous avez faite hier publiquement contre moi après notre consultation.

VALMORT. L'explication sera bien simple, monsieur; j'ai été appelé en consultation pour un malade que vous avez traité comme ayant une pleurésie et qui n'avait tout au plus qu'une inflammation des bronches;... j'ai dit et je répète, monsieur, que ç'a été là une grave erreur, une légèreté que votre âge seul pourrait faire pardonner, et que, si je n'étais venu à temps, votre malade n'en avait pas pour vingt-quatre heures.

JULES. De telle sorte, monsieur, que vous, qui ne vous trompez jamais, vous l'avez guéri.

VALMORT. Je ne dis pas cela... mais au moins il a vécu trois jours entre mes mains.

JULES. Il doit bien se féliciter de vous avoir pris!

VALMORT. Écoutez donc, monsieur, vous l'aviez si bien commencé!...

JULES. Que vous n'avez pas eu de peine à l'achever, c'est sans

Digitized by Google

doute cela que vous voulez dire... Quoi qu'il en soit, monsieur, je suis fâché d'être obligé de rappeler à un homme de votre âge qu'il est de très-mauvais goût, pour ne pas dire plus, de proclamer en termes aussi peu mesurés les erreurs d'un confrère... si erreur il y avait, ce qui ne m'est pas démontré... Vous avez beau être mon ancien, monsieur, c'est la faculté que vous deviez respecter en moi... Il faut d'ailleurs être bien sûr de soi... pour taxer d'ignorance ce qu'on pourrait à peine... appeler... un... malentendu.

VALMORT. Je crois avoir acquis le droit de parler ainsi... et je défie qu'on trouve dans ma longue pratique une erreur analogue.

JULES. C'est fort bien, monsieur; votre carrière n'est pas finie, il peut se trouver telle circonstance...

VALMORT. Trouvez-la, monsieur, cette circonstance... je ne transige jamais avec ma conscience... Étudiez les maladies, écoutez les malades avec plus de soin, et vous ne vous tromperez... presque pas...

JULES. Presque pas est heureux... Je vous conseille fort, monsieur, de prendre cet avis pour vous... peut-être aurai-je occasion de vous rappeler vos paroles... de plus habile que vous y ont été pris. (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

VALMORT *seul.*

Ignorant qui ne sait pas distinguer une pleurésie d'une bronchite, et cela veut faire de la médecine! Il est bon de rabattre l'orgueil de ces jeunes présomptueux qui se croient la science infuse. (*Il sonne, paraît Baptiste.*) Je reviens dans une demi-heure, si on me demandait, dites que je suis chez le ministre. (*Il sort.*)

## SCÈNE VIII.

BAPTISTE *seul.*

Je donnerais... je ne sais quoi pour tenir un bon journal... Monsieur a raison, je m'abonnerai et je le lirai dans ma chambre

Digitized by Google

tout à mon aise... il n'y a que ça. Seulement, c'est le diable de savoir lequel prendre... je viens de demander conseil à l'épicier, il m'a dit *le Constitutionnel*... le serrurier veut que je prenne *le National*, on ne sait lequel croire.

## SCÈNE IX.

BAPTISTE, JOLIVET.

JOLIVET. Est-ce que M. Valmort est sorti?

BAPTISTE. Oui, monsieur Jolivet, mais il m'a chargé de vous dire qu'il vous attendait demain à deux heures.

JOLIVET. Ah! diable... que je suis fâché de l'avoir manqué.

BAPTISTE. Ça ne presse pas, vous n'avez pas l'air... d'être...

JOLIVET. Vous croyez ça, vous? Eh bien, pas du tout, c'est que je me porte très-mal...

BAPTISTE. Comme à l'ordinaire, alors.

JOLIVET. Exactement... Ah! je me connais bien, allez, j'ai comme ça une certaine apparence de santé... mais, dans le fait, je suis très-mal... et puis je ne sais pas comment je fais mon compte, s'il y a dans quelque coin... une grippe... une épidémie quelconque... je l'empoche des premiers;... mais vous-même, Baptiste, est-ce que vous êtes souffrant, que vous voilà tout pâle?...

BAPTISTE. Moi... malade!... ah! ben oui, est-ce que j'en aurais le temps! D'ailleurs je voudrais être malade que je ne le pourrais pas avec monsieur... c'est-à-dire que monsieur connaît mieux mon tempérament que moi-même... c'est si vrai que des fois il me dit comme ça : Baptiste, vous souffrez... Non, monsieur... Vous souffrez, vous dis-je... Tenez, vous prendrez ça ce soir... Alors il me donne une portion que j'avale de confiance, et, en effet, je ne tarde pas à voir qu'il avait raison... Je souffre un peu...

JOLIVET Ah! vous êtes bienheureux d'avoir comme ça... tous les jours un médecin sous la main... ça a toujours été mon rêve, à moi.

BAPTISTE. C'est vrai que c'est très-commode... et puis, monsieur

Digitized by Google

est si soigneux... Vous ne croiriez pas qu'il me fait à moi... des questions comme à un malade d'affaires?...

JOLIVET. Qu'entendez-vous par un malade d'affaires ?

BAPTISTE. Mais j'entends un malade qui rapporte... un malade... comme... vous enfin.

JOLIVET. Ah! bon... le mot n'est pas mauvais.

BAPTISTE. C'est sensible ça... Il faut dire aussi que monsieur a une bien grande facilité pour son état... Croiriez-vous que je lui ai entendu dire mille fois... qu'il avait ouvert peut-être deux cents de ses pratiques.

JOLIVET. Deux cents!

BAPTISTE. Ni plus, ni moins... C'est joli ça! comme ça aide pour guérir ceux qu'on n'ouvre pas!... Dame, on ne peut pas sauver tout le monde.

JOLIVET. Malheureusement! Voyons, Baptiste, parlez-moi franchement, comment me trouvez-vous ce matin ?

BAPTISTE. Dame, monsieur Jolivet, je vous trouve... comme un peu...

JOLIVET *inquiet*. Un peu?

BAPTISTE. Mais... enfin... comme qui dirait.....

JOLIVET. Quoi? un peu fatigué?

BAPTISTE. C'est ça... un peu fatigué... et puis...

JOLIVET. Et puis? allons, Baptiste, parlez donc nettement.... vous savez que j'aime ça... Eh! bien... vous me trouvez jaune, n'est-ce pas?

BAPTISTE. Oui... un peu jaune... Ah! vous n'êtes pas aussi frais qu'à votre dernière maladie.

JOLIVET. Eh! parbleu, je le sais bien, allez... Voyons, qu'est-ce que vous dites de ça, vous? (*Il lui montre sa langue.*)

BAPTISTE. Ah! dame, elle n'est pas belle.

JOLIVET. Elle ne doit pas l'être... Montrez un peu la vôtre...

BAPTISTE. Pourquoi faire?

JOLIVET. Montrez toujours...

BAPTISTE *montrant sa langue*. Voilà...

JOLIVET. J'en étais sûr, elle est superbe.

Digitized by Google

BAPTISTE. Vous êtes bien honnête...

JOLIVET. Je m'y connais...

BAPTISTE. Mais, enfin... ça a-t-il un nom, votre maladie.

JOLIVET. Eh! mon Dieu, non, et voilà le mal... Je suis toujours à la veille d'en avoir une affreuse, qui me jouerait un mauvais tour... mais, à force de précautions, de diète... je me soutiens un peu... Oh! je sais mon affaire, moi...

BAPTISTE. C'est ce que dit monsieur bien souvent : Voilà monsieur Jolivet, qu'il dit, c'est ça un malade qu'on a du plaisir à soigner... Il n'ignore de rien... Il serait presque médecin.

JOLIVET. Vrai... il a dit cela?.. ça me fait bien plaisir... Nous nous comprenons si bien! Tenez, Baptiste, il y a long-temps que je ne vous ai donné pour boire. (*Il lui donne de l'argent.*) Autrefois vous aviez la fureur de me trouver bien portant. (*Il regarde sa langue.*)

BAPTISTE. Faut dire aussi que je m'y connaissais moins... mais maintenant... On voit bien que monsieur doit être souffrant... c'est sensible, ça.

JOLIVET. Tenez, prenez encore. (*Il lui donne de l'argent.*)

BAPTISTE. Ma foi... je pourrais dire aussi comme monsieur, que vous êtes mon malade favori. Eh! eh! eh!

JOLIVET. Allons, je reviendrai demain... C'est dommage! j'aurais voulu voir monsieur Valmort aujourd'hui... Il me semble que je sens des symptômes nouveaux. (*Il regarde sa langue.*) Je dois être souffrant... Je tiendrais à ce qu'il me vît ainsi.

BAPTISTE. Eh bien! tâchez de rester comme vous êtes, en revenant demain de bonne heure, vous le consulterez tout à votre aise... Il faut espérer que vous n'irez pas mieux d'ici là...

JOLIVET. C'est probable, mon pauvre Baptiste. (*Il regarde sa langue.*)

BAPTISTE. Dites-moi donc, monsieur Jolivet... je veux vous demander un conseil, je voudrais m'abonner à un journal... voulez-vous m'en indiquer un bon ?

JOLIVET. Vous devez recevoir ici la *Gazette Médicale.*

BAPTISTE. Oui... nous l'avons, mais je ne la lis pas... j'entends

Digitized by Google

assez parler de maladie comme ça. Non, je voudrais un journal politique.

JOLIVET. Alors prenez les *Débats*...

BAPTISTE. C'est donc du bon.

JOLIVET. Admirable.

BAPTISTE. Va pour les *Débats*.

JOLIVET. A demain donc, adieu. (*Il sort en regardant sa langue.*)

## SCÈNE X.

BAPTISTE *seul.*

C'est ça... va, regarde ta langue... Voilà ce que j'appelle un joli malade! un bon fond de clientèle : aussi monsieur le mitonne-t-il fièrement... Il est malade tout comme moi; mais il aime à croire qu'il souffre. J'ai d'abord voulu lui dire qu'il n'avait rien du tout, que c'était des idées, mais il ne me donnait plus pour boire... Quand j'ai vu ça, j'ai dit comme lui, et je m'en trouve bien!... je vois même qu'il m'a rendu sa confiance... car il commence à me remontrer sa langue... Ah! c'est les *Débats* qu'est le meilleur?... Bon, à ma première sortie, je m'abonne.

## SCÈNE XI.

BAPTISTE, VALMORT.

VALMORT. M'a-t-on demandé?

BAPTISTE. Non, monsieur. Monsieur Jolivet est venu; il reviendra demain matin.

VALMORT. C'est bon. Laisse-moi. (*Baptiste sort. — Il trouve une lettre qu'il ouvre.*) Quel maudit métier! Encore un de parti, malgré mes justes prévisions.... J'avais deux traitements à suivre : le saigner ou le purger.... Je l'ai saigné.... Il paraît qu'il aurait fallu le purger.... C'est une vraie loterie.... Ah! si l'on n'avait pas par-ci par-là de belles réussites.... il faudrait abandonner le métier. (*Il sonne et range des papiers.*) (*Paraît Baptiste.*)

BAPTISTE. Monsieur a sonné?

Digitized by Google

VALMORT. Y a-t-il du monde là ?...

BAPTISTE. Il n'y a qu'un homme, mais je le crois un peu pochard....

VALMORT. Pochard ? Je ne comprends pas....

BAPTISTE. Pochard, c'est-à-dire qu'il a bu un peu.

VALMORT Vous avez des expressions.... Faites-le-moi venir. (*Baptiste sort.*) S'il n'est qu'un peu gai, ça m'amusera.... J'ai toujours aimé ces braves gens-là quand ils n'ont qu'une petite pointe. (*Il aperçoit Robert.*) Ah ! celui-là n'est pas mauvais....

## SCÈNE XII.

VALMORT, ROBERT.

ROBERT *légèrement gris.* Monsieur Valmort, je vous souhaite mon hommage.... Vous.... vous n'avez pas le plaisir de me connaître ?

VALMORT. Non, mon ami, non.

ROBERT. Robert, sonneur en chef de la paroisse.

VALMORT. Ah ! oui, en effet, Robert. (*A part.*) Diable emporte si je l'ai jamais vu. (*Haut.*) Eh bien ! est-ce que vous êtes malade, mon ami ?

ROBERT. Oui, mon ami ; je peux me vanter même d'avoir une maladie bien extraordinaire, allez....

VALMORT. Voyons.... contez-moi cette fameuse maladie.

ROBERT. Fameuse.... c'est le mot. Je vous donnerais bien en cent millions de milliasses pour la deviner.

VALMORT. Ce ne serait pas si long que ça, si je voulais... Mais, voyons.... qu'éprouvez-vous ?

ROBERT. Ce que j'éprouve ?.... J'éprouve, dans la poitrine, comme sensé.... une espèce de.... ramage en manière de.... frémissement.... qui me force à boire à tout moment....

VALMORT. Fort bien.... Poursuivez....

ROBERT. De quoi ?

VALMORT. Continuez....

Digitized by Google

ROBERT. Ah! bon.... Si bien donc que ça m'altère, ça m'altère.... Ah! c'est bien assujettissant!

VALMORT. Cependant vous avez bon appétit?

ROBERT. Pas la moindre.

VALMORT. Ah! çà, ne nous embrouillons pas.... Un ramage.... un frémissement.... ce n'est pas clair. Où dites-vous que vous sentez ça?

ROBERT. Dans la poitrine.... là. (*Il montre l'estomac.*)

VALMORT. Mais c'est l'estomac, ça.

ROBERT. C'est la poitrine.

VALMORT. Enfin, n'importe.... Vous êtes-vous à peu près rendu compte de ce qui cause ces.... frémissements.... ces ramages.... que vous dites....

ROBERT. Pardine.... c'te malice!...

VALMORT. Eh bien! dites-le-moi.

ROBERT. C'est tout au plus si j'oserai.

VALMORT. Allons donc, ne faites pas ainsi l'enfant.

ROBERT. Vous ne le direz à personne, au moins?

VALMORT. Eh! non.... Voilà bien des histoires!

ROBERT. Et bien! mon pauvre monsieur Valmort, c'est que j'ai une grenouille dans la poitrine!...

VALMORT *riant*. Une grenouille! allons donc.

ROBERT. Une grenouille!... une vraie grenouille du bon Dieu.... Saperlotte! c'est une infirmité bien gênante!

VALMORT. Eh! comment diable voulez-vous qu'une grenouille vive là!... Le plus simple bon sens devrait vous dire qu'elle y étoufferait.

ROBERT. Elle y étoufferait! Pardine, je serais trop heureux si elle étouffait, la coquine.... Avec ça qu'elles étouffent dans l'eau, dans les marais!... Que non, que non.... Ça vit partout, ça chante partout.... Tenez, écoutez.... (*Il s'approche de Valmort qui l'éloigne.*)

VALMORT. Allons donc....

ROBERT. Écoutez seulement.... ça n'vous mangera pas.

VALMORT. Voyons donc. (*Il approche son oreille.*)

Digitized by Google

ROBERT. Hein! l'entendez-vous?

VALMORT. J'entends bien quelques petites choses, mais c'est un bruit connu, ça....

ROBERT. C'est une grenouille.... J'ai la grenouille, quoi!... C'est un fait.... dans les grandes chaleurs on l'entend encore plus visiblement.

VALMORT. Avez-vous déjà vu un médecin?

ROBERT. J'crois bien!... un omoplate.

VALMORT. Un omœopathe.... Eh bien! que dit-il?

ROBERT. Croiriez-vous bien que ce gaillard-là voulait me faire avaler une seconde grenouille!... merci....

VALMORT. Donnez-moi votre bras. (*Il lui tâte le pouls.*) Écoutez, père Robert.... il ne faut pas badiner avec votre mal.... Vous n'avez pas de grenouille : c'est impossible.... mais vous avez une pyrosie. Ces tiraillements, ce manque d'appétit, cette soif incessante.... ce sont là de vrais symptômes.... Je vais vous faire une ordonnance. (*Il se met à son bureau et écrit.*)

ROBERT. Je ne sais pas comment on peut dire que je n'ai pas la grenouille.... je sens ses pattes....

VALMORT. Enfin, grenouille ou non, je vous guérirai.

ROBERT. Eh bien! vous me rendrez un fameux service; car, voyez-vous, si monsieur le curé venait à savoir la chose, il me flanquerait à la porte de mes cloches. Oui.... on ne serait pas flatté d'avoir un sonneur plein de grenouilles.... Déjà....

VALMORT. Tenez, voici une ordonnance qu'il faut suivre exactement.... Force tisane.

ROBERT. De la tisane! de Champagne?

VALMORT. Non pas, vraiment; au contraire.... plus de vin, plus d'eau-de-vie....

ROBERT. Ah! voilà où je reconnais l'ignorance.... Plus d'eau-de-vie....

VALMORT. Insolent! rendez-moi mon ordonnance.

ROBERT. Ah! ouiche! rendre l'ordonnance! pas si bête, je la garde pour la curiosité de la chose... comme si jamais l'eau-de-vie

Digitized by Google

avait jamais fait de mal à personne... Mais, malheureux... l'eau-de-vie conserve tout...

VALMORT. C'est bon; je dirai deux mots de vous au curé, manant que vous êtes...

ROBERT. Allons v'là ma chienne de grenouille qui r'commence à chanter..... faut que j'aille encore lui donner à boire..... quelle fatigue. C'est égal, en v'là une bête d'ordonnance. (*Il sort.*)

## SCÈNE XIII.

VALMORT *seul.*

Il est stupide cet être-là, avec sa grenouille... c'est une bonne inflammation qu'il a là; qu'il y revienne... je le traiterai de la belle façon!...

## SCÈNE XIV.

VALMORT, SAUVÉ.

SAUVÉ *d'un air jovial.* Eh! bonjour donc, monsieur Valmort.

VALMORT. Pardon, monsieur... . à qui ai-je l'honneur de parler?....

SAUVÉ. Comment, vous ne me reconnaissez pas?

VALMORT. Je vous fais toutes mes excuses, monsieur. Il faut que ma mémoire me serve bien mal, je ne...

SAUVÉ. Mais regardez-moi donc bien...

VALMORT. Plus je vous regarde... et moins...

SAUVÉ *riant.* Voilà qui est prodigieux! Comment vous ne reconnaissez pas l'homme du monde qui vous a le plus d'obligations? Sauvé!

VALMORT. Est-ce bien possible! en effet, je vous retrouve..... Monsieur Sauvé..... oui..... mais aussi c'est que vous êtes bien changé...

SAUVÉ. En bien, n'est-ce pas?

VALMORT. Ma foi, c'est un compliment à vous faire; je vous ai quitté jaune et maigre, et maintenant... Ah! vous faites honneur à votre médecin...

Digitized by Google

SAUVÉ. Vous voyez... c'est l'effet de la tranquillité, de la liberté. Je n'ai pas eu d'autre médecin... Ah çà! mon cher monsieur Valmort, je viens ici pour régler avec vous une petite affaire... Je suis toujours votre débiteur...

VALMORT. Allons donc... ça ne pressait pas...

SAUVÉ. Pardonnez-moi... oh! je ne suis pas un ingrat, croyez-le bien... j'aurais déjà soldé ce compte depuis long-temps... mais, enfourné dans des affaires de succession, de liquidation, je n'ai réellement pas trouvé un moment pour vous voir... je viens donc m'acquitter, et quand je dis m'acquitter, je parle mal, assurément... Il est de ces services dont on ne s'acquitte jamais!...

VALMORT. Ne dites donc pas cela... je n'ai fait que mon devoir bien simplement... J'aurais voulu pouvoir sauver votre femme... mais c'était impossible.

SAUVÉ *avec empressement*. C'était impossible... vous avez fait tout ce qu'on pouvait faire... vous y avez mis un... zèle... une... promptitude...

VALMORT. Vous avez éprouvé là un grand chagrin!

SAUVÉ *avec une tristesse forcée*. Oh! mon Dieu oui... c'est une grande perte... mais... que voulez-vous!...

VALMORT. Vous devez vous trouver bien isolé maintenant...

SAUVÉ, *même jeu*. Oui... bien isolé... c'est-à-dire oui et non, car entre nous... nos caractères ne s'harmonisaient pas toujours... moi... je suis naturellement très-doux... ma pauvre bonne femme était un peu vive... eh! eh!... même... un peu acariâtre, s'il faut dire le mot...

VALMORT. Vous m'étonnez..... je vous croyais les gens les plus sympathiques...

SAUVÉ. Oh! assurément... très-sympathiques sous quelques rapports... mais sous bien d'autres... enfin, quoique bien unis, nous ne laissions pas que de nous chamailler un peu... vous savez?

VALMORT. Sans doute... sans doute... il en est ainsi dans les meilleurs ménages... mais, la main tournée, on n'y pense plus...

SAUVÉ. C'est vrai... on n'y pense plus jusqu'à ce que cela recommence... et elle recommençait souvent la chère femme... c'est

Digitized by Google

égal, je commençais à m'y faire... et dans les premiers jours de mon... malheur, il me semblait qu'il me manquait quelque chose... On se fait habitude de tout, même de la dispute... mais enfin, il a bien fallu se résigner...

VALMORT. Et vous voilà tout résigné, à ce que je puis voir...

SAUVÉ. A peu près... Savez-vous bien que ce serait affreux si on ne parvenait pas à prendre le dessus! mais j'ai eu des distractions forcées, de nombreux intérêts à débattre... car elle m'a laissé tout son bien... la pauvre amie! ça fait diversion, ça occupe, ça dépayse la douleur... Eh! mon Dieu!... il est peut-être heureux qu'elle soit partie avant moi... elle aurait eu tant de chagrin de me perdre!... et puis, maladive comme elle était... qui aurait pu la soigner comme moi!

VALMORT. Allons, je vois que tout est pour le mieux... et d'ailleurs... vous êtes encore jeune... bien portant, vous n'avez pas d'enfants... vous pouvez vous remarier...

SAUVÉ *avec empressement.* Non, oh! non... je suis heureux ainsi, c'est-à-dire autant qu'on peut l'être après une perte aussi cruelle... J'ai échappé, au moins je le crois, à l'un des... malheurs particuliers du mariage, je ne veux pas me risquer deux fois... J'aurais tout sacrifié pour conserver ma pauvre femme, qui ne m'a été que trop fidèle... si on peut l'être trop... mais me voilà veuf, et je m'y tiens... on sait ce qu'on quitte, on ne sait pas ce qu'on prend... Si le veuvage a ses peines, il a aussi ses... indemnités... Vous voyez... ça ne m'a pas mal réussi... eh, eh, eh!...

VALMORT. Mais il y a femme et femme... Tenez, j'ai sous la main une petite veuve, jeune, jolie, riche et d'un charmant caractère; je la connais bien, je l'ai soignée... longtemps... et si vous voulez...

SAUVÉ. Non, mon cher monsieur... non... vous me donneriez la Vénus en personne avec des millions, que je n'en voudrais pas; je suis bien aise d'avoir goûté du mariage... mais c'est assez comme ça. Cette pensée me conduit naturellement à vous parler du service que vous m'avez rendu en la personne de ma pauvre défunte... vous avez jugé la maladie tout d'abord comme elle devait l'être...

Digitized by Google

Je vous rends la justice de dire... que vous n'en avez jamais rien espéré... vous ne l'avez fait ni souffrir ni languir inutilement... et c'est là un grand point... Ces sortes de services sont impayables... aussi je me contenterai de vous offrir cette boîte; elle me vient d'elle, docteur... et j'ai pensé que ce souvenir...

VALMORT *froidement.* Je suis... on ne peut plus sensible à ce procédé... assurément rien ne pouvait plus me flatter...

SAUVÉ *riant.* Vous goûterez le tabac, je le crois bon; mais je ne vous conseille pas d'en offrir à personne.... Eh! eh! eh!

VALMORT *toujours glacial.* Elle est fort jolie.

SAUVÉ. C'est une bien faible marque de ma reconnaissance.... Promettez-moi de venir visiter mon établissement de garçon... vous verrez comme nous sommes bien... vous jouirez d'un bonheur auquel vous n'êtes pas étranger, docteur... Eh! eh! Allons, adieu, je vous renouvelle tous mes remercîments... comptez toujours sur ma vive gratitude... adieu... ne vous dérangez pas. (*Il sort.*)

## SCÈNE XV.

VALMORT *seul.*

Est-il assez content d'être veuf, celui-là! Il ne sait comment l'exprimer. Il est bon avec son souvenir! j'aurais bien mieux aimé qu'il me payât mon mémoire... Voyons donc son fameux tabac... (*Il ouvre la boîte.*) Peste, deux billets de mille francs... voilà qui est magnifique!.. on ne dira plus généreux comme un prince, mais comme un veuf... je n'ai jamais autant reçu pour une guérison... Ce pauvre homme, qui trouvait sa femme trop fidèle, et me dire cela, à moi! Ah! ah! ah! ils sont tous de même... Eh bien! voyez ce que c'est, il est ravi de redevenir garçon, et moi, je m'ennuie de ma solitude... N'avoir à soigner, à regretter que des indifférents, c'est bien triste. (*Il sonne.*) Allons, allons, secouons ces mauvaises pensées... Comme dit fort bien M. Sauvé... on sait ce qu'on quitte, on ne sait pas ce qu'on prend. (*Paraît Baptiste.*) Avez-vous beaucoup de monde à l'antichambre?

BAPTISTE. Le comte Frichard arrive à l'instant...

Digitized by Google

VALMORT. Le comte Frichard?... Justement, j'ai à lui parler... Faites-le entrer le premier

BAPTISTE *s'en allant.* Oui, d'autant plus qu'il est tout seul. (*Il sort.*)

VALMORT. Le comte Frichard... je suis charmé qu'il soit malade... j'ai besoin de lui, et cela donne de l'influence... Ces vieux militaires ont toujours quelque chose à refaire.

## SCÈNE XVI.

VALMORT, LE COMTE FRICHARD.

FRICHARD, *figure rembrunie.* Monsieur, je vous dérange peut-être....?

VALMORT *très-obséquieux.* Nullement, monsieur le comte, donnez-vous la peine de vous asseoir...

FRICHARD. Je suis très-bien ainsi, monsieur, ne faites pas attention, j'aime à parler debout. (*Il s'assied.*) Je vous avouerai, monsieur, que ce n'est pas sans une certaine émotion que je m'adresse à vous... Il est de ces confidences... nécessaires... mais pénibles... auxquelles l'honneur de toute une famille...

VALMORT. Remettez-vous, monsieur le comte, quand je serai mieux connu de vous, vous saurez que par état, aussi bien que par caractère, je suis homme de discrétion...

FRICHARD. Je n'en doute pas, monsieur...

VALMORT. Y a-t-il long-temps, monsieur le comte... que vous êtes?...

FRICHARD. La plaie saigne encore, monsieur...

VALMORT. Blessure rouverte... ancienne...?

FRICHARD. Nouvelle, monsieur, nouvelle... De ces blessures qui ne guérissent jamais...

VALMORT. Oh! pour cela, je puis répondre...

FRICHARD. Des palliatifs tout au plus... encore... Mais je ne veux pas abuser de votre temps, et je vais, si vous le permettez, entrer en matière...

VALMORT. Je vous écoute. (*Il ne le perd pas de vue.*)

Digitized by Google

FRICHARD. Je vous fais grâce, monsieur, de toute la première partie de ma vie...; né à Besançon, département du Doubs, de parents modestes mais honorables, mon enfance se passa dans une succession de bonheur dont je vous épargnerai le détail.

VALMORT. Cela serait plein d'intérêt...

FRICHARD. Sans doute, mais je suis pressé par le temps... Qu'il vous suffise de savoir que dans l'âge où tout citoyen se doit à la défense de la patrie, je partis pour l'armée... J'eus le bonheur de me distinguer sur les principaux champs de bataille de l'Europe... Mais je ne viens pas ici pour faire mon éloge... Je me bornerai donc à vous dire que, comblé d'honneurs, de richesses, doué d'ailleurs de quelques avantages physiques dont je suis loin de me prévaloir, la vie se présentait à moi sous les couleurs les plus enivrantes... Je dus penser à m'associer une compagne... J'épousai une femme de mon choix... dont, je puis le dire, je m'étais fait adorer.

VALMORT. Je le conçois...

FRICHARD. Je faisais tout pour le mériter... tout... Mais, hélas, qu'il y a peu de bonheur durable!

VALMORT. Madame la comtesse est peut-être souffrante?

FRICHARD (*ironie amère*). Souffrante!... ma femme!... Non, monsieur, non... Elle ne se porte que trop bien, et n'a d'autre maladie qu'une coquetterie chronique effrénée!...

VALMORT *gaiement*. Nous n'avons pas de remède pour cela...

FRICHARD *ironiquement*. Il en faudrait d'héroïques, je vous assure. (*Reprenant son air rogue.*) Mais je ne suis guère en train de rire... Où en étais-je?

VALMORT. Vous disiez qu'il n'y a pas de bonheur durable.

FRICHARD. Hélas! c'est bien vrai, et j'en suis un exemple frappant... Après deux ans de mariage, je crus remarquer un certain refroidissement dans les sentiments de ma femme... Le chagrin que j'en éprouvai...

VALMORT. Altéra votre santé.

FRICHARD. Moi!... Grâce au ciel, je n'ai jamais été malade.

VALMORT. Ah!

FRICHARD. Il ne m'aurait plus manqué que cela! Non... ce chan-

Digitized by Google

gement de manières fixa mon attention... et je ne tardai pas à constater qu'une sorte de familiarité inquiétante s'était établie entre la comtesse et le meilleur de mes amis... Je déployai dès lors une surveillance si active que mon ami, découragé, quitta la partie et s'en fut à Gruyère...

VALMORT. En Suisse?

FRICHARD. En Suisse... Il était de ce pays... La comtesse me parut prendre cette séparation avec une telle indifférence que je crus d'abord m'être trompé... Ce qui avait achevé de me rendre ma sécurité, ce fut une lettre de mon ami, timbrée de Gruyère, qui m'annonçait son mariage, et par laquelle il me priait de partir pour lui servir de témoin... Cette lettre me fit plaisir, je l'avoue...

VALMORT. Vous partîtes...

FRICHARD (*fureur concentrée*). Je partis..., je fis cette lourde bêtise... Malédiction! (*il se lève*) quand je pense à ma sotte confiance, je me... soufletterais...; excusez-moi, monsieur..., il est si difficile de parler avec sang-froid de...

VALMORT. Je vous comprends parfaitement, monsieur le comte, donnez-vous tout le temps nécessaire. (*A part*) Pauvre homme!

FRICHARD. Vous me comprenez, monsieur, peut-être êtes-vous marié, peut-être aussi?...

VALMORT. Non, monsieur, ni l'un ni l'autre... mais je n'en sais pas moins ce que c'est que la jalousie...

FRICHARD *lui saisissant le bras*. Oh! monsieur, la jalousie! c'est un poison dévorant! j'ignore si je suis le premier qui l'ait qualifiée ainsi... mais, je le répète... c'est un poison dévorant!

VALMORT. Je ne connaissais pas encore cette définition, mais je la trouve bien juste.

FRICHARD *se rasseyant*. Pour en finir, car j'abuse d'un temps précieux, je prends la poste... Au premier relais, je trouvai un de mes fermiers qui m'assura qu'il venait de rencontrer cet ami de Gruyère dans les environs... je ne pouvais croire à cette nouvelle, j'avais encore sur moi la lettre de mon ami... mais aux détails qu'il me donna, je ne pus douter de sa perfidie... Comprenez-vous, monsieur, que, tandis que j'allais courir la poste pour lui servir

Digitized by Google

de témoin à Gruyère... le scélérat venait...! exaspéré, hors de moi, je rentre chez moi par une porte de derrière, et là... je vous épargne, monsieur, le récit d'une scène aussi cruelle que désastreuse... Dans ma fureur...

VALMORT (*il se lève*). Vous avez frappé les coupables?... des blessures?... je suis à vous, le temps seulement de prendre ce qu'il faut pour...

FRICHARD. Que parlez-vous de blessures!... personne n'a été blessé que moi... (*Il se rassied.*) j'ai eu la précaution de prendre des témoins.

VALMORT *se levant.* Ah! je comprends... un duel... je suis prêt à vous suivre...

FRICHARD. Eh! non, monsieur, point de duel, point de ces prétendues réparations qui ne réparent rien et où l'offensé peut être encore doublement victime.

VALMORT *se rasseyant.* Mais alors, monsieur le comte, je ne vois pas dans tout cela...

FRICHARD. Comment, monsieur, vous ne voyez pas... mais il me semble cependant que c'est assez clair... n'ai-je pas des enfants...?

VALMORT. Malades?

FRICHARD. Non, Dieu merci!

VALMORT. Mais alors... qui est donc malade?

FRICHARD. Malade? personne...

VALMORT. Comment, personne! ne venez-vous pas me consulter... sur quoi?

FRICHARD *amèrement.* Vous devez bien comprendre, mon cher monsieur, qu'après un tel éclat, je ne puis continuer à vivre avec la comtesse...

VALMORT. Ah çà! monsieur, auriez-vous compté sur moi pour vous en défaire!

FRICHARD *exaspéré.* A tout prix!...

VALMORT *se levant.* Vous ne me connaissez pas, monsieur; apprenez que notre mission est de conserver et non de détruire.

FRICHARD. Enfin, monsieur, je viens réclamer l'appui de votre beau talent pour le procès...

Digitized by Google

VALMORT. Le procès! mais pour qui me prenez-vous donc, monsieur?

FRICHARD. Pour un célèbre avocat consultant.

VALMORT. Est-ce une plaisanterie, monsieur...?

FRICHARD. Je n'ai nulle envie de plaisanter, je vous assure... Dans le premier moment de mon... accident... j'ai demandé à un de mes amis l'adresse d'un jurisconsulte éclairé... il m'a indiqué votre maison... j'ai lu sur votre porte... cabinet de consultation, je n'ai pas hésité...

VALMORT. Eh! monsieur, vous vous êtes trompé d'étage... je suis médecin, monsieur...

FRICHARD (*colère concentrée*). Comment, monsieur, vous n'êtes pas avocat, et vous avez eu l'indiscrétion de ne pas m'arrêter au premier mot?...

VALMORT. Que voulez-vous... j'espérais toujours que vous alliez arriver à quelque maladie...

FRICHARD. Mais c'est une infamie ça, monsieur; on ne surprend pas ainsi le secret d'une famille...

VALMORT. Je vous assure, monsieur, que, si vous voulez réfléchir...

FRICHARD. J'ai réfléchi, monsieur, vous me rendrez raison de cette impertinence.

VALMORT. Ah çà! monsieur, vous vous oubliez...

FRICHARD. Je ne vous oublierai pas, vous... voici ma carte, vous aurez de mes nouvelles demain matin...

VALMORT. Mais permettez... je...

FRICHARD. Ah! monsieur est médecin! fort bien; je serai chirurgien, moi, et je vous saignerai de la bonne façon. (*Il sort violemment.*)

## SCÈNE XVII.

VALMORT *seul.*

Eh! va-t'en au diable! est-il enragé ce... cet homme-là! Je me tourmentais le cerveau depuis une heure pour découvrir un atome de maladie dans tout ce galimatias... impossible... un moment je

Digitized by Google

l'ai cru fou, et je crois bien qu'il n'en vaut guère mieux... voilà une histoire bien amusante et du temps bien employé. (*Il sonne.*) J'irai trouver son beau-père que je connais et qui arrangera cette sotte affaire. (*Paraît Baptiste.*) Avez-vous encore quelqu'un?

BAPTISTE. Il y a une femme.

VALMORT. Quelle espèce de dame?

BAPTISTE. Ah! c'est une superbe femme! un peu grande, mais qui a l'air bien aimable.

VALMORT. Faites entrer. (*Baptiste sort.*) Je suis encore tout ému de l'incartade de cet animal.

## SCÈNE XVIII.

VALMORT, MADAME BLAIREAU.

MADAME BLAIREAU. Pardon de vous déranger, monsieur.

VALMORT. Je suis à vos ordres, belle dame. C'est mon devoir de vous écouter; j'ajoute que je m'en ferai un plaisir.

MADAME BLAIREAU *grimaudant.* Les médecins sont connus pour leur galanterie.

VALMORT *à part ironiquement.* Diable! Baptiste a le goût bon!

MADAME BLAIREAU. Vous voyez devant vous, docteur, une pauvre femme bien souffrante!

VALMORT. Je vous assure, madame, qu'il n'y paraît pas.

MADAME BLAIREAU. Vous savez mieux que moi combien la mine est souvent trompeuse sous le rapport de la santé! J'ai quitté mon médecin précisément parce qu'il avait la manie de ne pas me trouver malade; et cependant Dieu sait que je souffre le martyre....

VALMORT. Voyons, madame, ayez la bonté de m'apprendre ce que vous éprouvez.

MADAME BLAIREAU. Ce sera peut-être un peu long.... un peu compliqué. Aussi je réclame toute votre attention, docteur; du reste, je suis sûre, d'après ce qu'on m'a dit de votre perspicacité, que vous me comprendrez au premier mot.... Depuis ma nais-

Digitized by Google

sance.... j'avais (*air modeste*).... c'est assez délicat à dire, mais à vous autres on peut tout confier....

VALMORT. C'est indispensable....

MADAME BLAIREAU. Je vous disais donc, docteur, que, depuis ma naissance, j'avais.... là.... aux confins de l'épaule.... joignant la clavicule.... une sorte d'excroissance d'un rouge vif, grosse.... comme une petite noisette.... Ce n'était pas laid, docteur.... ce petit.... tubercule, si je puis m'exprimer ainsi, avait absolument l'apparence d'une framboise... On m'assurait que cela venait d'une envie de ma mère.... Mais.... j'ai lu Voltaire, et je ne crois pas aux envies.

VALMORT. Et vous avez raison.

MADAME BLAIREAU. Un jour.... je nourrissais alors.... mon dernier enfant.... car j'ai lu Rousseau et....

VALMORT. Vous paraissez avoir beaucoup de lecture, madame..

MADAME BLAIREAU. Beaucoup.... J'ai même quelque peu écrit; mais ne parlons pas de ces misères.... Je remplissais donc ce devoir sacré de la nature.... lorsque je crus entendre Blaireau, mon mari, chuchotter avec une dame dans la pièce voisine : je suis jalouse, docteur : on n'a pas impunément une riche organisation; ma tête s'exalta.... je jette mon enfant dans son berceau.... je m'élance.... et dans ce mouvement je me heurte avec violence contre le montant de la porte.... la douleur fut atroce, docteur.... tout le côté gauche de la poitrine porta à plein.... Oh! j'oubliais de vous dire que j'avais été très-sujette aux fluxions pendant des années entières. Alors.... j'avais la tête tout entreprise. Depuis, ayant eu mal à la jambe droite.... je cessai d'avoir le moindre bourdonnement dans les oreilles.... je pris un bain, et, me trouvant mieux, j'en pris trois.... Il parait que ce fut trop.... car ma surdité revint aussitôt.... j'attribuai cela au sang. Mais mon petit animal de médecin, qui ne croit pas aux framboises....

VALMORT. Qui est cet ignorant?...

MADAME BLAIREAU. Monsieur Jules, un petit sot....

VALMORT. Cela ne m'étonne pas de lui.... Continuez, belle dame....

Digitized by Google

MADAME BLAIREAU. Ce monsieur Jules m'ordonna un bain de pieds très-chaud.... la réaction m'ayant alors donné une horrible rage de dents.... il s'ensuivit un malaise général qui ne laisse pas que de m'alarmer....

VALMORT. Soyez tranquille.... je vois ce que c'est....

MADAME BLAIREAU. Mais une particularité très-remarquable, car il ne faut rien omettre.... c'est que, souffrant beaucoup de l'estomac et ne me sentant plus mal à l'épaule, je m'aperçus, en y regardant, que ma framboise avait disparu....

VALMORT. C'est fort curieux.

MADAME BLAIREAU. Oh! mais complétement.... Monsieur Jules, que je fis appeler, me dit que c'était tant mieux, qu'à la rigueur on pouvait se passer de framboise... Je ne goûtai pas la plaisanterie et je le plantai là... Me voici maintenant, docteur, vous priant de me dire... si, à cause des douleurs atroces que j'éprouve... il ne serait pas possible que ma framboise n'ait quitté mon épaule que pour se reformer dans mon estomac?... A-t-on des exemples de framboises rentrées, docteur?

VALMORT. Il faut voir...

MADAME BLAIREAU. Ah! docteur, parlez-moi franchement... j'ai de la force, du courage; je ne suis pas une femme comme une autre, moi; je sais entendre la vérité...

VALMORT. Calmez-vous, belle dame, calmez-vous. Voyons votre pouls... Où dites-vous qu'est le siége principal de la douleur?

MADAME BLAIREAU. Dans l'estomac... faiblesse dans les jambes... lourdeurs, tiraillements... inappétence, conscience de la présence d'un corps étranger...

VALMORT. Quelques maux de tête?

MADAME BLAIREAU. Justement... Oh! comme vous comprenez bien mon mal!

VALMORT. Je vois ce que c'est (*il écrit*), et, si vous voulez suivre exactement l'ordonnance que je vais vous écrire, je réponds de votre guérison...

MADAME BLAIREAU. Que de reconnaissance!

VALMORT. Mais il faudra exécuter ponctuellement les prescrip-

Digitized by Google

tions de cette ordonnance, je vous le recommande encore. (*Il la lui donne.*)

MADAME BLAIREAU. Religieusement (*elle se lève*)... vous me permettez de vous voir souvent, docteur?

VALMORT. Je serai toujours à vos ordres, belle dame. Bon courage... un mal bien défini est déjà à moitié guéri, et vous expliquez le vôtre comme si vous étiez du métier.

MADAME BLAIREAU. Ah! que vous me faites plaisir, docteur. Dites-moi... croyez-vous que je puisse recouvrer ma framboise?...

VALMORT. Je n'ose vous le promettre...

MADAME BLAIREAU. Allons (*elle soupire*), il faudra bien s'en passer... Voyez ce que c'est, vous m'avez comprise à merveille, et ce petit ignorant de Jules prétendait n'y rien entendre.

VALMORT. Il en était incapable.

MADAME BLAIREAU. Adieu donc, docteur... ou plutôt, au revoir... je viendrai vous rendre compte incessamment de l'effet de votre ordonnance. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XIX.

### VALMORT *seul.*

A quoi ne sommes-nous pas exposés, nous autres médecins, et que de patience il nous faut pour entendre toutes ces balivernes! Nous devons pourtant bien faire semblant de croire aux maladies qu'ils se donnent, sauf à ne les traiter que pour ce qu'ils ont en effet... En voilà une qui a tous les symptômes d'une gastrite; si je l'avais chicanée sur sa framboise, je ne l'aurais plus revue... Il faut savoir démêler la vérité dans une foule de données stupides... On met sur notre dos toutes les erreurs en médecine, et franchement on a tort; d'abord la plupart des malades rendent un compte fort inexact de ce qu'ils éprouvent; puis il y en a si peu qui suivent exactement nos prescriptions!... On nous traite après cela d'ignorants... Eh! non, nous sommes très-savants au contraire... nous connaissons parfaitement les maladies... mais les guérir... voilà le difficile...

Digitized by Google

## SCÈNE XX.

VALMORT, MONSIEUR JULES, BAPTISTE.

BAPTISTE *annonçant*. Monsieur Jules.

JULES. Oui, monsieur... c'est encore moi... Vous paraissez me voir avec un médiocre plaisir, mais rassurez-vous; je n'en aurai pas pour long-temps... Je vous avais dit, monsieur, que je trouverais l'occasion de vous prouver que les plus habiles peuvent se tromper... et je viens vous en offrir la preuve la moins contestable; je tiens ici deux ordonnances signées de vous.

VALMORT. Que voulez-vous dire?...

JULES. Je veux dire, monsieur, que, justement offensé de votre peu d'indulgence, je vous ai adressé deux faux malades que vous avez pris au sérieux.

VALMORT. De faux malades!...

JULES. Oui, monsieur; car l'homme à la grenouille et la dame à la framboise n'étaient pas plus malades que moi... Vous n'en avez pas moins... d'après interrogatoire et inspection du pouls, formulé des prescriptions... que voici.

VALMORT. Mais c'est un tour infâme cela!

JULES. C'est un tour qui ne sera plaisant que pour moi, car voici le seul usage que je prétends faire de vos ordonnances. (*Il les déchire.*)

VALMORT. Allons, monsieur, je vois que je vous avais mal jugé; il est toujours temps d'avouer un tort, et désormais...

JULES. Désormais, monsieur, ayez un peu plus de charité et beaucoup moins d'outrecuidance; pensez que personne n'est à l'abri d'une erreur, et qu'

IL N'EST SI BON CHEVAL QUI NE BRONCHE.

A. DE MAISONNEUVE.

Digitized by Google

# QUESTION DES SUBSISTANCES.

## A M. DE LAMARTINE.

> Il faut bien se garder d'attribuer aux lois physiques les maux qui sont la juste et inévitable punition de la violation de l'ordre même des lois physiques instituées pour opérer le bien. Si un gouvernement s'écartait des lois naturelles qui assurent le succès de l'agriculture, oserait-on s'en prendre à l'agriculture de ce que l'on manquerait de pain, et de ce que l'on verrait en même temps diminuer le nombre des hommes et augmenter celui des malheureux?
>
> QUESNAY. — *Droit naturel.*

Vous avez mis la question des subsistances à l'ordre du jour : on doit vous en savoir gré, monsieur. Si depuis long-temps cette grave question est résolue dans la science, elle ne l'est pas encore dans l'opinion ; en la soulevant en présence du pays, vous avez rendu un service signalé aux économistes et au public ; vous avez donné aux économistes l'occasion de monnayer pour la circulation générale quelques-uns des lingots d'or de la science ; vous avez donné au public l'occasion de remplacer par des pièces neuves et de bon aloi les faux jetons qu'on lui a jusqu'à présent livrés pour de l'or pur. Tout le monde gagnera donc, monsieur, au débat que vous avez jugé à propos d'engager.

Mais, à notre grand regret, nous sommes obligés de borner là

Digitized by Google

nos éloges. Vous aussi, monsieur, vous vous servez de la vieille monnaie; vous aussi, vous préférez l'empirisme à la science, la règlementation à la liberté. Vous affirmez que la question des subsistances fait douter et fléchir tous les principes absolus, qu'elle échappe par sa masse et par sa pesanteur aux mains de la science, que la *prétendue* vérité du *laisser-faire* et du *laisser-passer* est, dans cette question exceptionnelle, sinon un mensonge, du moins un danger suprême; vous reproduisez, pour tout dire, en les couvrant de l'admirable draperie de votre style, la plupart des sophismes que les physiocrates ont combattus et percés à jour il y a soixante-dix ans.

Aussi, monsieur, rendez-vous notre tâche aisée. Il nous suffira, à notre tour, de reproduire, pour vous réfuter, les arguments que les partisans de la liberté du commerce opposaient alors aux défenseurs du système réglementaire. C'est une tâche modeste, qui peut convenir à de simples écoliers, et voilà pourquoi nous n'hésitons pas à nous en charger.

Il y a deux manières d'enfreindre les principes absolus de la science, de méconnaître la vérité du *laisser-faire* et du *laisser-passer* dans la question des subsistances : le gouvernement peut intervenir dans les transactions extérieures en règlementant l'importation et l'exportation des céréales, il peut intervenir dans les transactions intérieures en pourvoyant aux approvisionnements publics concurremment avec le commerce.

Vous approuvez également ces deux modes d'intervention; l'un et l'autre, à nos yeux, sont également funestes.

Selon vous, l'intervention du gouvernement dans le commerce des céréales, se manifestant par la protection douanière, est indispensable à l'agriculture; sans droits protecteurs, dites-vous, notre production agricole serait ruinée par la concurrence étrangère, au grand dommage de nos agriculteurs, qui perdraient leur revenu, et de nos consommateurs, qui seraient privés de subsistances.

Nous croyons, au contraire, que la suppression de la protection dévolue à l'agriculture augmenterait à la fois les approvisionnements des consommateurs et les revenus des agriculteurs.

Digitized by Google

Exposons d'abord les éléments mêmes de la question; voyons ce que l'agriculture fournit aux consommateurs et ce qu'elle exige d'eux en retour; nous examinerons ensuite de quelle façon la liberté modifierait les conditions actuelles de la production et de la consommation des substances alimentaires.

La production des céréales s'exerce en France sur un fonds de 14,848,427 hectares de superficie; chaque année elle donne une récolte moyenne de 182 millions d'hectolitres; le froment compte pour 62 millions d'hectolitres dans cette quantité. Le restant se compose de céréales inférieures, de seigle, d'orge, de méteil, d'avoine, de sarrazin, de maïs, de légumes. La valeur totale des produits agricoles s'élève, chaque année, selon M. le baron Charles Dupin, à la somme de 5,313 millions. Les denrées qui servent à la subsistance de l'homme sont portées dans le bilan de notre agriculture pour une valeur moyenne de 3,500 millions.

Le produit annuel de l'agriculture se partage inégalement entre les propriétaires du fonds de terre, les capitalistes et les travailleurs qui fécondent le sol. Il arrive fréquemment que le même individu est à la fois propriétaire du sol, capitaliste et travailleur. Les parts diverses dans lesquelles se divise le revenu agricole se trouvent alors réunies dans la même main.

Ces parts sont néanmoins bien distinctes, et l'on a pu les évaluer séparément; on a calculé, par exemple, que, sur le produit annuel de 5,313 millions, une somme de 2,008,204,000 est prélevée pour le payement de la rente du sol.

Tel est le bilan annuel de cette grande manufacture de subsistances qui pourvoit à l'alimentation d'un peuple de 36,000,000 d'hommes. Elle y pourvoit complétement, année commune, rien de moins, mais aussi rien de plus; nos importations et nos exportations de céréales sont nulles dans les années ordinaires; nous achetons à l'étranger jusqu'à concurrence du dixième de la récolte dans les mauvaises années; en 1815 nous avons importé 20,386,127 hectol.; en 1816, 14 millions; en 1822, 11 millions. Des quantités équivalentes peuvent être exportées dans les années d'abondance.



Digitized by Google

Les 36 millions d'individus que l'agriculture nourrit possèdent, selon M. le baron Charles Dupin, un revenu annuel de 8,800,000,000 fr., ou, en moyenne par tête, de fr. 245. Ils payent à l'agriculture une somme de 3,500,000,000 de fr., ou par tête de fr. 97, c'est-à-dire environ les 2/5es de leur revenu. Avec les 3/5es restants ils se procurent des vêtements, un logement, ils payent les frais de l'éducation de leurs enfants, etc.

Ces 36 millions de consommateurs sont naturellement intéressés à payer le moins cher possible leur subsistance. Si, par exemple, il leur suffisait de dépenser, pour se nourrir, le quart au lieu des deux cinquièmes de leur revenu, ils économiseraient de ce chef une somme de fr. 1,300 millions, avec laquelle ils pourraient augmenter la somme de leur bien-être matériel et moral; à moins toutefois qu'ils ne préférassent réduire la somme de leur travail.

Si l'on évalue à 12 heures la durée moyenne de la journée de travail, on trouvera que l'épargne d'une somme de 1,300 millions sur 8,800 millions donnerait lieu à une réduction de deux heures dans la durée de la journée, ou, si l'on aime mieux, à une diminution de deux mois dans la durée du travail de l'année.

Eh bien! cette réduction annuelle de 1,300 millions sur le prix total des substances alimentaires serait obtenue, sans effort, si la liberté des échanges était substituée à la protection douanière.

L'agriculture française n'est pas seule dans le monde; sur tous les points du globe, l'industrie humaine fabrique des substances alimentaires à l'aide de cette puissante et féconde machine que l'on nomme *terre*. Les céréales croissent dans toute la zone tempérée; de vastes espaces restent encore disponibles en Europe, en Asie et en Amérique, où cet aliment des hommes du Nord pourrait être produit.

En Angleterre, la production annuelle des céréales est de 144,375,000 hectolitres; elle est de 206,740,000 hect. dans la monarchie autrichienne, de 79,750,000 hect. en Prusse, de 57,705,900 hect. dans le reste de l'Allemagne, de 304,678,000 hect. en Russie et en Pologne, de 1,171,217,000 hect. dans l'Europe entière. Nous n'avons pas le chiffre exact de la production

Digitized by Google

agricole aux États-Unis, mais nous savons que ce chiffre est considérable; la seule récolte du maïs (*indian corn*) s'élève, année moyenne, à 500 millions bushels, ou 170 millions d'hect.

Or, les prix des céréales sont très-inégaux dans ces différentes régions. Le prix moyen du blé en Angleterre est de 23 francs par hect., en France il est de 20 francs, aux États-Unis de 15 francs, et en Russie de 12 francs.

Ces prix moyens étant donnés, qu'arriverait-il si la liberté du commerce était universellement établie, si les grains de France pouvaient aller librement en Angleterre, et les grains de Russie et des États-Unis entrer librement en France?

Il y aurait nécessairement un nivellement dans les prix. On ne saurait prédire au juste où se fixerait le niveau commun; on peut conjecturer seulement que le prix courant du marché général serait *la résultante* des prix courants des marchés particuliers.

Mais on peut affirmer que le niveau commun descendrait graduellement jusqu'à la limite du marché le plus avantageux; on peut affirmer qu'en France le prix moyen du blé finirait par se niveler avec le prix moyen de la Russie, qu'il tomberait de 20 francs à 15 francs [1].

Si le prix moyen du blé s'abaissait de 20 francs à 15 francs, le revenu agricole serait diminué d'un quart; il tomberait de 5,313 millions à 3,985 millions. Les consommateurs gagneraient la différence, soit 1,328 millions.

La question est maintenant de savoir, monsieur, si cette diminution que la liberté commerciale amènerait dans le revenu de l'industrie agricole, au grand avantage de 36,000,000 de consommateurs, causerait, comme vous l'affirmez, la ruine de l'agriculture.

Remarquons en passant que la baisse serait bien plus considérable en Angleterre, où le prix moyen est de 23 francs, qu'en France, où ce prix ne dépasse pas 20 francs. Si la liberté du

[1] Au prix moyen de 12 francs, nous ajoutons 3 francs pour le transport de l'hectolitre de blé d'Odessa à Marseille, à raison de 5 francs par charge de 160 litres.



ROYAL LIBRARY

Digitized by Google

commerce devait ruiner l'agriculture, elle détruirait, comme on voit, l'agriculture britannique avant la nôtre et plus complétement que la nôtre.

Mais, je le répète, bien loin d'être funeste à l'agriculture, la baisse des denrées alimentaires, amenée par la liberté commerciale, ajouterait au contraire à la prospérité de cette grande branche de la production nationale.

Afin de rendre parfaitement claire l'explication de ce phénomène économique, je me servirai d'une comparaison dont on pourra aisément saisir les moindres détails.

Pour quelle raison la valeur du sol est-elle plus considérable dans le quartier de la Chaussée-d'Antin que dans la plupart des autres quartiers de Paris? Est-ce que le sol des environs du boulevard Italien possède certaines qualités particulières qui le rendent plus propre à servir de base aux maisons que le sol de la rue de Vaugirard ou de la rue d'Enfer, par exemple? Non sans doute! Envisagée uniquement comme base, comme support d'un édifice, la terre vaut dans la Chaussée-d'Antin ce qu'elle vaut ailleurs, ni plus, ni moins. Il y a un siècle, le sol de ce quartier était tout aussi solide qu'il peut l'être aujourd'hui, et cependant alors il se trouvait à peu près sans valeur. Sa valeur actuelle n'est donc pas normale, elle est purement accidentelle. Voici comment elle est née.

Dans les siècles passés, la population de Paris s'entassait dans une étroite enceinte, non qu'elle préférât se loger dans des ruelles fétides, sans air et sans lumière, plutôt que dans des rues larges et bien bâties, mais elle n'était pas libre alors de consulter ses goûts, elle était obligée de sacrifier le confortable à la sécurité. On rétrécissait l'enceinte de la cité, afin de la pouvoir garder plus aisément. Une époque vint heureusement où la sécurité cessa d'être troublée, où l'ordre s'établit dans le pays. La population, s'enhardissant à mesure que le danger devenait moindre, bâtit successivement les faubourgs en dehors de l'enceinte primitive. Les gens aisés allèrent en grand nombre habiter ces quartiers nouveaux où l'espace avait été moins rigoureusement mesuré que dans les anciens

Digitized by Google

quartiers; les classes pauvres seules continuèrent à habiter la vieille cité. Le commerce suivit le mouvement, et bientôt une ville nouvelle surgit à côté de l'ancienne. Les propriétaires du sol où la population se portait en masse profitèrent de l'engouement général pour élever la valeur de leurs terrains, et augmenter ainsi les loyers d'une véritable prime.

Cependant les mêmes causes qui ont fait naître cette valeur d'accident agissent journellement pour la détruire. Pendant quelques années le quartier de la Chaussée-d'Antin a eu le monopole du confortable et de l'élégance. C'était une île verte au sein d'un marais. Mais peu à peu l'île verte a gagné sur le marais, peu à peu le cloaque de la vieille cité s'est desséché, assaini; une ville nouvelle, riante et confortable s'élève sur les débris de l'incommode et ténébreuse cité du moyen âge. Avant peu d'années la transformation sera complète : la population aura partout à profusion de l'air et de la lumière. Le marais aura disparu sous l'île verte.

Mais, si le monopole d'élégance et de confortable dont certains quartiers ont joui jusqu'à présent disparaît, s'annule, la valeur du sol, fruit de ce monopole, devra aussi disparaître, s'annuler. Déjà, au reste, ce fait peut être observé. Depuis que les constructions élégantes se sont multipliées dans tous les quartiers de Paris, la valeur des maisons de la Chaussée-d'Antin a baissé. Si rien n'arrête l'extension naturelle et l'embellissement de la cité, si encore les communications deviennent de plus en plus faciles, la baisse continuera jusqu'à ce que la *prime* ait cessé d'exister. Alors le prix des loyers ne servira plus qu'à rémunérer le capital employé à la construction et à l'entretien des maisons.

A qui profitera la baisse? D'abord et avant tout aux locataires qui se logeront mieux et à meilleur marché; ensuite aux gens dont le métier est de construire des maisons, aux entrepreneurs de bâtiments, aux maçons, aux tailleurs de pierre, aux charpentiers, qui auront plus de travail à exécuter, et qui, par conséquent, se feront mieux payer leurs services.

Que les constructeurs de maisons aient plus de travaux à exé-



Digitized by Google

cuter lorsque le sol est à bon marché que lorsqu'il est cher, cela ne fait pas doute. Quand le sol est cher, quand le loyer dans lequel se trouve comprise la rente du sol est élevé, la masse de la population se loge à l'étroit; cent familles s'entassent dans un espace à peine suffisant pour dix familles; on supprime les jardins, les cours, les allées, on augmente le nombre des étages et l'on en diminue la hauteur, on économise même sur l'épaisseur des murailles, on fait tenir aux logements tout ce qu'ils peuvent tenir; bref, les propriétaires résolvent le problème de multiplier les locataires et les loyers sans multiplier les maisons.

Alors au contraire que le prix du sol vient à baisser, les entrepreneurs qui construisent de nouvelles habitations s'efforcent de les rendre plus saines, plus commodes, de les mieux espacer et de les mieux aménager, afin d'y attirer les locataires des anciennes maisons. Sous peine de perdre leur clientèle, les propriétaires, en butte à cette concurrence salutaire, sont obligés de faire rebâtir leurs maisons sur un meilleur plan; ils logent moins de monde dans le même espace, ou bien encore ils diminuent le prix des loyers, ce qui revient au même. D'où l'accroissement naturel du nombre des maisons, et l'augmentation des profits et des salaires des entrepreneurs et des ouvriers en bâtiments.

Mais, si l'abaissement de la valeur du sol enrichit les locataires et les constructeurs de bâtiments, elle appauvrit les propriétaires. A la vérité, la perte qu'ils subissent doit leur être peu sensible. Avec le sol, ils possèdent pour la plupart la maison que le sol supporte. Or, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles, le produit des loyers ne cesse jamais de couvrir l'intérêt du capital engagé dans les constructions. S'il en advenait autrement, on cesserait aussitôt de bâtir, et, par le fait de l'accroissement naturel de la population, le niveau ne tarderait pas à être rétabli.

On ne se résigne néanmoins qu'à la dernière extrémité à subir une perte, si peu importante qu'elle soit. Je suppose que les propriétaires du quartier de la Chaussée-d'Antin soient en majorité dans les conseils de la cité, évidemment ils s'efforceront d'employer leur influence pour arrêter la dépréciation de leurs pro-

Digitized by Google

priétés. Les moyens ne leur manqueront pas pour arriver à ce but. En premier lieu, ils porteront obstacle à l'embellissement des anciens quartiers et à l'édification des quartiers nouveaux, ils refuseront du gaz, des égouts, des trottoirs aux propriétaires leurs concurrents; ils imposeront à l'entrée de la ville les matériaux nécessaires à la construction des bâtiments et les subsistances nécessaires aux constructeurs, ils entraveront par des règlements absurdes le percement des rues nouvelles, sous le prétexte d'assurer la sécurité des locataires et des passants; en second lieu, ils entraveront les communications entre les diverses parties de la cité, ils lèveront un impôt sur les véhicules nécessaires à la circulation ou bien encore ils les livreront à des compagnies privilégiées. En se servant avec quelque habileté de ces divers procédés, ils réussiront inévitablement à prolonger la durée de leur monopole, à retarder la dépréciation naturelle de leurs propriétés.

Eh bien! l'histoire des terrains où se cultivent les céréales est de tout point semblable à celle des terrains où l'on bâtit des maisons. Jadis, les nations, obligées de se défendre incessamment contre les agressions du dehors, ne mettaient en culture qu'une faible portion du sol; elles resserraient leur alimentation comme dans les cités on rétrécissait les logements. Plus tard, la sécurité devenant générale dans le monde, la quantité des terres mises en culture s'est accrue. Après être demeurée long-temps au-dessous de besoins de la population, la production agricole s'est mise au niveau de ces besoins ou même elle a tendu à les dépasser. Autrefois les disettes étaient la règle, aujourd'hui elles sont l'exception. Mais l'augmentation progressive du nombre des terres cultivées a eu pour effet naturel de déprécier les anciennes terres. Les propriétaires de ces terres privilégiées, s'apercevant que leur monopole disparaissait, ont essayé d'en prolonger la durée par des moyens factices. Faute de pouvoir prohiber la production des substances alimentaires dans les contrées nouvellement acquises à la civilisation, ils ont élevé des barrières entre eux et les habitants de ces contrées; ils ont établi sur les céréales produites à l'étranger



Digitized by Google

un droit qui prévient l'abaissement naturel du prix du blé et qui, par là même, ajourne la dépréciation inévitable du sol.

En Angleterre, par exemple, les propriétaires terriens ont maintenu jusque dans ces derniers temps un droit de 27 p. cent[1] sur les céréales importées de l'étranger. Grâce à ce droit, qui enchérissait d'une manière artificielle la subsistance de la population de la Grande-Bretagne, la rente du sol est demeurée à un taux élevé. Selon M. Deacon Hume, secrétaire du *Board of trade*, le profit annuel que les landlords ont retiré de la loi céréale ne s'est pas élevé, année commune, à moins de 36 millions de livres sterling (900 millions de francs).

Ainsi que l'ont parfaitement démontré les ligueurs, la protection qui accroît artificiellement le prix des produits agricoles nuit aux agriculteurs de la même manière que la protection déguisée qui élève partiellement dans certaines villes le prix des loyers nuit aux constructeurs des maisons. Obligées de payer cher les objets nécessaires à leur alimentation, les populations diminuent, sinon la quantité, du moins la qualité de leurs aliments; les classes pauvres abandonnent le blé pour le maïs ou la pomme de terre. Les producteurs agricoles perdent la différence qui existe entre les valeurs de ces deux sortes de denrées de même que les constructeurs de bâtiments perdraient la différence qui existe entre la valeur des maisons et celle des chaumières s'il arrivait que la masse de la population se trouvât obligée d'abandonner les maisons pour les chaumières.

En outre, comme simples consommateurs, les producteurs agricoles prennent part à la perte que subit la nation, en payant les substances alimentaires plus cher qu'ils ne les payeraient si le commerce était libre.

Vous voyez donc bien, monsieur, que la liberté des échanges ne ruinerait pas l'agriculture; vous voyez que l'intervention du pouvoir dans le commerce extérieur des substances alimentaires est de tous points nuisible, puisqu'elle fait tort à la fois aux consommateurs et aux producteurs.

[1] Évaluation de lord Bentinck.

Digitized by Google

Il me reste à examiner encore la question de l'intervention du gouvernement dans les transactions du commerce intérieur des subsistances. Je n'en dirai que peu de mots, car cette question a déjà été traitée à fond dans la presse.

Chose singulière! vous qui voulez maintenir nos lois céréales afin de protéger les agriculteurs contre les consommateurs, vous réclamez l'intervention du pouvoir dans le commerce du blé, afin de protéger les consommateurs contre les agriculteurs. De la main droite vous caressez l'agriculture, de la main gauche vous la frappez.

Ou bien, en effet, le gouvernement achèterait et vendrait les subsistances aux prix du commerce, et dans ce cas, convenez-en, son intervention serait parfaitement inutile, ou bien le gouvernement achèterait à meilleur marché et vendrait moins cher, et dans ce cas son intervention serait funeste aux agriculteurs.

Si, afin de ne point léser les agriculteurs, le gouvernement achetait au même prix que le commerce, et s'il vendait moins cher, dans le but de venir en aide aux consommateurs, voici ce qui arriverait.

Le gouvernement ne pourrait vendre le blé au-dessous des prix du commerce qu'à deux conditions : ou bien il réduirait les salaires des ouvriers et l'intérêt des capitaux nécessaires au transport, à l'emmagasinage et à la vente des blés, et il ferait profiter de cette économie la masse des consommateurs; ou bien il ne modifierait en rien les salaires des ouvriers et les intérêts des capitaux engagés dans le commerce du blé, et il tirerait du trésor le montant de la bonification qu'il accorderait aux consommateurs.

Il est douteux que le gouvernement pût se servir du premier moyen, il est douteux qu'il réussît à moins payer ses employés et ses capitaux que le commerce ne paye les siens. Je suppose cependant qu'il y parvînt, ne commettrait-il point en agissant de la sorte une véritable spoliation? De quel droit, je le demande, le gouvernement confisquerait-il une partie de la fortune d'une classe de citoyens pour enrichir les autres classes? de quel droit prélèverait-il une prime sur les revenus légitimes des *intermédiaires* de

Digitized by Google

la production et de la consommation pour ajouter au revenu des consommateurs? N'y aurait-il point là une injustice véritablement odieuse?

Mais je suppose que le gouvernement, reculant devant une telle iniquité, se décidât à user du second procédé, qu'il se décidât à vendre à perte, et à combler, par conséquent, aux dépens du trésor public, le déficit que lui laisserait le monopole de la vente du blé. Voyons si le consommateur gagnerait quelque chose à une semblable combinaison.

Qui paye l'impôt? N'est-ce pas le consommateur? Ne le paye-t-il pas sur sa subsistance, sur ses vêtements, sur son logement? N'est-ce pas lui qui débourse, sous la forme d'un surplus ajouté à la valeur naturelle de toutes les denrées de consommation, les taxes directes aussi bien que les taxes indirectes? En diminuant le prix du blé aux dépens du trésor, en élevant de tout le montan de la perte réalisée la somme des dépenses publiques, que ferait-on? On obligerait purement et simplement le consommateur à payer *en plus* sous forme d'impôt ce qu'il paierait *en moins* pour sa subsistance. Le fisc reprendrait ce que le monopole aurait donné.

Encore si le fisc se contentait de reprendre aux contribuables-consommateurs la somme dont le monopole aurait fait cadeau aux consommateurs-contribuables, le mal serait insignifiant; mais les choses ne se passeraient point ainsi. Le fisc ne travaille pas pour rien; il se fait payer ses services absolument de la même façon que l'industrie et le commerce se font payer les leurs. Si, par exemple, le gouvernement s'avisait de bonifier annuellement aux consommateurs le dixième de la valeur des subsistances, soit une somme de 350 millions, le fisc, qui prélèverait ensuite cette même somme sur les contribuables, en garderait nécessairement le dixième au moins pour ses frais de perception. Le monopole aurait donné 350 millions aux consommateurs-contribuables, le fisc reprendrait 380 ou 390 millions aux contribuables-consommateurs. Le beau bénéfice!

Direz-vous, Monsieur, que le gouvernement doit non point se

Digitized by Google

substituer complétement au commerce, mais simplement concourir avec lui aux approvisionnements publics? Chose impossible! Si le gouvernement vend au prix du commerce, encore une fois son intervention est inutile; s'il vend moins cher, il rend tout commerce impossible, il le ruine, il le tue, de même qu'un fabricant qui peut vendre toujours à meilleur marché que ses rivaux finit nécessairement par les mettre hors de combat. Or, le gouvernement serait toujours en état de vendre à plus bas prix que le commerce. N'aurait-il pas, pour combler ses déficits, l'inépuisable revenu du travail national?

Tout est donc également faux, également funeste dans ce système.

Aussi ne m'étonné-je point de ce qu'en fin de compte vous recouriez à la *taxe des pauvres* comme à un remède indispensable et suprême. C'est là le terme fatal où viennent inévitablement aboutir tous les partisans de la protection, tous les adversaires de la liberté. Lorsque la protection a dépouillé le pauvre au profit du riche; lorsque, par l'effet des lois restrictives qui enchérissent artificiellement les subsistances, l'ouvrier ne gagne plus assez pour vivre, que reste-t-il à faire sinon de lui donner le pain amer de la charité publique? Peut-on laisser mourir sans secours la foule des misérables? Quelques-uns ont osé le conseiller; mais s'il est infâme de donner un semblable conseil, il serait plus infâme encore de le suivre. Alors même d'ailleurs que l'humanité ne parlerait point au cœur des classes propriétaires, leur intérêt les obligerait à veiller à ce que la faim ne décimât point les populations: *Malesuada fames.*

Mais si les classes propriétaires, au profit desquelles la loi a abaissé les revenus de la masse des travailleurs, sont obligées de se *taxer* au profit des misérables que la loi a faits, je vous le demande, la protection ne leur devient-elle pas à elles-mêmes onéreuse? Si l'on pouvait évaluer ce que les landlords ont gagné par la protection de ce qu'ils ont perdu par la taxe des pauvres, il est probable que le *passif* de ce compte dépasserait l'*actif*. La plupart conviennent aujourd'hui que ce régime ne leur a valu que

Digitized by Google

des dettes, que la taxe des pauvres a hypothéqué leurs terres d'autant au moins que la protection a augmenté leurs revenus. Le monopole a ruiné les monopoleurs eux-mêmes!

Ne serait-il pas temps de renoncer enfin, dans l'intérêt de tous, à ces combinaisons à la fois spoliatrices et stériles? Entre la protection, qui conduit à la taxe des pauvres, et la liberté, qui conduit à l'équitable répartition des richesses, le choix pourrait-il être douteux encore? Nous avons le ferme espoir que la France n'hésitera plus davantage, qu'elle se hâtera d'abandonner les vieux rivages du privilége pour le monde nouveau de la liberté. Voudriez-vous donc, vous, le chantre inspiré de la *Marseillaise de la paix*, demeurer en arrière?

G. DE MOLINARI.

Digitized by Google

# REVUE POLITIQUE.

15 octobre.

L'affaire des mariages espagnols est terminée pour le moment. Les choses se sont accomplies exactement comme elles avaient été préparées. Le 10 octobre, la reine Isabelle II a épousé son cousin don Francisco d'Asis, et sa sœur, l'infante Luisa Fernanda, a été unie à M. le duc de Montpensier. Le programme fixé entre les deux royales familles a été suivi sur tous les points ; on ne peut pas en dire autant du programme de l'opposition française, encore moins de celui de la presse de Londres, si tant est que ceux-ci aient différé entre eux.

Maintenant que le double mariage a eu lieu, quoi qu'on en pense, quoi qu'il en arrive, on voudra convenir au moins que notre gouvernement vient d'accomplir un acte considérable de politique extérieure, et l'on ne lui refusera pas le mérite d'en avoir accepté toute la responsabilité vis-à-vis de l'Europe. Mais ce simple aveu ne nous suffirait pas : nous demandons davantage. Il faut que l'on en vienne à reconnaître que cet acte décisif et rapide lui fait honneur, et qu'il a raison d'en féliciter la France. N'attendons pas que l'événement, pour l'instant apaisé, soit attaqué de nouveau sous sa forme actuelle et dans ses conséquences présumées, chez nous, par les ambitions et par les partis, qu'un triomphe commun au régime de 1830 et au ministère du 29 octobre a blessés au vif; en Angleterre, par l'amère rancune qui suit chez nos orgueilleux voisins toute partie perdue au jeu de la diplomatie continentale. Hâtons-nous donc de mettre à profit la trêve qui nous est faite pour examiner l'événement dans ses causes, dans son ensemble, dans sa portée, et ne

Digitized by Google

permettons point, autant qu'il nous sera possible, à l'ignorance, à l'esprit de parti et à la mauvaise foi, de travailler plus long-temps à en dénaturer l'aspect, à en détruire les rapports.

La grande affaire que notre gouvernement vient de terminer en Espagne n'est pas une simple bonne fortune dynastique, n'est pas seulement un succès d'habileté politique non plus; c'est un fait juste, raisonnable, légitime en soi, digne de la France nouvelle et de la dynastie qu'elle a fondée en 1830, et qui n'aura point à redouter l'examen passionné des parlements, encore moins le jugement rigoureux de l'histoire. Et, avant tout, au point de vue diplomatique, avantage bien rare, ce fait est inattaquable. C'est de ce côté cependant qu'il a été représenté en Angleterre, et même chez nous, sous les couleurs les plus odieuses. Nous allons, nous, le rétablir dans sa véritable clarté, et l'on verra si cette transaction offre le caractère déplorable de ruse et d'intrigue dont de prétendus révélateurs ont voulu la flétrir.

La preuve que nous avons à fournir, nous ne devrons pas la chercher bien loin. Tous les griefs que le cabinet anglais peut articuler contre le nôtre ont été rassemblés dans une seule pièce, la dépêche que lord Palmerston a adressée, le 22 septembre dernier, à l'ambassadeur d'Angleterre, M. le marquis de Normanby, et dont il l'a chargé de donner lecture à M. Guizot. C'est le document dont on a fait tant de bruit, et où la presse de l'opposition a vu, bien à tort, une protestation menaçante. Or, quels sujets de plainte ont inspiré cette démarche à lord Palmerston? Il a appris tout d'un coup, avec le public français, avec le reste de l'Europe, que le double mariage de la reine Isabelle et de sa sœur l'infante Luisa était convenu entre les gouvernements de France et d'Espagne; il y a vu, de la part de notre cabinet, un mauvais procédé vis-à-vis de l'Angleterre, et, ce qui était plus grave, un manquement formel à un engagement pris avec le ministère précédent. Si telle avait été la conduite de notre cabinet, elle mériterait le blâme de l'Europe, et lord Palmerston aurait le droit de se plaindre, comme il le fait au début de sa dépêche, d'un arrangement conclu à Madrid sans qu'aucune proposition eût été préalablement faite à Londres. Mais c'est tout le contraire qui est arrivé. Non, le ministère du 29 octobre n'a pas rompu l'engagement de traiter à deux l'affaire du mariage, pris par lui avec le ministère Peel : c'est le ministère Russell qui a récusé sur ce point l'héritage de ses prédécesseurs. Voici comme les choses se sont passées avant et après l'avénement des whigs au pouvoir.

Il était question depuis long-temps du mariage futur de la reine d'Espagne, et le cabinet de sir Robert Peel s'en préoccupait vivement. Sa

Digitized by Google

pensée principale était d'obtenir qu'un des fils du roi des Français ne fût pas désigné pour l'époux d'Isabelle II; et le roi Louis-Philippe lui-même, voulant dissiper des ombrages que l'Europe aurait pu partager, lui avait donné l'assurance, il y a trois ans, qu'il renonçait à demander la main de la reine pour l'un de ses fils; mais il avait exigé en même temps, et il avait été convenu entre les cours de Londres et de Paris, que le futur époux de la reine d'Espagne serait choisi exclusivement dans la famille de Bourbon et parmi les descendants de Philippe V. De là ces nombreux prétendants dont les espérances surgirent alors à Naples, à Lucques et jusqu'auprès de don Carlos. Vers la fin de l'année dernière, la question s'était simplifiée : les deux fils de l'infant don François de Paule, don Francisco et don Enrique, étaient les seuls dont la candidature fût demeurée sérieuse pour les gouvernements de France et d'Angleterre. Jusqu'à la retraite du ministère Peel, les deux gouvernements s'entendirent *cordialement* sur cette affaire du mariage de la reine Isabelle et l'engagement pris entre eux fut loyalement observé de part et d'autre : c'est une justice que M. Guizot s'est hâté de rendre à lord Aberdeen. L'arrivée du cabinet whig aux affaires changea cette situation. Il ne tarda point à manifester des intentions personnelles, une pensée en désaccord complet avec l'engagement jusque-là respecté : il s'occupa d'une combinaison en dehors de la race des Bourbons et de la postérité de Philippe V; il admit et prit sur lui de favoriser la candidature du duc de Saxe-Cobourg. Déjà, sous le ministère de lord Aberdeen, M. Bulwer, s'appuyant du désir qu'avait la reine Christine d'obtenir pour sa fille une grande alliance européenne, avait, de son propre mouvement, présenté la candidature du duc de Saxe-Cobourg. Dès le 27 février de cette année, notre cabinet, surpris de cette déviation, que rien n'avait provoquée de sa part, prévint lord Aberdeen que, si l'Angleterre plaçait un troisième candidat, étranger à la famille de Bourbon, à côté de don Francisco et de don Enrique, il se considérerait comme délivré de tout engagement et comme ayant recouvré son indépendance d'action dans l'affaire du mariage. M. Bulwer n'en persista pas moins dans sa politique aventureuse; et, au mois de mai, il avait poussé si vivement sa combinaison, qu'on apprit à Paris que ses suggestions avaient eu le pouvoir de déterminer le gouvernement espagnol à entrer directement en correspondance avec la famille du duc de Saxe-Cobourg. En arrivant aux affaires, lord Palmerston s'empressa de sanctionner la politique de M. Bulwer. Cependant, pour prolonger la durée d'un engagement qui, en continuant à lier la France, servait mieux son dessein, il s'appliqua à pallier, aux yeux de notre diplomatie, l'intrusion de son nouveau can-

Digitized by Google

didat. Le 19 juillet dernier, il donna communication, dans une audience, à notre chargé d'affaires à Londres, M. de Jarnac, d'une dépêche qu'il adressait le même jour à M. Bulwer, à Madrid. Dans cette pièce, à la vérité, figuraient trois candidats à la main de la reine, le duc de Saxe-Cobourg à côté des fils de l'infant don François de Paule; mais, sur la représentation que lui fit M. de Jarnac au sujet de cet appui donné par l'Angleterre à un prince exclu par sa naissance de la combinaison arrêtée par le ministère Peel, lord Palmerston, sans aborder cette question en face, essaya de démontrer, en réponse, que le duc de Saxe-Cobourg n'était pas plus le candidat de l'Angleterre que le nôtre; que, s'il était cousin de la reine Victoria, sa famille était unie par deux liens aussi étroits à la maison royale de France; qu'il n'aurait pas, comme époux de la reine d'Espagne, la même importance pour l'Angleterre que M. le duc de Montpensier, dans la même position, pour la France; que le prince George de Cambridge pourrait seulement, sous ce rapport, être comparé à celui-ci. « D'ailleurs, avait ajouté lord Palmerston dans son entrevue avec M. de Jarnac, les sympathies du cabinet anglais sont pour don Enrique avant tout. » Et, comme pour confirmer cette prédilection, il déclara ensuite, par une dépêche en date du 22 août, adressée à notre cabinet, qu'il regardait l'infant don Enrique comme le seul candidat acceptable (*the only fit*), réclamant même le concours de la France pour assurer sa prétention au détriment de celle de son frère. Au fond cependant lord Palmerston ne pouvait pas ignorer que les dispositions bien connues du gouvernement espagnol assuraient au prince de Cobourg toutes les chances du moment où son nom serait admis sur la liste des candidats.

Le ministère whig avait donc déplacé toutes les bases de l'engagement arrêté entre ses prédécesseurs et notre cabinet au sujet du mariage de la reine d'Espagne. Il avait appuyé sans l'aveu de la France un candidat non descendant de Philippe V, c'est-à-dire écarté de son seul mouvement la condition essentielle qui engageait le gouvernement britannique vis-à-vis du roi des Français. Plus tard, sans retirer de cette combinaison toute personnelle le duc de Saxe-Cobourg, il n'avait reconnu qu'à l'un des deux infants des titres sérieux à la main d'Isabelle. Le cabinet whig avait agi seul; il avait introduit de son plein gré dans la combinaison des éléments qui la dénaturaient, qui en détruisaient l'esprit, que ne pouvait, que ne devait point accepter notre ministère. L'engagement s'est donc trouvé rompu par le fait des hommes d'état qui gouvernent actuellement l'Angleterre, et le cabinet français a pu dès lors concevoir et exécuter la pensée d'agir seul aussi de son côté et de prévenir, par

Digitized by Google

une négociation énergique et habile, le coup dont on s'apprêtait à frapper notre influence dans la Péninsule.

C'est alors que le mariage de la reine Isabelle avec l'infant don Francisco a été convenu entre le gouvernement de Madrid et le nôtre par l'entremise du comte Bresson, notre ambassadeur auprès de cette cour. La nouvelle de cette négociation subitement conclue, nouvelle arrivée à Londres comme un coup de foudre, dut causer une impression bien vive de surprise, de désappointement et de colère dans l'esprit du cabinet anglais, si nous en jugeons par le choc qu'elle produisit au dehors. Ses délibérations cependant n'ont abouti qu'à une protestation pacifique, objet de la dépêche adressée le 22 septembre à lord Normanby pour être communiquée à M. Guizot. Aucune démonstration n'aurait été faite si le gouvernement français s'était borné à conclure, sans la participation de l'Angleterre, l'affaire du mariage de la reine d'Espagne. Le succès d'un candidat admis par ses prédécesseurs et par lui-même n'aurait pas ému le cabinet de Londres; il aurait passé sur le procédé. Lord Palmerston l'a franchement avoué quoiqu'il soit sorti de la réserve diplomatique jusqu'à accuser M. Bresson, dans un document officiel, d'avoir exercé sur la jeune reine d'Espagne une contrainte morale (*moral coercion*). Le second mariage, l'union arrêtée entre l'infante Luisa et le plus jeune des fils du roi Louis-Philippe, voilà le fait qui a imposé au cabinet anglais la nécessité de remontrer et de protester (*remonstrate and protestе*). On assure que dans cette seconde partie de sa dépêche lord Palmerston a développé une série d'arguments aventureux et confus, où la presse de Londres l'avait déjà devancé. Selon les termes de cette dépêche, s'il arrivait que la reine Isabelle mourût sans enfants, ce qu'à Dieu ne plaise, l'infante Luisa lui succédant au trône, l'époux de celle-ci deviendrait roi-époux (*king consort*) : assertion étrange, partant du ministre d'une reine dont le mari est prince de son fait sans aucun titre. Selon la dépêche encore, la renonciation formelle du duc d'Orléans, en 1712, interdit à ses descendants le droit de régner sur l'Espagne. Enfin, le traité d'Utrecht, encore en vigueur, s'opposerait formellement à ce qu'un seul et même souverain réunisse les couronnes de France et d'Espagne, éventualité qui, bien qu'improbable en ce qui regarde le duc de Montpensier, est cependant considérée comme possible par l'Angleterre. Toutes les autres raisons que lord Palmerston groupe autour de sa protestation rentrent dans l'ordre de ces considérations générales dont la politique positive d'une puissance indépendante n'a point à s'occuper. Il peut plaire à un homme d'État anglais de prédire que l'Espagne aura un rôle subordonné dans son alliance avec une nation bien plus forte qu'elle-

Digitized by Google

même, que la France pourra être forcée d'intervenir par la voie des armes dans les révolutions intérieures de sa faible alliée, que des dissentiments sérieux (*serious differences*) pourront naître entre l'Angleterre et deux gouvernements aussi étroitement unis, lesquels auront des conséquences regrettables. Libre même à lord Palmerston d'appuyer ces raisons du mécontentement des autres puissances continentales au sujet du mariage de l'infante, mécontentement que pas une dépêche, pas un symptôme public même n'est venu encore signaler à notre cabinet. Il peut lui plaire enfin d'affirmer que l'Angleterre n'éprouve aucune jalousie de la grandeur de la France, pourvu que cette grandeur se contienne dans les magnifiques limites de son territoire et de sa force intérieure, et qu'elle n'exerce pas une illégitime influence sur les états voisins (*illegitimate influence over states*). A toute cette dernière partie de la protestation du 22 septembre, M. Guizot n'avait rien à répondre. Aussi M. Guizot n'y a-t-il rien répondu dans sa dépêche à M. de Jarnac, où il passe en revue tous les points importants et sérieux de la communication de lord Normanby.

Cette réponse de notre gouvernement porte la date du 5 octobre; elle a dû être communiquée au cabinet whig par notre chargé d'affaires à Londres. M. Guizot a suivi la voie diplomatique adoptée par lord Palmerston, et, rappelant dès le début la conclusion significative qui termine la dépêche anglaise, a maintenu le différend entre les deux pays sur le pied amical et pacifique où le ministère britannique a déclaré vouloir qu'il demeurât placé. Cette réponse de M. Guizot est admirable, dit-on, de clarté, de sens et de modération. Nulle humeur, nul ressentiment, nulle joie blessante du succès : un calme grave, un sentiment sérieux de dignité est, à ce qu'on assure, le caractère de cette remarquable dépêche. M. Guizot ne s'est abandonné à l'émotion que dans un seul passage, et ce mouvement fait honneur à son âme généreuse et droite. C'est lorsqu'il a eu à repousser l'imputation inconvenante formulée par un ministre d'Angleterre contre un ambassadeur français, lorsqu'il a eu à relever cette expression si étrange de *moral coercion* échappée au ministre anglais. Il suffisait à M. Guizot d'opposer à cette attaque indirecte l'exemple des vertus domestiques que la plus belle et la plus nombreuse des familles royales de l'Europe donne au monde, et la France, qui depuis seize ans les admire, applaudira à cette réfutation fière d'un homme d'État, dont ce n'est pas la moindre gloire d'être avant tout un homme de bien. Du reste, la partie pratique de cette réfutation est magistralement traitée. M. Guizot n'a eu besoin que d'exposer les faits survenus depuis l'avénement du cabinet whig pour renvoyer à ce ministère le reproche d'avoir

Digitized by Google

violé l'engagement pris avec le ministère Peel. Nous avons déjà éclairci ce côté si important de la question. Sur l'affaire du mariage de l'infante, l'argumentation de M. Guizot se resserre et ne laisse aucun refuge aux erreurs historiques et diplomatiques accumulées dans la dépêche de lord Palmerston. Le cabinet whig proteste au nom de l'Angleterre contre le choix du duc de Montpensier ; mais ce n'est pas un motif suffisant pour une démarche de cette nature que le déplaisir d'un événement extérieur ; toute protestation doit être fondée sur un droit. Or, le seul que le ministre anglais invoque est bien contestable : c'est une clause ou deux du traité d'Utrecht, dont l'intérêt de l'équilibre européen réclame toujours le maintien, et encore il les interprète mal. M. Guizot a victorieusement démontré que le traité d'Utrecht avait pour but d'empêcher une seule éventualité menaçante pour la paix du monde, la réunion des deux couronnes d'Espagne et de France sur une seule tête. Du reste, ce traité a-t-il interdit les unions matrimoniales entre les deux dynasties ? Loin de là : trois mariages arrêtés et conclus sans protestation entre les Bourbons d'Espagne et les Bourbons de France, dans les vingt années qui ont suivi le traité, ont par le fait positivement prouvé le contraire. De ces trois mariages, le plus remarquable est celui du roi Louis XV avec l'infante, fille de Philippe V. Qu'est-ce que le mariage de M. le duc de Montpensier auprès d'un pareil précédent ? M. Guizot a donc pu déclarer au cabinet anglais que sa protestation n'a *aucun fondement légitime et grave.*

Nous ignorons l'effet que la dépêche du 5 octobre aura produit sur lord Palmerston et ses collègues. En attendant qu'il soit connu, un nouvel incident vient de fournir à M. Guizot l'occasion d'achever la ruine du seul droit de protestation qu'il eût reconnu en principe à l'Angleterre dans cette affaire du mariage de l'infante. Lord Normanby lui a fait, il y a quelques jours, une seconde communication au nom de son gouvernement. Cette fois il s'agissait d'une note sans date que M. Bulwer a été chargé de présenter au ministère espagnol, et qui n'est autre qu'une protestation contre ce mariage, explicitement fondée sur la renonciation de 1712, par laquelle le duc d'Orléans renonça, pour lui et pour ses descendants, à ses droits à la succession d'Espagne. La dépêche que M. Guizot a adressée vendredi dernier à M. de Jarnac, par suite de cette nouvelle communication, pour être mise également sous les yeux de lord Palmerston, engagera peut-être la diplomatie anglaise à quitter ce terrain si étrange du traité d'Utrecht, pour se placer sur un autre qui soit au moins celui de la franchise et de la pratique. Heureux l'historien devenu homme d'État, qui peut ainsi écrire sur l'histoire et en faire en même

Digitized by Google

temps lui-même ! M. Guizot a fait justice de cette confusion où le cabinet anglais jette pêle-mêle les droits d'hérédité royale et les prétentions résultant des alliances. Ainsi l'infante Luisa, dans l'ordre de succession, est héritière éventuelle du trône d'Espagne : ce droit, qui sera aussi celui de ses enfants, tombe-t-il par le fait de son union avec le descendant d'un prince qui a renoncé, en 1712, à la couronne d'Espagne ? En vérité, à en croire ces interprétations singulières du traité d'Utrecht, les renonciations seraient *contagieuses*.

Voilà la vérité, la vérité exacte et entière sur le dissentiment que le double mariage de Madrid, nous devrions dire seulement l'union de l'infante Luisa avec M. le duc de Montpensier, a fait naître entre le gouvernement anglais et le nôtre. Eh bien ! nous en appelons aux esprits raisonnables et justes, et il en est dans tous les partis, si ce désaccord est regrettable ? a-t-il son origine dans un seul acte ? y est-il survenu un seul événement qu'une nation fière et loyale ne puisse accepter, et dont elle ne doive savoir gré aux ministres qui ont parlé et stipulé en son nom ? Rappelons, pour conclure, les grands traits de cette affaire du mariage de la reine d'Espagne. Un engagement où les sacrifices étaient réciproques liait les gouvernements d'Angleterre et de France. Le nôtre n'y a pas manqué : de l'autre côté de la Manche, au contraire, un ministère est arrivé qui a substitué à notre insu ou malgré nous une combinaison nouvelle. Le cabinet français a recouvré dès-lors son indépendance d'action, et, libre de suivre à son tour sa propre pensée, il a eu l'art, dans cette lutte de deux intérêts rivaux qui ne pouvaient plus s'entendre, de battre le ministère whig avec ses propres armes. Il a demandé et obtenu la main de l'infante Luisa pour un prince français. Si l'Angleterre en a éprouvé un profond dépit, c'est à la conduite ambiguë de son gouvernement qu'elle doit s'en prendre. Le nôtre aurait oublié son devoir envers la France, s'il n'avait pas saisi l'occasion qui lui était rendue par là d'assurer un des intérêts les plus puissants et les plus légitimes de notre politique extérieure.

Si, dans les rapports diplomatiques, l'affaire du double mariage a été conduite comme nous venons de l'exposer, et nous ne croyons plus que chez nous on essaie de le nier, il serait difficile de comprendre qu'une opposition sincère trouvât un motif avouable de la blâmer encore. L'acte est bien net, bien complet et d'un incontestable éclat : il présente le caractère de conséquence et de dignité qui convient aux gouvernements forts et aux nations puissantes. M. de Lamartine lui-même écrirait-il aujourd'hui que c'est là un événement dynastique et non un événement national ? Un événement dynastique ! Le peuple anglais et le cabinet whig, comme les

Digitized by Google

débats des parlements le prouveront plus clairement tôt ou tard, ont déjà répondu sur ce point. Il faut en vérité que les hommes qui croient à ces distinctions subtiles et fausses par lesquelles on veut séparer la royauté du peuple, dans les gouvernements libres, aient une confiance bien médiocre dans la puissance des moyens de contrôle et d'action que ces gouvernements possèdent. Un membre que la chambre élective compte encore dans ses rangs vient s'effrayer tout à coup, à propos des mariages espagnols, de l'empire que les intérêts personnels d'une dynastie vont prendre sur les intérêts généraux d'un grand peuple. Que deviendrait donc l'empire supérieur de l'esprit de liberté au nom duquel il réclame et que l'opinion peut conduire dans les voies régulières de nos institutions? Mr de Lamartine ne connaît point le secret et n'a point médité l'histoire des peuples constitutionnels. Il saurait que les dynasties sorties des révolutions d'un peuple ne vivent pas d'une autre vie que sa vie, n'ont pas d'autre avenir que son avenir et ne peuvent rien de solide et de durable en dehors de lui. Et ce cri d'alarme que M. de Lamartine a poussé n'est pas nouveau. S'il s'était rappelé les règnes des premiers Georges en Angleterre, il aurait dédaigné de se faire l'écho d'une défiance aussi vulgaire. Les mécontents du siècle dernier ont-ils assez répété chez nos voisins que la politique hanovrienne des nouveaux rois perdrait l'Angleterre, et l'expérience a-t-elle assez prouvé ce que valent de telles prophéties? Un conservateur, un député, tout homme politique qui ne croit pas au rêve de la république, fût-il poète, est tenu d'accepter la royauté avec tous ses droits et toutes ses conséquences dans le gouvernement constitutionnel. Le premier roi d'une dynastie a raison de l'établir sur une ferme base, si la nation qui l'a élu a vu dans le principe monarchique un gage de force et de sécurité. Toute famille royale a des alliances personnelles à conclure. Le monarque mérite bien de son peuple quand son habileté et son influence propres le mettent à même d'élever son intérêt domestique jusqu'à la hauteur d'un intérêt national. N'est-ce pas ce qui vient d'arriver dans l'affaire du double mariage? Les deux dynasties constitutionnelles de France et d'Espagne avaient une princesse et un prince à pourvoir : une occasion heureuse a permis de les unir; une affaire de famille est devenue une affaire nationale et presque européenne. Où est le mal? où est le péril, si la monarchie est une institution nécessaire de la France nouvelle? Puisqu'il en est de même de l'autre côté des Pyrénées, le péril et le mal auraient commencé pour nous du jour où, restant étranger à cette affaire dynastique, notre gouvernement y aurait laissé se conclure une alliance contraire à un intérêt séculaire de notre grandeur nationale.

Digitized by Google

Un autre lieu commun de l'opposition que l'exposé de la négociation réduit à sa juste valeur, c'est le reproche d'avoir compromis les rapports intimes qui unissaient notre gouvernement à celui de l'Angleterre par cette alliance de notre dynastie avec celle de l'Espagne, d'avoir sacrifié légèrement la grande nécessité extérieure du régime de 1830 à un avantage secondaire : reproche au moins singulier venant de l'opinion qui, depuis six ans, s'affligeait de l'entente cordiale. L'entente entre les deux gouvernements, comme on l'a vu, avait cessé d'être cordiale : si lord Aberdeen était resté à la tête du *Foreign-Office*, le double mariage n'aurait jamais été conclu à l'insu de l'Angleterre; si le ministère whig avait continué à notre égard, dans sa politique étrangère, les traditions de bonne intelligence et de communauté d'action laissées par ses prédécesseurs, rien de semblable à la rupture que l'on blâme ne serait arrivé. L'entente cordiale ne détruisait pas la profonde rivalité de puissance qui divise les deux premiers peuples du monde; elle permettait d'ajuster, par d'équitables compromis, cette divergence perpétuelle de leurs intérêts réciproques; elle ne l'empêchait pas d'éclater sur toutes les grandes questions européennes. Le ministère whig a renoncé de lui-même à ce noble système de conciliation : la faiblesse eût été grande de la part du cabinet du 29 octobre de s'y obstiner plus long-temps.

Du reste, disons-le bien en toute certitude, le caractère pacifique des rapports de la France avec l'Angleterre, sur presque tous leurs différends dans les affaires du monde, n'est pas simplement l'œuvre heureuse d'un cabinet ni le résultat fortuit de quelques circonstances. Cette entente, qu'elle soit cordiale ou non, est une nécessité actuelle et dominante pour les deux puissances, à laquelle aucune des deux ne saurait long-temps se soustraire. Le désaccord qui vient de les diviser sur la question espagnole en est une preuve bien remarquable. A une époque qui n'est pas loin de nous, un cabinet anglais battu, comme celui-ci vient de l'être, dans une question d'influence, ne se serait pas borné à une stérile protestation présentée sous une forme amicale; il l'aurait accompagnée d'une menace positive et de sérieux apprêts de guerre. Évidemment lord Palmerston a rongé son frein; c'est qu'il n'est pas aujourd'hui au pouvoir d'un cabinet malveillant de mettre l'Angleterre même mécontente aux prises avec sa puissante voisine. La paix est le besoin du siècle; le peuple anglais n'est pas dans une situation à l'éprouver moins vivement que nous, et la crise de 1840, quoique tous les avantages fussent alors de son côté, est une leçon qu'il n'a pas oubliée. L'échec que vient de subir la politique de son gouvernement a pu porter un coup douloureux à son amour-propre et y laisser une vive blessure; mais il

Digitized by Google

est trop prudent et trop sage, trop éveillé sur les intérêts délicats de sa politique intérieure, pour souffrir jamais, chez ceux qui conduisent sa politique étrangère, aucune de ces aventures où ils pourraient vouloir l'entraîner. L'intelligence se rétablira tôt ou tard entre les deux gouvernements, parce que, sans cette intelligence, l'état de paix ne serait point assuré. En agissant comme il l'a fait, le nôtre n'a donc point sacrifié l'intérêt dominant de l'époque, il n'a point méconnu une nécessité suprême commune aux deux empires. Cette fois c'est la politique anglaise qui s'est mise dans son tort ; tôt ou tard elle sera bien forcée de revenir d'un état de mésintelligence vis-à-vis de nous, qui est son propre fait et dont une position intérieure plus grave ne lui permet pas de sortir par les voies ouvertement hostiles.

Une dernière considération, et nous aurons épuisé cet important sujet. Quelle est la véritable cause de cet échec retentissant que le cabinet anglais a essayé en vain de rejeter sur le compte d'une basse et ténébreuse intrigue ? Pourquoi le nôtre l'a-t-il emporté sur lui dans l'affaire du double mariage, et pourquoi ce succès du gouvernement de 1830 n'a-t-il point excité les alarmes de l'Europe ? C'est que l'Angleterre a suivi en Espagne le système dangereux et faux d'alliance avec les partis révolutionnaires et les opinions radicales, sur lequel repose presque toute sa politique continentale. Elle ne souffrirait pas chez elle les principes ni les tentatives d'un parti progressiste comme celui qui naguère agitait l'Espagne, et pourtant elle encourage ses désordres, elle porte de son côté toutes les prétentions de son influence dans la Péninsule. L'Angleterre, que la mer protége, peut contredire ainsi à l'étranger ses propres dogmes de gouvernement intérieur, parce qu'elle n'a pas de réaction intérieure à craindre. Le gouvernement de 1830, qui a des frontières, ne saurait ainsi se manquer à lui-même. Il lui importe que, dans les états qui l'environnent, dominent les principes d'ordre et de liberté dont il a chez nous assuré le triomphe, et le devoir de sa politique extérieure est de se ranger du côté où ils luttent contre l'agitation et le désordre. Il représente en Europe le parti mitoyen, le parti modéré, le parti conservateur enfin, qui est le parti de la civilisation. Là est son grand avantage sur l'Angleterre, la raison de son récent succès en Espagne, la cause incessamment agissante qui élargit de plus en plus la sphère de notre influence pacifique en Europe. Dans une affaire où l'intérêt d'une dynastie constitutionnelle était en jeu, entre une influence appuyée sur des principes d'ordre et de conservation, sur un intérêt monarchique, et une influence qui sait s'aider de toutes les passions populaires et de l'anarchie au besoin, qui a soutenu Espartero en 1840, qui entre les deux infants préférait unir à la reine Isabelle le protégé des

Digitized by Google

progressistes, l'issue devait être ce qu'elle a été, et nous y voyons des promesses bien précieuses pour l'avenir de l'institution monarchique en Espagne.

Le mouvement de Genève fournira sans doute à notre gouvernement l'occasion de poursuivre cette sage politique. Il est cependant difficile de prévoir encore comment ces malheureuses querelles, qui divisent et ensanglantent la Suisse, pourront être apaisées. Une intervention étrangère ne terminerait rien. Il faut chercher dans la situation même des cantons helvétiques le remède au désordre et à la désorganisation politique dont ils sont le théâtre; car toute société troublée renferme, avec la raison de sa perte, le secret de son salut en soi. Il est évident pour nous que, dans ces petites républiques de Suisse, dans ces petits états de quelques lieues carrées, un gouvernement régulier de nos jours est à peine possible; il lui manque, avant tout, la force et le prestige auxquels les masses seulement obéissent. N'est-ce pas un spectacle à faire saigner le cœur que de voir cette belle et docte cité de Genève ensanglantée tout à coup par une révolution radicale, qui n'aura d'autre effet pour elle, après l'avoir remplie de deuil et d'effroi, que de donner aux vainqueurs un pouvoir égal à celui de nos maires et de nos adjoints? Ce qu'il y aurait à faire en Suisse, ce ne serait pas de vider la question des jésuites au gré de l'événement, ce ne serait pas de donner à la diète des conseils qu'elle ne peut suivre : ce serait de fournir à la société politique les moyens d'agir et de durer. Quelques cantons présentent en ce moment le spectacle d'une anarchie vraiment désolante. Nous voudrions bien que ceux qui se félicitent des avantages acquis, à leurs yeux, à la cause de la liberté et de la civilisation dans ces pitoyables troubles, vissent à l'œuvre l'oppression démocratique. Ils sentiraient que l'injuste et l'odieux sont plus intolérables encore quand le ridicule s'y mêle. Ce ne sont pas les libertés, c'est un gouvernement qui manque à la Suisse. Ce problème ainsi posé sera plus facile à résoudre. Il y a des centres de sympathies et de volontés, des groupes de cantons que les ligues en ce moment formées semblent indiquer déjà. C'est peut-être en s'attachant à les fortifier, au lieu de les dissoudre, que l'on parviendra à établir cette force de gouvernement sans laquelle aucune société politique, même les républiques les plus radicales, ne saurait subsister, et qui est à notre sens le premier besoin de la Suisse.

Il est toujours question en Angleterre de la convocation prochaine du parlement. La session serait très-courte et ne porterait que sur deux points : le bill d'indemnité à accorder au lord lieutenant de l'Irlande, lord Besborough, pour les modifications que les événements l'ont forcé

Digitized by Google

d'introduire dans les mesures adoptées à la fin de la dernière session pour le soulagement de la misère irlandaise, et le retrait temporaire du droit de 4 shellings, qui est perçu encore sous la législation nouvelle à l'entrée des céréales. Ces deux faits prouvent combien la société britannique subit en ce moment la loi des circonstances et de la nécessité. C'est une remarque que faisait dernièrement le *Times* dans un article remarquable, où il rendait hommage à ce génie de la fatalité qui semble conduire aujourd'hui l'Angleterre, plus impérieux que sir Robert Peel au faîte de sa puissance parlementaire, plus réformiste et plus positif que M. Cobden. Peut-être les difficultés domestiques de l'Angleterre n'ont-elles jamais apparu sous un jour plus singulier qu'en ce moment. Une nation puissamment industrieuse et riche se voit forcée de nourrir un autre peuple de 4 à 5 millions de misérables, et sa marine militaire est occupée à transporter sur toutes les côtes de l'Irlande le pain qui doit y conjurer la famine. Évidemment l'état social de cette île appelle des réformes qui ne peuvent différer. Déjà le peuple irlandais revendique comme un droit l'aumône qu'elle reçoit de l'île-sœur. Il faudra que l'Angleterre se hâte de lui rendre des habitudes et des moyens de travail, si elle ne veut pas s'imposer désormais une charge qui dévorerait sa propre substance. Aussi il est probable que les rapports du propriétaire et du fermier en Irlande seront l'objet d'une discussion sérieuse dans la session prochaine, et, comme l'a dit le *Times,* le génie de la fatalité opérera lui seul cette réforme de la propriété irlandaise que les hommes d'état ont jugée depuis long-temps inévitable, et que les plus hardis pourtant n'ont pas encore osé entreprendre.

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

---

## ARCHIVES ADMINISTRATIVES DE LA VILLE DE REIMS

PAR PIERRE VARIN

CONSERVATEUR A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Depuis quelques années, des esprits curieux d'une érudition profonde interrogent avec un zèle pieux les archives publiques, les mémoires privés, les œuvres d'art, les traditions, les usages, déchiffrant ici une inscription, là une date, parcourant à droite et à gauche les vieux châteaux, les vieilles abbayes, secouant partout la poussière qui couvre nos vieilles légendes, et, s'ensevelissant ensuite dans un effrayant amas de registres et de dossiers, sortent de leur tombeau avec une histoire refaite pièce à pièce d'une province, d'une ville. Par la nature de son intelligence, M. Varin appartient à cette famille de curieux et d'érudits qui se résignent à être plus utiles en étant moins attrayants. Procédant à la façon des anatomistes qui désorganisent toute la machine humaine pour étudier isolément chacun des organes qui la composent, M. Varin a disloqué les vieilles institutions municipales de la ville de Reims pour en opérer la dissection plus à son aise. Il a mis à nu tout le système municipal de la cité de Reims au moyen âge et l'a observé dans chacune de ses fibres. C'est ainsi qu'il a étudié l'échevinage d'abord, le conseil de ville ensuite. A Reims, l'échevinage, comme la curie chez les Romains, régissait le patrimoine commun, dirigeait la police et siégeait sur un tribunal chargé de faire observer les règlements émanés de son droit de gestion aussi bien que les ordonnances émanées de son droit de police. Le prévôt avait hérité des fonctions du décemvir, et les échevins remplaçaient les décaprotes. Les uns, sous le nom de gouverneurs des chaussées, étaient préposés à la voirie comme l'avaient été les édiles; les autres répartissaient entre eux, comme cela se faisait entre les magistrats de la curie, la gestion financière, la surveillance des mœurs, l'exercice de la justice, le dépôt des actes de juridiction volontaire, etc., etc.

La bourgeoisie rémoise avait toujours considéré son échevinage comme un établissement dont l'origine se confondait avec celle de la cité même; elle n'avait cessé de proclamer comme incontestable l'identité de cet échevinage et de l'ancien sénat gaulois des *Remi*. Ainsi le vergobret et les autres magistrats gaulois, mandataires du sénat, se trouvaient à la tête d'une aristocratie souveraine de fait, tête d'un peuple souverain de droit. Le

Digitized by Google

décemvir et les autres magistrats romains, mandataires de la curie, surveillés comme elle par un préfet impérial, étaient chefs d'une aristocratie à peu près déchue de toute participation au gouvernement, mais à peu près souveraine de fait et de droit en matière municipale. Le prévôt et ses échevins, d'abord mandataires d'un comté, se trouvent non pas seulement sous la surveillance, mais sous l'administration d'un comte amovible; puis la féodalité se constituant, le territoire se morcelant, l'échevinage reste mandataire non plus d'un *pagus*, d'une cité ou d'un comté, mais d'une simple ville dans laquelle l'archevêque hérite du titre et des principales attributions du comte, et le peuple des attributions municipales de l'aristocratie. Mais, quoique la constitution de la cité ait souvent varié, il est à remarquer que, durant tout le cours de son existence, l'échevinage s'est renouvelé périodiquement aux mêmes époques où jadis l'élection renouvelait le sénat gaulois; que, jusqu'au dernier moment, les échevins se sont trouvés investis d'attributions autrefois dévolues à la curie romaine et exercées par ses magistrats. C'est ce que nous avons déjà fait connaître. Il est à observer que, depuis le moment où son existence se révèle jusqu'en 1789, l'échevinage passe par trois conditions bien différentes. Jusqu'en 1358, il est le seul corps municipal de la cité; de 1358 à 1636, il y subsiste concurremment avec un second corps municipal connu sous le nom de conseil de ville; après 1636, il existe réuni à ce même conseil.

De même que l'échevinage était à Reims le dernier débris de la municipalité gallo-romaine, le conseil de ville était le dernier résultat du mouvement communal : l'un était un établissement légal, l'autre un établissement révolutionnaire; le premier procédait de l'hérédité, le second de l'insurrection, tous deux également chers à la bourgeoisie, dont ils avaient conservé les droits ou consacré les usurpations. A dater de sa naissance jusqu'en 1789, le conseil de ville traverse trois phases bien distinctes : organisé d'abord comme une capitainerie royale lorsque le mouvement de 1358 fut étouffé; comme un parlement anglais avec son aristocratie inamovible et sa bourgeoisie élective, après l'invasion anglaise; comme l'agent local du pouvoir absolu lorsque la Ligue fut abattue. Dans la première période, les capitaines dirigent le conseil avec un pouvoir disputé, mais plus étendu jusqu'en 1420; plus restreint, mais toujours disputé après cette époque. Dans la deuxième période, les capitaines, presque toujours absents, n'exercent plus qu'une influence fort limitée et devenue en quelque sorte intermittente. Les lieutenants ne sont plus lieutenants du capitaine, mais de la ville; c'est le peuple qui les nomme. Cette situation se maintint jusqu'en 1525. Après 1525, l'aristocratie ravit au peuple tous les bénéfices de cette institution. Durant

Digitized by Google

la troisième période, le titre de capitaine subsiste encore, mais n'est plus qu'un titre. Le lieutenant de ville préside réellement le conseil, mais le préside au profit de la royauté. Le conseil siége et vote, mais ne sait plus que racheter ses priviléges au lieu de les défendre, et même il les vend à bon compte, soit au roi, soit aux officiers de l'archevêque.

A côté de ces institutions municipales, il y avait un autre pouvoir local, celui du clergé, qui se composait de l'archevêque, du chapitre et des trois abbés de Saint-Remi, de Saint-Nicaise et de Saint-Denis. Il suffit de se rappeler que les archevêques de Reims ont converti les rois de la première race, qu'ils ont déposé ceux de la seconde, qu'ils ont sacré ceux de la troisième, pour être convaincu que des personnages aussi importants dans l'état avaient dû jouir d'une heureuse influence dans l'intérieur de la cité. Non-seulement l'archevêque de Reims était dépositaire dans la cité d'une grande partie du pouvoir judiciaire; mais il y jouissait de la meilleure partie du pouvoir financier qu'il exerçait par lui-même, et dont il dirigeait et surveillait l'exercice dans l'échevinage. Quant au chapitre et aux trois abbés, ils avaient, mais dans de plus humbles proportions, les mêmes pouvoirs que nous venons de reconnaître à l'archevêque. Ainsi, *militairement,* le chapitre appelle seul aux armes ses mansionnaires; l'abbaye de Saint-Remi convoque les siens sur la requête de l'archevêque; l'abbaye de Saint-Nicaise prétend à la garde exclusive de la porte des Martyrs. — *Judiciairement,* les sujets du chapitre relèvent de ses sénéchaux d'abord, et ensuite de son bailli; les sujets de Saint-Remi comparaissent devant le maître et devant les échevins de l'abbaye; Saint-Nicaise a un bailli; les seigneurs de chaque ban en ont la police; à Saint-Remi même, les échevins ont la voirie. — *Financièrement,* le chapitre a sur sa mairie de Saint-Martin un droit de stélage dont sa terre commune est franche; Saint-Remi a ce même droit dans son bourg; Saint-Nicaise sur le ban de Saint-Sixte; puis chacun exerce des droits de rouage, de tonlieu, etc., etc. — *Administrativement* enfin, le chapitre crée tout un ordre de privilégiés dans la cité en y choisissant une centaine de bourgeois auxquels il confère ses franches sergeanteries, ses confréries, ses pauvretés de Saint-Rigobert; Saint-Remi a le choix de tous ses agents, y compris ses échevins; Saint-Nicaise, le moins bien partagé du seigneur haut-justicier, a peu de chose à administrer dans la cité; Saint-Denis, mieux partagé, n'est point cependant haut-justicier; il relève de l'archevêque.

Tel est en peu de mots le mécanisme du pouvoir municipal constitué au moyen-âge dans la cité de Reims. Cette première partie de la tâche que l'auteur s'est imposée a été traitée avec une érudition étendue, une critique nette et vive, un ordre lumineux et précis; l'auteur a apporté

Digitized by Google

ces mêmes qualités dans ses recherches sur le rôle de l'autorité centrale au milieu des institutions municipales. A cet égard, l'historien de la ville de Reims avait à résoudre les questions suivantes, à savoir : ce que la royauté, après les modifications successives apportées par elle dans la gestion militaire, financière, judiciaire et civile de la cité, avait demandé directement pour elle-même à celle-ci ; la part qu'elle s'était faite dans sa milice, dans ses impôts, dans ses tribunaux, dans son administration ; quel service armé elle exigeait d'abord de la cité hors de ses murs et par quelles concessions la cité avait ensuite échappé à ce service ? Quand et comment avait apparu dans la cité la maltôte, les fouages, les aides, la capitation, les subventions de toutes les espèces, les octrois, les dixièmes, les cinquantièmes, etc., etc. ? Ce que c'était que le bailliage royal, le présidial, l'élection, le bureau des aides, le grenier à sel, les eaux et forêts, et surtout comment ces établissements avaient pénétré dans la cité et quelles perturbations ils y avaient apportées en échange des bienfaits de la centralisation ? A quelle place et avec quelles conditions la royauté avait enchaîné la cité dans le cadastre administratif de ses intendants ?

Sous tous les rapports la tâche était rude. M. Varin l'a remplie non pas comme ces auteurs ambitieux qui procèdent par hypothèses, décomposent les langues, remuent ciel et terre pour donner au passé qu'ils prétendent reconstruire un aspect original, mais en homme d'esprit qui s'est contenté de lire avec intelligence et recueillement les textes officiels. Certes, ces textes étaient nombreux, tous importants, d'une lecture difficile, fatigante et mortelle. Aussi cet ouvrage a-t-il coûté à l'auteur huit années d'un travail opiniâtre, la santé et presque la vue. L'auteur avoue que c'est *avoir acheté chèrement le titre de compilateur*. Mais n'importe : l'auteur a résolu le problème qu'il s'était posé; il nous a donné un tableau vrai, saisissant de la constitution intérieure d'une cité, à toutes les périodes et dans toutes les conditions possibles de son existence. Pour atteindre ce but, M. Varin n'a rien épargné : il a parcouru le passé tout entier de la ville de Reims; il a assisté à tous ses développements; il l'a vue fonctionnant tour à tour comme *pagus* gaulois, municipe romain, cité cléricale, seigneurie féodale, commune révolutionnaire, échevinage de juristes, capitainerie royale et démocratique, bonne ville aristocratique; il l'a suivie dans toutes ses phases diverses, agitées, jusqu'au jour où elle est venue se reposer dans le sein de l'unité à la tête d'un de nos trois cent soixante-trois arrondissements. Quelque étendu que fût ce travail, M. Varin a cru de son devoir d'érudit honnête et consciencieux d'agrandir le cadre des recherches en dressant l'inventaire particulier de ses emprunts et l'inventaire général de ses ressources, afin de donner ainsi à la critique un moyen de le contrôler, à la science un moyen de

Digitized by Google

le compléter et à tous un moyen de le juger. De là des scrupules inouïs, excessifs, d'autant plus respectables d'ailleurs qu'ils sont bien rares de nos jours. Il est peu d'ouvrages de cette nature où l'auteur ait mis autant de soin, et nous ne craignons pas de dire un aussi grand luxe d'érudition que l'a fait M. Varin, surtout d'une érudition exacte et circonspecte. Comme le lapidaire, il tourne et retourne la pierre, l'examine long-temps à la loupe avant de l'enchâsser; il est d'une extrême prudence. Bien souvent un soupçon d'inexactitude l'a contraint à de longues et minutieuses explorations : les unes sans résultat, les autres couronnées d'un plein succès; c'est dans les archives et les bibliothèques de Reims, Châlons-sur-Marne, Laon, Toulouse, Paris, que M. Varin a fait ses meilleures récoltes; mais l'auteur a glané partout : sur les marges de livres à moitié dévorés par le temps, au milieu d'un feuillet perdu, d'une note égarée dans un in-folio, à travers d'obscures dissertations, de lourds factums, de gros mémoires, d'un fatras souvent indigeste de commentaires, des débris de portefeuilles; promenant ses yeux fatigués sur des statuts, des arrêts, des coutumes, des règlements, des dates souvent inintelligibles.

Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage à tous ceux qui veulent travailler sérieusement à l'histoire générale de notre pays; mais, hélas! l'exemple est rude et la récompense bien minime. Cependant nous espérons que l'Académie des inscriptions et belles-lettres accueillera un jour dans son sein le savant compilateur des archives de Reims. De tous les chemins qui mènent à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Varin a choisi le plus difficile et le plus escarpé. Nous connaissons beaucoup de membres de cette docte assemblée qui se sont bien gardés de ruiner leur santé et leurs yeux, et qui n'en sont pas moins considérés comme hommes d'érudition et hommes de capacité. Néanmoins, comme il y a encore des érudits à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, nous ne doutons pas que ceux-là ne tiennent à honneur de faire asseoir à côté d'eux M. Varin.

---

La plupart de nos dictionnaires des langues modernes n'ont pas ce caractère de science et d'érudition solide qui distingue les bons lexiques des langues anciennes. L'incessante mobilité des idiomes modernes ne contribue pas peu à empêcher la réalisation d'une œuvre qui par la fixité de ses limites et la nature complète de ses recherches, remplirait toutes les conditions de la vraie science. Cependant quelques hommes d'une intelligence supérieure ont cherché à donner, autant que cela se pouvait, des règles au bon goût en classant d'une façon nette et précise

Digitized by Google

les richesses d'une langue. Tel est le travail que depuis longues années M. Spiers s'est imposé avec une admirable et courageuse patience, tel est le but que ce savant linguiste s'est proposé en publiant un dictionnaire général anglais-français [1].

Depuis cent cinquante ans, les auteurs de tous les dictionnaires anglais-français se sont fidèlement copiés les uns les autres, se bornant pour la plupart à quelques additions ou à quelques retranchements. Il est impossible de lire, à l'aide des dictionnaires anglais existants, quelques pages d'un livre anglais quel qu'il soit. Il y manque d'habitude les mots et les acceptions les plus ordinaires du langage usuel, de la littérature, de la science et de la technologie. Les contre-sens et les barbarismes y abondent; les contre-sens parce qu'on s'en est tenu à la ressemblance des mots, et les barbarismes parce qu'on a créé les mots quand on ne les savait pas. M. Spiers, et c'est l'honneur de son érudition, s'est appliqué à étendre un cadre si étroit et à constituer ce qui n'avait pas existé jusqu'à ce jour, c'est-à-dire un vrai vocabulaire, en prenant dans le langage usuel et littéraire, en puisant aux sources des grands écrivains des mots nouveaux; puis, à côté des nouveautés de la langue anglaise, les bizarreries, les originalités, les mots oubliés et vieillis de Shakspeare reparaissent avec des explications nettes, toujours claires et convenables. Sterne, Burke, Byron, Walter Scott apportent les contingents de la science ou de l'éloquence politique, de la poésie, de la grâce et de cette mobilité fantasque de l'esprit que les Anglais désignent par le mot *humour*. C'est ainsi que le Dictionnaire anglo-français de M. Spiers est devenu un répertoire complet de l'idiome anglais, expliqué avec une connaissance profonde et étendue de la langue française.

Ce résultat, que nous constatons avec un véritable plaisir, a été obtenu, non sans d'extrêmes difficultés, par l'auteur. Dans un temps si riche en découvertes et si préoccupé de questions techniques, un dictionnaire ne pouvait pas se borner à enregistrer uniquement les termes de la conversation et de la littérature usuelle, il était de toute nécessité de donner la terminologie des sciences pratiques. C'est ce qu'a fait M. Spiers en demandant et en obtenant des hommes éminents dans toutes les classes de la société un concours utile, et l'appui de leur science et de leur expérience. Ce concours lui a permis d'enrichir son Dictionnaire d'une foule d'expressions, de mots techniques et de rendre ainsi accessibles aux deux nations les travaux et les découvertes de notre siècle. D'ailleurs, M. Spiers a tracé lui-même, en peu de mots, le programme de son livre. « J'ai intitulé, dit-il, mon travail, Dictionnaire général; parce que je me suis proposé d'y inscrire tous les termes de la langue en général, tous

[1] Chez Baudry, quai Malaquais.

Digitized by Google

les mots généralement usités dans les lettres, et les principaux termes des sciences, des arts, de l'industrie, du commerce, de la marine, etc. La nomenclature entière de chaque branche des sciences et des arts formerait à elle seule un volume. J'ai cru devoir me guider par une règle fixe et précise en n'insérant en principe que les termes des sciences et des arts admis dans le Dictionnaire de l'Académie française. Je ne promets, je ne dois donc que ceux-là, mais j'ai été bien au delà et j'ai introduit dans mes colonnes des mots innombrables, surtout du génie civil, des douanes, de la finance, de l'économie politique, des chemins de fer, des machines à vapeur; enfin de toutes les sciences et de tous les arts trop récents pour avoir trouvé place dans les dictionnaires en général, et notamment dans celui de l'Académie. » Plus loin, il ajoute : « J'ai pris pour bases les dictionnaires de Johnson, de Webster et de Richardson, ouvrages qui réunissent ensemble le travail de soixante-six ans. Johnson, doué d'une vaste intelligence, n'a consacré que sept ans à son impérissable monument, Webster et Richardson y ont dévoué une vie entière; l'un vingt-sept ans, l'autre trente-deux ans... J'ai fait de fréquents emprunts aux ouvrages suivants : *Acts encyclopedies* de *London;* à l'*Architectural and engineering dictionary* par Nicholson; à *The engineer's and mechanic encyclopædia*, par Luke Hebert; au *Dictionary of chemistry and mineralogy* et *Dictionary of arts, manufactures and mines* par Ure; au *Dictionary of science, literature and arts* par Brande. » Des ouvrages entiers ont été lus pour les termes des chemins de fer et des machines à vapeur; pour ceux des postes, M. Spiers a lu les conventions postales entre la France et l'Angleterre...

Les détails donnés par l'auteur suffisent pour faire comprendre et apprécier le plan de cet ouvrage et son importance au point de vue des œuvres de l'esprit des deux nations. C'est ce qu'a pensé le Conseil royal de l'Université en autorisant l'emploi du Dictionnaire de M. Spiers pour les divers établissements d'instruction publique. Ce dictionnaire, comme toutes les œuvres de M. Spiers, porte l'empreinte d'un travail consciencieux, approfondi. Déjà connu dans le monde des lettres par d'excellents ouvrages, M. Spiers a voué sa vie tout entière à l'étude de la littérature anglaise. Il a fait de l'étude de cette langue une véritable science. Nous ne saurions trop engager M. Spiers à persévérer dans la voie où il s'est placé, bien sûr que chacun de ses pas sera désormais un véritable succès pour son nom, pour sa réputation et, en même temps, une bonne fortune pour la science et les lettres.

---

Ed. Couturier de Versan.

Digitized by Google

# M. THIERS

ET

# LA SITUATION NOUVELLE.

---

*Etudes historiques sur la vie privée, politique et littéraire de M. Thiers*, par M. Alexandre Laya [1].

Nous n'aurions point parlé du livre dont nous venons de transcrire le titre s'il ne nous fournissait l'occasion d'indiquer et de définir une situation politique nouvelle, et de présenter quelques considérations précises sur la marche future des partis.

Ces *Études sur la vie de M. Thiers* ont au moins un mérite, l'à-propos. On ne devait pas s'attendre à rencontrer dans un ouvrage semblable des jugements désintéressés, impartiaux et complets sur la carrière et le talent de l'homme politique auquel il est consacré. Grâce à Dieu, l'heure de ces jugements n'a point encore

[1] 2 vol. in-8°, 1846, chez Furne et Paulin.



Digitized by Google

sonné pour M Thiers. Les hommes publics sont comme les anciens rois d'Egypte : ils ne sauraient trouver parmi leurs contemporains des juges suprêmes et définitifs; on ne peut fixer le nom qu'ils lèguent à l'histoire qu'au moment où s'est achevé le développement de leur caractère et de leur génie, lorsqu'on les possède enfin tout entiers et tels, pour me servir d'une noble expression de M. Guizot, qu'ils sont sortis, après un long travail, de l'atelier de la Providence. Si ces *Études* se fussent proposé une aussi haute visée, nous ne nous y serions point arrêté, car nous n'eussions pas voulu refaire, pour notre compte et à notre guise, un portrait impossible. Le but de l'auteur a été plus simple : il s'est borné à récapituler, avec la complaisance d'un admirateur et la prudence d'un apologiste, les principaux actes, les principales opinions et les principaux discours de M. Thiers; et il a cherché à montrer, dans ce tableau même de la première moitié d'une carrière illustre, la promesse des grandeurs qui ne peuvent manquer, à son avis, d'en remplir la dernière partie. En un mot, ce livre pose la question de l'avenir de M. Thiers, au nom de son passé. Tel est l'intérêt qu'il présente, et c'est à ce titre qu'il nous paraît opportun.

L'avenir des hommes politiques éminents est en effet un des plus grands intérêts dont se puisse préoccuper un pays libre et surtout un pays démocratique. Peut-être n'y pense-t-on point assez en France. Dans un gouvernement libre aussi bien que dans un gouvernement absolu, l'influence supérieure, le pouvoir vient se concentrer, en définitive, sur un seul homme. Il faut un premier ministre à un gouvernement parlementaire comme à une monarchie despotique. Mais les pays libres demandent à ceux qu'ils appellent à cette suprême magistrature des qualités plus nombreuses, plus diverses, plus difficiles à réunir. Nous n'avons pas la prétention d'énumérer toutes les qualités dont la réunion consacre une vocation si haute et si rare, mais il est évident que pour occuper la première place dans un pays libre, au mérite qui rend digne de la remplir, il faut joindre la force morale par laquelle on la con-

Digitized by Google

quiert. Dans une monarchie absolue, les aptitudes d'un administrateur, d'un commis, peuvent quelquefois suffire à cette position. Sous un régime comme le nôtre, au-dessus des talents spéciaux que réclame le maniement des affaires, il faut encore ces facultés dominatrices qui rallient, qui maîtrisent, qui absorbent par un ascendant naturel des multitudes d'opinions et de volontés éparses, contradictoires, rebelles : il faut cette élévation dans les habitudes de l'esprit qui permet à un homme de s'assimiler le génie d'un peuple, de s'inspirer, pour les continuer, des traditions d'un état, et de comprendre, afin de les conduire, les destinées d'une civilisation; il faut la puissance et le prestige de la parole, grâce à laquelle l'autorité n'a plus d'autre moyen légitime que la persuasion, et l'obéissance ennoblie se transforme en adhésion convaincue et en consentement volontaire; il faut enfin ce feu intérieur, cette passion profonde, cette persévérance infatigable, cette confiance invincible, en un mot, cette vertu des hommes d'état qui donne la vie à leurs autres facultés, sans laquelle elles demeurent toutes inertes et stériles, l'ambition. Pour former des hommes ainsi doués, les sociétés aristocratiques ont l'avantage sur les sociétés démocratiques. Dans les premières, la naissance suffit presque pour placer quelques hommes au niveau et dans le courant des grandes affaires; portés par les alliances aristocratiques, ces hommes n'ont pas leur position tout entière à conquérir sur l'opinion du pays; ils ont à dépenser moins de temps et moins d'efforts pour arriver au faîte. Si on comparait, dans leurs carrières, les hommes d'état actuels de la France et de l'Angleterre, on saisirait mieux ces différences que nous ne pouvons ici qu'indiquer; qui ne voit qu'il a été plus difficile à la France de former des hommes comme M. Guizot et M. Thiers, qu'à l'Angleterre de produire sir Robert Peel et lord John Russell?

Un pays comme le nôtre ne peut donc pas demeurer indifférent à la conduite, à l'attitude, à l'avenir des hommes qui ont acquis sur lui une si décisive influence. Ce sera toujours, pour un pays comme le nôtre, un grand sujet de préoccupation que de prévoir



Digitized by Google

l'usage qui pourra être fait d'un ascendant auquel il n'est plus en son pouvoir de se soustraire lorsqu'il l'a une fois accepté, et il nous est bien permis de nous inquiéter et de chercher à nous rendre compte de la direction où s'engagera M. Thiers lorsque nous considérons le rôle qu'il joue dans nos débats depuis seize années, les grands emplois qu'il a occupés, l'actif et puissant concours qu'il a prêté à la fondation et à la consolidation du régime actuel, lorsque nous considérons enfin que parmi les hommes d'état de la France, il est le seul qui puisse, en face du pays, opposer à M. Guizot une rivalité active et sérieuse.

Cette inquiétude, cette anxiété est plus naturelle, plus légitime aujourd'hui que jamais. Il est évident en effet, même pour les observateurs les plus superficiels, qu'il y a décidément quelque chose de changé et de neuf dans notre situation politique; il est évident, mêm po ur ceux qui ne songent point encore à définir exactement leur impression, que quelque chose de nouveau se prépare et commence. Ce n'est point une question d'un médiocre intérêt que de rechercher et de pressentir, à l'entrée d'une situation nouvelle, ce que fera M. Thiers.

Il serait téméraire et prématuré de dire dès aujourd'hui quel sera le caractère et la portée de cette situation nouvelle; on peut du moins l'indiquer en quelques mots.

A mesure que ce règne dure et se prolonge, ses horizons s'agrandissent, ses perspectives s'éclairent, et il devient chaque jour plus facile d'en discerner les gradations et d'en suivre les progrès. On peut dès ce moment y reconnaître trois périodes bien distinctes. La première est occupée par la répression des entreprises violentes des partis extrêmes; elle se termine à la dissolution du ministère du 11 octobre. Dans la seconde, les hommes politiques qui s'étaient unis contre le péril commun, et qui avaient défendu et sauvé ensemble les résultats de la révolution de 1830, se divisent; aucun intérêt immédiat et pressant ne les rallie plus; ils se disputent le

Digitized by Google

pouvoir, mais ce n'est pas au nom de causes bien définies, car ils revendiquent toujours les mêmes principes et appartiennent en apparence au même parti. C'est d'ailleurs pour les partis une époque de confusion. Si les chefs cherchent leur politique, les partis cherchent aussi leurs chefs naturels, et au milieu de cette indécision nécessaire, de ce trouble inévitable, les mouvements politiques se réduisent de plus en plus à des luttes d'influence personnelle; alors M. Thiers se sépare de M. le duc de Broglie et de M. Guizot et forme le ministère du 22 février; M. Molé et M. Guizot se rencontrent un instant dans le cabinet du 6 septembre, et l'administration du 15 avril écarte enfin des affaires les chefs naturels du parti conservateur; alors la lutte des influences s'élève jusqu'à la couronne; la coalition s'organise, triomphe et se dissout. Après la coalition commence la troisième période. La confusion des partis dure encore, aggravée par de récentes déceptions, par des défiances et des ressentiments nouveaux; cependant une préoccupation sérieuse, un grave péril extérieur viennent mettre fin à ces tristes incertitudes, à ces fluctuations stériles. Les événements de 1840 rallient le parti conservateur dispersé et lui rendent ses chefs véritables. Depuis 1840, depuis le ministère du 29 octobre, les incidents de la politique extérieure ont réglé les mouvements des partis : l'opposition y a puisé toutes ses armes et a forcé le parti conservateur à se reconstituer, à se resserrer autour de l'intérêt permanent de la paix. Pendant cette période qui commence au traité du 15 juillet et qui finit au mariage du duc de Montpensier avec l'infante d'Espagne, — le parti conservateur a accompli trois grands progrès, il a repris son unité et sa force au sein du parlement, il a regagné ses chefs naturels, et enfin aux dernières élections le pays lui a donné une éclatante victoire.

On voit donc dans quelles conditions s'ouvre la quatrième période, celle où nous entrons, déjà inaugurée par les élections de 1846 et par les mariages espagnols. Nous avons laissé loin de nous les terribles soucis et les rudes labeurs qui ont suivi la révolution de juillet; nous en avons fini avec les hésitations et



Digitized by Google

les incertitudes qui ont suivi la victoire de la cause de l'ordre et de la paix ; les partis sont rentrés dans leurs conditions normales, ils sont disciplinés et ont retrouvé leurs chefs ; nous avons enfin raffermi et relevé notre position vis-à-vis de l'étranger sans compromettre aucun intérêt fondamental. En un mot, nous n'avons plus à employer notre activité politique ni contre les ennemis du régime de 1830, ni dans des luttes d'influence et de rivalités personnelles, ni dans les complications extérieures, et cette activité doit nécessairement s'appliquer à de nouveaux objets.

Quels seront ces objets? Les mouvements récents de l'opinion publique les signalent assez haut. Des questions immenses ont été posées : la solution de ces questions occupera long-temps l'activité de la France. Ces questions n'ont pas été provoquées par les hommes d'état, elles sont nées pour ainsi dire toutes seules, du progrès des idées et des intérêts : ce ne sont donc pas des questions factices et accidentelles, ce sont des questions permanentes. Elles correspondent au triple développement qui compose la vie régulière du pays : au développement intellectuel et moral par la liberté d'enseignement, au développement des intérêts matériels par la liberté commerciale, à l'expansion extérieure de la France par la colonisation de l'Algérie. Toutes ces questions d'ailleurs sont urgentes, mûrissent à vue d'œil, et il sera bientôt impossible aux hommes ou aux partis qui prétendront à gouverner la France de ne point présenter de système, et sur la question d'enseignement, et sur la question commerciale, et sur la colonisation algérienne. Quant à nous, nous nous félicitons de l'avénement de ces questions pour deux motifs : premièrement, parce qu'elles ramènent chez nous l'activité politique dans ses voies normales ; et secondement, parce que, par leur nature même, elles feront faire un grand pas aux institutions représentatives. Elles ramènent la politique sur son terrain véritable, car un pays n'est point rentré dans une condition régulière, tant qu'il a à défendre ses institutions et l'ordre public contre des factions violentes, tant que les rivalités personnelles ont le pouvoir d'y faire éclater de

Digitized by Google

crises, et tant que les soucis de la politique extérieure prennent la première place dans ses préoccupations. Ces questions hâteront nos progrès dans le régime représentatif; car c'est l'essence même de ce régime de provoquer l'initiative du pays; d'exciter l'opinion publique à susciter les questions, à les agiter, à les délibérer, à se prononcer enfin, par l'organe des majorités, sur les solutions proposées; car c'est là ce qui s'appelle le gouvernement du pays par le pays. L'opinion publique n'intervient dans les questions purement constitutionnelles, que lorsque la société est dans un état violent; les questions de personnes échappent à son initiative, et les questions extérieures la trouvent presque toujours incompétente. Le gouvernement du pays par le pays ne commence véritablement, que le jour où l'opinion publique peut s'appliquer avec liberté d'esprit, avec ensemble et avec suite aux affaires intérieures.

Voilà donc les deux éléments nouveaux déjà visibles dans la situation présente : d'une part, des questions récemment posées, et de l'autre, une action plus directe, plus puissante donnée par ces questions mêmes à l'opinion publique. Tel est l'ordre de choses en face duquel il faudra bientôt prendre un parti. Peut-on prévoir celui que choisira M. Thiers? Ne peut-on pas, du moins, le pressentir, en examinant les principales idées qui ont inspiré sa politique depuis dix ans?

Suivant nous, depuis dix ans, M. Thiers s'est trompé sur les situations que la France a traversées. Il s'est trompé sur la question du gouvernement parlementaire, sur la composition des partis, sur la question intérieure et sur la question extérieure.

Nous ne voulons pas parler des questions de conduite, nous ne voulons pas remonter aux causes de la dissolution du ministère du 11 octobre, nous ne voulons examiner que les jugements que M. Thiers a portés sur la situation de la France depuis cette époque.



Digitized by Google

Qu'on parcoure les discours que M. Thiers a prononcés sur la politique générale dans ces dix dernières années, on retrouvera à peu près dans tous le développement de la pensée suivante :

Les factions étant vaincues, la tranquillité publique étant rétablie, la charte et la dynastie n'ayant plus à l'intérieur d'ennemis redoutables à combattre, il n'y avait plus, suivant M. Thiers, de questions intérieures; le gouvernement de 1830 devait chercher son action au dehors. Tous les discours de M. Thiers peuvent au fond se réduire à cette contre-partie du mot que l'on a tant reproché à M. Guizot : Je me préoccupe plus du dehors que du dedans.

Cette pensée de M. Thiers a déterminé ses alliances parlementaires. M. Thiers disait aux conservateurs : « Nous sommes tous d'accord sur la question intérieure, nos divergences ne commencent que sur la politique étrangère, » pour laquelle il trouvait dans la gauche des auxiliaires naturels. C'est ainsi que le président du 22 février et du 1er mars, ne pouvant offrir de complètes garanties au parti conservateur, que sa politique étrangère effarouchait, ni à la gauche, dont il répudiait lui-même la politique intérieure, fut amené à poursuivre jusqu'à ces derniers temps la plus impraticable des combinaisons : il rêva une juxtaposition du centre droit et du centre gauche, ce qu'il appela l'union des deux centres. M. Thiers refusa long-temps de reconnaître le vice logique et l'impossibilité de cette combinaison ambiguë; il ne voulut pas comprendre que les partis ne peuvent se constituer que sur des positions nettes et bien tranchées, et qu'il n'y a que les partis impuissants qui ne soient pas exclusifs. Il ne s'aperçut pas que ces subtils compromis d'opinion, que ces concessions mutuelles, que ces déguisements pénibles, commandés peut-être à la prudence inquiète de quelques ministres en disponibilité, ne pouvaient avoir de force que pour dissoudre les partis et non pour les asseoir sur de nouvelles bases.

Mais la chimère de l'union des deux centres, avec laquelle on

Digitized by Google

espérait démembrer le parti conservateur, n'ayant jamais pu ramener la majorité à M. Thiers, il a bien fallu attaquer ouvertement cette majorité qui ne voulait point se rendre. M. Thiers s'est vu forcé alors de contester l'indépendance du parti conservateur; et lui qui, il y a peu d'années, faisait si bon marché des questions intérieures, il en a ressuscité deux des plus surannées, des plus vides et des plus stériles, la question des empiétements de la couronne, et des incompatibilités. A la fin de la dernière législature, la politique de M. Thiers se résumait donc en trois points : subordination des affaires intérieures du pays aux questions de politique étrangère, antagonisme entre le parlement et la couronne, et réforme parlementaire.

De ces trois erreurs, la plus grave, la plus radicale peut-être est la première, celle qui subordonne les affaires intérieures de la France à ses affaires extérieures. C'est de celle-là qu'ont découlé toutes les méprises de M. Thiers; c'est à celle-là surtout que la situation actuelle de la France donne un démenti qui va devenir chaque jour plus éclatant.

Sous tous les régimes, c'est une faute de donner, de parti pris, la prééminence aux affaires extérieures sur les affaires intérieures; mais, chez un peuple libre, sous un régime de discussions, il y a surtout un extrême péril à engager les luttes des partis sur la politique étrangère, à entrainer systématiquement les préoccupations publiques et à passionner l'opinion sur les questions extérieures. Dans l'ordre naturel, les intérêts extérieurs des peuples sont précédés en toute circonstance et déterminés par leurs intérêts intérieurs, les affaires du dehors sont engendrées et réglées par les affaires du dedans. Toute politique qui renverse cet ordre naturel, qui croit et professe qu'on peut et qu'il faut chercher à faire quelque chose au dehors, sous prétexte qu'il n'y a rien à faire au dedans, s'expose à précipiter un pays hors de ses voies normales, et se fait infailliblement arbitraire, aventurière et envahissante. La politique qui s'inquiète plus du dehors que du dedans

Digitized by Google

est celle du despotisme; elle flatte et provoque les caprices des rois absolus, à qui il est si difficile d'apprécier les besoins et les ressources intérieurs de leurs empires. La politique qui se préoccupe plus du dedans que du dehors est celle des pays libres, des pays qui, chaque jour, sont obligés de se rendre compte de leurs intérêts immédiats, prochains, qui, gouvernant eux-mêmes leurs affaires, ne peuvent s'égarer loin des réalités qui les touchent. La France n'a que trop connu la première, et n'en a que trop chèrement payé les erreurs. Cette politique a perdu tous nos grands règnes, Louis XIV et Napoléon. Sous Louis XIV, les deux politiques se personnifiaient en deux hommes, Colbert et Louvois, comme en un bon et un mauvais génie : ce fut le mauvais génie qui l'emporta. La France sait comment elle l'a expié.

Mais s'il est funeste, sous tous les gouvernements, de donner la prépondérance aux affaires du dehors sur celles du dedans, s'il est toujours funeste de s'abandonner à cette impatience de l'ambition, à cette inquiétude de la fausse gloire, qui ne savent pas attendre, ou ne veulent pas permettre que les intérêts du dedans tracent le programme de l'action extérieure, cette faute est bien plus coupable, bien plus insensée, bien plus périlleuse dans un gouvernement libre. Un roi absolu peut conduire avec grandeur et peut-être avec succès une politique étrangère, fausse, capricieuse, injuste; mais sous un gouvernement libre, et surtout lorsqu'on est dans l'opposition, placer sur les questions extérieures toutes les chances de sa fortune, c'est livrer la politique étrangère de son pays, non plus aux caprices d'un seul homme, — qui peuvent quelquefois être sauvés par les prodiges du génie, — mais aux incertitudes ou aux fougues de l'opinion publique, qui compromettrait la meilleure et la plus juste des politiques étrangères, si on lui en laissait l'initiative et la conduite. C'est la plus fatale des méprises, dans un gouvernement représentatif, de choisir les questions étrangères pour champ de bataille de l'opposition. Une politique étrangère demande d'immenses horizons d'espace et de temps pour se déployer; on ne peut la juger équitablement et sû-

Digitized by Google

rement que lorsqu'on la mesure dans son ensemble. L'opinion publique, au contraire, ne saurait en discuter que des actes partiels, isolés, dont il lui est impossible d'apprécier la portée véritable dans un ensemble de combinaisons qui lui échappent. En matière de politique étrangère, le contrôle de l'opposition et du public n'est utile que pour modérer ou réprimer une politique entreprenante et aventureuse; mais faire sortir une opposition et le public de cette attitude d'observation et de réserve, vouloir dicter au gouvernement du pays, au nom d'une opposition et par l'agitation de l'opinion publique, une politique étrangère agressive, hasardée, violente, c'est déchaîner les plus folles tempêtes et se dévouer aux plus tristes naufrages. L'Angleterre en a fait jadis l'expérience; et son histoire donne sur ce point des enseignements dont elle a su elle-même profiter. Les ennemis de Walpole, on a pu le voir récemment dans une belle et savante étude historique publiée par cette *Revue*, les ennemis de Walpole dirigèrent contre la politique extérieure sage, modérée, pacifique de ce ministre tout l'effort de leur opposition : ils passionnèrent l'opinion publique, et ils eurent le malheur de réussir à entraîner leur pays dans une des guerres les plus injustes et les plus désastreuses qu'il ait jamais entreprises. L'Angleterre en a gardé le souvenir : elle a puni d'une impopularité ineffaçable la triste opposition qui détruisit la politique étrangère de Walpole

Mais l'erreur de M. Thiers a été double. Il n'a pu se tromper sur les vraies conditions de la politique étrangère et sur la place qu'il convenait de lui donner dans les préoccupations des partis, sans méconnaître notre situation intérieure et les travaux que la France doit encore accomplir sur elle-même.

M. Thiers a cru qu'en 1836 l'œuvre politique était terminée au dedans et que les questions intérieures étaient finies, cela n'était vrai qu'à moitié. Sans doute il y avait des questions finies et auxquelles il ne fallait plus revenir; mais il y en avait qui étaient à la veille de commencer, qu'il fallait avoir la sagacité de prévoir, la

Digitized by Google

patience d'attendre et le talent de diriger. Nous allons dire un mot sur les unes et sur les autres.

Il y avait des questions finies, c'étaient celles qui touchaient aux fondements de nos institutions politiques et civiles et aux bases de notre nouveau régime. La dynastie et la charte étaient assurées. Les grands pouvoirs publics et les grandes libertés publiques étaient fondés; le mécanisme du gouvernement représentatif était achevé. Il n'y avait plus de doute ni sur le sens de la Charte ni sur les fonctions de la royauté. Le principe du gouvernement des majorités était pour jamais établi. De ce côté il ne restait rien à faire, il ne fallait plus que protéger par une conservation vigilante ce magnifique mécanisme d'un gouvernement libre et le tenir toujours prêt à recevoir l'impulsion des intérêts du pays. Nous le répétons, toutes les questions de cet ordre, celles que M. Thiers appelait encore cette année les questions organiques, étaient et demeurent terminées.

Dès lors il ne pouvait échapper aux moins clairvoyants, que des questions d'un ordre nouveau ne tarderaient point à se produire. Ils n'avaient qu'à considérer l'Angleterre, dont les exemples nous ont fourni tant d'enseignements depuis que nous avons aspiré à une constitution et à un gouvernement libres. Après l'établissement de ses institutions, que de questions intérieures l'Angleterre n'a-t-elle pas vues naître et n'a-t-elle point résolues! Sans doute il reste encore à l'Angleterre des progrès à réaliser que les révolutions nous ont fait accomplir d'un seul coup. Ainsi, l'Angleterre n'est point encore parvenue à l'unité nationale : en France, il n'y a que des Français ; dans le Royaume-Uni il y a encore des Anglais et des Irlandais. Ainsi, dans la constitution sociale et religieuse, le principe d'égalité a encore de nombreuses conquêtes à faire; ainsi l'action du gouvernement n'a point encore pénétré partout où les intérêts d'une bonne administration la réclament. En Angleterre l'esprit de liberté a pris les devants sur le pouvoir; et c'est le progrès politique particulier à ce pays que le pouvoir aille rejoindre

Digitized by Google

la liberté. C'est le contraire en France : chez nous le travail de l'unité nationale, la centralisation et la puissance du gouvernement ont devancé les institutions libres ; le pouvoir a été prêt avant la liberté. Il était donc aisé de prévoir qu'après avoir acquis enfin des institutions libres, le progrès consisterait, en France, à assurer les droits de la liberté sur une multitude de points où le pouvoir dominait seul. En 1836 on ne pouvait voir encore nettement par où commencerait cette œuvre nécessaire ; mais, pour peu que l'on eût réfléchi à la situation, on ne devait point douter que ce travail ne dût commencer bientôt, et il n'était point permis aux esprits sagaces de dire que les questions intérieures étaient terminées, et de nous chercher, comme à un peuple désœuvré, des affaires au dehors pour distraire notre oisiveté.

D'ailleurs il y a pour un peuple une question intérieure qui ne se termine jamais : c'est le développement de ses ressources, le progrès de sa prospérité, l'accroissement de sa richesse ; c'est, pour ainsi dire, la gestion de sa fortune. Or, pour la part que le gouvernement doit prendre à cette œuvre, tout était à faire en 1836, tout est à faire aujourd'hui encore. Là aussi l'Angleterre nous avait donné des exemples que nos luttes politiques nous avaient même empêchés de remarquer. Depuis la paix, le gouvernement et les partis en Angleterre s'étaient appliqués à se rendre compte des forces industrielles et commerciales que le royaume-uni apportait dans la nouvelle ère économique où le monde était entré depuis l'invention de la vapeur et des machines. Le gouvernement et les partis s'étaient appliqués à étudier les besoins du commerce et de l'industrie, à calculer les rapports du mouvement industriel et commercial avec les ressources financières de l'état et avec les intérêts des diverses classes de la communauté. Dès 1826 le gouvernement anglais avait inauguré une politique commerciale, ou, en d'autres termes, introduit des vues d'ensemble et un système général dans le gouvernement des intérêts matériels. Depuis cette époque, il remaniait son budget, ses lois de douane, ses impôts sur les consommations avec assez de précision et de justesse pour

Digitized by Google

amener les résultats qu'il voulait produire sur le développement de l'industrie, du commerce, de la marine et des ressources publiques. En France, lorsque M. Thiers cherchait au dehors des aliments à notre activité politique, rien de semblable n'avait été tenté; nous possédions tous les rouages administratifs nécessaires et même superflus; mais, dans l'ordre des intérêts matériels, nous n'avions encore rassemblé ni les études, ni les vues sur lesquelles se fonde une direction supérieure; nous avions l'administration, nous n'avions pas le gouvernement; nous avions le bras, nous n'avions pas la pensée. Était-ce dans un moment pareil qu'il fallait détourner les regards du dedans de la France pour chercher au dehors des aventures, et construire de belliqueux châteaux en Espagne en promenant le compas sur des cartes militaires?

Mais aujourd'hui est-ce à la malice du gouvernement personnel et à l'embuscade des incompatibilités, deux de ces stériles questions organiques qu'il méprisait à si bon droit en 1836, que M. Thiers compte borner le cercle des questions intérieures? La prochaine session nous l'apprendra, car cette session sera plus décisive pour M. Thiers que pour personne.

Jusqu'à présent, en effet, les erreurs que M. Thiers a commises dans les jugements qu'il a portés sur la situation générale de la France, participaient du caractère accidentel des événements qui les avaient provoquées; elles étaient en quelque sorte passagères et ne le compromettaient pas pour l'avenir. Il n'en serait plus ainsi si M. Thiers avait le malheur de se tromper sur les questions nouvelles qui arriveront cette année aux chambres. Ici, c'est précisément pour un long avenir que M. Thiers devra s'engager; car il s'agira de faire un choix définitif entre des tendances contraires et dont l'antagonisme ne cessera pas de sitôt. Dans toutes les questions où il faut que la France prépare à la liberté une part que le pouvoir ne lui a point encore accordée, il s'agit de savoir si M. Thiers s'opposera au développement légitime de nos institutions libérales, et prendra parti pour les entraves que nous ont

Digitized by Google

léguées les anciens despotismes. Sur les questions de gouvernement des intérêts matériels, il s'agit de savoir si M. Thiers voudra se placer au point de vue le plus élevé et le plus large, s'il se ralliera à un juste milieu libéral, ou bien s'il épousera la cause d'intérêts exclusifs. Il s'agit pour M. Thiers de montrer s'il croit que la mission d'un homme d'état financier se borne à la tâche administrative de la collection des impôts ou du mouvement des fonds, ou bien s'il y attache des idées profondes de gouvernement. Certes, jusqu'à présent nous avons peu de motifs d'espérer que dans ces alternatives M. Thiers se prononce pour les tendances progressives. Tous les antécédents de M. Thiers font présager le contraire. Sur la question de l'enseignement, M. Thiers s'est placé dans le camp le plus opposé au progrès libéral; sur la question commerciale, M. Thiers s'est montré jusqu'à présent prohibitioniste : on a vu dans la dernière session le sans-façon avec lequel il a traité les intérêts de notre marine marchande.

Mais lorsque ces questions, comme cela arrivera bientôt, auront pris la première place dans les préoccupations du pays, M. Thiers persistera-t-il dans ses opinions extrêmes et arriérées ? S'il ne les désavoue point, s'il y demeure fidèle, pourra-t-il retenir dans son parti les membres de l'opposition qui sont sincères et conséquents dans leurs vieilles professions libérales? L'opposition se dissoudra-t-elle ou désertera-t-elle ouvertement le libéralisme ?

On sait que, lors de la première folie de George III, et de la discussion relative à la régence, M. Fox soutint, dans l'intérêt du prince de Galles, des maximes ultra monarchiques, tandis que M. Pitt fut l'avocat des prérogatives du parlement et du pays. Quand M. Fox eut achevé son discours, on rapporte que M. Pitt, joyeux de l'inconséquence de son adversaire, dit à ses voisins en se frottant les mains : « Maintenant *j'ai délibéralisé* (*unwhiged*) M. Fox à jamais. » Le parti conservateur aura peut-être bientôt entre ses mains un moyen plus efficace d'enlever à l'opposition son dernier masque de libéralisme. Il dépend, il est vrai, de M. Thiers de

Digitized by Google

fournir ce moyen au parti conservateur. Il semble que M. Thiers soit frappé de la gravité de la détermination qu'il doit prendre; et, s'il faut regarder comme un symptôme l'attitude embarrassée de ses journaux et l'insignifiance de leur polémique, on dirait que M. Thiers hésite encore et délibère.

*****

Digitized by Google

# DU CARACTÈRE ET DES ÉCRITS

## DE HENRI BEYLE.

---

Qu'est-ce que la postérité? à quelle heure commence-t-elle pour les rares élus dont elle consacre la gloire? — Deux questions fort curieuses à discuter et à résoudre; mais ne manquent-elles pas d'à-propos?

Quand le succès immédiat est le seul but de tant d'ambitions à courte haleine, on risque, je le crains, de n'être pas compris au delà d'un bien petit cercle, si l'on a l'air d'invoquer, pour faire justice des erreurs de notre époque, l'infaillible autorité des jugements de l'avenir. Qui redoute aujourd'hui ce lointain contrôle? Qu'importe l'opinion du public de l'an 2000 à cette foule d'écrivains et de lecteurs dont le goût perverti n'admet point d'autre guide que les préoccupations du moment? Il serait d'ailleurs assez puéril de prétendre imposer à qui ne durera pas un tour de cadran l'intelligent souci du lendemain. Mais les gens de mérite, eux aussi, affectent de paraître insensibles à l'honneur de laisser après eux un nom impérissable. Écoutez-les ils

Digitized by Google

ne veulent pas plus aller à la postérité qu'à l'Académie, et se moquent très-agréablement de l'une et de l'autre. En réalité pourtant, ces épicuriens de la renommée ne se contentent pas de savourer les jouissances de l'heure fugitive; dans l'ivresse des bruyants triomphes, ils n'arrêtent point leurs regards aux murs resplendissants de la salle du banquet. Chez eux l'indifférence est toute de surface, et leur scepticisme ne tient à rien. Ils finissent toujours par se porter candidats au fauteuil lorsqu'ils voient une place vide à l'Institut, et malgré leur affectation de dédain pour les *gens de l'avenir*, comme dit la Boëtie, le rêve de la gloire durable les entraîne plus d'une fois, et sans violence, à travers ces merveilleuses régions du temps, encore voilées par la brume des horizons. Applaudis par leurs contemporains, ils ne peuvent s'imaginer que ces fêtes de la vanité n'auront point d'écho dans la suite des âges; condamnés au contraire, ils en appellent hautement à Philippe à jeun, comme cette femme de la Grèce antique. — Philippe à jeun, c'est la postérité!

Au reste, cet appel suprême ne les empêche pas de trembler au fond du cœur pour le succès définitif de leur cause. L'amour-propre, habile à tout prévoir, se retranche d'avance dans son fort; il assure ses positions en cas d'échec. Qui sait? au lieu d'être infaillible, la postérité agit peut-être par caprice, et la fatalité seule règle ses choix solennels. Voici sur ce sujet le mot d'un homme d'infiniment d'esprit, lequel a fait une œuvre de génie; je parle de Henri Beyle, on pourrait s'y tromper : « Nous écrivons au hasard chacun ce qui nous semble vrai, et chacun dément son voisin. Je vois dans nos livres autant de billets de loterie; ils n'ont réellement pas plus de valeur. La postérité, en oubliant les uns et réimprimant les autres, déclarera les billets gagnants. Jusque-là chacun de nous ayant écrit de son mieux ce qui lui semble vrai, n'a guère de raison de se moquer de son voisin. » Un éditeur intelligent (la chose devient de plus en plus rare) a essayé tout récemment de remplir, à l'égard de Beyle, le rôle de la postérité. Il a mis la main dans l'urne et retiré « les billets gagnants, » ou, pour parler sans figure, il a réimprimé les deux principaux ou-

Digitized by Google

vrages de Beyle, *Rouge et noir, la Chartreuse de Parme*[1]. Est-ce une bonne affaire? Je n'en jurerais pas; c'est du moins une heureuse inspiration.

Beyle ne s'attendait pas à reparaître sitôt. Il avait donné du temps à la postérité pour s'acquitter envers lui : car il savait que le moment de l'exacte justice n'est point le même pour tous les écrivains. Certain d'être apprécié tôt ou tard selon son mérite, il n'avait point sollicité de tour de faveur. Beyle n'était pas de ceux qui, pour arriver plus vite au triomphe, se précipitent sans hésiter du haut de quelque roche bien apparente dans le grand courant des idées générales. Il avait pris le large pour son plaisir, et loin de s'abandonner aux influences dominantes, il résistait de toutes ses forces, tandis que d'autres, portés par le flot, abordaient facilement et glorieusement au port. Les idées générales d'un siècle, proclamées avec éclat dans des livres sympathiques, excitent d'emblée l'enthousiasme universel, et fondent la renommée de l'heureux écrivain qui les a devinées par instinct ou par calcul la veille du jour où elles allaient prendre l'essor toutes seules. Des mouvements nouveaux peuvent survenir, de nouvelles tendances se prononcer. Les grands noms qu'environne une noble popularité n'attendent pas long-temps la consécration solennelle. Parmi les contemporains illustres, il y a tel poète qui reçoit la postérité à son petit lever, et qui de sa fenêtre peut s'incliner devant sa statue. — Je ne nomme personne, plus d'un se fâcherait d'être oublié.

Beyle, je l'ai déjà fait pressentir, comprenait à merveille que de telles félicités ne lui étaient pas réservées. Il disait fort paisiblement : « Je songe que j'aurai peut-être quelque succès en 1860.... On lira la *Chartreuse* en 1880..... » Le nouvel éditeur de la *Chartreuse* a osé devancer le délai prophétique. Je l'en félicite sincèrement, pour mon compte. S'il n'est pas trop tôt pour réimprimer M. de Stendahl, il ne sera pas trop tôt non plus, je l'espère, pour faire une étude approfondie de cet esprit singulier et puissant.

[1] Chez Hetzel, rue Richelieu.

Digitized by Google

## I.

Ce qui frappe d'abord chez Beyle, c'est l'aspect tourmenté de l'*eccentric man* littéraire dont chaque mot, chaque geste mystifiaient le public. Faut-il s'arrêter à ces apparences d'originalité? Décrirai-je curieusement cet homme extérieur? A quoi bon? On s'est déjà trop occupé, je crois, des bizarreries naturelles ou jouées d'un être inquiet, variable et jaloux de ses sentiments intimes comme un diplomate de ses plans secrets démentis sans cesse par la parole et par le fait ostensible. Quelques observations rapides me suffiront, qu'on ne craigne pas les redites.

Supposez une âme ardente, intraitable dans ses amours comme dans ses haines, et soumise à d'impérieux instincts toujours prêts à la jeter dans les hasards de la passion; à cette âme ainsi faite unissez un esprit froid, étendu, sensé, raisonneur, qui se rend tous les jours un compte cruellement exact du ridicule attaché par la société aux caprices des natures d'exception. Que résultera-t-il d'une alliance aussi invraisemblable? Une lutte de tous les instants entre les deux éléments opposés de cette organisation illogique; lutte sérieuse et poignante si rien ne la dénonce aux indifférents, pleine d'accidents comiques si par malheur elle est éclairée un beau matin par quelque lumière indiscrète! Quel moyen alors de rester impénétrable à l'attention obstinée d'un oisif spirituel? Comment ravir à la curiosité banale le spectacle d'un combat où les épisodes risibles ne sauraient manquer? Un être d'un caractère uniforme se réfugiera derrière les hauteurs taillées à pic où se complaît le flegme anglais. Un homme d'un caractère multiple ne se sauvera que par une série indéfinie de contradictions étudiées. Il n'aura pas de peine d'ailleurs à se contredire, à se travestir, car son penchant le pousse à s'éviter soi-même, à rêver une autre existence, une autre nature; il entrerait volontiers dans l'habit de ce passant tranquille, heureux de son sort et enchanté du mouvement général des choses de ce monde. Que ne donnerait-il pas pour

Digitized by Google

se dédoubler? Il se dédouble : un esprit tel qu'il le possède et point d'âme, par exemple, le beau rêve! Alors tout se simplifie, tout s'ordonne; l'existence est un chemin roulant, et l'on a le droit d'atteindre en ce monde jusqu'aux plus hauts sommets du bonheur négatif.

Triste solution d'un si grand problème! Henri Beyle s'y fixe avec une volonté roide; il s'efforce du moins de l'adopter, ou il en fait le semblant. Son esprit tyrannise son âme et la relègue si loin du jour qu'elle n'aura plus de long-temps conscience des réalités humaines; elle s'aigrit dans les ténèbres, elle s'exalte dans la captivité. L'esprit domine et se permet cent folies. Beyle ne sera plus Beyle; il s'appellera Bombet, Schlichtegroll, Lisio Visconti, Cotonnet, Olagnier de Voiron, Stendahl; autant de personnages de théâtre qui trompent le public par une vague ressemblance extérieure! Enlevez l'illusion scénique, et l'homme reparaît au lieu de l'acteur.

Jusqu'ici on a considéré chez Beyle le comédien et non l'homme. On a pris le masque pour la physionomie; et comme ce masque était grimaçant, bizarre, il n'est pas étonnant qu'on ait cherché à le mouler le plus exactement possible. Cela peut être utile à un certain degré, mais il vaut mieux, je pense, tenter de reproduire la vraie figure de l'homme; le caractère réel de l'auteur de la *Chartreuse* offre assez de complications intéressantes pour qu'on néglige les formes artificielles dont il s'est tour à tour revêtu.

Les écrits de Beyle ont donné lieu à la même méprise que son caractère. On n'en a vu que la surface, toute hérissée d'aspérités blessantes; et parmi les œuvres de cette intelligence d'élite, les seules qu'on ait lues généralement ne sont que les essais irréguliers d'une plume dédaigneuse. Aussi Beyle passe-t-il, même dans le monde littéraire où il devrait garder toute sa valeur, pour un homme de talent fort inférieur à beaucoup de gens d'esprit mieux connus, et qui ont sur lui l'avantage d'un style à facettes ou d'une pompeuse phraséologie. Je vais scandaliser une foule de lectrices prétentieuses si j'affirme qu'un livre comme la *Chartreuse de Parme* anéantit par comparaison toute la *Comédie humaine* de

Digitized by Google

M. de Balzac. Mais laissons le chef-d'œuvre de Beyle, prenons un de ses livres de voyage, les *Mémoires d'un touriste*. Qu'y a-t-il de comparable en ce genre, dans notre littérature contemporaine, à ces pages de journal toutes pleines d'observations neuves et profondes? Seraient-ce les *Impressions* de M. Alexandre Dumas? C'est vif, mais léger! Serait-ce le *Rhin* de M. Victor Hugo? Passons. Il y a, je le sais, des phrases toutes faites pour célébrer l'emphase poétique aux dépens de la simplicité, pour exalter l'analyse chimique d'une passion ou d'un caractère au mépris de l'observation puissante et calme de la nature humaine. Mais il s'agit bien de phrases vraiment quand on entreprend de fixer le mérite d'un écrivain dont toute la poétique se résume par ces mots : « Penser et sentir! »

Dans la biographie la plus exacte de Beyle, on ne peut que glaner çà et là quelques traits significatifs. Le reste est sans importance, et cela se conçoit aisément. Que seraient les plus attrayantes scènes des *Confessions* de Jean-Jacques si elles n'étaient racontées par lui-même? L'histoire d'un homme d'action, d'un grand capitaine, par exemple, conserve toujours un vif intérêt quel que soit l'historien. Il n'en est pas ainsi, tant s'en faut, de celle d'un écrivain qui a vécu surtout par l'esprit et par le cœur. La vie morale est presque tout en ce cas; les faits extérieurs n'ont point de valeur absolue, et je ne vois aucun inconvénient à les négliger lorsqu'ils ne sont point la cause ou le résultat d'une idée, d'un sentiment, d'une passion. Beyle n'a pas trouvé dans son orgueil, comme Jean-Jacques, la patience d'écrire ses Mémoires, il en a eu seulement le projet. Quelques notes recueillies par un ami, M. Colomb, témoignent de cette intention malheureusement abandonnée. Tels qu'ils sont restés, ces feuillets épars griffonnés à la hâte renferment des révélations précieuses sur le caractère de Beyle. Ils donnent la clef de certaines énigmes mal comprises et fournissent les moyens d'interpréter sûrement le sens de tant d'œuvres diverses où l'auteur a souvent écrit le contraire de ce qu'il pensait. Nous consulterons avec soin, pour arriver à la connaissance parfaite du caractère de Beyle, tous les aveux, directs

Digitized by Google

ou indirects, qu'il a laissés échapper. Quant à la trace matérielle de sa vie, nous ne nous en inquiéterons pas plus qu'il ne s'en inquiétait lui-même. M. Colomb a beau dire, titres en main, que son ami naquit de ce côté des Alpes dans une province française; nous sommes assez disposé, pour notre compte, à prendre au sérieux l'épitaphe de notre auteur, qui recommanda de graver sur sa tombe ces simples mots :

ARRIGO BEYLE
MILANESE
SCRISSE
AMO
VISSE
ANN. LIX. M. II
MORI IL XXIII MARZO
M. D. CCC. XLII

Oui, sans doute, Henri Beyle est Italien, Henri Beyle est Milanais, fallût-il détourner pour cela le cours de l'Isère vers le Pô et regarder le Dauphiné comme une dépendance de la Lombardie. L'Italie est sa patrie d'adoption, Milan la ville italienne où il a passé ses plus heureux jours. C'est là que, dans la maison du comte Porro ou dans la loge de M. Lodovico de Brême au théâtre de la Scala, il rencontrait Byron, Pellico, madame de Staël, Dawis, Brougham, Schlegel. D'abord soldat de l'armée républicaine dans ces vastes plaines de la vieille Gaule cisalpine, plus tard attaché à l'administration de M. Pétiet, gouverneur de Milan, il revint se fixer dans ce beau pays en artiste, en oisif, lorsque les événements de 1814 eurent brisé sa carrière. La plupart de ses ouvrages ont pour sujet l'Italie. Il suffira de citer *Rome, Naples et Florence*, les *Promenades dans Rome*, l'*Histoire de la Peinture en Italie*, *la Chartreuse de Parme*, la *Vie de Rossini*, et même le livre de l'*Amour*, car, selon lui, l'amour est un phénomène qui ne se développe complétement que dans le pays où l'oranger fleurit en pleine terre. — Il y a dans je ne sais plus quel opéra-buffa un personnage qui

Digitized by Google

arrive à Vicence et à qui l'on demande d'où il vient : « *Vengo adesso di cosmopoli;* » telle est la réponse du personnage. Cet homme-là ressemble beaucoup à Beyle, vrai cosmopolite, ayant seulement une patrie de choix, et cette patrie, c'est l'Italie. Dans l'une des notes recueillies par M. Colomb, nous lisons les lignes suivantes : « J'ai eu un lot exécrable de sept à dix-sept ans; mais, depuis le passage du mont Saint-Bernard, je n'ai plus eu à me plaindre du destin. » C'est à dix-sept ans, en effet, qu'il entre en Italie. Il faut lui laisser raconter son départ de Genève; cela ressemble à un chapitre de la vie de Fabrice, le héros de *la Chartreuse de Parme :* « Mon cheval, qui n'était pas sorti de l'écurie depuis un mois, au bout de vingt pas s'emporte, quitte la route et se jette vers le lac dans un champ planté de saules. Je mourais de crainte, mais le sacrifice était fait; les plus grands dangers n'étaient pas capables de m'arrêter; je regardais les épaules de mon cheval, et les trois pieds qui me séparaient de terre me semblaient un précipice sans fond; pour comble de ridicule, je crois que j'avais des éperons. Mon jeune cheval fringant galopait donc au hasard au milieu de ces saules, quand je m'entendis appeler : c'était le domestique sage et prudent du capitaine Burelviller qui, enfin, en me criant de retirer la bride et s'approchant, parvint à arrêter le cheval, après une galopade d'un quart d'heure au moins dans tous les sens. Il me semble qu'au milieu de mes peurs sans nombre, j'avais celle d'être entraîné dans le lac. Que me voulez-vous? dis-je à ce domestique quand enfin il eut pu calmer mon cheval. — Mon maître désire vous parler. Aussitôt je pensai à mes pistolets; c'est sans doute quelqu'un qui vient m'arrêter. La route était couverte de passants, mais toute ma vie *j'ai vu mon idée et non la réalité, comme un cheval ombrageux*, me disait dix-sept ans plus tard M. de Tracy. Je reviens fièrement au capitaine, que je trouvai obligeamment arrêté sur la grande route. Que me voulez-vous, monsieur? lui dis-je m'attendant à faire le coup de pistolet. Le capitaine, d'un air narquois et fripon, n'ayant rien d'engageant, bien au contraire, m'explique qu'en passant la porte de Cornavin on lui avait dit : Il y a là un jeune homme qui s'en va à l'armée sur

Digitized by Google

ce cheval et qui n'a jamais vu l'armée, ayez la charité de le prendre avec vous pour les premières journées. M'attendant toujours à me fâcher et pensant à mes pistolets, je considérais le sabre droit et immensément long du capitaine Burelviller, qui, ce me semble, appartenait à l'arme de la grosse cavalerie, habit bleu, boutons et épaulettes d'argent. Je crois que, pour comble de ridicule, j'avais un sabre; même en y pensant, j'en suis sûr. Autant que je puis en juger, je plais à ce M. Burelviller, qui peut-être avait été chassé d'un régiment et cherchait à se raccrocher à un autre. M. Burelviller répondait à mes questions et m'apprenait à monter à cheval; nous faisions l'étape ensemble, allions prendre ensemble notre billet de logement, et cela dura jusqu'à Milan. Comme le sacrifice de ma vie à ma fortune était fait et parfait, j'étais excessivement hardi à cheval, mais hardi en demandant toujours au capitaine Burelviller : Est-ce que je vais me tuer? Heureusement mon cheval était suisse, pacifique et raisonnable comme un Suisse; s'il eût été romain et traître, il m'eût tué cent fois. Le capitaine s'appliqua à me former en tout, et il fut pour moi, de Genève à Milan, pendant un voyage à quatre à cinq lieues par jour, ce qu'un excellent gouverneur doit être pour un jeune prince. Notre vie était une conversation agréable, mêlée d'événements singuliers et non sans quelque petit péril : par conséquent impossibilité de l'apparence la plus éloignée de l'ennui. Je n'osais dire mes chimères en parlant littérature à ce roué de vingt-huit ou trente ans, qui paraissait le contraire de l'émotion. Dès que nous arrivions à l'étape, je le quittais, je donnais l'étrenne à son domestique pour bien soigner son cheval, puis j'allais rêver en paix. »

Ce charmant voyage ne vous semble-t-il pas un vrai début dans la vie? Jusque-là le compagnon improvisé du capitaine Burelviller avait en effet peu vécu; sa première échappée de jeune homme le conduisait, par un heureux concours de circonstances, au milieu des périls glorieux de la campagne de 1800; le siècle s'ouvrait par des prodiges, c'était un beau moment pour s'abandonner *au long espoir, aux vastes pensées,* aux songes d'avenir les plus enivrants. On respirait l'enthousiasme dans cette atmosphère d'Italie toute

Digitized by Google

frémissante de coups de canon. Beyle avait l'âme pleine de ces impressions généreuses. Déjà pourtant on peut entrevoir en quoi il diffère de la plupart des jeunes gens de cette époque, cerveaux enflammés d'où chaque sensation déborde en bruyantes démonstrations extérieures. La nature du *cheval ombrageux* se trahit. Cette dédaigneuse réserve à l'égard du capitaine Burelviller deviendra, chez Beyle, un trait de caractère indélébile. En avançant dans la vie, au lieu de s'effacer au contact de l'expérience, une disposition de ce genre, quand elle résulte des habitudes du premier âge, envahit peu à peu et soumet entièrement les forces libres de la volonté. Il en devait être ainsi chez Beyle, en qui l'influence d'une éducation solitaire avait encore assombri le type du tempérament dauphinois. Ce type, dont il offre une image exagérée, voici comme il le décrit lui-même : « Le Dauphinois a une manière de sentir à soi, vive, opiniâtre, raisonneuse, que je n'ai rencontrée dans aucun pays. A Valence sur le Rhône, la nature provençale finit ; la nature bourguignonne commence à Valence et fait place, entre Dijon et Troyes, à la nature parisienne, polie, spirituelle, sans profondeur, en un mot songeant beaucoup aux autres. La nature dauphinoise a une ténacité, une profondeur, un esprit, une finesse que l'on chercherait en vain dans la civilisation provençale et dans la bourguignonne ses voisines. Là où le Provençal s'exhale en injures atroces, le Dauphinois réfléchit et s'entretient avec son cœur. » Ces vertus, ou, si l'on veut, ces défauts du terroir, Beyle les avait eu naissant.

S'il avait quitté le pays de bonne heure, s'il avait seulement, pendant les années où l'on ne raisonne pas encore, subi l'influence de l'éducation en commun, le fond résistant de la nature dauphinoise, ce terrain primitif d'une si remarquable densité, aurait bientôt disparu sous de nouvelles formations graduellement amenées par le temps et les circonstances. Les parents de Beyle élevèrent une barrière entre l'enfant et le monde extérieur. Privé de sa mère à l'âge de sept ans, négligé par son père, il tomba sous l'autorité d'une vieille fille, mademoiselle Séraphie, sa grand'-tante, qui le détestait. Il fut élevé dans une maison triste, où la

Digitized by Google

vieillesse dominait, par des précepteurs ecclésiastiques dont l'humeur austère était aigrie par la persécution. De cette ennuyeuse période de sa vie, Beyle n'a gardé dans sa mémoire qu'une seule image attrayante, celle des soirées d'été, de sept à neuf heures et demie, qu'il passait sur la terrasse de son grand-père, M. Gagnon. « Cette terrasse, dit-il, formée par l'épaisseur d'un mur nommé *Sarrazin*, mur qui avait quinze ou dix-huit pieds de largeur, avait une vue magnifique sur la montagne de Sassenage. Là, le soleil se couchait, en hiver, sur le rocher de Voreppe. Mon grand-père fit beaucoup de dépenses pour cette terrasse, qu'il fit garnir des deux côtés de caisses de châtaignier, dans lesquelles on cultivait un nombre infini de fleurs odorantes. Tout était joli et gracieux sur cette terrasse, théâtre de mes principaux plaisirs pendant dix ans. »

Une journée de bonheur pour cet enfant entouré de vieillards, ce fut celle qui vit son départ pour l'*École centrale*, où il allait enfin rencontrer de jeunes amis partageant ses goûts et ses désirs. Sa première impression fut une surprise douloureuse : « Tout m'étonnait dans cette liberté tant souhaitée et à laquelle j'arrivais enfin. Les charmes que j'y trouvais n'étaient pas ceux que j'avais rêvés ; ces compagnons si gais, si aimables, si nobles, que je m'étais figurés, je ne les trouvais pas, mais à leur place des polissons très-égoïstes. Ce désappointement, je l'ai eu à peu près dans tout le courant de ma vie. Je ne réussissais guère auprès de mes camarades; je vois aujourd'hui que j'avais alors un mélange fort ridicule de hauteur et de besoin de m'amuser. Je répondais à leur égoïsme le plus âpre par mes idées de noblesse espagnole ; j'étais navré quand dans leurs jeux ils me laissaient de côté. »

Il y a dans ces lignes un sentiment de réalité qui saisit et qui frappe. On comprend ces malheurs très-sérieux de l'écolier, on pardonnera d'autant mieux l'amertume de l'homme. Les ennuis de la solitude, la société de personnes graves appesantissent le corps et l'esprit d'un enfant. Il s'habitue à marcher, à parler, à réfléchir, à écouter comme ses vénérables modèles. Point de jeux pour développer l'énergie et la souplesse de ces membres délicats ; point de compagnons avec qui folâtrer, courir, crier et rire aux éclats

Digitized by Google

du matin au soir. Ce front si pur se ride et se contracte; le regard oblique et sournois prend un air de sauvagerie; les lèvres boudent; il s'assied, dans la veillée, au coin du feu, et tisonne en poussant de grands soupirs comme son aïeul. C'est un nain de quarante ans, sans grâce et sans gaieté. Que ce pauvre petit être soit tiré soudainement de sa prison et jeté au milieu d'une joyeuse fourmilière d'écoliers, aussitôt mille sentiments divers se disputent sa jeune âme. Le spectacle de ces joies turbulentes le transporte, l'enivre, et pourtant il n'ose s'y mêler. Un excès de timidité le rend ridicule. S'il s'aperçoit de son malheur et que, par un effort de volonté, il arrive à faire un premier mouvement au sein de cette folle agitation du collége, il déplace lourdement son petit corps et s'en va trébucher dans la mêlée joyeuse. Qui le relèvera? Personne. Les sourdes rancunes s'amassent, gonflent dans ce noble cœur d'une sensibilité infinie. On n'a pas voulu de son amitié de sauvage, exigeante et jalouse comme une vraie passion; il n'a pas même le plaisir de voir ses gros ressentiments pris au sérieux. Dans cette foule étourdie lui seul réfléchit, lui seul est un personnage gourmé, veillant avec une âpre attention aux intérêts de sa dignité précoce. Dédaigneux et dédaigné, sa seule ressource dans ses dégoûts, la seule vengeance possible pour lui, c'est l'étude, mais l'étude dévorante, enragée, qui escalade la place d'honneur comme une forteresse, y plante un insolent drapeau, et s'y loge à tout jamais derrière un rempart inexpugnable. Encore la solitude! Et la solitude avec une sorte de gloire, c'est-à-dire avec l'envie pour unique perspective. Ce héros de collége entre dans le monde avec une pédanterie de jeune savant. D'aimables ignorants le bafouent pour un geste ou pour un mot maladroit, l'esprit de réplique lui manque, il balbutie, s'indigne et quitte en grondant les salons maudits où il jure de ne plus remettre le pied.

Ceci est vrai de beaucoup d'enfants mal dirigés, dont l'éducation véritable, j'entends l'éducation sociale, se fait trop tard ou ne peut plus se faire après une funeste déviation. Beyle était dans ce cas. L'existence de l'*École centrale* ne lui fut pas bonne : il eut beau, à force d'application, enlever tous les premiers prix, devenir la

Digitized by Google

fois le roi de la grammaire et des mathématiques, cette gloire classique ne le sauva point, à Paris, des épigrammes de ses protecteurs. « Voilà donc ce brillant humaniste qui a remporté tous les prix dans son endroit! » s'écria M. Daru, à qui le jeune Beyle avait été recommandé. De son côté, Beyle se livrait aux amères réflexions. « C'était donc là ce Paris que j'avais tant désiré! L'absence de montagnes et de bois me serrait le cœur. Les bois étaient intimement liés à mes rêveries d'amant tendre et dévoué, comme dans l'Arioste. Tous les hommes me semblaient *prosaïques* et plats dans les idées qu'ils avaient de l'amour et de la littérature. Je me gardai de faire confidence de mes objections contre Paris. Ainsi, je ne m'aperçus pas que le centre de Paris est à une heure de distance d'une belle forêt, séjour des cerfs sous les rois. Quel n'eût pas été mon ravissement, en 1800, de voir la forêt de Fontainebleau, où il y a quelques petits rochers en miniature; les bois de Versailles, Saint-Cloud, etc.! Probablement j'eusse trouvé que ces bois ressemblaient trop à un jardin. . . . . Quand je m'ennuyais dans un salon, j'y manquais la semaine d'après et je n'y reparaissais qu'au bout de quinze jours. Avec la franchise de mon regard et l'extrême malheur de prostration de forces que l'*ennui* me donne, on voit combien je devais avancer mes affaires par ces absences. D'ailleurs je disais toujours d'un sot : *c'est un sot*. Cette manie m'a valu un monde d'ennemis. »

Qui eût pu deviner alors qu'un jour Beyle devait être l'un des causeurs les plus spirituels des salons parisiens? Tout homme intelligent, réellement animé du feu de la vocation littéraire, va droit à Paris comme le fer à l'aimant. C'est la patrie du désir — et de ce désir tout-puissant qui, pareil à la foi, transporte les montagnes. On y viendrait à pied, s'il le fallait, en doublant les étapes, du dernier vallon des Pyrénées ou des Alpes françaises, quand la jeunesse réchauffe cette noble curiosité de la gloire dont le germe remue au fond de tous les esprits bien nés. Ce voyage, quelque long qu'il soit, est toujours délicieux; l'illusion qui vous sourit dans les vagues lointains du paysage, à chaque tournant du chemin, semble aplanir la route et l'étendre sous vos pas comme un ruban magique. Il n'y a

Digitized by Google

point de poussière, il n'y a point de boue, il n'y a point de pierre roulante où vous puissiez trébucher. Le soleil brille dans l'azur, ou la douce lueur des étoiles descend mollement sur la nature endormie. Entre l'aube et le crépuscule il n'y a plus qu'un trait lumineux, tant les heures s'empressent de sauter insouciantes dans les profonds abîmes du temps! Vous arrivez, l'illusion disparaît et vous laisse seul avec vous-même dans l'immense ville. Six mois d'incertitudes, de doutes, de vaines espérances et de noir ennui, c'est déjà trop d'infortune pour de jeunes courages sans patience. Paris devient insupportable, odieux; on le déteste avec toute l'énergie d'un amour impuissant retombé sur lui-même et qui, rebondissant par la douloureuse élasticité naturelle aux grandes passions, s'est tourné en haine féroce. Partez alors, éloignez-vous, livrez-vous aux hasards de l'activité matérielle et vagabonde si l'occasion vous en est offerte, endossez le harnais et battez-vous sur tous les champs de bataille de l'Europe, si vous avez le bonheur de voir la guerre héroïque, à cheval, l'épée nue, franchissant au galop les frontières des empires comme les petites haies verdoyantes d'un jardin. Plus tard, quand le vaste silence de la paix aura couvert le dernier écho de ce grand fracas, vous rêverez encore de Paris dans une retraite écartée, vous y reviendrez avec délices après quelque temps de repos : car la vie intelligente, avec ses belles franchises, est là et point ailleurs!

Notre volontaire de 1800 éprouva toutes ces alternatives. Entraîné dans le tourbillon de l'époque impériale, il donna sa démission de Français en 1814 : il alla revoir Milan, sa patrie d'adoption, comme nous l'avons déjà dit; mais il finit par revenir à Paris, où les luttes littéraires allaient s'engager. Il eut de l'esprit, nous dit-il, vers 1826, et « dès lors (nous citons ses propres paroles) les épigrammes arrivèrent en foule et des *mots qu'on ne peut plus oublier*, me disait cette bonne madame M..... » Ce moment fut sans doute celui où s'établit le mieux sa réputation de causeur. Beyle avait transformé vingt fois, depuis vingt ans, l'enveloppe de cet être maussade que M. Gagnon avait envoyé, un beau jour, de l'*École centrale* de Grenoble à M. Daru. Il avait pris des

Digitized by Google

leçons de Larive et de Dugazon pour effacer chez lui les derniers restes de l'accent dauphinois. Ce malheureux accent avait disparu, mais non point cette nature dauphinoise dont il avait été longtemps le signe manifeste. Beyle avait encore, en fait de salons, ses ombrages et ses antipathies d'autrefois; seulement, comme l'expérience lui était venue, il raisonnait ses aversions et les rangeait par numéro d'ordre. « Un salon de provinciaux enrichis et qui étalent du luxe est ma bête noire. Ensuite vient un salon de marquis et de grands-cordons de la Légion-d'Honneur, qui étalent de la morale. Pour moi, quand je vois un homme se pavanant dans un salon (comme M. le comte, de fraîche date, de S.... par exemple) avec plusieurs ordres à la boutonnière, je suppute involontairement le nombre infini de bassesses, de platitudes et souvent de noires trahisons qu'il a dû accumuler pour en avoir reçu tant de certificats..... Un salon de huit ou dix personnes aimables, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi, est l'endroit du monde où je me trouve le mieux. Là, dans mon centre, j'aime infiniment mieux entendre parler un autre que de parler moi-même. Volontiers je tombe dans le silence du *bonheur*, et si je parle, ce n'est que pour payer mon *billet d'entrée*. » Il me semble que le *centre* de Beyle devait être un salon français où l'on causait en italien, peut-être un salon italien où l'on causait en français.

Je n'ai pas encore dit un mot de ses ouvrages. L'écrivain s'est développé un peu tard chez Beyle. Il m'a paru intéressant, avant d'entrer dans son histoire littéraire, de recueillir et de commenter les fragments éparpillés d'une autobiographie malheureusement remplie de lacunes. C'était la préface naturelle, ou, si l'on veut, le premier chapitre de cette étude. On me rendra, je l'espère, ce bon témoignage que je n'ai pas cherché à égarer l'attention du lecteur dans un labyrinthe de détails insignifiants. Ceux qui tiennent à une biographie minutieusement exacte, à un compte rendu jour par jour des moindres événements de la vie de Beyle, voudront bien recourir à la notice très-substantielle de M. Colomb, et me pardonner de n'avoir cherché à satisfaire que la plus noble part de

Digitized by Google

leur curiosité. Pour bien comprendre l'écrivain, il fallait avoir une vue aussi nette que possible de la nature de l'homme. Dans l'examen de ses écrits je demande aussi la permission de résumer plus que d'analyser, de ne toucher qu'aux faits essentiels en négligeant les particularités épisodiques. Si je voulais être complet de tout point, un article de quelques pages ne me suffirait pas, j'écrirais un volume. Le sujet en vaudrait la peine, mais qui me saurait gré de l'avoir prise? Je renonce donc à l'ordre chronologique dans cet examen, trop de longueurs arrêteraient ma plume; le seul moyen de les éviter serait, je crois, d'adopter une de ces divisions logiques et claires dont l'effet naturel est de limiter à la fois le critique et le lecteur.

Les écrits de Beyle se divisent naturellement en deux groupes : d'un côté les fantaisies d'artiste, une vingtaine de petits volumes; de l'autre ses œuvres sérieuses, ses vrais titres d'écrivain, *Rouge et noir, la Chartreuse de Parme.*

## II.

Un grand artiste, selon l'opinion de Beyle, se compose de deux choses, une âme tendre, exigeante, passionnée, dédaigneuse, et un talent qui s'efforce de plaire à cette âme et de lui donner des jouissances en créant des beautés nouvelles.

Il est à remarquer que la littérature contemporaine est encombrée d'artistes, je ne dis pas de grands artistes; les écrivains, dans le sens exact du mot, sont rares, et cette observation explique très-bien les exagérations du mouvement romantique de la restauration. Beyle fut un des premiers sur la brèche quand on attaqua, pour la démolir de fond en comble, la vieille cité des classiques de l'empire. On le vit parmi les assaillants, mais à l'écart des groupes tumultueux où les fanfaronnades burlesques déparaient les plus brillants courages. Il combattit seul, pour son propre compte, pour se *plaire à lui-même*, et cet isolement s'explique par son caractère ombrageux, qui montrait en cette occasion son bon côté,

Digitized by Google

l'horreur des coteries, du charlatanisme en commun, et des pratiques sans noblesse de ces associations qui ont pour principe capital : « Aidons-nous, le ciel nous aidera. » Beyle ne se rangea sous aucune bannière ; il ne salua point de chef, et renonça de son plein gré au dividende de popularité qui eût pu lui revenir en entrant dans les sociétés d'assurance littéraires. Son pamphlet si vif, *Racine et Shakspeare*, alla chercher d'emblée le public. Je me trompe, il fit un détour. Avant de passer à l'imprimerie, le manuscrit prit la poste, arriva à Chavonnières, et revint ensuite à Paris avec l'approbation d'un vigneron tourangeau dont le suffrage avait bien quelque importance, le suffrage de Paul-Louis Courier! Le manifeste joyeusement célèbre de M. Auger, parlant au nom de l'Académie française, ne tarda pas à paraître. L'auteur de *Racine et Shakspeare* répliqua par une seconde brochure écrite de verve comme la première, et laissant jaillir de plus toutes les étincelles d'une passion en flamme. Le succès fut joli ; succès de pamphlet, c'est tout dire! Aujourd'hui encore ces pages animées gardent un certain air victorieux ; elles plaisent par je ne sais quelle vive allure de cavalerie légère abordant au galop, le pistolet au poing, une troupe d'infanterie pesante et délabrée. Feu! feu! Le bras s'allonge, l'éclair brille, on entend des cris piteux d'académiciens tombant embarrassés dans leur cuirasse antique, et M. Auger tout le premier s'en va mordre la poussière. Ses deux coups tirés, notre cavalier tourne bride sans se soucier du prix de la victoire. Le mépris des vainqueurs devait plus tard égaler chez lui le mépris des vaincus. Beyle avait parlé de cette guerre avant de s'y engager; il en dit quelques mots aussi quand la querelle fut vidée et le champ libre. Ces réflexions, faites de sang-froid, sont bonnes à citer comme contraste aux lignes violentes de *Racine et Shakspeare*.

D'abord une anecdote, forme d'argument appropriée au goût de Beyle, toujours conteur spirituel même quand il a le droit de soutenir sa thèse avec un peu de pédanterie, travers commun à toutes les écoles. « L'aimable Donézan disait hier : Dans ma jeunesse et jusque bien avant dans ma carrière, puisque j'avais cinquante



Digitized by Google

ans en 1789, les femmes portaient de la poudre dans leurs cheveux. Je vous avoue qu'une femme sans poudre me fait répugnance. La première impression est toujours celle d'une femme de chambre qui n'a pas eu le loisir de faire sa toilette.... Voilà la seule raison contre Shakspeare et en faveur des unités.... Les jeunes gens ne lisant que La Harpe, le goût des grands toupets poudrés comme ceux que portait la feue reine Marie-Antoinette, peut encore durer quelques années. » Il ajoute ailleurs sur un ton légèrement paradoxal : « Quelle excellente source de comique pour la postérité! les La Harpe et les gens de goût français régentant les nations du haut de leur chaire, et prononçant hardiment des arrêts dédaigneux sur leurs goûts divers, tandis qu'en effet ils ignorent les premiers principes de la science de l'homme. De là l'inanité des disputes sur Racine et Shakspeare.... Si le savant a le génie de Montesquieu il pourra dire : « Le climat tempéré et la monarchie » font naître des admirateurs pour Racine; l'orageuse liberté et » les climats extrêmes produisent des enthousiastes à Shaks- » peare.... » Mais Racine ne plût-il qu'à un seul homme, tout le reste de l'univers fût-il pour le peintre d'*Othello*, l'univers entier serait ridicule s'il venait dire à un tel homme, par la voix d'un petit pédant vaniteux : Prenez garde, mon ami, vous vous trompez, vous donnez dans le mauvais goût, puisque vous aimez mieux les petits pois que les asperges, tandis que moi j'aime mieux les asperges que les petits pois. »

Veut-on voir maintenant le revers de la médaille? Beyle garde toujours son franc-parler :

« Les romantiques étaient presque aussi ridicules que les La Harpe, leur seul avantage était d'être persécutés. Dans le fond ils ne traitaient pas moins la littérature comme les religions, dont une seule est la bonne.... leur vanité voulait détrôner Racine.... Ils n'avaient qu'un nom pour eux, dont ils abusaient; mais ils ne voyaient pas d'assez haut les civilisations pour sentir que Shakspeare n'est qu'un diamant incompréhensible qui s'est trouvé dans les sables... Cependant la cause des romantiques était si bonne qu'ils la gagnèrent. Ils furent l'instrument aveugle d'une grande révolution,

Digitized by Google

ils n'eurent jamais d'yeux pour voir ce qu'ils frappaient ni ce qu'il fallait mettre à la place. » Je dois citer aussi un passage sur la *couleur locale*, grand mot d'alors qui sonne creux aujourd'hui : « Une glace ne doit pas faire remarquer sa couleur, mais laisser voir parfaitement l'image qu'elle reproduit. Les professeurs d'athénée ne manquent jamais la petite remarque ironique sur la bonhomie de nos ancêtres, qui se laissaient émouvoir par des Achille et des Cinna à demi cachés sous de vastes perruques. Si ce défaut n'avait pas été remarqué, il n'existait pas. » Ce n'est qu'une boutade, mais sensée, pleine de justesse, et perçant à jour les gros sophismes amoncelés par les romantiques.

Beyle se séparait sur beaucoup de points des doctrines formulées et appliquées par les poètes de l'école moderne. Il détestait l'emphase qui plaît aux lyriques (Beyle disait : *qui plaît aux femmes de chambre*); l'exagération, la prose poétique lui étaient odieuses. Il s'était battu à l'armée contre un officier enthousiaste de la « cime indéterminée des forêts, » expression de Châteaubriand. Qu'on nous permette de citer encore, aucun raisonnement ne saurait remplacer les franches déclarations de cet esprit indépendant : « Si j'ai eu un soin constant, c'est de ne rien *exagérer par le style* et d'éviter avant tout d'obtenir quelque effet par une suite de considérations et d'images d'une chaleur un peu forcée et qui font dire à la fin d'une période : Voilà une belle page. D'abord, entré fort tard dans le champ de la littérature, le ciel m'a tout à fait refusé le talent de parer une idée et d'exagérer avec grâce; ensuite, à mes yeux, il n'y a rien de pire que l'exagération dans les intérêts tendres de la vie. On obtient un effet d'un moment, qui, un quart d'heure après, crée un sentiment de répugnance; et le lendemain on ne reprend pas le livre, on se dirait presque : je n'ai pas assez de vivacité dans le cœur aujourd'hui pour me plaire à être trompé avec esprit... Partout où j'ai rencontré une idée susceptible de donner une période à chute brillante, j'ai diminué ce qui me semblait la vérité, pour que le petit plaisir du moment ne causât pas méfiance et dégoût un quart d'heure après... J'ai vingt fois quitté les livres d'un des hommes [illegible] la France ait pro-



BIBLIOTHÈQUE ROYALE SEINE

Digitized by Google

duits, je me disais : ce n'est qu'un rhéteur. N'ayant pas la plus petite étincelle de sa rare éloquence, j'ai surtout cherché à éviter le défaut qui me rend Rousseau illisible. »

Cette préoccupation va si loin chez notre auteur, qu'avant de se mettre au travail, il lit chaque matin deux ou trois pages du Code civil afin de prendre le ton et de ne pas se jeter hors du naturel. « Je fais tous les efforts possibles pour être sec : je veux imposer silence à mon cœur, qui croit avoir beaucoup à dire; je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité. » Avec de telles idées, on conçoit qu'il demande à être délivré pour une bonne fois de l'inutile phraséologie des écrivains du genre descriptif (l'abbé Delille, madame de Staël, etc.). Ce n'est pas que Beyle proscrive systématiquement la description; il l'admet quand elle est nécessaire, mais avec certaines restrictions fort bien entendues selon nous. Plus d'un écrivain d'ailleurs a compris cette question comme lui : l'auteur de *Waverley*, par exemple. « Comme Rossini prépare et soutient ses chants par l'harmonie, de même Walter Scott prépare et soutient ses dialogues et ses récits par des descriptions. Voyez dès la première page d'*Ivanhoe* cette admirable description du soleil couchant qui darde des rayons déjà affaiblis et presque horizontaux au travers des branches les plus basses et les plus touffues des arbres qui cachent l'habitation de *Cedric le Saxon*. Ces rayons déjà pâlissants tombent au milieu d'une éclaircie de cette forêt sur les habits singuliers que portent le fou Wamba et Gurth le gardeur de porcs. L'homme de génie écossais n'a pas encore achevé de décrire cette forêt éclairée par les derniers rayons d'un soleil rasant et les singuliers vêtements des deux personnages, peu nobles assurément, qu'il nous présente contre toutes les règles de la dignité, que nous nous sentons déjà comme touchés par avance de ce que ces deux personnages vont se dire. Lorsqu'ils parlent enfin, leurs moindres paroles ont un prix infini. Essayez par la pensée de commencer le chapitre et le roman par ce dialogue non préparé par la description, il aura perdu presque tout son effet. » Quant à lui, sa règle invariable consiste à « ne parler des

Digitized by Google

aspects touchants de la nature que quand son cœur lui laisse assez de sang-froid pour les remarquer et en jouir. » Ces principes bien établis annoncent un écrivain jaloux de se contenir dans les limites de son art. On peut compter d'avance qu'il n'empruntera ses effets ni à la peinture, ni à la sculpture, ni à la musique; modes absurdes, trop souvent adoptées par la littérature de ce temps-ci.

Beyle a d'autant plus de mérite à se préserver de ces influences, qu'en véritable artiste méridional, en fils adoptif de la terre italienne, il court d'instinct aux musées, aux théâtres lyriques avant de compléter ses études littéraires. Quand il rassemble avec un goût passionné les matériaux de la *Vie de Rossini*, des *Promenades dans Rome*, de l'*Histoire de la peinture en Italie*, de *Rome, Naples et Florence*, on ne s'attend guère à voir éclater plus tard, dans les ouvrages de ce *dilettante* homme d'esprit, les qualités des grands romanciers. Quelle jouissance littéraire vaudra jamais pour lui le plaisir de contempler une belle toile du Corrége ou d'entendre une charmante mélodie de Cimarosa! Estimera-t-il quelque jour un chef-d'œuvre de poésie à l'égal d'une statue de Michel-Ange? Non, il a dans le cœur toutes les fibres de l'artiste, et la littérature lui semblera toujours la plus froide expression des rêves de l'imagination humaine. Peut-être fera-t-il quelques excursions de fantaisie dans le domaine des lettres, mais à coup sûr il ne tentera point de s'y établir définitivement. Laissez-le donc tout entier à ses études de prédilection et permettez lui de ne prendre la plume que pour exprimer ses impressions d'artiste.

Un caractère commun se distingue au premier coup d'œil dans toutes les productions émanées de cette source d'inspiration. Beyle porte dans ses jugements un caprice, une intolérance, un mépris de l'opinion générale exagérés à dessein pour irriter chez le lecteur de la classe moyenne cette paisible conscience façonnée par l'habitude, cette intelligence médiocre toute peuplée d'idées de convention. Il proclame à haute voix, en haine des instincts moutonnjers de la foule, la souveraineté du jugement individuel. C'est une bonne fortune pour lui que de trouver un sot préférant Boucher au Corrége et Mignard à Michel-Ange. Cela lui permet de



Digitized by Google

parler ainsi du plus grand peintre de l'école flamande : « Ce matin, par un beau soleil, je passais devant une boucherie très-proprement tenue, située en plein midi sur la place Bellecour; des morceaux de viande bien fraîche étaient étalés sur des linges très-blancs. Les couleurs dominantes étaient le rouge-pâle, le jaune et le blanc. Voilà le ton général d'un tableau de Rubens, ai-je pensé. » Si vous vous étonnez d'une telle bizarrerie d'opinion, il répondra que la préférence dégagée de tout jugement accessoire et réduite à la pure sensation est inattaquable et qu'il n'y a rien de moins absurde que de faire quelquefois des sottises bien absurdes. On arrive par là très-logiquement au mot de madame de La Ferté. « Il faut l'avouer, ma chère amie, disait la duchesse à mademoiselle de Launay, je ne trouve que moi qui ai toujours raison. » Le mot est joli, mais ce n'est qu'un mot; il ne justifie rien, car il peut se trouver à la fois dans la bouche d'un ignorant et dans celle d'un homme éclairé : il traduit en même temps la froide sensation d'un être sec et l'émotion passionnée d'une âme sensible.

Beyle ne l'ignore pas; et quand, au lieu de se guinder au bizarre, il demeure vrai tout simplement (ne fût-ce que par lassitude de l'affectation), on ne lui conteste jamais l'exactitude de ses remarques. De son côté, sans le soupçonner le moins du monde, il entre alors dans ce vaste empire de la vérité absolue où chaque sentiment personnel, chaque préférence sincère de l'esprit occupe librement sa place en acceptant comme lois suprêmes les résultats de l'expérience des siècles. Quoi de plus juste, par exemple, que ses réflexions sur les diverses manières dont peut se traiter un sujet par la peinture, selon la *teinte particulière* de l'âme du peintre? Beyle suppose que Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, le Corrége sont chargés de représenter sur la toile le grand fait de l'*adoration des mages*. Chacun de ces artistes concevra d'une façon originale l'ensemble et les détails de son tableau.

« La force et la terreur marqueront le tableau de Michel-Ange; les rois seront des hommes dignes de leur rang et paraîtront sentir devant qui ils se prosternent. Si la couleur avait de l'agrément

Digitized by Google

et de l'harmonie l'effet serait moindre, ou plutôt la véritable harmonie du sujet est dure.

» Chez Raphaël, on songera moins à la majesté des rois; on n'aura d'yeux que pour la céleste pureté de Marie et les regards de son fils. Cette action aura perdu sa teinte de férocité hébraïque. Le spectateur sentira confusément que Dieu est un tendre père.

» Si le tableau est de Léonard de Vinci, la noblesse sera plus sensible que chez Raphaël même. La force et la sensibilité brûlante ne viendront pas nous distraire. Les gens qui ne peuvent s'élever jusqu'à la majesté, seront charmés de l'air noble des rois; le tableau chargé de sombres demi-teintes semblera respirer la mélancolie.

» Il sera une fête pour l'œil charmé, s'il est du Corrége; mais aussi la divinité, la majesté, la noblesse ne saisiront pas le cœur dès le premier abord. Les yeux ne pourront s'en détacher, l'âme sera heureuse, et c'est par ce chemin qu'elle arrivera à s'apercevoir de la présence du Sauveur des hommes. »

A part quelques affectations de paradoxe ou de profondeur énigmatique, ces traits d'observation intelligente se remarquent souvent dans l'*Histoire de la peinture en Italie*. Il y a dans cet ouvrage inachevé plus d'enseignements sérieux pour un artiste, qu'on n'en trouverait dans la collection complète des gros livres pédantesques lourdement élaborés par les hommes techniques. — Je passe volontiers sur les petits chapitres de dix lignes imités de Montesquieu. Ce sont là des puérilités assez familières aux gens d'esprit. Beyle sème çà et là au beau milieu de sa route, sans jamais perdre de vue son but lointain, une multitude de cailloux ronds et glissants, où la plupart de ceux qui le suivent trébuchent infailliblement, s'ils quittent une seconde du regard leur guide capricieux. Tant pis pour le candide lecteur qui tient bonnement à se rendre compte de tout dans un livre. Il est sujet à se laisser choir à chaque pas dans un piége. Le rôle d'Œdipe est fort difficile à tenir, quand on se trouve en face d'un pareil sphinx. Le mieux est de franchir en riant les passages obscurs, sans chercher à en mesurer la vague profondeur.



Digitized by Google

Si l'on s'indignait des espiégleries très-sérieuses de notre auteur, si l'on s'avouait mystifié sur un ton de courroux vulgaire, si l'on allait enfin jusqu'à rejeter avec mépris le livre impertinent où l'attention la plus méritoire est exposée à de telles déconvenues, toutes ces démonstrations ennemies ne feraient qu'encourager Henri Beyle à répéter plus haut que jamais l'*Odi profanum vulgus et arceo.* Quel triomphe pour ses répugnances d'artiste à flatter le goût bourgeois! Quelle justification de ses hypocrisies apparentes, de ses restrictions mentales, de ses contradictions systématiques, de toutes ces jongleries de l'esprit destinées à donner le change sur le vrai caractère de ses sentiments! C'est alors qu'il se réjouirait d'avoir gardé si souvent l'incognito, de s'être masqué avec une si belle opiniâtreté. Passer pour un fou aux yeux des gens du nord, être regardé par les *demi-sots* comme un méchant, un homme noir, voilà de ces triomphes qu'il envie. Dans sa joie de rester inintelligible au grand nombre, il se met tout à coup à dévoiler le secret de la comédie; les aveux les plus francs échappent à sa plume; il devient clair à son insu pour tout le monde dès qu'il est bien persuadé que la foule ne l'entend point. Gygès passe à son doigt l'anneau magique, il oublie une fois par hasard de tourner le chaton, et se croyant invisible, il agit et parle avec une complète franchise Certain désormais de sa liberté pleine et entière, il ne prétend plus se servir exclusivement d'une langue sacrée, il admettrait même quelques confidents choisis parmi les plus sensibles. Son vœu serait de plaire beaucoup à trente ou quarante personnes qu'il ne verra jamais, qu'il aime à la folie sans les connaître : « Par exemple à quelque jeune madame Roland lisant en cachette un volume qu'elle cache bien vite au moindre bruit dans les tiroirs de l'établi de son père, lequel est graveur de boîtes de montre. » Quarante personnes, c'est beaucoup! Beyle admet donc que certains sentiments peuvent lui être communs avec quelques lecteurs d'élite.

Nous prenons acte de cette concession qui fait une large brèche à cette singulière charte littéraire où l'auteur des *Promenades dans Rome* avait si orgueilleusement inscrit le principe de la

Digitized by Google

souveraineté du sentiment individuel. Beyle ouvre son salon; il y reçoit d'abord peu de monde, il est vrai; mais, comme au temps d'Horace, chaque convive aura le droit d'amener son ombre; les élus parleront de leurs plaisirs et inspireront partout le désir d'y goûter. On poussera la porte à demi ouverte, on se fera présenter, et bientôt ce spirituel causeur, si jaloux de ne point élargir le cercle de sa petite société de quarante personnes, verra s'élever malgré lui le nombre des membres libres de son académie très-précieuse.

A la première page de ses écrits, Beyle se propose toujours d'obtenir la seule approbation de son âme fière, arbitre spontané, incorruptible, appliquant sans réflexion des lois improvisées. Peu à peu cependant, comme cette âme est infiniment sensible, c'est-à-dire inquiète et mobile, elle cherche au dehors une garantie de la sincérité de ses impressions. La voilà forcée de se quitter un moment, de respirer un air nouveau. Elle choisit, pour les consulter, des âmes sympathiques, c'est-à-dire faites à son image. Dès lors sa vue s'étend autour d'elle, elle échange un regard, une parole et le bon accueil qu'elle reçoit lui donne quelque assurance. Si pourtant elle vient à réfléchir, que signifie, dira-t-elle, ce premier témoignage? Consulter des juges de mon choix, n'est-ce point encore me consulter moi-même? Pour sortir de ce cercle vicieux il n'y a qu'un moyen; s'élancer résolument hors de sa sphère, et s'adresser non point à des initiés, mais à tous ceux qui peuvent sentir et penser autrement que soi-même. Chez Beyle l'écrivain de la première page est rarement celui de la dernière; quelquefois le ton change d'un bout du chapitre à l'autre; le monologue se transforme d'abord en dialogue, et devient enfin un discours prononcé devant une assemblée intelligente devant le public. Négligez les *à-parte*, lisez sans grand soin les scènes confidentielles, mais écoutez la parole libre et claire qui jaillit de l'esprit ou du cœur et frappe l'air sans avoir été déjà affaiblie par le petit écho des vanités intimes. Celle-là instruit et charme, elle rapproche de l'écrivain par un attrait indépendant de toute personnalité.

Digitized by Google

Dans ses études sur l'Italie, que le sujet soit un tableau, une statue, une basilique, un opéra, Beyle ne manque jamais de se placer à un point de vue élevé. La *Vie de Rossini* est pleine de ces comparaisons fécondes qui font comprendre les arts l'un par l'autre. On n'apprend point exclusivement à connaître l'illustre compositeur, on suit les capricieux dévéloppements du génie musical au sein d'un peuple artiste. L'*impresario*, les *dilettanti*, les chanteurs, le public, tout est finement étudié, finement traduit, et l'analyse d'un libretto a parfois le mérite d'un tableau de mœurs. L'histoire du beau idéal antique et du beau idéal moderne, dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, abonde en aperçus ingénieux, en raisonnements brillants et solides. Les *Promenades dans Rome*, et cet autre ouvrage du même genre, *Rome, Naples et Florence*, révèlent les mœurs italiennes aussi bien que les plus délicates beautés des monuments de la patrie des arts. Je ne veux rien analyser, j'aurais trop à dire.

Entre les études italiennes de Beyle et ses romans se placent deux ouvrages curieux écrits aussi par la plume d'un artiste, le livre de l'*Amour* et les *Mémoires d'un touriste*. Les observations générales que nous ont suggérées les œuvres précédentes s'appliquent parfaitement à celles-ci. Dans les *Mémoires d'un touriste*, Bayle visite trente départements de France correspondant à peu près aux anciennes provinces de Bourgogne, Dauphiné, Provence et Bretagne. Les Français de ces différentes contrées sont appréciés avec une rare sagacité. Beyle, cela va sans dire, nous préfère les Italiens; il ne se pique guère de flatter notre nation. Exempt des exagérations du patriotisme routinier, il voit et il décrit sans s'orienter ni prendre garde aux degrés de longitude et de latitude. Le monde se divise à ses yeux « en deux moitiés à la vérité fort inégales : les sots et les fripons d'un côté, et de l'autre les êtres privilégiés auxquels le hasard a donné une âme noble et un peu d'esprit. »

Le livre de l'*Amour* est moins sérieux que les *Mémoires d'un touriste*. Les qualités de Beyle y sont moins dégagées de ses défauts. Des chapitres écourtés sans raison, des classifications de fantaisie,

Digitized by Google

des définitions trop alambiquées pour être tout à fait spirituelles, aucun plan, nulle suite d'idées, des phrases qui ne se relient l'une à l'autre que par de nombreux sous-entendus, et des réticences systématiques, voilà les principales imperfections de ce petit ouvrage où la science du cœur groupe néanmoins de brillants calculs. Beyle compte quatre espèces d'amour : 1° l'amour-passion (celui d'Héloïse pour Abélard); 2° l'amour-goût (celui qui régnait à Paris vers 1760); 3° l'amour physique (à la chasse, trouver une belle paysanne qui fuit dans les bois); 4° l'amour de vanité (l'immense majorité des hommes désire et a une femme à la mode comme un joli cheval). Je ne conteste pas l'amour-passion, quoiqu'il soit fort rare dans une société démocratique où l'énergie du cœur est souvent dévorée par l'activité de l'esprit et le travail matériel; mais où rencontrer aujourd'hui des échantillons de l'amour-goût, de cet amusement tout français entre les charmants oisifs et les belles désœuvrées de l'aristocratie de Versailles? La révolution de 1789 a coupé la tête à ce gentil Cupidon si souvent caressé par le pinceau de Boucher et de Watteau. Que représente maintenant le mot de galanterie? Un souvenir historique tout au plus. Quant à l'amour physique, il est plutôt du ressort des médecins que du domaine de l'observation philosophique. Je vois toujours avec un certain dégoût la plume d'un écrivain s'aiguiser en scalpel et faire de l'anatomie. Beyle a beaucoup étudié Cabanis, il l'a même trop étudié; cela se devine dans le *livre de l'Amour* comme dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, deux ouvrages où notre Milanais traite avec un peu de manie la question des tempéraments. L'exagération de cette tendance conduit à des résultats littéraires du genre de la *Physiologie du mariage* de M. de Balzac.

Sur ce délicat problème de l'amour il n'y a point de simples équations du premier ou du second degré à établir, opération tout à fait primitive dans l'algèbre galante. On entre de plain-pied dans l'analyse indéterminée, dans les quantités imaginaires. Les solutions sont innombrables et le plus souvent approximatives. Ainsi donc c'est en toute occasion une vaine tentative que de chercher à réduire l'amour en science exacte. On y devient pédant si l'on s'ob-

Digitized by Google

stine à formuler son expérience en lois mathématiques, et le pédantisme du fat est de toutes les affectations la plus insupportable. Un homme d'esprit se tire d'affaire par de l'esprit, quand il s'aperçoit à temps qu'il se donne des ridicules en adoptant la gravité scientifique. Il appelle le paradoxe, c'est encore le meilleur moyen d'être amusant. Il invente des mots singuliers pour désigner des choses communes qui prennent aussitôt de l'éclat. Beyle ne se fait pas faute de ces artifices; son excuse, c'est qu'il réussit à merveille dans cette littérature de convention où tant d'autres sont lourds et plats. Quoi de plus joli, par exemple, que ce mot de *cristallisation* appliqué, par un heureux néologisme, au phénomène le plus mystérieux de la passion naissante! « Laissez travailler, dit Beyle, la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez : — Aux mines de sel de Saltzbourg on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes; les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif... Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. » Les amis des figures mythologiques, des *feux* et des *flammes* de tragédie, ont ri comme des frileux de ce mot de cristallisation qui semble offrir, dans un état de congélation symétrique, la plus ardente des impressions humaines. Riez, mais le mot est juste. On ne peut pas en dire autant de cette ingénieuse définition, souvent reproduite à cause de sa *profondeur superficielle*, si ces deux expressions peuvent se rapprocher sans violence : « La beauté, c'est la promesse du bonheur! » J'en demande pardon à Beyle, le sentiment de la beauté n'est pas raisonneur à ce point. On dira : « cette femme est belle, » sans songer directement au plaisir qu'elle donnerait, comme on admire un paysage semé de vignes et d'oliviers, sans songer à l'huile et au vin que l'automne fera jaillir de ces plantes précieuses. En résumé, quoique

Digitized by Google

cet impertinent traité de l'*Amour* soit fort agréable à lire, on aimera mieux voir la passion mobile et agissante dans les romans de Beyle que froide et desséchée dans une série de classifications qui exhalent toujours quelque peu le fade parfum de l'herbier.

Ici nous prenons congé de l'artiste dont nous avons tâché d'expliquer les causeries sur la littérature, les arts, sur la France, sur l'Italie et vingt autres sujets intéressants abordés tour à tour avec une verve singulière. Nous voici maintenant en présence de l'écrivain, du romancier, de l'admirable auteur qui a signé cette œuvre de génie : *la Chartreuse de Parme*. Mais avant de quitter ce bizarre homme d'esprit qui va se transformer, permettons-lui d'emprunter à mademoiselle de Lespinasse l'*apologie de ce qu'on appelle ses exagérations, ses enthousiasmes, ses contradictions, ses disparates, ses,* etc..... Il y a dans la lettre de cette charmante femme du dix-huitième siècle, lettre contresignée par Beyle dans sa *Vie de Rossini*, une lumière délicate qui se répand autour du caractère mystérieux dont nous avons cherché à éclairer les traits saillants. Mademoiselle de Lespinasse établit une distinction subtile entre les *gens exagérés* et les *gens outrés* : « Tous les deux vont par delà le but ; mais les uns s'y sont montés, tandis que les autres y ont été jetés, entraînés : les uns ont fait le chemin pas à pas, les autres ont sauté les bornes sans s'en apercevoir. Enfin je trouve qu'il y a cette différence entre les gens exagérés et ceux qui sont outrés qu'on évite les premiers et qu'on quitte les derniers, mais c'est à condition d'y revenir le lendemain ; car ce qu'on aime par-dessus tout c'est à être aimé, et voilà l'avantage qu'on éprouve avec les gens passionnés : ils révoltent sans doute, souvent ils choquent, ils fatiguent ; mais en les critiquant, en les condamnant, même en les haïssant, on les attire et on les recherche..... » Et plus bas : « Mon attrait et mon éloignement pour les personnes est absolument analogue à mon aversion pour les choses. J'aime mieux une bête qu'un sot, j'aime mieux un homme sensible qu'un homme spirituel, j'aime mieux une femme tendre qu'une femme raisonnable, je préfère la rusticité à l'affectation, j'aime mieux la dureté que la flatterie, je préfère, j'aime avant

Digitized by Google

tout, par-dessus tout, la simplicité..... » Est-ce mademoiselle Lespinasse, est-ce Beyle qui parle? C'est l'un et l'autre. L'amie passionnée de M. de Guibert tend le miroir où se reproduit, à côté de la sienne, la physionomie de cet homme *outré, qui révolte, qui choque, qui fatigue, qu'on hait peut-être, mais qu'on attire et qu'on recherche.*

## III.

« L'homme n'est pas libre de ne pas faire ce qui lui fait plus de plaisir que toutes les autres actions possibles. » Cette maxime dirige Beyle dans ses œuvres d'imagination, il l'applique à ses personnages comme une pierre de touche infaillible qui trahit avec une entière fidélité les divers alliages du métal humain. Chaque être intelligent jeté sur cette terre « s'en va tous les matins à la chasse du bonheur. » Les ruses et la force qu'il déploie dans cette poursuite acharnée d'une proie insaisissable constituent à la fois l'unique attrait de la vie réelle et du roman. Comme il est aisé de le comprendre dès ce moment, Beyle est un fils du dix-huitième siècle; il avoue lui-même avec un vrai dépit qu'il n'est point *assez chrétien* pour sentir certaines beautés de l'art moderne. En Italie et en Espagne, partout où la force laïque s'est tardivement dégagée de l'influence prédominante des puissances spirituelles, l'époque de l'Encyclopédie est survenue au moment même où les idées religieuses reparaissaient en France pour lutter de nouveau contre l'esprit philosophique. Au delà des Alpes et des Pyrénées il y avait une génération florissante de voltairiens lorsque de ce côté des monts le *Génie du christianisme*, les *Méditations poétiques*, l'*Indifférence en matière de religion* et le culte de l'architecture gothique mise à la mode par un protestant anglais, avaient établi parmi les jeunes gens un ridicule de circonstance qu'on pourrait nommer la fatuité du catholicisme. Henri Beyle est un encyclopédiste d'Italie qui relève avec passion les épigrammes voltairiennes pour les lancer de nouveau à la face de l'époque. L'*intérêt*

Digitized by Google

d'Helvétius lui semble un système excellent, et ce philosophe n'a eu qu'un tort, à son avis, c'est de ne pas remplacer ce vilain terme l'*intérêt* par ce joli mot le *plaisir*.

Beyle adore l'Instinct et la passion absolue, fille de l'Instinct. Les plus attrayantes périodes de l'histoire de l'humanité sont pour lui celles où la violente énergie des caractères, éclatant sans obstacle dans la confusion des mœurs publiques, réalise l'idéal des grands crimes et des grandes vertus. L'homme prend aisément, à ces époques troublées, la fière apparence des héros. La Volonté n'est que l'expression brutale du désir; aucun raisonnement ne vient affaiblir par le travail de l'analyse la brusque expansion des penchants naturels. Ils jaillissent du cœur ou du cerveau riches d'un sang généreux, comme une source bouillonnante s'échappe des flancs d'un rocher. A peine répandue sur le versant de la montagne natale, cette source, changée en torrent par une pluie d'orage, tombe dans les vallées, de trois cents pieds de haut, et laisse partout des marques terribles de sa fureur. Spectacle sublime pour un observateur du genre de Beyle! Plus tard la civilisation poussera ses ingénieurs dans ces régions abruptes, et le torrent maîtrisé coulera paisiblement dans le lit régulier des canaux. La civilisation désarme, il est vrai, les menaçantes passions des temps héroïques, sans cesse maintenues sur le pied de guerre, tant que durent les jeux sanglants de la force matérielle; mais elle crée en revanche de nouvelles luttes, aussi intéressantes à connaître et à étudier. La nature de l'être humain se complique; la Volonté, autrefois solidaire de l'Instinct, rompt cette union, se déclare puissance indépendante et souvent ennemie. Toute action, avant d'exister au dehors, est discutée en conseil secret. La Volonté délibère, au lieu d'exécuter mécaniquement, et il lui arrive plus d'une fois de se révolter contre l'Instinct, de le braver en face, de l'enchaîner, de le réduire à rien par un simple *veto*. Le gouvernement de l'être n'appartient plus à d'égoïstes impulsions. La conscience publique est désormais représentée en lui, malgré lui. L'individu, quel qu'il soit, se voit obligé de compter avec la société où il a sa place, d'assujettir par certains côtés ses passions à celles des autres, de

Digitized by Google

subir en un mot l'empire moral de la majorité, si tyrannique pour l'instinct personnel.

Là réside concentré tout le drame de la vie moderne. L'individu aux prises avec la société, voilà l'inévitable sujet que les réalités de ce siècle offrent aux romanciers. Lequel a raison de ces deux adversaires? C'est une grande question à débattre; et chacun a son avis sur ce point capital.

En pareille matière, il est fort difficile de rencontrer des juges désintéressés. Ceux-ci défendent la société; ce sont pour la plupart des gens froids, médiocrement intelligents, médiocrement éclairés, ne comprenant rien aux grands rêves des âmes d'élite. Ceux-là, noirs pessimistes, déclament avec fracas et souvent sans raison contre les impossibilités de la vie sociale; ils signalent la voie des révolutions comme l'unique voie de salut, ils soutiennent que, dans l'état présent du monde, les plaisirs réservés aux plus riches natures sont confisqués par les plus sottes. Réformateurs intraitables, dans leur ardeur de rénovation, ils oublient les éléments les plus simples de l'éternel problème; ils placent le cœur à droite, ces plaisants Sganarelle, pour justifier l'emploi de leur panacée: car ils ont toujours dans la poche le remède infaillible, merveilleux, incomparable, attendu depuis des siècles par les nations. Laissez-les agir, et la théorie du bonheur absolu va recevoir une triomphante application.

Fi des systèmes! dira Beyle, périssent les déclamateurs pour la masse d'ennui qu'ils traînent après eux dans leur épaisse atmosphère! Il ne s'agit point, avocats à larges manches, de prononcer emphatiquement un plaidoyer sonore; résumons les faits du procès. Ce sont les faits qui parlent. Allons visiter le théâtre des meurtres accomplis, comptons les victimes et racontons leur histoire sans phrase, en style du Code civil. Tel est précisément le but que poursuit dans ses œuvres d'imagination l'auteur de *Rouge et noir* et de *la Chartreuse de Parme*.

Avant ces deux romans, Beyle avait écrit *Armance, ou quelques scènes dans un salon de Paris en* 1827. Ce livre n'est pas un chef-d'œuvre, tant s'en faut, mais il a le mérite de marquer le

Digitized by Google

point de départ de Beyle et de faire comprendre la signification des œuvres importantes qui ont suivi. Octave de Malivert est le frère de Julien et de Fabrice. Ces trois victimes de la vie sociale, ces trois représentants de l'instinct, qui ne tombent pas pour un coup d'épingle comme les risibles martyrs canonisés dans les romans humanitaires, ces *âmes en proie*, dirait un écrivain du grand siècle, appartiennent à une même famille. Octave tranche la difficulté suprême par le suicide, Julien par le meurtre, et Fabrice, trop cruellement frappé pour avoir l'énergie de tuer ou de mourir, laisse faire la souffrance qui le gagne peu à peu comme un froid mortel. Après la blessure fatale, il voit le dénouement s'avancer vers lui d'un pas ferme, il l'attend et baisse la tête au moment prévu. Pourquoi hâterait-il d'une seconde l'heure du sacrifice?

La conclusion de Beyle est plus humaine, on le voit, que ses prémisses. Ses idées, assez indécises dans *Armance* jusqu'à la catastrophe finale, acquièrent dans *Rouge et noir* un degré de résolution effrayante, et viennent enfin s'apaiser doucement dans les dernières pages de la *Chartreuse*.

Quand il publiait *Armance* en 1827, il avait pour son compte des projets de suicide, et cette circonstance explique pourquoi le héros de son premier roman, sans transition, presque sans motif, arrive à terminer son existence par un coup de pistolet. Rien dans le cours de l'action n'indique cette issue violente. Le caractère d'Octave, chrysalide imparfaite de celui de Julien, flotte dans le vague; il a quelque chose d'incompréhensible pour qui n'a point lu les dernières œuvres de l'auteur. Énergique par accès, il est presque constamment en butte à tous les fantômes des plus sombres mélancolies. Raisonneur obscur, il découvre un prétexte d'apathie où le clair logicien verrait un stimulant à l'action. Évidemment Beyle avait promené ce songeur à travers les brouillards glacés qui l'environnaient lui-même. Tout à coup il arme un pistolet et fait son testament. Il ne fait qu'ajouter un codicille pour Octave. L'auteur et son héros s'enferment ensemble pour mourir de la même mort. Le pistolet part et ne tue que le héros :

Digitized by Google

l'auteur nous reste, et c'est fort heureux vraiment; car dans la tête qui avait conçu Octave remuait déjà le germe de Julien et de Fabrice.

Beyle se reprend à la vie pour la maudire. Il écrit *Rouge et noir*, il invente le type effrayant de Julien, et cette seule création justifierait le reproche de méchanceté qu'on a fait à Beyle, reproche qu'il semble s'adresser à lui-même dans les lignes suivantes : « Vous avez eu mille fois raison, écrit-il à l'un de ses amis; je m'étonne encore que l'on ne m'ait pas étranglé. Je m'étonne, mais sérieusement, d'avoir un ami qui veuille bien me souffrir. Je suis dominé par une furie; quand elle souffle, je me précipiterais dans un gouffre avec plaisir, avec délices, il faut le dire.... Ne me répondez pas, car cela vous fatigue; mais laissez-moi vous écrire, cela m'adoucit l'âme.... Je le sens vivement. L'étonnant, c'est qu'on me souffre. Quel malheur d'être différent des autres ! ou je suis muet et commun, même sans grâce aucune, ou je me laisse aller au diable qui m'inspire et me porte. »

L'inspiration diabolique anime en effet cette singulière création de Julien; mais entendons-nous : le démon de Beyle n'est point un de ces vulgaires esprits de ténèbres qui jettent feu et flamme à tout propos, se montrent entourés de tout l'appareil mélodramatique de l'enfer, traînant de longues chaînes sur les dalles de quelque église maudite et secouant avec des gestes furibonds une torche empestée. Il faut renoncer au merveilleux des fantasmagories. Nous sommes dans le monde réel, notre diable a pris forme humaine, et si complétement que je défie l'œil le plus pénétrant d'apercevoir le pied fourchu sous la botte vernie, les cornes sous l'élégant chapeau de soie. Il ne ressemble pas mal à l'ange de M. de Maistre, l'ange exterminateur ! Tous deux, partis des extrémités les plus opposées, se rencontrent au pied d'un échafaud; tous deux reconnaissent le bourreau comme le seul magistrat logique de ce monde.

Quelqu'un demandant à Beyle s'il s'était peint dans Julien, l'écrivain répondit : Oui, Julien, c'est moi, — du même ton que dut prendre Byron quand il disait : Je suis Child-Harold. Il serait

Digitized by Google

ridicule de chercher à prouver l'identité parfaite de l'auteur et d'un personnage de roman sorti de son imagination. Ici pourtant la ressemblance saisit plus d'une fois l'esprit du lecteur. La perpétuelle hypocrisie de Julien attentif à déguiser ses moindres impressions, le tour orgueilleux de ses méfiances, les froids calculs de son intelligence opposés aux énergiques mouvements de son âme, tous ces traits se retrouvent chez Beyle, et lui sont communs avec son héros. Julien a de plus que Beyle une inépuisable force de volonté.

Voici la pensée tout entière de *Rouge et noir :* Un jeune homme, le fils d'un paysan, est enlevé à sa misérable sphère par un caprice du hasard. Il est soudainement jeté sur le grand chemin de la fortune au milieu d'un tourbillon de poussière qui lui cache ses compagnons de voyage. Peu à peu la poussière tombe, il se voit pressé de tous côtés par une foule avide qui le coudoie, qui le heurte, l'éclabousse, et le poussera bientôt, s'il n'y prend garde, jusque dans la bourbe du fossé. Comment lutter, chétif et inconnu, avec la plupart de ces heureux voyageurs solidement montés sur un cheval de course ou mollement accoudés sur les coussins de leur calèche emportée avec une prestigieuse vitesse? Julien se fait petit et rusé. Il reçoit sans broncher, humiliations, dédains et menaces. La violence de ses grands instincts est comprimée par une indéfectible volonté. Pour satisfaire ses désirs, au lieu d'aller franchement au but, il suit avec une ténacité logique les mille détours de la ligne brisée. Sa conviction intime, c'est qu'un seul mouvement irréfléchi compromettrait à tout jamais les secrètes ambitions de son cœur, les folles espérances de sa tête ardente. A chaque heure néanmoins il joue son avenir sur un coup de dé. C'est une audace indomptable dans la conception de ses plans, mais quelle fermeté calme dans l'exécution! Le cerveau brûle et la main est de marbre. Il marche vers le précipice pour le franchir glorieusement ou s'y abîmer sans retour, avec un air de magnifique insouciance. On ne distingue le fond de sa pensée qu'après l'avoir vue paraître dans une action d'éclat. Encore s'efforce-t-il souvent d'effacer la trace lumineuse

Digitized by Google

du rayon révélateur, par crainte de livrer le secret de son âme à l'influence d'autrui.

Que de sophismes entasse ce malheureux dans le but de comprimer ses généreux élans! Ne voit-il donc pas que cette jalousie de soi-même lui enlève le plus délicat parfum des joies de la vie? Deux femmes adorables, l'une au cœur simple et irréfléchi comme celui d'une jeune fille, l'autre échauffant ses sentiments au feu d'une imagination exaltée, aiment tour à tour ce fourbe sublime. Ni les cris d'amour d'une âme en délire, ni les égarements d'un puissant esprit emporté dans les régions de l'impossible par les extravagantes fantaisies d'un cerveau bouleversé ne peuvent arracher à Julien cet empire de soi qui fait la repoussante grandeur de ce caractère. Madame de Rénal se jetterait d'elle-même dans les bras de son amant si celui-ci avait la magnanimité de laisser quelque répit à cette vertu expirante. La pauvre femme n'aura pas même le mérite du sacrifice spontané de son honneur. Julien fera violence à cette noble créature, il la ravira prête à se donner : tout cela, par une sorte de tyrannie superbe, et non par la témérité conquérante d'une passion irrésistible. Tel est le premier amour de ce jeune homme, fruit amer d'une volonté cruelle, appliquant un triple sceau sur les richesses enfouies d'une sensibilité plus qu'humaine. Le second surpasse encore le premier, tant Julien déploie de brutalité froide dans la poursuite opiniâtre de mademoiselle de la Mole! Conquis tout d'abord par l'originalité d'esprit et les grâces royales de cette orgueilleuse fille, il exerce bientôt sur elle une si grande fascination qu'il l'amène à renouveler cette scène impossible et si vraie de la Phèdre de Racine déclarant son amour à Hippolyte. Un moment il est près de s'abandonner à cette nouvelle maîtresse. Il se redresse tout à coup au premier retour de l'orgueil féminin, et mademoiselle de la Mole, habituée désormais à trembler devant une énigme vivante, accepte le rôle d'esclave comme madame de Rénal.

Julien touche à la réalisation de ses ambitions les plus hautes. Mademoiselle de la Mole avoue à son père les relations indissolubles qui l'unissent au fils du paysan. Julien va devenir le gendre

Digitized by Google

du grand seigneur, lorsqu'une lettre arrachée par l'intrigue à madame de Rénal, précipitée par ses remords dans une sombre dévotion, fait voir à M. de la Mole un misérable intrigant dans l'homme adoré de sa fille. La fortune de Julien s'écroule, ce héros de dissimulation perd la tête, une noire folie le saisit, et la Volonté toute-puissante, qui si long-temps était restée debout malgré les plus rudes assauts de l'Instinct, tombe culbutée par une violence imprévue. Julien tire un coup de pistolet sur madame de Rénal et va porter sa tête sur l'échafaud.

Ce roman est terrible; on le lit avec une angoisse profonde jusqu'au dénouement, on n'ose pas le relire, de peur d'y puiser de nouveau l'immense dégoût de la vie et de la mort, sentiment mille fois plus poignant que celui qui mène au suicide. Heureusement peu de lecteurs sont en état de dégager par la réflexion l'effrayante pensée de l'ouvrage. La triste donnée du sujet est développée avec un talent infini. La sécheresse ardente des horizons, qui encadrent le théâtre de l'action si profondément dramatique de *Rouge et noir,* ajoute encore à l'effet d'un grand nombre de scènes passionnées, écrites avec une simplicité inimitable. Tous les personnages sont vrais, au point de vue de l'auteur. Le noble de province, M. de Rénal, le bourgeois de petite ville, M. Valenod, les deux abbés Pirard et Castanède, l'homme du monde M. de Croisenois, et ce ministre *in partibus,* M. de la Mole, sont des physionomies tracées par un maître. Je ne parle pas de madame de Rénal et de mademoiselle de la Mole; je craindrais de paraître emphatique dans mon admiration. On me permettra de ne pas discuter le plan de *Rouge et noir.* Bien des événements me semblent inexplicables dans cette puissante conception; mais je les accepte sur la foi du terrible logicien qui tient la plume.

En abordant la *Chartreuse de Parme,* mon esprit se trouve plus à l'aise : car il n'est plus contraint de suivre l'auteur à travers une sorte de désert enflammé où l'air manque tout à fait à la respiration haletante. Le héros de ce beau livre, empreint d'une grandeur épique, entre dans la vie par la porte de l'illusion, que Beyle n'avait point ouverte à Julien. Il quitte l'Italie, la tête remplie d'idées



Digitized by Google

de liberté, d'amour et de gloire; il part pour la France, où Napoléon vient de rentrer après le court exil de l'île d'Elbe. Les combats vont renaître, et l'enthousiasme pousse Fabrice dans la mêlée. Il assiste comme volontaire à la bataille de Waterloo. Son destin lui montre le côté réel de ces grandes journées héroïques, si magnifiquement éclairées dans les lointains de l'histoire, et qu'on ne peut voir de près que sous les rayons d'une lumière funèbre.

Jamais la guerre moderne, avec ses détails repoussants, n'avait été retracée par un pinceau plus vigoureux que celui de Beyle. La description de cette dernière lutte du génie de l'empire avec les armées de l'Europe se réduit, dans la *Chartreuse de Parme*, à un ensemble de petits faits saisissants, admirablement ordonnés. Nulles phrases, Beyle les déteste; il n'est question ici ni de Napoléon, ni de Wellington, ni de Blücher; l'œil n'a point à juger un tableau d'histoire composé par l'un de ces peintres de batailles qui lisent des descriptions de Quinte-Curce pour représenter dignement les grands chocs des peuples modernes : Beyle ne quitte pas son héros et ne raconte que les faits entrevus par Fabrice. C'en est assez pour émouvoir le lecteur et tourmenter son attention plus vivement que ne pourraient le faire les plus sanglants récits des épopées grecques et romaines.

Après la chute de l'empire, Fabrice revient en Italie; là, il se résout au parti embrassé tout d'abord par Julien : il se revêt de l'habit noir de l'abbé; on lui démontre qu'après son équipée, il n'a point d'autre carrière ouverte que celle de l'église. Son ambition accepte ce pis aller. Comme il est d'une famille noble, on lui donne bientôt les bas violets du monsignor; et, par la protection de sa tante, la maîtresse du premier ministre de Parme, il ne tarde pas à devenir archevêque de cette petite capitale. Fabrice, entré dans les ordres sans vocation, finit par se démettre de ses dignités ecclésiastiques et s'ensevelit dans une chartreuse où il s'éteint doucement vers les derniers beaux jours de la jeunesse.

Comment ce dénoûment arrive-t-il? Par une suite d'intrigues politiques et amoureuses qu'il n'entre pas dans mon sujet d'analyser. Gina del Dongo, maîtresse du ministre Mosca, adore Fa-

Digitized by Google

brice, son neveu; tandis que celui-ci aime d'une passion infinie Clélia Conti, la fille d'un sot, chef de l'opposition à Parme. Toutes ces passions en guerre, les jeux tragiques de la politique et de l'amour amènent une série d'événements où l'intérêt grandit avec une énergie croissante. La beauté de certaines scènes atteint au sublime. C'est toujours, d'ailleurs, l'instinct qui lutte et succombe. Les principaux personnages de l'action se consument dans les efforts désespérés que leur coûte la poursuite du bonheur.

Ce roman, nous l'avons déjà dit, est un chef-d'œuvre; le génie seul peut réaliser une conception aussi simplement belle. Oui, le génie! Et si nous employons ce mot, dont notre époque a tant abusé, c'est qu'ici tout l'appelle et le justifie. Nous ne voyons pas, comme M. de Balzac, le portrait de Metternich dans celui du ministre Mosca della Rovere, ni le profil superbe de madame de B.... dans la physionomie de Gina del Dongo, duchesse Sanseverina; mais cela ne nous empêche pas de partager, à l'égard de ces deux nobles créations, tout l'enthousiasme de l'auteur de la *Comédie humaine*. «La duchesse, dit M. de Balzac (et M. de Balzac a raison), est une de ces magnifiques statues qui font à la fois admirer l'art et maudire la nature, avare de pareils modèles. La Gina, quand vous aurez lu ce livre, restera devant vos yeux comme une statue sublime; ce ne sera ni la Vénus de Milo ni la Vénus de Médicis, mais la Diane avec la volupté de la Vénus, avec la suavité des vierges de Raphaël et le mouvement de la passion italienne. Corinne, sachez-le bien, est une ébauche misérable auprès de cette vivante et ravissante créature. Vous la trouverez grande, spirituelle, passionnée, toujours vraie; et cependant l'auteur a soigneusement caché le côté sensuel. Il n'y a pas dans tout l'ouvrage un mot qui puisse faire penser aux voluptés de l'âme ni les inspirer. Quoique la duchesse, Mosca, Fabrice, le prince et son fils, Clélia, quoique le livre et les personnages soient, de part et d'autre, la passion avec toutes ses fureurs; quoique ce soit l'Italie telle qu'elle est, avec sa finesse, sa dissimulation, sa ruse, son sang-froid, sa tenacité.... la *Chartreuse de Parme* est plus chaste que le plus puritain des romans de Walter Scott..... »

Digitized by Google

Ce jugement de l'auteur d'*Eugénie Grandet*, publié dans une revue en 1840, est encore aujourd'hui d'une vérité absolue. Après avoir écrit la *Chartreuse*, Henri Beyle a pu mourir : il laissait son nom gravé sur un monument !

HIPPOLYTE BABOU.

Digitized by Google

LE

# MIROIR AUX ALOUETTES.

---

## I.

Dans une rue peu fréquentée de Limoges demeurait un horloger, M. Lassagne.

Sa petite maison, discrète et retirée, construite en bois comme la plupart de ses voisines, et munie d'auvents à l'ancienne mode, n'avait qu'un étage séparé en deux chambres qu'habitaient l'horloger d'une part, et ses deux filles de l'autre. Peut-être y avait-il encore quelque retrait dans les combles. Les deux croisées à guillotine — une pour chaque chambre — étaient garnies de ces petites vitres œillées (les ouvriers verriers appellent cela des *ronds de chiffre*—ou zéros) qui transmettent la lumière verdâtre ou bleue, et que l'on redoute tant dans les poudrières. Des volets, qu'on ne fermait jamais par respect pour les nids que l'hirondelle y maçonnait à chaque saison sous le rebord des tuiles, étaient censés devoir les protéger la nuit.

Au bas, il n'y avait que la boutique, large et profonde salle, bien éclairée sur le devant où se dressait l'établi au rez de la fe-

Digitized by Google

nêtre. Quelques horloges étaient appendues au mur en évidence; au fond, dans la pénombre, elles cédaient la place à une ou deux cartes de géographie ou de cosmographie, fixées par des épingles à côté d'épures de dessin linéaire et de mécanique, dont l'encre et le papier avaient jauni de compagnie. Deux petits tableaux en chenille fanée, représentant les chiffres de l'horloger et de feu madame Lassagne, y faisaient encore honnête figure.

C'était dans cette salle que, le soir venu, Yves, l'ouvrier de M. Lassagne, dressait son lit.

Si M. Lassagne eût voulu s'occuper un peu de son état, il eût sans doute fait fortune. Il était regardé dans Limoges et par ses trois ou quatre confrères mêmes comme un habile homme. Ses horloges ne variaient pas plus que le soleil, et il n'était pas un paysan de Saint-Léonard-le-Noblet, de Bellac ou de Rochechouart qui ne fût fier de tirer, le dimanche, de son gousset, — *uno mountrë do pay Lassagne.* Deux années passées dans les ateliers de Genève avaient complété son éducation spéciale. En outre, il possédait à fond toutes les connaissances accessoires à son état — et bien d'autres encore. Yves, d'ailleurs, laborieux et intelligent, l'eût fort bien secondé.

Par malheur, toutes ces choses que contenait la tête du vieil horloger l'entraînaient dans des préoccupations continuelles au détriment de sa profession. Si, en passant, votre regard avait traversé le rideau de montres à réparer, plus clair-semées de jour en jour, qui ornaient la devanture, vous auriez vu à côté d'Yves qui, le nez collé sur sa loupe, était tout entier à son minutieux travail, — vous auriez vu le père Lassagne, accoudé, la tête entre ses mains, rester des heures entières immobile, l'œil fixe, l'esprit perdu dans ses rêveries.

Grave et silencieux, il ne s'inquiétait de rien autour de lui, laissant aller sa maison à la grâce du bon Dieu. Il n'était peut-être pas entré deux fois dans toute sa vie au café où se réunissaient l'après-dinée les petits marchands du pays et les paysans aisés. Ses soirées, il les employait à des promenades solitaires sur les

Digitized by Google

bords de la Vienne, absorbé dans ses spéculations mathématiques ou mécaniques : il ne croyait pas le mouvement perpétuel impossible — et peut-être n'avait-il pas tort. Je ne vous donnerai pas M. Lassagne pour un grand génie méconnu : c'était un rêveur de cinquante ans qui avait trop d'intelligence et d'étude pour gagner sa vie à un travail manuel.

Dans la ville il passait à peu près pour fou, parce qu'il parlait seul tout bas. Mais on le savait si probe et si inoffensif que, malgré l'étrangeté de sa physionomie pâle, illuminée par éclairs d'une flamme intérieure, — en dépit de son allure incorrecte et égarée et des distractions de son costume, les petits polissons limousins eux-mêmes, muets à son approche, s'écartaient pour le laisser passer.

Ceux qui voyaient de plus près les choses, ses voisins, s'apercevaient bien que les affaires du vieil horloger allaient mal :

— C'est un grand malheur que madame Lassagne soit morte, disait l'un ; elle savait au moins conduire la maison.

— Mais, répondait une voisine, sa fille aînée la remplace bien un peu.

— Bah ! bah ! répliquait-on, ce n'est plus la même chose !

Et on secouait la tête en signe de mauvais présage.

Madame Lassagne, en effet, esprit étroit, médiocre et positif, avait su jusqu'au dernier moment refouler chez son mari, au bénéfice des intérêts quotidiens, ses imaginations chéries. Elle était morte trop tôt. Si elle avait laissé à sa fille aînée toutes ses qualités de ménagère, son ordre, son économie, il faut dire aussi que cet égoïsme de la famille, qui était chez madame Lassagne une vertu — vertu relative, il est vrai, et négative — n'était plus chez Gertrude que le sentiment odieux d'une personnalité effrénée, aveugle. Gertrude n'aimait rien, ni son père, qu'elle régentait avec aigreur et qui la craignait, ni sa jeune sœur, dont elle jalousait la beauté naissante. Elle tenait la bourse et prélevait sur le pot-au-feu les dépenses d'une sorte de coquetterie janséniste.

Digitized by Google

Sa sœur Annette touchait à sa quatorzième année : rien de joli, de gracieux comme cette enfant. Elle était petite, mais admirablement faite. Son immense chevelure blonde indisciplinée, son front bombé, ses grands yeux noirs frangés de longs cils, son nez fin, sa petite bouche toujours entr'ouverte, cette veine d'azur-pâle qui arborisait sa joue et en faisait encore valoir la blancheur, les boucles folles qui se tordaient sous son chignon, toutes ces beautés éclataient et resplendissaient déjà malgré la pauvreté du costume. Pour toute parure, Gertrude lui abandonnait, encore en rechignant, ses robes hors d'usage, ses vieux bonnets démaillés, — sous prétexte de son extrême jeunesse. Vraie sœur aînée de Cendrillon, elle lui faisait porter jusqu'à ses larges souliers, à elle qui eût chaussé la jolie petite pantoufle de vair. Pauvre Cendrillon ! qui se serait douté qu'elle fût la fille de la maison à la voir reléguée dans un coin, à peine vêtue, travailler du matin au soir sous le regard dur de sa sœur !

Annette avait à peine connu sa mère. Abandonnée à elle-même jusqu'à l'âge où il avait été tout à fait impossible à Gertrude de ne pas s'occuper d'elle, privée des premières caresses maternelles, de ces mots doux et charmants qui sèchent les premières larmes, négligée par son père, qui, tout entier à sa mécanique, n'avait pas de tendresses de reste, comprimée et rudoyée par sa sœur, — ses premières années avaient été complétement désœuvrées, perdues aux jeux errants des enfants négligés du quartier. A la tête de ces troupes bruyantes, sous ses haillons, son élégance et sa distinction natives faisaient un assez singulier contraste. Les bonnes femmes l'arrêtaient pour lui adresser quelque réprimande, en lui essuyant le front :

— Quel dommage, disaient-elles, que cette petite doive tourner à mal ! Sa beauté même la perdra.

A cela Annette ne comprenait rien et ne s'en souciait guère. Elle s'envolait bientôt impatiente. — Mais, le soir, lorsqu'elle avait laissé passer dans ses courses vagabondes l'heure du repas et qu'elle rentrait toute en sueur au logis, elle frissonnait glacée à l'idée de l'accueil qui l'attendait. Combien de fois ne lui arriva-t-il pas de

Digitized by Google

s'arrêter, indécise, à la porte et de se demander s'il ne valait pas mieux s'enfuir et gagner, sans plus revenir, ce fantastique pays — refuge auquel nous avons tous si souvent songé — que l'on atteint en marchant toujours devant soi !

Depuis que sa sœur la retenait à la maison, muette et courbée sur un travail sans fin, Annette se trouvait bien plus malheureuse encore. Au bout des longues journées, commencées à la lumière, elle redoutait surtout le moment où il fallait monter devant sa sœur à la chambre commune. Elle se blottissait dans la ruelle, tenant ses petits pieds bien appliqués contre son corps, de peur de toucher la terrible Gertrude. La crainte empoisonnait pour elle-même cette heure du repos pour tous, l'heure où le prisonnier s'endort avec des rêves de liberté. Avec quelle amertume elle regrettait alors ses jours d'indépendance passés, ses cris d'oiseau joyeux jetés dans l'air. Oubliant ses anciennes angoisses du retour au logis, elle n'imaginait pas d'existence plus heureuse, plus désirable. — C'est dire qu'Annette n'était encore qu'une enfant en dépit des avertissements de sa beauté — ce soleil qui mûrit si vite les filles.

Toutefois, qui eût pu deviner tout ce que contenait ce regard profond et sournois qu'il lui arrivait de jeter sur sa pauvre toilette?...

Le seul être qui donnât, pour Annette, un peu de chaleur à cet intérieur glacé, c'était Yves, le grand Yves, avec sa bonne et large figure taillée au couteau dans du bois, ses vastes oreilles et son grand et gros nez qui n'en finissait plus. Yves avait tout à l'heure six pieds, car il grandissait encore à vingt-cinq ans sonnés : notez qu'on lui en eût donné trente. Il était de cette race de montagnards dauphinois dont quelques-uns, pasteurs ou bûcherons, descendent parfois dans la plaine pour y gagner leur vie, si faire se peut, et qui, intelligents, appliqués, sobres, au bout de quelques années, sans que personne s'en soit aperçu, pas même eux, s'éveillent un beau matin curés ou maîtres d'école. De braves gens ! Yves en était, et des meilleurs. Je ne vous raconterai pas par quel concours de circonstances il était arrivé à

Digitized by Google

Limoges à l'âge de quinze ans, et comment M. Lassagne l'avait pris pour domestique plutôt que comme apprenti. M. Lassagne en avait fait un excellent ouvrier : plus qu'un autre, le vieil horloger était capable d'apprécier cette intelligence carrée sans brillant, et toutes les qualités cachées sous cette rude écorce. Parfois il admettait Yves à l'honneur de partager sa promenade du soir : Yves alors s'équipait, se brossait, se lustrait comme pour une noce. C'était un spectacle assez comique que celui du vieil horloger qui, oubliant bientôt son compagnon, s'avançait en gesticulant et en remuant les lèvres, mais sans jamais trahir par un mot prononcé ces discussions éternelles qu'il poursuivait avec lui-même, — tandis qu'Yves, de trois pieds en arrière, emboîtait gravement le pas de son patron, les mains croisées — par respect — derrière le dos.

Ce sage garçon n'avait jamais tant seulement regardé une fille dans le pays. Sauf les rares promenades avec le père Lassagne, il n'avait pour toute distraction que la partie de boules le dimanche sur la place de Tourny. Ses boules étaient plombées, toutes autres n'étant à ses yeux que des joujoux sans importance. — Sa vénération pour son patron tournait au fanatisme : il l'écoutait avec une sorte de stupeur. Par déférence pour M. Lassagne, il avait pu mettre une sourdine à sa gaîté naturelle et à son gros rire ; il s'était plié à l'humeur renfrognée de la fille aînée, à la contrainte rigide qui régnait dans la maison.

Son affection pour Annette était profonde. Il avait pour cette pauvre enfant repoussée les sentiments d'un père et d'un frère. Il semblait dans de certains moments la couver du regard. Si les beaux fils de Limoges — car la beauté d'Annette faisait déjà du bruit — ne s'avisaient pas de tourner autour de la maison du père Lassagne, c'était d'abord, je pense, à cause de la grande jeunesse d'Annette, mais aussi bien par considération pour les larges épaules d'Yves. Yves pourtant n'adressait jamais la parole à la plus jeune fille de son patron ; mais il y a de ces choses qui se devinent. — Seulement, un jour que l'aînée voulait battre sa sœur (le vieux Lassagne était sorti et Yves travaillait silencieux), — Yves se leva subitement, empoigna de sa large main Gertrude, et la porta

Digitized by Google

comme une plume à dix pas, au fond de l'atelier. Cela fait, il revint se rasseoir à l'établi sans avoir prononcé une parole. — Comme il avait toujours été très-respectueux vis-à-vis d'elle, bien que très-froid, Gertrude se le tint pour dit.

Cependant les affaires de l'horloger allaient de mal en pis. M. Lassagne oubliait sa parole, ne rendait jamais l'ouvrage au jour fixé, et la clientèle se portait ailleurs. Gertrude avait beau tempêter, son père trouvait toujours le moyen de donner plus de la moitié de son temps à ses combinaisons, à ses plans inconnus. Il devenait chaque jour plus pensif, plus sombre. Ses lèvres ne cessaient d'articuler le muet monologue ; le sommeil le fuyait, — et les paysans qui transportent avant le jour leurs denrées au marché, voyant la petite croisée éclairée par la lueur de la lampe, se demandaient ce que pouvait faire M. Lassagne pendant ces veilles continues.

En outre, depuis quelque temps Yves l'accompagnait chaque soir dans ses promenades, qui se prolongeaient plus tard qu'autrefois. Ils avaient ensemble de mystérieuses conférences.... — Évidemment il se tramait quelque chose.

Un soir, Yves, qui avait été, contre toutes ses habitudes, absent une partie de la journée, remit en rentrant, avec une sorte de solennité, un petit châle à chacune des deux sœurs.

Pendant qu'Annette regardait le sien de tous ses grands yeux, Gertrude, ne sachant à quel propos ce cadeau lui était adressé, examinait alternativement Yves et son père. — Le vieux Lassagne et son ouvrier s'étaient retirés dans un coin de l'atelier et paraissaient s'entretenir de quelque affaire sérieuse. Vers la fin du souper, comme M. Lassagne, plus absorbé que jamais, ne semblait pas disposé aux confidences, et qu'Yves, de son côté, se taisait obstinément, Gertrude, qui avait saisi quelques mots de leur conversation, demanda — si Yves allait les quitter.

M. Lassagne, sur ces mots, regarda son ouvrier avec quelque émotion.

Digitized by Google

— Jamais! s'écria Yves chaleureusement, l'œil fixé sur la digne figure de son patron.

On monta se coucher. Mais à peine Annette fut-elle entrée dans la chambre de sa sœur qu'elle saisit un prétexte pour descendre : — Yves pendant le souper lui avait fait un signe....

Yves mit dans la main d'Annette une petite montre qu'il avait *repassée* lui-même avec le plus grand soin : les *huiles* étaient de sa composition :

Annette sentit son cœur bondir de surprise et de bonheur : cette jolie montre était pour elle! — Elle sourit à Yves, — et fut étonnée de voir une larme dans l'œil du montagnard.

Il lui prit la tête entre ses deux grandes mains, appuya sur son front un baiser fraternel, et lui dit :

— Sois sage!

Annette vola plutôt qu'elle ne grimpa au haut de l'escalier.

Elle eût bien voulu garder toute la nuit, étreinte dans sa main, la montre d'Yves; mais, au moment d'entrer dans la chambre, elle se ravisa : Gertrude ne manquerait pas d'entendre le tic-tac de la montre....

Elle se décida, non sans peine, à la déposer dans une cachette introuvable.

Elle était si heureuse qu'elle ne put s'endormir de toute une grande demi-heure.

Le lendemain, Yves avait disparu avant le jour.

Lorsque Gertrude, furieuse qu'on lui eût fait, à elle! un secret de ce départ, interpella son père sur les motifs qui l'avaient provoqué, M. Lassagne la regarda vaguement, comme s'il n'eût pas compris la question; elle n'en put tirer une parole.

Annette, dont cet événement n'avait pas moins éveillé la curiosité, ne parut pas s'en occuper : elle avait appris à renfermer ce qu'elle

Digitized by Google

éprouvait. Mais sa tristesse en augmenta; car pour elle surtout l'absence d'Yves laissait un grand vide dans la maison. Annette sentit qu'elle avait perdu son seul appui.

Elle cacha avec une sorte de pudeur la montre qu'Yves lui avait donnée. — Était-ce de peur que sa sœur ne s'en emparât?, ou bien l'instinct des jeunes filles lui avait-il appris qu'à cette petite montre devait se rattacher quelque premier mystère de cœur, charmant et précieux trésor dont il faut écarter les profanes?

On supposa généreusement dans le quartier que les affaires de M. Lassagne allaient bien mal, puisqu'il venait d'être forcé de renvoyer son ouvrier.

Dès le lendemain Gertrude déposa à la place d'Yves sa corbeille à ouvrage et ses ciseaux.

Mais dans la tête d'Annette germait un coup d'état.

Pendant que sa sœur se livrait, comme chaque matin, aux soins du ménage, Annette enleva sans rien dire ciseaux et corbeille, traîna dans un coin le fauteuil que Gertrude avait installé au lieu du tabouret d'Yves, et prit possession de la place.

Lorsque Gertrude entra, elle vit Annette assise à côté de son père, donnant de grands coups d'aiguille, et paraissant n'avoir de regard et d'attention que pour son travail.

Gertrude n'en pouvait croire ses yeux. — Elle saisit le coffret dans lequel Annette serrait ses ustensiles d'ouvrière, et voulut le jeter de côté. Mais pour la première fois Annette lui résista : elle se cramponna de toutes ses forces — sans quitter son siége — au coffret que sa sœur s'efforçait de lui arracher, et poussa des cris aigus. Gertrude lui répliqua sur le même diapason. — M. Lassagne leva la tête et demanda ce dont il s'agissait.

— C'est ma sœur qui veut me prendre *ma* place! dit Annette en pleurnichant.

Le père, qui craignait, — pour cause, — de se trouver immédiatement désormais sous la férule de sa fille aînée, devait être l'allié naturel de la cadette.

— Allons! dit-il doucement à Gertrude, mais sans avoir l'air



Digitized by Google

de se prononcer, — tu es l'aînée, sois la plus raisonnable, et cède lui cette place puisqu'elle y tient tant.

— Vous ne voyez donc pas, cria Gertrude, que c'est une petite coquette et qu'elle ne veut se mettre près de la fenêtre que pour se faire voir à ceux qui vont et à ceux qui viennent ! Vous ne la connaissez pas encore !

— Oh ! par exemple! dit Annette du ton de la plus vive indignation ; — comment pourrait-on me voir de la rue, puisqu'il y a un rideau?

Sur quoi le père dit à mi-voix à Gertrude :

— Entre nous, tu as peut-être tort de lui parler de cela. Tu peux lui donner des idées qui ne viennent toujours que trop tôt...

— Laissez donc! répliqua aigrement Gertrude ; si vous croyez que l'innocente en est encore là!... Vous verrez plus tard, votre fille !...

Et pensant qu'Annette ne se défiait plus, elle se jeta de nouveau à l'improviste sur le coffret. Mais la petite, aux aguets, et leste comme un chat, le lui arracha des mains en criant de plus belle.

Gertrude fit un geste menaçant : la présence de son père la retint.

Annette avait beaucoup pleuré ; — mais elle n'avait pas lâché prise.

Les premiers jours, en effet, Annette ne leva pas les yeux de dessus son ouvrage ; elle ne s'interrompait que pour regarder furtivement, et un peu souvent, il est vrai, quelle heure marquait la petite montre d'Yves. — Il ne manquait cependant pas de cadrans dans la boutique de l'horloger.

Puis, un coin du rideau fut soulevé aux heures où Gertrude était absente. L'aiguille d'Annette était bien toujours dans son ouvrage, mais son œil était dans la rue. — Dans la rue passaient des jeunes gens de la ville : celui-ci était assez laid, celui-là avait meilleure tournure ; et puis, des jeunes filles bien mises.... — Annette admirait avec de gros soupirs et faisait son possible maintenant pour esquiver les commissions, comme si elle craignait de

Digitized by Google

montrer au dehors sa pauvre toilette. En même temps, sa chevelure si ébouriffée autrefois, si rebelle au peigne, se civilisait, se lissait. Pouvait-on lui reprocher cette unique parure? — Et si Annette donnait un peu de son temps à ces soins nouveaux, au spectacle de la rue, elle le rattrapait d'ailleurs; car elle oubliait quelquefois toute une journée maintenant de regarder l'heure à la montre de son ami Yves, qui était parti. — Mais vous me répondrez qu'il est si facile, dans une boutique d'horloger, de savoir, sans se déranger, quelle heure il est!

Il arriva un jour qu'au moment où la famille Lassagne allait se mettre à table, on entendit les pas d'un cheval qui s'arrêtait devant la porte. — Annette, qui s'était levée, reprit aussitôt son siége et son ouvrage.

Un monsieur, d'une quarantaine d'années environ, entra dans la boutique. Le père Lassagne tira révérencieusement son bonnet, tandis que Gertrude, empressée, avançait un siége.

— Monsieur, dit l'étranger, on m'a dit que vous seul dans la ville étiez en état de réparer cette montre.

— Ah! s'écria l'horloger, dont l'œil s'anima, c'est une montre du nouveau système de Breguet, — la première que je vois.

Pendant que son père explorait moins le dommage à réparer que les combinaisons ingénieuses de cette invention récente, Annette, les paupières baissées, les doigts agiles, observait curieusement l'étranger sous le voile de ses longs cils.

Tout décelait dans ce personnage, qui n'était évidemment pas du pays, une noble origine et les habitudes d'une grande fortune. Sa haute taille, son regard clair et assuré, la distinction de son geste, l'élégante simplicité de sa tenue offraient à la fille de l'horloger un type dont elle n'avait jamais eu seulement l'idée. Annette ne pouvait se préoccuper de l'âge non plus que de la physionomie individuelle d'un homme si différent de ceux qu'elle avait vus jusque-là, et qui n'était pour elle que la révélation inattendue d'un monde ignoré et merveilleux.

En examinant, [illegible], le modeste intérieur de la boutique,



Digitized by Google

l'étranger aperçut tout à coup Annette; et, comme stupéfait de la beauté de la jeune fille, il sembla n'en plus pouvoir détacher son regard.

Annette, violemment émue sous l'attention d'un pareil personnage, sentit son cœur se gonfler à remplir sa poitrine : elle ne pouvait plus respirer.

— Vous êtes le père de cette charmante enfant? demanda l'étranger.

— Oui, monsieur! répondit le vieux Lassagne, flatté d'entendre louer sa fille par un homme qui possédait une si belle montre.

Annette était devenue pourpre, le sang bourdonnait à ses tempes. — Elle ne vit, n'entendit plus rien, et l'étranger était déjà parti, qu'Annette toute troublée ne s'en était pas aperçue.

Un ricanement de Gertrude la réveilla.....

La détresse augmentait tous les jours dans la maison de l'horloger; l'argent manquait quelquefois pour le marché du jour. Gertrude, qui ne pouvait plus accroître son épargne secrète, devenait de plus en plus intraitable et féroce, tandis que M. Lassagne, de jour en jour plus maniaque, ne paraissait plus même entendre ses cris. Il rêvait tout haut la nuit, gesticulait sans cesse, et s'adressait à lui-même des sourires pleins de finesse : une vraie comédie! — Sa principale occupation journalière était maintenant d'épier le passage du facteur, et de le suivre long-temps des yeux quand il s'était éloigné. Quelques visites d'un voisin, huissier et bon homme en dépit de son état, ne laissaient pas encore que d'inquiéter Gertrude. Son père, dont la tête s'affaiblissait, ne manquait jamais néanmoins de l'éloigner quand ce voisin devait venir. — Elle surprit pourtant un jour cette fin de conversation : — « J'en suis désolé, disait l'huissier, mais je ne puis attendre plus long-temps. J'ai déjà trop dépassé mes instructions. » — A quoi le vieux Lassagne, comme s'il tombait des nues, répondait machinalement : — « Serviteur! serviteur! »

Digitized by Google

Sur cette découverte, Gertrude monta dans sa chambre, où elle resta long-temps enfermée. — Elle fut très-préoccupée les jours suivants.

La santé du bonhomme était sérieusement menacée. Consumé par la maladie de l'idée fixe, il était affreux de maigreur et, — ce qui n'eût pas semblé possible, — il maigrissait chaque jour davantage. Ses yeux hagards se cerclaient de nacre, les ailes de son nez étaient tirées; ses lèvres, continuellement agitées par un tic nerveux, s'amincissaient et devenaient plus pâles.

Il s'éteignait.

Dès qu'il fut au lit, sa pauvre cervelle détraquée déménagea complétement. Il proférait des mots techniques, des paroles sans suite parmi lesquelles on pouvait comprendre qu'il se perdait plus que jamais dans ses châteaux en Espagne. Si l'on venait à prononcer auprès de lui le nom d'Yves, il clignait de l'œil comme un homme qui veut bien vous laisser deviner qu'il a fait quelque bonne affaire : — mais pas un détail. Gertrude, qui s'était dit souvent qu'au départ de l'ouvrier devait se rattacher quelque grand intérêt, Gertrude, attentive et habile comme un inquisiteur, finit par renoncer à interroger le délire de cette agonie et à l'espoir de pénétrer quelles pouvaient être ces mystérieuses et chères espérances de son père.

Dans ses derniers moments, le vieux Lassagne manifesta pour Annette une tendresse caressante tout inattendue. Les pleurs d'Annette témoignèrent de sa reconnaissance pour ces marques d'affection d'autant plus douces qu'elles étaient plus tardives. Elle s'était attachée au lit de son père avec une vague terreur : bien qu'à l'âge d'Annette on ne croie guère encore à la mort, elle pressentait qu'elle allait se trouver seule au monde. Le vieux Lassagne semblait plus tranquille lorsqu'elle était près de lui. Il la faisait approcher tout contre son chevet et lui disait bien bas qu'elle serait riche bientôt, — riche à millions! — « Tais-toi! ta sœur n'aura rien du tout, rien du tout! — Chut!..... »

Et il mettait le doigt sur ses lèvres.



Digitized by Google

Le médecin prit un matin Gertrude à part et s'entretint avec elle. Lorsqu'il fut parti, Gertrude chargea Annette d'une longue commission. Celle-ci hésitait, mais elle n'osa refuser. — Le regard de Gertrude lui faisait peur.....

Au retour, Annette vit de loin plusieurs personnes qui causaient devant la maison. On se tut lorsqu'elle approcha.

D'autres gens, des voisins encore, étaient dans la boutique. — Elle voulut monter, une femme l'arrêta par la main :

— Mon enfant?...

Annette éclata en sanglots. Elle venait de comprendre.

Gertrude descendait, livide..... Elle jeta à peine un regard sur sa sœur.

En ce moment deux hommes se présentèrent à la porte de la boutique : — le juge de paix venait poser les scellés au nom des créanciers.

On s'empressa autour de Gertrude. — Il ne fallait pas la laisser là, il fallait l'emmener! On la conduisit chez le voisin en face. Elle traversa la rue lentement, son mouchoir sur les yeux, soutenue par deux vieilles et suivie d'un cortége féminin tout attendri. — Que va devenir cette pauvre créature? disait-on. — Et chacun vantait les soins qu'elle avait eus pour son père, son ordre, sa sagesse, et tant d'autres vertus si malheureusement récompensées.

Auprès d'Annette était seule restée une bonne femme qu'on appelait mademoiselle Parfait et qui méritait bien son nom.

Elle s'efforçait de la consoler et pleurait avec elle, lui promettant, pour relever son courage, de s'occuper d'elle, de ne pas la quitter : « Si elle pleurait ainsi, si elle se laissait aller au chagrin, elle tomberait malade à son tour, — et la belle avance! Et puis, le bon Dieu abandonne-t-il jamais ceux qui sont sages? »

Elle décida enfin Annette à venir passer la nuit dans sa maison située à l'extrémité du faubourg, et elle l'installa dans un petit lit improvisé aux dépens du sien. Annette tombait de sommeil. A cet âge, la douleur endort.

Digitized by Google

L'enterrement de M. Lassagne eut lieu le lendemain. Tout le quartier suivit au cimetière. L'horloger emportait ce dernier et bien désintéressé témoignage de l'estime que sa probité irréprochable, sa vie honnête avait méritée. Les créanciers furent désintéressés, tout juste, par la vente de la maison et du mobilier. On s'étonna, en inventoriant la saisie, de trouver à peine quelques-uns de ces objets de valeur — et de transport facile — que l'on devait s'attendre à rencontrer dans un commerce d'horlogerie si restreint qu'il fût. Gertrude alors parla du mystérieux départ d'Yves, et des étranges paroles que prononçait M. Lassagne à son lit de mort. Au bout de quelque temps, elle disparut un beau jour de Limoges sans avoir averti personne. On apprit qu'elle était allée se fixer dans une ville assez éloignée, et qu'en arrivant elle avait acheté un fonds de mercerie assez important. — On n'en entendit plus parler.

Oserai-je écrire que lorsque les porteurs vinrent enlever le corps du vieux Lassagne, le lit était dans un grand désordre, les matelas inégalement superposés comme si on les eût replacés à la hâte, — et que les brins de paille dont la chambre était jonchée attestaient une perquisition impie!.....

Ces recherches avaient au reste été infructueuses : — le vieux Lassagne était mort comme il avait vécu, pauvre.

## II.

Lorsque mademoiselle Parfait monta le lendemain matin pour causer avec Annette, celle-ci dormait encore profondément. Inondée des flots de ses cheveux qui s'étaient dénoués pendant la nuit, sa jolie figure portait l'empreinte des émotions de la veille. Un gros soupir venait par intervalle soulever sa poitrine.

Mademoiselle Parfait la contempla pendant un instant d'un air de compassion profonde, et descendit à petits pas de peur de l'éveiller.



Digitized by Google

Elle avait des nouvelles à lui annoncer.

La vieille fille, en se demandant quel était, dans la situation présente, le meilleur parti à prendre pous les intérêts d'Annette, n'avait pas tardé à se dire que l'offre généreuse qu'elle avait, dans le premier moment, faite à la jeune fille était assez irréfléchie, et elle s'était reproché de lui avoir donné un espoir à peu près irréalisable. Mademoiselle Parfait n'était pas riche. Sa petite rente viagère de cent cinquante francs n'eût pu suffire à ses modestes besoins si elle n'y eût ajouté le produit de quelques travaux d'aiguille qu'une ou deux personnes voulaient bien lui confier. En gardant Annette auprès d'elle, elle risquait bien d'être forcée de renoncer, dans un avenir prochain, à cette bonne œuvre : — bonne œuvre encore est bientôt dit, car ne privait-elle pas Annette, dans sa charité mal entendue, des moyens de se créer ailleurs une position par le travail et la bonne conduite!

Quoi qu'il en coûtât à mademoiselle Parfait, qui s'était attachée déjà à l'orpheline, elle ne pouvait hésiter entre l'égoïsme imprudent de sa bonté et les véritables intérêts de sa protégée.

Elle s'était donc habillée au petit jour et mise en campagne auprès de quelques bonnes âmes placées dans une situation plus favorable que la sienne. Mais, à son grand chagrin, ces bonues âmes avaient toutes eu quelque excellente raison de décliner le fardeau qu'elle eût été si heureuse, elle, de porter. La digne Parfait avait cru de la meilleure foi du monde à toutes ces fins de non recevoir ; attristée mais non découragée à chaque échec, elle n'avait pas même pensé à se dire qu'il était bien malheureux que chacun eût ses pauvres, et que cependant les pauvres n'eussent personne.

Elle avait enfin à peu près réussi auprès de monsieur le curé, son dernier espoir. Monsieur le curé lui avait donné une lettre pour une dame très-riche et très-bienfaisante, qui, selon toute probabilité, accueillerait Annette sur sa recommandation.

Lorsque Annette fut habillée, mademoiselle Parfait lui expliqua les obstacles qui s'opposaient, à son grand regret, à ce qu'elles restassent ensemble et lui fit part de ses démarches de la matinée.

Digitized by Google

— Ma chère enfant, dit-elle, il m'en coûtera d'autant plus de me séparer de vous que je sens parfaitement qu'il est bien dur, après avoir été jusqu'à votre âge dans la maison de ses parents, de se voir chez les autres. Il faut cependant vous résigner et penser à votre avenir. Vous devez même considérer comme un grand bonheur, dans la position où vous vous trouvez, de rencontrer une bonne dame, dévote et bienfaisante, qui vous accueille dans sa maison.

Annette remercia mademoiselle Parfait et elles partirent. En chemin mademoiselle Parfait lui donna force bons conseils; — mais Annette avait trop de chagrin pour écouter.

Madame Durosnel, à qui Annette était adressée, était dame patronesse de plusieurs œuvres. La lettre du curé, que mademoiselle Parfait lui fit remettre par une femme de service, eut tout d'abord son effet. A peine Annette et sa protectrice avaient-elles eu le temps de s'asseoir qu'on les introduisit.

La vaste porte cochère, les deux ou trois domestiques occupés dans la cour et dans l'antichambre, le luxe de l'ameublement, tout cet air de grande maison si nouveau pour Annette, l'avaient étonnée et épouvantée. Elle se sentait bien petite, bien écrasée. La personne et l'accueil de la maîtresse de la maison achevèrent de lui faire perdre son peu d'assurance.

Maigre et grande, le teint couperosé, le regard aigre, la voix brève, madame Durosnel, après un mot de froide politesse adressé à mademoiselle Parfait, interrogea Annette sans perdre de temps.

— Quel âge avez-vous?

Annette ne put répondre. Sa bouche était sèche. Elle sentait monter à sa figure ces ardeurs auxquelles elle était sujette, et qui, d'ordinaire, aussitôt disparues qu'arrivées, comme un nuage, lui donnaient un charme de plus. Elle se troubla tout à fait. — Mademoiselle Parfait répondit pour elle :

— Seize ans, madame.

— Et son père est mort hier?

— Hier, madame.

Digitized by Google

Madame Durosnel perçait Annette de son regard. Annette avait le cœur bien gros....

— Sait-elle écrire?

Comme Annette ne répondait point et rougissait de plus en plus:

— Je vous demande si vous savez écrire? reprit madame Durosnel avec un peu d'impatience.

— Non, madame, balbutia Annette.

— Et lire?

— Peu.

— Qui donc l'a élevée? dit en aparté madame Durosnel à mademoiselle Parfait qui tremblait pour sa protégée.

— Vous a-t-on appris à coudre?

— Oui, madame.

— Elle est bien jolie! dit entre ses dents madame Durosnel.

Après quelques secondes d'un nouvel examen muet, elle reprit d'un ton bref et avec un regard qui décelait l'espèce de regret qu'elle avait à cette bonne œuvre presque forcée.

— Monsieur le curé a la bonté de m'écrire en votre faveur; vous allez rester ici. Je verrai à quoi on pourra vous employer. Il y a beaucoup de monde dans la maison; vous serez surveillée, je vous en avertis. J'aurai soin de vous si vous êtes honnête fille... Ah! comment vous nommez-vous?

— Je m'appelle Annette, madame.

Madame Durosnel se leva : signal de congé. Mademoiselle Parfait fit la révérence avec beaucoup de remercîments.

Annette la reconduisit par les appartements. Dans une pièce où elles étaient seules son cœur déborda. — Elle se jeta, fondant en larmes, dans les bras de mademoiselle Parfait.

— Un peu de courage, mon enfant, lui dit la vieille fille émue, vous en aurez besoin dans des circonstances plus difficiles. Qui n'a pas eu ses épreuves! Soyez laborieuse, soumise, honnête, et vous verrez que le bon Dieu vous rendra heureuse.

Digitized by Google

Elle est bien jolie ! avait dit madame Durosnel. Ce mot était une condamnation portée d'avance. Annette expiait déjà sa beauté, don fatal pour une fille pauvre.

Il y avait dans la position de madame Durosnel, dame de charité, dame de la miséricorde, des exigences auxquelles elle ne pouvait se refuser. Elle avait dû accueillir Annette. — Mais elle s'était dit en même temps qu'il lui serait bien difficile de la garder. Malgré l'air de candeur et d'honnêteté d'Annette, une fille de cet âge et de cette figure pouvait être dans cette sévère maison la cause, non peut-être d'un désordre — et encore? — mais de quelque émotion dont madame Durosnel ne voulait pas accepter la responsabilité. Cette beauté seule était déjà presque un scandale.

Il ne faudrait pas croire d'après cela que madame Durosnel eût arrêté en elle-même, en accueillant Annette, la résolution formelle de s'en débarrasser le plus tôt possible, c'est-à-dire de se faire honneur des apparences d'une bonne action. La rigidité réelle, l'ascétisme de sa conscience lui interdisaient de pareils compromis. — Seulement elle avait vu du premier coup d'œil qu'Annette choquait dans sa maison un certain ensemble d'idées préconçues et fixes. Elle avait consenti — par devoir — à tenter un essai qu'elle savait d'avance impossible. Ce sont des sortes d'illuminations qu'ont seules certaines gens — et je crois inutile maintenant d'examiner si, pour s'affermir dans ces dispositions, madame Durosnel eut besoin de faire appel, — sans s'en douter, comme de juste — à la haine instinctive des femmes laides contre les belles.

Contre pareil parti pris, Annette ne pouvait qu'avoir tort. Madame Durosnel eut, sans que l'orpheline pût s'en douter, mille motifs, tous plus péremptoires les uns que les autres, de la congédier dès la première semaine. Si elle prolongeait l'essai, c'était uniquement pour n'avoir rien à se reprocher. Elle tenait avant tout au repos de sa conscience.

La maison de madame Durosnel était montée avec une sorte de luxe parcimonieux, de richesse sans élégance; on y retrouvait à

Digitized by Google

chaque pas les austères habitudes de la dévote et les arrangements étroits d'une mesquine économie. Les maîtres faisaient maigre chère dans la vaisselle plate, et les domestiques avaient tout juste le nécessaire.

Annette eut une petite chambre dans les combles, plus nue et plus pauvre en vérité que celle qu'elle occupait chez son père avec la terrible Gertrude. Le jour elle travaillait dans une salle basse qui servait de buanderie et dont la fenêtre donnait sur une petite cour intérieure. Il lui répugnait de vivre avec les domestiques, et pour se soustraire à la société de l'antichambre, elle se confina du matin au soir dans la salle basse humide et sans jour où on lui laissait achever sans distraction sa longue tâche. A peine entrevit-elle M. Durosnel, qui, à dire vrai, était presque continuellement absorbé par les soins de sa vaste fabrique de draps, source de sa fortune.

Il n'y avait rien à redire assurément aux habitudes laborieuses et sauvages de cette jeune fille qui se tenait si obstinément à l'écart, parlant à peine à ses camarades et remplissant ses devoirs avec une rigoureuse exactitude.

Malgré son isolement elle ne put s'empêcher de remarquer un jour qu'un mouvement inaccoutumé régnait dans la maison. — On faisait des préparatifs comme pour quelque fête, et madame Durosnel présidait elle-même à tous les arrangements.

Annette ne fit aucune question, mais elle apprit bientôt la cause de toute cette émotion : — le frère de madame Durosnel, un frère aîné, riche et célibataire, devait arriver le lendemain. Annette fut mise au fait, comme malgré elle, des légendes qui couraient l'office sur la fortune de M. Maurice, sur la grande tendresse que sa sœur avait pour lui. Quant à sa munificeuce et à sa générosité, la bonne humeur qui éclatait chez les domestiques en faisait foi à l'avance : M. Maurice leur donnait en étrennes la valeur d'une demi-année de leurs gages.

Le jour si impatiemment attendu arriva enfin. Toute la maison était en fête : M. et madame Durosnel allèrent au-devant de leur frère.

Digitized by Google

Annette monta dans sa chambrette; elle était attristée de toutes ces joies qu'elle ne pouvait partager. Le soir elle ne descendit pas pour souper et personne ne s'aperçut de son absence; elle travailla dans sa mansarde jusqu'à une heure avancée de la nuit, repassant dans son esprit les tristes journées de son enfance, et comparant involontairement madame Durosnel à sa rude sœur Gertrude.

Le lendemain elle descendit presque joyeuse auprès de madame Durosnel : la tâche qu'elle ne devait finir que dans deux jours était entièrement achevée.

— C'est bien! dit madame Durosnel étonnée et sans ajouter un mot d'encouragement et d'éloge.

Une larme brilla entre les longs cils d'Annette; et elle allait se retirer en silence, lorsque M. de la Mothe-Houdan entra accompagné de son beau-frère.

— Bonjour, cher frère! dit madame Durosnel avec empressement.

Annette tressaillit, elle venait de reconnaître le beau monsieur qui avait dans le temps apporté à M. Lassagne cette fameuse montre...

M. Maurice, tout en échangeant quelques paroles avec sa sœur et M. Durosnel, examinait attentivement cette charmante figure, qui était demeurée vaguement dans sa mémoire. Ce n'était plus l'enfant qu'il avait vue autrefois, mais une jeune fille dans tout l'épanouissement de sa beauté.

— Vous avez une bien jolie caméristé, ma sœur! dit-il.

— Je suis heureuse qu'elle vous plaise, mon frère! répondit madame Durosnel plus aimable qu'Annette ne l'avait jamais vue. — C'est la fille d'un horloger qui est mort il y a un mois, ajouta-t-elle sans s'inquiéter si elle rappelait à Annette un déchirant souvenir.

— Une pauvre orpheline que madame Durosnel a recueillie, insista le mari en regardant dans la cour.

— Je me rappelle maintenant mademoiselle, reprit Maurice.

Digitized by Google

J'ai été à même l'année dernière, pendant mon séjour à Limoges, de mettre à l'épreuve le talent de son père. — Vous avez bien fait, ma sœur !

Dans la voix de M. de la Mothe-Houdan, essentiellement sympathique, surtout lorsqu'on venait d'entendre la parole brève de sa sœur et l'organe commun de M. Durosnel, il y avait plus que de la compassion pour une pauvre jeune fille abandonnée. Le regard de Maurice et son accent témoignaient de ces égards, de cette attention involontaires que commande la beauté dans quelque condition qu'elle se rencontre.

Madame Durosnel le regarda fixement, et se tournant vers Annette décontenancée et émue :

— Je n'ai plus besoin de vous, dit-elle d'un ton sec.

Annette sortit. — Grande fut sa surprise quand madame Durosnel, l'ayant fait appeler le lendemain matin, lui mit dans la main une petite somme et la remercia de ses services. Au renvoi et au don de la bourse, vint se joindre naturellement une belle mercuriale pour la prémunir contre les dangers du monde, etc. — Mademoiselle Parfait, au reste, ajouta madame Durosnel, la dirigerait mieux que personne.

Annette n'avait pas été heureuse dans cette maison. Elle y avait retrouvé la rigidité, les dures contraintes de l'intérieur paternel, et, entourée d'étrangers, elle avait dû se trouver plus isolée encore. L'aspect de ce luxe, qui n'était pas fait pour elle, sans éveiller positivement ses désirs, l'affectait péniblement. Elle pleura pourtant de partir, humiliée d'un renvoi dont elle ne pouvait pénétrer les causes.

Comme elle traversait la cour la larme à l'œil et son petit paquet à la main, elle aperçut M. Maurice à une fenêtre. Il la regardait. — Annette crut voir qu'il avait fait un mouvement vers elle. Elle ralentit son pas, pensant que M. Maurice voulait lui parler. Mais, comme il restait immobile, elle continua son chemin en soupirant.

Mais la lourde porte s'était à peine refermée sur elle, que les larmes d'Annette étaient séchées et qu'elle avait oublié, — en re-

Digitized by Google

trouvant le grand air et le soleil de la liberté, — ses ennuis et son esclavage. — Deux pas et deux secondes avaient déjà effacé l'hôtel Durosnel du souvenir d'Annette.

Elle vola, joyeuse, chez mademoiselle Parfait.

En causant avec sa sœur, M. de la Mothe-Houdan s'enquit des motifs du départ de la jeune fille. Madame Durosnel, sans formuler d'accusation précise, n'avait que trop d'excellentes raisons à fournir, de ces raisons sans réplique, toutes faites d'avance par l'homme du proverbe qui voulait tuer son chien.

Le cercle de madame Durosnel, qu'on avait mis dès le premier jour au courant des aventures de la belle orpheline, loua chaleureusement la charité déjà bien éprouvée de la maîtresse de la maîtresse de la maison, et déploya en chœur la difficulté qu'on éprouve à trouver des êtres dignes du bien qu'on leur veut faire.

Mademoiselle Parfait, qui, par discrétion, avait cru devoir s'abstenir de visiter Annette à l'hôtel Durosnel, ne parut pas surprise de la revoir. Elle la reçut avec une joie inquiète.

— Vous resterez ici puisque la Providence le veut, lui dit-elle. J'ai fait ce qui me semblait être le mieux. Il paraît que je me suis trompée, puisque vous voilà. Eh! bien, soit! je tâcherai d'avoir de l'ouvrage pour nous deux.

Elle y réussit. — Dans cet intérieur tranquille, Annette commença les meilleurs jours qu'elle eût encore connus. Un calme tout nouveau la reposa de ses chagrins passés. A mesure qu'elle put apprécier, dans les détails de leur vie commune, le caractère de sa bienfaitrice, elle conçut pour la vieille fille une tendre vénération. Peut-être Annette, que l'éducation première n'avait pas préparée, ne pouvait-elle bien comprendre la noblesse réelle de ces goûts simples, de cette existence de travail et de paix; elle n'eût peut-être pas choisi, pour elle-même, ce bonheur uniforme. Mais elle s'inclinait devant la bonté infinie de mademoiselle Parfait, — devant cette ignorance toute chrétienne du mal et des méchants, — cette âme toujours égale et paisible à travers les

Digitized by Google

orages de la vie, car Parfait avait souffert aussi, — devant ces soixante-dix virginales années écoulées dans le bien sans un remords, sans un regret, soutenues et consolées aux heures cruelles par la lecture d'une page de l'Évangile. En même temps la source de tendresse, tardivement frappée par les suprêmes caresses de son père, s'était ravivée tout à coup et s'épanchait, large et vive, pour sa mère d'adoption.

Mademoiselle Parfait était de son côté heureuse de sa fille. Le front pur, le regard chaste et profond d'Annette n'annonçaient que de bons instincts. Lorsque pendant les longues heures de travail, les pieds sur la même chaise, Annette lui racontait les douleurs de son premier âge, cette terreur sous laquelle elle avait grandi, ses pleurs secrets, ses privations, l'agonie du vieux Lassagne, — la bonne Parfaite, immobile, l'aiguille suspendue, levait au ciel un œil humide, et remerciait Dieu de l'avoir envoyée là au moment où l'enfant avait eu besoin d'elle.

Elle conduisait Annette aux offices du dimanche. Celle-ci lui fit un jour l'aveu qu'elle n'avait pas encore communié. — Mademoiselle Parfait joignit les mains : à seize ans!... Si elle eût pu en vouloir à quelqu'un au monde, elle eût su assurément bien mauvais gré de cette grosse négligence à la sœur aînée d'Annette. — Ah! si madame Durosnel avait su cela! — Heureusement, de toutes les questions adressées à Annette par madame Durosnel, celle-ci était la première qu'elle eût oubliée.

Mademoiselle Parfait n'eut pas de repos qu'elle n'eût mené à bien l'importante affaire, et Annette reçut à cette occasion une belle robe, surprise ménagée par mademoiselle Parfait. Elle fut transportée; de sa vie elle ne s'était vue aussi *brave*, elle qui n'avait jamais été parée que des vieilles nippes de sa sœur — et si longtemps attendues! Il fallut tout quitter pour tailler, coudre, essayer et réessayer la belle robe. Mademoiselle Parfait s'y prêtait de la meilleure volonté du monde, et sa grande préoccupation était surtout de ne pas laisser refroidir les bonnes dispositions que témoignait Annette.

Digitized by Google

Je ne saurais dire si ces dispositions étaient bien sincères ou, du moins, s'il y entrait plus de piété véritable que de complaisance pour mademoiselle Parfait — et même de coquetterie. — Je ne le crois pas. Les idées religieuses, lorsqu'elles n'ont pas été inculquées dès l'enfance par la famille et sucées avec le premier lait, ont besoin, pour se développer, d'une réflexion sérieuse dont Annette ne pouvait être capable ; elles ne sauraient être suppléées par une déférence machinale inspirée par l'exemple, ni par de vagues pratiques, privées de la vie morale, Annette, je pense, aurait peut-être été plus près de la superstition que de la vraie piété, si dans cette légère tête d'enfant, les émotions passagères, les sensations du moment, eussent pu laisser quelque place à des pensées plus graves. Son éblouissante beauté seule eût suffi à distraire et à absorber bien des filles plus raisonnables.

Cette beauté que nous avons laissée se tirer à peu près toute seule, comme elle pourrait, des pleurs, du deuil, des amertumes de l'hôtel Durosnel, s'était comme affermie et empreinte d'un cachet définitif depuis un an passé qu'Annette vivait auprès de mademoiselle Parfait. Pour employer un mot que les peintres ont donné à notre langue usuelle, Annette avait pris du *caractère*. Sa tête eût enthousiasmé le pinceau des vieux maîtres italiens. Elle possédait cet éclat qui fait pendant vingt années le sujet de gloire et de conversation de tout un pays de province, dont le souvenir se transmet, dans les familles, des enfants aux petits-enfants, et qui fait passer la renommée de quelques grand'mères jusqu'à leur troisième génération. Annette n'ignorait rien de ses charmes. La haie de regards qu'elle pétrifiait sur sa route, en allant à l'église de Saint-Aurélien, le dimanche, aurait au besoin suffi pour l'en avertir. Elle se laissait aller avec ravissement à l'admiration qu'elle inspirait, et ces triomphes enivrants qui berçaient sa pensée au milieu de son travail quotidien, lui faisaient plus impatiemment attendre le dimanche suivant.

Lorsque le soir, après la cérémonie où Annette sembla moins une communiante qu'une jeune mariée, il fallut quitter la belle toilette pour reprendre les modestes habits de travail, elle soupira

Digitized by Google

— et laissa un long regard en adieu à la jolie robe blanche étendue sur le lit.....

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Chaque jour augmentait l'affection de mademoiselle Parfait pour Annette, mais en mêlant à cette tendre sollicitude des préoccupations plus sérieuses. Il y avait des moments où le regard mélancolique de mademoiselle Parfait semblait ne pouvoir se détacher de l'orpheline. — Que deviendra-t-elle après moi? se demandait la digne femme.

Annette ne se doutait pas des craintes de sa bienfaitrice. L'avenir, pour elle, était si loin! Sa charmante figure rayonnait des folles et chastes gaietés de la jeunesse. — Si parfois elle éprouvait, sans y rien comprendre, de vagues lassitudes, de passagères langueurs; s'il lui arrivait de jeter un regard en dehors de cette félicité monotone, de se demander s'il n'existait pas au monde une autre manière d'être heureuse, elle repoussait bientôt ces rêves dangereux, et fermait les yeux pour les oublier et s'endormir en paix.

La vie et les habitudes de mademoiselle Parfait étaient d'une simplicité primitive. Chez elle on se couchait de bonne heure, — après le frugal repas du soir, si cher à la province, — pour s'éveiller dès le matin. — Un soir, pendant le souper, deux coups furent frappés à la porte. Qui pouvait venir si tard, — après huit heures sonnées? Pendant que Annette et Parfait se consultaient du regard, on frappa de nouveau. — C'est bien chez nous!

Annette ouvrit la fenêtre :

— Qui est là?

— Ami! dit une voix qu'elle crut reconnaître.

Elle descendit sans attendre mademoiselle Parfait, qui lui criait de ne pas ouvrir seule, — et elle sauta au cou d'Yves.

— C'est Yves, mademoiselle! c'est Yves! s'écriait-elle joyeuse, entraînant par le bras le géant dauphinois.

— C'est, en effet, moi, mademoiselle! dit naïvement Yves en

Digitized by Google

saluant mademoiselle Parfait avec le plus grand respect. — Il était au fait de tout ce qui s'était passé.

— Et quand êtes-vous arrivé, Yves? demandait Annette. Et d'où venez-vous? — et bien d'autres questions encore.

Yves avait à peine eu le temps de dire qu'il était arrivé à Limoges depuis une heure.

— Et qui vous a dit que j'étais ici? Comme vous êtes maigri, Yves! — Mademoiselle, Yves doit avoir faim?

— Oui, répondit Yves.

— Eh! bien, dit mademoiselle Parfait, monsieur Yves nous fera l'amitié de souper avec nous.

Un troisième couvert était déjà mis.

— Asseyez-vous là, Yves; — et Annette servait son vieil ami, emplissait son verre, dépliait sa serviette. — Yves la contemplait machinalement. A cette hébétude du voyageur au retour, se joignait l'étonnement de la métamorphose d'Annette. Où était la petite fille qu'il tutoyait autrefois?

— Comme vous avez changé, Yves!

— Et vous donc, mademoiselle Annette!

Annette était flattée : — Elle savait bien qu'elle n'y avait rien perdu, et puis : — *Mademoiselle Annette!*.....

Elle tira de sa ceinture la petite montre, et la montra à Yves. — Et tout à coup, en le regardant, ses yeux se remplirent de larmes : tous ses souvenirs d'enfance venaient d'être évoqués..... Son père.....

— J'ai appris — le *malheur* — mademoiselle, dit Yves tristement : sa voix était mal assurée... — Mon pauvre vieux maître!... Et je n'étais pas là pour lui dire adieu!... Mais il faut nous consoler, mademoiselle... il a dû monter tout droit là-haut!.....

Yves se détourna. Il ne pouvait plus parler.

Il y eut un moment de silence. La bonne Parfait se hâta de reprendre :

— Vous nous arrivez de bien loin, monsieur Yves?

— De l'Allemagne, mademoiselle, répondit l'ouvrier en soupirant, — de l'Allemagne, où j'aurais mieux fait de ne pas aller!

Digitized by Google

— Ah! vous nous raconterez tout cela! — Mais vous ne mangez pas, monsieur Yves?

— Buvez donc, Yves! ajoutait Annette.

— Merci bien, mademoiselle!

Mais les morceaux restaient intacts sur son assiette et son verre ne se vidait pas.

— De l'Allemagne! répéta Annette. Est-ce bien loin?

— Trop loin assurément, répondit Yves.

— Et qu'alliez-vous faire là-bas?

— Ah! c'était une fameuse idée! une idée de M. Lassagne, c'est tout dire! J'allais là-bas vous chercher un million! Mais je n'ai pas de bonheur, moi!... Il aurait dû envoyer quelque autre...

Et il commença le récit de son voyage.

— Il y a des détails de métier, dit-il par manière d'exorde, cela vous ennuiera...

— N'ayez pas peur, monsieur Yves, répondit mademoiselle Parfait.

— Alors c'est bien! — Autrefois c'était un secret, un secret que personne n'aurait su de moi! Maintenant, on peut tout dire!...

Il exposa la combinaison de M. Lassagne, combinaison bien simple dont on pouvait attendre de magnifiques résultats. C'était cet espoir qui avait bercé le vieil horloger jusqu'à son dernier moment.

M. Lassagne avait imaginé de perfectionner et d'étendre une industrie alors à peu près étrangère à la France, l'horlogerie de bois. Les horloges de bois nous arrivaient d'Allemagne grossièrement façonnées au couteau par les bergers et les sabotiers des villages qui se sont élevés à la place de l'ancienne Forêt Noire. Si une horloge, qui coûte à un paysan de Carlsruhe plusieurs journées de travail pénible et sans garantie mathématique d'exactitude, se vend actuellement huit francs, s'était dit le vieux Lassagne, il est évident qu'en simplifiant la main-d'œuvre par l'emploi d'outils spéciaux qui assureront en outre une précision plus parfaite, je pourrai établir sur la plus vaste échelle la fabrication de ces horloges d'un usage si précieux pour les classes pauvres. Les matières

Digitized by Google

premières étant peu coûteuses et la main-d'œuvre ainsi réduite, je pourrai livrer mes produits pour le tiers, le quart de ce qu'ils coûtent aujourd'hui ; et, dans un an, il n'y aura pas en France un paysan, si misérable qu'il soit, qui n'ait son horloge à lui. — C'était une manière de rêve de poule au pot à la façon d'Henri IV. — Et mon enfant, mon Annette, aura une dot à faire pâlir la plus riche héritière de Limoges !

Yves racontait, renversé sur sa chaise, les yeux fixés sur Annette. La fille du vieux Lassagne, accoudée comme autrefois son père, et la tête entre ses mains, regardait tomber les paroles de la bouche de l'ouvrier, tandis que la bonne Parfait examinait cette honnête figure avec une complaisance maternelle ; — si attentive qu'elle oubliait de moucher la chandelle qui éclairait ce modeste tableau d'intérieur — les débris du souper dans les assiettes de faïence à fleurs peintes, la miche de pain de ménage, les eustaches à manches de buis, et les timbales d'étain sur la nappe de toile bise.

Le vieux Lassagne ne s'était pas trompé. Cette industrie, en effet, qui n'était autrefois qu'accessoire et qui ne vivait que pour couvrir les chômages des autres travaux, est devenue une branche de commerce sérieuse et une source de revenus considérables pour l'Allemagne. M. Lassagne avait tout préparé, tout établi. Par malheur Yves, ainsi qu'il le disait lui-même, n'entendait rien aux affaires. Il était tombé, sans connaître seulement leur langue, au milieu de paysans sauvages, jaloux et défiants. On avait volé ou détruit les outils qu'il apportait; on l'avait battu, il l'avouait très-bonnement, on l'avait battu malgré sa stature et ses redoutables poignets. — Il s'était bien un peu défendu, par exemple ! — Enfin, houspillé, assommé, dépouillé même de l'argent que M. Lassagne avait mis en ses mains, — après trois mois de maladie cruelle, passés il ne savait plus comment ; — n'y avait-il pas eu encore un peu de prison pour quelque chose comme son pas e port perdu? — il arrivait à pied de l'Allemagne....

— Pauvre monsieur Yves ! disait la bonne Parfait.

Digitized by Google

— Si j'avais été auprès de lui ! disait Annette.

Yves la remerciait par un silence plus éloquent que toutes les paroles...

— Mes enfants, reprit mademoiselle Parfait, il se fait tard, et monsieur Yves doit être bien fatigué. Où passez-vous cette nuit, monsieur Yves ?

— Oh ! répondit Yves comme à une offre, merci bien, soyez tranquille ! On m'attend à l'auberge de la Poule Noire, où je suis débarqué en arrivant. Je suis connu par ici, au moins !

— Et vous êtes connu comme un brave garçon ! reprit mademoiselle Parfait.

— Vous êtes trop honnête, mademoiselle !

Il s'était levé, regardant toujours Annette, et il semblait embarrassé de sa formule de sortie, avançant un pied, reculant l'autre.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mademoiselle ? dit-il enfin à mademoiselle Parfait.

— Très-volontiers, monsieur Yves !

Ce devait être ensuite le tour d'Annette. Elle tendit gracieusement ses deux joues.

Yves, rouge comme le feu, l'embrassa. S'il n'eût pas eu l'idée pourtant d'embrasser mademoiselle Parfait la première, il serait resté là sur ses pieds jusqu'au lendemain. Il venait, ô l'habile homme ! de résoudre ce problème, que la ligne courbe est le plus court chemin d'un point à un autre.

Il demanda s'il pourrait, sans déranger personne, revenir le lendemain.

Il y fut pleinement autorisé.

— Ah ! se disait mademoiselle Parfait en s'endormant, quel bonheur si monsieur Yves s'avisait de vouloir épouser Annette !...

Ce souhait par malheur ne devait pas se réaliser.

FÉLIX T.....N.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

# LES

# MISSIONS PROTESTANTES

# EN CHINE.

---

## — MISSIONNAIRES-MÉDECINS. —

Les hommes doués d'une haute intelligence éprouvent en général l'irrésistible besoin de répandre leurs opinions, de faire partager aux autres leurs croyances, et de s'entourer d'un groupe de prosélytes qui témoignent de leur influence et de la supériorité de leur esprit sur celui de leurs semblables. Ce désir légitime et ambitieux des natures supérieures s'empare aussi à de certains intervalles des nations qui, par leur puissance matérielle, par leur esprit chevaleresque, par la hardiesse de leur civilisation, marchent à la tête de l'humanité; alors, non contentes des progrès qu'elles ont accomplis chez elles, elles veulent attirer les autres peuples dans le mouvement qui les entraîne, en leur faisant accepter leurs croyances religieuses, leur organisation politique; et les intelligences expansives et enthousiastes dont elles disposent, se dévouent à la propagation de leur influence.

Digitized by Google

Lorsque les nations modernes s'élancèrent à la conquête d'un nouveau monde, qu'elles trouvèrent au delà des mers des chemins inconnus qui leur révélèrent l'existence de peuples jusque-là ignorés, l'Espagne et le Portugal, mus par l'enthousiasme que leur inspiraient leurs découvertes, se donnèrent la grande mission de soumettre au catholicisme toutes les contrées où il n'avait point pénétré. Ces populations méridionales, plus enthousiastes que positives, organisèrent des expéditions plus religieuses que commerciales pour atteindre le but qu'elles se croyaient appelées à remplir. Mais bientôt elles subirent la loi qui atteint l'existence des peuples comme celle des individus, et d'autant plus affaiblies que leur vie avait été plus brillante, plus enthousiaste, plus agitée, elles durent se retirer de l'arène et laisser le champ libre aux nations qui succédèrent à leur puissance. Aujourd'hui c'est l'Angleterre, l'Amérique et la France qui paraissent avoir accepté la tâche définitive d'amener l'humanité à l'unité chrétienne. Leurs missionnaires ne laissent aucun point de la terre inexploré, et partout ils font des prosélytes nombreux.

Il ne me convient pas de m'occuper de l'influence des missionnaires de toutes les sectes sur les populations qu'ils fréquentent; je veux me borner à donner une idée de l'action des missions protestantes en Chine; ce sujet offrira, j'espère, quelque intérêt, car les Anglais et les Américains ont fait subir à l'œuvre apostolique une modification conforme à l'esprit utilitaire qui anime les générations modernes et surtout les deux pays que nous venons de nommer. Ils ont voulu qu'une partie des hommes apostoliques qu'ils envoient au loin fussent non-seulement les propagateurs d'une croyance religieuse, mais encore les missionnaires de la science. C'est dans cette intention qu'ils ont institué des missionnaires-médecins. Pendant mon séjour en Chine j'ai connu plusieurs de ces hommes dévoués, plusieurs ont été mes amis et m'ont momentanément associé à leurs travaux; et bien que je sois fermement convaincu que les devoirs apostoliques sont incompatibles avec les obligations du médecin et du savant, je crois qu'il est utile de faire connaître l'organisation du corps dont ils dépendent, et

Digitized by Google

les résultats qu'ils ont obtenus. Avant de dire comment les protestants sont arrivés à faire concourir l'art médical à la propagation du christianisme, il est nécessaire que je rappelle quels furent les premiers missionnaires catholiques qui pénétrèrent en Chine et les évènements auxquels leur présence donna lieu.

Ce fut vers le milieu du seizième siècle que les premiers prêtres catholiques descendirent sur les rivages du céleste empire. Les Portugais avaient depuis peu obtenu l'autorisation de s'établir à Macao, et ce fut cette circonstance qui amena les pères jésuites sur ces rives lointaines. Dès leur arrivée, ces hommes de foi et de savoir mirent dans leur conduite tant de prudence, dans leurs démarches auprès des autorités chinoises tant de persistance, qu'ils parvinrent à vaincre les répugnances d'une population méfiante et haineuse envers les étrangers en se faisant accepter comme les propagateurs désintéressés d'une croyance religieuse, et qu'il leur fut permis de pénétrer dans l'intérieur d'un pays hermétiquement fermé jusqu'alors. Chacun connaît les succès qu'obtinrent ces prêtres intrépides lorsqu'ils furent admis auprès du chef de l'empire; ils durent ces succès à un désintéressement profond uni à une piété exemplaire, et à un ensemble de connaissances qui, en faisant la part des temps reculés où ils vivaient, n'a pas encore été surpassé par les voyageurs modernes qui ont, après eux, visité ces intéressantes contrées. En récompense de leurs travaux et de leur ferveur, ils s'assirent jusque sur les marches du trône, ils acquirent dans l'empire une influence et une position qui semblaient inébranlables et qui l'eussent été en effet si des Européens, des coreligionnaires, ne fussent venus les combattre sur les lieux mêmes de leurs triomphes, dans un pays où leur sagesse n'aurait pas tardé à établir la suprématie du catholicisme sur les autres croyances. Notre intention n'est pas de donner une idée des vaines récriminations auxquelles les ordres religieux qui pénétrèrent en Chine après les jésuites se livrèrent contre leurs savants et adroits prédécesseurs. De notre point de vue, les disputes qui résultèrent des attaques des dominicains nous paraissent si puériles que nous serions certainement injuste envers les parties belligérantes si nous nous permet-

Digitized by Google

tions d'en parler. Toutefois, cette levée de boucliers contre cet ordre influent eut un double résultat : d'une part le pape, en condamnant les opinions de la célèbre société, en lui interdisant le droit d'envoyer de nouveaux représentants dans ces contrées, ébranla leur puissance; d'un autre côté les Chinois, témoins de la vivacité des luttes engagées entre les prêtres d'une même religion, ne purent croire que les intérêts du ciel fussent en jeu dans ces combats; ils commencèrent à suspecter les intentions de tous les prédicateurs de l'Occident, à craindre que leur influence toute spirituelle ne se transformât bientôt en usurpation, et qu'ils n'aspirassent à s'emparer du pouvoir. Dès cet instant l'expulsion des prêtres catholiques fut résolue. Cruellement poursuivis sous le règne de Yong-Tching, qui succéda à leur protecteur Kang-Hi, ils furent tolérés sous Kien-Long, et presque tous expulsés sous Kia-Kiu et l'empereur actuel. Lorsque les jésuites s'étaient forcément dispersés, qu'ils avaient cessé d'exister en Chine comme congrégation par ordre de leur chef spirituel, ils s'étaient retirés en laissant à leurs hôtes des traces indélébiles de leur passage. Ceux-ci devaient à leur activité laborieuse des livres de mathématiques, d'astronomie, le relevé géographique de l'empire, l'érection d'un observatoire, une fonderie de canons, et bien d'autres établissements encore; d'un autre côté, ils avaient mérité la rèconnaissance des savants du monde entier en publiant leurs immenses travaux, qui sont encore l'œuvre la plus complète et la plus consciencieuse que l'on ait écrite sur ce vaste pays; tandis que ceux qui avaient été leurs héritiers après avoir été leurs accusateurs, fuyant devant un décret de proscription lancé contre eux, ne laissaient, dans le pays d'où ils étaient chassés, que quelques pauvres néophytes livrés au bambou des mandarins, et revenaient les mains vides de toute espèce de production scientifique; de sorte que pour eux la moisson temporelle n'avait pas été plus productive que la moisson spirituelle!

Les nations protestantes qui fréquentaient ces parages témoins de cette débâcle de l'église catholique, durent nécessairement croire à la cessation de toute son influence en Chine et à la possibilité de

Digitized by Google

substituer l'action de leurs ministres à celle des missionnaires. Mais ce ne sont pas les persécutions qui tuent les croyances, et chez un peuple tel que les Chinois la substitution qu'on pouvait désirer était en quelque sorte impossible, comme nous le démontrerons quand nous parlerons des insuccès de la propagation protestante. Toutefois quelques missionnaires catholiques, français, portugais et espagnols, échappés aux investigations de la police chinoise, restèrent dans l'intérieur de l'empire, et ce ne fut qu'en 1807 qu'arriva à Canton le premier représentant de la propagation protestante. A cette époque le gouvernement anglais qui nous poursuivait à outrance sur le continent, et soldait les armées européennes pour nous combattre, qui n'avait pas à nous redouter dans les parages éloignés de l'Inde et y assurait sa domination, essaya d'établir son influence en Chine en y introduisant des hommes animés de l'esprit de prosélytisme. Un peuple en progrès qui joue un rôle important dans le monde, éprouve, nous l'avons dit, le besoin de lui imposer ses croyances, aussi cette tentative fut le point de départ d'un mouvement religieux qui ne s'est point encore ralenti et dont le docteur Morrison fut le premier moteur. Nous allons voir comment il s'y est soutenu et le développement qu'il y a pris.

M. Morrison, qui n'eut long-temps d'autre collaborateur que M. William Milne, était plutôt un homme d'érudition et d'étude qu'un zélé propagateur de la foi évangélique; aussi presque tous ses travaux furent-ils plus littéraires que religieux. Dans l'espace de trente ans qu'il passa en Chine, il composa un dictionnaire anglais-chinois, une grammaire chinoise, des dialogues anglo-chinois en dialecte cantonais, enfin une traduction des saintes écritures. C'était, comme on le voit, préparer le chemin à ses successeurs, mais ce n'était point faire œuvre apostolique. Ce savant zélé compléta la mission qu'il s'était proposée en fondant à Malacca un collége anglo-chinois à son image destiné à l'étude de la littérature chinoise et anglaise, et subsidiairement à la propagation du christianisme. Cet établissement, qui plus tard fut transporté à Penang, n'a pas dépassé les limites que la pensée du

Digitized by Google

fondateur lui avait imposées; renfermant peu d'élèves, et, parmi ceux-ci, plutôt des descendants des Chinois émigrés que des habitants des provinces du littoral, nous savons que son action religieuse s'est bornée à la publication de quelques œuvres qui sont toujours infécondes quand elles ne sont pas vivifiées par la parole et colportées par le prosélytisme. De 1807 à 1826 ce fut la société des missions de Londres qui fournit à tous les besoins spirituels du protestantisme en Chine; mais les fervents apôtres qu'elle envoyait, retenus à Canton et à Macao par des devoirs de famille, ne dépassèrent jamais les ports de ces deux villes pour aller porter la bonne nouvelle dans l'intérieur de l'empire. C'est que le bagage d'un missionnaire protestant est trop embarrassant pour essayer cette guerre d'embuscade que le catholicisme fait depuis trois siècles aux superstitions chinoises, et le seul d'entre eux qui, à cette époque, se soit aventuré non pas dans l'intérieur du pays, mais sur les côtes nord, fut M. Gutzlaff, alors agent de la société des missions des Pays-Bas, aujourd'hui interprète du gouvernement de Hong-Kong. Ce missionnaire, à qui la nature a départi une ressemblance frappante avec les habitants du céleste empire, se munit d'une petite cargaison de bibles, d'une pacotille de marchandises. Parlant admirablement, à ce que disent les sinologues, le dialecte cantonais et la langue mandarine, il se revêtit de l'habit chinois et se présenta aux habitants des côtes, qui crurent saluer en lui un compatriote. La propagation de M. Gutzlaff se borna à répandre la Bible, et il compta le nombre des conversions qu'il opéra par le nombre d'exemplaires qu'il en distribua; en remarquant toutefois que le livre sacré, lorsqu'il était revêtu d'une enveloppe rouge, avait beaucoup plus d'action sur la foi naissante des Chinois, lesquels, lors des distributions qu'il en faisait, réclamaient avec insistance les exemplaires ainsi recouverts. M. Gutzlaff, qui est un homme d'un prodigieux talent, nous a donné une relation fort intéressante de ses pérégrinations : malheureusement les exagérations qui souvent la déparent laissent supposer au lecteur qu'il serait inutile de rechercher la trace religieuse qu'a laissée son passage au milieu des contrées qu'il a visitées. Cependant, malgré

Digitized by Google

l'institution du collége de Malacca, les efforts des ministres établis à Macao et à Canton et la tentative de M. Gutzlaff, les protestants purent s'apercevoir que les populations restaient indifférentes à leur appel, et ils durent chercher un autre moyen de les attirer. Ce fut alors que M. Colledge, chirurgien attaché à la factorerie anglaise, eut l'idée d'offrir ses soins gratuits aux indigènes malheureux et de créer un dispensaire à Macao, auquel il donna le nom d'hôpital ophthalmologique. La tentative de ce chirurgien eut un plein succès; les malades accoururent en foule au dispensaire de M. Colledge, qui leur donna des soins un peu plus éclairés que ceux qu'ils recevaient des médecins chinois et obtint par cela même quelques guérisons qui établirent sa réputation. Pour soutenir son œuvre, M. Colledge ouvrit une souscription chez les résidents européens, et obtint, de 1827, époque à laquelle il ouvrit son dispensaire, jusqu'en 1842, une rétribution qui s'est élevée annuellement jusqu'à 50,000 francs. Ce médecin publia plusieurs observations intéressantes, un compte-rendu annuel sur l'état de son établissement et de nombreuses lettres de Chinois qui lui exprimaient leur reconnaissance en souvenir des soins qu'il leur avait donnés. Nous avouons que ces sentiments spontanés de gratitude de la part des Chinois nous causent quelque surprise, car ils sont peu accessibles à de telles impressions; d'ailleurs ces lettres ressemblent un peu trop aux réclames médicales de nos jours. Quoi qu'il en soit la tentative de M. Colledge avait eu un certain succès; elle eut constamment de nombreux imitateurs qui voulurent faire servir les moyens médicaux à la propagation de leur croyance, et l'Amérique du nord fut le pays qui entra le plus franchement dans cette voie. Dans ce but, les sociétés des missions des États-Unis envoyèrent, à la suite les uns des autres, plusieurs hommes recommandables, et, le premier de tous, le respectable et savant docteur Brigdman, l'auteur de la *Chrestomathie chinoise,* livre de première nécessité pour les Européens nouvellement arrivés en Chine, qui en voulant prendre quelques notions de la langue ont le désir de s'initier aux usages, aux habitudes de ce singulier pays. M. Brigdman est certainement un des hommes qui auront le plus contribué à

Digitized by Google

répandre l'étude de la langue chinoise et l'intelligence du dialecte de Canton; indépendamment de ces travaux, il est le principal rédacteur du *Chinese repository*, recueil important qui est appelé au plus grand succès, aujourd'hui que les regards sont tournés vers l'empire du milieu. Les Américains sont des missionnaires essentiellement pratiques, et l'on peut dire que parmi ceux qui se consacrent à des études sérieuses sur la Chine ou à la propagation du christianisme, les plus influents, les plus considérables appartiennent à cette nation. Les Anglais n'ont aucun nom à opposer à ceux de Will Williams, de Brigdman, de Lockhart, de Parker, si ce n'est celui de M. Thom, le savant et spirituel consul de Ning-po. Une observation assez singulière et qu'on ne saurait s'empêcher de faire, c'est qu'il est peu de pays qui possèdent autant de jeunes hommes s'occupant de sinologie que le nôtre, c'est que nulle part ce vaste champ n'a été cultivé par des intelligences aussi distinguées; nous n'avons pour le prouver qu'à citer les noms de MM. Abel de Rémusat, Stanislas Julien, Bazin, et pourtant nous n'avons pas en Chine un seul homme d'un nom connu qui se livre à une série de travaux vraiment pratiques sur cette langue, et bientôt nous serons obligés d'emprunter un interprète aux Portugais pour traiter les affaires de nos consulats!

M Brigdman est plutôt un homme studieux qu'un médecin praticien; aussi, absorbé dans ses travaux spéculatifs, il a laissé à d'autres le soin de la propagation religieuse et a abandonné à Peter Parker la position médicale qu'il aurait pu convenablement occuper. Il est incontestable qu'il a rendu plus de services réels par ses publications nombreuses qu'il n'en eût rendu en se livrant exclusivement aux prédications ou à la pratique de la médecine, ce qui était trop en dehors de sa nature studieuse et paisible.

Jusqu'en 1838, les médecins missionnaires furent soldés par les diverses sociétés des missions protestantes qui existent en Angleterre et aux États-Unis; mais à cette époque on fonda une société anglo-américaine, sous le nom de *Medical society*, destinée à fournir à tous les besoins de ces apôtres de la science et du christianisme. Cette société qui a deux centres d'action, l'un en Angle-

Digitized by Google

terre, l'autre aux États-Unis, s'occupe exclusivement de pourvoir au placement des nombreux apôtres dont elle dispose. Quelques-uns d'entre eux sont à la fois ministres du saint Évangile et docteurs en médecine, d'autres n'ont que ce dernier titre. Mais, quel que soit leur caractère, ils s'obligent, en acceptant le mandat de la Medical society, à travailler de tout leur pouvoir à l'extension du christianisme. La société ne demande à ses mandataires que du zèle et de la ferveur, sans se préoccuper de connaître la secte protestante à laquelle ils appartiennent. Parmi ceux que nous avons connus, il se trouvait des méthodistes, des presbytériens, des anabaptistes, des anglicans, etc., etc., quelquefois même le mari et la femme différaient sur certains points de leurs croyances. Singuliers pays que ceux où la diversité d'opinion en matière religieuse a engendré l'unité d'action, et où des laïques et des femmes se dévouent à l'apostolat! Car en dehors de la société médicale et des sociétés des missions, il existe des industriels, des marchands, qui tout à coup abandonnent leurs affaires, des femmes leur famille, pour faire une œuvre individuelle et se dévouer au salut des âmes. Rien ne peut éteindre dans certaines intelligences ce besoin mystérieux qui les porte à se préoccuper du salut de l'humanité; la richesse, le développement industriel, loin de ralentir cet élan généreux, semblent lui donner une plus grande force d'impulsion: ce qui le prouve c'est que nulle part plus qu'aux États-Unis et en Angleterre on ne voit en ce moment de réunions religieuses et de préoccupations mystiques, et qu'il n'est pas un point du globe où l'on ne rencontre quelques-uns des enfants de ces riches contrées voués à la propagation de leur foi. Depuis la guerre des Anglais contre les Chinois, tous les ports ouverts ont reçu leurs représentants de la société médicale, et nous allons parler individuellement de tous ceux que nous y avons connus et de la valeur de leurs œuvres. A Macao, pays considéré comme une colonie européenne, la société n'entretient plus aujourd'hui de mandataire; ce n'est pour eux maintenant qu'un lieu de passage pour se rendre dans les ports récemment ouverts. Ses représentants les plus remarquables sont, à Canton, le révérend Parker, qui est le chef spiri-

Digitized by Google

tuel de la phalange médicale en Chine, et le révérend Bridgman; à Amoy, le docteur Cumin; à Ning-po, les docteurs Macgawne et Mac-Carthy; à Chang-hay, le docteur Lockhart. La Société médicale et les dons individuels ont fait à Peter Parker une position que pourrait envier plus d'un médecin européen qui serait désireux d'acquérir une belle réputation en possédant un vaste théâtre pour déployer son activité et son savoir, sans dédaigner le comfort et même les jouissances matérielles de l'existence. M. Parker possède une grande et belle maison qui lui sert de dispensaire; une pharmacie abondamment pourvue de toutes les productions européennes; un très-beau logement dans la factorerie américaine; et, ce qui n'enlève rien à la douceur de sa position, une femme aimable, animée du zèle protestant le plus ardent, et qui fait passer dans son prosélytisme toute la chaleur dont puisse être susceptible une jolie puritaine. Le nombre des malades qui fréquentent le dispensaire du révérend Parker est excessivement considérable, on y accourt de tous les points de l'immense cité; nous avons assisté à plusieurs de ses consultations. Pour éviter l'encombrement qui résulterait de cette affluence on reçoit les malades dans le vestibule, où on les examine à tour de rôle. Si l'affection qu'ils ressentent mérite une opération, on leur donne une note qui leur assigne le jour auquel ils devront se rendre de nouveau dans l'établissement; si au contraire une médication instantanée est nécessaire, on les fait passer dans un appartement contigu où ils sont de nouveau examinés et où on leur administre instantanément le remède qui leur est prescrit. M. Parker soigne très-peu de malades dans l'établissement même, il préfère aller les voir chez eux dans les divers quartiers de la ville qu'ils habitent; par ce moyen il assure sa popularité, et se fait connaître des classes inférieures, qui, bien que très-hostiles aux Européens, l'ont aujourd'hui pris en grande affection, à cause des services journaliers qu'il leur rend. Ce ne sont guère que les hommes et les femmes de la classe tout à fait inférieure qui se rendent au dispensaire, et ce n'est qu'à de longs intervalles qu'on y voit apparaître quelques

Digitized by Google

mandarins d'un rang inférieur, quelques riches marchands; mais M. Parker est quelquefois appelé, pour des mandarins d'un rang élevé, dans l'intérieur de la ville tartare, et il est le seul étranger, si l'on en excepte les jésuites, parmi ceux qui l'ont habitée, dont la chaise ait pénétré dans cette enceinte, que tout autre ne saurait visiter sans danger. La plupart des cas pour lesquels les Chinois ont recours au savoir de M. Parker, sont des cas chirurgicaux, et surtout des affections ophthalmiques; mais pour les affections internes, ils confient peu le soin de leur guérison aux médecins américains ou anglais : ce qui montre le discernement de ce peuple. M. Parker ne néglige, pour accroître sa clientèle et assurer son influence, aucun de ces petits moyens que notre susceptibilité française taxerait de charlatanisme; il a fait exécuter par des artistes chinois plusieurs tableaux le représentant dans l'exercice de ses fonctions : amputant un membre, débarrassant un malheureux de quelque énorme tumeur enkystée, et, pour pendant à ces productions, le patient guéri sain et sauf venant lui exprimer sa reconnaissance. Une scène que M. Parker affectionne beaucoup, qu'on trouve reproduite dans son dispensaire, dans son appartement particulier, chez la plupart de ses amis et chez un grand nombre de marchands de peintures de Canton, c'est celle où on le voit faisant exécuter à un Chinois, son élève, une première opération de cataracte. Indépendamment de ces petites réclames qui parlent aux yeux, il fait publier chaque année une liste de malades qui sont venus le consulter. Sur une de ces listes nous avons vu figurer le nom de Ky-hing, le vice-roi de Canton ; est-ce l'interprète de M. Cusching, plénipotentiaire américain, que Ky-hing est venu visiter, ou le médecin du dispensaire? C'est ce qu'il nous a été impossible de savoir, la ruse chinoise et la vanité américaine ayant opposé une fin de non recevoir à nos demandes réitérées à ce sujet. La position de M. Parker à Canton est en réalité une grande position ; l'influence qu'il exerce sur les Chinois, ou, pour parler plus véridiquement, la tolérance dont ils font preuve à son égard, en fait un personnage important auprès des Américains, qui voient en lui un médiateur entre les Chinois et les étrangers; cette tolérance



Digitized by Google

s'étend jusqu'à madame Parker, qui est la seule femme qui puisse impunément traverser à pied, pendant le jour, les quartiers attenants aux factoreries. Nous croyons que M. Parker, s'étant donné une mission à peu près exclusivement scientifique, n'est pas, sous le rapport de son éducation médicale, à la hauteur de son œuvre, et qu'il ne donne pas à son dispensaire, fréquenté par quelques jeunes Chinois, le caractère qui lui convient. Nous trouvons que ces conditions sont mieux remplies par M. Lockhart, à Chang-Hay, et M. Macgawne, à Ning-Po, dont l'instruction scientifique est, il est vrai, beaucoup plus forte que celle du médecin de Canton. M. Lockhart, depuis plusieurs années, étudie les productions médicinales de la Chine, et M. Macgawne se livre à une suite d'observations qui serviront à déterminer la constitution médicale du pays qu'il habite pendant les diverses saisons de l'année. Les dispensaires de ces deux médecins sont établis sur les mêmes bases que celui de M. Parker; mais ces deux hommes distingués, qui visent moins à la popularité que ce dernier, ont senti la nécessité de conserver leurs malades auprès d'eux et cherchent à transformer en hôpitaux les établissements qu'ils dirigent. Nous croyons que cette transformation sera utile à la science et surtout aux malades qui y seront soignés. Déjà à Chang-Hay et à Ning-Po nous avons vu, dans les habitations des médecins que nous venons de nommer, plusieurs Chinois qui y étaient en traitement et qui n'éprouvaient aucune répugnance à suivre toutes leurs prescriptions. Mais il faudrait, pour rendre cette création plus complète, que les habiles praticiens qui la dirigent en fissent un lieu d'instruction pour les Chinois, où ils vinssent étudier une médecine plus positive que la leur.

Pendant mon séjour à Ning-Po, l'excellent docteur Macgawne et son collaborateur, le docteur Mac-Carthy, ont bien voulu m'associer à leurs travaux en me conduisant à leur dispensaire et jusque chez les malades qu'ils soignaient à domicile. Dans cette partie de la Chine le peuple est bienveillant pour les étrangers, et l'accueil qu'on nous faisait dans les habitations ressemblait un peu à celui qu'un médecin considéré reçoit dans nos campagnes. Les femmes chinoises, loin de s'enfuir à notre arrivée, ou d'être

Digitized by Google

soustraites par leurs maris à nos regards, s'empressaient d'expliquer à mes collègues, qui l'un et l'autre parlaient le chinois, les accidents qui étaient survenus depuis leur dernière visite. Elles le faisaient en accentuant leur langue monosyllabique, qui dans leur bouche gracieuse ressemblait à un chant des plus doux, à une espèce de gazouillement. Pendant que nous examinions les malades on nous préparait du thé, que ces femmes nous apportaient, servi sur un plateau, en vacillant sur leurs petits pieds. Rien n'est gracieux comme ces petits êtres frêles dans leur intérieur; c'est bien là l'ornement le plus suave que la fantaisie humaine ait pu se procurer; ces charmantes petites fées inspirent un sentiment indicible d'intérêt; on se sent porté à les entourer des soins les plus minutieux et les plus délicats. Parfois je voulus essayer de refuser la tasse de thé que l'on m'offrait; mais alors les supplications de ces êtres débiles devenaient si pressantes, si expressives; il y avait dans les petits traits de leur visage, dans leurs petits yeux aux longs cils tant d'expression; l'inflexion de leur voix donnait si bien à leurs paroles l'accent d'une prière, que si je l'eusse osé j'aurais prolongé mon refus pour les entendre toujours. Lorsque nous avions bu notre thé et payé ainsi notre tribut aux exigences de la politesse chinoise, mes collègues saisissaient ordinairement ce moment pour dire quelques mots qui pussent rester et fructifier dans la famille. C'était ou la grande image d'un dieu protecteur, ou l'autel des aïeux devant lequel brûlaient les allumettes parfumées, qui servaient de texte à leurs exhortations; mais, faut-il le dire, elles étaient reçues avec quelque peine. Les superstitions les plus grossières n'en sont pas moins des croyances, et on eût dit que ces pauvres Chinois trouvaient que c'était payer bien cher une visite de médecin, que d'entendre forcément blâmer leurs superstitions traditionnelles. Nous allions ainsi de maison en maison, et partout nous trouvions le même accueil et les mêmes prévenances. M. Mac-Carthy, qui habite une maison de bonzes, où il s'est logé pour se livrer plus facilement à l'étude de la langue, était connu de la population sous le nom de *l'étudiant*, et il était par cela même l'objet d'une bienveillance spéciale. Une

Digitized by Google

circonstance assez bizarre, qu'il n'est pas inutile de signaler, c'est que les bonzes chez lesquels demeure M. Mac-Carthy, qui sont des Tao-Tseu, lui permettent deux fois la semaine de faire des instructions dans leur temple, sans qu'ils paraissent le moins du monde alarmés de ces tentatives et des résultats que son zèle pourrait obtenir; quelques-uns d'entre eux assistaient même aux instructions, mais ils s'abstenaient de toute discussion et paraissaient plutôt considérer le prêche comme une espèce d'arène oratoire que comme la manifestation sérieuse d'une conviction profonde.

Comme la jeunesse porte toujours en elle un besoin louable d'innovation qui caractérise cette phase de l'existence, les deux plus jeunes médecins de ces contrées, M. Mac-Carthy, dont je viens de parler, à Ning-Po, et M. Cumin, à Amoy, ne se bornent pas à soigner les malades qui ont recours à eux dans les villes qu'ils habitent, ils parcourent encore les nombreux villages et les campagnes qui les entourent, offrant avec zèle leurs services à tous les souffrants. J'ai parcouru parfois les environs d'Amoy avec M. Cumin, pour aller visiter des malades dans les environs : jamais je n'ai vu d'homme plus ardemment convaincu que ce jeune missionnaire, qui est certainement le médecin le plus distingué et le plus complet qui ait été envoyé en Chine. C'était avec le plaisir le plus vif que je l'entendais me faire part de ses espérances religieuses et me dire l'heureuse influence que la vie chrétienne des missionnaires et de leur famille devait exercer sur celle des Chinois. Nous avons pénétré dans quelques humbles maisons où M. Cumin était déjà connu, et je dois dire qu'il était facile de s'apercevoir que sa parole y était respectée et écoutée avec plaisir. A Amoy, comme dans tout le Fo-Kien, bien que le sol soit stérile et fort insalubre, la population est excessive, et c'est là seulement que l'infanticide est plus généralement pratiqué. Il ne faut chercher que dans la misère la cause de cette coutume barbare, et il est bien à craindre que le christianisme soit impuissant à la détruire. Je me suis souvent entretenu de ce douloureux sujet avec M. Cumin, dont l'esprit distingué est incapable de se livrer à de trompeuses espérances, et il m'a avoué que ses efforts avaient été vains pour faire comprendre aux Fo-

Digitized by Google

Kiénois l'horreur de cet acte. Un jour que nous avions parcouru les sommets accidentés qui entourent la ville, en cheminant parmi les tombes qui seules peuplent ces terrains arides, nous nous arrêtâmes dans une petite maison d'un aspect mélancolique : elle était située sur le bord de la mer et le flot apportait son écume blanche jusque sur le seuil. Ce réduit, qui ne consistait qu'en un seul appartement au rez-de-chaussée, était habité par une femme qui avait été nourrice dans une maison chrétienne, et par ses enfants. La femme, jeune encore, avait un air de gaieté bienveillant, et les enfants, à la physionomie intelligente, comme tous les enfants chinois, jouaient avec insouciance, accroupis sur le parquet. Il y avait un air de bonheur tranquille et serein dans cet intérieur, et rien ne faisait supposer que sous ce calme innocent on dût trouver des scènes de meurtre. Eh bien! cette femme, à l'aspect souriant et doux, avait elle-même tué de ses mains deux de ses petites filles à l'instant de leur naissance! Et l'horreur que nous témoignâmes à son récit ne produisit sur elle aucune impression.

M. Cumin est un des hommes que j'ai vus avec le plus de plaisir pendant mon voyage, et chez lequel l'esprit apostolique est le plus profondément développé ; mais, par cela même, les intérêts religieux passent, dans son cœur, bien avant ceux de la science, qu'il abandonnera peut-être complétement un jour. Des convictions aussi ardentes que celle de ce jeune apôtre, qui vit dans le célibat pour que les affections du cœur n'entravent pas son noble dévouement, susciteraient aux prêtres catholiques de sérieux adversaires. Mais, quoi qu'on fasse, chaque nation, chaque fraction de l'humanité obéit plus qu'elle ne croit aux exigences de sa nature, et les missionnaires protestants, quels que soient leurs désirs, seront toujours un peu plus les propagateurs du bien-être matériel, du confort dans l'existence, des vertus de famille, que de l'égalité et de la fraternité chrétiennes. Si nous cherchons les résultats obtenus, sous le rapport religieux, par ces médecins que la foi protestante a envoyés sur le sol qu'elle veut conquérir, ils nous paraîtront peu importants. Placés sous la direction des missionnaires *clergymen*, leurs supérieurs, ils se sont bornés à suivre assidûment



Digitized by Google

les prêches le dimanche, à témoigner de leur profond respect pour les croyances bibliques, à faire quelques timides prédications à leurs clients, à distribuer quelques bibles, qui ne sauraient engendrer à elles seules des chrétiens. Les jésuites, que leur savoir avait fait si bien accueillir de l'empereur Kang-Hi, n'avaient aucune ressemblance avec les médecins-missionnaires que les protestants leur ont opposés : ils n'amenaient avec eux ni femmes ni enfants; ne possédant rien, ils pouvaient, sans être en contradiction avec leurs paroles, prêcher le renoncement aux choses de ce monde; ils accomplissaient tous les jours les pratiques religieuses que le catholicisme impose aux prêtres, et, pendant leurs savants travaux, ils ne déposaient jamais le caractère sacerdotal. On comprend après cela que les Chinois aient eu de la peine à reconnaître des apôtres dans ces *gentlemen*, surchargés des soins d'une famille, adonnés à une profession spéciale qui porte un nom dans leur langue, et que, dans leur civilisation, chacun peut exercer et étudier sans entrave. Les travaux des jésuites, considérés comme savants, avaient d'ailleurs une bien autre portée que ceux des médecins-missionnaires : dresser des tables de logarithmes, calculer des éclipses, faire la carte géographique de l'empire, ne sont pas de ces résultats vulgaires que chacun puisse avoir la prétention de réaliser, et l'énoncé seul de ces travaux inspirait l'étonnement et une haute considération aux classes inférieures; tandis que le respect qu'il témoigne à un médecin étranger est calculé, dans l'esprit mercantile du Chinois, sur la quantité d'argent qu'il aurait dépensé, si, au lieu de s'adresser à lui, il avait eu recours à l'un de ses compatriotes qui exerce cette profession.

Les prédications que les médecins-missionnaires ont tenté de faire, en réunissant les Chinois, leurs clients, à jour déterminé d'avance, ont été sans résultats : le convalescent et le malade se dispensaient de s'y rendre, et ceux qui avaient été guéris n'avaient garde de s'y présenter; alors on a eu la bizarre idée de leur adresser une exhortation après les consultations du dispensaire. J'ai été témoin d'une de ces scènes comiques (je n'ai pas d'autre mot pour exprimer ce que j'ai vu) : où les malades, après avoir été

Digitized by Google

cautérisés, saignés, purgés, débarrassés d'une molaire ou d'une canine, furent retenus jusqu'à ce que chacun eût reçu son lot, et l'exhortation commença après. Il fallait voir la piteuse figure de ces malheureux, qui n'aspiraient, dans ce moment, en fait de félicité éternelle, qu'à sortir le plus promptement possible du lieu où on les emprisonnait! Ils employaient dans ce but les ruses les plus écolières : mais le flegme britannique, inexorable, ne les relâchait que lorsque la verve du prédicateur était épuisée, au risque d'être témoin des plus grands désastres. Les ministres du saint Évangile et les médecins-missionnaires n'ont jamais cherché, comme les prêtres catholiques, à pénétrer dans l'intérieur de l'empire pour y faire des prosélytes : ils disent qu'ils s'abstiennent de ces tentatives imprudentes pour ne pas irriter les Chinois et par respect pour les traités conclus entre les plénipotentiaires anglais, américains et français, et le commissaire impérial chinois, en vertu desquels les mandataires de ces nations se sont interdit ce droit. Nous ne révoquons pas en doute le respect pour la légalité que professent les Anglais et les Américains; mais les hommes animés de croyances profondes, qui croient que le salut de leurs semblables dépend de leur zèle évangélique, n'ont pas ordinairement de ces scrupules politiques; nous croyons plutôt que, s'ils professent tant de respect pour les traités, c'est parce qu'ils sentent que la constitution de leur apostolat ne peut se plier au mode de prosélytisme adopté dans ces contrées, qui force l'étranger qui pénètre dans les provinces à cacher son existence et à ne laisser aucune trace matérielle de son passage. Les Chinois accueillent et dérobent aux recherches des mandarins le missionnaire catholique qui jette, en passant, dans le sillon le grain qui fructifiera plus tard, qui n'a sur le sol aucun abri pour se reposer, et ne laisse pas après lui de postérité; mais celui qui viendrait au milieu d'eux pour y fonder une famille, pour y vivre de la vie commune, pour prêcher d'exemple, comme c'est le mandat du missionnaire protestant, serait immédiatement expulsé par le plus chrétien d'entre les Chinois. Dans notre opinion, si les missions protestantes n'ont pas eu tout le succès qu'on devait attendre du zèle qu'elles ont dé-



Digitized by Google

ployé, il faut l'attribuer à la constitution même de leur apostolat, et surtout à ce que l'austérité de leur principe, la simplicité de leur culte ne pouvaient séduire les masses, toujours un peu païennes, lesquelles, habituées aux cérémonies éclatantes, ne pouvaient tout à coup concevoir et adopter une religion qui proscrit les images, et dont le culte extérieur est restreint à la prière, à la lecture des Saintes Écritures et aux instructions pieuses. Les ministres protestants ont donc été accueillis par les populations des ports ouverts, ignorantes du dogme chrétien, comme des hommes d'une grande pureté de mœurs, respectables sous tous les rapports, mais non pas comme les ministres d'une religion. Quant aux missionnaires-médecins, qui avaient pour mandat spécial de faire accepter le christianisme en procédant par la science et les œuvres de bienfaisance, ils n'ont pas su se substituer aux jésuites, leurs prédécesseurs; impuissants comme propagateurs religieux, sous le rapport scientifique ils n'ont rien produit encore, à moins qu'on ne veuille citer comme résultat deux ou trois élèves fort incomplets sortis des mains de M. Parker. Si, au lieu d'être prêtres et médecins, ils s'étaient tenus à cette dernière profession, ils pouvaient grouper des élèves, fonder des écoles pratiques, et réaliser en partie, sur cette vieille terre de la Chine, ce que nos compatriotes ont fondé en Égypte. On objectera peut-être que ces derniers avaient en leur faveur l'appui du gouvernement, ce qui est vrai; mais ils avaient à lutter contre des natures rebelles, à qui on a appris dès l'enfance à haïr les institutions et les arts de l'Occident : tandis que M. Parker, qui marche en tête de l'œuvre médicale, s'il ne pouvait compter sur le bon vouloir du gouvernement chinois, aurait eu à s'adresser à des élèves sans préjugés, désireux d'apprendre, et attirés par une curiosité naturelle qui est toujours d'un bon augure pour ceux qui font du prosélytisme ou de la science; mais, ce qu'il n'a pas su tenter, nous sommes sûr que les docteurs Cumin, Macgawne et Lockhart l'accompliront un jour.

Il nous reste à parler de l'action des femmes des *clergymen* et des missionnaires médecins qui, elles aussi, ont voulu prendre charge d'âmes et se livrer à la propagation de leur croyance. Nous

Digitized by Google

hommes de l'Occident, qui dans nos rêves poétiques avons assigné à la compagne de notre existence, à notre amie de tous les moments une mission angélique, nous qui la déifions dans notre pensée et lui répétons trop souvent peut-être que nous puisons nos inspirations dans ses regards, que nous trouvons une douce récompense de nos travaux dans un serrement de main ou dans ses douces paroles d'approbation, seuls nous avons pu croire qu'elle était appelée à remplir un rôle apostolique; mais ces idées ne pouvaient être acceptées par les hommes de l'Orient, qui voient dans une femme, si ce n'est une esclave, du moins un être qui leur est inférieur. Dussé-je blesser l'amour-propre des jolies prêcheuses de Chine, il faut absolument que je dise qu'elles ne sont pas aux yeux des Chinois les femmes légitimes de leurs maris. Les Chinois ne peuvent comprendre que celle qui par sa nature est appelée au gouvernement d'une maison, à la direction d'un intérieur, quitte sa patrie et le toit protecteur de la famille, pour courir les aventures, et préfère les intérêts de l'humanité à ceux des enfants que la Providence lui a confiés. Ces idées rendent les Chinois très-sévères envers toutes les dames américaines ou européennes, et les commentaires qu'ils font à leur sujet ne manquent ni de raison ni d'à-propos. J'ai souvent entendu répéter par mes amis de Chine, et j'ai cru moi-même, que les exemples de bonne intelligence, d'harmonie conjugale que les missionnaires des deux sexes, ces couples voyageurs et fervents, donnaient aux Chinois, auraient pour résultat de modifier leurs idées et de les amener promptement à nous imiter; mais un fait que je vais raconter m'a complétement détrompé. Lorsque les membres de l'ambassade américaine durent quitter Canton, un Chinois de la plus haute distinction se trouvait chez madame P..... au moment où l'un d'eux vint lui faire ses adieux; tout se passa dans les formes habituelles acceptées en Amérique, c'est-à-dire que le partant embrassa sa compatriote en prenant congé d'elle. Cette insignifiante circonstance suffit pour réveiller au fond du cœur de notre mandarin tous les préjugés jaloux de son pays. Nous l'avons entendu parler de cette accolade amicale avec la plus vive animation, témoigner s

Digitized by Google

répugnance pour un pareil acte et blâmer comiquement le mari qui supportait de si grossières familiarités. Pour les Chinois, cette privauté qui nous paraît si naturelle est une action d'une excessive lascivité dont ils ne se rendent coupables qu'avec les femmes les moins pures de leur gynécée. Les caresses des Chinois sont plus poétiques, plus spiritualisées que les nôtres : ils respirent en quelque sorte l'objet aimé comme nous respirons le parfum d'une fleur, et un attouchement plus intime révolte leur susceptibilité décente.

Il est bien certain que, si les Chinois pouvaient être séduits par la pureté angélique, par la sainte ferveur des dames missionnaires, ils le seraient par madame Maçgawne et madame Lockhart, qui, dans une pensée de dévouement, sont parvenues à surmonter les difficultés de la langue chinoise. Nous avons vu ces deux femmes angéliques, à l'âge où les femmes de nos pays, lorsqu'elles sont belles comme elles, recherchent seulement les joies du monde et les hommages, se consacrer pieusement à l'éducation de quelques jeunes enfants chinois et déployer dans cette tâche une tendre et maternelle sollicitude. C'est certainement en se consacrant à l'enseignement de l'enfance que les dames missionnaires peuvent obtenir leurs plus beaux succès, surtout si elles parviennent à façonner quelques jeunes âmes à leur image. Mademoiselle Alderset, qui a quitté son pays, ses parents et employé toute sa fortune à fonder une maison d'éducation pour les jeunes filles chinoises, a fait une œuvre qu'il serait utile de voir imiter par les saintes filles que le catholicisme consacre à ces pieuses institutions. C'est à Ning-Po que mademoiselle Alderset a établi son centre d'action : tous les enfants abandonnés ou malheureux ont un refuge assuré chez elle; ils n'y reçoivent pas seulement des soins matériels, mais toute l'instruction qui peut concourir à leur amélioration morale. Nous avons vu dans cet établissement une quarantaine de jeunes filles, à qui l'on apprenait le chinois, l'anglais et les principes du christianisme. Et quand on songe qu'une femme seule pourvoit à tous les besoins matériels et intellectuels de cette institution, on ne peut qu'admirer son dévouement et son intelligence. Toutes les petites Chinoises paraissaient aimer profondément

Digitized by Google

leur bonne protectrice : lorsqu'elle paraissait au milieu d'elles pendant les récréations, c'étaient des manifestations non douteuses de leur amour d'enfant. La plupart de ces petits êtres, qui avaient atteint l'âge de sept ans, avaient déjà les pieds comprimés ; j'en exprimai mon étonnement à mademoiselle Alderset, qui me dit que leurs parents ne les laissaient auprès d'elle qu'à la condition qu'elle maintiendrait leurs bandelettes ; tant cette coutume bizarre est inhérente aux mœurs de ce peuple. Avant de venir à Ning-Po, cette généreuse institutrice avait habité Java ; mais les autorités néerlandaises, qui craignent les Anglais même quand ils font de la philanthropie, loin d'encourager son œuvre lui avaient suscité mille petites tracasseries trop importunes pour ne pas la dégoûter et pas assez graves pour motiver des plaintes qu'on n'eût point écoutées. Mademoiselle Alderset a ramené avec elle de cette île deux jeunes filles d'origine malaio-chinoise qui sont aujourd'hui ses auxiliaires. Ces pauvres enfants, trop bien douées par la nature, ont reçu une éducation peut-être un peu trop complète, et leur beauté remarquable à tous égards, leur intelligence ne sauraient effacer la tache originelle qui les stigmatise et déterminer un gentleman anglais ou américain à leur donner son nom, car il n'est aucun peuple qui ressente peut-être plus vivement que ceux-là les antipathies de race. C'est là une fâcheuse inconséquence : les nations protestantes ont prêché l'émancipation avec une persévérance qu'on ne saurait trop louer ; et pourtant, dans les relations de la vie, les Anglais et les Américains rejettent loin d'eux, méprisent hautement tout ce qui est accusé d'avoir quelques gouttes de sang nègre, indien, malais ou chinois dans les veines. Le dévouement dont mademoiselle Alderset a fait preuve est celui que les Chinois comprennent le mieux, parce qu'il est plus en harmonie avec les instincts maternels de la femme : ils n'éprouvent presque aucune peine à lui confier leurs enfants ; tandis que toute prédication faite dans l'intérieur de leur famille leur paraît suspecte. D'ailleurs, que peuvent dire ces belles prédicantes à leurs adeptes : que les institutions chrétiennes valent mieux que les institutions de leur pays ? Mais toutes les femmes qui apprendront

Digitized by Google

que la monogamie est la base de notre civilisation et de la loi chrétienne, en conviendront sans que pour cela les désirs que ces résultats font naître changent leur doctrine. L'amélioration de leur sort ne saurait s'opérer qu'en transformant les mœurs de ceux de qui il dépend, c'est donc aux hommes qu'il faut s'adresser et ce n'est que par le christianisme que l'on pourra les modifier. L'intervention des femmes dans les œuvres apostoliques est certainement loin d'être nuisible; d'ailleurs, à la suite des temps, lorsqu'elles seront mieux connues, mieux appréciées des populations, elles doivent avoir une large part aux succès que l'avenir réserve aux prédications chrétiennes; et dans ce temps-ci qu'on accuse injustement de matérialisme, d'égoïsme intéressé, c'est un noble spectacle de voir des femmes jeunes, belles, intelligentes, renoncer à toutes les jouissances que notre civilisation départ à ces êtres privilégiés, pour s'élancer à la conquête spirituelle d'une grande nation en s'imposant des privations, des souffrances même, qui semblent incompatibles avec leur nature impressionnable.

Nous venons de présenter un tableau fidèle, bien que très-résumé, de l'état des missions protestantes en Chine; si nous avons adressé quelques critiques à ces institutions, notre impartialité nous le commandait.

N'ayant pas à parler ici des missions catholiques, il ne faudrait pas prendre notre silence pour une adhésion complète à leur manière de procéder; plus tard peut-être nous nous occuperons d'elles. Toutefois, en terminant ce rapide aperçu, nous ne saurions nous empêcher d'exprimer le vœu que tous les peuples chrétiens emploient les moyens dont ils disposent pour ramener à la loi commune nos frères de toutes les races, pour assurer dans l'avenir la paix et la fraternité sur la terre. L'Europe et l'Amérique chrétiennes, dont les intérêts politiques sont en parfait accord avec les croyances religieuses, doivent travailler ardemment à amener les Chinois dans la grande unité, et chaque peuple a, fort heureusement, un rôle important à remplir dans cette œuvre de transformation. Pour nous, nos traditions, l'esprit de notre pays, nous imposent le devoir de nous faire les propagateurs du catholi-

Digitized by Google

cisme, qui déjà a brillé d'une si vive splendeur dans ces pays, qui paraît être accueilli plus favorablement des masses que les autres sectes chrétiennes, et qui s'est perpétué au sein de l'empire malgré les proscriptions et le martyre. Il y a grand nombre de cœurs dans ce pays qui battent à notre nom, qui ont vu avec bonheur que, lorsque les autres nations, dans leurs récents rapports avec la Chine, ne pensaient guère qu'aux intérêts matériels, les représentants de la France n'avaient pas abdiqué de glorieux souvenirs, qu'ils avaient étendu leur protection sur une famille spirituelle formée sous l'inspiration de ses enfants. Les diverses sectes du boudhisme ont, on ne peut le nier, une grande tendance à se rallier au catholicisme; les cérémonies catholiques offrent tant de rapports de ressemblance avec celles de leur culte, que les boudhistes sont quelquefois exposés à partager les persécutions dirigées contre le catholicisme.

Les missions protestantes, plus fortement organisées actuellement que les missions catholiques, parce qu'elles peuvent s'adresser par des représentants spéciaux aux hommes d'intelligence, aux hommes du peuple, aux femmes et aux enfants, atteindront des résultats plus considérables que ceux qu'elles ont réalisés jusqu'à ce jour. Les diverses sectes anglaises et américaines doivent surtout chercher à s'assimiler les écoles philosophiques qui fleurissent en Chine. Les disciples de Confucius, de Mencius, les Fo-Kien même, par la direction de leur esprit, par la nature de leurs études, sont préparés à accepter la loi chrétienne dans la forme sous laquelle le protestantisme l'a résumée. Nous savons qu'à Amoy plusieurs mandarins d'une certaine valeur fréquentaient les missionnaires américains, et que, fort dédaigneux des superstitions boudhistes auxquelles le peuple chinois est voué, ils comprenaient l'austérité grave de la morale évangélique, et acceptaient le culte simple de l'église réformée. C'est donc, à notre avis, aux classes supérieures que le protestantisme doit s'adresser; il a auprès d'elles bien plus de chances de réussite qu'auprès des classes inférieures, où il court le risque de n'être pas compris. Cette partie inférieure de la population ne doit connaître le protestantisme que par les bienfaits

Digitized by Google

que continueront à répandre les médecins-missionnaires, ceux-ci devraient cesser d'être les propagateurs d'une croyance religieuse et demeurer les missionnaires de la science qui elle aussi veut un apostolat exclusif. Leurs prédications en tant que prêtres sont impuissantes, qu'ils restent donc hommes de science et se contentent de prêcher d'exemple par leur conduite. La Chine a besoin plus que jamais d'une nouvelle initiation aux mœurs européennes. Les jésuites ont été les instruments de la première; aujourd'hui que, par impuissance, par mauvais vouloir, par impossibilité peut-être, ils abdiquent ce rôle, ce serait à de véritables savants à s'en emparer, en mettant la science en dehors des éventualités politiques et religieuses. Quant aux femmes que leur devoir d'épouses et de mères lie aux hommes religieux, ou celles qu'un excès de zèle attire en Chine, elles n'ont qu'à continuer à se faire les institutrices de l'enfance; elles seront d'autant plus puissantes dans cette direction qu'elles n'auront qu'à puiser leur inspiration dans leur cœur. Le mouvement qui résultera du contact des idées catholiques et protestantes sur le même théâtre nécessitera l'intervention des gouvernements étrangers, qui auront le mandat de maintenir dans ces contrées éloignées la liberté d'action de toutes les sectes, sans permettre qu'aucune devienne oppressive.

Il est pénible de songer que lorsque, dans ces contrées éloignées, des hommes érudits écrivent des journaux, répandent la science européenne et mettent ses bienfaits au service des malheureux, la France n'a pas un seul représentant parmi eux! A toute autre époque de notre histoire, cela eût paru incroyable; aujourd'hui, au milieu de la paix profonde dont nous jouissons, une pareille apathie est inconcevable. N'avons-nous donc plus au milieu de nous de ces esprits aventureux qui jadis allaient porter l'éclat de notre nom aux extrémités du monde? Sommes-nous privés de jeunes et hardis savants qui, chez les autres peuples, acceptent cette tâche et la recherchent?

Ce ne sont pas les gouvernements qui, en Angleterre, aux États-Unis, provoquent ces émigrations de savants qui ont porté en Chine Will William, Morrison, Brigdman, Medhurst, Parker, Lockhart,

Digitized by Google

qui les aident de leurs subventions et qui les encouragent; ce sont des réunions d'industriels, de marchands, de lords, de députés animés du véritable esprit philanthropique et soucieux de la gloire et de la réputation de leur pays. Il serait digne de ceux qui, en France, taxent le gouvernement de somnolence et d'immobilité, de prendre une pareille initiative, de lever une phalange de jeunes savants français qui allât prêter le secours de son savoir aux Américains et aux Anglais qui nous ont précédés. Malheureusement de pareilles tentatives ne sont pas encore encouragées par nos mœurs : nous aimons qu'on rende hommage à nos arts, à nos sciences, mais en venant les étudier dans nos amphithéâtres; nous ne nous préoccupons pas assez des progrès de l'humanité pour les porter chez les autres et à nos frais... Aussi croyons-nous que si quelque jour nous avons en Chine des représentants de la science française, ce sera le gouvernement qui ouvrira cette voie à leur activité; c'est pourquoi nous exprimons le vœu qu'ils ne soient, dans ce cas, les auxiliaires d'aucune croyance religieuse, afin que le pouvoir qui les enverra conserve envers toutes les sectes la plus complète impartialité.

Docteur Yvan,

Membre de la mission de Chine.

Digitized by Google

# UTILITAIRES ET POÈTES.

## THOMAS HOOD[1].

De tous les lieux-communs du scepticisme littéraire, il en est un surtout que notre instinct repousse, c'est quand il prétend que la poésie s'en va; que la raison, le fait, le chiffre l'ont chassée du siècle des affaires, et que l'heure approche où ce dernier rêve de la barbarie disparaîtra dans le jour vif et cru de la civilisation moderne. Ah! s'il en devait être ainsi, nous voudrions pouvoir reculer vers les ténèbres qui faisaient éclore de si beaux songes. Mais nous ne partageons point ces alarmes : nous avons foi à l'éternité de la poésie; car nous savons que la poésie est faite de la substance même de l'homme, et qu'elle ne pourrait périr en lui qu'il ne périt avec elle. L'erreur, d'ailleurs, est trop vulgaire de voir le caractère de notre temps tout entier dans cette application exclusive aux soucis de la journée, dans ces rudes nécessités de travail où son énergie se dépense. La grandeur de notre temps,

[1] Poems by Thomas Hood, in two volumes, London, 1846. — 12°.

Digitized by Google

une grandeur qui n'a rien à envier aux âges révolus, n'est pas circonscrite ainsi dans les bornes de l'ordre matériel : si le progrès est vraiment le trait qui le distingue, c'est un autre progrès plus merveilleux que celui qu'on vante : c'est la marche de la pensée humaine dans les voies illimitées du savoir, c'est cette conquête incessante qu'elle fait sur l'inconnu, c'est cette lumière qu'elle projette chaque jour un peu plus loin au fond de l'infini. Là sont les sources fécondes où l'élément poétique se fortifiera, quand mille effets secondaires travailleraient à le dissoudre. La même cause qui sans cesse développe la conscience de l'âme, étendra l'essor de l'imagination dans une égale mesure, et sans doute les clartés du savoir tiendront lieu à la poésie de ces mystères et de ces prodiges qui l'inspiraient jadis. C'était, il y a trois siècles, le pressentiment du grand poète qui a dit :

. . . . . Ignorance is the curse of God,
Knowledge the wing wherewith we fly to Heaven [1]

Le mot admirable de Shakspeare n'a peut-être jamais été plus vrai qu'aujourd'hui : « Le savoir est encore l'aile la plus sûre pour voler vers le ciel. »

Mais, si nous sommes persuadé que la civilisation n'a pas déshérité le siècle de la faculté poétique, si nous ne nous préoccupons point de ce que la poésie deviendra dans l'océan de prose où elle est plongée, nous nous sommes demandé souvent ce qu'y deviennent les poètes ; et cette recherche, je l'avoue, conduit à des surprises d'un intérêt touchant, d'une amère tristesse. Je ne veux point parler, comme on le pense bien, de ces rares destinées qui ont le droit de s'élever tout à coup dans les sphères les plus hautes de l'art et qui viennent les illuminer pour jamais de leur propre splendeur. Ce fut toujours notre opinion, et la critique n'en est plus à disputer ce point, qu'à aucune époque il n'exista de grands hommes demeurés inconnus, que le génie ne saurait avorter, que son avénement est certain comme impérissable est sa gloire. Je

[1] Second part of Henri VI, act IV, scene VII.

Digitized by Google

m'inquiète seulement, quand je vois le monde tourné de plus en plus vers les poursuites positives, du sort réservé à ces âmes de loisir, à ces créatures du caprice, qui sont nées pour chanter comme les femmes pour plaire, dont l'unique souci est de courir après les fleurs de la fantaisie afin d'en parfumer quelques rimes, et qui, pour la plupart, après avoir rêvé paresseusement et fait rêver, laissent moins un nom qu'un écho dans la mémoire de leurs contemporains. J'ai peur que la société, qui est en train de s'asseoir, dans son étroite haine pour les âmes oisives, ne marchande bientôt à ces inutiles des générations laborieuses la place écartée et discrète que leur faisait autrefois un monde plus sensible aux attraits du superflu. Je ne les plaindrais pas de souffrir les souffrances de leur condition et de leur nature, comme les femmes à qui je les ai déjà comparés; mais je les trouve misérables d'être forcés de plier sous des mœurs étrangères aux plaisirs de la contemplation; misérables de la contrainte qui les enchaîne à des tâches ingrates pour mériter le nom d'homme, et de tant de renoncements douloureux enfin que les âpres besoins de la réalité leur imposeront désormais.

Notre France, hâtons-nous de le dire, n'en est pas venue à ce point de distraction et de fatigue qu'elle n'ait plus le temps d'écouter les poètes. Nous sommes toujours, par bonheur, le peuple le plus frivole, et, en dépit de notre agitation apparente, le plus désœuvré de la terre. Les choses de l'art, les riens de la pensée sont encore pour nous de sérieuses affaires. Jusqu'à présent, même dans les manifestations plus graves de notre vie publique, nous avons obéi à l'impulsion généreuse du sentiment et de l'idée bien plus qu'au despotisme de la nécessité et du fait, comme c'est la tendance actuelle de la grande nation dont un détroit nous sépare. Nous n'avons pas même à regretter l'influence de nos révolutions sur la littérature; elles lui ont communiqué un ébranlement salutaire, sans avoir été funestes, quoi qu'on ait prétendu, au destin du poète. La Terreur, qui a tué André Chénier, avait ajouté une corde à sa lyre. La Restauration nous apporta de l'exil, avec la loi des gouvernements de l'avenir, le code de la forme et de l'inspiration

Digitized by Google

nouvelle qui s'est appelée le romantisme; événement fécond, d'où tant de jeunes talents sortirent à la fois, et que j'admirerais encore quand il n'aurait produit que la personnalité poétique qui représente le mieux de nos jours les libres enfants de la fantaisie, dont je parlais tout à l'heure : Alfred de Musset, le poète charmant! Mais l'avenir offre-t-il aux âmes faites de ce précieux métal d'aussi brillantes espérances? Quelques signes fâcheux nous ont avertis déjà qu'un changement regrettable est survenu dans la condition littéraire. Je voudrais pouvoir interpréter autrement le dégoût qui s'est emparé des meilleurs esprits, le désordre, inconnu jusqu'alors, où de plus faibles sont tombés. Quoi! tous nos vrais poètes se sont tus tout à coup dans la plénitude de leur virilité; les harmonieuses voix, qui triomphèrent du bruit de la machine, du tumulte de la politique, parlent à présent les langues de notre Babel et retentissent à tous ses étages, du journal jusqu'à la tribune! Quoi! la génération moins chaste et moins superbe qui est venue après eux, s'est laissé sitôt atteindre par la lèpre de l'industrie! La réaction de l'époque sur la littérature n'est-elle pas trop assurée et trop évidente? Il y a là un péril pour les poètes qui viendront plus tard, pour tout ce que la passion des beaux vers peut enflammer d'âmes généreuees et tendres dans la jeunesse qui s'élève. Il est à craindre qu'entre le double écueil de l'indifférence et du métier, les meilleures vocations ne s'égarent et ne soient perdues, sans avoir un moment cessé d'être sincères. Tel est du moins le spectacle que les lettres présentent déjà dans une société voisine dont nous nous pressons trop de suivre les chemins; et, pour en montrer un bien triste exemple, qui fera réfléchir peut-être, je vais raconter l'existence misérable et singulière d'un homme qui, né certainement poète, ne put que mourir, mais jamais vivre en poète.

Thomas Hood, c'est le nom de l'écrivain dont je veux parler, est à peine connu hors de l'Angleterre; et, dans sa patrie même, tant qu'il vécut, sa réputation n'a guère franchi les limites mobiles de la vogue. Les circonstances seules de sa mort, arrivée au mois d'avril de l'année dernière, ont fait à son nom une sorte de célé-

Digitized by Google

brité qui malheureusement ne durera point. Et pourtant, je l'ai dit, il y avait dans cet homme-là un vrai tempérament poétique, ce *quelque chose-là* qui fait qu'on regrette de mourir avant d'avoir dit son mot suprême au monde. Il suffit d'ouvrir le livre qui contient le peu de vers qu'il lui a été permis d'écrire pour y sentir la présence radieuse de la Muse. Rien de plus facile à reconnaître que ce don précieux de la poésie, et je m'étonne qu'il faille tant de raisons pour démontrer à certaines gens qu'ils ne l'ont jamais possédé. Le vrai sang de poète se trahit par un trait soudain, par un accent imprévu qui frappe et fait songer. Thomas Hood, par exemple, dit quelque part, à propos d'une sonnerie d'église : « Le son des cloches est l'éclat de rire de la musique. »

. . . . . Bells are Music's laughter.

Voilà un de ces mots qui séduisent et qu'on retient, tant le reflet de l'inspiration y est naturel. Pour moi, je ne crois pas que j'oublierai celui-là.

Dès son berceau, du reste, Thomas Hood fut nourri de la vraie nourriture du poète. Élevé à la campagne, il s'éprit de bonne heure des beautés souveraines de la vaste nature; l'imagination s'éveille chez les enfants comme chez les peuples primitifs dans ce commerce naïf de la pensée naissante avec la création. Il avait pris l'habitude d'aller rêver au fond des bois; il aimait à s'asseoir sur l'herbe pour regarder le ruisseau couler, pour entendre le chant des oiseaux dans l'air; et souvent, du haut des falaises, il contemplait avec extase les majestueux horizons de la mer. Cette première époque de sa vie est la seule où il paraisse avoir été heureux vraiment de se sentir vivre et de penser. D'autres pleurent les jours envolés de la jeunesse, lui n'a regretté que son enfance. Il revient souvent dans ses vers sur les transports de cet âge innocent et libre, « le seul qui sache se faire une joie de toutes les choses de la terre. »

Turning to mirth all things of earth
As only boyhood can.

Digitized by Google

Ainsi quelque part il s'écrie : « Je me rappelle, je me rappelle la maison où je suis né; je me rappelle la petite fenêtre où le premier rayon du soleil venait se glisser au matin .. Je me rappelle, je me rappelle les grands sapins si sombres; je croyais que leurs cimes pointues touchaient tout contre le ciel. C'était ignorance d'enfant; mais le plaisir n'est pas si grand de me savoir aujourd'hui plus loin du ciel que quand j'étais petit garçon. »

But now 'tis little joy
To know that I 'm farther off from heav'n
Than when I was a boy.

Thomas Hood a répandu un charme extrême dans ces réminiscences, et quoiqu'il se borne le plus souvent à y comparer les illusions du premier âge avec les réalités cruelles qui les dissipent plus tard, il a su varier à l'infini ce rapprochement uniforme. Ainsi un jour il se souvient de son cerf-volant : « Comme il montait vite et loin! J'étais une sorte de Franklin, tirant mon plaisir du ciel. Il était tapissé de mes thèmes laborieux, des devoirs que j'écrivais alors. Mes rêves d'aujourd'hui ne s'élèveront jamais si haut. »

'T was paper'd o'er with studious themes,
The tasks I wrote. — My present dreams
Will never soar so high!

Un moment l'amertume de ses chagrins présents l'emporte sur la douceur de ce ressouvenir. Il en arrive alors à s'en moquer lui-même. Le morceau intitulé : *Ode on a distant view of Clapham academy*, parodie d'une ode bien connue, est écrit tout entier dans cet esprit : « Voilà la maison même, je la reconnais à ses vilaines fenêtres, de dix de front par étage, à ses cheminées en arrière, à son paratonnerre pointu qui soutirait la foudre pour faire tourner notre petite bière... — Voilà le jardin de récréation, voilà le tilleul à l'ombre duquel, au début de l'été, j'ai fait de si avides lectures. Qui s'asseoit là maintenant? qui écrème au pied de cet arbre le roman de la jeunesse et tisse un rêve entrelacé d'amour

Digitized by Google

et de chaumière? — Qui se carre aujourd'hui en Randall[1] de la promenade? qui dessine à la craie des bons-hommes sur le mur? qui creuse le petit canot? quel génie précoce hâtivement bourgeonne? Où est Poynters? Harris? Bowers? Chase? où est Hal Baylis? où est le joyeux Carew? — Hélas, ils s'en sont allés par un millier de chemins. Quelques-uns servent dans les *Greys*, quelques-uns ont péri jeunes. Jack Harris va épouser sa seconde femme; Hal Baylis descend le déclin de la vie, et le joyeux Carew .... est pendu. » D'autres enfants sont venus à leur place; le poète les regarde jouer : en voilà un que son camarade conduit de la bride et du fouet. « Cependant il ferait halte volontiers et voudrait jeter le harnais d'écolier pour s'atteler au lourd chariot de ce monde, pour travailler, pour souffrir. O le fol enfant, qui peut être un cheval à l'école et qui veut être un homme! »

La jeunesse de Thomas Hood répondit d'abord aux promesses de cette heureuse enfance. Il continua de rêver, et l'âme pleine encore de cette compréhension intime de la nature, qu'était venue éclairer en outre au collége l'étude de la beauté antique, il laissa tomber de sa plume des chants vagues et doux, comme il en vient au barde qui s'ignore lui-même et ignore encore plus le monde où il va entrer. Les poèmes suivants : *Lycus the Centaur, Hero and Leander, the Plea of the Midsummer Fairies,* appartiennent à cette première époque. Ce sont des fables bien conçues, bien conduites, remarquables surtout par une simplicité toute païenne; mais sans cette vigueur originale qui attire l'attention distraite du public vers les voix inconnues. Il était cependant porté par l'espérance alors, il croyait à sa destinée, il semblait se compter déjà au nombre des élus de la vie, si j'en juge par l'enthousiasme que respire un morceau qui doit être du même temps, *la Part du poète.* « Quelle est ma part? s'écriait-il, un trésor? un domaine? un talisman magique de pouvoir immense? La part du poète, c'est le vaste empire de la terre. Il jouit de la naissance de la fleur avant qu'elle soit épanouie... et l'hiver ne peut lui dérober ses couleurs... Heu-

[1] C'est un nom de pugiliste ou de coureur, je ne sais lequel.

Digitized by Google

reux don que celui de voir la plante dans son germe, la feuille avant qu'elle ne soit formée. Car en vérité *les feuilles ne sont que les ailes sur lesquelles l'été s'envole.* »

Leaves are but wings on which the summer flies.

L'image contenue dans ce dernier vers laisse percer une tristesse intérieure plus profonde encore que l'enthousiasme. C'est que la vraie part du poète, c'est la mélancolie, cet irrésistible penchant des âmes vives et tendres, du moins dans nos froids climats où la gloire des plus belles saisons est si incertaine. Il faut leurs soleils constants et leurs splendides nuits pour éprouver ces joies de la passion, cette passion de la joie, dont les poètes du midi savent seuls peindre les transports. La tristesse était entrée avec l'inspiration dans le cœur de Thomas Hood; avant d'avoir souffert, il en subissait ou plutôt il en acceptait l'influence : c'est ce que prouve du moins une *Ode à la mélancolie*, écrite vers le même temps, où il vante les droits que lui donnent sur notre pensée le sérieux des choses d'ici-bas, « toutes les histoires lamentables qui ont fait couler des pleurs depuis la naissance du monde, »

... All the piteous tales that tears
Have water'd since the world was born.

« Toute chose est touchée par la mélancolie, dit-il à la fin de cette ode, cela vient de la méfiance secrète qui accable l'âme quand elle sent ses ailes éthérées appesanties par une vile poussière. Même les excès brillants de la gaieté aboutissent au dégoût, semblables en cela aux douces fleurs du mois de mai dont le parfum s'éteint dans la moisissure. Donnez, donnez donc son juste tribut à la mélancolie, ses soupirs et ses pleurs et ses réflexions saintes. Il n'y a pas dans la musique de la vie que le son d'un stupide rire; il n'y a pas une corde de la joie qui ne se prolonge dans la mélancolie. »

Eh bien! que croyez-vous que fit le contemplateur qui avait dit ces paroles plaintives, quand il lui fallut abandonner le séjour

Digitized by Google

tranquille des champs, quand il alla transporter à Londres son existence et son talent ignorés, quand il eut à leur frayer un passage à travers les obstacles qui l'assaillirent bientôt dans la métropole immense? Quel parti pensez-vous que fut réduit à prendre ce jeune homme inconnu en quête d'une carrière? Devineriez-vous jamais jusqu'où dut descendre cette fantaisie touchante qui avait médit de la joie? Thomas Hood fut condamné à rire et à faire rire pour vivre. C'était la veine du moment et sa seule ressource; il se résigna. L'entreprise étrange à laquelle il attacha son nom obtint alors un succès prodigieux qui dure encore dans les tavernes : c'est le *Comic annual*, recueil de crayons et de rimes si plaisant en apparence, qu'il sent sa pointe de folie et presque de vin. Ce n'était pourtant qu'une œuvre de désespoir et de vengeance; le poète qui ne pouvait plus l'être, avait couru dans sa douleur à l'autre extrême de sa fantaisie, et comme Byron il avait ri pour ne pas pleurer. Aussi, la philosophie grotesque qui fait le fond de cet ouvrage laisse-t-elle, après la première surprise de gaieté, une sensation pénible dans la mémoire du lecteur. C'est une remarque qui a été faite déjà par un critique anglais, que cette peinture impitoyablement rieuse des ridicules et des misères de la vie humaine devient à la longue le plus désolant spectacle qui se puisse voir, tant chez ce comique furieux l'*humour* tourne court au tragique. Ceux qui connaissent le *Comic annual* et qui l'ont suivi sauront apprécier la justesse de l'observation. Il serait difficile d'analyser un pareil ouvrage; mais un autre livre du même auteur nous permettra de donner une idée à peu près exacte de cette débauche à froid d'un esprit malade, de ce ricanement douloureux arrivé à une intensité d'aigreur qu'une franche ironie n'eût pas atteinte peut-être. Thomas Hood a tracé, en effet, dans un roman publié plus tard, l'esquisse d'une infortune qui appartient évidemment à la famille des misères dont le *Comic annual* s'est si cruellement moqué. Je veux parler d'un personnage épisodique de *Tilney-Hall*, c'est le titre du roman; d'un pauvre postillon dont l'existence malencontreuse est vouée aux mésaventures les plus drôles et les plus poignantes pourtant :

Digitized by Google

» Exemple vivant de cette destinée traversée qui accompagne certaines victimes condamnées d'avance à travers toute la vie. Né sous une mauvaise étoile, probablement une étoile filante; il avait été plus souvent renversé de la selle qu'aucun cavalier de sa profession. C'était littéralement un homme marqué en ce sens qu'il avait le nez cassé, un œil de moins, toutes ses dents de devant rompues, sans compter une fracture à la jambe : *Deodands*[1] personnels levés sur lui pour autant d'accidents sans exemple. »

« Il avait toujours été un guide prudent et sobre de boisson; mais quelquefois les commissaires des routes laissaient des amas de pierres sur son chemin, quelquefois des rouliers ivres ou maladroits se précipitaient sur lui, et avant tout, il avait eu affaire à plus de coursiers trébucheurs, ombrageux, rueurs et autres vices sur quatre pieds qu'aucun postillon de son siècle. Il avait eu plus de chevaux de tués sous lui que le prince Eugène, et plus de bêtes emportées que le cocher du dernier relais qui mène à Gretna-Green. Rendu superstitieux par cette suite de mésaventures, le pauvre Joe était devenu une sorte de fataliste : il avait renoncé à surveiller les harnais, à maintenir les aiguilles des boucles dans leurs trous et n'était jamais particulièrement prêt à relever la tête de son cheval en cas d'achoppement : « A quoi sert, disait-il, de bien tenir un cheval en main quand il est monté par un malheureux venu au monde un vendredi. » Ce manque de soin joint à son manque de bonheur n'avait pas contribué à diminuer ses mauvais hasards; aussi avait-il fini par recevoir le sobriquet peu enviable de *Unlucky Joe,* Joe-le-Mal-Chanceux. »

Après un pareil début, on prévoit les malheurs qui arriveront à Joe dans le cours du roman. Le mal-chanceux verse d'abord une chaise de poste, puis casse les jambes à un cheval de chasse qu'on lui a donné à reconduire, perd enfin sa place, n'en peut plus trouver à aucune poste d'alentour et, pour comble de malheur, finit par être soupçonné d'un meurtre qu'il n'a même pas vu commettre. Les constables le poursuivent, il va leur échapper, son pied se prend dans une trappe. Aussi, quand on l'amène devant le juge, il est si dégoûté de vivre, qu'il ne se donne même plus la

[1] *Deodand*, denier à Dieu. C'est une amende que la justice, en Angleterre, prononce dans le cas d'accidents qui auraient pu être évités. Il est question depuis peu de les supprimer.

Digitized by Google

peine de lui disputer sa tête. La scène de l'interrogatoire achève le portrait :

« Prisonnier, votre nom? lui demanda le juge. — Joseph Spiller, répondit l'accusé; et je voudrais n'être jamais né pour le baptême. — Quels sont vos moyens d'existence? — J'étais postillon autrefois; mais maintenant je ne suis rien et personne ne souffre de mes malheurs que moi-même. — Maintenant, Joseph Spiller, dit le magistrat d'un ton qui voulait être imposant, maintenant rappelez-vous le serment solennel que vous venez de prêter, recueillez bien vos souvenirs et faites-nous connaître comment vous avez employé la matinée du vendredi 21. — *Starving,* répliqua Joe, à mourir de faim! » Le juge, sensible comme un procureur du roi, s'imagine qu'il a visé à l'effet; il l'engage à mieux répondre. « Je n'ai rien à dire, pas une parole, reprend Joe avec la sérénité d'un captif indien qu'on attache au poteau du bûcher, je suis né pour les mésaventures et celle-ci en est une. Ma vie ne vaut pas que je la défende. Si vous me faites pendre, ce sera un péché que vous m'ôterez de la conscience; car l'envie m'en est venue déjà. Je suis un homme fini depuis mon dernier anniversaire de naissance. » L'innocence de Joe est pourtant reconnue; une personne de l'auditoire, touchée de sa misère, lui donne même une pièce d'or. Joe la remercie, mais cet homme, dit l'auteur, qui, *comme un grand violoniste, ne jouait que sur une seule corde*, ajoute en jetant un regard douteux sur la pièce : — « Cela ressemble à une fin de guignon; à moins que je ne la perde ou qu'on me l'escroque, ce qui est écrit dans les cartes. Quant à trouver de l'ouvrage l'argent une fois dépensé, il n'y a pas de chance à cela. La dernière place que je pus me procurer, j'en fus chassé au bout d'une demi-heure. C'était à la poudrerie : tous les ouvriers s'insurgèrent contre moi, prétendant que je les ferais sauter. De là, j'allai chez lord Thingembob qui avait besoin d'un ermite pour une de ses terres... Ma mauvaise chance, comme je m'y attendais, me poursuivit encore. Il ne me trouva pas assez savant. Était-ce ma faute? Juste au moment de ma naissance, l'école de charité fut mise en chancellerie; j'étais déjà grand garçon quand elle en sortit, ce fut là un obstacle pour le reste de ma vie. Enfin la guinée me préservera pour un temps d'une pierre au cou et du *coroner* devant mon cadavre, car j'en suis aussi sûr que s'il l'examinait déjà. Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle Joe-le-Mal-Chanceux! »

Puisque je suis sur ce roman de *Tilney-Hall* qui n'est pas sans mérite, mais dont l'examen m'éloignerait du sujet où je veux me

Digitized by Google

tenir, je citerai encore un autre personnage comique que Thomas Hood semble n'avoir mis en scène que pour laisser tomber sur lui un reflet grossier de lui-même. Il a imaginé un poète de cabaret dont le nom seul indique assez l'état misérable. *Tom-in-Tatters*, Thomas-les-Guenilles, novateur littéraire sans s'en douter, passe son temps à faire, dès qu'il a bien bu, des alexandrins et demi dont voici un échantillon :

Come all you jolly dogs, in the Grapes, and King's head and Green man and Bell taps,
And shy up your hats, — if you hav 'nt hats, your paper and woollen caps ;
Shout with me and cry Eureka!...

« Venez, vous tous, joyeux chiens, au cabaret, à l'enseigne des Raisins, de la Tête de roi, de l'Homme vert et de la Cloche, jetez vos chapeaux en l'air, ou, si vous n'avez pas de chapeaux, vos bonnets de laine et de papier. Applaudissez avec moi et criez *Eureka*. » Tom, dans ce mot grec, trahit son éducation classique; il avait été, en effet, à l'université; mais l'*Alma Mater* l'avait chassé de son sein pour ses déportements.

« Et maintenant je suis ici, dit-il en terminant son histoire, on m'a rangé parmi les bêtes et j'ai dégénéré pour mériter cette classification. Je suis comme ils m'ont décrit, en genre et en espèce, un fou et un vagabond, un dépendant abject, la honte de la société, un fardeau pour les autres et pour moi-même. J'ai rêvé longtemps que j'étais destiné pour mieux que cela; mais tout ce que j'espère maintenant, c'est qu'au premier beau jour de congé, les écoliers courront en criant et en sautant après le convoi du pauvre Thomas-les-Guenilles. »

Je ne sais si cette étude m'emporte trop loin ; mais sous ce langage tristement grotesque, je vois s'exhaler le chagrin qui oppressait Thomas Hood en secret depuis qu'il était déchu de la poésie. Cependant, pas plus que le chantre de la taverne, il ne put dire un adieu éternel à la Muse. Les pages folles du *Comic annual*, c'étaient ses guenilles : il s'en débarrassa. Il entreprit une publication plus digne de son talent, d'où dépendit dès lors le pain de sa journée; il eut un *magazine* mensuel à lui seul, comme Douglas Jerrold a encore aujourd'hui le sien, et y fit, mais à ses propres

Digitized by Google

risques, le métier qui, chez nous, attache les romanciers aux chaînes plus dorées du feuilleton. Ces machines littéraires laissent peu de loisirs; Thomas Hood sut pourtant s'en réserver encore à côté du foyer dévorant où il jetait de sa vie autant que de sa pensée. Mais cette fois sa fantaisie a changé de caractère. Ce cœur, autrefois nourri de paysages, de grand air et de soleil, à force de respirer l'atmosphère des villes, s'est intéressé à leurs mobiles spectacles; Hood a regardé de plus près le monde; sa mélancolie, jusque-là sans objet prochain, est devenue de la douleur, de l'indignation à la vue du mal qui est au fond de la société moderne et que dissimule si peu sa grandeur, et il a détesté l'industrie pour la servitude morale, pour la souffrance physique que sa loi de nécessité fait peser sur les masses. Peut-être espéra-t-il alors, s'il élevait une voix consolatrice et vengeresse au nom des misérables, s'il attirait ainsi la foule indigente et la foule distraite autour de ses vers, rencontrer le rôle du poète dans les âges nouveaux. Quoi qu'il en soit, un jour arrive, dans la vie de Thomas Hood, où tous les aspects extérieurs paraissent se déplacer aux yeux de son esprit. C'est maintenant l'homme, mais l'homme de son siècle et presque de l'instant, qui en occupe le plan principal; la nature, au contraire, a reculé plus loin, et il en est venu même à ne la plus reconnaître, défigurée comme elle l'est de plus en plus par la main profane de l'industrie.

« Pauvre nature, s'écrie-t-il dans une satire dont je parlerai tout à l'heure, avec sa figure toute souillée de poussière, a-t-elle été assez retournée, chauffée, enfumée et presque étouffée (*stok'd, cok'd, smok'd and almost chok'd*) par les rudes *nécessitaires!* — Faut-il, ajouta-t-il, que la religion ait ses *utilitaires* aussi? » Malheureusement il ne comprit pas qu'il en était de sa croyance à lui comme de la religion, que l'art n'était point l'affaire des économistes, que toute familiarité avec ce monde-là le dégraderait à son tour. Ce n'est pas que Thomas Hood, dans cette voie nouvelle de son talent, n'ait trouvé parfois des accents pleins d'éloquence et de vigueur. L'éloquente pitié qu'il a montrée pour « les pauvres esclaves de la galère de la civilisation, »

Digitized by Google

Poor slaves of civilisation's galley,

pour l'ouvrier qui « vit ou plutôt meurt de son travail, »

Who lives — or dies — by labour,

pour « le soucieux enfant du peuple qui a l'air de n'avoir jamais souri, »

..... Careful child
Looking as if it had never smiled.

le généreux appel qu'il a fait aux riches en leur nom, a pu être utile; une fois, du moins, il a porté ses fruits. Rappelons cette circonstance : elle suffirait pour honorer sa mémoire. Depuis quelque temps, la presse avait donné d'effrayants détails sur la misère qui décimait à Londres une classe très-considérable d'ouvrières, les couturières en chemises. Ces malheureuses travaillaient dix-huit à vingt heures sur vingt-quatre sans parvenir à gagner leur vie, et l'on savait, par les comptes-rendus de la police, qu'il en mourait beaucoup de fatigue et de faim, sans compter celles qui périssaient par le suicide et se jetaient dans le fleuve, comme la pauvre fille du *Bridge of Sighs* (le pont des Soupirs) « sans s'inquiéter de la froideur de ses eaux. »

No matter how coldly
The rude river ran.

Cependant aucune démarche efficace n'avait été faite encore dans le public pour soulager cette condition intolérable. Tout à coup Thomas Hood s'émeut, — il n'y a pas long-temps de cela, c'était l'année qui précéda sa mort — et il lance dans le public la *Chanson de la Chemise* (*The song of the Shirt*). Cette chanson produisit un effet immense; elle provoqua immédiatement, en faveur de ces malheureuses femmes, un élan général de la charité publique; une société de secours se constitua aussitôt; elle subsiste encore et a même tenu il y a quatre ou cinq jours sa troisième séance annuelle. Il n'est pas besoin de dire que la question de goût eut fort peu de part à cet événement littéraire. Le grand

Digitized by Google

point était de secouer fortement, d'électriser, pour ainsi dire, la sensibilité publique : Thomas Hood eut le mérite de l'atteindre. La *Chanson de la Chemise*, d'ailleurs, c'est, d'un bout à l'autre, un cri d'angoisse qui serre affreusement le cœur. La strophe que voici en est peut-être le passage le moins désolé :

Oh, but for one short hour !
A respite however brief !
No blessed leisure for love or hope,
But only time for grief !
A little weeping would ease my heart,
But in their briny bed
My tears must stop, for every drop
Hinders needle and thread !

« Si j'avais seulement une heure à moi, un répit si court qu'il fût! Mais je n'ai pas de loisir béni à donner à l'amour ou à l'espérance; je n'ai de temps que pour le chagrin. Pleurer un peu soulagerait mon cœur; mais mes larmes doivent rester dans leur lit amer. En tombant goutte à goutte, elles arrêteraient l'aiguille, elles mouilleraient le fil ! » Hood a repris le même sujet dans un autre morceau, *The Lady's Dream*. La grande dame entrevoit au milieu de son sommeil les misères sans nombre qui affligent les pauvres, et elle gémit de n'y avoir pas pris garde, d'avoir passé « indifférente auprès des blessures qu'elle pouvait guérir, du chagrin et de la fatigue humaine qu'elle aurait soulagés. — Et cependant, ajoute-t-elle, il n'était pas dans la nature de mon âme d'avoir à jouer un rôle si cruel. Mais le mal vient de la distraction de la pensée aussi bien que du manque de cœur. » La seconde chanson, comme il devait s'y attendre, fut loin d'obtenir le succès de l'autre.

Disons-le tout de suite, cette bonne fortune unique, ce retentissement inouï d'un chant de misère, ne prouvent rien en faveur du genre que Thomas Hood essaya de créer. La société utilitaire, on peut l'affirmer hardiment, n'aura point sa Muse. Les changements qui surviennent dans la condition des hommes et des peuples n'iront point jusqu'à démentir la loi éternelle de l'art. Jamais

Digitized by Google

le sentiment poétique n'a dû encore, jamais il ne devra son enthousiasme et sa force à la réalité pure. Quand notre opinion à cet égard ne reposerait pas sur des principes qu'on ne conteste plus, le propre exemple de Thomas Hood nous fournirait un argument vainqueur. Dès le début de cette étude, je l'ai proclamé poète : si donc il y avait dans la peinture du mal social un champ inexploré pour l'inspiration, personne plus que lui n'était capable d'y laisser la trace du génie. Eh bien ! ce signe, aisément reconnaissable, manque tout à fait à celles de ses productions que je pourrais qualifier d'utilitaires ; il y est bientôt tombé dans la monotonie, l'exagération, l'impossible même ; si l'on y distingue encore des beautés véritables, elles appartiennent toutes à sa première manière. On dirait qu'il en est des fleurs de la poésie comme de ces bouquets offerts en vente par la pauvre Peggy, dans je ne sais plus lequel de ses poèmes : qu'appelées au secours du raisonnement, que plaquées sur un fait, elles deviennent franchement haïssables :

> Poor Peggy hawks nosegays from street to street
> Till — think of that, who find life so sweet,
> She hates the smell of roses.

« La pauvre Peggy crie des bouquets de rue en rue, jusqu'à ce que — réfléchissez à cela, vous qui trouvez la vie si douce — jusqu'à ce qu'elle en vienne à détester l'odeur des roses. »

Lisez le morceau intitulé : *The Workhouse clock* (l'Horloge de la maison de travail), vous sentirez encore mieux ce qu'a de désagréable ce contact mutuel de l'imagination et du fait, ce qu'a de repoussant cet enchaînement de la vivante poésie au cadavre de la réalité. J'en veux détacher quelques lignes au hasard, et voici que je tombe sur un modèle achevé du genre, qui en est de soi la parodie même : « Oh ! si les pouvoirs, s'écrie Hood après avoir montré le paupérisme pâle et déguenillé se hâtant vers la maison maudite, si les pouvoirs de la paroisse qui fixent les heures du travail, le montant journalier des épreuves humaines, la fatigue, la peine et la privation, abandonnaient l'horloge artificielle qui frappe dix ou onze coups et se réglaient enfin sur ce cadran plus

Digitized by Google

antique qui est visible dans la clarté du soleil de la nature et reçoit l'heure du ciel même ! » Mais Thomas Hood a fourni des moyens de condamnation plus décisifs encore contre la poésie utilitaire. Une de ses productions les plus importantes, considérable puisqu'elle occupe toute la moitié d'un volume, a outré l'horreur de la réalité même. C'est le poème qui a pour titre : *Miss Kilmansegg and her precious leg* (Mademoiselle Kilmansegg et sa précieuse jambe). L'intention évidente de l'auteur, quand il a composé cet ouvrage, a été de flétrir, en le montrant sous son jour le plus exécrable, l'amour immodéré de l'or, et l'influence funeste qu'exerce sur le monde ce métal despotique, indifférent au bien et au mal, « qui tantôt porte l'effigie d'Élisabeth la bonne, tantôt celle de Marie la sanguinaire. »

Now stamped with the image of good Bess,
And now of a bloody Mary !

Eh bien, qu'est-il sorti de cette donnée première? une fable monstrueuse, inexcusable, presque toujours au delà du vrai, qui révolte le cœur et quelquefois les sens même. Car cette fable n'est autre chose que l'histoire d'une héritière immodérément riche, qui, s'étant cassé la jambe en tombant de cheval, a voulu qu'elle fût remplacée par une jambe d'or massif, et qui, mariée ensuite à un joueur, meurt du chagrin de se la voir voler par cet homme! Voilà quels seraient l'idéal et les mythes de la muse sociale! Cela est si faux, si furieux et si froid en même temps, qu'il est difficile d'en achever la lecture. Cependant, plus d'un endroit de cet incroyable poème offre des vers touchants, des passages vraiment poétiques, et surtout des plaisanteries heureuses, une raillerie très-fine, qui font mieux juger de ce vrai talent de poète, s'ils ne réconcilient pas avec sa pensée. L'accident, par exemple, la course emportée du cheval est décrite de main de maître, et avec un admirable entrain d'imitations euphoniques. La strophe suivante est curieuse : je la cite pour le trait tout anglais qui la termine.

Alas ! for the hope of the Kilmanseggs !
For her head, her brains, her body, her legs,

Digitized by Google

Her life's not worth a copper !
Willy-nilly
In Piccadily,
A hundred hearts turn sick and chilly,
A hundred voices cry, « stop her. »
And one old gentleman stares and stands,
Shakes his head and lifts his hands,
And says, « How very improper ! »

« Hélas, malheur à l'espoir des Kilmanseggs ! car sa tête, son cerveau, son corps et ses jambes, sa vie ne vaut pas une pièce de cuivre. Bon gré, mal gré, dans Piccadilly, cent cœurs se trouvent mal et frissonnent, cent voix crient : Arrêtez là, tandis qu'un vieux monsieur qui se tient droit, les yeux tout grands ouverts, secoue la tête et lève les mains, et dit : Quelle inconvenance ! » Le portrait du mari est une mordante critique des aventuriers coureurs d'héritages : c'est un comte étranger arrivé incognito dans la cabine d'avant d'un paquebot de Calais pour charmer quelque grande dame née britannique (*british-born*). Il a tous les vices des prodigues et le positivisme des utilitaires, car, « en fait de connaissances rurales, il a appris dans les villes que la campagne était d'un vert entremêlé de brun et garnie d'arbres qu'on pouvait retrancher plutôt que de retrancher ses dépenses. »

.... Garnished with trees that a man might cut down
Instead of his own expenses.

Les travaux que je viens de juger, s'ils ne répondirent point aux espérances de Thomas Hood, prouvaient du moins qu'il y avait en lui toutes les forces actives qui élèvent les écrivains, la curiosité de l'intelligence, la passion sincère de faire une œuvre de sa vie, l'énergique vouloir et le sacrifice constant de lui-même. En littérature, il avait essayé de tout, il avait même innové. Chose étrange, il y avait un genre qui s'adaptait exactement à toutes les qualités de son talent poétique ; c'est le seul qu'il ne vit point, ou peut-être il le dédaigna, je veux parler de la satire. Le recueil de ses poèmes en contient une seule, et d'un bout à l'autre c'est un chef-d'œuvre. C'est l'ode qui a pour titre *Ode to Rae*



Digitized by Google

*Wilson, esquire.* Ce Rae Wilson était un *saint* de l'église d'Écosse qui avait dirigé, dans un de ses livres, une allusion détournée contre les écrits de Hood. Rien de plus franc, de plus plaisant, de meilleur goût que la réponse de Thomas Hood, et le jugement qu'il a porté sur Exeter-hall n'est pas fait pour déplaire en France.

« Je ne suis pas un saint, dit Thomas Hood, un de ces saints canonisés par eux-mêmes, charlatans et non médecins pour le traitement des âmes, censeurs qui éternisent les péchés mortels en mettant le diable sur ses propres charbons. Je ne suis pas un de ces pseudo-conseillers-privés de Dieu, qui minutent des jugements derniers du bec aigu de leurs plumes, huissiers de la Verge-Noire de Belzébuth, condamnant les pécheurs non à souffrir dans des cuirasses de glace, mais à flamber comme de l'étoupe dans d'éternelles flammes, — assurés cependant du paradis pour eux-mêmes, comme s'ils avaient pris sur de la cire l'impression des clefs de saint Pierre.

» Il n'existe pas, je le sais, un seul trait d'un caractère semblable sur ma figure de fantaisie. Il me manque une certaine nuance autour de l'œil, un certain retroussis au bout du nez, une certaine courbure (*curling*) de la lèvre inférieure, en signe de dédain pour toutes les choses sublunaires. Enfin ma figure a un aspect déplorable; c'est décidément une figure qui n'est pas sérieuse, une figure profane qui ne conviendrait pas pour poser dans Exeter-Hall, cette salle où des bigots se livrent à l'enthousiasme, à l'hypocrisie, à la prière, et se jettent des compliments à la face, jusqu'à ce que chaque chandelle d'un liard[1] se croit une grande lanterne au gaz de la grâce. »

Il n'aime pas les saints parce qu'il est tolérant, parce qu'il a « horreur de regarder le ciel comme le bourg-pourri de qui que ce soit :

.... Have a horror of regarding heaven
As any body's rotten borough.

parce que, de tous les orgueils qui peuvent gonfler l'âme de l'homme depuis la chute de Lucifer, il n'y en a pas de plus vaniteux que l'orgueil d'un saint qui s'est élu lui-même : *self-elected*

[1] Il y a ici, dans le texte, une équivoque sur le nom de *Rae*, qui se prononce *ré* : Every farthing-candle *ray*.

Digitized by Google

*saint.* » Ce qui le révolte en eux, c'est « cette hypocrisie effrontée qui fronce les sourcils devant les péchés de St-Giles, mais cligne du coin de l'œil aux peccadilles de Piccadilly; qui n'ose pas imaginer que le Seigneur, le Dieu de colère, puisse en vouloir à un lord de l'aristocratie de ce monde; » c'est cette doctrine impie « qui fait aller le riche au ciel par des étapes commodes, tandis que l'humble et le pauvre doivent payer leur passage en travail, comme ils font dans les vaisseaux d'émigrants. » Il n'aime pas non plus les saints « qui voyagent comme des madame Trollope mâles, *like male Mrs Trollopes,* pour gronder les catholiques de faire ce que les Romains font à Rome. » Pour lui, il ne croit pas manquer à ses devoirs de chrétien quand il se sent touché par les signes d'une religion qui n'est pas la sienne, comme cela lui est arrivé dans les environs charmants de Liège : « Je trouvai, dit-il, un jour sur le bord du chemin une croix qui me fit aussitôt respirer (*breathe*) une prière en cet endroit. La nature, comme pour mieux désigner l'usage de l'emblème, en avait elle-même orné la base de touffes significatives de *forget-me-not.* Il me sembla que, pour mieux donner aux droits de la charité l'éloquence persuasive de la foi et de l'espérance, les pieux fondateurs avaient choisi exprès le sommet d'une pente délicieuse, d'où le regard pouvait embrasser une perspective variée : Regardez, semblait murmurer la croix, ce magnifique horizon, ces vallées verdoyantes, ces collines si bleues; jouissez des splendeurs de ce paysage si frais et si charmant; mais (oh! comme cette simple légende me pénétra le cœur!) *priez pour les malheureux* [1] *!* »

Ce n'est pas une œuvre commune que la satire entendue de la sorte. Voilà bien la langue incisive, pittoresque et brillante que la fantaisie de Hood aurait dû parler dans les villes : tôt ou tard on aurait fini par l'entendre, et peut-être eût-il conquis le rang qu'il méritait parmi les poètes. Malheureusement pour sa gloire, il s'arrêta sur le seuil de la satire; il en avait le génie, il ne lui manqua que le grain de méchanceté peut-être. Esprit timide au fond et plein

[1] En français dans le texte.



Digitized by Google

de pudeur, il laissa son destin se perdre obscurément dans les ornières du métier littéraire, et, enfin, arrivé à peine sur l'autre pente de la vie, il tomba malade, épuisé par la fatigue, le désespoir et les veilles, et se mit au lit pour ne plus se relever. Mais quand l'agonie fut proche, il cessa de se sentir cet écrivain aux gages du besoin que la société avait fait de lui, il redevint l'homme qu'il était né, le poète de la mélancolie et de la nature; il se remit à chanter, et voici les lignes que recueillirent ses amis qui entouraient son chevet :

Farewell life! my senses swim,
And the world is growing dim :
Thronging shadows cloud the light,
Like the advent of the night —
Colder, colder, colder still,
Upwards steals a vapour chill;
Strongly the earthly odour grows —
I smell the mould above the rose!

Welcome life! the spirit strives!
Strength returns and hope revives;
Cloudy fears and shapes forlorn
Fly like shadows at the morn, —
O'er the earth there comes a bloom;
Sunny light for sullen gloom,
Warm perfume for vapour cold. —
I smell the rose above the mould.

« Adieu la vie! mes sens nagent et le monde extérieur s'obscurcit; des ombres s'amassent autour de la lumière comme à l'approche de la nuit. Une vapeur glacée se glisse dans l'air, plus froide, plus froide, plus froide d'instant en instant. L'odeur de terre grandit toujours. Je sens le sol par-dessus la rose.

» Que la vie soit la bienvenue! L'esprit a fait un effort! la force revient, l'espoir renaît. Les craintes brumeuses et les fantômes s'envolent comme les ombres au matin. La nature a repris sa fraîcheur; la lumière du soleil a remplacé les mornes ténèbres; un tiède parfum, la vapeur glacée. Je sens la rose par-dessus le sol! »

Thomas Hood mourut vers la fin du mois d'avril 1845 : le récit de ses derniers moments produisit dans le public une im-

Digitized by Google

pression pénible. Quand on sut que le découragement et la misère avaient hâté sa fin, qu'il laissait une femme et des enfants sans ressource, de toutes parts se manifesta ce mouvement de sympathie et de pitié, qui, en Angleterre surtout, vient toujours trop tard. Il arriva dès lors ce qui s'est représenté dernièrement à l'occasion du suicide du peintre Haydon, lequel, vivant, ne put retirer que 12 livres (1,188 de moins que le nain Tom Pouce), de l'exhibition de ses tableaux, tandis que leur vente après décès vient de produire une somme considérable. Les journaux crièrent d'une voix commune qu'il fallait mettre à l'abri du besoin la famille du malheureux poète, et sir Robert Peel s'empressa d'accorder à sa veuve une pension, que le généreux homme d'état s'est engagé, si je ne me trompe, à payer sur sa propre cassette.

J'ai déjà jugé cette existence malheureuse : quelques réflexions encore et j'aurai fini. Puisque j'ai mis la société nouvelle et le principe utilitaire en cause, il est nécessaire de faire remarquer surtout que cette carrière douloureuse d'un écrivain de cœur et de talent n'a pas été une carrière d'exception. Les vocations poétiques en France ne sont que trop portées à se précipiter hors des courants réguliers de la vie, et par là ont mis bien mal à propos notre pauvre monde au ban de la postérité, grâce à tous ces entrepreneurs obligeants des pompes funèbres de la littérature méconnue, dont la critique abonde. J'ai connu un poète, ou, pour être plus exact, j'entendais souvent parler, pendant qu'il vivait, d'un rimeur de quelque talent, né dans les rangs du peuple, dont la manière sauvage de vivre m'étonnait malgré moi. Tant qu'il lui restait quelque argent, il errait dans les campagnes, il promenait au fond des bois sa misanthropie solitaire, et dès qu'il l'avait dépensé, il revenait à Paris, passait la nuit sous un pont, s'il ne trouvait plus d'abri où reposer sa tête, et le jour allait crayonner sur le coin d'une table de cabaret quelques strophes qu'un journal lui payait au mètre. Il mourut subitement, je ne sais si ce fut dans un lit, victime de l'abus qu'il faisait des liqueurs fortes. Sur sa fosse on prononça le discours d'usage, où notre monde, on le croit sans peine, ne fut pas épargné. Mais quelle communauté de sentiments,



Digitized by Google

quelle solidarité de destins y avait-il entre nous et ce barbare de la civilisation moderne?

Le poète anglais dont j'ai raconté l'infortune n'avait fait avec la société aucun divorce semblable. Thomas Hood eut l'ambition légitime de se placer à son rang parmi ses contemporains, consentant à partager leurs idées, leurs soucis, leurs devoirs. Il se maria de bonne heure, et je ne crois pas que personne ait ressenti plus tendrement que lui les joies de la famille. Les vers consacrés à les célébrer ne manquent pas au recueil de ses poèmes, qu'ont fait imprimer des amis fidèles à sa volonté dernière. Plusieurs pièces sont adressées à sa femme et à ses enfants; l'une, sur l'anniversaire de sa fille, se termine ainsi :

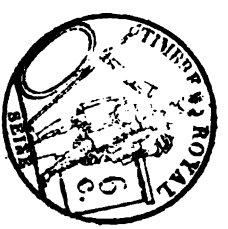
When first thy infant littleness
I folded in my fond caress,
The greatest proof of happiness
Was this — I wept.

« Quand, pour la première fois, j'entourai ta gentillesse enfantine de ma caresse passionnée, la plus forte preuve de mon bonheur fut celle-ci : je pleurai. » — « La terre, s'écrie-t-il une autre fois en voyant sa femme et ses deux enfants endormis dans la même chambre, la terre a-t-elle donc perdu l'étendue de sa sphère spacieuse; le ciel, au-dessus de moi, la circonférence bleue de sa voûte, que dans cette petite chambre puisse être contenue la terre avec le ciel, mon univers d'amour! » Je voudrais citer entièrement un autre morceau plus remarquable qui commence ainsi : « Le monde est avec moi, le monde et ses soucis nombreux, ses douleurs, ses besoins, les espérances et les craintes inquiètes qui sont inséparables des affaires terrestres; avec moi sont les ombres des années d'autrefois et des années futures, les fantômes de présage, les larmes prophétiques, qui fondent pour l'abattre sur un esprit autrefois élevé. » Le dernier vers de ce morceau, malheureusement, gâte ce beau début, il se termine par un jeu de mots, très-sérieux pourtant, au sujet de son fils, tant le mauvais goût du métier finit par déteindre sur les plus beaux styles.

Digitized by Google

En résumé, cette existence de Thomas Hood est d'un bout à l'autre paisible, morale, sincère; complètement humaine dans le sens le plus noble du mot, aucune existence ne m'a paru réunir plus d'éléments réguliers et en rapport direct avec la société de sa patrie. C'est pourquoi je me suis permis de demander compte jusqu'à un certain point à celle-ci de ce triste destin de poète. Peut-être on me reprochera d'avoir poursuivi trop étroitement cette comparaison, et d'avoir conclu trop contre le monde, pas assez contre l'individu. Il est possible que mon aversion des idées matérielles et de leur despotisme implacable ait passionné mon jugement. Tout ce que je puis dire pour me justifier, c'est ce vœu où je voulais venir, qui part en moi du fond de l'âme : Le ciel préserve la France d'être jamais un peuple utilitaire!

EUGÈNE ROBIN.





Digitized by Google

# LE PORCHE

# DE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

## M. MOTTEZ.

La science de l'admiration a fait chez nous assez de progrès, pour que les récriminations contre la horde des welches, compris sous la dénomination de bande noire, soient presque surannées. La bande noire autrefois n'avait pas conscience de son vandalisme, et croyait faire œuvre pie, en rasant les ruines fleuronnées de nos édifices du moyen âge pour les remplacer par des maisons neuves et blanches. Le bon sens était supposé appartenir à la bande destructive : elle avait pour elle les raisons positives, les besoins de l'industrie, le but utilitaire, et traitait comme une question sentimentale, soulevée par des esprits peu sérieux, la plainte des artistes, ces hommes singuliers qui préféraient des murailles délabrées à de belles et bonnes fabriques. Cette bande avait bien quelque peu de respect traditionnel pour les monuments de l'antiquité, mais ne souffrait pas que les œuvres barbares du génie moderne fussent

Digitized by Google

rebelles à un alignement, vinssent faire obstacle à un débouché rêvé et interrompre impitoyablement un tracé favori, comme la maison du meunier de Sans-Souci. Maintenant la bande noire n'est plus audacieuse; dans les corps savants des voix illustres s'élèvent pour flétrir un conseil municipal ignorant; les sacriléges ne se commettent plus que furtivement; les welches pèchent sciemment et encourent l'indignation générale

Cette transformation de l'opinion publique ne date que d'hier, et il n'est pas besoin de remonter bien haut pour retrouver le projet de ces voyers vandales, qui supprimaient sans remords l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois afin d'ouvrir la rue Louis-Philippe. L'église vénérable a couru là son plus grand, et nous l'espérons, son dernier danger. Aux plus solennelles époques de l'histoire française, Saint-Germain-l'Auxerrois avait reçu de rudes consécrations; les Normands l'avaient faite citadelle, les catholiques de 1572 l'avaient associée à leur crime, les révolutionnaires de 89 avaient remplacé l'appareil divin par les travaux patriotiques et les autels par des ateliers de salpêtre, les émeutiers de 1831 l'avaient contrainte à inscrire sur sa façade le titre protecteur de *mairie*. Il nous était réservé de voir, dans une période pacifique, des hommes qui n'avaient point d'autres entraînements que l'amour de la ligne droite et le désir bourgeois d'un passage confortable pour aller d'un endroit à un autre, méditer de sang-froid l'anéantissement complet de ce qui avait été respecté par la guerre étrangère et la guerre civile, et rêver avec bonheur que ce poème de pierre, qui tantôt satisfait l'esprit par ses enseignements historiques et tantôt l'irrite par des énigmes, que cette solennelle demeure disparût pour qu'il n'y eût plus là qu'une plaine pavée.

L'église fut défendue et l'église fut sauvée. Mais les mauvais desseins ont de profondes racines, des branches nombreuses comme les bras de Briarée, incessamment renaissantes comme les têtes de l'Hydre, et nous n'eussions jamais été rassurés. Tandis qu'aujourd'hui nous avons, pour confirmer les artistes dans l'amour de cette œuvre de Childebert ou Chilpéric, de Robert Ier et de Jean Gausel, des merveilles nouvelles qui restaurent complétement et revê

Digitized by Google

tent d'une parure magnifique ces murs négligés; nous avons, pour la garantir des sinistres aventures, des gens positifs, les dépenses considérables de l'édilité.

Une foule de circonstances artistiques viennent en concours pour donner aux travaux du porche de Saint-Germain-l'Auxerrois une immense importance. Les seuls tableaux exécutés par un peintre d'un talent aussi consciencieux que celui de M. Mottez, eussent suffi pour attirer un public nombreux, mais ici la décoration a été entreprise sur une gigantesque échelle; de plus, c'est pour ainsi dire une restauration de la fresque, et nous n'hésitons pas à croire que les peintures de M. Mottez aujourd'hui terminées, et celles de M. Amaury Duval, dans l'intérieur de l'église, ne doivent exercer une grande influence sur le mode de décoration appliqué aux monuments. M. Mottez n'a pas été seulement peintre, c'est lui qui a accompli avec des études et des soins incalculables le travail de l'ornementiste, qui est venu prodiguer l'or et l'enluminure aux blocs de pierre, aux naïves figures de l'art du moyen âge, et donner un cadre resplendissant aux fresques tracées par son pinceau. Les murailles, animées par la couleur, sont peuplées de personnages qui ne sont plus des statues aux teintes bises, mais des créatures auxquelles les tons de la chair et des étoffes prêtent plus de vie. Les végétations en relief, qui s'effaçaient dans la voûte, dessinent leurs feuilles enroulées et ceignent de leurs pampres factices la cambrure des arcs de l'ogive; les animaux perdus dans le fouillis de ce lichen sculpté, montrent leurs têtes fauves et leurs corps revêtus soit de blanches toisons, soit de fantastiques dorures; les trèfles à la pointe des ogives, les clefs qui réunissent le faisceau des nervures, les mille lignes dont la bizarrerie accuse le génie de nos vieux sculpteurs, ne sont plus confondues sous un uniforme et immonde badigeon. Le monstre, la gorgone, la tarasque infernale, la chimère, ont leurs teintes livides de réprouvés à côté de la sainte aux joues blanches et fardées; la couronne du roi est de métal, la robe de l'évêque est de drap d'or; les bas-reliefs sont des tableaux; et, sur les pans jadis nus dont la monotonie n'était interrompue que par de vulgaires lu-

Digitized by Google

carnes, dans l'ovale autrefois dégarni compris entre les deux rameaux de l'arc brisé qui forment l'ogive, l'invention d'un peintre moderne a représenté des drames symboliques, qui s'unissent aux inventions d'un autre âge et composent un ensemble harmonieux, où tout semble avoir été créé d'un seul coup et avoir jailli d'une même pensée.

Les conventions hardies de l'illustration de la pierre ont été hardiment acceptées par M. Mottez, et le portail de Saint-Germain-l'Auxerrois est le travail complet où l'on présente au public ce retour intelligent vers les féeriques réalités de l'art du moyen âge, que nous attestaient les traces laissées par le temps à la façade de Notre-Dame de Paris, la découverte du bas-relief circulaire sculpté sur la clôture du chœur de cette même cathédrale, et certaines parties de la Sainte-Chapelle, et les traces retrouvées dans les cathédrales de Soissons, de Chartres, de Reims, etc. Grâce à la peinture à fresque, ce mode d'illustration a pu descendre dans la rue, et subir les rayons du soleil ou l'humidité de l'hiver. Les œuvres délicates de la peinture vont s'enfouir dans les musées ou dans les hôtels; celles-ci affrontent l'intempérie et sont placées sous les yeux de la foule; admirable publicité qui ne peut que servir l'art et l'artiste qui, le premier, a tenté cette épreuve.

La publicité ne saurait être trop grande pour récompenser les labeurs de M. Mottez. Cette œuvre de restauration et de réhabilitation lui appartient tout entière. C'est son esprit qui a rêvé et c'est sa main qui a exécuté ce portail splendide, aussi riche, aussi varié que la plus belle page du plus beau missel; c'est lui qui a voulu, au lieu de ces pans de muraille postiches simulés par la toile, incarner la peinture dans la pierre à l'imitation des anciens maîtres, et s'est appliqué de toute son étude à reconstituer et nationaliser parmi nous un art peu à peu abandonné par les successeurs de Van Eyck. L'invention de la peinture à l'huile a porté un coup funeste à la décoration des édifices. Il a fallu renoncer à enrichir les portiques libres, où l'air circule, où le soleil darde, où l'humidité des rosées et des pluies apporte des principes de décomposition; la surface miroitée des peintures vernissées a changé les conditions

Digitized by Google

d'aspect. Dans la fresque, ce défaut n'existe pas; et le système de travail qui exige la rapidité et la sûreté d'exécution donnant économie de frais et de temps; par là les sacrifices de l'état pour décorer ses monuments deviennent moindres, et le même budge qu'il consacre à des œuvres d'art peut être répandu sur un nombre plus grand d'artistes. Quant à la question de conservation sous un climat tel que le nôtre, elle ne saurait être douteuse. Les fresques que l'on trouve à Paris, celles du Val-de-Grâce, par exemple, n'ont subi aucune détérioration. On n'hésite pas à élever des maisons de plâtre, et l'on redoute l'intempérie pour la fresque dans la composition de laquelle entre le mortier le plus inattaquable. La logique et le fait sont là pour confondre la négative.

M. Mottez a employé quatre saisons à accomplir son dessein artistique, à donner à l'arrière-corps du portique et au portail de Saint-Germain-l'Auxerrois cette parure pittoresque et étincelante. Sept tableaux sont sortis de son pinceau, sans compter les ornements symboliques, anges, démons, agneaux pascals, tracés dans les angles formés par l'écartement des nervures; et les personnages de grandeur naturelle tapis dans le creux des piliers; et pour ne pas parler du travail colossal nécessité par l'immense agencement de tant de couleurs et de tant de dessins. Il n'est pas un petit coin de mur que le pinceau du peintre ou de l'ornementiste ait oublié: où la sculpture existait, la pierre, par la couleur, est devenue homme ou femme, bête ou arbre; où manquait la sculpture, la peinture est venue prodiguer ses mensonges pleins d'art et donner des compagnons nouveaux à ce peuple d'archanges, de saints et de rois. Maître de cette vaste enceinte, M. Mottez pouvait faire une œuvre pleine d'unité; et, en effet, toutes les peintures sont le développement d'une même pensée présentée sous divers aspects; le peintre a su raccorder moralement à son plan l'idée religieuse sculptée par les artistes du passé, comme il a su matériellement marier les styles et entrer dans les sentiments du moyen âge en lui empruntant jusqu'à son esprit plein de charmants caprices et d'*ingéniosités*, pour nous servir d'un vieux mot. C'est ce que nous marquerons en examinant pièce à pièce le travail de M. Mottez; mais il

Digitized by Google

convient, au préalable, de dire quelques mots du cadre que le maçon tailleur de pierre Jean Gauzel lui avait donné, et de décrire sommairement les détails du portail, qui fait désormais un tout trop complet avec l'œuvre de M. Mottet, pour qu'on puisse les séparer et ne pas les expliquer l'un par l'autre.

Nous n'avons pas à deviner les énigmes archéologiques avec lesquelles l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, primitivement Saint-Germain-le-Rond, a fait pâlir plus d'un front de savant. Que ce soit Childebert ou, suivant Jaillot, Chilpéric, qui l'ait fondée; que l'église ait été placée d'abord sous le patronage de saint Vincent, et postérieurement sous l'invocation de Saint-Germain, ce sont matières qui n'appartiennent qu'indirectement à notre sujet, et nous n'en prendrons que ce qui est nécessaire à l'explication des sculptures du portail.

Le portail de Saint-Germain-l'Auxerrois est, comme on sait, précédé par un portique qui est d'un style élégant, où les ornements sont employés dans une sobre mesure; il est évidemment postérieur au portail, qui peut appartenir à ce qu'on appelle le gothique fleuri. Quelques-uns ont pensé que c'était un des ouvriers de Jean Gausel, à qui on attribue l'érection du portail, qui avait ainsi continué le travail du maître; mais ce serait trop rapprocher deux parties d'un sentiment si différent. Cette hypothèse placerait la construction du portique à peu près sous Charles VII, ce qui est, d'un autre côté, assez vraisemblable. D'autres plaçant la fondation du portail à ladite époque, mettent beaucoup plus avant dans le quinzième siècle la naissance de ce portique supplémentaire qui protége la triple entrée de la nef. Ce qu'il y a de plaisant dans ces deux assertions si opposées, c'est qu'elles ont sans doute toutes deux, bien qu'elles affirment le contraire, une conséquence vraie et un principe faux. Voici comment : les annales de Saint-Germain-l'Auxerrois attestent que Jean Gausel (d'autres disent Causel et Clausel) toucha 960 livres pour l'édification du portail en 1435. De là, contraints d'admettre ce précédent et de considérer le portail comme œuvre du quinzième siècle, ceux qui reconnaissaient avec raison la véritable architecture du quinzième siècle dans le

Digitized by Google

portique s'empressaient de faire les deux œuvres presque contemporaines; les autres au contraire reconnaissant, et avec justesse aussi, qu'il y avait incompatibilité de style entre les deux créations, s'efforçaient de séparer la première de la seconde par des années. Ces archéologues auraient été vite d'accord si l'authenticité du document où est relaté Jean Gausel avait pu être mise en doute; le titre a existé, mais sa vérité peut être contestée dans un certain sens par les découvertes auxquelles ont pu donner lieu les travaux récents exécutés dans la partie de l'église qui fait le sujet du débat. Le consciencieux abbé Lebœuf, sans tenir compte du document en question et n'en croyant que ses yeux d'archéologue, à placé la construction du portail sous Philippe-le-Bel, c'est-à-dire au temps le plus florissant du gothique, et cette autorité nous enhardit a ne plus exprimer cette opinion sous la forme d'une hypothèse. Il a été constaté, dans les derniers travaux, que les deux pavillons latéraux du portail avaient dû être construits isolément et raccordés au portail, dont la préexistence a été ainsi confirmée. La note des 960 livres données à Jean Gausel est donc expliquée: Jean Gausel a complété le portail par l'adjonction de ces deux pavillons ou par la restauration des voûtes, mais le portail ne lui appartient pas, et la contradiction qui semblait avoir existé disparait. Nous n'hésitons donc pas à regarder le portail comme un monument précieux de l'art au treizième siècle, et nous n'avons plus qu'à en examiner les admirables détails [1].

Le portail est divisé en trois parties composées des deux pavillons que nous venons de mentionner et du portail proprement dit. Les voussures sur lesquelles les nervures se découpent sont peintes de couleur d'azur et parsemées d'étoiles d'or, et, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, les plus riches couleurs donnent à l'intérieur du portique cet aspect resplendissant par lequel les ouvriers du moyen âge cherchaient à rivaliser avec les monuments de l'Orient,

[1] Nous devons quelques renseignements à la bienveillance du curé éclairé de Saint-Germain-l'Auxerrois. Nous regrettons que le but principal de cet article ne nous permette pas de développer cette question, où nous aurions mis à profit l'esprit judicieux et les connaissances spéciales de M. l'abbé Demerson.

Digitized by Google

malgré l'absence des matières précieuses qui donnaient tant d'éclat aux basiliques byzantines. Les statues, sauf celles du grand portail, et deux statues, l'une placée à l'extérieur du portique, et dont nous n'avons pas à nous occuper, l'autre placée dans l'intérieur, et dont nous allons parler, sont de fabrication moderne. Nous ne dirons donc rien des statues d'évêques placées dans chacun des deux pavillons latéraux. La statue ancienne qui existe dans l'intérieur est celle de sainte Marie l'Égyptienne : elle est représentée tenant à la main trois pains ronds, et elle est à peu près nue ; mais la chaste invention des sculpteurs du moyen âge savait ingénieusement voiler cette nudité ; et l'on peut appliquer à cette Marie l'Égyptienne les vers par lesquels le poète provençal Balthazar La Burle a dépeint la Madeleine dans la thébaïde de la Beaume :

> Aultre abit non avia que la sion cabellura
> Que commo un mantel d'or, tant eram bels et blonds,
> La coubria de la testa fin al bas des tallons.

Le grand portail est garni de six statues d'assez grande proportion; le trumeau qui sépare les deux battants de la porte a une console préparée, sur laquelle doit être dressée une septième statue, une effigie moderne de la vierge Marie. Rien n'est plus désespérant, à notre avis, que les énigmes archéologiques, les statues sans nom, les bas-reliefs inexplicables, les palimpsestes illisibles, les inscriptions indéchiffrables; nous préférons au silence les théories extravagantes, fût-ce des explications hermétiques comme celles de l'excentrique gentilhomme chartrain, Gobineau de Montluisant, sur Notre-Dame de Paris. Mais ces mécomptes sont rares, et il arrive plus souvent, ce qui arrive ici pour Saint-Germain-l'Auxerrois, que les parrains abondent. Au côté gauche sont d'abord deux statues, l'une d'Ultrogote et l'autre de son époux Childebert, premiers fondateurs de l'église. Jaillot semble prouver assez bien que l'honneur devrait revenir à Chilpéric; mais comme, au temps de la construction du portail, la tradition sur Childebert avait prévalu, c'est bien Childebert, et partant Ultrogote, que les sculpteurs ont voulu représenter, quoi-

Digitized by Google

que le roi n'ait aucune ressemblance avec les profils qu'on retrouve sur les monnaies. La troisième statue est plus douteuse : elle représente un ecclésiastique qui, bien qu'ayant les deux bouts de l'étole pendants par devant comme les prêtres, n'est orné que d'une dalmatique. Suivant la notice explicative, ce serait saint Vincent qui, d'après la tradition, est le patron primitif de l'église. Cette tradition rapporte qu'Ultrogote, jalouse de l'église dédiée à saint Vincent, bâtie par son époux sur l'autre rive de la Seine, avait fondé cet édifice rival, mais cette histoire est peu authentique; et l'hypothèse de l'abbé Lebœuf, qui voit, à la place de saint Vincent, saint Vulfran, dont le corps fut enterré dans la nef, serait plus admissible. Ce saint Vincent, ou saint Vulfran, a une cariatide assez significative : c'est un roi, humblement courbé, qui le supporte. A droite, la statue du fond est supposée à tort être celle de saint Germain, car la statue de ce patron de l'église occupait à juste titre la place d'honneur au trumeau dont nous avons parlé. Nous n'avons donc plus qu'à hésiter entre saint Marcel et saint Landry; et nous croyons plutôt à la vérité de cette dernière dénomination, parce que le corps de saint Landry a été inhumé dans le pieux édifice. Les deux dernières figures représentent une femme, sainte Geneviève, tenant un cierge qu'un démon placé au-dessous de son épaule droite semble souffler, et à côté de sainte Geneviève un ange présente en souriant un flambeau allumé. Une légende originale explique cette scène. Sainte Geneviève fut mise en prison par le peuple égaré, lorsqu'Attila menaçait la ville de Paris, et la sainte s'efforçait dans son cachot d'écarter le courroux céleste par de pieuses lectures. Le diable éteignait la lumière pour interrompre le cours de ces dévotions, mais chaque fois un ange apportait à la pieuse prisonnière un nouveau flambeau allumé. Ces statues sont supportées par des chimères terrassées, et surmontées de dais découpés sur lesquels des maisons sont figurées. La voussure ogive du portail est divisée en plusieurs arcs qui diminuent progressivement : le premier contient les douze apôtres ; le second, les vierges sages et les vierges folles, les sages tenant leurs lampes droites, les folles tenant leurs

Digitized by Google

lampes renversées. Le troisième renferme des anges, au bas desquels se trouve, à gauche, le paradis symbolisé par Abraham, dont la robe laisse passer trois têtes de bienheureux qui reposent dans son sein; à droite l'enfer, où un démon tourmente un méchant au milieu d'autres réprouvés parmi lesquels le sculpteur satirique a placé un évêque. Nous renonçons à décrire les pignons des ogives, les trèfles, les rosaces, les différents attributs, les innombrables fantaisies qui défraient le regard dans le contour des voussures; on voit dans ces mille détails l'essor du génie national, qui, abandonnant les rinceaux, les enroulements classiques, les acanthes empruntées à l'art grec, s'inspirait du sol natal, découpait dans les cathédrales nos fleurs les plus vulgaires, nos fruits et nos arbres, et remplaçait les chimères, les griffons antiques par les chiens et les loups, par les animaux les plus réels et les mieux connus. Pour en finir avec les sculptures, nous ne ferons que noter en passant les trois clefs de voûte, dont deux sont de véritables petits tableaux en relief représentant, l'un, à gauche du portique, l'Adoration des Mages, l'autre, la Cène. (Cette dernière clef est sculptée sur bois.)

L'idée générale des peintures de M. Mottez est l'*Enseignement Évangélique du Christ.* Dans le tympan du fronton ogive de la porte latérale placée du côté de la rue des Fossés-Saint-Germain, est *Jésus-Christ enseignant les Docteurs dans le Temple.* L'enfant divin est assis, le doigt sur le livre de la science; les docteurs, dans diverses attitudes, écoutent cette jeune éloquence, dont la puissance est un prodige: la sainte Vierge et Joseph surprennent le fils de Dieu dans ce premier exercice de sa mission enseignante. L'action est représentée d'une manière claire et facile, et est habilement resserrée en cet étroit espace. Ce tableau, dans lequel les figures sont de petite proportion, dément l'opinion qu'a pu faire naître la vue de certains essais de fresque exposés dans ces dernières années, où la touche était rude, et qui ne pouvaient être vus qu'à distance: ici, la finesse de la peinture est excessive; ainsi que dans le pendant placé à l'opposite, qui reproduit la *Pentecôte.*

Digitized by Google

Aux deux côtés du grand portail sont les deux fresques principales, qui garnissent la muraille entière. La première qui se présente à nous est *Jésus-Christ enseignant sur la montagne;* et nous trouvons une ingénieuse et magnifique paraphrase en action du discours que rapporte l'Évangile de saint Matthieu. La montagne est devant nous; au sommet, Jésus-Christ, dont l'expression est des plus belles, dont le geste est plein d'une autorité majestueuse, prononce ces belles paroles, que nous voyons tout à coup, pour ainsi dire, peintes par le pinceau : — « Quand vous présentez votre offrande à l'autel, si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande, allez vous réconcilier avec lui et puis vous reviendrez présenter votre offrande. — Accordez-vous promptement avec votre adversaire..... — Donnez à celui qui vous demande..... — Ne vous faites point de trésors sur la terre..... — Quiconque entend mes paroles et les pratique, sera comme un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre..... — Quiconque entend mes paroles et ne les pratique pas, sera comme un insensé qui a bâti sa maison sur le sable, et la pluie est venue, etc...., et la maison a été renversée. » Sur le degré inférieur de la montagne se trouvent des auditeurs que ce langage plein d'onction a convaincus; ces paroles tombent dans des oreilles qui *les entendent,* ainsi que le montre l'attitude recueillie et songeuse de la femme à l'amphore; dans des âmes qui *les pratiquent,* ainsi que le prouvent les deux frères qui oublient leurs colères en un embrassement pour se présenter purs de haine devant l'autel, et les deux guerriers dont l'un remet l'épée au fourreau, et la femme qui au bas de la montagne, sur le premier plan, donne une pièce d'or au mendiant. La conception de ce tableau est forte, l'ordonnance des groupes échelonnés est irréprochable. Le pied du mont est entouré d'une foule pressée qui applaudit avec transports le discours du Sauveur; les uns tendent les bras vers lui, d'autres tournent vers leurs compagnons un visage ardent de conviction. L'idée des bienfaits de la philosophie chrétienne est représentée d'une façon d'autant plus saisissante, que dans un coin du tableau le peintre a mis avec beaucoup de sens,

Digitized by Google

et nous dirons aussi avec beaucoup d'esprit, la contre-partie de l'obéissance aux leçons du Christ. Il se trouve dans le bas du mur et dans un coin une meurtrière pour le service intérieur de l'église; M. Mottez a fait ce que doivent faire tous ceux qui décoreront les monuments; il s'est soumis aux exigences matérielles de son monument, n'a point rétréci sa fresque pour éviter la lucarne, mais l'a, au contraire, bravement acceptée dans son œuvre comme un moyen. Elle figure là une espèce de petite muraille qui dérobe aux autres personnages un vieil homme à l'œil inquiet, au visage d'usurier et d'harpagon, mystérieusement agenouillé devant l'ouverture béante et qui semble enfouir un riche coffre renfermant sans doute de ces « trésors que la rouille et les vers consument. » Au-dessus de ce vieillard, le mince espace compris entre la lucarne et le bord de la fresque, laisse voir par une échappée un paysage en miniature où l'artiste, reproduisant les images allégoriques et matérielles du discours qu'il commente, nous montre les maisons sur le sable qui s'écroulent dans la tourmente, tandis que le château bâti sur roc élève son clocher inébranlable. Nous entreprendrions un travail démesuré et disproportionné avec l'espace qui nous est donné, si nous voulions examiner un à un les personnages innombrables qui se meuvent dans les sept tableaux que nous avons à décrire; nous nous contenterons donc, à notre grand regret, d'en louer l'ensemble. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de revenir sur l'expression élevée que l'artiste a su donner au Christ, sur la femme vue de profil qui écoute et pense, la tête dans la main, au premier degré de la montagne, sur le personnage si correctement drapé qui tourne le dos au spectateur et occupe le milieu dans le groupe des enthousiastes. La femme qui fait l'aumône est d'une physionomie pleine de distinction, et présente le type juif dans sa noblesse, comme le visage du mauvais riche en reproduit le sentiment repoussant sans dépasser pourtant les bornes de la laideur plastique.

De cette peinture qui nous montre la vie enseignante du Christ, nous passons à la troisième fresque qui est placée dans le vaste

Digitized by Google

tympan ogive du grand portail, et qui représente *Jésus-Christ sur la croix*. Le peintre a groupé autour de l'instrument de supplice, où un Dieu donne un solennel enseignement au monde par sa mort, tous les missionnaires de cet enseignement dont l'église de France peut s'honorer. La papauté, la royauté, la science et les plus humbles conditions ont là leurs représentants. Les quatre personnages dominants sont, en allant de gauche à droite : saint Éloi, un grand ministre et un grand artiste; saint Louis; saint Léon IX; et saint Ambroise, docteur de l'église. Derrière eux se pressent, avec les attributs qui peuvent les faire reconnaître : saint Denis, saint Landry, saint Remi, saint Félix de Valois [1], saint Martin, saint Crépin, saint Bernard, saint Roch, saint Vincent de Paul, saint Cloud. Saint Crépin, ouvrier cordonnier, a ses sandales à la main; saint Martin a un habillement de soldat et son manteau traditionnel; saint Remi tient la sainte-ampoule, et saint Denis sa tête dans ses mains. Nous ferons remarquer, en passant, que saint Denis, dans les sculptures, n'est pas le seul qui soit représenté ainsi, et l'histoire singulière qu'on lui attribue vient de l'ignorance des légendaires, qui n'ont pas compris que les sculpteurs, en faisant porter leur tête à certains martyrs, avaient voulu indiquer par là que le supplice de ces martyrs avait été la décollation. Au-devant de la croix sont quatre femmes agenouillées; à gauche du Christ, la reine sainte Clotilde et l'esclave sainte Blandine; à droite, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc en habit guerrier. Il peut paraître singulier que l'artiste ait placé au milieu des saints et des saintes celle qui n'a qu'une canonisation patriotique; mais il a indiqué l'absence du saint privilége en ne donnant pas d'auréole à l'illustre héroïne; et nous lui savons bon gré d'avoir placé là la plus glorieuse patronne de la France, et un des exemples les plus merveilleux de l'inspiration mystique développée par la religion chrétienne. L'aspect général de cette fresque est d'une richesse inouïe; la splendeur des costumes, ces nombreuses au-

[1] La notice explicative de ces peintures du portail appelle à tort ce saint de sang royal, fondateur de l'ordre des Trinitaires pour la rédemption des captifs, *Jean* de Valois.

Digitized by Google

réoles en or mat qui se détachent sur le fond lui donnent une couleur locale d'un magnifique effet, si l'on songe à l'encadrement éclatant qui le rehausse encore. Le groupe des quatre femmes est ravissant, la sainte Clotilde surtout est un chef-d'œuvre de grâce.

Jésus-Christ mort, la mission divine n'est pas terminée. Les disciples du Sauveur doivent aller répandre les leçons du maître dans l'univers. C'est ce qui fait le sujet de la quatrième fresque, le pendant du Jésus-Christ prêchant sur la montagne. Ici Jésus-Christ, sur le point de remonter au ciel pour s'asseoir à la droite de son père, donne cette mission aux onze apôtres prosternés. Il porte au flanc la blessure de la lance, au front les piqûres saignantes de la couronne d'épines. Un peu plus bas, Madeleine qui a la face tournée vers le Rédempteur prie avec une ferveur extatique. Sur le premier plan, la Vierge est entourée des saintes femmes à genoux, et étend les bras vers elles par un geste d'une élégance toute féminine, d'une élégance noble et mélancolique. Son auréole, dans laquelle se lisent les mots *Refugium peccatorum,* indique que la mission qui lui est laissée est une mission de miséricorde. La robe de la sainte Madeleine est d'un goût moyen-âge des plus heureux; des ornements exquis la décorent. Ce personnage est une évocation de l'art byzantin dans ce qu'il a de convention brillante et de riche fantaisie. Les saintes femmes, que revêtent des draperies aux plis pleins de chasteté, ont ces visages aux contours arrondis, à teintes d'un blanc mat, aux regards noirs et veloutés, qui appartiennent à la belle race orientale. La Sainte Vierge, dans son attitude triste et résignée, représente bien l'idée de la maternité douloureuse, et le courage de ce grand dévouement où l'amour de l'humanité combat l'amertume du devoir qui la sépare de son fils. Quoique le fond de la composition du sujet ressemble à la fresque qui fait pendant, ce quatrième tableau n'est pas une répétition même pour la vue générale. L'ordonnance est toute différente; la montagne des Oliviers n'a pas de degrés; le plan inférieur est plus reculé, de façon que le groupe intermédiaire n'est pas sur un degré de la montagne, ce qui varie la disposition. La difficulté de la lucarne se présentait

Digitized by Google

aussi, et M. Mottez ne l'a pas moins facilement tournée. Un arbre semble sortir du sommet de la meurtrière, et une suivante des saintes femmes, dont la croupe est au delà de l'arbre, dont le buste est en deçà, attend le terme de l'entrevue, appuyée sur cette meurtrière comme sur une plate-forme, dans une attitude analogue à celle de la Polymnie.

La clef de la voûte comprise entre les deux arcades transversales qui séparent le portail des voûtes latérales porte les symboles des évangélistes; M. Mottez a vu là une indication des sujets qu'il devait peindre sur les faces supérieures des arcades transversales, et il a représenté d'un côté saint Luc et saint Matthieu, de l'autre saint Jean et saint Marc.

Le tableau qui décore le tympan ogive de la porte latérale opposée à celle que nous avons décrite est *la Pentecôte*, dont nous avons parlé.

Les personnages tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament que l'on trouve dans les creux des piliers personnifient les vices que la religion du Christ est venue terrasser. Adam et Ève représentent la désobéissance aux volontés de Dieu; Abel et Caïn, le meurtre; Absalon, l'impiété filiale; Balthazar, l'impiété religieuse; Hérodiade, la luxure; Judas, la trahison. Ces figures sont de grandeur naturelle; au-dessus d'elles se trouvent des anges qui se voilent de douleur ou des démons qui attendent leur proie. Un ange recueille l'âme d'Abel expirant, et l'âme est représentée, suivant la formule allégorique souvent employée par les peintres et les sculpteurs du moyen âge, sous la forme d'un petit enfant.

Telle est la vaste entreprise courageusement tentée, que M. Mottez a si habilement menée à bonne fin. Les critiques, si âpres qu'ils puissent être, ne pourront pas, nous le pensons, méconnaître l'harmonie de cet ensemble imaginé et exécuté par un seul artiste. Le plus éminent mérite de M. Mottez est certainement d'avoir vaincu cette difficulté immense : faire une œuvre une, dans le sentiment du treizième siècle, sans tomber dans le pastiche, sans abdiquer sa personnalité. Le talent d'exécution ne suffit pas à qui doit marcher dans cette voie difficile tracée entre deux écueils qui sollicitent la chute;

Digitized by Google

il faut une sûreté de goût, une intelligence de la combinaison des éléments, qu'il est bien difficile de conserver toujours nettes, fermes, au même degré de puissance. M. Mottez l'a fait : il a su entrer dans les habitudes de ces artistes du passé qui aimaient à tout raconter, ne reculaient devant aucun récit, et mêlaient à leur œuvre mille surprises pour l'œil et l'esprit; qui faisaient l'art par plaisir, sculptaient un chef-d'œuvre hors de la vue sans songer à la part de gloire qu'ils se volaient. Seulement M. Mottez a agi avec bon sens ; il a laissé de côté ce que le génie moderne ne saurait supporter, ce qui venait de l'ignorance et non de l'intention ; il n'a pas simulé avec affectation le désordre qui était naturel chez ses devanciers; il n'a pas feint d'ignorer ce qu'il savait parfaitement ; il a, au contraire, rectifié ce qu'il pouvait rectifier sans rien altérer, comme, par exemple, en dissimulant l'incohérence des lignes d'une ogive qu'un architecte du passé s'était en vain efforcé de rendre correcte. Enfin, dans la traduction de sa pensée, M. Mottez ne s'est pas donné des thèmes impossibles; il a exprimé lucidement ce qu'il fallait exprimer; ses tableaux ont la juste mesure de métaphysique que peut admettre la peinture. C'est là un grand point; beaucoup se noient dans les intentions et dressent des monuments hiéroglyphiques qui deviennent indéchiffrables aussitôt que la clef est perdue. Pour ces Kant en peinture les tableaux du Poussin sont pleins d'admirables leçons.

Nous félicitons l'honorable artiste de la merveille nouvelle qui enrichit notre cité. M. Mottez a rendu deux importants services à l'art : le premier est d'avoir ouvert une large carrière aux travaux par la réhabilitation de la fresque; le second est le service que rend tout artiste consciencieux et habile qui sait attirer l'attention du public vers les choses de l'intelligence par une œuvre bien faite et par un succès mérité.

CH. GRANVILLE.

Digitized by Google

# REVUE POLITIQUE.

1er novembre.

Il n'y a plus rien à dire de sérieux des mariages espagnols pour le moment. La crise, s'il y a eu crise, est bien finie. Cette grande affaire ne reprendra un nouvel intérêt politique pour l'Angleterre et pour nous que lorsque le jour sera venu pour elle d'entrer, selon l'usage des puissances constitutionnelles, dans la phase parlementaire. Quant à la phase diplomatique, elle est bien finie, quoiqu'on ait essayé, en désespoir de cause, des deux côtés du détroit, de la transporter sur un autre théâtre, d'autant plus commode pour les journaux d'imagination, que la toile n'en est jamais levée et que les coulisses en sont presque toujours impénétrables. Nous ne nous donnerons pas la peine d'examiner les prétendues réponses que la Prusse, l'Autriche et surtout la Russie auraient faites à nos représentants et à ceux de l'Angleterre auprès de ces trois cours. Ce qu'il y a de positif, ce que nous pouvons constater, c'est qu'aucune d'elles, la Russie pas plus que l'Autriche et la Prusse, n'a hésité un seul instant à refuser d'entrer dans la voie de méfiance vis-à-vis de nous, où le cabinet anglais aurait bien voulu les pousser. Les monarchies absolues, qui n'ont point à flatter l'opinion populaire, ont répugné en tout temps à ces protestations sans objet et sans résultat qui ont le tort principal d'engager inutilement l'avenir. Elles n'ont point à considérer pour le moment si certaines prévisions d'un traité, tracées depuis un siècle et demi, subsistent encore en vertu des nécessités de l'équilibre européen. S'il arrivait que cet équilibre fût troublé par les conséquences du mariage du cinquième fils du roi Louis-Philippe avec la sœur de la jeune reine d'Espagne, les cours de Saint-Pétersbourg, de Vienne et de Berlin auraient

Digitized by Google

bien le temps de réfléchir sur le parti qu'il conviendrait à leurs intérêts personnels de prendre. Si lord Palmerston avait compté sur leur appui dans ce dissentiment soulevé par lui seul au sujet des mariages espagnols, cette illusion politique n'aura pas été la moins inconcevable de celles que son amour-propre d'homme d'état expie en ce moment. Il aurait dû se rappeler que les puissances du Nord, n'ayant pas encore reconnu à l'heure qu'il est la monarchie constitutionnelle, les filles de Ferdinand VII ne possèdent point légitimement, à leurs yeux, les droits sur lesquels est basée toute la protestation du ministère anglais, et qu'il en résultait forcément qu'elles ne pouvaient s'intéresser à une éventualité dont elles nient formellement le principe. Pour nous, qui nous attendions à ce résultat, nous ne voyons point dans la réponse unanime des cours du Nord une manifestation dictée par une préférence particulière pour la cause de la France, bien qu'en fait elle lui soit favorable. Elle nous prouve seulement que les traditions de 1840 ont exercé sur l'esprit de lord Palmerston une influence fâcheuse, qu'il doit aujourd'hui reconnaître lui-même que l'entente à quatre n'est pas si facile à reformer que le cabinet whig a pu un instant le croire, et que la paix européenne est un édifice solide qu'il n'est au pouvoir d'aucune politique aventureuse de jeter à bas.

Jusqu'au jour où les parlements se réuniront dans les deux pays, l'opinion aura le temps de se recueillir; et les éclaircissements considérables qu'elle vient de recevoir sur toute la conduite de l'affaire espagnole l'ont mise à même déjà de l'examiner de sang-froid. L'opposition dynastique chez nous est subjuguée; l'embarras de ne pouvoir lancer à la politique extérieure du gouvernement son accusation banale de timidité et de manque de courage perce assez dans son langage. Cette expiation d'un premier tort doit nous suffire; l'opposition est trop punie de s'être trouvée en désaccord d'un bout de la France à l'autre avec le sentiment public, et nous la plaignons presque de la difficulté qu'elle éprouve à prendre sa revanche.

Le mouvement qui s'opère dans une autre opinion publique, nous voulons parler de nos voisins, offre un spectacle qui nous plaît davantage. Une partie de la presse anglaise, et ce n'est pas la moins imposante, revient à des idées d'impartialité et de justice qui font honneur à sa raison et à sa bonne foi. Un des grands journaux parisiens a déjà fait connaître la lettre si honnête et si franche qui a paru dans un recueil hebdomadaire de Londres, bien connu pour son radicalisme original. Le spirituel rédacteur de l'*Examiner*, M. de Fonblanque, s'est acquis par l'insertion de cette correspondance un nouveau titre au rang élevé qu'il a su se faire

Digitized by Google

dans la presse. Le *Standard*, dans son numéro de jeudi dernier, vient d'imiter ce noble exemple : « Sur quoi se fondent, dit-il, les plaintes de lord Palmerston? Quelle est l'occasion de la fureur de ces journaux qu'il pousse en avant, s'il ne les rédige pas? Ces journaux parlent de fraudes pratiquées par le roi des Français et son ministre distingué; mais ils ne nous disent jamais quelle assurance a été falsifiée, quelle parole violée. Nous irons plus loin, nous dirons qu'il n'y a pas la moindre raison de supposer que le roi ou M. Guizot ait jamais fait une promesse inconsistante avec les mariages de la reine d'Espagne et de l'infante, tels qu'ils ont eu lieu. C'est une impertinence gratuite de vilipender le gouvernement français tant que ces points ne sont pas établis. Prouvez un manque de foi d'abord, ensuite injuriez dans tous les modes et dans tous les tons. Prouvez que l'Angleterre ou ses ministres n'ont pas fait une demande déraisonnable, n'ont pas signé, par exemple, le droit de dominer dans les deux mariages espagnol et français, et alors vous pourrez reprocher à ses auteurs de « sauter au visage de l'Angleterre (*fly in the face of England*). Car telle est la phrase de lord Palmerston. » Nous avons cité jusqu'au bout ces lignes d'une rigoureuse équité, pour que nos lecteurs sachent bien que les calomnies du *Times* et du *Chronicle* sont déjà reconnues chez nos voisins. Cela était d'autant plus nécessaire qu'un de ces deux journaux, fidèle à son système indigné, reçoit à présent des lettres où on l'informe que l'*intrigue* française poursuit son projet ténébreux, et qu'elle est en train d'assassiner médicalement la reine Isabelle.

Du reste, dans les deux pays, les questions de politique intérieure sont revenues. Il en a été agité une ici, depuis quinze jours, que, pour notre part, nous aurions voulu voir résoudre comme elle peut être seulement résolue. Nous voulons parler de la présidence du conseil, que l'on disait vacante par suite de la démission de M. le duc de Dalmatie. Il n'en était rien cependant, le vieux maréchal conserve le titre que lui ont mérité sa vieillesse illustre et les services qu'il a rendus à la patrie dans sa double carrière. L'opposition a donc eu la joie de ne pas voir M. Guizot officiellement revêtu, et le 29 octobre encore, du rang qu'il occupe depuis long-temps en vertu de ses facultés éminentes. Comme le cabinet qui à l'étranger porte son nom vient, dans l'affaire espagnole, de donner une preuve frappante de sa soumission aux ordres de l'Angleterre, il est évident que s'il n'a pas été nommé président du conseil, c'est que l'Angleterre ne l'a pas voulu! Nous regrettons vivement, puisque la question paraît avoir été mise sur le tapis, qu'elle n'ait pas été résolue, et résolue en faveur du ministre des affaires étrangères, au moment où le

Digitized by Google

bruit de l'un des plus grands actes extérieurs de la politique dont il est à la fois le fondateur et l'instrument retentit encore en Europe. Le succès et la haute personnalité de M. Guizot, — nous ne parlons point de son amour-propre, les consciences fières comme la sienne n'en ont pas, — lui méritaient cette récompense. La résolution du maréchal vient de l'ajourner, mais, encore une fois, elle n'est et ne peut être qu'ajournée, si la présidence du conseil vient à être vacante pendant la durée du ministère actuel. Cette dignité répond chez nous, comme on sait, à celle de premier lord de la trésorerie en Angleterre, qu'on appelle aussi *prime minister* ou *premier* dans le langage plus familier de la politique. Or, en France comme en Angleterre, combien y a-t-il d'hommes à qui soit permise l'ambition d'un pareil titre? Deux chez nos voisins, pour les deux opinions dominantes, et chez nous deux aussi, car au delà de M. Thiers et de M. Guizot nous ne voyons plus d'hommes d'état qui voulussent accepter ce rang, quoi qu'il y en ait qui y soient montés déjà. M. Guizot est le *premier* du cabinet du 29 octobre : les suffrages de l'Europe, les attaques des ennemis de ce cabinet l'ont proclamé tel. On peut nommer un *president of council*, c'est-à-dire un président des délibérations ministérielles en dehors de lui; seul, au sommet du parti conservateur, il est de l'étoffe dont on fait les présidents du conseil, comme on l'entend dans notre langue politique.

Quoiqu'un bien cruel fléau ait frappé les populations du centre de la France et que la recherche des moyens les plus propres à réparer un mal aussi étendu soit l'objet d'une vive sollicitude de la part de notre gouvernement, nos difficultés intérieures n'ont rien de comparable à celles qui préoccupent le cabinet anglais. Il s'est réuni en conseil la semaine dernière pour s'entendre sur la question de savoir si le parlement serait convoqué immédiatement ou si l'on se bornerait le 4 novembre à le proroger pour un terme rapproché. Quoique la décision du conseil sur ce point n'ait pas transpiré encore dans le public, il est probable que c'est le dernier parti qui sera proposé à la reine. La réunion du parlement, dans une saison où les membres sont très-dispersés, ne serait pas habile de la part d'un ministère qui n'a pas une majorité en propre, et qui pourrait dans les votes dont il a besoin trouver les chiffres étrangement déplacés. D'ailleurs, l'une des deux mesures qui motiveraient cette session extraordinaire, l'abolition du droit de 4 shillings par *quarter* à l'entrée des céréales étrangères, n'aurait plus maintenant dans l'opinion de la cité l'effet qu'on en aurait pu espérer il y a un mois. Quant à l'autre point, le règlement et l'extension des secours à donner au peuple affamé de l'Irlande, c'est une affaire d'urgence que le cabinet peut pren-

Digitized by Google

dre sur lui de régler comme l'ordonnent les circonstances, et lord John Russell est homme à oser remplir un pareil devoir.

La situation du peuple irlandais a-t-elle empiré ou présente-t-elle depuis quelque temps un aspect moins défavorable, comme la correspondance de quelques journaux l'assure? c'est ce qu'il est bien difficile de déterminer, si l'on a la conscience de lire tous les rapports contradictoires qui viennent de ce malheureux pays. Le gouvernement anglais oppose deux moyens de soulagement au mal terrible de la famine; il distribue du pain aux plus misérables, il offre du travail aux indigents valides par les encouragements en espèces qu'ont reçus de lui diverses compagnies de chemins de fer en voie d'exécution. Malheureusement le peuple d'Irlande préfère le premier moyen, qui ne lui demande aucune fatigue en retour; il en est venu à s'imaginer que la riche Angleterre lui doit sa nourriture, qu'il n'a pas même à lui témoigner quelque reconnaissance de ce qu'elle acquitte en partie sa dette, et il ne faudrait pas l'exciter beaucoup pour l'amener à se montrer difficile sur la qualité de l'aliment, sur l'*étoffe* même du pain (*stuff of bread*) pour nous servir du mot bien caractéristique qui est entré dans le vocabulaire nouveau de l'économie sociale chez nos voisins. Nous ne pouvons prédire encore ce que cet admirable gouvernement d'Angleterre va tenter pour rendre à toute une population absorbée par le besoin le sens de sa dignité et la honte de la paresse; mais il ressort de la situation actuelle de l'Irlande, pour l'observateur étranger, un fait considérable que là-bas les hommes d'état de tous les partis n'oublieront pas sans doute: c'est que le peuple irlandais, malgré l'attitude menaçante que le libérateur lui avait fait prendre en 1843, n'est point disposé à l'insurrection et qu'il ne serait point capable d'accomplir une de ces grandes révoltes dont la seule pensée naguère inquiétait sérieusement la société britannique. En vain l'on expliquera la tranquillité de l'Irlande par l'adhésion éclatante et sincère du vieux O'Connell aux mesures éclairées du gouvernement whig. Il faudrait, pour que cet argument fût sans réplique, que la *Jeune-Irlande,* le parti qui a reçu, dans une séance de *Conciliation-Hall,* le nom de parti de la force physique, et qui s'est séparé des pacifiques *repeaters* sur ce point, ne fît aucune tentative dans les provinces les plus maltraitées par la famine pour les pousser à des démonstrations dangereuses. Un autre sujet intéressant d'étude c'est la position prise depuis peu par O'Connell, son ralliement complet à ce gouvernement *saxon* dont il avait dit tant de mal, sa réconciliation solennelle avec le château de Dublin qu'il avait toujours représenté comme l'antre du despotisme, et où il avait juré de ne jamais mettre les pieds. O'Connell aujourd'hui est l'allié le plus intime du

Digitized by Google

lord-lieutenant. Dans les assemblées charitables où il fait entendre sa voix il ne parle plus en agitateur, il exhorte, il conjure, il concilie. On dirait un vieux seigneur qui s'arrache malgré lui à sa tranquille retraite. Si quelque remarque méchante lui reproche ses longs séjours à Derrynane, il s'écrie avec componction : « Je suis à mon poste, dans ma propriété, occupé, comme c'est mon devoir, à écouter les doléances des paysans d'alentour, à soulager leurs maux. » L'attrait plus prononcé chaque année qu'il professe pour sa montagne et sa propriété, semble prouver que la fortune d'O'Connell est faite, et qu'il est décidé enfin à rentrer dans le repos. Cette satisfaction lui est venue à propos, car la rente du rappel diminue chaque jour. *Conciliation-Hall* est sur le point d'être fermé, et il est probable que le tribut du libérateur restera l'année prochaine bien au-dessous de son chiffre normal. Si les whigs, en se mettant à sa merci, comme ils en ont la mine, en arrivent un jour à avoir usé l'homme, son influence, son système, ils auront accompli un acte de saine politique, et ce sera toujours quelque chose que les périls mêmes de la situation sociale aient fait disparaître tout à fait ceux de la situation politique. L'Angleterre pourra dès lors entreprendre une réparation vis-à-vis de l'Irlande, et accomplir son intention évidente de la régénérer sans compromettre en rien sa dignité et sa fortune décrépite. Une fois la question du rappel pour jamais finie, elle se débarrassera aisément de la Jeune-Irlande, à qui manque le concours du clergé. Ce sera un homme d'état plus grand que sir Robert Peel lui-même, celui qui entreprendra la réforme légale d'où doit sortir pour l'Irlande une nation nouvelle avec un nouvel ordre social.

S'il était était nécessaire de démontrer encore ce que peut accomplir le génie social de la famille anglaise, il faudrait jeter les yeux sur les conquêtes étonnantes que le peuple ambitieux et fort qu'elle doit être fière de compter parmi ses membres accomplit en ce moment sur le continent américain. Au Texas et au territoire de l'Orégon, qu'il s'est appropriés l'année dernière, il vient de joindre aujourd'hui la moitié de l'ancien empire du Mexique. Ce ne sont que des déserts, ces provinces aussi vides que démesurées, dont ses armées de trois à quatre mille hommes s'emparent; mais il les peuplera, n'en doutons point, avec cette rapidité fabuleuse dont il donne, surtout depuis un demi-siècle, l'exemple, et le jour viendra où l'un des deux continents américains appartiendra tout entier à l'entreprenante république. Il est certainement dans la destinée de la race espagnole de se laisser absorber par la race anglaise à tous leurs points de contact, dans ce monde où l'équilibre des pouvoirs politiques n'existe pas et ne saurait exister. L'Angleterre voit

Digitized by Google

avec peine ces envahissements rapides de l'Union ; il est bien remarquable qu'elle ne tente même plus de s'y opposer : elle se console de son inaction en ayant l'air d'espérer que ces monstrueux agrandissements finiront par être funestes aux États-Unis. Il est possible que le centre de puissance qui couronne leur fédération en reçoive quelque ébranlement. Mais c'est bien ainsi que doivent faire les sociétés en marche qui ont des solitudes, ou peu s'en faut, devant elles ; c'est l'invasion des civilisés : elle est irrésistible et bien plus juste que celle des barbares ; ce n'est pas le désert et la faiblesse qui parviendront à réagir contre elle.

Digitized by Google

# CHRONIQUE MUSICALE.

Octobre, suivant l'usage antique et solennel, nous a ramené les chanteurs italiens, qui, cette année, ont inauguré la saison musicale sous des auspices assez peu favorables, par un relâche. Pendant presque tout le mois qui vient de s'écouler, le répertoire s'est traîné d'une façon assez languissante sur trois ouvrages fort beaux sans doute, et justement aimés des dilettanti, mais trop connus pour piquer bien vivement la curiosité. Cependant les habitués du Théâtre-Italien ont retrouvé avec plaisir leurs artistes de prédilection, et fêté chaleureusement Mario, Ronconi, mesdames Grisi et Persiani à leurs rentrées dans *Lucia, Norma* et *Semiramide*. Ce dernier opéra a, en outre, offert l'attrait d'un début très-intéressant; c'est par le rôle d'*Assur* que s'est produit devant le public parisien le basso Coletti, qui nous arrivait précédé d'une brillante réputation qu'il a pleinement justifiée.

En se montrant pour la première fois dans *Semiramide*, Coletti a fait acte de bon pensionnaire; il a cédé au désir de rendre service au nouveau théâtre auquel il venait de s'attacher, et de le tirer de l'embarras où l'avait mis l'indisposition de Mario; sans cela, s'il eût pu suivre ses inclinations, Coletti, qui, sur les théâtres de sa patrie, a principalement consacré son talent à l'interprétation des œuvres actuelles des compositeurs italiens, eût préféré débuter dans la *Fidanzata Corsa* de Pacini, ouvrage qui lui est, dit-on, très-favorable, et dans lequel nous aurons à le juger sous peu de jours. Cependant l'ancien chef-d'œuvre de Rossini et le rôle d'Assur ont déjà valu à Coletti un succès très-flatteur. D'après l'étendue de sa voix dans le haut, Coletti, qui se plaît à donner des *fa* de pleine poitrine, pourrait être rangé dans la catégorie des barytons; cependant il a le timbre plus grave que ne l'ont ordinairement les barytons, et doit plutôt être considéré comme *basso cantante*. Son medium est un peu défectueux, mais il lutte contre cette imperfection en artiste consommé. Sa méthode est excellente, son chant parfaitement réglé et d'un bon style. Peut-être seulement pourrait-on désirer chez lui un peu

Digitized by Google

plus de chaleur et d'animation. Quoi qu'il en soit, Coletti est une précieuse acquisition pour le Théâtre-Italien; il vient y prendre une place qui était restée à peu près vacante depuis le départ de Tamburini, car, bien que Ronconi ait joué plusieurs des rôles de ce dernier, il n'y a entre lui et ce qu'était Tamburini aucune espèce de rapport, soit sous le rapport de la voix, soit sous celui de la manière de chanter.

Mademoiselle Grisi toujours belle et majestueuse a chanté délicieusement. Mademoiselle Marietta Brambilla s'est fait applaudir comme cantatrice dans le rôle d'Arsace. Nous devons aussi une mention honorable au ténor Cellini, qui s'est tiré assez heureusement du rôle très-ingrat d'Ydreno.

En reparaissant dans *Lucia*, Mario, à la première représentation, se ressentait encore un peu de son indisposition; ce qui ne l'a pas empêché toutefois de chanter parfaitement, surtout l'air final. Quant à madame Persiani, elle n'a jamais mieux que cette année joui de la plénitude de ses moyens. Dans *Norma* nous avons eu enfin une Adalgise convenable, mademoiselle Corbari, qui tiendra d'une façon distinguée l'emploi de seconde cantatrice.

Nabucco représenté cette semaine nous a fait connaître mademoiselle Giuseppina Brambilla, qui vient remplacer sa sœur Teresina. Il faut le reconnaître, la Brambilla de l'année dernière valait mieux que celle de cette année; Teresina était préférable à Giuseppina. Le chant de celle-ci trahit presque à chaque instant son inexpérience, elle ne sait pas finir ses phrases, ses traits lancés un peu à l'aventure ne sont pas toujours suffisamment achevés. Cependant il y a de la voix chez Giuseppina Brambilla à peu près autant qu'il y en avait chez Teresina; il faut dire aussi que la première est toute neuve au théâtre tandis que la dernière avait déjà cinq ans d'exercice dans la carrière dramatique. Ronconi est toujours magnifique dans le rôle de Nabucco, il s'élève réellement au sublime dans la scène de la folie.

Un succès que nous constatons avec plaisir c'est celui de Tagliafico dans le rôle du grand-prêtre Zacharia. Ce jeune chanteur a fait d'énormes progrès depuis la saison dernière, et *Nabucco* marque pour lui un pas important dans sa carrière d'artiste. Jusqu'ici Tagliafico, dans les divers ouvrages qu'il avait joués, n'avait fait que concourir utilement au bien de la chose sans y ajouter beaucoup du sien, mais dans Zacharie il nous a révélé l'artiste qui, en s'emparant d'un rôle, sait en rehausser l'importance, y ajouter un caractère, une physionomie, le chanteur qui commence à entrer en rapport sympathique avec le public et qui bientôt exercera sur lui un empire réel. Par la puissance de voix, par le senti-

(Voir *Supplément*).

Digitized by Google

ment et la largeur de style qu'il a déployés dans sa première cavatine, Tagliafico a conquis les applaudissements de la salle entière, et ce morceau a produit beaucoup plus d'effet que l'année dernière. Dérivis le chantait en *si* bémol, nous approuvons fort Tagliafico de l'avoir rétabli en *ut* comme il est écrit dans la partition. Ce ton est en effet de beaucoup préférable en ce qu'il donne plus de sonorité et d'éclat à la voix comme à l'orchestre qui l'accompagne.

L'Opéra est en ce moment tout entier aux études de *Robert Bruce*, cet ouvrage qui avant d'avoir vu le jour fait déjà tant de bruit. On comprend, en effet, que le grand nom de Rossini soulève ces agitations dans le monde musical. Le feuilleton s'est ému à ce sujet, et un article de M. Delécluze, dans le *Journal des Débats*, a provoqué une réponse de M. Léon Pillet, qui a cru devoir repousser les insinuations peu favorables émises contre *Robert Bruce*. M. Léon Pillet nous semble surtout avoir répondu d'une manière victorieuse sur la question du droit qu'aurait le directeur du Théâtre-Italien de s'opposer à ce que l'Opéra montât cet ouvrage. Il serait par trop singulier, en effet, lorsque M. Vatel joue sans payer aucune rétribution les œuvres italiennes de Rossini tombées dans le domaine public, qu'il prétendît exercer sur ces mêmes œuvres un droit de revendication, et qu'il fût interdit à Rossini de faire de sa musique ce que bon lui semble. Quant à la question de savoir ce qu'est ou ce que sera *Robert Bruce*, il résulte des documents produits par M. Léon Pillet, des lettres de MM. Gustave Vaez et Niedermeyer, et de la lettre de M. Rossini lui-même, que si *Robert Bruce*, suivant le terme employé par Rossini, est un *pasticcio*, c'est du moins un *pasticcio* fait sous ses yeux, d'après ses indications, auquel il attache une grande importance, et dont il assume toute la responsabilité. On ne doit pas oublier que Rossini n'a écrit qu'un seul ouvrage original pour l'Opéra, que le *Siége de Corinthe*, *Moïse* étaient des traductions revues par lui, et que *le Comte Ory* n'était qu'un pastiche. Or, qui serait tenté de se plaindre que Rossini, en reproduisant la musique qu'il avait écrite pour le *Viaggio à Reims*, ait doté notre scène d'un chef-d'œuvre?

Un événement important a eu lieu à l'Opéra, dont nos deux autres théâtres lyriques ont éprouvé le contre-coup. M. Habeneck aîné, après de longues et honorables années de service, forcé par le soin de sa santé de prendre le repos, a donné sa démission des fonctions de chef d'orchestre de l'Académie royale de musique. C'est M. Girard, chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, musicien habile et expérimenté, qui a été appelé à le remplacer; M. Battu continue a être second chef, et la place de troisième chef a été créée en faveur de M. Deldevez, compositeur



Digitized by Google

distingué, auteur de la musique de *Paquita*. Ces nouvelles dispositions assurent parfaitement le service de l'orchestre de l'Opéra; le directeur de l'Opéra-Comique, M. Basset, avec qui M. Girard avait un engagement, s'y est prêté de fort bonne grâce; mais, voulant à son tour remplacer M. Girard par M. Tilmant aîné, chef d'orchestre des Italiens, il n'a pas trouvé la même facilité chez M. Vatel. Cependant les choses sont sur le point de s'arranger, et il est probable que M. Tilmant passera bientôt des Italiens à l'Opéra-Comique. Quant au successeur de M. Tilmant aux Italiens, on ne sait pas encore sur qui M. Vatel a jeté ses vues.

En attendant *Robert Bruce*, ouvrage par lequel M. Girard inaugurera sa prise de possession du pupitre de chef d'orchestre de l'Opéra, le répertoire courant suffit à appeler la foule à l'Académie royale de musique. Madame Rossi-Caccia a abordé *les Huguenots*. Elle y a obtenu du succès, bien que le rôle de Valentine ne lui soit pas tout à fait aussi favorable que celui d'Alice. Quelques personnes trompées par l'effet qu'elle y produit, lui ont reproché d'avoir transposé la musique de Meyerbeer. Madame Rossi-Caccia a réclamé et publié une lettre qu'elle a adressée à ce sujet à l'illustre maître. Madame Rossi-Caccia a eu raison, il est certain qu'elle a chanté tous les morceaux de son rôle dans les tons de la partition; mais ce qui est certain aussi, c'est que madame Rossi-Caccia n'a pas la voix assez grave pour rendre convenablement certains passages du rôle de Valentine, précisément parce qu'elle ne les transpose pas.

Pour la continuation de ses débuts, Bettini a joué *Otello*. Il y a réussi encore plus heureusement peut-être que dans *Lucie*. Bettini laisse sans doute à désirer sous le rapport de l'art et de la méthode, mais il a une voix d'une prodigieuse puissance et une chaleur peut-être encore un peu inculte qui, par moments, malgré qu'on en ait, force l'effet et commande les applaudissements.

Les études des deux opéras en trois actes que prépare l'Opéra-Comique sont sur le point d'être terminées, et dans la première quinzaine du mois prochain *le Pâtre*, de Clapisson, et *Ne touchez pas à la Reine*, de Boisselot, verront le jour à peu de distance l'un de l'autre. Quoique nous arrivions un peu tard pour cela, nous ne voulons pas manquer de consigner dans notre chronique le joli succès obtenu par un petit acte intitulé *Sultana*. *Sultana* a déjà un mois et demi d'existence? Combien y a-t-il d'opéras-comiques en un acte qui arrivent à une longévité si respectable? Mais *Sultana* n'est pas encore près de disparaître du répertoire, où elle figure de la façon la plus agréable. *Sultana* est le nom d'une fleur, mais d'une fleur phénoménale, d'une de ces tulipes merveilleuses, comme la Hollande seule a pu en produire. Vous

Digitized by Google

dire les aventures et les pérégrinations de Sultana serait chose beaucoup trop longue; qu'il vous suffise de savoir qu'après avoir passé par bien des mains et s'être plus d'une fois fourvoyée en route, Sultana, envoyée en message par le prince de Nassau, finit par recevoir une destination tout autre que celle qui lui avait été donnée et par tomber précisément au pouvoir de la princesse de Nassau. De tout cela résulte une petite leçon de fidélité conjugale et un charmant livret gracieusement et finement conçu. On a nommé comme auteur M. Desforges. On assure, et nous n'avons pas de peine à le croire, qu'à ce nom il aurait fallu joindre celui d'un écrivain qui, après avoir long-temps tenu avec distinction la plume critique dans la presse périodique, occupe aujourd'hui une position officielle près la commission des théâtres royaux, et fait de la littérature dramatique à ses moments de loisir.

La musique est le premier début de M. Maurice Bourges. Critique spécial des plus distingués, d'un goût exercé et d'un jugement sûr, M. Maurice Bourges a voulu prouver qu'il pouvait aussi prêcher d'exemple. M. Maurice Bourges y a complétement réussi. Sa petite partition est pleine de motifs charmants, traitée avec beaucoup d'art et dans un style plus relevé que celui qu'on est habitué à rencontrer dans un opéra-comique en un acte. On y a distingué surtout un duo pour deux ténors d'une facture très-remarquable, et un charmant rondeau qu'Audran a délicieusement chanté. Après les auteurs, c'est à Audran que reviennent en première ligne les honneurs du succès de *Sultana*. Audran est d'ailleurs à juste titre, en ce moment, un des favoris des habitués de l'Opéra-Comique. Chaque fois qu'il joue *le Pré aux Clercs* il y a foule, et son air d'entrée, que nous n'avons jamais entendu chanter aussi délicieusement, lui vaut toujours une triple salve d'applaudissements.

Nous avons parlé de *Robert Bruce*, de deux ouvrages en trois actes que prépare l'Opéra-Comique, nous avons encore à annoncer un grand-opéra que MM. Scribe et Auber préparent pour l'Académie royale de musique; mais nous n'en avons pas fini avec les promesses que nous fait la saison musicale dans laquelle nous venons d'entrer. Il en est encore une qui ne sera pas, de beaucoup s'en faut, la moins précieuse pour les vrais amis de l'art. Il s'agit d'un grand-opéra en quatre actes, que M. Hector Berlioz vient de terminer, ayant pour sujet la belle et fantastique création de Gœthe, *Faust*. Le *Faust* de M. Hector Berlioz n'est pas destiné au théâtre, mais il n'en attirera pas moins une foule empressée et intelligente aux concerts où M. Berlioz le fera exécuter musicalement. Les deux principaux rôles d'homme, Faust et Méphistophélès, seront remplis par Roger et Herman Léon. On ne sait pas encore à qui M. Berlioz confiera le rôle de

Digitized by Google

Marguerite. Les deux artistes que nous venons de nommer ont déjà commencé à étudier leurs parties et sont on ne peut plus contents de ce qu'ils ont à chanter. Il y a tout lieu d'espérer que M. Berlioz sera aussi heureux avec Gœthe qu'il l'a été déjà avec Shakspeare, et que l'opéra de *Faust* fera dignement suite à la symphonie dramatique de *Roméo et Juliette*.

A. M.

Nous accueillons avec plaisir, parmi les nouveaux écrits périodiques dont s'est enrichie la littérature contemporaine, une revue italienne qui se publie en ce moment à Paris, *l'Ausonio*. *L'Ausonio* défend en politique la cause à laquelle nous sommes dévoués. A des opinions d'un catholicisme sincère, elle allie cet esprit sagement libéral que S. S. Pie IX vient d'introduire aux acclamations de l'Italie entière dans le gouvernement romain. Elle présente en littérature des travaux d'un grand intérêt. Ainsi elle publie en ce moment les œuvres de Leopardi, ce poète dont la vie fut si triste et dont le génie fut si beau. Récemment elle donnait une lettre fort curieuse de Manzoni, sur les luttes toujours piquantes, quoique déjà anciennes, du romantisme et du classicisme. Enfin elle contient des études historiques, faites avec autant de dévouement et de patience que de talent, sur les différents états de l'Italie. Parmi ces études, nous avons remarqué : un travail sur la maison de Savoie, qui jette un jour tout nouveau sur plusieurs points fort importants de la science historique; puis un récit fort original et fort animé, l'histoire de la petite république de Saint-Marin. Dans ce dernier article se trouve une correspondance de Bonaparte, premier consul, avec le sénat de Saint-Marin, qui est un document du plus singulier et du plus curieux intérêt. Grâce à la popularité de sa cause et à l'énergie de ses efforts, il a fallu peu de temps à *l'Ausonio* pour se conquérir un rang distingué dans la littérature européenne.

ED. COUTURIER DE VERSAN.

Digitized by Google

DE

# LA QUESTION MINISTÉRIELLE

## EN FRANCE ET EN ANGLETERRE

A PROPOS

## DE L'AFFAIRE ESPAGNOLE.

---

Nos lecteurs savent le peu de goût que nous avons pour la politique des petits incidents, des petits manéges, des petits mystères, des petits chuchotements, des petits pronostics, des petites chroniques. Cette politique subalterne, qui écoute aux portes et regarde à travers les serrures, peut convenir encore à des esprits serviles ou frivoles qui n'ont pas plus de décision dans la pensée que dans la volonté. Quant à nous, nous aimons surtout du régime représentatif le grand air et la lumière qu'il a répandus sur la vie publique. Nous l'aimons, parce qu'il a mis la lutte ouverte des partis au-dessus des sourdes intrigues des cabales, parce qu'il a substitué la noble arène des assemblées délibérantes, à ces petits levers qui donnaient plus de souci à un cardinal de Richelieu que toute l'Europe réunie; parce qu'il a remplacé, par les émotions et la grande voix de l'opinion publique, cette inquiète curiosité et ce puéril bourdonnement des nouvellistes, que Saint-Simon appelait, d'une façon si dédaigneuse et si pittoresque, le brouhaha du courtisan.

Nous allons pourtant nous expliquer aujourd'hui sur une de ces rumeurs absurdes et confuses que nous avons l'habitude de mé-



Digitized by Google

priser. Ce n'est pas que nous regardions cette rumeur en elle-même comme fondée et comme un avant-coureur sérieux du fait qu'elle annonce. Mais, au-dessous de ce bruit anonyme, il y a une question réelle, grave, que nous voulons amener au grand jour, une question qu'il est opportun de poser avec clarté et de discuter avec franchise.

Voici ce que murmurent, avec des airs de gens bien informés et qui en savent plus long qu'ils ne disent, certains adversaires du cabinet :

L'Angleterre est profondément blessée. Les ministres sont unis dans le ressentiment de l'injure qu'ils croient avoir soufferte. Tous les hommes d'état anglais partagent leur colère. Sir Robert Peel et lord John Russell, lord Aberdeen et lord Palmerston, pensent et sentent de la même manière sur la question espagnole. Ce n'est rien encore : la reine d'Angleterre est, si c'est possible, plus vivement irritée que ses ministres. Il faut cependant que cette crise ait un terme. Comment finira-t-elle? C'est l'Angleterre qui est blessée; n'a-t-elle pas droit à un dédommagement? Elle ne peut plus obtenir satisfaction sur le fond de l'affaire espagnole; ne peut-on pas lui accorder une compensation d'amour-propre? Sans doute l'affaire espagnole n'amènera pas une rupture sérieuse entre les deux pays, mais il est évident qu'elle a rendu désormais les bons rapports impossibles entre les deux ministères; or l'harmonie entre les deux pays dépend du bon accord des gouvernements. Le rétablissement de l'entente cordiale exige donc la retraite de l'un des deux cabinets; c'est ce qui est arrivé en 1840. On le comprend ainsi en Angleterre, et on y cherche à se défaire du ministère français qui a négocié le double mariage. On nomme des combinaisons ministérielles toutes prêtes, et personnellement agréables aux hommes qui gouvernent en ce moment l'Angleterre. Voilà, disent les nouvellistes auxquels nous faisons allusion, comment cela finira. Et, à l'appui de leurs assertions, ils indiquent des circonstances qni prouveraient, suivant eux, que le travail souterrain est déjà commencé, et que la mine sera préparée avant la réunion des parlements. Ils citent, par exemple, la visite du marquis de

Digitized by Google

Normanby à M. le comte Molé, et ils imputent à la politique les conséquences naturelles d'anciennes relations; ils allèguent la singulière attitude du journal de M. Thiers sur la question des mariages; ils regardent comme des aveux significatifs du centre gauche les complaisances du *Constitutionnel* pour la cause et les arguments de lord Palmerston; ils font remarquer que ce journal a pris soin lui-même de constater sa neutralité dans cette discussion, et n'en est sorti que pour insérer des lettres d'Angleterre où on voulait démontrer que le négociateur du traité d'Utrecht, lord Bolingbroke, donnait de ce traité la même interprétation que lord Palmerston. Ils rappellent les sympathies de principes qui doivent unir l'opposition française aux whigs anglais, la promenade de lord Palmerston et de M. Thiers autour des fortifications de Paris, etc.; ils donnent enfin à entendre que de nouvelles et récentes ouvertures auraient été faites de la part de M. Thiers à l'ancien ministre, dont la rentrée aux affaires a toujours été regardée par l'opposition comme une transition indispensable vers une nouvelle administration du 1er mars.

Il y a dans cette rumeur des faits arbitrairement groupés et en même temps une sorte d'argumentation, un récit et en même temps l'apparence d'un raisonnement suivi. La chronique nous touche peu; c'est sur la conclusion qui la couronne que nous avons besoin de nous arrêter.

Cette conclusion élève une question ministérielle; et hâtons-nous de le dire, l'initiative n'en appartient pas aux adversaires que le ministère actuel compte des deux côtés de la Manche. Un journal français avait déjà soulevé il y a quelque temps la même question à l'encontre du ministère anglais, avec une imprudence que nous ne pouvons nous empêcher de blâmer hautement. Ce journal s'était aussi demandé comment cela pouvait finir; et suivant lui, la difficulté qui s'est élevée entre l'Angleterre et la France n'avait pas d'autre solution que la chute du ministère whig. Quant à nous, ni pour la France, ni pour l'Angleterre, nous n'acceptons la question ainsi posée. Quelque difficiles que l'on veuille supposer les relations actuelles des deux pays, il est insensé de réduire



Digitized by Google

le débat aux termes d'une question de cabinet et de croire qu'elle peut se terminer par une intrigue. La question a été jusqu'à présent une affaire de dynastie, puisqu'un grand intérêt dynastique y était engagé, elle a été une affaire de gouvernement : elle doit maintenant devenir une affaire parlementaire; il faut qu'elle soit traitée de parlement à parlement et de peuple à peuple. Devant l'opinion publique des deux pays, c'est par l'exposition des faits, par des discours, par des votes qu'elle sera résolue et non par des expédients et des subterfuges. Parler de question ministérielle avant que les deux pays soient éclairés et puissent prononcer en connaissance de cause sur la nature du différend qui s'est élevé entre les deux gouvernements, c'est méconnaître les lois les plus simples du régime représentatif; c'est offenser dangereusement l'indépendance et la dignité des deux parlements et des deux peuples; c'est vouloir mêler d'avance une irritante question d'amour-propre national à une discussion que l'opinion publique, en France comme en Angleterre, attend jusqu'à ce jour avec une sécurité et un sang-froid que les violences de la presse n'ont point encore réussi à troubler.

Le précédent de 1840, qui a été rappelé, ne présente aucune analogie avec la situation actuelle. En 1840, le conflit était direct et allait avoir des conséquences extrêmes. La question allait être posée entre la paix et la guerre. Le ministère du 1er mars sembla reculer de lui-même devant les difficultés qu'il avait laissé éclater et donna sa démission. La démission du ministère du 1er mars ne fut pas le sacrifice de quelques hommes politiques accordé pour calmer une froideur passagère, une mésintelligence accidentelle. Ce fut le sacrifice d'une politique à une politique contraire, d'une politique qui voulait que la France allât jusqu'à faire la guerre en faveur du pacha d'Égypte, à une politique qui ne croyait point que la France dût tirer l'épée pour un intérêt aussi éloigné.

Or, aujourd'hui, lors même que la difficulté qui divise les deux gouvernements devrait avoir des conséquences plus graves, la France n'est point mise en demeure de prendre une détermination immédiate; elle n'a pas à opter entre deux politiques opposées; et la

Digitized by Google

question qui la préoccupe et dont elle ignore encore les principaux éléments, peut arriver sans complication nouvelle, jusqu'à sa phase parlementaire.

En attendant le jour où l'opinion publique sera complétement et officiellement saisie du débat, il importe donc de repousser toutes les préoccupations qui pourraient envenimer l'opinion publique dans les deux pays; s'il arrive qu'une question ministérielle sorte, en Angleterre ou en France, de cette affaire d'Espagne, les parlements seuls doivent en être juges. Et il n'est point permis à ceux qui cherchent à prévoir quelle sera sur cette affaire la position des deux gouvernements devant les chambres, d'introduire dans leurs hypothèses d'autres considérations que celles qui peuvent influer légitimement et honorablement sur les assemblées politiques des deux peuples.

Nous croyons qu'on peut, même dans ces limites et à ce point de vue, indiquer d'avance l'impression de ces assemblées, si, avant l'époque où elles seront ouvertes, l'opinion publique n'est point détournée de ses voies normales. Nous croyons que le résultat d'un examen semblable ne saurait être défavorable au gouvernement français.

Qu'on y songe : ce n'est pas le gouvernement français qui aura à expliquer la froideur survenue dans les rapports des deux peuples; ce n'est pas le gouvernement français qui aura à se justifier des faits qui ont pu amener cette froideur; sans doute, nos chambres regretteront que le gouvernement anglais ait trouvé un sujet de déplaisir dans la conclusion des mariages espagnols; mais on n'attend pas apparemment qu'elles fassent un crime au ministère d'un déplaisir qui a pour prétexte un succès de la politique française. Sous ce rapport la tâche du gouvernement anglais sera bien plus difficile. S'il abordait le parlement dans les dispositions qu'on lui attribue aujourd'hui, il faudrait qu'il persuadât au public anglais, par des preuves certaines, qu'un événement qu'il a regardé comme un échec pour sa politique, a été aussi un échec pour les intérêts de l'Angleterre. Ce serait à lui d'exposer et de faire admettre ses griefs contre la France, de formuler les raisons sur les-



Digitized by Google

quelles il fonde son dissentiment; en un mot, s'il se présentait au parlement sous l'impression du refroidissement des relations des deux peuples, il aurait à subir dans toute sa rigueur la responsabilité de l'origine et des conséquences de ce refroidissement.

Parcourons rapidement les divers degrés de l'épreuve parlementaire que le cabinet anglais devra traverser.

Il y a d'abord la question de conduite; celle-là ne peut point encore être jugée. Les pièces officielles de la négociation pourront seules l'éclaircir complétement. Elles montreront si le ministère anglais ne doit pas s'accuser lui-même de l'événement dont il a cru avoir à se plaindre. D'après ce qui a jusqu'ici transpiré, il est permis de douter qu'il ait l'avantage sur ce point du débat. On sait déjà, et la publication des pièces officielles le démontrera sans réplique, que lord Palmerston, en soutenant la candidature du prince de Cobourg, n'a plus permis à la France d'ajourner le mariage du duc de Montpensier. Et il n'est pas impossible que quelque logicien ne démontre à lord Palmerston, en pleine chambre des communes, qu'il a été lui-même le véritable auteur du mariage contre lequel il proteste.

Quant au fond de la question, il peut être apprécié dès aujourd'hui. Ici deux ordres de considérations se présentent. La tâche du ministère anglais sera double : d'un côté, il s'agit de définir la nature du préjudice que la solution des mariages espagnols aurait infligé à l'Angleterre, et de l'autre, en vertu de quel droit l'Angleterre pourrait protester contre cette solution.

Or, croit-on qu'il sera bien facile de persuader au peuple anglais que l'Angleterre a souffert un tort direct et considérable dans cette affaire des mariages? En quoi consiste ce dommage et comment l'évaluer? Quel est l'intérêt de l'Angleterre qui a été menacé? Un grand peuple comme le peuple anglais a sans contredit le droit de s'inquiéter des alliances dynastiques qui compromettraient l'équilibre du monde, car l'équilibre des puissances est un des intérêts les plus importants et les plus directs des grandes nations; mais en quoi l'équilibre a-t-il été dérangé par les mariages espagnols? Qu'y a-t-il de changé aujourd'hui dans la ba-

Digitized by Google

lance du continent? On a pris une garantie pour que la couronne d'Espagne ne sortît point de la maison de Bourbon : est-ce là un principe ou un fait nouveau en Europe, n'est-ce pas plutôt, au contraire, la confirmation du vieil équilibre européen? La France conservera du côté des Pyrénées la sécurité qu'une politique séculaire lui avait faite; l'innovation et la violation de l'équilibre n'eût-elle pas été de lui ravir cette sécurité? Prouver du même coup que la France a troublé l'équilibre en maintenant une situation acceptée depuis plus d'un siècle par la politique européenne, et que l'Angleterre l'eût fortifié en modifiant profondément les relations de l'Espagne avec la France, telle est la double thèse que le ministère anglais devra établir pour justifier ses prétendus griefs devant le bon sens anglais.

Ce n'est pas tout, un gouvernement peut voir avec déplaisir un acte d'un gouvernement étranger, sans avoir pour cela le droit de s'y opposer même par une simple protestation. Mais si l'on possède un droit semblable, n'est-ce point une faute inexcusable de l'appliquer à faux. Lord Palmerston aura à prouver au parlement anglais qu'il n'a point commis cette faute? Comment y réussira-t-il avec les arguments qu'il a empruntés au traité d'Utrecht? Comment réussira-t-il à démontrer que la renonciation du duc d'Orléans annule les droits que les enfants d'une infante d'Espagne pourront revendiquer un jour du chef de leur mère? Si un prince de la famille d'Orléans pouvait un jour prétendre de son chef à la couronne d'Espagne, lord Palmerston aurait quelque raison sans doute d'invoquer la renonciation du régent; mais comment réussira-t-il à démontrer publiquement que des descendants d'une infante d'Espagne appelés au trône par la loi de succession espagnole, doivent être déchus de leurs titres parce qu'ils compteront aussi parmi leurs ancêtres un prince de la maison d'Orléans?

Ce n'est pas tout encore : il faudra que lord Palmerston entraîne le parlement et le peuple anglais dans les conséquences où le pousse son interprétation du traité d'Utrecht; mais comment le parlement et le peuple anglais n'en comprendraient-ils point la gravité? L'interprétation du traité d'Utrecht, appliquée par lord



Digitized by Google

Palmerston, au mariage du duc de Montpensier, n'est rien moins qu'un arrêt de déchéance prononcé par un gouvernement étranger contre l'héritière présomptive d'une couronne indépendante. Cette interprétation déshérite la duchesse de Montpensier et ses descendants des droits à la couronne qu'ils tiennent de la constitution espagnole. Or, pour apprécier toute la gravité de ces conséquences, il faut savoir qu'elles dépassent les exigences mêmes des puissances qui se coalisèrent en 1701 et entreprirent contre Louis XIV et Philippe V cette longue guerre de la succession qui se termina par la paix d'Utrecht. Aux termes du traité de 1701, voici le but que poursuivaient les puissances réunies dans la coalition connue sous le nom de Grande-Alliance; elles s'engageaient : « à procurer une satisfaction » raisonnable et équitable à sa majesté impériale pour ses préten- » tions à la succession espagnole; et une sécurité suffisante au roi » d'Angleterre et aux États-généraux pour leurs possessions, et pour » la navigation et le commerce de leurs sujets; et à *empêcher l'union* » *des deux monarchies de France et d'Espagne.* » Empêcher l'union de la France et de l'Espagne sous le même souverain, tel était en 1701 le but final de la Grande-Alliance; et certes il est bien permis de voir dans la pensée qui a inspiré la guerre de la succession, la même pensée qui a inspiré aussi le traité d'Utrecht. Le traité d'Utrecht n'a pas pu aller au delà du traité de la Grande-Alliance, il a voulu empêcher *l'union des deux monarchies de France et d'Espagne.* Mais cette garantie stipulée et maintenue, il n'a pas pu prétendre à usurper sur les droits de deux pays indépendants et à régler arbitrairement la succession au trône dans les deux royaumes.

Les esprits sensés l'ont toujours entendu ainsi; et nous ne pensons pas que le parlement anglais puisse consentir à interpréter autrement le traité d'Utrecht. Un membre même du cabinet actuel, M. Macaulay, est allé plus loin encore. Suivant lui, la meilleure garantie, la garantie infaillible de la séparation des deux couronnes résidait dans la nature si diverse des deux pays, et il n'hésitait point à déclarer superflues les précautions stipulées par les négociateurs d'Utrecht. Les paroles de M. Macau-

Digitized by Google

lay sont assez remarquables pour mériter d'être citées. A l'époque du traité d'Utrecht, des adversaires de la paix regardaient comme illusoire la renonciation à la couronne de France imposée à Philippe V. M. Macaulay ne pense pas non plus que ces renonciations aient été sincères. « Mais, dit-il, en fait, nous ne croyons pas que » l'Espagne fût long-temps demeurée sous le gouvernement du roi » de France. *Le caractère du peuple espagnol était une meilleure » garantie pour les nations de l'Europe qu'aucun testament, » aucune renonciation, ou aucun traité.* La même énergie que » montra le peuple castillan lorsque Madrid fut occupé par les ar- » mées alliées, il l'aurait montrée dès qu'il eût paru que ce pays » allait devenir une province française. Bien que les Espagnols ne » fussent plus les maîtres au dehors, ils n'étaient nullement dis- » posés à voir les étrangers les dominer chez eux. Si Philippe » eût tenté de gouverner l'Espagne par des émissaires de Ver- » sailles, une seconde Grande-Alliance aurait fait aisément ce » que la première n'aurait pu accomplir. La nation espagnole » se serait ralliée contre lui aussi énergiquement qu'elle s'était » ralliée d'abord autour de lui, et il paraît l'avoir bien senti. Pen- » dant long-temps ce fut l'espoir favori de son cœur de monter sur » le trône de son grand-père; mais il ne semble avoir jamais cru » possible de régner à la fois sur son pays d'adoption et sur son » pays de naissance. »

Guillaume III, qui fut l'âme de la Grande-Alliance, avait contenu dans une modération politique ses griefs invétérés contre Louis XIV. Lord Bolingbroke, le ministre anglais qui a négocié la paix d'Utrecht, a fait remarquer cette prudence avec laquelle le roi Guillaume posa pour limite à la coalition de 1701 la séparation des couronnes de France et d'Espagne, et l'a hautement loué de n'être point tombé dans l'excès de ses successeurs qui, enflés par les succès de la coalition, s'engagèrent en 1706 à ne point déposer les armes qu'ils n'eussent détrôné Philippe V. « Sans » doute, écrit lord Bolingbroke, le roi Guillaume était piqué » contre la France. Ses anciens ressentiments étaient vifs et bien » fondés. Il avait été vaincu pendant la guerre, battu dans la né-

Digitized by Google

» gociation, et personnellement insulté par la France... Mais il » s'en faut que ce prince soit allé au delà de ce que les intérêts » particuliers de l'Angleterre et de la Hollande et les intérêts gé- » néraux de l'Europe réclamaient nécessairement. La pique, pas » plus que l'affection, ne devaient entrer dans une délibération de » cette nature. S'engager à détrôner Philippe V par ressentiment » contre Louis XIV c'eût été une résolution digne du roi de Suède, » Charles XII, qui sacrifia son pays, son peuple et lui-même enfin » à sa vengeance personnelle. »

Demander la renonciation de la duchesse de Montpensier et de ses enfants au trône d'Espagne, c'est prendre la pensée de la guerre de la succession en 1706 et non en 1701, c'est vouloir détrôner Philippe V; commettre un pareil excès sans autre prétexte qu'une sorte de dépit personnel, qu'une pique, c'est faire, suivant le mot de lord Bolingbroke, de la politique à la Charles XII. Le gouvernement anglais ne s'en apercevra-t-il point avant la réunion du parlement? ou s'il persiste à aller plus loin que les coalisés de 1701 et les négociateurs de la paix d'Utrecht, croit-on qu'il parviendra facilement à entraîner un parlement anglais dans cette politique à la Charles XII?

Nous n'avons voulu donner qu'un aperçu des difficultés que le ministère anglais s'imposera, s'il veut essayer de faire adopter au parlement les impressions et les desseins qu'on lui attribue à propos de l'affaire d'Espagne. Le ministère français ne doit redouter aucune difficulté semblable. Sa cause à lui est simple et sera facilement comprise par le bon sens public des deux pays. Il n'est point exposé à commettre les fautes où la mauvaise humeur entraîne, car il a réussi. Il n'est point réduit à étayer sa politique sur des subtilités ou à chercher une vengeance dans des chicanes, car il a obtenu un succès réel pour la France, et il l'a obtenu, qu'on nous passe le mot, dans un cas de légitime défense. Il peut donc attendre avec confiance l'ouverture des parlements, et devant ces tribunaux suprêmes il n'a à demander qu'une seule chose, ce que les Anglais appellent *a fair trial*,—loyale épreuve et franc jeu.

*****

Digitized by Google

# IRYDION[1].

---

## PROLOGUE.

C'était vers la fin du monde antique. Tout ce qui avait vie commençait à se corrompre et à se relâcher. Dieux et hommes, tous étaient frappés de démence!

Comme Jupiter, maître de l'Olympe, Rome, maîtresse de la terre,

[1] Le drame dont nous offrons aujourd'hui la première traduction qui en ait été faite en français, est une des productions les plus remarquables de la littérature moderne de la Pologne. On peut dire que c'est par Irydion que le poète anonyme débuta dans la carrière littéraire; jusque-là il s'était essayé, et comme joué à des compositions d'une importance secondaire; mais il n'avait point encore donné la mesure de ses forces. Par Irydion, il s'assigna lui-même une place au premier rang parmi les écrivains de la Pologne, et mérita tout d'abord l'attention et la sympathie. Le voile même sous lequel il lui a plu de dérober son nom, et qu'il est du devoir de la critique de ne point chercher à soulever, n'a pas peu contribué sans doute à éveiller autour de ses œuvres une curiosité admirative et mêlée de respect. Ce respect, cette sympathie des masses est à nos yeux une conquête plus méritoire à la fois et plus difficile que celle de la gloire. Pour y être arrivé, il faut avoir répondu aux besoins et aux espérances de tous. C'est d'ailleurs un spectacle bien rare de nos jours, qu'un tel amour de l'ombre et du silence, qu'une telle abnégation de célébrité. Pour le comprendre chez l'auteur d'Irydion et de la Comédie infernale, il faut oublier un moment nos mœurs littéraires et se rappeler qu'il est d'une famille d'esprits chez qui l'idée patriotique domine et absorbe toutes les autres, pour qui la poésie est un moyen et non un

Digitized by Google

agonisait dans sa démence! Seul, le *Fatum* est immuable et tranquille! — Le *Fatum*, cette implacable raison du monde, contemple d'en haut les vertiges de la terre et du ciel!

Du milieu de ce chaos s'élève mon chant, et ce chant s'arrache vio-

but, une arme et non un résultat, pour lesquels enfin la formule de l'art pour l'art n'aurait aucune signification. C'est bien à eux qu'il appartiendrait de s'écrier :

« Nous tenons une lyre à défaut d'une épée! »

— Sa nationalité à réédifier, tel est le rêve incessant de la Pologne; c'est vers ce but unique que tendent toutes les aspirations de son cœur, tout le travail de sa pensée! Ses fils, poètes et penseurs, l'entendent ainsi, et leurs œuvres, empreintes de patriotisme et d'ardente espérance en l'avenir, sont l'expression vraie du douloureux labeur dont leur patrie est agitée! Toutefois, pour être l'écho fidèle des vœux et des ardeurs de tout un peuple, leur voix ne se ressent pas moins de la présence d'une censure soupçonneuse et sans cesse en éveil. Ils ont dû la subir ou se condamner au silence. Gênée dans ses manifestations, leur pensée s'est enveloppée de symboles et de mystères. Ce n'est qu'à la faveur de certaines précautions qu'elle pouvait se faire jour par la publicité et se répandre; de là ces passages à demi-mots entendus et goûtés du public auquel ils s'adressent, mais qui échappent le plus souvent à l'étranger; de là ces obscurités qui nous répugnent, à nous, enfants du Midi, habitués à plus de lumière et aux limpides horizons.

Dans Irydion, par exemple, si le poète a voulu flétrir une idée de domination universelle uniquement appuyée sur la force brutale, il a dû transporter l'action de son drame sur un terrain où il lui fût permis de développer sa pensée de façon à la soustraire aux vigilances de la censure. Encore une fois c'était pour lui une nécessité de position et il s'y serait résigné. — La scène se passe donc au troisième siècle de l'ère chrétienne, au moment de l'agonie et de la transformation de l'Empire.

Deux éléments hostiles se trouvent en présence à Rome, l'élément chrétien et l'élément païen : celui-ci en proie déjà à un travail de dissolution, mais puissant encore; celui-là naissant à peine, mais aspirant à la lumière et débordant de sève et d'avenir. Le paganisme de plus en plus affaibli voit la vie s'en aller de ses cultes; il cherche à se raviver, à puiser une énergie nouvelle dans les théogonies qui lui viennent de l'Orient. Le christianisme, lui, a conscience de sa force; mais sans forme, sans consistance encore, il se répand lentement dans le peuple, il y jette de profondes racines, il se prépare à la lutte contre les Fois symboliques qui entravent son avénement à une manifeste existence. On sent sourdre de toutes parts l'esprit errant des catacombes; il envahit par degrés la ville éternelle; il rallie à ses dogmes d'égalité et d'amour la foule des opprimés et des esclaves tout ce monde barbare que le poète nous montre au loin, mobile, sauvage, orageux comme la mer, se pressant sur l'Italie, tantôt en vainqueur, tantôt en suppliant, attaquant et défendant Rome tour à tour, mourant dans ses cirques et renversant

Digitized by Google

lemment de ma poitrine! Que l'Esprit de la destruction vienne à mon aide! Que mon inspiration roule, gronde, retentisse comme un orage qui, amassé pendant des siècles, finit par abîmer toute existence dans le néant, et qu'elle s'éteigne ensuite comme toute force après l'accomplis-

ses empereurs, la punissant ainsi par le trouble et la confusion de l'avoir arrach à ses croyances et à ses forêts!

Quel riche fond de tableau pour le poète que la convulsive et lente agonie de Rome! Quels hauts enseignements il en tire contre cette déification du pouvoir matériel à laquelle ont aspiré tous les efforts des empereurs! Le sénat a disparu; les lois et les cultes se sont mêlés. L'aristocratie a succombé moins sous la haine du maître que sous le poids de ses propres lâchetés; César a réuni dans sa main tous les biens et tous les pouvoirs; tout ce qui se laissait détruire, il l'a détruit à son profit; il est arrivé à la suprême richesse, à la suprême puissance! Admirable triomphe! Le voici seul en présence de la populace, et c'est lui qui flatte et c'est elle qui tue! César est Dieu sur la terre, et l'idée qu'il symbolise n'enfante que de monstrueuses conséquences : ici une misère sans pareille, une oppression sans égale, le sommeil et le silence de l'esprit; là, un luxe effréné, les saturnales de la matière, un ennui terrible, un Néron — cet Ivan du midi, — un Néron donnant au monde le spectacle de toutes les démences de l'autocratie!

En face de l'Empire qui s'écroule, le poète a placé une figure d'une puissant et sévère beauté. Grec et descendant de Philopœmen, le héros du drame a hérité de son père, Amphiloth, d'une pensée de vengeance à réaliser, et il y sera fidèle jusqu'à lui sacrifier même les joies de la jeunesse et du cœur — une sœur et une amante : Elsinoé et Cornélia. — Implacable dans l'accomplissement de ce qu'il regarde comme un devoir — la ruine et la mort de Rome — Irydion nous apparaît comme l'incarnation de la vengeance antique. La fatalité et le génie brillent sur son front prédestiné; il résume en lui l'intelligence et les haines des nations vaincues. Délivrer et venger le monde du joug des Romains, telle est l'œuvre à laquelle il s'est voué. Pour arriver à ce but, c'est peu pour lui que de vaincre Rome; il veut la détruire, et, avec elle, cette idée de domination absolue, cet esprit de corruption et d'égoïsme dont le souffle a desséché jusque dans leurs sources les plus secrètes les forces vitales de tous les peuples de la terre. Certes, ce but ne manque pas d'une apparente grandeur; mais les espérances d'Irydion seront bientôt démenties, et sa défaite portera en soi la condamnation des moyens employés. En effet, on ne détruit pas une idée avec le fer et le feu; il faut la laisser s'user d'elle-même, témoigner, par sa propre décomposition, de son impuissance et de son instabilité! L'idée qui faisait la vie et la force de Rome n'avait point donné tous ses fruits : bien des empereurs restaient encore à naître. En appeler à la haine, d'ailleurs, et à la vengeance contre une telle ennemie, c'était se placer sur un terrain où elle n'avait rien à redouter : Rome savait haïr et détruire! — Écoutez plutôt Ulpianus, le vrai, l'inexorable Romain, le patricien de vieille souche, fidèle aux traditions de la

Digitized by Google

sement de son œuvre! — Là, à l'orient, un monde nouveau apparaît, mais ce n'est pas à moi de le chanter!

O Rome! où sont ces hommes qui jadis se promenaient sur tes sept collines avec tant d'orgueil et de grandeur? où sont ces patriciens avec le couteau du sacrifice et le javelot à la main? où sont ces cœurs pleins de mystères, ces fronts pleins de menaces, ces patriarches, ces oppresseurs de plébéiens domptant Rome et Carthage? où sont tes vestales montant silencieusement avec le feu sacré les larges degrés du Capitole?

Où sont tes orateurs, voix qui dominaient des milliers d'âmes, qui planaient au-dessus des vagues du peuple, au-dessus des murmures et des applaudissements? où sont ces légionnaires infatigables, grands et mâles, à la figure brûlée par le soleil, arrosée de sueurs et éclairée du

république et plein de foi dans les destinées de la ville éternelle; écoutez-le enseignant Alexandre-Sévère, le futur césar, lui conseillant l'implacable rigueur des aïeux, l'armant de rigidités et de mépris contre les Nazaréens, ces obscurs novateurs, ces *taupes qui minent sourdement le sol de l'Empire :* « Oh! souviens-toi que tu ne pourras jamais réédifier la ville éternelle qu'à l'aide des choses sur lesquelles elle s'est élevée jadis : les rites mystérieux de nos ancêtres et leur inflexible audace! Que le reste périsse! Hommes et dieux, que tous les étrangers périssent! »

Le désaveu tacite du poète à l'endroit des moyens dont son héros a fait usage pour combattre l'autocratie romaine ne serait-il pas, en même temps que la conclusion morale de son drame, l'avertissement d'une muse patriotique et chrétienne à ces âmes navrées que les désastres de la Pologne en 1830 ont plongées dans le deuil et le désespoir? N'aurait-il pas voulu par la peinture des passions et des erreurs d'Irydion prévenir de funestes égarements? La haine et la vengeance sont des armes païennes! Une cause sacrée les repoussera toujours! — Mais où nous entraînerait une interprétation personnelle, hasardée peut-être, et dans tous les cas prématurée ici, car le moment ne nous semble pas venu pour une étude approfondie de l'œuvre que nous traduisons. Faut-il au moins la présenter d'abord au lecteur, ne pas lui ôter les surprises de l'intelligence, ne pas devancer ni influencer son jugement.

Nous n'avons pu vouloir, dans les quelques lignes qui précèdent, que faire pressentir sous le masque antique le personnage vivant et moderne : il nous suffit pour l'heure d'avoir touché aux points essentiels, d'avoir facilité les abords du drame. Pousser plus loin serait aller, nous n'en pouvons douter, contre les vœux mêmes du poète. Laissons à sa pensée le lumineux voile dont il l'enveloppe; n'oublions pas pour quel peuple et sous quelles conditions il écrit; n'oublions pas surtout que chercher ici à dissiper des ombres obligées, ce serait moins faire preuve de sympathie que de curiosité et d'indiscrète initiative.

Digitized by Google

reflet de leurs armes?... Tous ont disparu! Le passé les a pris et, comme une mère, il les a pour toujours endormis sur son sein.

Nul ne les arrachera au passé!

D'autres figures s'élèvent à leur place, mais elles n'ont plus la sévère beauté des demi-dieux, ni la force gigantesque des Titans? Ces figures sont bizarres, éblouissantes, avec des couronnes au front et la coupe à la main; — mais il y a des poignards sous les fleurs; du poison dans les festins et des élans convulsifs dans les danses! — On dirait une vie pleine, sans limites, où les chants et les gémissements se mêlent aux hurlements des hyènes et aux cris des gladiateurs. — Maudit soit un printemps que fleurissent des fleurs sanglantes, qu'embaument les parfums factices de l'encens! Maudite soit une telle existence! car elle n'est qu'une existence de transition! Elle ne crée rien, elle ne laisse rien après elle, si ce n'est quelques clameurs et le retentissement d'une misérable agonie!

La populace et César, — voilà Rome tout entière!

Isis, mère des sciences et du silence, tes pieds sont couverts de l'écume des mers et de la poudre d'un long voyage. Une langue étrangère résonne autour de toi; debout au milieu du *Forum romanum*, tu n'as pu encore te reconnaître; solitaire et abandonnée tu ne sais où tu es, tu ne sais où sont les bords du Nil!

Mithra, le dieu de la jeunesse et de la mort, venu à Rome des collines de l'Arménie et des vallons de la Chaldée, a pris place parmi les autres dieux, dans les souterrains du Capitole. Au milieu d'une nuit sourde et au-dessus des cadavres il brandit le couteau sacrificateur.

L'enfant du Nord, à pas barbares et pesants, se promène à l'ombre douce des piliers de Corinthe, sous les portiques grecs. Parfois il s'arrête et, s'appuyant sur sa hache, il cherche de ses yeux bleus Odin, le dieu de ses ancêtres. Mais le dieu des Cimbres n'a point encore paru à Rome. Pour les quitter il aime trop ses forêts de sapins, sa couche de neige, son ciel grisâtre, et les chœurs de Walhalla. — Quelques jours encore, cependant, et, lui aussi, il aura commencé son pèlerinage vers Rome.

En avant dieux et hommes! vos pas vont se croiser de l'orient au couchant et du nord au midi. La terre n'aura plus assez de place pour vous. Allez donc et revenez! Dans votre inquiétude, allez et revenez encore! Il faut que cela soit avant qu'un monde succombe!

En avant dieux et hommes! Égarez-vous! voici votre dernière folie! voici votre course dernière! — Le *Fatum* se rit de vous! Repoussant vos

Digitized by Google

erreurs, il a pris la croix pour symbole; et cette croix, vous irez tous un jour vous prosterner devant elle!

De tout ce monde qui s'agite et qui meurt je veux faire jaillir une unique pensée, — pensée de vengeance! — Et en elle sera tout mon amour, quoiqu'elle soit la fille de la démence, l'œuvre et le présage de la perdition.

En avant la folie, en avant dieux et hommes! Dans une danse infernale tournez autour de mon esprit; soyez la musique qui accompagne mes rêves, l'orage qui jette ses éclairs autour de ma pensée! — Car je veux donner un nom à cette pensée, je veux lui donner une forme; et bien qu'elle soit conçue à Rome, le jour où Rome périra ne sera point son dernier jour! Elle durera aussi long-temps que dureront la terre et les nations de la terre! Et c'est pour cela, ô ma pensée! qu'il n'y aura point de place pour toi dans les cieux.

Où es-tu, ô Fils de la vengeance? Dans quelle terre reposent tes restes? Au milieu de quels esprits erre maintenant ton esprit?

De ce monde de ruines j'ai évoqué les ombres des morts, et à mes yeux, au milieu des ténèbres et du Forum, s'est présenté le sénat romain, fantôme courbé sous un fardeau de honte et de lâcheté! — Mais Toi, tu n'étais pas parmi eux!

A ma voix, des caveaux du cirque, s'est levé le gladiateur : à la tête de ses compagnons il marchait, baigné des lueurs de la lune. Tous avaient le sein percé, et dans le songe de la mort leurs lèvres bleuâtres répétaient encore : « *Morituri te salutant, Cæsar!* — Mais Toi, tu n'étais pas parmi eux!

Sur le Palatin, cette colline de ruines et de fleurs, les cendres des dominateurs se sont remuées à ma voix. Ils passaient devant mes yeux un diadème collé à leur tête avec du sang, et sous ce diadème chacun d'eux portait au front le signe de la damnation; la pourpre flottait sur leurs épaules, mais à travers les déchirures faites par le fer du meurtrier brillaient les étoiles. — Et Toi, tu n'étais pas parmi eux!

J'ai entendu les chants et les prières des martyrs du Christ; ils s'élevaient des catacombes et s'en allaient au ciel. Une voix de femme, — voix jadis bien connue de toi! — montait plus triste et plus belle que les autres. — Mais ta voix n'était pas unie à cette voix!

Où donc es-tu, Fils de la vengeance? Il est temps de te réveiller pour

Digitized by Google

fouler à tes pieds le cadavre de Rome... Tu t'en souviens!... tu as renoncé à l'espérance, à la foi, à l'amour, à tout! pour qu'il te soit donné de jeter les yeux une fois, une seule! sur le cadavre abattu du géant; — et tu as juré de te précipiter ensuite là où sont des milliers de milliers d'âmes.

L'heure de la destruction a sonné. Aux lieux où dominait autrefois la ville éternelle, est aujourd'hui un tombeau vaste, ouvert, rempli d'ossements et de décombres, entouré de lierres et de peuples rampants! Lève-toi, ô mon Héros! viens! — moi, et avec moi une puissance plus terrible, nous t'évoquons! — Je ne puis te délivrer de cette puissance, mais ton nom, je veux le lui arracher! ton nom, je ne veux pas qu'il périsse avec toi!

Restez, ô mes compagnons, loin des sauvages contrées où je cours, restez aux pieds des Apennins, dans la campagne de Rome. Moi, j'irai plus loin; j'irai où repose le Fils de mes chants, car je veux le voir encore, je veux le voir avant que pour lui ait sonné l'heure de l'éternité!

Dans cette caverne écartée, au milieu du crépuscule, étendu sur un lit de marbre, le voici couché sans souffle, sans mouvement et sans rêve! Il attend un réveil promis, mais terrible, le jour du jugement dernier, qui pour lui doit se lever plus tôt que pour le reste du monde!

Çà et là, d'antiques débris luisent dans les ténèbres, comme la prunelle des sphinx; un serpent aux écailles brillantes dort couché à ses pieds depuis des siècles; ses traits assombris sont brûlés par la fièvre; — un sommeil si long n'a pu verser le calme sur sa figure! — La forme de son corps ressemble à celle d'une statue grecque; — il n'en est plus de pareille aujourd'hui sur la terre! — Ses pieds blancs comme le marbre de Paros reposent sur un coussin de marbre noir. Sous lui, autour de lui, partout courent les mousses et serpentent les lierres.

Une blanche tunique couvre sa poitrine; sa main tient les débris d'une lampe; à ses côtés est un glaive rongé par la rouille; l'autre main est abaissée, immobile, mais les doigts en sont encore crispés comme s'il s'était endormi dans le désespoir.

Il est là, couché, comme suspendu entre le sommeil et la mort; — entre la dernière pensée qu'il a conçue avant des siècles et la première qu'il concevra lorsqu'il se réveillera; entre la damnation d'une vie entière et la damnation éternelle!

Avant que tu te réveilles, ô mon Héros! je veux raconter ton histoire.

Digitized by Google

Dans la Chersonèse cimbrique, dans la terre aux torrents argentés, jadis, ton père,—quoique enfant d'une contrée lointaine, quoiqu'il parlât une langue étrangère et qu'il eût le visage d'un demi-dieu ; — jadis ton père vivait fraternellement avec les rois de la mer.

Les femmes et les guerriers l'aimaient parce qu'il savait abréger les longues nuits du Nord par de merveilleux récits, et que le jour il était le premier à la bataille et au festin. L'immensité de l'Océan avait pour lui des chemins tracés; dans la clarté des étoiles il lisait l'avenir, prédisait l'orage et les beaux jours. Il jetait le javelot le plus lourd par-dessus les mâts les plus élevés; et lorsque, sur la mer, il luttait contre l'ouragan, le calme régnait toujours sur son front. Quand il était sur le rivage, son cor retentissait dans les vallées et sur les rochers. Jamais un ours n'a réussi à lui échapper. Au retour de la chasse comme au retour du naufrage, il se couchait sur la mousse, vidant de nombreuses coupes, et racontant ses combats et ses pirateries. Mais il n'était que l'hôte de ces contrées lointaines; au bord des tièdes mers de la Grèce s'élevait sa demeure, tout incrustée d'or et d'ivoire. Sous une forêt de blanches colonnes, ses esclaves erraient, regardant les eaux parsemées d'îles nombreuses, étincelantes comme des étoiles, et attendant son retour. Mais lui, il ne se hâte pas de revenir : car le son des conques marines et le chant des prêtresses d'Odin lui sont devenus chers; car il a livré sa jeunesse à tous ses égarements et aux caprices du sort, pour arriver un jour à l'accomplissement d'une grande œuvre.

Il porte une coupe à ses lèvres, et buvant au vieux Sigurd, le roi des guerriers :

« Grimhild, dit-il à la fille de Sigurd, Grimhild, depuis des siècles ma nation porte des chaînes et gémit. Comme elle, aux bords des mers méridionales, cent autres peuples sont assis sur la plage et pleurent. — Pour les délivrer, il me faudrait ton âme inspirée.

» Moi-même, je suis un esclave par ma nation, mais par mon esprit je suis un vengeur! Mes ennemis sont forts comme les Titans; pour les miner et les renverser, il me faudrait ton âme inspirée!

» Vierge consacrée à Odin, tu entreras dans ma maison, tu seras la compagne de mes travaux, et nos enfants achèveront mon œuvre, et cette œuvre ira se continuant de siècle en siècle! »

Ici, ô mon Héros! ton père se tut, et, par la puissance de son regard et de son silence, il subjuguait la prêtresse d'Odin. Debout sur un rocher, les cheveux épars, les yeux à demi voilés, sans force, folle d'amour, elle regarde la sombre immensité de l'Océan. — Odin ne la protégera plus,

Digitized by Google

elle s'arrachera du pied de ses autels, elle ira avec l'étranger sur des rives lointaines!

« Amphiloth, jadis les guerriers n'osaient regarder mon front! tu m'apparus comme un héros descendu de Walhalla et tu m'as dit : « Grimhild! » et moi, je suis devenue ton esclave!

» Je ne connais pas ta patrie; tes ennemis, je ne les connais pas; le pays où tu me mènes, je ne l'ai jamais vu, même dans mes songes! et pourtant j'irai, j'irai, ô malheureuse! ô vierge déshonorée, frappée de la malédiction d'Odin! mais permets-moi, pour la dernière fois, de m'asseoir sur la pierre sacrée et de chanter mon dernier chant! »

Amphiloth suivit la prêtresse à travers les couches de mousse et de granit, à travers les forêts saintes poudrées de givre, et au bruit mugissant des cataractes. Les sapins se resserraient devant leurs pas; parfois s'offrait à eux un chêne avec sa couronne de gui. Sur leur tête est un ciel de plomb, un ciel amer; à leurs côtés, mille sentiers serpentent, les appelant vers le désert. Mais la vierge sait le chemin du dieu auquel aujourd'hui elle va dire un adieu éternel.

Les chefs des hordes, les seigneurs des champs, les rois des mers et leurs matelots se sont rangés en demi-cercle devant la statue d'Odin et attendent la prêtresse. Le seul Sigurd, le descendant des dieux, le roi de tous, est assis sur un tronc de sapin renversé. De sa large main il couvre son front; sa poitrine se gonfle sous sa cuirasse d'écailles; il se tait et tous se taisent avec lui. — On n'entend que le bruit de la mer qui se brise sur les rochers au delà de la forêt.

Grimhild passe au milieu de la foule; ses yeux sont attachés sur la statue d'Odin, et elle s'avance avec une gravité solennelle. L'étranger est resté en arrière parmi les siens, appuyé contre un arbre, et les deux bras croisés sur son armure de Corinthe. Sous la voûte béante d'une caverne la prêtresse s'est assise sur une pierre couverte de caractères mystérieux; elle semble rêver. Immobile, au-dessus d'elle, se tient le dieu des races du nord; sa barbe et ses cheveux sont couverts de glaçons et de neige; ses yeux sont terribles et vitrés; dans sa main de géant est une massue tachée du sang des victimes; une large plaie ouvre sa poitrine, plaie que lui-même s'est faite lorsque après l'accomplissement de son incarnation terrestre il voulut retourner aux festins de Walhalla.

Le rêve de Grimhild dura long-temps! — Elle s'éveille par degrés; elle lève le bras et, d'une voix sourde, elle commence à parler : « Je te reconnais, seigneur, au milieu de tes héros!... Ton esprit s'approche de mon sein comme un noir torrent; il tonne comme une cascade qui brise les rochers... Moi, je suis là où sont tes tourbillons... je suis là où est la

Digitized by Google

toute-puissance de ta colère... Ta force est ma force! — Vous tous, écoutez-moi! »

Tout à coup ses ardentes prunelles ont soulevé leurs paupières; elle étend les bras vers la foule, et ses bras tremblent comme à l'heure de l'agonie. Dans sa voix il y avait des accents empruntés au langage de ces héros dont les ombres planent au-dessus des nuages et qui, traversant le ciel, semblent crier par sa bouche aux fils de leurs fils :

« O mes frères, jour et nuit où courez-vous?... ô fils de mon peuple qui vous pousse en avant?... qui vous ordonne d'abandonner la terre aux torrents argentés?... Les géants enchaînés se sont levés de dessous les neiges; ils devaient y rester couchés jusqu'à la fin des mondes, mais ils se sont levés, et, de leurs chaînes frappant les cimes glacées des montagnes, ils respirent à pleine poitrine l'odeur du sang qui leur arrive de loin!...

» Entendez-vous les marteaux de Thor, ils brisent en poussière les casques et les boucliers, les crânes et les poitrines des hommes... Les rires des nains éclatent dans l'espace, et la lance de Horgiebrude est suspendue au-dessus de la terre entière.

» Qui oserait vous combattre, ô mes descendants!... En avant! en avant toujours! courez sur la ville immense... Là, un festin vous attend... Là, les coupes écument remplies du sang des ennemis... Chacun de vous a sa place marquée, ô mes fils! asseyez-vous dans votre gloire! »

Tout à coup sa voix s'éteint et n'est plus qu'un murmure. Ses yeux semblent chercher quelque chose dans ce monde de visions qui s'ouvre devant elle. Ses lèvres veulent prononcer des paroles inaccoutumées; ces paroles s'élèvent, montent des profondeurs de son âme, et, comme un serpent, elles enlacent son cœur, et, comme un serpent, elles glissent et lui échappent; mais la prêtresse les poursuit... pâle, éperdue, haletante, encore un moment et elle les pourra dire! encore un moment et elle les arrachera de son sein!... Voyez! son regard s'enflamme de nouveau, sa figure resplendit d'une ivresse nouvelle!

« Une ville à sept collines se consume dans un immense incendie... Les riches métaux, les pierres diaphanes se fondent et coulent!... Le corps humain se fond, le sang coule... Un grand dieu s'abîme, et sur lui s'abîme un immense palais!... — A mon secours, Odin! — Je mourrais si je ne révélais pas le reste du mystère!... Son nom! oh! qui me dira le nom de cette ville! »

Et la tête de la prêtresse s'est penchée, et ses yeux se sont fermés! Le roi tenait toujours sa large main sur sa face; une seule fois il n'a pas

Digitized by Google

regardé sa fille! Et tous sont immobiles, et personne n'ose approcher de la pierre sacrée!

» Prêtresse, ton Dieu serait-il devenu muet! et, comme lui, aurais-tu fermé tes lèvres à jamais! — Tu gardes le silence du tombeau; les pâleurs de la mort sont sur ta face; ah! celui qui t'a promis une autre patrie, celui-là ne t'abandonnera pas!... » Et, inspiré lui-même, le guerrier s'avance de dessous l'ombre des chênes. Un cri d'indignation s'élève de la foule; de leurs lances les rois des mers ont frappé leurs boucliers; le vieux scalde profère l'anathème... mais lui, il a déjà franchi la terrible enceinte, il s'est penché sur la prêtresse, il lui a tendu la main, il lui a dit :

« Par le nom de Roma, nom de tes ennemis et des miens, je te rappelle à la vie! lève-toi, Grimhild!... » Puis il se tourne vers la foule, et trois fois il crie : Roma! La jeune fille se lève, répète après lui le nom mystérieux, le répète d'une voix d'adieu, d'une douce voix de femme, et elle suit l'étranger, comme l'épouse suit l'époux.

Maintenant, ô jeune Homme endormi, ton père est sur le pont d'un vaisseau. Le sourire de l'incrédulité aux lèvres, il verse dans l'Océan une coupe pleine en l'honneur de Posseidon, puis s'adressant aux matelots : « Serrez plus fortement les voiles, tenez plus fortement les rames, et le dieu du trident apaisera bientôt les vagues. »

Sous leurs pas chaque poutre tressaille comme le corps d'une femme. Les ténèbres couvrent l'horizon; de leur sein arrivent les vagues qui s'enflent, se tordent, se déroulent comme autrefois le serpent Python avant qu'il eût succombé sous les flèches du Soleil. Le flot se brise et vole en blanche écume; dans les clameurs du vent on entend comme de terribles gémissements, comme une sourde respiration. — Sous le toit appuyé aux mâts qui vacillent, Amphiloth est assis sur un lit de fourrures, et d'une voix pleine de calme il parle à la jeune fille du monde vers lequel il la conduit. — Il lui disait les îles couvertes de vignes et de bosquets : là, sont des marchands et des laboureurs, et sa maison et ses vaisseaux; là, sont ses trésors remplis de richesses précieuses et d'armes. Ces armes serviront, mais plus tard, car aujourd'hui sa nation ne fait pas la guerre, sous la conduite des héros. Opprimée et amollie, elle couvre sa honte d'or, de marbre et de soie; elle se prosterne aux pieds de la grande ville qui s'élève entre deux mers.

Digitized by Google

Cette ville est devenue aux yeux du monde entier la divinité du mensonge et de l'oppression. Sous son souffle mortel, le frère se lève contre le frère, le fils contre le père, et chaque patrie a trouvé ses traîtres! Comme le temps que rien ne peut user, cette cité a dévoré tous les rois de la terre!

Il dit, et la sérénité a disparu de son front; orageux et sombre il ressemble à la tourmente qui secoue son vaisseau : « Mon Hellade était autrefois l'âme des nations! Par ses chants elle dominait le monde! Quand de hardis barbares sont venus de l'Orient la menacer, il lui a suffi pour les chasser du bruit de ses armes et de la voix de ses lyres! — Le feu céleste ravi aux dieux, elle seule le possédait! — Malheureuse! elle s'est trop fiée à cette ville maudite! — La horde qui habite entre les deux mers est venue dans nos îles fortunées, sur nos rives qu'ombrage le myrte, et elle les a conquises, mais non avec les armes! — Elle les a divisées par le poison de ses flatteries, elle les a enivrées du nectar de ses promesses!... »

En ce moment les nuages commençaient à se dissiper, le vent les refoulait vers l'Occident et quelques étoiles se montraient au ciel. Amphiloth les regarde, il les voit qui disparaissent de nouveau dans les exhalaisons de la terre, et il crie au pilote : « A droite! toute la nuit à droite! et demain, à la même heure, nous traverserons le détroit de Gadès. » Puis, serrant la jeune fille contre son sein, il lui raconte l'histoire de son ancêtre Philopœmen, l'avant-dernier des hommes qui ont combattu la ville corruptrice. Après lui un roi barbare est entré en lice; trente ans il perdit bataille sur bataille! Enfin il succomba, percé de sa propre main. — Depuis ce jour pas un homme ne s'est levé pour la défense de la terre!

Et Amphiloth se tut, honorant la mémoire du grand Mithridate de quelques minutes de silence et de recueillement. — Elle, elle l'écoutait immobile et les yeux enflammés. — Reprenant son récit : « Grimhild! ton dieu a permis que par l'inspiration tu pusses deviner ce que par le travail de la haine et d'une espérance ardente j'ai arraché à la nuit des siècles à venir. Réjouissons-nous, ô fille de Sigurd, car cette ville d'iniquités, après avoir tué tous les vivants et tous les libres, commence en ce moment même son propre suicide!

» Les trésors ravis à toute la terre bientôt ne lui suffiront plus; bientôt le glaive glissera de ses mains, et son heure dernière va sonner au milieu du carnage et des festins. O mon épouse! ris-toi de ces vagues et de ces vents! Nous ne devons point périr ici! Nous sommes destinés à être un des instruments de cette vaste destruction! »

Digitized by Google

Après ces paroles, la voix du héros prend un accent ironique et plus amer; il parle des divinités de l'Hellade jadis si puissantes, et auxquelles si peu d'hommes croient aujourd'hui. Les oracles se sont tus depuis longtemps, mais leurs statues sont encore debout, car le vieux monde n'a point renoncé aux habitudes de sa jeunesse. — Tous les dieux habitent la ville maudite : les uns beaux et immortels, car ils sont l'œuvre du ciseau grec; les autres monstrueux, car ils naquirent dans les sables du désert et au sommet des montagnes les plus éloignées. Mais Amphiloth sait qu'il n'est qu'un dieu, lequel avant les siècles a posé sa main sur le chaos et l'a vaincu pour toujours.

« Son nom ! quel est son nom ! s'écria la prêtresse d'Odin. » — « Le destin ! » — Il dit et se dirige vers le gouvernail du vaisseau, car l'orage redoublait ses fureurs.

« Te souviens-tu de l'île de Gyare, île sur laquelle vous avez été élevés, toi et ta sœur, la divine Elsinoé ? — Te souviens-tu des expéditions de ton père, lorsqu'au lieu de jeter sur les mâts la voile triangulaire des Grecs, il y suspendait la longue voile des Barbares, et que lui-même, la tête couverte du bonnet dacien, la hache du Cimbre à la main, il s'échappait la nuit du golfe pour errer dans les détours de l'Archipel. »

Toutes les pensées des Jugurtha et des Mithridate s'étaient éveillées dans son âme. Ses espérances et ses efforts, il les dirigeait tous et sans cesse vers les peuplades sauvages. Suscitant partout des ennemis à son ennemi, il allait tantôt dans les marais de la Méotie, tantôt dans le désert que traverse le coursier agile, tantôt au pied des Syrtes et tantôt au fond de l'Afrique, là où l'homme combat l'homme avec des flèches empoisonnées.

Il pressait la main aux rois sauvages ; il apprenait leur langue ; il échangeait des armes avec eux ; il leur faisait des présents ; il enflammait leur convoitise par des promesses de volupté et de butin.

Alors, pour ta mère, passaient douloureusement les jours et les nuits. Mais aucun esclave, aucun étranger ne pouvait lire sa souffrance sur ses traits ; et lorsqu'elle parlait sa lèvre ne tremblait jamais.

Parfois, vous prenant tous deux par la main, à travers les longs portiques, elle vous conduisait au fond du palais. Là, sur un autel orné de mousses et de coquillages, était la statue d'un guerrier. — Une puissance farouche ride son front; dans sa main est le crâne d'un ennemi, et à ses pieds le marbre de Paros imite un bloc de glace. Devant ce guerrier, ta

Digitized by Google

mère incline la tête et rêve de son ancienne patrie : « O mon Irydion, mon Sigurd, tu ne verras jamais ni la terre aux torrents argentés, ni ton aïeul, le roi des guerriers ! — Regarde ! c'est mon dieu, mon inspiration terrible ! c'est le seigneur de Walhalla, l'invincible Odin ! » Et serrant sa fille contre son cœur : « Elsinoé, où est ton père, où est Amphiloth à cette heure ? J'entends le mugissement des vents et le bruit lugubre des vagues. Son vaisseau vogue au milieu de l'Océan, penché, dépouillé de ses voiles, et peut-être les flots l'ont-ils déjà jeté sur quelque bord inhospitalier !... Mais non ! il vaincra la tourmente et les sauvages, il nous reviendra dans la gloire d'un demi-dieu ! »

Et lorsque du côté de la mer retentissait le cor de son époux, lorsque, plus près d'elle, il résonnait sous les bosquets de citronniers, lorsque Amphiloth, encore mouillé de rosée, la figure brunie par le soleil et hâlée par le vent, se précipitait dans ses bras, oh ! alors, l'œil noir et passionné de Grimhild brillait des flammes de l'espérance ! Alors renaissaient dans Gyare des jours de bonheur et de sérénité ! La prêtresse oubliait ses noirs pressentiments ; et vous, enfants, vous couriez joyeux sur le gazon, parmi les fleurs ; le long du rivage au milieu des coquillages ; dans les salles de marbre où fumait l'encens des trépieds, vous reposant tantôt sur le sein de votre mère, tantôt sur les genoux de votre père. Et lui, chaque soir, en bénissant vos têtes inclinées par le sommeil, il vous disait : « Souvenez-vous de haïr Rome ! — Devenus grands, que chacun de vous la poursuive de sa malédiction ! — Toi, par le fer et la flamme ! — Toi, par l'inspiration, et toutes les perfidies de la femme ! »

Quelquefois un proconsul, un préteur ou un affranchi de César arrivait à Gyare. Amphiloth alors ordonnait de dresser les longues tables et les lits ; le vin de Lesbos coulait à larges flots ; les voix et les luths des esclaves répétaient les chants du vieil Homère. « Anacréon ! criaient les Romains, Anacréon ! » Et, avec un sourire ironique, ton père faisait un signe à ses serviteurs, et ils versaient aux Romains dans de plus larges coupes, donnaient de plus fraiches couronnes, et lorsqu'ils étaient enivrés de vins et de chants, Amphiloth leur parlait des siècles écoulés, de la gloire de la République, de sa triple guerre avec Carthage, du carnage des légions de Varus, des révoltes de Sertorius en Espagne ; — et il buvait à l'Empereur ! et sa coupe se brisait dans sa main crispée !

Digitized by Google

Mais voici le treizième anniversaire du jour où la prêtresse abandonna ses dieux. — Sa voix devient farouche en appelant ses enfants, son œil hagard quand elle les presse contre son sein. — Elle parle de son père, de ses sœurs, des chefs de sa nation, et de sa bouche s'échappent comme des paroles d'adieu. — Seul, Amphiloth peut calmer son délire : — « Que te manque-t-il ici, ô ma Grimhild? » — « N'as-tu donc jamais entendu parler de la vengeance des esprits immortels?... Je n'étais à toi que pour un temps!.... Sur les limites du monde il est une île enchaînée par les glaces; au milieu est une montagne vomissant des flammes.... Là, le géant de la mort lève déjà le bras, et penche sa main vers l'abîme pour y jeter le fil blanc de ma vie!... »

Amphiloth étend sa main sur le front de son épouse, et l'ombre de cette main, comme un rayon de paix, flotte sur son front et descend dans son âme: — « Regarde, lui dit-il, regarde ce ciel de lumière et cette mer d'étincelles!... Où sont tes nuages du Nord et tes implacables divinités?... mon étoile te protège! elle ne t'abandonnera pas aux mauvais esprits de ton pays!... » Mais, lui aussi, un poids inconnu commence à oppresser son âme.

Quel cri terrible a frappé les voûtes, et se brise aux piliers du portique? — Les esclaves courent vers l'appartement de leur maître, au fond du palais. — Là, sur un lit de porphyre repose la prêtresse, et le chef grec, debout à son chevet, foule aux pieds une coupe dont les bords sont encore humides. Les esclaves baissent les yeux, ils écoutent, ils attendent. Le maître s'est retourné vers eux et ils ont tous tremblé, car pour la première fois une douleur au-dessus de ses forces défigurait ses traits. — Il leur fait signe d'amener son fils et sa fille.

« Grimhild, je défie maintenant ton dieu! — Que là, où assis sur le trône le plus élevé et entouré de héros, il boit le sang des victimes, que là, arrive la malédiction d'Amphiloth le Grec! — O mon épouse, ne m'abandonne pas! — C'est en vain! — Quelques gouttes à peine sont restées aux bords du vase! — une coupe entière de poison bout dans ton sein, ô ma Grimhild! »

Elle se soulève à demi, pâle comme une pâle statue couchée sur un sarcophage: — « Je l'ai vu, je l'ai vu trois fois cette nuit!.... Il descendait de Walhalla, semblable à un noir océan, et il me criait : Où es-tu, ô ma prêtresse!

» Son bras lourd et couvert de fer, il l'étendit sur la couche d'Irydion et d'Elsinoé endormis; il les menaçait de sa colère toute-puissante, il maudissait leur vie terrestre s'ils ne retournaient à lui.

» Je n'étais à toi que pour un temps!.... Au pied de la statue d'Odin

Digitized by Google

tu trouveras le couteau du sacrifice, le voile noir et la couronne mortuaire des prêtresses... Après ma mort tu mettras le couteau à mes côtés, et sur mon front tu placeras le voile et la couronne. »

Elle se lève, elle descend de son lit de marbre; sa taille élancée se penche en avant, ses bras de neige s'agitent comme pour chasser les ténèbres de la mort qui s'approche, et les plis blancs de sa robe traînent sur les dalles. — Elle descend, elle s'appuie sur l'épaule de son époux; lui, l'entoure de ses bras, et tous deux marchent lentement vers le sanctuaire. — Il lutte contre une force inconnue; il s'arrête et lance un regard au ciel. — Comme jadis Prométhée sur son rocher, comme jadis Laocoon sur le rivage de la mer, il reproche aux dieux les misères de cette terre! mais il ne s'abaisse point à gémir! il se tait et marche, car il sent que le Destin s'est emparé de tous deux!

Le regard de la prêtresse se reposa alors pour la dernière fois sur ta tête, ô Irydion! et aux pieds d'Odin elle te dit adieu en t'appelant du nom de ton aïeul : — « Sigurd, sois la terreur des orgueilleux! — Elsinoé, mon esprit sera toujours avec toi! — N'oubliez tous les deux ni mon dieu, ni la terre aux torrents argentés! — O mes enfants, je meurs pour vous! » Ses lèvres sont devenues blanches; des ombres livides passent sur sa figure; tantôt elle appelle ses enfants, tantôt elle les repousse de son sein empoisonné. — Puis sa pensée quitte ceux qui l'entourent et vole vers les contrées et les temps éloignés.... Elle voit son vieux père rêvant, et les rois de la mer qui la maudissent.... Alors, étendant les bras, elle prophétise avant de mourir : « Au combat, mes frères! — Vos tentes seront dressées sur les sept collines! — Au sommet du capitole le festin vous attend! — Qui donc est dans l'abîme, grinçant des dents et pleurant enchaîné? — Ah! c'est Rome! — Rome! — Rome! »

Et elle tombe devant son dieu. — Amphiloth la relève; elle veut passer ses mains autour de son cou, mais ses bras sans force retombent pendants.... Elle se penche en arrière, ses cheveux épars touchent le sol, son corps s'échappe et roule sur le marbre des mains roidies de son époux!

Amphiloth s'est agenouillé, et il a déposé sur le front de la prêtresse le voile noir et la couronne; puis, se relevant et dans un égarement farouche : — « Esclaves! où est ma hache? la hache qui m'a suivi du pays des Cimbres? » — Eux, tremblants, la lui présentent. — Il la saisit, la serre dans ses mains, et, réunissant toutes ses forces mortelles contre les dieux immortels, il marche sur la statue et lève le fer; trois fois il le brandit au-dessus de sa tête; la quatrième, rapide comme l'éclair, il

Digitized by Google

renverse le vieux dieu, son ennemi, et le foule aux pieds dans un muet désespoir !

Telle fut ta race et son passé, ô descendant de Philopœmen, ô Irydion, ô jeune homme endormi ! — Ton père quitta l'île de Gyare, emportant l'urne sacrée qui contenait les cendres de Grimhild, et dirigea sa course vers Rome. — Il a perdu celle qu'il aimait ! il veut vivre désormais au milieu de ses ennemis, il veut les haïr de près et à plein cœur ! — Et le jour de la destruction, le jour prédit, ne tardera pas à se lever !

FIN DU PROLOGUE.

Digitized by Google

## PREMIÈRE PARTIE.

(Une salle dans le palais d'Irydion à Rome. De chaque côté une rangée de colonnes. Au milieu un jet d'eau. L'encens brûle dans les trépieds. Irydion est debout, la tête appuyée contre la statue de son père. Des esclaves allument les lampes d'albâtre.)

PREMIER ESCLAVE. Le fils d'Amphiloth s'est appuyé sur les pieds de la statue de son père.

DEUXIÈME ESCLAVE. Sur les pieds froids du marbre il s'est endormi.

TROISIÈME ESCLAVE. Et, dans le gynécée, sa sœur, notre maîtresse, pleure et s'évanouit.

QUATRIÈME ESCLAVE. Par Pollux! je sais de source certaine que ce soir les nègres d'Héliogabale doivent la venir chercher.

PREMIER ESCLAVE. Laissons-les en paix. Sortons, frères, sortons. (Ils sortent.)

IRYDION. Ils se sont glissés devant mes yeux comme des ombres, respectant la paix de ce qu'ils croient mon repos. — O mon père! toi seul sais que je veille pour eux et pour tous ceux dont l'âme sommeille encore.

(Il s'avance vers un bouclier d'airain au-dessus duquel est attaché un poignard.)

Le crépuscule se fait, l'heure approche; bientôt ils arriveront. — Dans une heure pareille le vieux Brutus fut forcé de sacrifier ses propres fils..... (Il frappe avec le poignard sur le bouclier.) Elsinoé! Elsinoé! — Elle vient comme un fantôme de malheur : sur ses tempes elle a placé la couronne de cyprès. — Jadis ainsi marchait sa mère, affaissée sous le poids de son dieu.

ELSINOE en entrant. Les serviteurs sont-ils donc arrivés? Le char du maudit est-il devant notre porte?

IRYDION. Pas encore. — Mais j'ai voulu une dernière fois te parler, te remplir de l'âme de notre père!

ELSINOE. Oh! frère!

Digitized by Google

IRYDION. Tu sais, dans sa folie, combien César insiste. — Le sénat t'appelle déjà la divine et ordonne de placer ta statue dans tous les temples de la ville. — Tu le sais, tu n'es plus ma sœur, mon Elsinoé aux cheveux dorés, l'espoir de notre maison, le trésor de mon cœur! Tu es la victime expiatoire de la honte de tes pères et de la souffrance de milliers de nations!

ELSINOE. Oui! — C'est dans cette idée que depuis mon enfance vous m'avez élevée. — Je suis prête!... mais pas aujourd'hui encore, pas demain, un peu plus tard, quand j'aurai plus de force, quand j'aurai mieux compris les enseignements de Masinissa et tes ordres à toi. — Attends que j'aie vidé jusqu'au fond votre coupe empoisonnée.

IRYDION. Prépare-toi, victime choisie, à subir tes destinées. — Sur la route où nous marchons il faut nous hâter.

ELSINOE. Rappelle-toi, frère, lorsque nous jouions sur les gazons de Gyare comme je t'aimais avec tendresse! Toujours de roses fraîches et de myrtes je couronnais ton front. Oh! aie pitié de moi!

IRYDION. Femme! ne me tente pas. Tu veux éveiller en moi la pitié, mais c'est en vain.

ELSINOE. Pourquoi tant de prières et tant de peines! — Autrefois, on se dérobait souvent par la mort aux volontés des hommes et des dieux. — Regarde! là brille ton poignard; ô mon Irydion, marchons plutôt vers le néant!

IRYDION. Tu blasphèmes contre les pensées de mon père!... Il faut vivre et souffrir pour que le grand esprit d'Amphiloth se réjouisse au milieu des ombres! — O ma sœur, le sacrifice de la vie d'un homme suffisait autrefois au salut des nations; mais aujourd'hui! aujourd'hui il faut le sacrifice de toute une partie des nations!... (Il l'entoure de ses bras.) Aujourd'hui tu te couronneras de roses, tu orneras tes lèvres de tes plus beaux sourires. — O malheureuse! repose ici ta tête condamnée! — Pour la dernière fois, sous ce toit paternel, ton frère te presse contre son cœur! Adieu, beauté! adieu, grâce virginale! Jamais plus je ne verrai cette fraîcheur de jeunesse! jamais! jamais!. . De son souffle empoisonné

Digitized by Google

il va te faner, lui... mais il périra! — Comprends-tu, ma sœur, il périra! et, avec lui, tout cet empire!

ELSINOE. Maintenant, mon frère, je repose sur ton cœur; mais dans quelques instants, sur quel sein!...

IRYDION. Ces piliers tremblent sur leurs bases, des taches noires passent devant mes yeux... Dieux! ne me laissez pas succomber aux portes de l'arène! — Masinissa! au secours!...

(Une voix derrière les piliers.)

Quiconque hésite est né pour les paroles, mais non pour l'action! Avec un rire de mépris je l'aborderai, avec un rire de mépris je le quitterai!...

MASINISSA entrant. Les envoyés de César s'approchent du palais.

IRYDION. Toi! sur le front de qui est écrit : *Puissance*. — Toi! qui au bord de la tombe te tiens ferme comme aux jours de la jeunesse, donne-moi ta force en ce moment suprême!

MASINISSA. Où est la vierge élue? où sont les couronnes pour la fiancée de César? (Il arrache la couronne de cyprès du front d'Elsinoé.) Aujourd'hui commence notre œuvre!

(Les serviteurs arrivent portant des ornements précieux.)

LE CHOEUR DES SUIVANTES. Comme Aphrodite sortant du bleu océan, entourée d'arcs-en-ciel et de l'écume blanche des mers, telle, au milieu des parfums secoués par l'aile des zéphyrs, telle tu seras! — Nous t'apportons des roses, de l'encens et des perles.

IRYDION à Masinissa. Vieillard, prends son bras. (Ils la conduisent aux pieds de la statue d'Amphiloth.) — Femme, écoute-moi comme un mourant, comme si tu ne devais plus entendre ma voix. — Tu entreras dans la maison d'un homme exécré, tu vivras au milieu des maudits, tu livreras ton corps au fils de l'opprobre, mais que ton esprit demeure pur et libre! Enveloppe ton âme d'un voile mystérieux; qu'elle soit inaccessible comme le sanctuaire où prophétisait ta mère!

ELSINOE. Malheur, malheur à l'orpheline!

IRYDION. Que jamais César ne s'endorme sur ton sein! qu'il n'entende parler que de prétoriens appelant aux armes, de patri-

Digitized by Google

ciens conspirant sans cesse, de peuple brisant les portes du palais! — Et, lentement, jour par jour, goutte par goutte, enivre-le de folie et de rage!... bois toute la vie de son cœur!... Maintenant, lève-toi, incline la tête. (Il pose ses mains sur les cheveux d'Elsinoé.) Conçue dans le désir de la vengeance, grandie dans l'espoir de cette vengeance, destinée à l'opprobre et à la perdition, je te voue aux dieux infernaux, aux mânes d'Amphiloth le Grec!

ELSINOE. J'entends de tous côtés les voix de l'Érèbe. — O ma mère!

LE CHOEUR DES SUIVANTES. Pourquoi trembler sous ces voiles de neige, sous ces tuniques de pourpre dont nous entourons ton sein? Pourquoi pâlir sous la couronne que nous avons tressée pour ton front?

IRYDION à Masinissa. Regarde! la malheureuse s'évanouit.

MASINISSA. Non! — Elle commence à vivre comme il faut qu'elle vive. — Vois le travail de son âme sur ses lèvres écumantes.

ELSINOE. Je vous abandonne, ô seuil domestique; avec moi je n'emporte point les divinités tutélaires; ma couronne sacrée, ma couronne sans tache, je la jette dans les cendres du foyer domestique. — Le père m'a condamnée; le frére m'a condamnée; plus jamais je ne reviendrai! Je pars pour un long martyre, pour une longue tristesse! Mère, prie ton dieu pour ta fille, mais hâte-toi, ma mère!... Ne lui demande point une longue existence, mais l'inspiration, l'inspiration seulement. — Mon sein ne doit point enfanter des hommes, mais tout un avenir sera conçu dans mes entrailles. — Rome se confiera en mon amour! Rome s'endormira dans mes bras!

(Eutychian entre à la tête des Éthiopiens qui portent des présents.)

EUTYCHIAN. Trois fois sacré, trois fois fortuné, l'empereur, César et Auguste, pontife suprême, et tribun, et consul, envoie son salut au fils d'Amphiloth et à sa divine sœur, cent coquilles de pourpre et cent coupes d'améthyste.

ELSINOE à part. L'inspiration au milieu des souffrances!

IRYDION. C'en est fait! (Il la prend par la main et la conduit à Eutychian.) Conduis à César la fille aux cheveux dorés.

Digitized by Google

EUTYCHIAN. Le char d'ivoire attend la fille de la Fortune.

IRYDION. Je donne à l'empereur cinquante de mes gladiateurs. — Elsinoé se plaisait à leurs luttes. — Allez! ils vous suivent! (Eutychian, les femmes et les Éthiopiens emmènent Elsinoé. — Irydion frappe sur le bouclier d'airain.)

LE CHOEUR DES GLADIATEURS entrant. Faut-il nous jeter au-devant des bêtes féroces, attaquer l'ennemi, ou défendre ta sœur?

IRYDION. Frères, Grecs et Barbares, rachetés par moi de la gueule du peuple romain, frères! soyez-moi fidèles jusqu'au jour du butin!

LE CHOEUR DES GLADIATEURS. Jusqu'à ce que ces corps nus, musculeux et agiles, jusqu'à ce que nos corps roulent dans une mare de sang et de sable, nous te serons fidèles, ô Irydion!

IRYDION. Les entendez-vous qui s'éloignent? Suivez leurs pas. — A vos glaives je confie la tête d'Elsinoé! — Mais lorsque vous paraîtrez devant César, inclinez-vous profondément, car il est votre nouveau maître.

LE CHOEUR DES GLADIATEURS. Qu'il périsse! qu'il périsse avant son heure! (Le chœur sort.)

IRYDION. Antiques oppresseurs du monde, dévastateurs de mon Hellade, fils du mensonge et de la perfidie, je vous ai sacrifié une vierge pure! — Dieux immortels, en quelques lieux que vous soyez, entendez ma prière! que ce soit l'avant-dernière victime livrée à la louve romaine! — Et moi, choisi parmi tant de malheureux arrachés par la menace et les tourments à leur patrie, moi, — oublié après mon martyre et ma mort, — que je sois sa dernière victime!

MASINISSA. Sigurd!

IRYDION. Ne m'appelle pas ainsi! ou donne-moi la puissance des rois de la mer! Entoure-moi du peuple de mes aïeux!... et il ne restera pas un fil à la pourpre de César!... Mais, hélas! mon chemin m'est tracé au sein des ténèbres; partout où j'étends la main je rencontre des obstacles solides comme le fer, mobiles comme le serpent; et, au milieu de ces ombres et de ces obstacles, je rampe moi-même sans puissance et sans vie.

Digitized by Google

MASINISSA. Mets ton espérance et ta foi dans les misères humaines! Le sort t'a placé aux portes d'une ville qui croule; il t'à placé dans un monde de décrépitude, mais tu n'en fais point partie. — Quant aux plaintes, le temps en viendra, un jour, — plus tard, — oui, un jour!

IRYDION. Honte aux Nazaréens! Ils préfèrent, comme le bétail, tomber sous le couteau que de combattre comme des hommes. Honte à eux! eux seuls retiennent encore mon bras.

MASINISSA. Alexandre, le fils de Mammea, descend souvent au milieu d'eux et s'entretient avec leur archiprêtre; si tu ne le devances pas, bientôt il aura vaincu, bientôt il aura renversé Héliogabale, et l'empire deviendra chrétien, et Rome durera éternellement!

IRYDION. Non! par Thor, je jure qu'il ne sera pas César!

MASINISSA. Dans les catacombes, le sort de Rome se décide. — Va! le signe des chrétiens repose sur ta poitrine; ils ont versé de l'eau sur ta tête; que leurs mystères soient constamment sur tes lèvres; glisse dans leurs cœurs le désir de venger leur Dieu, ce Dieu qui n'a point encore été vengé! — Où sont ses autels? Où est sa gloire sur la terre? — Ah! lorsque tu les guideras, armant leurs bras des glaives interdits, ah! alors, mon fils, mon esprit sera tout avec toi... (Il s'approche et s'appuie sur l'épaule d'Irydion.) Te souvient-il de la nuit où ton père mourant criait vers moi : « Masinissa, je te lègue et mon fils et mon unique pensée! » Et me penchant sur lui comme je me penche maintenant sur toi, je lui disais : « Amphiloth, demande aux ombres au milieu desquelles tu vas descendre ce qu'est Masinissa, et elles te répondront que Masinissa n'abandonne jamais celui qu'il a promis de suivre. O Amphiloth! toi, ton fils et moi, nous serons unis dans une trinité que rien jamais ne pourra rompre.

IRYDION. Oui, tout s'est passé ainsi et à la même heure — mais Elsinoé était près de moi et pleurait dans mes bras.

MASINISSA. Et ces mêmes paroles, je te les répète encore maintenant. Crois, aie confiance en moi! — Ensemble sur la terre, —



Digitized by Google

ensemble avant et après l'agonie de Rome!... Enfant, nous ne nous séparerons jamais! jamais!

IRYDION. De ton sein desséché coulent en moi des flots de force. Vieillard, donne-moi ta main! — Oui, ensemble avant et après l'agonie de Rome!... (Il tombe sur une chaise devant la statue d'Amphiloth.) C'était à la même heure; le regard du mourant était en feu comme un astre qui se lève; alors j'ai juré... — Entends-tu ces cris forcenés? César jette au peuple des sesterces et des poignards, et le peuple se réjouit des voluptés de César!... (Il se couvre la tête de sa toge.) Laisse-moi; je veux rester seul avec l'enfer de mon cœur!

(Un temple dans les caveaux du Capitole. Au fond la statue gigantesque de Mithra. On entend une musique qui s'éloigne; les prêtres et les augures sortent. Elsinoé et Héliogabale revêtu de ses habits pontificaux.)

HÉLIOGABALE. Belle Grecque aux cheveux dorés, tu viens de me voir dans toute ma puissance. J'ai parlé avec les divinités de la lumière, avec le génie de la nuit; et les premiers pontifes de l'Orient ont admiré mes paroles et mes sacrifices.

ELSINOE. La fille des glaces et des neiges méprise tes dieux efféminés et voluptueux, qui se noient dans les fumées de l'encens, bercés par le son des flûtes et arrosés du sang des biches timides et des enfants nouvellement nés! — Ce soleil de diamant qui brille sur ta poitrine couverte de soie, ne vaudra jamais pour moi le soleil du Nord rayonnant sur les neiges.

HÉLIOGABALE. Vipère que j'aime! que veux-tu donc de plus?

ELSINOE. Où est Odin, le dieu de ma mère, le dieu fait de chêne et d'acier, lui qui, tranquille sous les pluies, le givre et les vents, tient dans sa main une coupe fumante du sang des héros? — Un rocher lui sert de trône, et, appuyé au roc, il regarde les mers du Nord qui se brisent à ses pieds sur des glaçons transparents. (Elle ramasse une couronne d'hyacinthe et la jette à Héliogabale.) Allez, fleurs fanées, allez orner cette tige éphémère! — La fille de la prêtresse des Cimbres n'approchera jamais d'un tel efféminé!

Digitized by Google

HÉLIOGABALE. Reste! je t'en conjure par les mystères de Baal, reste, ô nymphe, — moi, je suis le grand pontife, je suis beau, je suis l'Apollon de Delphes; une légion entière m'a proclamé empereur à cause de la délicatesse de mes joues. — Nymphe, reste! je te l'ordonne, moi Auguste, moi le maître de Rome, de l'Afrique et de l'Inde..... Pourquoi gardes-tu le silence? Tes regards sont froids et perçants. J'ai jeté à tes pieds des boucles d'oreilles, des bracelets, de la pourpre, les saphirs les plus précieux; je t'ai servi un festin comme n'en ont même pas rêvé les maîtresses de Sardanapale; hier, cent lions se sont déchirés sous tes yeux! j'ai chassé mes concubines, et toi, inflexible, tu es toujours comme le marbre, brillante mais glacée!

ELSINOE. Tu m'importunes, te dis-je, enfant nourri de cervelles d'oiseaux! — Mon esprit était au milieu de Walhalla, au milieu de mes ancêtres : assis sur des trônes, leurs pieds s'appuient aux cercueils de leurs ennemis... Le bruit de tes paroles a interrompu mes pensées inaccessibles pour toi! Que veux-tu, que désires-tu de moi? Il est tard, et déjà c'est l'heure propice pour évoquer mes dieux. — César, Auguste, adieu!

HÉLIOGABALE. Fille aux cheveux dorés, ô la plus belle et la plus gracieuse! je t'en conjure, je t'en supplie, vois comme je tremble, vois comme je me meurs devant toi! — Dieux et déesses! aucun de vous dans toute l'Asie n'a créé une tête pareille, un pareil sein et de tels yeux d'azur.

ELSINOE. Tais-toi! J'entends la voix de ma mère au milieu du gémissement des vents.

HÉLIOGABALE. Je me coucherai sur les degrés de cet autel pour baiser seulement les doigts blancs de tes pieds blancs! (Il veut s'approcher d'elle.)

ELSINOE. Il me faut à moi des bras d'acier, des lèvres frémissantes sous un chant terrible, un chant de bataille! — Va chez tes prétoriens, esclave des prétoriens!

HÉLIOGABALE tombant aux pieds de la statue. Sois maudite! Tu mourras! devant le peuple entier je te ferai crucifier!... — O la plus belle, écoute-moi : si César est trop peu pour toi, je te donnerai



Digitized by Google

Mithra ; oui ! je te ferai proclamer l'épouse de Mithra, car je peux tout. — Reste auprès de moi ! un instant encore ! ta présence m'est douce, bien que tu te tiennes à distance !... Que je suis malheureux ! si jeune et déjà entouré de tant de piéges et de la mort !... Je m'ennuie ! oh ! je m'ennuie ! le monde entier ne peut rien pour moi !... Le sang des hommes et des animaux, le parfum des fleurs et de l'encens ne sont plus rien pour Héliogabale ! — Écoute, veux-tu donc que je meure de rage ! — Elsinoé, nymphe, l'un à côté de l'autre, la main dans la main, tempe contre tempe, Elsinoé, endormons-nous ici !...

ELSINOE. Oui, jusqu'à ce qu'un centurion te vienne assassiner, dors, César ! — Malheureux ! dis-moi où est ton armure. Malheureux ! ces doigts de cire pourront-ils soulever le glaive ? — Attends, je vais demander à mes dieux s'il est encore de salut pour toi !

(Elle sort.)

HÉLIOGABALE. Au secours ! au secours ! (Entrent les augures, les prêtres et Eutychian.)

LE CHOEUR DES PRÊTRES. Qu'est-il donc arrivé au fils du soleil, au roi des mystères et des sacrifices ?... Ses lèvres écument ; l'étoile splendide de sa poitrine s'est brisée ; et son œil, dans son égarement, semble appeler le sang et les voluptés, semble s'éteindre et demander l'éternel sommeil.

HÉLIOGABALE. Mes membres sont déchirés par les furies !... — Je sais ! je sais !...

EUTYCHIAN. *Evoe Bacche !* mon disciple est aussi soûl que toi, lorsque, enivré, tu faisais la conquête de l'Inde.

HÉLIOGABALE. Alexandre me mettra bientôt le fer froid sur le cou... Tends ta gorge, César !... Défendez-moi ! et à chacun de vous je donne dix talents !

EUTYCHIAN. Pour dix talents je tuerai César lui-même !

HÉLIOGABALE. Pitié ! Défendez-moi, car le soleil vengera ma mort sur vous !

LE CHOEUR DES PRÊTRES. Lève-toi, ô divin César ! tu es notre maître et toute la terre est soumise à ta volonté. Des dieux ennemis, envieux de ta gloire, te tourmentent par une vision terrible ;

Digitized by Google

mais ce fantôme se fondra dans le feu éternel, dans la pure lumière de Mithra, comme une vague dans l'océan d'azur, comme le corps de Sémélé dans la puissance de Jupiter.

HÉLIOGABALE. Esclaves, tendez-moi les bras. — Qui vous a appelés? — Je veux qu'elle entre dans mon lit, entendez-vous! je veux que son corps frémisse dans mes bras! — autrement, vous tous qui êtes ici, vous périrez sous la dent des léopards.

EUTYCHIAN. *Me, Hercule!* Moi, je mérite un lion!

HÉLIOGABALE. Tais-toi! je ne veux pas de tes plaisanteries à cette heure. — Où est-elle?

LE CHOEUR. Sa forme se voit à travers ces ténèbres. — Son dieu étranger lutte avec nos dieux!

HÉLIOGABALE. Silence! écoutez!

ELSINOE debout sur une pierre couverte d'hiéroglyphes. Je l'ai demandé à tous, — d'abord ils se sont tus, assis sur leurs trônes et comme endormis après le festin. Je l'ai demandé à tous, — l'armure noire d'un seul a rendu un son; un seul s'éveilla et porta à ses lèvres immobiles la coupe à demi vidée. Je l'ai demandé à tous, — et de ses lèvres une goutte de sang s'échappe, et, parcourant les cieux, tombe et jaillit sur mon front!

HÉLIOGABALE. Parle, ô divine!... N'est-ce pas que je ne suis point condamné, que je ne dois pas mourir encore!

ELSINOE. A genoux, vous tous! — Les décrets du dieu tonnent dans mon âme.

HÉLIOGABALE s'agenouillant. Pardonne, ô grand Mithra!

EUTYCHIAN s'agenouillant. Bonsoir, ô grand Mithra!

LE CHOEUR s'agenouillant. Périsse l'étrangère, ô Mithra! saint, triple Mithra! rapide comme la flèche!

ELSINOE. J'ai vu dans la vallée terrestre un homme armé du fer et plein d'audace; son front était calme comme la surface des eaux sans fond; le glaive de la victoire brillait dans sa main droite. — Je l'ai reconnu; mais je n'en croyais pas mes yeux; mais les vents de la nuit ont répété son nom et une voix est tombée de Walhalla, disant : « Il sauvera César! »

HÉLIOGABALE. Son nom! son nom!



Digitized by Google

ELSINOE. Sigurd, le fils de la prêtresse ! (Elle descend de la pierre et s'approche d'Héliogabale.) Ne te roule plus dans la poussière, lève-toi ! et vous tous, sortez ! (Tous sortent.) Malheureux ! s'il te fallait t'asseoir sur le dos des vagues et bondir sur elles comme sur un coursier sans frein ; — si une nuit entière il te fallait rester couché sur la neige, entouré d'une nuée de corbeaux et regardant l'œil glacé de la lune ; — malheureux ! à quoi te serviraient alors ta pourpre et tes dieux ?... Mais ne tremble plus, ne te désespère plus, le fils d'Amphiloth le Grec te sauvera.

HÉLIOGABALE. Qui ! ton frère ! Irydion ! — C'est vrai, sa noire prunelle lance des flammes terribles. — Ah ! si tout ce peuple n'avait qu'une tête et que je pusse l'abattre d'un seul coup, je pourrais après m'endormir sur ton sein ! — m'endormir tranquillement... — Irydion, le fils d'Amphiloth !... il sera mon bon génie !... Répète-moi encore...

ELSINOE. Donne-moi ta main, enfant, et ne crains rien tant que mes dieux veilleront sur toi. (Elle l'emmène.)

(Une autre partie du palais. Mamméa est assise sous le péristyle et debout devant elle est Alexandre Sévère.)

MAMMÉA. On a vu bien des fois des larmes dans ses yeux ; mais sur ses lèvres nul n'a jamais surpris un sourire. Ses traits rappelleraient ceux de Platon s'il n'y avait dans la coupe de son front quelque chose de plus sévère. Ses ennemis les plus acharnés font tous son éloge.

ALEXANDRE. Ses leçons gagnent de plus en plus mon cœur.

MAMMÉA. Crois-en mes paroles : dans ses hauts enseignements est toute la sagesse de la terre et l'unique espérance après la mort. (Au fond paraît Ulpianus. Mammea se lève.) Est-ce toi, Domitien ?

ALEXANDRE. Lui-même ! C'est mon Domitien, le plus cher des hommes, l'ami et le maître de mon enfance ! (Il se jette dans ses bras.)

ULPIANUS. Du courage ! mon fils, et toi aussi, Augusta ! je vous apporte d'heureuses nouvelles.

Digitized by Google

MAMMÉA. Ah! pourquoi avoir si long-temps gardé le silence! de quels tristes pressentiments n'as-tu pas troublé mon âme! Mais j'en rends grâce aux dieux, ils ne se sont point accomplis.

ULPIANUS. Si je ne vous ai pas écrit d'Antioche, c'est que je craignais qu'on interceptât mes lettres; si j'ai gardé le silence, c'est que plus l'œuvre est près de se réaliser, plus il faut la conduire silencieusement; et la nôtre, Mamméa, touche au but tant désiré.

MAMMÉA. Parle! parle!

ULPIANUS jetant les yeux autour de lui. Une oreille indiscrète ne peut-elle pénétrer ces murs?

ALEXANDRE. N'entends-tu pas comme j'élève la voix! Oh! sous un tel joug la vie m'est insupportable. — Hier encore, le nain de l'empereur, le bossu Roboam, m'est venu de sa part apporter des fruits empoisonnés que j'ai repoussés du pied.

ULPIANUS. Que la patience soit dans ton âme, la modestie dans tes regards, et que tes ennemis puissent encore dire de toi : C'est un enfant! — Les grandes actions s'accomplissent dans le calme de la pensée et dans la gravité du maintien. — Que fût-il arrivé si, à Antioche, à Laodicée, à Éphèse et à Smyrne, j'avais crié vengeance, prenant les dieux à témoin qu'Héliogabale n'est digne ni du trône ni de la vie? — Partout où j'ai été, j'ai regardé en silence la foule du peuple et les cohortes des légions; d'une oreille en apparence indifférente j'écoutais leurs plaintes, et lorsque le fruit de la haine commença de mûrir, lorsque tous demandèrent un changement, je me suis dit : Les temps sont près, l'étincelle est jetée, et dans toute l'Asie l'incendie va éclater! — J'ai causé avec les tribuns, les questeurs et les préteurs; j'ai conclu les marchés : aux uns je parlais de profits et de butin, aux autres je promettais de plus hauts emplois; à chacun je savais montrer ton élévation comme le but de ses propres espérances! C'est alors qu'est arrivée la nouvelle que ton frère t'a nommé consul. Prévoyant dans cette faveur et piége et noire perfidie, je pars, j'arrive à Rome, et au nom des légions je t'apporte la promesse d'une illustre destinée. — Laissons couler le temps, et avant peu nous aurons touché les rives du salut.



Digitized by Google

ALEXANDRE. Pourquoi remettre à demain?

ULPIANUS. Parce que l'empereur est entouré à Rome d'un peuple qui l'aime à cause de ses naumachies, et de prétoriens qui adorent en lui les largesses d'un dieu. Mais je sais que le peuple aime ses empereurs jusqu'à les assassiner, — je sais aussi que les prétoriens, campés hors de la ville, secondent nos projets depuis long-temps.

ALEXANDRE. Le tribun Aristomachus m'a fait prévenir qu'il est prêt à risquer sa vie pour moi et pour Mamméa.

ULPIANUS. Aristomachus est un homme unique au moment de l'explosion, mais jusque-là qu'il sache se taire; pour l'heure, c'est le seul service qu'il nous doive rendre. Il en est de plus habiles et de plus prudents que lui, et c'est sur eux qu'il faut compter pour vaincre les soldats du palais et ceux qui, répandus dans la ville, sont accablés des grâces de César. — Alexandre, songe que tout l'Orient n'est point encore à nous; les Syriens n'ont pas oublié qu'à Emesa [1] ils ont connu Héliogabale enfant, et plus tard prêtre du soleil. Souviens-toi aussi que celui qui gouverne, quoique les soutiens de son règne chancellent, impose encore long-temps par son titre seul. — Un vain titre a bien du pouvoir sur les hommes!

MAMMÉA. Tu dis vrai, Domitien, mais hâte-toi, car tous deux nous sommes aux bords du précipice... Entouré des séides de la rage et de la démence de César, je tremble à tout moment de reconnaître sur les joues d'Alexandre les traces du poison; et cet enfant, ma gloire et mon avenir, oui, je tremble à tout moment de le voir poser sa tête et s'éteindre sur le sein de sa mère.

ULPIANUS. J'irai encore aujourd'hui sous la tente d'Aristomachus et chez Lucius Tubero. (S'approchant d'Alexandre.) Successeur d'Auguste! ne crains pas que la Parque coupe le fil de tes jours avant ton élévation au pouvoir. Non, les dieux auront pitié de cette ville. Mais lorsque tu seras arrivé au trône, crains le poison caché sous la pourpre des Césars, cette tunique de Déjanire!

[1] Emesa, patrie d'Héliogabale, d'abord prêtre du soleil, ou *Élagabal*, qui avait un temple dans cette ville. C'est sous ses murs qu'Aurélien défit Zénobie, reine de Palmyre.

Digitized by Google

MAMMÉA. Ne sais-tu pas que mon fils, mon seul espoir, est aussi le seul espoir de Rome! Avec les pensées de Platon et les paroles du Christ, je lui ai enseigné l'amour des hommes : il tendra une main de frère à ceux qu'on avilit et qu'on opprime!

ULPIANUS. Qu'il sache aussi qu'il faut détruire la race des méchants. — Dans tous les marchés de l'Asie j'ai vu les chevaliers romains fraterniser avec les affranchis. Ces chevaliers gouvernent le monde assis sur leur chaise curule, et tiennent à la main l'aune et la balance; partout ils envoient des courriers porter de fausses nouvelles, et le prix des denrées hausse ou baisse selon que l'exige leur intérêt! — Ils confisquent arbitrairement les biens; ils font mourir dans les caveaux ou sur la croix ceux qui, de leurs décrets, osent en appeler au sénat! J'ai vu tout cela, et de dégoût j'ai détourné les yeux.

ALEXANDRE. O descendants des grands consuls et des grands dictateurs!

ULPIANUS. Leurs crimes nous sont utiles aujourd'hui; ces hommes déchus te serviront de degrés pour arriver au trône; mais lorsque tu y seras assis, repousse du pied cette échelle et qu'elle roule dans l'abîme!... Pour accomplir ces choses, il faut plus que les paroles et la doctrine du Christ.

ALEXANDRE. Je connais mes devoirs. Mes nuits se passent à méditer les actions de Trajan; je veux l'égaler ou mourir jeune.

ULPIANUS. Alexandre, souviens-toi aussi de notre ancienne république, de ces hommes graves et puissants qui furent nos pères. Que nous est-il resté de leurs grands exemples? Où est ce peuple romain, dont les lois antiques sont plus douces à mon oreille que les chants d'Homère, que les rêveries de Platon? Oh! qui me montrera dans cette ville une seule figure sans tache, une lèvre qu'épanouissent encore des éclats de franche gaieté? Tous les cheveux sont blanchis par une vieillesse vide de souvenirs et d'actions, par une vieillesse pleine d'ennuis et de terreurs. Les astrologues, les sophistes, les chanteurs et les danseuses couvrent à cette heure le forum!... Mais c'en est fait! des siècles ont déjà passé depuis que le premier des Césars lança son cheval dans le Rubicon! Nous ne

Digitized by Google

pouvons plus retourner en arrière!... Il était déjà trop tard aux jours de Cassius... Supplions seulement les dieux qu'ils nous donnent un maître qui rajeunisse cet empire décrépit, dussions-nous voir dans sa main, au lieu de la branche d'olivier, la hache des licteurs!

MAMMÉA. J'ai connu en Orient des hommes graves et saints et plongés dans les méditations; ils me disaient que des temps meilleurs approchent, que bientôt commencera une ère nouvelle, et qu'après tant de misères apparaîtra un autre César qui reconnaîtra le vrai Dieu.

ULPIANUS. Vous parlez des Nazaréens. — Augusta, j'ai passé ma vie à méditer sur les actions divines et humaines, et je regarde comme peu de chose ces taupes qui creusent notre vieux terrain.

MAMMÉA. Tu n'as donc pas dépouillé tes aveugles préjugés?

ULPIANUS. Que Jupiter Capitolin n'entende pas tes paroles impies! Je suis un vieux Romain. J'ai été élevé au milieu de souvenirs de gloire et de liberté, quoique de mon temps déjà gloire et liberté n'existassent plus sur la terre. L'empire, en inclinant vers sa ruine, a produit ces vains blasphémateurs; mais avec la restauration de l'état, la perte des Nazaréens est infaillible... (Saisissant le bras d'Alexandre.) Oh! tu ne pourras jamais réédifier la ville éternelle qu'à l'aide des choses sur lesquelles elle s'est élevée jadis: les rites mystérieux de nos ancêtres et leur inflexible audace!... Que le reste périsse! hommes et dieux, que tous les étrangers périssent!...

ALEXANDRE. Ma mère aime les chrétiens, car il y a dans leur doctrine des trésors d'amour et de fidélité. Regarde, Domitien, comme ses yeux se sont remplis de larmes! Elle aime les chrétiens parce qu'ils me sont favorables.

ULPIANUS. Eh bien! sers-toi d'eux comme d'un instrument que tu briseras ensuite. C'est mon dernier mot sur ces Nazaréens. — (On entend de la musique.) Des flûtes syriennes! Le pontife de Mithra viendrait-il visiter son frère bien-aimé?

MAMMÉA. Non, il descend tous les jours à la même heure, avec sa maîtresse, aux jardins du mont Palatin.

Digitized by Google

ULPIANUS. J'ai appris en Orient bien des choses étranges sur cette jeune Grecque. Ceux qui arrivaient de Rome me disaient que son frère, — un indigne flatteur! — l'a ignoblement vendue à César.

MAMMÉA. Et tu l'as cru?

ULPIANUS. Il y a long-temps que mes cheveux gris ne s'étonnent plus d'une lâcheté; mais les cheveux noirs ne la comprennent pas encore.

MAMMÉA. Te souvient-il d'Amphiloth, arrivé à Rome sous le règne du grand Septime? N'as-tu pas remarqué dans ses paroles et dans son maintien une incomparable dignité? A la cour ou dans son palais, on aurait dit un autre César.

ULPIANUS. C'est vrai; mais le souvenir de ce caractère altier est peu de chose ici : souvent les fils des grands hommes rampent dans l'ignominie et la lâcheté. — Que le peuple et le sénat romains me démentent, s'ils le peuvent!

ALEXANDRE. Non, je n'ai rien dans mon cœur qui parle contre ce Grec, quoique je n'aie jamais trouvé sur son front pâle la franchise du jeune homme. — Ses traits sont nobles et généreux, pourtant je ne puis deviner ce qui dort au fond de son âme; mais, j'en suis sûr, ce ne peut être ni la crainte ni la lâcheté.

ULPIANUS. Comment expliquer alors ce qui s'est passé?

ALEXANDRE. Par l'aveugle disposition d'une destinée implacable. — Plusieurs fois l'empereur rencontra Elsinoé avec Irydion; leurs chars entrèrent souvent ensemble au cirque de Flavien. J'ai vu moi-même alors se gonfler les veines des tempes de mon frère; j'ai vu les rênes dorées qui retenaient ses lions s'échapper de sa main. Par la Vénus céleste tout le monde la dévorait du regard, et l'on ne vit jamais plus divine créature!

ULPIANUS. Quand j'allais chez son père je ne la voyais jamais, car, suivant l'usage des Grecs, elle restait enfermée dans le gynécée.

ALEXANDRE. Crois-moi, Rome n'a point de femme aussi belle! — J'étais avec César dans la salle de Narcisse la nuit de son entrée au palais. Héliogabale l'attendait avec impatience et s'appuyait sur moi; il grinçait des dents et me tordait le bras, car il

Digitized by Google

était encore gracieux pour moi. Je frémissais d'indignation et de pitié. Enfin arriva le préfet du prétoire, Eutychian, le fou de la cour, qui lui dit à l'oreille : « La fille aux cheveux dorés s'approche. » Alors entrèrent les nains et les naines, les eunuques noirs et les joueurs de flûte lydiens. — La fille aux cheveux dorés! dit l'empereur, et il s'élance. — Mais, vêtus de sombres tuniques, arrivent des gladiateurs inconnus à la cour; mon frère baisse la tête, se trouble, et, saisi de terreur, me mord le bras. Cependant, avec son rire grossier, Eutychian nous apprend que le fils d'Amphiloth offre ces hommes en présent à César. Derrière eux était Elsinoé.

ULPIANUS. Évanouie, portée sur les bras de ses femmes?

ALEXANDRE. Non, ami. — Elle s'arrêta au milieu de la salle, et rien ne décelait en elle la crainte ou l'hésitation. Sa tête, d'abord penchée, se relève, et elle nous regarde avec des yeux pleins d'éclat, comme si elle nous dominait tous. César lui dit d'approcher, mais elle ne fait pas un mouvement, elle ne daigne pas répondre; et sur un signe de l'empereur, nous quittons tous la salle.

ULPIANUS. O vieux sang des Hellènes, dans lequel est encore quelque chose de divin!... Et son frère, va-t-il à la cour? voit-il souvent sa sœur?

MAMMÉA. On dit qu'une seule fois il a visité César, et qu'ils sont long-temps restés ensemble; mais ordinairement il évite les hommes, reste enfermé dans son palais, entouré d'esclaves et de barbares qu'il comble de bienfaits.

ULPIANUS. Jadis son père faisait de même.

MAMMÉA. Ni la volupté ni le luxe n'ont d'attraits pour lui; et bien qu'on voie qu'une pensée profonde le tourmente, il sait se maîtriser et se taire.

ULPIANUS. Ah! si cette pensée pouvait être le désir de venger l'outrage fait à sa sœur! Gagnons sa confiance. D'abord il faut lui montrer vaguement le but, ensuite nous lui découvrirons la vérité, pour que son orgueil et ses trésors soient à nous. Dites-moi, comment se fait-il que ce monstre, ayant obtenu ce qu'il désirait, soit

Digitized by Google

plus cruel que jamais? Cette femme a fait sur lui un effet extraordinaire.

ALEXANDRE. Eutychian assure que jusqu'à présent elle n'a point encore partagé son lit; que depuis l'entrée d'Elsinoé au palais, César s'enferme dans l'appartement d'Agrippine, et que les orgies de la cour ont cessé.

ULPIANUS. Le mystère s'éclaircira bientôt. Il la fera assassiner pour la brûler ensuite sur un bûcher d'encens d'Arabie; puis, pour couvrir ses folles dépenses, il arrachera les biens et la vie à ses sujets, en les accusant du crime de lèse-majesté. Lui-même peut-être, avant...

MAMMÉA l'interrompant. Non, Domitien, je ne veux pas qu'il périsse de la mort de ses prédécesseurs. Le règne du bien et de la sagesse ne doit pas commencer par le meurtre du fils de ma sœur! Je te le répète, le temps de la miséricorde approche; tu l'éloigneras seulement du trône, et, comme un enfant endormi, tu le feras porter sur la terre d'exil.

ULPIANUS. Une telle conduite n'est digne que d'un Nazaréen! — C'est ici que Brutus tua son père d'adoption! et cette âme vide d'Héliogabale n'irait point là où est allée l'ombre héroïque du premier des Césars!

MAMMÉA. Malheur à moi!

UN ESCLAVE entrant. Irydion, fils d'Amphiloth, vient pour saluer Alexandre-Sévère, César et consul, et sa noble mère.

ULPIANUS. Il vient à propos. (Irydion entre.)

MAMMÉA à Irydion. Toujours un front attristé! — La divine Sophia ne peut-elle donc l'éclairer de son calme rayon?

IRYDION. Que les Romains tombés à la bataille de Philippes te disent, ô Augusta! ce que cette divine Sophia peut donner de bonheur; — mais je n'accepte pas cette tristesse que tu crois lire sur mon visage. Mon esprit est calme et froid; il ne regrette rien, ne désire rien, n'espère rien! — Comment vas-tu, César? — Les dieux te sont-ils propices?

ALEXANDRE. Aujourd'hui même, mes vœux les plus chers ont été comblés! Domitien, le plus vrai des amis, arrive d'Antioche.

Digitized by Google

IRYDION. Salut à toi, Ulpianus! s'il m'en souvient bien, tu venais autrefois dans la maison de mon père?

ULPIANUS. Les paroles d'Amphiloth sont encore présentes à mon oreille. — Et ce vieillard que j'ai vu souvent assis au foyer de ton père, vit-il encore?

IRIDION. Masinissa?

ULPIANUS. C'est son nom. — Ton père l'a connu au pays des Gétules, ainsi qu'il me l'a raconté lui-même, un jour qu'il s'était égaré à la poursuite d'un tigre.

IRYDION. Masinissa vient s'asseoir à notre foyer comme au temps de mon père.

ULPIANUS. Si je te parle de cet homme, c'est qu'il m'a souvent frappé par ses pensées étranges et ses paroles amères. Une fois même ne m'a-t-il pas soutenu que Tibère était le plus grand des Césars.

ALEXANDRE. Eh! comment cela! de par les dieux!

ULPIANUS. Ce qu'il me dit alors est sorti de ma mémoire; je me rappelle seulement qu'il mit tant d'art dans ses discours, qu'il développa des idées si étranges sur l'homme et ses destinées, que je me suis tu tout saisi de terreur.

MAMMÉA. Je ne voudrais jamais entendre un pareil orateur.

ULPIANUS. Quand l'enchanteresse influence de ses raisons se fut dissipée, je me suis senti calme et tranquillisé comme un homme qui se réveille de l'ivresse et retrouve ses idées.... Et, en effet, comment ne pas maudire celui-là qui, loin de rendre la justice aux hommes, les écrase par l'oppression, les condamne aux verges et à la hache du licteur, et n'a d'autres reproches à leur faire que de n'être pas des animaux! — Qu'en penses-tu, fils d'Amphiloth?

IRYDION. Oui et non. — Autant d'hommes, autant de cœurs et de jugements.

MAMMÉA bas à Alexandre. Regarde cette figure impassible, cette lèvre brûlée, cet œil de feu.

ALEXANDRE. Ma mère, je veux lui parler avec franchise et cordialité

MAMMÉA. Attends encore.

Digitized by Google

ULPIANUS. Mais, toi, tu ne martyrises pas tes esclaves, et cependant tu as droit de vie et de mort sur eux! tu ne repousses ni les pauvres Suèves, ni les Daces, ni les Marcomans qui mendient par la ville! — C'est là, du moins, ce que chacun dit de toi.

IRYDION. Ma mère était une barbare.

ULPIANUS. Et son fils voudrait me prouver qu'il est de la secte d'Épicure?

IRYDION. Par Jupiter! je ne me donne pas pour un stoïcien.

MAMMÉA. Je ne crois pas vivre assez pour voir des jours meilleurs; mais, mon fils et toi, Irydion, vous entrez dans la vie par une porte dorée. Comme un songe heureux, la jeunesse plane sur vos têtes; elle vous invite à vous fier aux doux pressentiments. — Il n'est permis de désespérer ni à lui ni à toi, Alexandre!

ALEXANDRE. Donne-moi ta main, fils d'Amphiloth! comme l'amour, le malheur rapproche les hommes. Soyons amis, et un jour, bientôt peut-être, nous en réjouirons-nous ensemble.

IRYDION. Merci, noble Romain! — il semble que vous soyez chéris des dieux, car ils vous ont laissé l'espérance!... Mais, plus tôt ou plus tard, une même destinée s'étendra sur vous et sur moi: la mort et l'oubli!

ULPIANUS bas à Mamméa. Ou il nous trompe par son astuce de Grec, ou Jupiter l'a fait d'un bien fragile métal! (*Haut.*) Et si notre illusion devenait une réalité, et si l'ombre qui couvre cette ville disparaissait comme un nuage sous un souffle propice; si la seule lumière de la vertu nous éclairait, dis! que ferais-tu alors?

IRYDION. Je bénirais les dieux immortels par des sacrifices et des actions de grâce.

ULPIANUS. Et ne ferais-tu rien pour avancer un tel jour?... Tu comprends que nous ne faisons ici que des suppositions, nous jouons aux suppositions comme d'autres jouent aux osselets; nous parlons de choses impossibles pour abréger les heures qui nous pèsent.

IRYDION. Je te comprends mieux que tu ne me comprends.

ULPIANUS. Eh bien!

IRYDION. Par Odin! que ce jour-là se lève et je te répondrai!

Digitized by Google

ULPIANUS. N'oublie pas!

ALEXANDRE. N'oublie pas!

IRYDION. Je n'oublierai pas, Romains! — Nous nous reverrons. Adieu.

ULPIANUS. Où vas-tu?

IRYDION. Mes amis et un festin m'attendent au pied du mont Aventin; on nous promet de nouveaux chants du poète sicilien, et je vais les entendre pour abréger les heures qui me pèsent.

ULPIANUS. Jeune homme! tu vas noyer ton esprit dans le vin et la débauche.

IRYDION. Lucius-Mummius ne nous a rien laissé que la débauche ou la mort! — longue vie à Alexandre et à Augusta Mamméa.

ULPIANUS le regardant sortir. De cette argile-là, vous ne vous pétrirez pas un partisan.

(*La suite au prochain numéro.*)

(Traduction de M. A^te LACAUSSADE.)

Digitized by Google

# SITUATION ACTUELLE

# DES EUROPÉENS

# EN CHINE.

## LES CINQ PORTS.

Les derniers événements qui se sont passés en Chine ont déterminé une nouvelle phase dans les rapports de l'Europe avec le céleste empire. Tant que les Européens se sont laissé reléguer dans un des faubourgs de Canton, où leur commerce semblait toléré plutôt que reconnu, les historiens chinois, obéissant au préjugé populaire et à l'orgueil national, ont pu les considérer comme des vassaux éloignés, dont les navires chargés de tributs venaient solliciter de la clémence impériale le thé et les incomparables produits de la terre de Chine. Tout à coup, ces humbles vassaux se présentent avec l'appareil de leur supériorité militaire, de leur puissance industrielle, et l'empereur de Chine, habitué jusque-là aux génuflexions des ambassadeurs de Léou-Tchou, de la Cochinchine et du Tong-King, se voit obligé de traiter avec les barbares d'égal à égal.

Digitized by Google

Ce grand fait marquera dans les annales de la Chine; car ce n'est rien moins qu'une révolution. Il ne s'agit pas seulement d'une lutte entre deux peuples, où le plus faible subit la loi du vainqueur, et consacre, dans un traité de paix, le souvenir de sa défaite. La guerre de Chine et le traité de Nankin ont eu une plus haute portée : la Chine a perdu, à ses propres yeux, le prestige de son inviolabilité séculaire; elle a été frappée moralement dans sa politique, dans ses habitudes, dans sa vieille civilisation; ce n'est pas un peuple, c'est un principe qui a été vaincu.

Nous ne chercherons pas à défendre le prétexte dont les Anglais se sont autorisés pour déclarer la guerre à la Chine. La saisie de l'opium était un acte parfaitement légal, et le gouvernement chinois n'a eu qu'un tort, celui d'être faible. Nous ne pouvons, cependant, nous empêcher de reconnaître que cette guerre, tout inique qu'elle a été dans son principe, sera utile et féconde dans ses résultats. L'Angleterre en a supporté les charges, sans en retirer grande gloire; elle seule se trouvait directement intéressée dans la question, et l'avenir la dédommagera amplement. Mais les autres peuples de l'Occident, la Chine elle-même, profiteront également de ces rapports établis par la guerre et consolidés par la paix entre deux civilisations qui, après une marche long-temps parallèle, vont se rencontrer enfin sur le champ de la concurrence et de l'échange des idées. De quel droit, d'ailleurs, la Chine prétendait-elle nous tenir ainsi constamment au large et faire divorce avec le reste du monde? Un empire qui occupe une si grande surface peut-il s'isoler complétement, s'entourer de barrières infranchissables et se murer de toutes parts comme une maison inhospitalière? Prétention exclusive, égoïste que le droit des gens admet peut-être, mais que la loi naturelle repousse : chaque peuple doit donner et recevoir, et nul ne saurait se placer en dehors de cette communauté légitime qui tourne, en définitive, à l'intérêt de tous.

Quoi qu'il en soit, il est permis de dire, dès à présent, que la Chine est ouverte à l'Europe : la voici, du moins, engagée dans une voie de concessions où il lui est impossible de reculer; elle

Digitized by Google

ne cède que pied à pied, mais elle cède. A la suite de l'Angleterre, qui a donné l'impulsion et livré l'assaut, les États-Unis, dans l'intérêt de leur vaste commerce, puis la France, dans un intérêt tout à la fois politique, commercial et religieux, sont entrés par la brèche et l'ont agrandie. Cette situation nouvelle de l'Europe mérite attention : nous nous proposons de l'étudier et en même temps de décrire les divers points de la Chine que les traités récemment conclus ont ouverts au commerce et aux curieuses investigations des étrangers.

Avant ces traités, les efforts persévérants du gouvernement chinois avaient réussi à confiner le commerce européen dans le port de Macao et dans les factoreries de Canton. Le souvenir de services rendus autrefois par les missionnaires à la cour de l'empereur Kang-hi s'était peu à peu éteint, et les progrès de la religion chétienne avaient dû s'arrêter devant la persécution du gouvernement et l'indifférence naturelle du peuple en matière de foi. Aujourd'hui, Macao, l'île de Hong-Kong, les ports de Canton, Amoy, Foochow, Ning-Po et Shanghai, échelonnés sur le littoral dans les positions les plus favorables aux échanges, reçoivent les colonies européennes. A ces points on pouvait ajouter, il y a peu de temps encore, l'île de Chusan, que les Anglais viennent d'abandonner.

Le progrès eût été incomplet, si l'on s'était contenté de proclamer l'ouverture des ports. Pour qu'il fût réel et durable, il importait de régler définitivement les rapports des Européens avec le gouvernement, avec la justice chinoise, de garantir la protection des personnes et la sécurité des intérêts. C'est ce qu'ont fait les traités, avec une prolixité peut-être minutieuse, mais indispensable quand on se trouve en présence d'un peuple essentiellement formaliste, tout disposé, par sa défiance naturelle des étrangers, à saisir les prétextes et à profiter des faux-fuyants pour éluder les clauses convenues. Ainsi, des consuls doivent être établis dans les ports et servir d'intermédiaires entre les résidents et les autorités chinoises; ils sont investis d'un certain droit de juridiction qui leur permet de connaître des causes, même crimi-

Digitized by Google

nelles. Il en est à peu près ainsi dans les échelles du Levant où les consuls ont qualité de juges. Bien que la justice chinoise ne soit pas précisément une justice à la turque, cependant elle a des formes et inflige des châtiments qui répugnent à nos mœurs. La vie de l'Européen, quelque part qu'il se trouve, même au delà des limites prescrites, doit être sauve et constamment protégée par les autorités du pays. En un mot, les traités n'ont rien négligé pour que les différends qui pourraient s'élever par la suite sur des contestations de personnes fussent aisément aplanis.

Restait encore une grande question, celle de la tolérance religieuse. Il appartenait plus particulièrement à la France, qui depuis long-temps envoie des missionnaires en Chine et favorise ouvertement les progrès de leur apostolat, de la poser aux plénipotentiaires chinois. La négociation a été conduite avec prudence et on ne peut qu'applaudir à ses résultats. Il eût été presque impossible d'insérer dans le traité officiel une clause positive, autorisant le libre exercice d'un culte jusque-là frappé de proscription et violemment combattu par l'autorité chinoise. Les gouvernements, même les plus faibles, n'aiment pas donner à leur politique ces brusques démentis. Il était donc plus sûr de tourner la difficulté que de l'aborder de front. Sur la proposition du plénipotentiaire Ky-Ing, l'empereur a approuvé un édit qui autorise l'érection des églises dans les cinq ports et la restitution de celles qui appartenaient autrefois au culte catholique et qui depuis avaient été confisquées. Les Chinois, à l'intérieur, peuvent pratiquer librement la religion chrétienne, se réunir pour prier en commun, etc. (et ici remarquons une similitude singulière de la loi chinoise sur les associations avec la nôtre : les réunions de plus de *vingt* personnes sont interdites en Chine). La foi chrétienne se trouve reconnue de plein droit dans le Céleste Empire, et si, dans les articles de notre traité qui ont rapport au commerce, nous n'avons fait que reproduire à peu près les clauses des traités anglais et américain conclus antérieurement, nous pouvons, du moins, dans cette dernière négociation, nous glorifier d'avoir agi seuls, d'avoir obtenu, par notre influence, un

Digitized by Google

puissant résultat moral, et conquis à la Chine, dans son intérêt aussi bien que dans le nôtre, la première des libertés, la liberté religieuse.

On ne saurait nier l'importance de ce résultat. Les Anglais, qui prétendent avoir tout fait et faire tout en Chine, n'ont point caché leur dépit de nous voir aborder ce terrain difficile sur lequel leurs plénipotentiaires n'avaient point osé s'engager. La presse anglaise de la Chine et de l'Inde n'a pas manqué de faire un crime de notre succès à sir Henry Pottinger; on ne pouvait mieux reconnaître tout le prix que nous avons droit d'attacher à la réussite de notre négociation.

Ainsi, la situation de l'Européen en Chine est devenue, en droit, normale, régulière; elle s'appuie sur la force des traités. En fait, il est incontestable qu'un peuple ne change pas en un jour ses préjugés et ses mœurs. Les Chinois ont de tout temps manifesté un tel éloignement pour les étrangers, que ceux-ci ne peuvent s'attendre à être acceptés dès la première rencontre et à entretenir immédiatement ces relations d'amitié qui accompagnent d'ordinaire la communauté des intérêts. Il y aura quelque temps encore une certaine défiance que nous ne parviendrons à vaincre qu'à force de dignité, de probité, de procédés honorables, et hâtons-nous de dire que les éléments qui composent la colonie européenne en Chine sont de nature à atteindre ce but et à nous attirer l'estime des populations chinoises.

Nous arrivons à la description des divers points ouverts au commerce. Macao et Canton, déjà connus et souvent décrits, ne feront l'objet que d'une courte notice.

Macao fut le premier point où les Européens abordèrent sur la terre de Chine. Fondé par les Portugais au temps de leurs brillantes conquêtes, il dut bientôt à sa situation privilégiée une certaine importance commerciale, et son port devint l'entrepôt des marchandises qui s'échangeaient entre l'Europe et la Chine. Mais cette prospérité dura peu : la colonisation, pour les Portugais, consistait à élever des églises, à peupler des couvents, et, tandis que leurs missionnaires se répandaient par bandes dans le Céleste

Digitized by Google

Empire où ils ont eu la gloire de jeter les fondements de la foi chrétienne, le commerce se retira peu à peu de la colonie et passa entre les mains plus habiles des Hollandais et des Anglais.

Macao ne sera bientôt plus qu'une ruine. Un moment, pendant la guerre de Chine, il avait paru se relever; les Anglais ne pouvant plus habiter Canton, où les factoreries venaient d'être brûlées, ne s'étaient pas encore établis à Hong-Kong, et les négociants, avec leur opium, avaient démandé asile au pavillon portugais. La contrebande donna alors à la petite colonie un mouvement extraordinaire; il se fit des fortunes inespérées, et le trésor s'enrichit à tel point que le Portugal s'empressa d'envoyer à Macao ses bricks de guerre usés et ses équipages sans solde, pour que les réparations et l'arriéré demeurassent aux frais de la colonie! L'Espagne n'agit pas autrement avec Cuba. La paix mit fin à ce développement factice. Macao ne prit aucune mesure pour retenir le commerce étranger, et tandis que la colonie anglaise proclamait la liberté de son port, il maintint les droits de douane et de navigation. L'insalubrité de Hong-Kong et les embarras d'un premier établissement retardèrent de deux à trois années l'heure de l'abandon général; aujourd'hui, cette heure a sonné; les Américains sont partis pour Canton, et les Anglais se sont résignés à Hong-Kong. Au dernier moment, les Portugais ont cherché, en déclarant enfin le port libre, à arrêter cette fatale désertion, mais il était trop tard; il ne reste plus à Macao qu'un petit nombre de maisons de commerce de second ordre.

Ce fait est regrettable : les Européens ne retrouveront nulle part ailleurs en Chine une résidence aussi agréable et aussi saine. La situation de la ville sur une langue de terre qui forme montagne et que la mer entoure presque de toutes parts, offre à l'œil un tableau des plus pittoresques. Quand on entre dans la rade, on découvre avec étonnement, derrière ce rideau de collines rocheuses qu'on apercevait au large, une rangée de maisons blanches et bien construites qui borde la jolie promenade de la Praya. On croirait presque arriver dans une ville d'Europe, si la vue des jonques, si les nombreux coulis et les cris inintelligibles qui vous

Digitized by Google

accueillent au débarcadère ne vous ramenaient à des idées toutes chinoises.

Macao se divise en deux villes : l'une, où les Portugais se sont établis dès l'origine, européenne de construction, parsemée d'églises ou de ruines d'églises, peu populeuse ; l'autre, entièrement chinoise, percée de rues extrêmement étroites où se presse et se renouvelle à chaque instant une population des plus actives. Le contraste est frappant : l'Europe et la Chine vivent là côte à côte, sans se confondre ; sans qu'un voisinage de trois siècles ait pu altérer leur physionomie, ni mêler les couleurs. Aujourd'hui pourtant, la ville chinoise commence à sortir de ses petites rues et de ses masures de bois. A mesure que l'Européen se retire et que le Macao portugais se dépeuple, les Chinois s'élèvent vers la haute ville et envahissent les vastes maisons. Triste chose que la décadence rapide et maintenant inévitable de cet établissement qui bientôt ne sera plus qu'un souvenir! Souvenir à jamais respectable ; car ces forteresses, sur lesquelles flotte encore le pavillon portugais, rappellent le nom d'Albuquerque, et la croix sur les vieilles églises nous reporte à ces siècles de foi ardente, où la religion du Christ s'est élancée, à travers les océans nouveaux, jusqu'aux extrémités de l'Asie.

Les Missions n'ont pas quitté Macao : mais les Lazaristes ne tarderont sans doute pas à se porter dans l'un des ports du nord plus rapproché du cercle de leurs opérations. Les Missions Étrangères, qui ont dans leur ressort la Cochinchine et le Tongking, conserveront, selon toute apparence, le siége de leur établissement à Macao, qui est pour elles un point assez central.

D'une colonie mourante nous voici transportés dans une colonie qui naît. Le beau port de Hong-Kong avait excité tout d'abord la convoitise des Anglais. Pendant la guerre, les navires à opium s'y retirèrent, et il se fit un grand commerce de contrebande. La position paraissait bonne ; le traité de Nankin en a consacré la cession à la couronne britannique.

Hong-Kong est une île très-haute que l'on aperçoit à grande distance. A mesure qu'on approche, on distingue des pics arides

Digitized by Google

et nus, serrés les uns contre les autres, et ne laissant pas même entre eux l'espace d'une vallée. C'est sur le versant d'une de ces montagnes que la ville de Victoria est construite; elle part de la mer et s'élève en amphithéâtre.

Il a fallu toute la persévérance et le génie colonisateur des Anglais, pour accomplir ce qui a déjà été fait. Étant donné un bloc de rochers, y tailler une ville; tel était le problème à résoudre. En moins de trois ans, la montagne avait été coupée, la mine avait partout fait brèche, une rue était construite, la plus large probablement de celles qui existent dans le Céleste Empire; et, de tous côtés, de nouvelles maisons semblaient sortir des flancs de la montagne. Victoria était fondée.

Le gouvernement de la colonie commença dès lors à fonctionner régulièrement; Hong-Kong devint l'arsenal des forces militaires et de la marine. Les Chinois, attirés par l'appât du gain et par les promesses d'une administration libérale, y affluèrent en grand nombre, et les plus fortes maisons de commerce se virent bientôt obligées d'y établir le siége principal de leurs opérations.

Telle a été l'œuvre de trois années; tout était obstacle, la nature du sol, l'insalubrité du climat développée dans les premiers temps d'une manière effrayante par les émanations d'un terrain fraîchement remué, la difficulté de détourner le commerce de ses vieilles habitudes et d'attirer la population sur un rocher stérile; tous ces obstacles ont été surmontés. Il est, certes, peu d'exemples d'une colonie improvisée aussi rapidement.

La population européenne de Victoria augmente chaque année: on ne voit partout que maisons en construction et magasins qui s'élèvent. L'architecture est celle que les Anglais ont adoptée dans l'Inde et à Singapore; des bâtiments à un seul étage, dont le toit, ordinairement plat, est soutenu par une rangée de colonnes. La principale rue s'étend parallèlement au rivage; elle possède les plus beaux édifices, les casernes, un club, la *mess* des officiers et notamment l'hôpital, qui peut contenir plus de la moitié de la garnison, et qui, pourtant, ne s'est pas toujours trouvé assez vaste pour les fiévreux et les cholériques de la mousson du sud-ouest.

Digitized by Google

— Il n'y a pas encore, à vrai dire, d'autre rue; les maisons sont jetées çà et là sur la montagne, quelques-unes sur les sommets les plus élevés, afin d'être exposées à un air plus pur. Une promenade à Hong-Kong est une véritable course au clocher.

La ville, d'ailleurs, est triste comme toute ville anglaise. On ne vit pas à Hong-Kong, on y vient chercher fortune pour aller au plus tôt vivre ailleurs. Tout y est fort cher, mais rien ne manque. Victoria, née d'hier, est mieux approvisionnée que Macao : on peut s'y procurer toutes les marchandises européennes de nécessité ou de luxe. Un service régulier de steamers relie la colonie et, par elle, les divers ports de la côte, aux Indes et à l'Europe; en moins de deux mois, le voyageur parti d'Angleterre débarque sur la terre de Chine! Sans doute, il a fallu de grands sacrifices, de fortes avances; mais le gouvernement n'a rien épargné pour atteindre le but, et les Anglais ne connaissent pas les demi-mesures. — C'est un spectacle intéressant à observer, que les progrès successifs de ce peuple dans les contrées de l'extrême Orient, depuis le commencement du siècle. Il part de l'Inde, et en même temps qu'il consolide et étend sa puissance dans ce vaste empire, il fonde des comptoirs sur la côte Malaise, il s'empare militairement du détroit par ses établissements de Malacca et de Pinang; il crée Singapore, qui s'élèvera en si peu de temps à une si haute fortune commerciale, et il concentre sur ce nouveau marché la production de l'Archipel indien. Enfin, le voici qui arrive en Chine, et Hong-Kong n'est qu'un point d'arrêt, de repos momentané, où il recueille ses forces et reprend haleine avant de s'abattre sur le Céleste Empire. Rien ne paraît devoir s'opposer, dans l'avenir, à ce développement presque fatal. Manchester et Liverpool poussent en avant les flottes et les armées de la Grande-Bretagne à la conquête de nouveaux débouchés, et la Chine est une proie trop belle pour n'être point l'objet de leurs plus ardentes convoitises. Aussi l'Angleterre ne s'en tiendra certainement pas à Hong-Kong. Malheur à la Chine s'il survient quelque complication! Un rocher ne suffira plus alors à l'ambition de ses vainqueurs.

Canton est depuis long-temps connu de l'Europe. A peine les

Digitized by Google

Portugais eurent ils été admis à Macao, que des relations de commerce s'établirent entre les deux ports et se développèrent rapidement en dépit des vexations calculées de l'autorité chinoise. Bientôt les navires européens forcèrent les bouches du Tigre et s'avancèrent jusque sous les murs de Canton. Le gouvernement se vit obligé de régulariser ce commerce; des droits d'entrée furent établis sur les marchandises étrangères, des droits de sortie sur les produits chinois; une compagnie fut organisée, celle des Hanistes, exclusivement chargée de trafiquer avec les Européens; ceux-ci purent élever des factoreries sur les bords du fleuve, et y résider seulement pendant la saison des affaires. Malgré ces restrictions, le commerce prospéra et Canton devint un des plus riches marchés du monde. — Le traité de Nankin a modifié les droits exorbitants de la douane chinoise, il a aboli le monopole des Hanistes et ouvert définitivement aux Européens, non-seulement le port, mais aussi la ville même de Canton. La ténacité de la politique chinoise a dû céder devant cette action lente, mais sûre, du commerce secondé par la force, et devant ce besoin de libres communications qui naît de l'échange des produits.

On se ferait difficilement idée du mouvement extraordinaire et du spectacle étrange qui frappent le voyageur aux approches de Canton. Un fleuve magnifique, les mille bateaux qui le sillonnent, le gracieux paysage qui borde ses rives, les maisons de plaisance et les villages dont la plaine est parsemée; par intervalles, ces tours élégantes, aux sept étages, qui concentrent et gardent pieusement l'esprit d'une divinité protectrice; en un mot, tout ce qu'on voit, et jusqu'à une certaine odeur de Chine qui semble s'échapper de terre, vous transporte dans un monde vraiment magique. — On arrive à Canton, et aussitôt on se trouve perdu dans une population immense; la terre ne suffit pas à porter cette masse d'hommes; plus de 300,000 âmes vivent sur le fleuve, et cette flotte toujours à l'ancre forme une ville complète avec ses rues, ses carrefours, son commerce, son industrie, ses lieux de nobles délassements ou de honteuses débauches; il y a là des êtres humains qui n'ont jamais posé le pied que sur les planches d'un bateau. Quelle singularité

Digitized by Google

de mœurs, de costume, de physionomie, de langage! Nous ne sommes plus à Macao; nous voyons une grande cité, la troisième de l'empire après Pékin et Nankin, nous assistons à la vie intérieure d'une partie de la Chine, et nous sommes introduits comme par enchantement au milieu de cette société mystérieuse, dont l'existence seule est pour nous une merveille.

Comment l'Européen est-il accueilli de cette population? Il faut le dire, malgré des relations qui datent de deux siècles, malgré les habitudes prises et le commerce établi, l'Européen est encore, comme avant les traités, confiné dans les factoreries et dans une portion restreinte des faubourgs, d'où il ne peut sortir sans s'exposer aux insultes de la populace. Il lui est interdit de pénétrer dans l'intérieur de la ville. Le gouverneur anglais de Hong-Kong, sir John Davis, a réclamé, à plusieurs reprises, le droit que consacrent les traités; les autorités chinoises ont toujours opposé les dispositions hostiles du peuple et la difficulté de le contenir. Canton passe, en effet, pour être la ville la plus mal habitée de l'Empire. La présence des Européens en a éloigné les classes riches et aisées qui préfèrent vivre tranquillement de leur vie chinoise, loin du contact des barbares, et en même temps elle y a fait affluer tous les gens sans aveu de la province, séduits par l'appât d'un gain facile ou par l'espérance de l'impunité, au milieu d'une population que renouvellent chaque jour les besoins du commerce et le mouvement du port. L'histoire des dernières années a déjà fourni plusieurs épisodes qui auraient pu devenir funestes. — Il y a deux ans, le consul américain avait fait établir une girouette au sommet du mât de pavillon. Voici les Chinois qui se figurent que, chaque fois que la girouette est tournée du côté de la ville, elle jette un sort sur Canton et lui envoie maladies, morts, incendies et tous les maux imaginables. Le peuple se soulève, entoure le jardin du consulat, et veut mettre le feu. Les Européens se sont trouvés pendant deux jours en état de siége et dans la situation la plus critique. — Dernièrement encore, les factoreries ont été entourées, on a dû prendre les armes, on a tué plusieurs Chinois; et tout ce bruit, à la suite d'une dispute dans la rue entre un Anglais et un homme du peuple, accident qui

Digitized by Google

peut se représenter d'un instant à l'autre, et dont l'autorité chinoise se reconnaît elle-même impuissante à arrêter les suites. On a sous les yeux l'exemple de la factorerie anglaise brûlée dans une émeute, et qui n'est pas encore relevée de ses ruines : il ne faut qu'un moment pour que cette populace, aveuglée par l'ignorance ou la haine, se porte aux derniers excès, et compromette les propriétés, la vie même des résidents européens. — Cette situation ne peut durer : il est probable que le gouvernement de Hong-Kong fera stationner un navire de guerre devant les factoreries. Les traités lui en donnent le droit, et les derniers événements lui en imposent l'obligation.

Malgré ces difficultés, qui n'ont interrompu que momentanément le cours des affaires, le commerce prospère à Canton. Chaque année fait ressortir une augmentation dans la valeur des échanges, et les derniers chiffres, non compris le trafic de l'opium, se sont élevés à près de 200 millions de francs. On pouvait craindre que l'ouverture de quatre nouveaux ports ne diminuât par la concurrence les anciennes relations avec l'Europe ; jusqu'ici il n'en a rien été. Trois années ne suffisent pas pour déplacer un marché, et d'ailleurs la facilité accordée aux échanges, loin de nuire à l'un des ports, doit au contraire, d'après les lois générales du commerce, profiter à tous. Si une partie des thés et des soies trouvent aujourd'hui leurs débouchés par les autres voies qui leur sont ouvertes, Canton compensera, par une augmentation certaine sur les articles restés fidèles à son marché, ces pertes partielles ; et, de plus, les vieilles habitudes, le crédit des anciens Hanistes, l'accumulation des capitaux, le développement des industries spéciales à l'exportation, toutes ces causes réunies conserveront à ce port la plus grande part dans les relations commerciales de la Chine avec l'Europe.

Nous arrivons sur un terrain neuf. — Dans les anciens temps, Amoy avait été visité par les Européens : les Portugais, les Anglais, les Espagnols s'y étaient tour à tour établis, mais ils n'avaient pu tenir contre les vexations continuelles des autorités chinoises. Depuis 1842, le traité de Nankin a définitivement ouvert ce nouveau port au commerce étranger.

Digitized by Google

Indépendamment de l'intérêt qui s'attache à l'extension de nos relations avec la Chine, à ces communications plus largement établies entre les deux peuples, l'étude des ports que nous sommes depuis si peu de temps admis à connaître excite naturellement en nous un vif sentiment de curiosité et réclame une description plus détaillée du pays, des habitants et des mœurs. — Dans ces vastes contrées, placées sous des latitudes si diverses, et entre lesquelles la nature a établi, comme ailleurs, par de hautes montagnes, par de larges fleuves, ces barrières qui séparent les intérêts politiques aussi bien que la physionomie particulière de chaque peuple, il semble que nous devions rencontrer, après avoir parcouru de longues distances, un pays nouveau, des mœurs différentes, un caractère original. Que nous passions seulement le Rhin ou les Pyrénées, aussitôt tout est changé autour de nous. Il n'en est pas ainsi dans le Céleste Empire. De Canton nous arrivons à Amoy, nous irons plus loin, à Ningpo, à Shanghai, et partout nous retrouverons les mêmes hommes et les mêmes choses. Ce qui frappe le voyageur, ce ne sont point les contrastes, c'est une similitude presque parfaite; point de différences, des nuances à peine. On pourrait dire que le peuple chinois est comme sa langue, qui s'écrit partout avec les mêmes signes et qui ne diffère que par la prononciation. C'est presque une bonne fortune quand on peut distinguer, dans cette uniformité si remarquable, un point saillant, et démêler quelque trait qui fasse relief et donne prise à l'observation.

Amoy est celui des nouveaux ports qui se trouve le plus rapproché de Canton en suivant la côte vers le nord. Il est situé sur une petite île qui n'est séparée du continent que par un étroit chenal. La côte de l'île, que l'on prolonge avant d'arriver au mouillage, ne présente que d'énormes blocs de rochers, s'élevant en montagne, et dont l'ensemble, affectant mille teintes diverses selon les reflets de la lumière, ne manque pas de pittoresque. Les côtes voisines sont arides et nues. Sur l'île de Koolongsou, à un demi-mille en face d'Amoy, on voit encore quelques restes des maisons occupées, après le traité de Nankin, par la garnison anglaise, qu'une mortalité effrayante a forcée de se retirer. Koolongsou devait être gardé,

Digitized by Google

comme Chusan, jusqu'au payement intégral des frais de la guerre.

L'arrivée au port d'Amoy n'offre pas cet aspect animé qui frappe à l'entrée de Canton. Le rivage s'avance et forme un coude, derrière lequel sont mouillées les jonques, à l'abri du vent et de la mer. Les navires sont rangés en ordre, bord à bord, selon l'habitude des ports chinois; ils sont en général d'un fort tonnage, Amoy faisant le commerce avec les pays les plus éloignés que la Chine connaisse, avec Manille, Batavia, Singapore et même Calcutta. On ne voit point, comme à Canton, de population qui vive exclusivement sur l'eau.

La cité d'Amoy, c'est-à-dire la partie entourée de murs, n'occupe qu'un espace très-resserré et ne comprend guère dans son enceinte que la maison du tao-tai, ou gouverneur, deux ou trois pagodes et quelques cabanes en bois; mais les faubourgs sont vastes; ils s'étendent autour de la ville, surtout du côté de la mer : l'ensemble peut avoir cinq à six milles de circonférence.

Il est impossible de voir, ailleurs qu'en Chine du moins, une ville plus sale, plus triste qu'Amoy. Les rues n'ont que cinq à six pieds de largeur, quelquefois moins; elles sont obscures, tortueuses, et il faut à chaque instant monter ou descendre de mauvaises marches en pierres disjointes et glissantes. Chaque maison est une boutique ou plutôt une misérable échoppe. A l'exception de quelques rues occupées par de riches marchands, la ville n'est peuplée que de revendeurs et de pauvres artisans entassés avec une nombreuse famille dans une seule pièce basse, humide et mal close. Aussi, le choléra, la peste, les fièvres font-elle chaque année de grands ravages. On évaluait à vingt mille le nombre des victimes pendant les six derniers mois de 1845. Si ce chiffre est exagéré, il faut au moins le prendre moralement comme l'expression d'une mortalité bien au-dessus de l'ordinaire. Du reste, la population d'Amoy a généralement triste mine; on rencontre à chaque pas des mendiants, des lépreux, de ces figures jaunes, décharnées, qui sentent la fièvre. Cette vie misérable explique les fortes émigrations qui, chaque année, partent du port pour cher-

Digitized by Google

cher à l'étranger une existence meilleure et un climat moins meurtrier.

Et pourtant, cette population ne manque pas d'une certaine énergie morale. Les habitants de la province de Fokien sont redoutés des mandarins et du gouvernement tartare. Demeurés fidèles à la vieille nationalité chinoise, ils gardent une haine implacable aux souvenirs de la conquête. Leur dialecte rude et rauque, celui peut-être qui s'éloigne le plus de la prononciation mandarine, semble avoir emprunté son caractère à la nature montagneuse et sauvage du pays et à la trempe vigoureuse de ses habitants.

Les Fokiénois ont une grande réputation de piété : on remarque, en effet, que, même dans les maisons les plus pauvres, l'autel des ancêtres, de ces dieux pénates de la Chine, est mieux orné, plus honoré qu'ailleurs. Les pagodes sont nombreuses, mais une seule, au sortir de la ville et en vue de la rade, mérite d'être mentionnée. Devant la pagode s'élèvent quatre pavillons qui renferment chacun deux grandes pierres de granit debout, couvertes d'inscriptions et supportées sur le dos de tortues sculptées, également en pierre : ce sont probablement des tombeaux. On entre dans une cour assez vaste dont le centre est occupé par un pavillon d'architecture chinoise, aux toits recourbés et superposés, aux découpures symboliques, etc. Là se trouve l'autel principal, sur lequel on voit l'image dorée de la Kouan-Yn, à qui le temple est dédié. Les Chinois ont pour cette déesse la plus profonde vénération ; son image apparaît dans presque toutes les pagodes : elle est représentée assise sur des feuilles de lotus, les bras modestement croisés sur la poitrine, la figure calme et le regard bienveillant. Dans cette pagode d'Amoy, elle est l'objet d'un culte particulier. Pendant que les Anglais bombardaient la ville, plusieurs obus vinrent tomber autour du temple ; l'un d'eux arriva même jusque sur le pavillon sacré, mais ne fit aucun dégât. Les Chinois attribuèrent naturellement ce miracle à la présence tutélaire de la déesse, et aujourd'hui les bonzes s'empressent de montrer aux visiteurs l'innocent boulet, qui fait désormais partie inséparable du mobilier de la pagode et des ornements du culte.

Digitized by Google

Après cette excursion par la ville et dans les pagodes, il est temps que nous revenions au port et à l'examen de son commerce. Amoy a joué jusqu'ici un rôle à part dans les relations de la Chine avec l'Europe. C'est le grand point d'émigration du Fokien, et, chaque année, de nombreuses jonques sortent du port chargées de colons. La Chine a ainsi peuplé successivement les îles de l'archipel indien. Dans l'espace compris de l'est à l'ouest, entre Manille et l'Indostan, et du nord au sud, entre le Tong-King et les îles de la Sonde et Sooloo, elle a fondé des colonies florissantes. Partout où les Chinois se sont établis, leur industrie, leur esprit commercial, leur travail opiniâtre les ont rendus, en quelque sorte, les maîtres du pays. On s'étonne aujourd'hui des agrandissements insensibles de ce peuple au milieu des tribus quelquefois sauvages devant lesquelles le génie entreprenant du commerce européen a lui-même échoué, et, d'une autre part, il est curieux de voir, dans les colonies européennes, à Manille, à Java, de quelle façon il s'est imposé à la longue comme condition de prospérité industrielle ou comme nécessité de culture.

Le Chinois qui émigre conserve l'esprit de retour, il garde religieusement ses habitudes, ses préjugés; il ne se dépayse pas au contact des populations qu'il est venu chercher; il ne leur emprunte que ce qui est absolument commandé par les intérêts de son commerce ou par les lois de nature, c'est-à-dire leur langue, dont il fait un patois, et une femme qu'il laisse, ou plutôt qu'il rend en partant. Une communauté chinoise est partout la même, quelque part qu'on la prenne, et cette persévérance dans les anciennes habitudes, cette consommation portée au loin des produits de la terre natale, en un mot, cette fidélité en tout des Chinois à la Chine fait que cette dernière possède, malgré elle et contrairement à ses lois, mais sans frais, sans embarras, les meilleures colonies qu'un gouvernement puisse ambitionner et des débouchés assurés, toujours croissants. Ajoutons que si les Chinois, à l'extérieur, répugnent constamment à se servir des produits étrangers, ils ont su maintes fois substituer aux objets en usage dans les pays où ils s'établissent

Digitized by Google

les produits économiques et souvent plus avantageux de l'industrie chinoise.

Cet approvisionnement continuel des colonies chinoises et le transport des émigrants ont, depuis de longues années, développé au port d'Amoy la navigation du Fokien. Les marins de cette province sont les plus habiles et les plus entreprenants du Céleste-Empire; il suffit de voir leurs bateaux pêcheurs, à grande distance des côtes, au milieu des flots toujours agités du canal de Formose, pour se convaincre qu'ils sont familiarisés avec la mer, et qu'ils n'en craignent pas les dangers. Les jonques partent vers le sud au commencement de la mousson du nord-est, et la mousson du sud-ouest les ramène. Un seul voyage par an à Singapore, Batavia, Manille, donne bénéfice. Toutefois, l'introduction du commerce européen au port d'Amoy doit nécessairement porter atteinte à cette navigation au long cours de la Chine. A mesure que les navires étrangers se multiplient, les jonques diminuent. Les pavillons anglais et américain chassent, en quelque sorte, devant eux le pavillon chinois, et déjà ils l'ont presque ramené dans les *eaux intérieures*. Que peuvent, en effet, ces jonques lourdes, lentes, mal construites, organisées pour un seul voyage, menacées par les typhons et par les piratés, contre les navires légers, rapides, toujours en course, que leur oppose l'Europe? Les voici désormais condamnées au cabotage et obligées de laisser la mer libre. Les négociants chinois, chez lesquels l'intelligence commerciale et l'amour du gain détruisent peu à peu les préjugés de leur pays, commencent à fréter les navires européens pour leurs expéditions lointaines, et ils reconnaissent les avantages de l'innovation. C'est là un progrès réel, qui profitera aux étrangers dans chacun des ports récemment ouverts, particulièrement à Amoy, où l'émigration entretient dans les transports un mouvement considérable.

L'émigration chinoise est devenue pour la plupart des nations de l'Europe une question coloniale. Depuis long-temps, on sait le parti qu'on peut tirer des Chinois pour la culture des terres et la préparation des produits. Lorsque l'Angleterre proclama l'émancipation, elle dut rechercher immédiatement le moyen de rempla-



Digitized by Google

cer le travail esclave par le travail libre. On essaya du Coolie indien, puis du Chinois, et ce dernier, par son aptitude aux travaux agricoles, par son intelligence supérieure, obtint sans peine la préférence. Singapore fut le marché et comme l'entrepôt des émigrants, qui, arrivant du Fokien ou de la province de Canton sur des jonques, trouvaient à s'engager par des contrats passés sous la surveillance du gouvernement. Maurice et le Cap reçurent ainsi une colonie chinoise, et l'on s'occupe aujourd'hui de transporter ces utiles travailleurs aux Indes occidentales. Bourbon imita l'exemple, et un navire de guerre, envoyé exprès, revint de Singapore avec un certain nombre de Coolies qu'on devait mettre à l'épreuve. L'essai paraît avoir réussi, et ce n'est plus seulement à Singapore, c'est à Amoy même que nos navires vont chercher les Chinois. Les lois du pays sont formelles contre l'émigration; mais les mandarins n'ont encore soulevé aucune difficulté.

On vient de voir, par ce qui précède, les avantages que l'ouverture du port d'Amoy a déjà procurés à la navigation européenne. Quant au commerce, il suffit de rappeler que la province de Fokien est très-productive en sucre et en thés noirs pour prévoir que les tentatives des négociants anglais et américains ne demeureront pas sans résultat. La législation française sur les sucres et notre consommation fort restreinte pour les thés empêcheront sans doute nos navires de prendre une grande part au commerce d'Amoy. Les mêmes obstacles existeront pour nous dans les autres ports : une modification dans les tarifs peut seule nous amener à des avantages pratiques et développer dans ces contrées lointaines l'essor de notre marine et de notre commerce.

Le gouvernement anglais a établi à Amoy un consulat qui se compose d'un consul, d'un vice-consul, d'un interprète, d'un docteur et de deux assistants ; c'est un personnel fort nombreux et une forte dépense, quand on examine le chiffre des négociants dont ce consulat est appelé à protéger les intérêts. On ne compte guère, en effet, plus de sept à huit maisons de commerce. Quelques missionnaires américains complètent la population européenne d'A-

Digitized by Google

moy, qui peut s'élever en tout à trente personnes. L'insalubrité du climat fera tort à son accroissement.

Foochow est la capitale de la province du Fokien. Il est situé sur la rivière Min, à 30 milles environ de l'embouchure. La ville s'étend sur les deux rives que réunit un pont de pierre, célèbre en Chine et qui fait proverbe.

Foochow est le seul des ports ouverts que la légation française n'ait point visité. La navigation de la rivière Min est des plus difficiles et déjà plusieurs bâtiments s'y sont perdus En outre, les dispositions des habitants ont été jusqu'ici hostiles aux étrangers et on ne saurait espérer de ce côté un prompt changement. L'Angleterre, aux termes de son traité, a établi à Foochow un consulat avec le même luxe de personnel qu'à Amoy : mais les efforts du gouvernement n'ont point réussi à y attirer le commerce; un seul négociant, à la fin de 1845, habitait Foochow. Cependant, ce port semble le mieux situé pour l'exportation des thés noirs Bobea, qui croissent sur des montagnes peu éloignées et dont le transport s'opérerait à peu de frais par les canaux et rivières de l'intérieur.

Foochow est le moins connu des cinq ports. Les relations avec l'Europe sont presque nulles. On en est réduit à constater les difficultés qui s'y rencontrent et à attendre de l'avenir de plus amples informations.

Nous quittons le Fokien et nous entrons dans le Chekiang. Cette province est une des plus fertiles et des plus industrieuses de la Chine; le coton, le thé, l'indigo, le blé, le riz croissent facilement et en abondance dans ses vastes plaines arrosées par plus de cent cours d'eau. Sa température est très-favorable à la culture du mûrier et à l'élève des vers à soie : Han-Cheou, sa capitale, est célèbre en Chine par ses manufactures de soieries.

La population de la province, d'après les tableaux statistiques dressés sous l'empereur Kieulong, s'élève à 26 millions d'âmes : c'est la population d'un royaume.

A l'entrée de la rivière Ta-Kia, qui conduit à Ning-Po, se trouve la petite ville de Chinhae où, dans la dernière guerre, les Chinois voulurent opposer quelque résistance à la flotte anglaise; cette cir-



Digitized by Google

constance est trop rare pour qu'on ne la cite pas. Le combat fut court, et Chinhae, malgré ses murailles et deux forts admirablement placés sur des hauteurs qui, défendues par une poignée d'Européens, eussent été imprenables, fut emportée au premier assaut. Les Anglais la livrèrent au pillage et détruisirent plusieurs pagodes dont on voit les ruines. Chinhae est, du reste, une ville peu commerçante, assez triste, médiocrement peuplée, surtout pour une ville de Chine; elle n'offre de remarquable qu'une longue digue en pierres de taille qui la protége contre la mer et dont le beau travail rappelle les splendeurs d'un autre âge. Les Européens y pénètrent facilement, bien que les traités ne l'aient pas comprise au nombre des ports ouverts au commerce.

Pour se rendre à Ning-Po, on remonte le Ta-Kia pendant l'espace d'environ 15 milles. La rivière coule, avec de nombreux détours, au milieu d'une immense plaine couverte de rizières et de cotonniers. De temps à autre, quelques bosquets de bambous annoncent un village, une ferme ou simplement une pagode qui varie le paysage et l'anime. La campagne est partout cultivée avec une régularité parfaite, avec un soin qui récompense amplement la prodigieuse fertilité du sol. — Ramenez maintenant vos regards vers la rivière; ce sont autour de vous jonques aux mille couleurs, bateaux de pêche, bateaux mandarins, bateaux de la douane, bateaux de contrebande, bateaux-canards, etc., embarcations de tout genre et chacune de forme différente, qui passent et se croisent en tout sens et d'où sortent pêle-mêle les cris de la manœuvre, le son retentissant du gong, l'explosion des pétards et parfois le bruit du canon. Vous naviguez au milieu de ce mouvement perpétuel avant d'arriver à Ning-Po, dont vous apercevez depuis longtemps le clocher, c'est-à-dire une vieille tour très-haute que nous visiterons tout à l'heure.

Ainsi qu'Amoy, Ning-Po a été autrefois visité par les Européens. Les Portugais s'y établirent vers le seizième siècle; et, s'il faut en croire les annales chinoises, leur commerce devint bientôt très-florissant; mais peu à peu leurs prétentions démesurées et sans doute aussi le zèle exagéré de leurs missionnaires les

Digitized by Google

rendirent suspects aux autorités chinoises, qui parvinrent à les expulser. Au commencement du dix-huitième siècle, les Espagnols et les Anglais firent quelques tentatives d'établissement, sans plus de succès, et dans la lettre que l'empereur de Chine adressa au roi d'Angleterre lors de l'ambassade de lord Macartney, en 1793, il est dit expressément que les Anglais ne seront admis qu'au port de Canton; Ning-Po resta donc fermé à l'Europe jusqu'au temps de la guerre de Chine. En 1841, les Anglais s'en emparèrent, l'occupèrent militairement pendant six mois, et le traité de Nankin en ouvrit l'accès au commerce étranger.

Ning-Po passe parmi les Chinois pour une des plus belles villes de Chine; c'est donner à un Européen une triste idée de la beauté des villes du Céleste Empire. Pour la construction, pour l'apparence extérieure, pour la propreté et la disposition des rues, Ning-Po ne serait pas même comparable à une de nos villes de second ordre. Quand on a vu une maison chinoise, on les connaît toutes; c'est le même plan, la même distribution intérieure. L'édifice est en général peu élevé, il n'a qu'un étage; il est ordinairement construit en briques ou seulement en bois dans les quartiers les plus pauvres; les maisons de pierre sont fort rares. Le toit est arrondi sur le sommet et se relève aux extrémités par une courbe plus ou moins prononcée; les architectes mettent tous leurs soins au dessin et à la forme de ce relèvement, élégant par lui-même et souvent original; ce sont des dragons ou autres animaux fantastiques, des images de divinités qui terminent le toit par de fines découpures. Les ouvertures percées dans la muraille sont recouvertes de briques à jour, dont les dessins varient à l'infini et forment certainement le détail le plus intéressant à étudier et le plus fécond de l'architecture chinoise. A l'intérieur, ce sont de petites pièces en enfilade, sans autres meubles que le lit, des siéges en bois et des tables disposées autour de la chambre pour poser la tasse de thé ou la pipe à eau. L'étranger qui se trouve en présence de ces constructions est frappé d'abord de cet air de singularité qui s'attache à un objet nouveau, en Chine particulièrement : mais le premier moment de surprise passé, il ne voit plus



Digitized by Google

qu'un assemblage monotone de maisons toutes semblables et dépourvues de ce caractère de grandeur que donnent à nos constructions leur élévation, la masse imposante des matériaux, la régularité et la sévérité du plan. Si, maintenant, on examine les rues, que doit penser un Européen de ces allées étroites, sales, boueuses, toujours encombrées, où le soleil pénètre à peine? On ne s'explique pas cette disposition dans un pays où, pendant les trois quarts de l'année, la chaleur est très-supportable.

Admettons pourtant, puisque les Chinois le veulent ainsi, que Ning-Po est une belle ville et visitons-le plus en détail. La muraille qui l'entoure a environ quinze pieds de hauteur; elle est dégradée sur beaucoup de points et incapable d'opposer la moindre résistance. Elle est percée de cinq portes, deux à l'orient, qui donnent sur la rivière, et une à chacun des autres points cardinaux; c'est un usage chinois. La muraille a six milles de tour, mais elle est loin de comprendre toute l'étendue de Ning-Po. De vastes faubourgs environnent la ville, et leurs extrémités vont rejoindre les villages de la campagne, en sorte qu'on ne saurait trop facilement leur assigner une limite. La rivière Ta-Kia se divise en deux bras, sur l'un desquels est un pont de bateaux formé de seize barques liées ensemble par des chaînes en fer : ce pont réunit la ville à celui de ses faubourgs qui est le plus commerçant. Du reste, on pourrait presque dire qu'un immense pont de bateaux couvre la surface de la rivière, tant il y a de jonques qui en occupent toute la largeur.

Les rues de Ning-Po, surtout aux environs du fleuve, sont bordées de boutiques et de vastes magasins; chaque quartier semble avoir sa destination spéciale et son commerce particulier : Ainsi dans l'un, ce sont les soieries qui dominent; dans l'autre, les tissus de coton; ici, les tapis et fourrures; là, les magasins de meubles. Ces diverses fabrications, considérées à part, pourraient donner lieu à d'intéressantes comparaisons avec les nôtres. Sans aucun doute, nos moyens sont plus perfectionnés, et nos produits, en général, plus parfaits; mais, si l'on tient compte de la simplicité des procédés qu'emploient les Chinois, du peu de place qu'il

Digitized by Google

leur faut pour monter un établissement, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, du peu d'embarras qu'ils font, on s'étonne à bon droit des résultats qu'ils obtiennent, et on comprend avec quelle difficulté l'Europe introduira sur leur marché un grand nombre d'articles pour lesquels la différence du prix n'est pas en rapport avec la différence du travail.

Nous ne pouvons, dans une excursion rapide, nous arrêter devant chaque boutique : pourtant, il y aurait profit à étudier ces petits détails de la grande ville, à saisir sur le fait les goûts et les habitudes du peuple qui achète et qui consomme, à reconnaître souvent entre les Chinois et nous des similitudes auxquelles on ne s'attend pas. Ainsi, pour donner quelques exemples, nous citerons les pharmaciens, où les médicaments, plus nombreux peut-être que dans nos pharmacies européennes, sont rangés avec le même soin et dans un ordre aussi parfait; les librairies, où le Chinois le plus pauvre achète, pour un prix très-modique, les livres de Confucius ainsi que les papiers sacrés qu'il va brûler à la pagode voisine en l'honneur du grand philosophe; les fabriques de dieux, où chacun vient choisir l'image qu'il adorera sur l'autel domestique; les magasins de curiosités, où le riche promène ses capricieuses fantaisies sur une foule de vieilles porcelaines, de bronzes antiques, de médailles effacées par le temps; les ateliers de peinture, dont les dessins, déroulés avec goût, sont destinés à orner l'intérieur de toute maison chinoise; les boutiques de friperie, fréquentées par le pauvre; les magasins de chaussures, de lanternes, de tabac; les changes de monnaies; et aussi des Monts-de-Piété, où l'on prête sur gages! Le luxe a partout les mêmes exigences, et la misère, les mêmes besoins. On voit également un grand nombre de restaurants et de thés, la plupart dans le voisinage des portes et dans les faubourgs. N'en est-il pas ainsi dans nos villes?

Il faut pourtant bien, si nous voulons être exact, que nous nous décidions à dire quelques mots d'un autre genre de commerce auquel tous les habitants prennent part et dont l'agriculture profite. Les rues les plus populeuses possèdent, dans l'intervalle laissé



Digitized by Google

entre deux maisons, des fosses à l'usage des passants, et à chaque instant on rencontre des coulies, chargés de seaux dont nous n'avons plus besoin de désigner le contenu et qui vont les vider dans les champs ou dans de vastes dépôts. C'est une véritable industrie privée. Heureux le propriétaire qui peut avoir auprès de sa maison un emplacement convenable! On nous pardonnera ce détail; il peint, mieux qu'aucun autre, la nature soigneuse, économe, patiente du peuple chinois. Rien de ce qui est utile ne lui répugne. Et, en définitive, quel résultat? Les champs les mieux cultivés qui soient au monde.

On peut toutefois, malgré quelques mauvaises rencontres, faire à Ning-Po une promenade agréable, et presque artistique. La ville est fort ancienne; elle renferme de vieux monuments, dont les débris attestent la puissance des siècles passés; la tour, d'abord, aussi célèbre en Chine que la fameuse tour en porcelaine de Nankin. La tour de Ning-Po est hexagone, elle compte six étages et cent cinquante marches, ce qui donne une hauteur d'environ quarante-cinq mètres. Elle est construite en briques, et percée sur chacun des côtés et à chaque étage d'une fenêtre de moyenne grandeur. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ruine; les briques se détachent, et l'herbe, cette lèpre du temps, pousse sur les murailles. Un vieux bonze déguenillé garde le monument et ouvre a porte. On voit de suite que les Anglais ont passé par là : les parois sont couvertes de noms, de dates; chaque soldat de l'armée conquérante a cru devoir s'inscrire sur ce vieux livre dont la dernière page aura été salie par la main des barbares.

A l'extrémité des plus anciennes rues s'élèvent des portes en pierre sculptées. Les bas-reliefs représentent des personnages dont le costume est de beaucoup antérieur au temps de l'invasion tartare : peut-être ont-ils précédé la sculpture grecque. Rien ne semble impossible en Chine quand il s'agit de vieillesse. Ces portes sont les merveilles de Ning-Po; mais, comme la Tour, elles tombent en ruines.

Entrons maintenant dans quelques pagodes d'une époque plus récente, ou du moins dont l'âge est coquettement caché sous les

Digitized by Google

couches de vernis que renouvelle la superstition d'un petit nombre de croyants. La plus remarquable est celle des Fokienois. Les marins du Fokien, que l'on retrouve dans tous les ports de la Chine, se cotisent pour entretenir à Ning-Po une pagode consacrée à la déesse Kouan-Yn qu'ils révèrent particulièrement Cette pagode a été élevée sous le règne de l'empereur Tai-Tsou, de la dynastie des Sung. Elle se compose d'un temple principal entre deux cours, auxquelles sont attenants divers petits autels. Elle n'a point l'aspect grandiose de la pagode d'Honan que l'on voit à Canton; mais elle est supérieure par le fini des détails et la beauté des ornements. Les cloches, les vases en bronze destinés à recevoir les papiers sacrés que l'on brûle devant l'autel, les trépieds dans lesquels sont placés les bâtons d'encens, en un mot les divers ustensiles qui composent invariablement un temple chinois, sont disposés avec goût et même avec art. Dans la cour dallée en granit, on admire des colonnes de pierre parfaitement sculptées en forme de dragons et autres animaux fabuleux. Des inscriptions en lettres d'or, tirées des livres sacrés, couvrent les murailles dont les vives couleurs sont relevées par un vernis très-brillant, particulier à la Chine. Cette pagode est sans contredit la plus belle de Ning-Po, et elle est citée dans le reste de l'Empire.

Le temple de Confucius se distingue par de plus vastes dimensions; mais il a eu le triste privilége de servir de garnison aux troupes anglaises et il a été fort dégradé. C'est là que se passent tous les trois mois les examens des lettrés, et cette solennité y attire à époques fixes un grand concours de monde : habituellement l'autel est presque désert. Il est juste de faire remarquer que les Chinois se réunissent rarement dans les temples pour les cérémonies religieuses; ils préfèrent accomplir leurs dévotions à l'autel des dieux domestiques.

L'Européen peut se promener ainsi par la ville et visiter en toute liberté ces vieux monuments. Il n'est pas suivi, comme à Canton, par une foule compacte, qui gêne les mouvements, épie les démarches et devient quelquefois hostile. La curiosité à Ning-Po est naïve et presque discrète. Partout on est accueilli dans les maga-

Digitized by Google

sins, invité à s'asseoir, à prendre le thé, à fumer la pipe à eau : on peut se croire en pays ami. Cependant, aucune ville en Chine n'a plus souffert que Ning-Po des malheurs de la guerre. On y montre des rues longues et étroites où les Anglais ont mitraillé à coups de canon le peuple un instant révolté ; le carnage a été horrible. Plusieurs édifices publics ont été détruits par les vainqueurs, qui, pour se procurer du bois pendant l'hiver de leur occupation, ont préféré abattre les palais des mandarins plutôt que les maisons particulières. Le souvenir de cette époque de désastres ne peut être encore effacé, et la crainte entre pour beaucoup, sans doute, dans les dispositions bienveillantes du peuple ; mais à Ning-Po, plus tôt qu'ailleurs, le temps viendra d'un rapprochement plus sincère et d'une plus franche sympathie.

Ning-Po n'a point encore réussi à attirer le commerce étranger dans son port. Sa situation sur les rives d'un fleuve qui reçoit un grand nombre d'affluents, son voisinage des manufactures de soieries et des districts où croît le thé vert, les mœurs faciles de ses habitants, tout semblait, au premier abord, lui assurer une large part dans les profits que les ports récemment ouverts devaient tirer du commerce direct avec l'Europe. Jusqu'ici ces prévisions ne se sont pas réalisées. Le voisinage de Shanghai a nui à Ning-Po. Situé à peu de distance vers le nord et sur la dernière limite des échanges permis entre la Chine et l'Europe, Shanghai peut rayonner exclusivement sur un plus grand espace, et Ning-Po s'est trouvé englobé dans le vaste cercle des opérations de son ancienne rivale. En outre, la plus importante culture et la principale industrie du pays, le coton et les tissus vendus comme étoffes de Nankin, ont aujourd'hui à lutter contre la concurrence des cotons du Bengale et des tissus anglais ; il est hors de doute que les produits européens finiront par l'emporter sur ceux des manufactures arriérées du Céleste-Empire.

Enfin, un dernier tort pour Ning-Po : alors que la faculté de trafiquer avec l'étranger était réservée à Canton seulement, toutes les marchandises européennes ou autres qui remontaient ou descendaient la côte de Chine s'arrêtaient dans chacun des ports du lit-

Digitized by Google

toral. La navigation, par suite des anciennes habitudes et de la construction des jonques, était uniquement une navigation de cabotage. Chaque port alimentait, par les fleuves, par les nombreux canaux de l'intérieur, la zone que sa situation lui assignait, et recevait en quelque sorte un droit de passage des marchandises destinées à aller plus loin. Mais aujourd'hui que les communications peuvent être directes, que les navires européens tendent de plus en plus à se substituer aux jonques et à s'emparer des transports, chacun des anciens ports de relâche doit éprouver une diminution sensible dans l'importance de sa navigation, et Ning-Po se trouve à cet égard dans la pire des conditions, puisqu'il occupe sur la côte un des points intermédiaires entre Canton et Shanghai.

Les Anglais ont dès le principe établi à Ning-Po un consulat; mais le personnel en a été réduit. En 1845, on ne comptait qu'un seul négociant et quelques missionnaires américains; c'était toute la population européenne. Du reste, on ne peut encore porter sur l'avenir commercial de Ning-Po un jugement définitif; l'évacuation de l'île Chusan donnera peut-être à ce port l'activité qui lui a manqué jusqu'ici.

L'archipel de Chusan est situé en regard et à peu de distance de la côte du Chekiang dont il dépend. Il se compose d'un groupe d'îles très-nombreuses; la plus grande de ces îles, Chusan, a donné son nom à tout l'archipel.

Lorsque les Anglais se sont fait concéder Hong-Kong, ils ne connaissaient pas encore la valeur de Chusan. Cette île n'était pour eux qu'une terre malsaine où ils avaient perdu beaucoup de monde par les fièvres et le choléra, et où ils ne supposaient pas qu'il fût possible d'asseoir un établissement durable. Dans leur précipitation à prendre, ils ont choisi Hong-Kong à cause de son beau port. Aujourd'hui ils échangeraient volontiers leur rocher stérile contre la position qu'ils viennent d'abandonner.

Chusan a 50 milles de circonférence et 21 milles dans sa plus grande largeur; c'est une île couverte de montagnes au milieu desquelles s'étendent de fertiles vallées. Le riz, le coton, le thé, l'arbre à suif, quelques variétés de légumes et de fruits sont les

Digitized by Google

principales productions. On ne peut dire que le climat soit sain; mais au moyen des précautions hygiéniques qui ont été prises depuis l'occupation, la mortalité, dans la garnison anglaise, a considérablement diminué.

Tinghae est la capitale de l'île; c'est dans l'espace laissé entre ses murailles et le bord de la mer que sont placés les casernes, l'hôpital et les divers établissements anglais. Comme toutes ces constructions, d'après les clauses du traité, doivent être livrées aux Chinois dans l'état où elles se trouveront lors de l'évacuation, ce ne sont guère que des baraques. Quelques boutiques chinoises se sont établies autour du camp.

Tinghae doit à la présence des Anglais une physionomie particulière [1]; c'est une ville en quelque sorte dépaysée; elle n'est pas devenue anglaise, mais elle n'est plus chinoise. Une partie des anciens habitants s'est retirée à Ning-Po, et l'on est tout étonné de voir les maisons et les rues peuplées d'habits rouges et de *policemen*, les pagodes transformées en corps-de-garde, et les idoles chinoises habillées avec les ceinturons, les sabres et fusils des soldats. Toutefois l'administration anglaise doit profiter à la population de Chusan. Point d'exactions, pas d'impôts; de plus, une garnison de 800 hommes, une station de navires de guerre, un mouvement continuel de bâtiments de commerce qui viennent prendre des vivres, la résidence de quelques négociants européens; et, par suite, une dépense considérable d'argent dont une bonne part reste entre les mains des Chinois. Enfin il se vend à Tinghae des marchandises européennes et de fortes cargaisons d'opium, que les bateaux du pays vont débarquer clandestinement sur tout le littoral.

Ce foyer de contrebande serait de la plus haute importance pour les Anglais. Établi sur une île, loin de la surveillance des autorités chinoises, à portée du Yang-tse-Kiang et du fleuve Jaune, qui, par leurs diverses branches et une foule de canaux, communiquent avec

[1] Ces détails se rapportent au temps de l'occupation : on a reçu, par la dernière malle de Chine, la nouvelle du départ des Anglais à la date du 27 août.

Digitized by Google

les régions les plus reculées de l'intérieur, il pourrait concentrer, sous une administration stable, les opérations du commerce étranger, et inonder le Céleste Empire des produits sortis de ses entrepôts. Les barrières qui ferment encore le Japon à l'action et aux marchandises européennes tomberont tôt ou tard, et Chusan, par sa position intermédiaire, deviendrait naturellement le marché d'échange entre deux empires qui, malgré leur aversion commune pour l'étranger, apprécieraient la supériorité de ses lois libérales et viendraient trafiquer sous la protection des franchises anglaises. Qu'une difficulté surgisse, que la Chine, éludant les traités, tente un jour d'entraver le commerce européen et de reconquérir sa solitude, deux bateaux à vapeur, sortant du port de Tinghae, suffiraient pour bloquer ses deux fleuves et l'emprisonner chez elle. Sous le rapport commercial, politique et militaire il n'existe pas dans l'Empire une position qui présente les avantages de Chusan.

Vers la fin de 1845, la garnison de Chusan se disposait à l'évacuation qui devait avoir lieu en février 1846. Les dernières nouvelles de Chine nous ont enfin appris que les troupes anglaises s'étaient retirées le 27 août et que les forts avaient été remis aux Chinois. La restitution se faisait attendre, et on a pu craindre quelque temps que le gouvernement ne cédât aux spécieuses déclamations de la presse anglaise sur le droit et la nécessité de garder Chusan jusqu'à ce que la cité de Canton fût définitivement ouverte et toutes les clauses du traité accomplies. Toutefois, la dette chinoise ayant été acquittée intégralement, le gage a dû être restitué. On n'a pas encore obtenu, il est vrai, dans les ports toute la sécurité désirable; les événements sont trop récents pour que les populations se soient déjà ralliées au nouvel ordre de choses et habituées à la présence du commerce étranger. Mais devait-on s'en prendre au gouvernement chinois, qui s'est toujours empressé, autant qu'il était en lui, de faire droit aux réclamations justes, et dont le bon vouloir n'a été limité que par l'impossible? Croit-on qu'un gouvernement même fort réussirait à lutter contre les dispositions de tout un peuple, et à modifier du premier coup des mœurs antiques et jusque-là respectées? Ne pas tenir compte de ces difficultés lorsque

Digitized by Google

le désir de les vaincre est ou du moins paraît sincère, ce serait abuser de la force et donner aux Chinois une triste idée de la loyauté des peuples de l'occident. Les Anglais ont pu hésiter à se dessaisir de Chusan, mais ils ont dû faire honneur à la signature de leur souveraine. D'ailleurs, il faut l'espérer, les puissances de l'Europe ne seraient pas restées indifférentes à cette nouvelle usurpation. Il semble, en vérité, que le gouvernement de la Grande-Bretagne oublie parfois, dans les conseils de sa politique, ces pratiques d'honnêteté et de probité qui, dans les affaires commerciales, ont élevé si haut la fortune de la nation. Que voyons-nous en ce moment? Ce n'est pas seulement une île comme Chusan, c'est un royaume entier que l'Angleterre retient au mépris des traités : les troupes britanniques n'ont pas encore évacué le Lahore. Il ne faut pas s'y tromper : ces pays de l'extrême Asie, que de notre Europe nous apercevons à peine à travers les brumes de l'éloignement comme ces formes vagues qui se perdent dans un mirage, sont destinés à exercer un jour une puissante action sur la politique générale des peuples. La vapeur les rapproche, le commerce les explore, la civilisation y pénètre. De graves événements, peut-être de grandes luttes s'y préparent pour l'avenir. Il serait donc impolitique de permettre qu'une puissance y établît son influence exclusive et y plantât seule son drapeau.

Shanghai appartient à la province du Kiangsou. D'après les tableaux statistiques de l'empereur Kienlong, le Kiangsou aurait 40,000 milles carrés de superficie et une population de près de 38 millions d'âmes. Si ces chiffres sont exacts, ils donnent une moyenne de 946 habitants par mille carré, et font de cette province le pays le plus peuplé du monde relativement à son étendue.

Le Kiangsou passe pour la province la plus riche de Chine; c'est un pays de plaines parfaitement arrosé, traversé dans toute sa longueur par le Yang-tse-Kiang, un des plus beaux fleuves de l'Asie. Les productions sont à peu près les mêmes que celles du Chekiang; le riz, le coton et notamment le coton jaune, les thés verts, le mûrier sont les principales. Les fabriques de soieries sont

Digitized by Google

très-florissantes. Il suffit d'ailleurs de citer les noms de quelques-unes des villes du Kiangsou, Nankin, l'ancienne capitale de l'Empire, Suchaou, surnommé le Paradis de la Chine, et Shanghai, une des places de commerce les plus célèbres de tout temps, pour voir que cette province possède les éléments d'une grande prospérité agricole, industrielle et commerciale.

Shanghai est celui des quatre ports récemment ouverts, qui a acquis et conservera le plus d'importance pour le commerce européen.

Le Yang-tse-Kiang se jette dans la mer de Chine par une embouchure très-large, divisée au milieu par la grande île Tsoung-Ming, qu'ont formée peu à peu les dépôts vaseux du fleuve. Ces dépôts accumulés soulèvent chaque jour des bancs nouveaux qui rendent la navigation très-difficile. Le fleuve reçoit un grand nombre d'affluents; le premier que l'on rencontre sur la gauche est la rivière Woosung, sur laquelle est situé Shanghai. Au confluent est un petit village auquel les Anglais ont donné le nom de Woosung, et où l'on voit encore aujourd'hui les amas de terre et les palissades derrière lesquels les Chinois avaient dressé leurs vastes mais inutiles batteries. Ce village paraît misérable.

Woosung est le point choisi par les Anglais et les Américains pour la station d'opium qui doit approvisionner Shanghai. On a vu déjà que Tinghae (île Chusan) expédie l'opium à Ning-Po. Chacun des ports ouverts possède ainsi une espèce de succursale pour la contrebande. Le gouvernement chinois a lancé édits sur édits contre l'opium, il en a prohibé l'usage sous les peines les plus sévères, et, même après la défaite de ses armées, il a constamment refusé d'en légaliser l'introduction. Mais la force lui manque : les mandarins, chargés de veiller à l'exécution des édits, sont les premiers à les enfreindre, et les navires contrebandiers, mouillés à Woosung, poursuivent leur trafic dans une sécurité parfaite. Chaque jour, il arrive des bricks ou *clippers*, qui remplissent de caisses d'opium les bâtiments de la station, à bord desquels la vente se fait en détail aux négociants chinois. Les jonques de guerre qui passent pour se rendre à Shanghai ou à Nankin, assistent à cette violation

Digitized by Google

effrontée des lois chinoises, sans même tenter d'y mettre obstacle; les navires d'opium sont armés de canons et de nombreux équipages, qui défieraient, en cas d'attaque, toutes les flottes du Céleste Empire. Mieux vaudrait certainement lever l'interdit, que le maintenir dans de telles conditions. Le gouvernement se discrédite moralement par l'aveu de sa faiblesse, et la Chine voit sortir chaque année d'immenses quantités de numéraire, qui, enlevées à son industrie et à son agriculture, vont favoriser dans l'Inde l'extension des fabriques d'opium. — La station de Woosung est une des plus importantes; il s'y rend en moyenne par mois 800 caisses, pour une valeur d'environ 26 millions de francs [1].

De Woosung à Shanghai on compte 25 milles. Les rives du fleuve sont très-basses et ont besoin d'être protégées par des digues. Sur certains points, les digues sont doubles: l'une est en pierre; l'autre, à quelques mètres plus loin, consiste en une élévation de terre battue, seconde barrière contre l'inondation. C'est un immense travail.

Avant d'arriver à Shanghai, on peut juger de son commerce sur la magnifique et large route qui y conduit. Quand on remonte le fleuve, on est frappé du nombre prodigieux de navires qui le sillonnent dans toutes les directions. Ce ne sont pas seulement les flottilles de bateaux pêcheurs portant une famille misérable et des filets, ce sont de grosses jonques, chargées de riches produits de la province, et dont les formes diverses, particulières soit au Chantung, soit au Fokien, au Kwangtong ou à Siam, suffisent pour indiquer la multiplicité et l'éloignement des relations commerciales. Au milieu de cette flotte chinoise, plus considérable encore qu'aux approches de Ning-Po, on aperçoit par instants les voiles blanches du navire européen, nouvellement admis au partage de ce fleuve magnifique. A mesure qu'on avance, les rives se resserrent, le tableau se rétrécit, les navires se pressent, jusqu'à ce qu'enfin la route se trouve presque entièrement barrée par une forêt de mâts

[1] On estime la vente annuelle de l'opium en Chine à 40,000 caisses, valant 135 millions de francs.

Digitized by Google

qui annonce sur la rive gauche le port de Shanghai. Les bâtiments de fort tonnage peuvent remonter en tout temps; quand la brise leur manque, la marée les porte : ainsi, placé sur un affluent, à près de 40 milles de l'embouchure du Yang-tse-Kiang, Shanghai jouit de tous les avantages d'un port de mer.

La cité, c'est-à-dire l'espace entouré de murs, est séparée de la rivière par un vaste faubourg très-commerçant, très-populeux, à rues étroites, bordées d'immenses magasins et sans cesse encombrées par les marchandises, qui sont portées à dos d'hommes jusqu'aux débarcadères. Ce faubourg, resserré entre les murailles et la rivière, est le seul qui dépende de Shanghai; sur les autres points s'étend la plaine cultivée en rizières et couverte de villages.

On entre à Shanghai par cinq portes; les murailles sont hautes, épaisses, construites en pierres et en briques; elles peuvent avoir 4 à 5 milles de tour; mais l'espace qu'elles embrassent n'est pas entièrement habité. Quand on s'éloigne des quartiers voisins du faubourg, le nombre des magasins diminue, l'activité disparaît; de vastes jardins entourent les maisons; on se croirait hors des murs. C'est ici le lieu d'examiner et de débattre ces chiffres énormes de population que les géographes ont toujours été portés à donner aux villes du Céleste Empire. Sans nul doute, la Chine passe avec raison pour le pays le plus peuplé du monde, et l'on peut admettre les 300 millions d'habitants du recensement opéré sous l'empereur Kienlong : mais cela tient à ce que la campagne est habitée partout et qu'à chaque pas on aperçoit des fermes et des bourgs. Quant aux villes chinoises, il ne faut point juger de leur population d'après l'encombrement des rues qui sont fort étroites; on doit considérer que les maisons n'ont ordinairement qu'un étage, et qu'à l'intérieur elles renferment une ou plusieurs cours. Si, enfin, l'on tient compte du terrain occupé par les édifices publics, par les pagodes, par les canaux qui traversent les villes, on verra qu'en somme l'espace réellement habité se réduit à peu de chose et que même en supposant une population relative trois fois plus élevée que celle de nos villes de France, on sera loin encore de ces évaluations qui

Digitized by Google

entassent dans chaque ville de Chine des millions d'âmes. Shanghai, par exemple, qui compte au moins 300,000 habitants, ne peut guère passer ailleurs que dans son faubourg et dans quelques quartiers, pour une ville très-populeuse.

On ne voit point dans la cité de monument remarquable. Ning-Po, avec sa vieille tour, ses portes sculptées, ses pagodes, a beaucoup plus d'originalité et de caractère. Il y a pourtant à Shanghai un jardin, désigné par les Européens sous le nom de Jardin-de-Thé (*Tea-Garden*), promenade publique qui n'existe pas dans les autres villes chinoises que nous sommes aujourd'hui admis à visiter.

Le Jardin-de-Thé occupe une place de forme irrégulière, longue environ comme le jardin du Palais-Royal, plantée d'arbres en divers endroits et parsemée de kiosques en rocailles dont la structure singulière et les dessins variés forment un point de vue des plus pittoresques. Les Chinois excellent dans l'arrangement de ces kiosques que l'on retrouve dans les jardins des mandarins opulents; ils savent disposer un bloc de rochers, une touffe d'arbres, un accident de terrain avec un art qui, tout en imitant la nature, se prête merveilleusement à leur amour du fantastique et porte ce cachet particulier que nous remarquons dans leurs objets les plus vulgaires. — Vers le centre de la place est un étang au milieu duquel s'élève un pavillon à plusieurs étages, à toits superposés et de forme élégante : on y arrive par un petit pont de pierre qui serpente sur l'eau; dans toute espèce de construction, les Chinois ont horreur de la ligne droite. Les côtés du jardin sont bordés, soit de riches boutiques, soit de restaurants et de thés, constamment remplis de monde. C'est là que nous pouvons observer un instant le Chinois dans sa vie presque intime, loin du bruit du commerce et du faubourg. Le jardin est le rendez-vous des oisifs, des curieux, des promeneurs, des enfants échappés de l'école, et de cette classe, nombreuse dans une grande ville, de gens qui n'ont d'autre affaire qu'une journée à passer. Lorsque, sortant du faubourg et après avoir traversé la ville, nous entrons dans le jardin, il semble que nous soyons tout à coup transportés

Digitized by Google

d'un marché au milieu d'une fête. Nous ne voyons plus les immenses magasins remplis de ballots de soie ou de coton ; ce sont les boutiques de luxe, où nous admirons la fine porcelaine, les éventails et écrans brodés, les peintures des plus habiles artistes, les bambous élégamment sculptés, en un mot, ces mille objets de fantaisie à l'usage de l'homme riche qui a le temps de regarder et de choisir. Quant aux thés, ils ont tous absolument le même aspect ; le mandarin et le marchand enrichi sont assis à la même table, à côté de l'homme du peuple, du Coolie à demi-nu qui vient se reposer un instant des fatigues de la journée. Dans une société où les rangs sont si minutieusement classés, où les devoirs des inférieurs envers les supérieurs ont été si rigoureusement décrits, on s'étonne à bon droit de voir ainsi les rangs confondus, les classes mêlées, et d'observer une si intime familiarité d'existence, là où dans nos sociétés européennes la richesse et l'éducation élèvent des barrières presque infranchissables. Le même spectacle vous frappera, si vous entrez dans la maison d'un riche mandarin. Vous trouverez le maître entouré de ses serviteurs, qui boivent son thé, fument son tabac, s'entretiennent familièrement avec lui, sans que jamais l'ordre ni l'obéissance en souffre. Ce sont des mœurs vraiment patriarcales et qui font honneur au caractère chinois.

Dans l'intérieur du jardin, la foule est arrêtée et amusée par des lanternes magiques, qui, pour la plupart, il faut le dire, représentent des obscénités révoltantes, par de petits théâtres ambulants, par des escamoteurs qui excellent dans les tours de boules et de gobelets, par des diseurs de bonne-aventure qui sont à chaque instant consultés, par des marchands d'oiseaux savants, bref, par tous ces exploiteurs de la curiosité et de la bourse populaire, qui ont au moins autant de succès et font autant de dupes en Chine qu'ailleurs.

Shanghai offre du reste à l'étranger plusieurs de ces lieux de réunions publiques qui annoncent dans une population une certaine aisance et des habitudes d'oisiveté et de flânerie. On y rencontre des gens qui ne craignent pas de perdre quelques minutes à lire

Digitized by Google

les proclamations des autorités du district, ni de s'arrêter curieusement aux boutiques, ni de prendre longuement une tasse de thé dans les jardins. La flânerie paraît entrer parfaitement dans le caractère chinois. Les Chinois sont curieux à l'extrême; ils sont avides de toute espèce de spectacles; ils aiment les plaisirs et tout ce qui ressemble à une fête. Les cérémonies funèbres sont devenues pour eux des occasions de festins, moins par suite d'une superstition qui pourrait, comme chez certains peuples, leur faire considérer la mort comme le souverain bien, qu'en raison de leur légèreté et de leur besoin de réunions joyeuses. La classe bourgeoise, que les Européens ne voient pas à Canton, dont les faubourgs seuls leur sont ouverts, elle existe, avec son caractère le plus complet, au fond des grandes villes comme Ning-Po, comme Shanghai, loin du port et des faubourgs, dans les quartiers retirés, dans les jardins, aux théâtres, etc.

Cette population est en général douce et bienveillante envers les étrangers. Les préjugés disparaissent devant l'intérêt, et les marchands chinois, qui ont tous dans leurs boutiques un autel consacré au dieu de la fortune, ont apprécié de suite les avantages d'un commerce direct avec les pays lointains. Aucune ville n'est mieux située que Shanghai pour profiter immédiatement des conditions nouvelles du traité de Nankin. C'est en effet le port le plus septentrional que le traité ait ouvert au commerce; c'est le point frontière entre l'Europe et une grande partie de la Chine, et par conséquent l'entrepôt obligé de toutes les marchandises qui entrent ou qui sortent. Tandis que chacun des autres ports se trouve gêné dans ses opérations par un concurrent au nord et au sud, et limité dans une certaine zone, Shanghai peut rayonner librement à l'est, au nord, au nord-est, sur un terrain qui ne lui est pas disputé; et en même temps, il attire à lui, il concentre, par les lois du commerce et par une sorte d'usurpation inévitable, les capitaux et les affaires qui se trouvaient auparavant répartis entre les cités voisines.

Les négociants européens, de leur côté, ont compris l'importance de ce nouveau marché. Pendant qu'ils négligeaient les autres

Digitized by Google

points, ils se sont portés en grand nombre à Shanghai, où les appelaient d'ailleurs la salubrité du climat et une liberté plus grande. Toutes les fortes maisons de Chine y sont représentées par des agents ou des associés. Vers la fin de 1845, on estimait à 200 le chiffre de la population européenne, dont les trois quarts étaient Anglais.

Les Européens habitent indistinctement la cité ou le faubourg; mais les Anglais ont acheté du gouvernement, au bord du fleuve, sur l'emplacement d'un ancien cimetière, un terrain assez vaste où déjà s'élèvent des maisons et des magasins presque luxueux. Les constructions avancent rapidement, et nul doute que dans l'espace de quelques années, il n'y ait là toute une ville européenne. Que diraient les Chinois du dernier siècle à la vue d'une telle profanation!

Le consulat anglais de Shanghai se compose d'un consul, d'un vice-consul, d'un interprète et de plusieurs assistants. Les relations avec l'autorité chinoise sont fréquentes et régulières, et jusqu'ici il ne s'est point élevé de contestation sérieuse. On jugera sans doute convenable que la France soit également représentée dans un port où les échanges avec l'étranger se sont développés avec tant de succès.

Des missionnaires catholiques se sont établis à Shanghai et dans les environs. Sous la direction d'un évêque distingué, monseigneur de Bési, ils ont converti plusieurs villages et peuvent impunément ériger des églises, fonder des écoles et exercer leur saint ministère. Depuis que l'heureuse insistance de notre ambassadeur en Chine est parvenue à régulariser les progrès de la foi chrétienne, les conversions s'y multiplient et l'Église acquiert chaque jour de nouveaux fidèles. C'est par la religion que nos idées pénétreront plus avant dans le Céleste-Empire; les missionnaires qui s'aventurent courageusement au milieu des populations de l'intérieur, iront porter jusque dans les provinces les plus reculées le nom de l'Europe et continuer ces communications plus étroites que le commerce a déjà inaugurées dans les cinq ports. Œuvre morale, politique même, à laquelle l'intérêt et au besoin l'appui de la France ne failliront pas.

Digitized by Google

Après cet aperçu rapide de la situation actuelle des étrangers en Chine, il importe de déterminer sous une forme plus pratique, par des chiffres, l'importance du marché qui est désormais conquis à l'Europe. Vers 1830, alors que la compagnie anglaise des Indes-Orientales avait le monopole du commerce avec la Chine, le chiffre des opérations ne dépassait pas 100 millions de francs. L'abolition de ce monopole en 1834 favorisa le développement des échanges qui, en 1839, atteignirent le chiffre de 138 millions (non compris l'opium). Enfin, en 1845, le commerce, régi par un tarif modéré et délivré du monopole des Hanistes, s'éleva, avec l'opium, à près de 400 millions, non compris la contrebande sur les articles du commerce légal.

Voici quelle a été la part des cinq ports dans les relations de la Chine avec l'*Angleterre*[1].

| | | |
|---|---|---|
| CANTON garde le premier rang; les échanges s'y sont élevés à la somme de. . . . . | 170 | millions. |
| SHANGHAI figure pour. . . . . | 58 | » |
| AMOY. . . . . | 4 | » |
| NING-PO. . . . . | 700,000 | francs. |
| et FOOCHOW pour la somme insignifiante de. . . | 130,000 | » |

Ainsi que nous l'avons déjà fait entrevoir, Shanghai est le seul des ports récemment ouverts qui ait jusqu'ici répondu aux espérances du commerce étranger : le chiffre de ses affaires avec l'Angleterre, en 1845, a surpassé de 38 millions, c'est-à-dire de plus du double, celui de 1844.

L'Angleterre occupe toujours le premier rang dans le commerce de la Chine; après elle, viennent les États-Unis, dont les affaires augmentent rapidement, puis la Hollande, l'Allemagne, la Suède et le Danemark, et, en dernier lieu, la France. Notre commerce d'importation et d'exportation avec la Chine ne s'est pas élevé, en 1845, au delà de 1,600,000 francs. Comment

[1] On n'a pas les chiffres des autres puissances.

Digitized by Google

sommes-nous demeurés à une si grande distance, non-seulement des peuples avec lesquels nous luttons sur d'autres marchés du monde, mais encore de ceux qui, sous le rapport industriel et maritime, ne sauraient nous être comparés? Notre infériorité tient à plusieurs causes que malheureusement les meilleures mesures économiques, la législation la plus libérale ne sauraient faire entièrement disparaître. Si l'on se reporte aux états d'importation et d'exportation de la Chine, on voit que les articles qui font la base de ce double commerce sont, d'une part, les cotons, les tissus et, par contrebande, l'opium; d'autre part, le thé et la soie. Or, un seul navire chargé de thé suffit à l'approvisionnement de la France, et nous produisons nous-mêmes la soie ou bien nous la tirons des pays limitrophes. Quant aux articles d'importation, nous n'avons pas, comme l'Angleterre, les cotons de l'Inde, et nous sommes, aussi bien que la Chine, tributaires des États-Unis. Notre industrie ne paraît pas encore de force à se présenter en concurrence avec les tissus communs que fabriquent l'Angleterre et l'Amérique. Nous n'avons pas la ressource de l'opium. — Il suffit d'énoncer les faits connus de tous pour expliquer la triste situation de notre commerce sur ces marchés de l'extrême Orient.

La Chine produit de beaux sucres à des prix avantageux : ce serait un article de retour, une marchandise encombrante, précieuse pour notre navigation. Mais nous nous retrouvons en présence de l'éternelle question coloniale, et nos législateurs ont eu déjà trop de peine à régler les intérêts des deux sucres d'origine française et à apaiser cette guerre intestine pour introduire encore la complication d'une concurrence étrangère.

Ainsi, les éléments d'un grand commerce nous échappent aujourd'hui : cependant, il ne faut point désespérer ni condamner l'avenir. Nos industries se perfectionnent : la paix développe l'esprit d'entreprises et le pousse aux luttes commerciales : les besoins naissent de toutes parts; la Chine elle-même peut sortir de ses voies séculaires et permettre l'accès à de nouveaux produits aussi bien qu'à des idées nouvelles. Nous devons nous tenir prêts, car l'Europe n'a pas encore dit à la Chine son dernier mot.

Digitized by Google

En effet, si l'on considère l'immensité du Céleste-Empire, qu'est-ce que l'ouverture de cinq ports et un commerce de 400 millions? Le flot qui a déjà porté les vaisseaux anglais jusque sous les murs de Nankin, la ville impériale, pourra bien remonter encore, et par un second élan franchir la digue et se répandre au milieu des plaines fécondes et des opulentes cités. La grande muraille elle-même serait impuissante à repousser cet ennemi qui a fait brèche du côté de la mer. Ce que la force brutale a commencé, le commerce l'achèvera. C'est dans les manufactures des États-Unis et de l'Angleterre, peut-être aussi dans les nôtres, que se fabriquent aujourd'hui les armes destinées à avoir raison de l'inviolabilité chinoise. L'Europe est aux portes, et, de ses comptoirs des cinq ports, elle a les yeux constamment fixés sur cette population de 300 millions d'âmes, qu'elle veut conquérir à ses produits. La proie est assez belle pour que chacun en ait sa part.

Il est beau, sans doute, pour la France d'exercer sur ces peuples lointains une influence religieuse et morale, et d'y ajouter le mérite d'un pur désintéressement; mais cela, nous le répétons, ne suffit pas : d'autres intérêts doivent être également satisfaits. Tandis que nos rivaux recherchent sur tous les points du monde la suprématie politique par la supériorité commerciale, il ne nous est plus permis de rester à l'écart et d'assister complaisamment à leurs triomphes. Nous voici obligés, nous aussi, d'entrer en ligne et de pratiquer, comme il convient, l'amitié de dix mille ans qui a été signée à Whampoa entre la France et le grand empire du Milieu.

C. LAVOLLÉE,

MEMBRE DE LA MISSION DE CHINE.

Digitized by Google

# HISTOIRE DU TARIF.

## LES FERS.

L'homme obtient par son travail toutes les choses dont il a besoin pour subsister; ses facultés sont les forces motrices à l'aide desquelles il extrait du milieu où il vit les substances nécessaires à l'entretien et à l'expansion de la vie. Plus ces puissances admirables dont le créateur l'a doué ont d'action sur la nature, plus elles *produisent* d'objets utiles; et plus on voit grandir le cercle où se meut l'existence humaine, plus on voit s'accroître la part qu'il est donné à l'humanité de prendre dans le mouvement de la vie universelle.

Ce que l'on nomme industrie n'est que l'immense série des combinaisons par lesquelles l'homme réussit à obtenir une quantité de plus en plus considérable de choses nécessaires à l'entretien et à l'expansion de sa vie matérielle et morale.

Le développement de l'être humain se rattachant ainsi par le lien le plus étroit au développement de l'industrie, la question pour l'humanité est d'arriver le plus promptement possible au *summum* du progrès industriel, c'est-à-dire au point ou un minimum de travail donnera naissance à un maximum de produit.

Digitized by Google

Pour que ce but encore si éloigné de nous puisse être atteint, deux conditions doivent avant tout être remplies. Il faut, en premier lieu, que l'homme possède la liberté d'appliquer ses facultés au genre de travaux qui leur convient le mieux; il faut, en second lieu, qu'il soit le maître d'échanger les produits de son travail contre les produits du travail des autres hommes.

Si l'homme jouit de la liberté de choisir son travail, il embrassera de lui-même l'industrie qui convient le mieux à ses facultés, l'industrie qui lui donnera un maximum de produit en échange d'un minimum d'efforts.

Si, au contraire, son choix est entravé soit par des lois permanentes qui lui tracent d'avance la direction à suivre dans la carrière de la production, soit par des circonstances accidentelles qui le détournent de sa voie naturelle, il dépensera nécessairement plus d'efforts pour recueillir un produit moindre.

L'utilité de la liberté du travail dérive, comme on voit, principalement du fait de la diversité des facultés humaines.

L'utilité de la liberté des échanges dérive d'un fait de même nature : de la diversité des productions du sol.

De même que chaque homme possède une spécialité de facultés, chaque région du globe possède une spécialité de productions. Si les habitants de ces régions diverses jouissent de la liberté d'échanger leurs denrées, ils appliqueront naturellement leur travail à la production des choses que le sol où ils vivent donne avec le plus d'abondance, et ils en échangeront l'excédant contre les choses produites ailleurs dans des conditions identiques. Grâce à ce libre échange des produits divers que façonne l'industrie humaine sur toute la surface du globe, chacun se trouvera en mesure d'obtenir la plus grande somme possible de choses utiles en échange de la moindre somme de travail.

Si, au contraire, les peuples qui occupent les différentes régions du globe se tiennent séparés les uns des autres, s'ils ajoutent à l'obstacle naturel des distances un obstacle factice, s'ils refusent de recevoir les produits étrangers en échange de leurs produits, qu'arrivera-t-il? Que chaque peuple sera obligé de multiplier

Digitized by Google

ses industries aux dépens de ses forces et de sa prospérité; qu'au lieu d'exploiter largement, économiquement leurs industries naturelles et de se procurer par l'échange le complément de leurs denrées de consommation, les nations appliqueront une partie de leur travail à des productions moins avantageuses, moins abondantes, à des productions qu'elles auraient pu obtenir plus avantageusement, plus abondamment si elles avaient consenti à aller les chercher à l'étranger.

Ce système qui élève entre les nations des barrières factices et que l'on a désigné d'abord sous le nom de système prohibitif, ensuite sous le nom de système protecteur, occasionne donc une énorme déperdition de forces, il oblige toutes les nations à dépenser plus de travail pour obtenir moins de produit, il empêche la fortune publique de se développer, l'aisance de se généraliser, il retient partout la masse des populations dans un état d'abjecte misère.

Cependant toute institution ayant eu, à l'origine, sa raison d'être, il importe d'examiner à quelle nécessité pourvoyait jadis ce système.

Le régime prohibitif fut institué à l'époque où la guerre était l'état normal du monde. Si à cette époque où les nations se ruaient incessamment les unes contre les autres, où, à chaque instant, les communications des peuples se trouvaient interrompues, brisées, la liberté des échanges avait été établie, il en serait inévitablement résulté une complète anarchie dans la production intérieure de chaque nation. Pendant les périodes de paix, les industries naturelles auraient grandi, elles auraient fait à l'étranger des envois de plus en plus considérables, tandis que les autres industries seraient tombées sous l'atteinte de la concurrence extérieure. Il y aurait eu enrichissement d'un côté, appauvrissement de l'autre. La guerre survenant, la situation aurait changé. Les industries qui exportaient auraient été obligées de réduire leur production; celles, au contraire, que comprimait la concurrence de l'étranger, se seraient relevées par le fait de la suppression de cette concurrence.

Digitized by Google

Plutôt que d'exposer à des fluctuations si désastreuses l'économie intérieure des sociétés, ne valait-il pas mieux interdire les communications de peuple à peuple? Le régime prohibitif privait, à la vérité, les nations d'une source féconde de richesses, mais il leur épargnait de dangereux revers; il prévenait, au moment où éclatait la guerre, toute perturbation, toute crise dans la constitution économique des états.

Néanmoins si, à cette époque, les peuples civilisés avaient été les maîtres de choisir entre la paix et la guerre, s'ils avaient été les maîtres de résoudre pacifiquement, au moyen des règles invariables du droit public, toutes les difficultés qui survenaient entre les différentes associations humaines, le système prohibitif eût été plus nuisible qu'utile, car, en atténuant les désastres de la guerre, il contribuait à rendre les luttes plus fréquentes. Mais il n'en était pas ainsi : la lutte demeurait encore incertaine alors entre la civilisation et la barbarie; les nations les plus intelligentes, les plus progressives étaient incessamment obligées de se défendre contre des barbares, à qui la notion morale du droit était inconnue et qui s'efforçaient d'acquérir par la force les capitaux que la civilisation avait accumulés par le travail. Aussi long-temps que la force matérielle ne se trouvait point dominée par l'intelligence, rien ne pouvait mettre fin au déplorable antagonisme qui troublait le monde.

Un jour vint heureusement où, grâce au perfectionnement des outils de la guerre, la civilisation se trouva définitivement plus forte que la barbarie. Alors, la pacification du monde devenant possible, le régime prohibitif cessait d'avoir sa raison d'exister.

Aussi avons-nous vu successivement depuis le moyen âge s'abaisser les barrières douanières qui isolaient, non-seulement les états, mais les provinces, mais les cités. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, il sembla à quelques nobles esprits que le moment était venu d'en finir avec ces vestiges du passé. Les économistes de France et d'Angleterre demandèrent la liberté absolue, illimitée des échanges.

Deux hommes de génie, Turgot et Pitt, s'efforcèrent, des deux

Digitized by Google

côtés du détroit, d'incarner dans les faits la grande idée des économistes; mais le moment n'était pas venu encore; avant d'arriver à la paix, les peuples avaient à traverser vingt-cinq ans de guerre.

L'empire qui renouvela, à contre-sens, la plupart des institutions du passé, à contre-sens, car les nécessités auxquelles pourvoyaient jadis ces institutions avaient cessé d'exister, l'empire ne pouvait manquer de reproduire le régime prohibitif. Il s'en servit comme d'une machine de guerre pour saper dans sa base la prospérité de la Grande-Bretagne. Mais le génie industriel des Watt et des Arkwright l'emporta sur le génie militaire de Napoléon. Le blocus continental n'abattit point l'Angleterre, il abattit l'empire.

Obligée de satisfaire à des exigences que nous définirons plus tard, la restauration conserva, quoique avec de notables modifications, la législation économique de l'empire. Il y a, entre le régime douanier de l'empire et celui de la restauration, à peu près la distance qui règne entre les constitutions impériales et la charte de 1814. Le gouvernement de juillet, à son tour, a légèrement abaissé le niveau du tarif.

A l'exemple de la France, la plupart des nations civilisées ont successivement adopté et modifié le régime prohibitif.

Si peu importantes qu'aient été ces modifications, elles ont permis néanmoins aux différents peuples du monde de communiquer les uns avec les autres, et finalement d'établir un commerce international d'une étendue immense et d'une importance incalculable. Tous les peuples, sans exception aucune, sont aujourd'hui rattachés par le lien des échanges.

Ainsi, le système restrictif en matière d'échanges a cessé de remplir le but en vue duquel il avait été institué, il a cessé d'empêcher la guerre de bouleverser l'économie intérieure des états.

Mais, si en se modifiant, en devenant simplement protecteur de prohibitif qu'il était, ce système a perdu son efficacité ancienne, il n'a point perdu ce qu'il avait de nuisible. On peut affirmer même que l'état de demi-liberté est plus funeste aux travailleurs

Digitized by Google

que l'état de complète restriction, car, dans cette situation intermédiaire, le désordre de l'industrie vient s'ajouter à la cherté de la production.

Bien que l'on se soit beaucoup occupé des immenses désordres qui se sont produits depuis un demi-siècle dans l'arène industrielle, nous ne pensons pas, en effet, que l'on ait réussi à en signaler la véritable cause. On s'est accordé assez généralement à les attribuer à la concurrence anarchique, mais on a négligé de rechercher d'où provient l'anarchie de la concurrence.

Aussi, qu'est-il arrivé? c'est que frappés de ce fait que depuis le demi-avénement de la liberté du travail et des échanges l'industrie n'a point cessé un seul jour d'être troublée tandis que sous le régime réglementaire elle possédait une certaine sécurité, une certaine stabilité, des philanthropes pleins d'imagination, mais dépourvus du sens des événements et des faits, ont proscrit la liberté dans l'intérêt de l'ordre et ressuscité, sous forme d'utopies, l'organisation industrielle des diverses époques du passé. Les uns ont copié le régime des castes de l'Égypte, les autres ont refait le régime des couvents du moyen âge. Tous ont reconstruit l'avenir à l'image du passé.

Cependant, s'ils avaient voulu examiner de plus près la situation, ils se seraient, croyons-nous, moins pressés de bâtir avec cette poussière. Ils auraient vu que le mal qu'ils signalaient ne venait point de la liberté, qu'il venait de la restriction; ils auraient vu que l'anarchie de la concurrence a sa source non point dans la concurrence même, mais dans les obstacles qui entravent son action régulière; ils auraient vu qu'il s'agit aujourd'hui non de récrépir les ruines du régime restrictif, mais de les faire disparaître du sol.

Quand on observe de près le système restrictif de la liberté des échanges, tel qu'il existe actuellement, que remarque-t-on d'abord? On remarque que ce système est essentiellement mobile, que les tarifs des différents peuples du monde subissent journellement des modifications. Si l'on recherche ensuite quel est l'effet de ces changements sur l'économie intérieure de chaque pays, on

Digitized by Google

s'aperçoit qu'il ne s'opère point dans un tarif une modification si insignifiante qui ne jette le trouble sur toute la surface du monde industriel.

Supposons, par exemple, que la Belgique augmente le droit à l'importation des sucres, on verra aussitôt une diminution sensible s'opérer dans la consommation de cette denrée. De 100, la consommation tombera à 80 ou à 75, plus bas peut-être, si le droit est élevé. Il y aura, en conséquence, une diminution dans les revenus de ceux qui produisent le sucre en Amérique et de ceux qui le vendent en Belgique. L'impôt tarira dans les deux pays certaines sources de revenus. Mais, évidemment, les gens qui possédaient ces revenus les dépensaient; ils s'en servaient pour acheter des objets de consommation. Leur revenu baissant, ils diminueront proportionnellement leur consommation. Ils demanderont ou l'on demandera pour eux moins de cotonnades à l'Angleterre, à la France moins de vins et de soieries, à la Chine moins de thé, aux États-Unis moins de tabac et de riz, etc. A leur tour, les producteurs de ces diverses denrées, atteints dans leurs revenus, réduiront leurs dépenses. Ainsi, un impôt levé sur les consommateurs d'un petit coin du globe, déprimera le bien-être des habitants du monde entier.

Si, après avoir bien observé cet effet particulier des lois de douanes, on songe que depuis plus de deux siècles les nations ont touché et touchent sans cesse leurs tarifs, on s'expliquera l'immense perturbation qui règne dans le domaine de l'industrie; on s'expliquera pourquoi la production n'est nulle part stable, assurée; pourquoi, à chaque instant et sans cause appréciable, des masses d'ouvriers se trouvent rejetées de l'atelier dans la rue; on aura la raison de l'existence du paupérisme hideux qui est devenu la plaie des sociétés modernes.

Cet état variable, cette désastreuse mobilité de la production subsistera aussi long-temps que les barrières douanières resteront debout, à moins, toutefois, que les peuples ne s'accordent pour immobiliser leurs lois commerciales et financières. Or, c'est là évidemment un accord qu'il est impossible d'obtenir.

Si donc les nations ne veulent point demeurer toujours sous le

Digitized by Google

coup des crises commerciales, des sécessions industrielles, si elles ne veulent point subir incessamment toutes les catastrophes qui naissent de l'instabilité de la production, il faut qu'elles choisissent :

Ou bien il faut qu'elles recommencent à vivre ainsi qu'elles le faisaient autrefois d'une vie isolée, de façon à ne ressentir aucun des accidents, aucune des commotions qui atteignent le commerce extérieur, il faut qu'elles brisent les liens qui les rendent solidaires, il faut qu'elles relèvent les murs à demi ruinés de l'édifice de la prohibition, ou bien il faut qu'elles abattent les derniers obstacles qui entravent la circulation des produits du travail humain, il faut qu'elles suppriment ces mobiles échelles douanières dont les mouvements imprévus de hausse et de baisse jettent la perturbation dans toutes les parties de l'immense domaine de la production, tantôt déplaçant le travail, tantôt ruinant sans retour les travailleurs; il faut, en un mot, que partout la liberté des échanges soit substituée aux restrictions douanières.

Nous ne pensons pas qu'entre ces deux voies le choix puisse demeurer un instant douteux ; nous croyons que le monde va irrésistiblement à la liberté ; toutefois, il n'est pas inutile de montrer combien, au simple point de vue des intérêts matériels, l'une est plus avantageuse que l'autre, de quelle somme la restriction est plus chère que la liberté.

Il nous suffira pour cela de prendre un à un les différents articles de notre tarif, d'en raconter l'histoire et de calculer approximativement ce qu'ils ont coûté et ce qu'ils coûtent encore au pays. En additionnant les totaux, nous obtiendrons le compte des frais de la restriction en France. Nous saurons ce qu'il nous en coûte pour n'être pas libres d'échanger les produits de notre travail contre les produits du travail étranger.

Si nous ne nous trompons, le public trouvera que décidément *c'est trop cher*, et qu'au lieu d'alourdir encore la massive armature de notre tarif, mieux vaut s'en débarrasser tout à fait.

Vainement, d'ailleurs, les fanatiques du passé s'efforceraient de la conserver. Le canon a obligé les hommes de guerre à se dépouiller de leurs armures, les chemins de fer obligeront les pro-

Digitized by Google

ducteurs à jeter à bas leurs tarifs. Alors même que les théories des économistes échoueraient contre la protection, les inventions des industriels auraient assez de puissance pour enfanter la liberté.

Nous commencerons cet historique par le tarif des fers. *Ab Jove principium.*

## I.

La première ordonnance relative à l'industrie du fer remonte au règne de Charles VI. Par cette ordonnance, datée du 30 mai 1413, le roi revendiquait pour la couronne la *dîme* (droit du dixième) que les seigneurs avaient jusqu'alors perçue sur les produits des mines.

« Avons, — disait le monarque, — par manière d'édit, statut, loi ou ordonnance royale, irrévocable, décerné et déclaré... que nul seigneur spirituel ou temporel, de quelque état, dignité ou prééminence, condition ou autorité, quel qu'il soit, en notre dit royaume, n'en aura ne doit avoir, à quelque titre, cause, occasion quelle qu'elle soit, pouvoir ou autorité de prendre, réclamer ne demander esdites mines, ni en autres quelconques, assises en notredit royaume, la dixième partie, ni autre droit de mines, mais en seront par notredite ordonnance et droit, forclos; car à nous seuls et par le tout à cause de nos droits de majesté royaux, appartient la dixième et non à autres... Voulons... que les hauts justiciers, moyens et bas, sous quelque juridiction et seigneurie que lesdites mines soient situées et assises, baillent et délivrent auxdits ouvriers, marchands et maîtres desdites mines moyennant et par payant juste et raisonnable prix, chemins et voies, entrées, issues, par leurs terres et pays, bois, rivières et autres choses nécessaires auxdits faisant l'œuvre et ouvriers, lieux plus profitables pour l'ouvrage à faire et le moins dommageable pour lesdites seigneuries... Voulons... que tous mineurs et autres puissent querir, ouvrer et chercher mines par tous les lieux où ils penseront en trouver, et icelles traire et faire ouvrer, payant à nous notre dixième



Digitized by Google

franchement... que dorénavant les marchands, maîtres faisant l'œuvre, et lesdits ouvriers qui esdites mines ouvrent et s'occupent et font résidence sur le lieu du martinet ou mines, ou leurs députés pour eux auroient... un juge bon et convenable commissaire et tel comme nous leur ordonnerons, lequel connoîtra et déterminera de tout cas mu et à mouvoir, qui esdits marchands, maîtres et ouvriers pourra toucher, et auxquels seront baillé nos ordonnances. »

Suivent l'exemption des tailles et autres subsides avec la défense de molester les mineurs du royaume.

Diverses ordonnances, de Louis XII (20 novembre 1498), de François Ier (décembre 1515), de Henri II (30 septembre 1548 et 10 octobre 1552), de François II (29 juillet 1560), de Charles IX (6 juillet 1561, 26 mai et 25 septembre 1563), de Henri III (20 octobre 1574) et de Henri IV (juin 1601), furent rendues pour assurer la perception du droit du dixième. Enfin Richelieu, voulant empêcher la fraude qui se pratiquait à cet égard, décida qu'une marque serait établie tant sur les fers fabriqués dans l'intérieur du royaume que sur les fers importés du dehors. Les *droits de marque* furent gradués de la manière suivante :

Sur les fers nationaux doux ou aigres, 10 sous par quintal; — sur l'acier, 20 sous par quintal. — Sur le fer doux et l'acier venant de l'étranger, mêmes taxes; — sur le fer aigre de même provenance, 12 sous par quintal. Les gueuses et les fontes furent assujetties par arrêt du conseil, en date du 20 juin 1631 et du 16 mai 1635, à un droit de 6 sous 8 deniers. Quelque temps après on prohiba la sortie du minerai.

L'ordonnance des *aides* du mois de juin 1680 codifia les règlements antérieurs sur la matière, assujettit les usines au régime de l'exercice et modifia ainsi qu'il suit le tarif des droits :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Minerai de fer lavé et préparé. | 3 sous | 6 den. | | par quintal. |
| Fonte en gueuse . . . . . | 8 » | 9 » | | |
| Fer. . . . . | 13 » | 6 » | | |
| Quincaillerie grosse ou menue. | 18 » | | | |
| Acier. . . . . | 20 » | | | |

Digitized by Google

Outre le principal de la contribution, il était perçu à l'intérieur un certain nombre de sous additionnels. Les fers importés n'étaient point assujettis à cette aggravation d'impôt. Loin de protéger la fabrication nationale, la législation sur les fers favorisait alors la fabrication étrangère.

A la vérité, la plupart des producteurs de fer trouvaient moyen d'échapper aux rigueurs de l'exercice. Le montant annuel du droit de marque atteignait à peine 8 à 900,000 livres. Des arrêts du conseil en date des 15 novembre 1707, 9 janvier 1712 et 12 septembre 1724 furent rendus dans le but d'arrêter la fraude, mais jamais on ne réussit à obtenir ce résultat.

Sous le ministère de l'abbé Terray, les maîtres de forges demandèrent pour la première fois à être protégés contre la concurrence du dehors. Consulté à cet égard par le ministre, Turgot, alors intendant de la généralité de Limoges, s'opposa énergiquement à l'établissement d'un droit protecteur. Dans une vive et remarquable *lettre sur la marque des fers*, il réfuta d'une manière péremptoire les sophismes des maîtres de forges [1].

[1] Voici quelques passages de cette lettre. On n'a rien écrit de mieux sur le même sujet depuis soixante-dix ans.

« Vous paraissez, monsieur, avoir envisagé comme un encouragement pour le commerce national les entraves que l'on pourrait mettre à l'entrée des fers étrangers. Vous annoncez même que vous avez reçu de différentes provinces des représentations multipliées sur la faveur que ces fers étrangers obtiennent au préjudice du commerce et de la fabrication des fers nationaux ; je conçois en effet que les maîtres de forges qui ne connaissent que leurs fers imaginent qu'ils gagneraient davantage s'ils avaient moins de concurrents. Il n'est point de marchand qui ne voulût être seul vendeur de sa denrée ; il n'est point de commerce dans lequel ceux qui l'exercent ne cherchent à écarter la concurrence, et ne trouvent quelques sophismes pour faire accroire que l'état est intéressé à écarter du moins la concurrence des étrangers, qu'ils réussissent plus aisément à représenter comme les ennemis du commerce national. Si on les écoute, et on ne les a que trop écoutés, toutes les branches du commerce seront infectées de ce genre de monopole. Ces imbéciles ne voient pas que ce même monopole qu'ils exercent non pas, comme ils le font accroire au gouvernement, contre les étrangers, mais contre leurs concitoyens, consommateurs de la denrée, leur est vendu par ces mêmes concitoyens, vendeurs à leur tour dans toutes les autres branches de commerce, où les premiers deviennent à leur tour acheteurs. Ils ne voient



Digitized by Google

L'opposition de Turgot était d'autant mieux fondée, qu'à cette époque la concurrence étrangère n'empêchait nullement notre industrie de prospérer. En 1789, la France possédait 202 hauts fourneaux, 76 forges à la catalane et 792 feux d'affinerie. Les hauts fourneaux et les forges à la catalane produisaient 61,549,500 kilog. de fonte en gueuse et 7,579,200 kilog. de fonte moulée. Les 61,549,500 kilog. de fonte en gueuse travaillée à l'affinerie donnaient 46,805,900 kilog. de fer [1].

pas que toutes ces associations de gens du même métier ne manquent pas de s'autoriser des mêmes prétextes pour obtenir du gouvernement séduit la même exclusion des étrangers; ils ne voient pas que, dans cet équilibre de vexation et d'injustice entre tous les genres d'industrie, où les artisans et les marchands de chaque espèce oppriment comme vendeurs, et sont opprimés comme acheteurs, il n'y a de profits pour aucune partie; mais qu'il y a perte réelle pour la totalité du commerce national, ou plutôt pour l'état qui, achetant moins à l'étranger, lui vend moins aussi. Cette augmentation forcée des prix pour tous les acheteurs diminue nécessairement la somme des jouissances, la somme des revenus disponibles, la richesse des propriétaires et du souverain, et la somme des salaires à distribuer au peuple.

» .... Mais quand tous ces principes ne seraient pas, comme j'en suis entièrement convaincu, démontrés avec évidence, quand le système des prohibitions pourrait être admis dans quelque branche de commerce, j'ose dire que celui des fers devrait être excepté par raison décisive et qui lui est particulière.

» Cette raison est que le fer n'est pas seulement une denrée de consommation utile aux différents usages de la vie : le fer qui s'emploie en meubles, ornements, n'est pas la partie la plus considérable des fers qui se fabriquent et se vendent. C'est surtout comme instrument nécessaire à la pratique de tous les arts, sans exception, que ce métal est si précieux, si important dans le commerce : à ce titre, il est matière première de tous les arts, de toutes les manufactures, de l'agriculture même, à laquelle il fournit la plus grande partie de ses instruments; à ce titre, il est denrée de première nécessité; à ce titre, quand même on adopterait l'idée de favoriser les manufactures par des prohibitions, le fer ne devrait jamais y être assujetti, puisque ces prohibitions, dans l'opinion même de leurs partisans, ne doivent tomber que sur les marchandises fabriquées pour la consommation, et non sur les marchandises qui sont des moyens de fabrication, telles que les matières premières et les instruments nécessaires pour fabriquer; puisque l'acheteur des instruments de fer servant à sa manufacture ou à sa culture doit jouir de tous les priviléges que les principes de ce système donnent au vendeur sur le simple consommateur. »

[1] De l'*Industrie française* par M. Chaptal. Tome II, page 155.

Digitized by Google

Le *droit de marque* sur les fers fut supprimé par l'assemblée nationale, en mars 1790. L'assemblée décida qu'une contribution serait établie à l'intérieur pour combler le déficit que pourrait occasionner la suppression de ce droit; elle décida encore qu'un droit égal à celui qui avait jusqu'alors pesé sur les fers à l'intérieur serait exigé à la frontière [1].

C'est un fait curieux à signaler que dans le grand mouvement libéral de cette époque les doctrines restrictives en matière de douanes soient demeurées prédominantes. Le tarif de 1791 fut conçu non point, comme on le croit assez généralement, sous l'inspiration des théories généreuses de l'école de Quesnay et de Turgot, mais sous l'influence des préjugés de l'école mercantile. La doctrine de la balance du commerce se trouve complaisamment

[1] Voici le texte du décret de l'assemblée nationale.

L'assemblée nationale a décrété et décrète ce qui suit :

Art. 1er. L'exercice du droit de marque des fers à la fabrication et au transport dans l'intérieur du royaume sera supprimé à compter du 1er avril prochain.

Art. 2. Les maîtres de forges et de fonderies, dans les départements où les droits avaient lieu à la fabrication, seront tenus d'acquitter, en six mois et en six payements égaux, les droits qui peuvent être dus par leurs fers déjà fabriqués.

Et à compter du 1er octobre prochain, ceux qui ont des marchés à terme bonifieront à leurs acquéreurs, pendant le cours desdits marchés, la valeur du droit dont leurs fers sont déchargés à la fabrication par le présent décret.

Art. 3. L'abonnement dudit droit de fabrication et desdits droits de traite sur les fers et ouvrages de fer et d'acier sera rendu général, à compter dudit jour 1er avril prochain, provisoirement et pour la présente année seulement, au moyen d'une contribution d'un million par année sur les départements districts qui formaient le ressort des parlements de Paris, de Dijon, de Metz et de la cour des aides de Clermont-Ferrand, à l'exception des districts formant autrefois le pays d'Aunis, et d'une contribution de 500,000 liv. sur tout le reste du royaume.

Lesdites contributions seront établies en proportion des impositions réelles et personnelles de tous les départements où elles doivent avoir lieu, et des droits d'entrée des villes dans ces mêmes départements; savoir : quant aux impositions directes, au marc la livre, et par simple émargement sur le rôle; et quant aux droits d'entrée des villes, en la forme qui sera réglée par un décret particulier.

Art. 4. Il sera établi à toutes les entrées du royaume un droit uniforme, égal à celui qui avait déjà lieu dans les provinces ou départements où se percevait le droit de marque des fers.



Digitized by Google

étalée dans le rapport fait par M. Goudard au nom des comités de commerce et d'agriculture.

« La liberté, — lisons-nous dans ce rapport, — est la devise du commerce, de l'agriculture et de toute industrie; mais elle est incomplète sans la *protection* et la *sûreté*... La protection et la sûreté que vous devez à notre industrie ne peuvent se trouver, dans le système actuel de l'Europe commerçante, que par une combinaison de droits à l'entrée et à la sortie, qui attire tout ce qui doit favoriser l'industrie nationale et porter votre exportation au dernier terme possible. Ce n'est donc pas pour l'intérêt du trésor public que les droits sont établis, c'est pour l'intérêt bien plus considérable de l'agriculture, de nos manufactures et de nos arts.

» Le spéculateur seul dans son comptoir fait des affaires immenses; le manufacturier est bien plus utile que lui. C'est donc cette industrie que vous avez eu en vue de protéger, d'encourager, de défendre lorsque vous avez placé des barrières à vos frontières, et déjà vous avez jugé que ce grand intérêt exigeait des droits qui ne sont que l'effet de la protection que vous devez à l'industrie. Ils servent à la sûreté des spéculations, parce qu'ils garantissent ces manufactures qu'il ne sera rien introduit qui puisse soutenir la concurrence avec les productions nationales, sans laisser à celui-ci tout l'avantage. Votre comité a pensé que cette sûreté serait complète si vous ajoutiez à des mesures si sages quelques prohibitions dont il lui a paru que la justice et la nécessité se démontrent facilement. »

Un membre, M. Boislandry, se leva pour protester au nom de la liberté du commerce contre les doctrines et les conclusions du rapport, mais sa voix demeura sans écho. Appuyé par M. Malouet, qui s'attacha à démontrer l'utilité des lois prohibitives, le tarif fut adopté à peu près sans opposition. Néanmoins, dans ce tarif conçu sous l'influence de la théorie de la balance du commerce, les droits sur le fer furent établis à un taux extrêmement modéré.

| | | |
|---|---|---|
| Fonte de fer. . . . . | *libre.* | par quintal mét. ou 100 kil. |
| Fer en barres. . . . . | 2 fr. | |
| Fer en verges . . . . . | 2 fr. 10 sous. | |

Digitized by Google

Cette modération des droits sur les fers dérivait du principe même qui avait présidé à l'établissement du tarif. Les législateurs de 91, s'étant proposé pour objet de développer le travail des manufactures, devaient favoriser l'importation des matières premières. En élevant outre mesure les droits sur le fer, cette matière première de toutes les industries, ils auraient manqué à la logique de leur système. Combien, depuis cette époque, la logique des partisans de la protection a changé !

En 1806, le droit sur les fers importés par la frontière du Rhin fut élevé à 4 fr. le quintal métrique. Ainsi modifié, le tarif des fers subsista jusqu'en 1814.

Mais si, pendant toute la durée de la république et de l'empire, le tarif ne protégea que d'une manière insignifiante les producteurs de fer, l'interruption des communications occasionnée par la guerre produisit, à cette époque, l'effet de la prohibition. Au point de vue de la protection, la guerre est sans contredit le meilleur des tarifs. Aussi, en 1814, lorsque les communications générales se trouvèrent rétablies, l'industrie du fer eût-elle son heure de crise. L'Angleterre, dont la production s'était, dans l'intervalle de 1796 à 1814, élevée de 125,000 tonnes à 300,000, envoya sur nos marchés des masses considérables de ce métal. Les fers de la Suède et de la Russie affluèrent aussi dans nos ports. Il n'est pas douteux cependant que nos maîtres de forges auraient résisté à cette *inondation* s'ils avaient voulu suivre l'exemple salutaire que leur donnaient à la même époque la plupart des autres industries en abandonnant les méthodes anciennes pour les méthodes nouvelles, s'ils avaient voulu emprunter les procédés perfectionnés de la fabrication anglaise. Par malheur, ils trouvèrent infiniment plus commode d'obliger le gouvernement de les sauver au moyen du tarif que de se sauver eux-mêmes au moyen du progrès.

Les circonstances politiques favorisaient alors singulièrement les prétentions exclusives, égoïstes des grands industriels. Replacée sur le trône par l'Europe coalisée, la branche aînée des Bourbons devait redouter par-dessus tout qu'on ne l'accusât de sacrifier les intérêts de la France à ceux de l'étranger. Or si, en 1814, le



Digitized by Google

gouvernement de la Restauration avait consenti à laisser notre marché accessible aux produits du dehors, les grands propriétaires et les gros industriels n'auraient pas manqué de lui faire un crime de son libéralisme économique; ils l'auraient accusé de solder, aux dépens de notre agriculture et de notre industrie, la dette contractée par les Bourbons exilés envers l'empereur Alexandre et le prince régent d'Angleterre. Le gouvernement aurait pu, à la vérité, en appeler de cette petite classe de gens affamés de monopoles à la grande classe des consommateurs; mais il eût été probablement fort difficile pour ne pas dire impossible de faire comprendre à cette masse encore si peu éclairée que l'aisance dont elle aurait joui, grâce à la liberté des échanges, avait effectivement pour cause la liberté des échanges. Le peuple, qui n'aimait guère le gouvernement nouveau, ne se serait pas fait faute d'attribuer son bien-être à de tout autres causes et de mettre ses désastres fortuits sur le compte de la concurrence étrangère. Il aurait répété après les grands propriétaires et les gros industriels : que le gouvernement vendait à beaux deniers la France à l'Europe. C'eût été un *tollé* général contre la monarchie restaurée.

Les nécessités politiques du moment exigeaient donc que le pouvoir donnât pleine satisfaction aux quémandeurs de priviléges. Rien ne pouvait d'ailleurs le détourner de cette pente fatale. Bien que plus éclairée que la masse du public, l'administration avait aussi sa bonne part de préjugés; elle craignait, comme tout le monde, l'*inondation* des produits étrangers, et elle pensait qu'il était urgent d'opposer une digue à l'abondance.

Pour parer au danger qui résultait du manque de hauteur de la digue douanière, une ordonnance en date du 12 août 1814 prescrivit la mise en entrepôt des fers arrivant de l'étranger, jusqu'à ce que la loi eût relevé les droits d'entrée. Le 20 du même mois, M. le baron Louis présenta un projet de loi portant augmentation du tarif des fers. Voici quelles en étaient les principales dispositions :

Digitized by Google

| | | |
|---|---|---|
| Fer en gueuses et forgé brut, c'est-à-dire en massiaux ou prismes de 12 à 16 pouces de long et du poids de 35 kilog. au moins. . . . . | 2 fr. | par quintal mét. ou 100 kil. |
| *Ceux d'un moindre poids rentraient dans la classe suivante :* | | |
| Fer de deux manipulations ou de commerce, comprenant les barres plates de 18 à 60 lignes de largeur sur 5 à 12 d'épaisseur, les barres carrées de 10 lignes et au-dessus sur chaque face. . . . . | 15 » | |
| Fer de trois manipulations, comprenant les barres rondes de 7 lignes de diamètre et au-dessus, les barres carrées de 7 à 9 lignes d'épaisseur et au-dessous, et les barres plates dites de rampe, de 14 à 18 lignes de largeur sur 3 à 4 d'épaisseur. . . . | 25 » | |
| Fer fin ou de quatre manipulations, comprenant les baguettes rondes de 3 à 6 lignes de diamètre, le petit carillon de 3 à 6 lignes sur chaque face et au-dessous, le fer feuillard battu, coulé ou laminé, d'une ligne à 2 lignes d'épaisseur sur 9 à 15 lignes de largeur, et le fer en verges pour la clouterie . . | 40 | |
| Tôle. . . . . | 40 | |
| Fil de fer. . . . . | 60 | |
| Acier en feuilles ou en planches et toutes les autres espèces d'acier brut. . . . . | 40 | |
| Acier fondu en petits carreaux pour la coutellerie. . . | 30 » | |
| Fil d'acier propre à la fabrication des aiguilles. . . . | 20 » | |

* Il faut ajouter à ces droits le décime de guerre.

Par une disposition supplémentaire, il était résolu que les fers mis en entrepôt, en vertu de l'ordonnance, acquitteraient les nouveaux droits aussi bien que les fers importés ultérieurement.

M. le baron Louis présentait, à l'appui de son projet de loi, diverses considérations tirées de la situation exceptionnelle où les circonstances avaient placé l'industrie française. — D'une part, disait-il, la main-d'œuvre a haussé de prix par suite du renchérissement de toutes les choses nécessaires à la vie et par l'effet de la conscription militaire qui, détournant ou enlevant les apprentis, diminuait le nombre des ouvriers habiles et plaçait les maîtres de forges dans leur dépendance. — D'une autre part, ajoutait-il, le

Digitized by Google

prix des bois s'est élevé par suite de la dévastation des forêts aux époques de troubles et par le fait même de l'augmentation du nombre des forges.

M. le baron Louis présentait enfin, dans son exposé des motifs, la singulière considération que voici : il est permis de croire, disait-il, que les maîtres de forges français, se voyant en possession de la vente intérieure, ont ajouté à leurs anciens bénéfices comme il arrive toujours quand le marché est exclusif. N'était-ce pas s'y prendre d'une étrange façon pour légitimer l'augmentation du tarif? Mais peut-être le ministre voulait-il simplement lancer une épigramme aux monopoleurs qui lui forçaient la main.

Par ces causes, concluait-il, nos maîtres de forges ne peuvent livrer le quintal métrique de fer au-dessous de 50 fr., tandis que les Anglais offrent du fer de même qualité rendu dans nos ports à raison de 30 ou 35 fr. — En portant le droit de 2 fr. à 15 fr. sur le fer ordinaire, le gouvernement se bornait à combler la différence des prix, à mettre le fer français au niveau du fer étranger.

Assurément, les maîtres de forges auraient dû se tenir pour satisfaits. Le projet de loi établissait un droit sur la fonte, qui jusqu'alors était entré en franchise, et il septuplait le droit sur le fer ordinaire. On ne pouvait exiger davantage. Cependant les maîtres de forges se plaignirent d'être sacrifiés, et leurs doléances trouvèrent de complaisants échos au sein de la commission nommée pour examiner le projet de loi. La commission modifia en les aggravant deux des principaux articles du tarif proposé par le gouvernement. Elle voulut bien admettre la fonte au droit de 2 fr. par 100 kil., mais à la condition que les gueuses importées auraient un poids d'*au moins* NEUF CENTS KILOGRAMMES. Quant à la fonte en massiaux, elle en demanda la prohibition. Elle demanda encore que le droit sur les aciers en feuilles fût porté à 45 fr. au lieu de 40 fr.

M. le chevalier Dufougerais, rapporteur de la commission, justifia la prohibition des massiaux en affirmant que si l'introduction en était permise, de petites usines s'établiraient le long des côtes, où ces massiaux seraient affinés à peu de frais, et livrés à vil

Digitized by Google

prix à la consommation intérieure. Les étrangers importeraient, disait-il, leur fonte au droit de 2 fr., puis ils la transformeraient eux-mêmes en fer français. Le droit de 15 fr. établi sur le fer deviendrait alors illusoire. M. Dufougerais justifiait l'aggravation du droit sur les aciers, en arguant de la situation déplorable où se trouvaient nos aciéries. Avant la révolution, lisons-nous dans son rapport, les aciéries françaises produisaient environ 30,000 quintaux métriques d'acier. Les aciéries de l'Isère et de la Drôme, où se fabrique l'acier naturel, étaient au nombre de trente-deux et donnaient 11,000 quintaux. Sur ces trente-deux aciéries douze avaient interrompu leur travail en 1814. Dans la Nièvre et le Cher la fabrication était tombée de 9,000 quintaux à 1,800 quintaux. Les fabricants déclaraient qu'ils ne pourraient relever leur fabrication s'ils n'obtenaient un droit d'au moins 45 fr. De là l'amendement de la commission.

La discussion du projet de loi eut lieu dans les séances des 1er, 3, 4 et 6 octobre; elle fut assez animée. La liberté du commerce trouva d'énergiques défenseurs en MM. Dufort (de la Gironde), Morellet, Desrousseaux, Bouteiller, Lezurier de la Martel, Fornier de Saint-Lary, Puymaurin, Godailh, Chabaud-Latour, Émeric David. Le système protecteur fut défendu par MM. Dampmartin, Leveneur, Bouffy, Lefevre-Gineau et Prunelé.

M. Dampmartin se distingua entre tous par les manifestations de son ardeur prohibitive. M. Dampmartin fit, en faveur des maîtres de forges, un appel pathétique à la sensibilité de la chambre. Voici un curieux échantillon de l'éloquence protectioniste du temps :

« Serions-nous condamnés à professer, dans cette tribune, la règle desséchante et dure qui bannit les mouvements de sensibilité des discussions relatives aux affaires d'état! Loin de là : les infortunés ne sauraient pousser des plaintes qui ne soient recueillies et soulagées avec une bienveillance paternelle. Le trône et les deux chambres sont des asiles constamment ouverts pour protéger l'innocence ainsi que le malheur; les prières et les gémissements des maîtres de forges recevront un accueil favorable; quelques-uns

Digitized by Google

d'entre eux, citoyens recommandables, chefs de nombreuses familles et pères nourriciers d'une foule d'individus, s'écrient avec l'accent de la douleur : qu'au projet de loi sur l'introduction des fers étrangers, Votre Majesté ajoute un article qui autorise la résiliation des baux des fourneaux, des forges et des fonderies et celle des engagements pris avec tous les ouvriers. »

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cet élégiaque M. Dampmartin professait la théorie pure de la balance du commerce. « Personne n'ignore, — disait-il dans son exorde, — qu'il ne faut pas balancer entre la dépense d'un écu dans l'intérieur, et l'envoi de dix sous au dehors. Les dix sous se perdent, pendant que l'écu alimente et vivifie tout sur son passage. »

M. Dampmartin acceptait néanmoins le projet de loi tel que l'avait amendé la commission. Un autre protectioniste ou prohibitif, comme on disait alors, d'une humeur beaucoup moins accommodante, M. Leveneur, repoussa le projet comme dérisoire.

Le débat porta principalement sur deux points : sur le principe de rétroactivité que renfermait le projet de loi, et sur le chiffre de 900 kil. auquel la commission avait fixé le poids des gueuses admises à l'importation. Malgré les énergiques réclamations de M. Émeric David, l'article relatif à la rétroactivité fut maintenu; en revanche la commission consentit à réduire à 400 kil. le chiffre fixé pour le poids des gueuses. Le projet de loi, ainsi amendé par la commission, fut adopté par la chambre dans la séance du 6 octobre, à la majorité de 239 voix contre 19.

Cependant tout n'était pas fini. Au lieu de donner, comme on s'y attendait, sa sanction pure et simple au projet de loi, la chambre des pairs jugea à propos de supprimer l'article 2, renfermant la disposition rétroactive dont nous avons parlé. Moins accessible que la chambre des députés aux obsessions des intérêts privés, la pairie refusa de décréter, au profit des maîtres de forges, la spoliation des marchands qui avaient importé sous le bénéfice de l'ancienne législation. Elle voulut que la loi nouvelle n'eût d'effet qu'à dater de sa promulgation. Cet amendement, qui renfermait une sévère leçon, fit jeter les hauts cris aux députés protectionistes. Peu s'en

Digitized by Google

fallut qu'ils ne parvinssent à le faire rejeter Il ne fut adopté qu'à la faible majorité de 86 voix contre 80.

Tel fut le tarif de 1814. Comparativement modéré quand on le place à côté de celui qui lui succéda, ce tarif portait à 15 p. 0/0 nominalement le droit sur la fonte, mais, en fait, l'élévation du chiffre exigé pour le poids des gueuses doublait à peu près le montant du droit; il portait au delà de 50 p. 0/0 de la valeur, le droit sur les fers et les aciers.

En 1815 et en 1816 on proposa, à deux reprises différentes, de rétablir les droits sur les fers fabriqués à l'intérieur. Mais ces propositions n'eurent pas de suite.

En 1819 M. le comte Chaptal établissait de la manière suivante le bilan de l'industrie du fer.

La production de nos forges donnait 99,639,093 kil. de fonte en gueuses et 11,687,800 de fonte moulée.

La fonte en gueuse produisait 69,391,700 kil. de fer.

En y comprenant les tôles, le fil de fer, l'acier naturel et l'acier cémenté, M. le comte Chaptal évaluait à 64 fr. les 100 kil. le prix moyen de cette masse de fer; ce qui en portait la valeur à . . . . . 44,410,688 fr.

La fonte moulée estimée à 24 fr. les 100 kil. donnait . . . . . 2,805,072 fr.

TOTAL . . . . . 47,215,760 fr.

M. Chaptal cherchait ensuite à établir la valeur approximative des industries qui approprient le fer aux besoins de la consommation. Il estimait aux deux cinquièmes du prix du fer marchand, la valeur que les maréchaux, les cloutiers, les forgerons ajoutent à ce métal. Il établissait dans les travaux des serruriers diverses catégories : les chaînes, les harpons, les linteaux, les barres de rémies et autres ouvrages grossiers n'ajoutent qu'un tiers à la valeur du fer employé; les étriers, les grilles, les équerres, les pivots, etc., doublent le prix du fer; les armatures des pompes avec balancier à volute ou volant à chaîne, le quadruplent; les rampes à barreaux droits, les pommelles, les charnières, les tar-

Digitized by Google

gettes, les tringles, les verrous, les fiches, les sonnettes le triplent en général, et les clefs, les serrures font plus que le sextupler.

On peut estimer, en définitive, disait M. Chaptal, que ces diverses industries, qui consomment environ pour 40,000,000 fr. de nos fers, en triplent la valeur et la portent ainsi à 120,000,000 fr.

| | |
|---|---|
| Les industries fines, telles que la quincaillerie, la bijouterie en acier, l'armurerie, l'horlogerie, la coutellerie, qui font entrer le fer dans leurs préparations, en décuplent pour le moins la valeur ; elles emploient pour cinq millions de fer et d'acier, comme *matières premières*, et en portent la valeur à environ. . . . . | 67,500,000 fr. |
| Produit de la fonte moulée. . . . . | 2,801,072 fr. |
| Valeur totale des fers et aciers français livrés à la consommation et appropriés à ses divers usages par l'industrie. . . . . | 190,301,072 fr. |
| L'importation du fer s'élevant à cette époque, année commune, à 5,696,435 fr., si l'on ajoute à cette somme la valeur du travail des industries ci-dessus mentionnées, on obtient. . . . . | 17,089,305 fr. |
| Valeur totale du fer annuellement consommé en 1816—19. . . . . | 207,390,377 fr. |

On voit que le fer étranger n'entrait alors que pour un douzième environ dans la consommation du pays. Les protectionistes n'avaient donc pas à se plaindre de la loi de 1814.

Malheureusement le vent soufflait à la prohibition. Nous avons vu qu'en 1814 les propriétaires de hauts fourneaux s'étaient servis de la pression des circonstances pour obtenir du gouvernement l'exclusion des fers étrangers. En 1822, l'influence politique de la grande propriété territoriale et industrielle s'était encore accrue. S'apercevant qu'il ne réussissait point à s'attacher les masses, qui ne pouvaient lui pardonner son origine et qui improuvaient ses tendances, le gouvernement voulut, à tout prix, s'attacher les

Digitized by Google

grands propriétaires. Naturellement ceux-ci mirent à haut prix leur affection; ils s'efforcèrent de tirer bon parti du besoin qu'on avait d'eux. En 1819, la loi électorale leur livra définitivement la représentation du pays. Ils eurent le pouvoir de faire la loi : ils eurent soin de la faire à leur profit.

Donc, en 1821, les maîtres de forges et les propriétaires de bois se mirent à réclamer plus haut que jamais l'augmentation des droits de 30 p. 0/0 et de 50 p. 0/0, qui grevaient la fonte et les fers étrangers. Voici sur quels motifs ils appuyèrent leurs exigences.

Une importante révolution s'était opérée, depuis quelques années, dans la fabrication du fer, principalement en Angleterre. La plupart des usines anglaises qui travaillaient le fer au bois avaient remplacé ce combustible par la houille. La valeur de la houille n'allant pas au dixième de celle du bois, ce changement de combustible avait permis aux Anglais d'abaisser considérablement les prix de leurs fers. En 1803, le prix du fer en Angleterre était de 10 liv. sterl. la tonne (1,015 kil.) ou 44 fr. 50 c. les 100 kil.; en 1814, il se maintenait encore à 35 fr. les 100 kil.; en 1820, il tomba à 7 liv. sterl. la tonne, ou 17 fr. les 100 kil. Dans cette dernière année, la production du fer s'éleva en Angleterre au chiffre de 400,000 tonnes, ou 406,000,000 kil.

Or, la loi de 1814 se trouvait basée sur un prix moyen de 35 fr. pour le fer étranger rendu dans nos ports, et elle avait pour objet d'assurer à nos producteurs un prix moyen de 50 fr. (le droit était de 16 fr. 50 c. avec le décime). Le prix du fer étranger venant à tomber à 20 fr. 22 c. dans nos ports, le prix courant du fer indigène devait s'abaisser dans la même proportion, et se fixer à peu près au niveau de 38 fr.

Ainsi arriva-t-il en effet. Quoique l'importation, qui s'était élevée en 1817 à 14 millions de kil., qui avait été de 10 millions de kil. en 1818 et en 1819, fut tombée en 1820 au-dessous de 9 millions de kil., le prix moyen des fers fléchit de 50 60 fr. jusqu'à 42 fr. De là, la grande clameur des maîtres de forges.

Avec un peu d'activité et d'industrie, ils se seraient, sans aucun

Digitized by Google

doute, tirés d'embarras. Ils n'avaient qu'à imiter leurs concurrents anglais, ils n'avaient qu'à remplacer comme eux le bois, combustible cher, par la houille, combustible à bon marché. La France ne manque point de houille, et il est présumable que ce combustible y serait produit à aussi bas prix qu'en Angleterre même si notre législation ne protégeait point les propriétaires de houillères. A la vérité, notre industrie du fer eût été obligée d'opérer dans ses procédés une modification considérable ; mais cette évolution progressive, que redoutaient nos maîtres de forges, leurs concurrents d'Angleterre ne l'avaient-ils pas accomplie, au grand avantage des consommateurs et avec profit pour eux-mêmes ? N'était-ce point là une évolution nécessaire, inévitable, une évolution commandée par le génie du monde moderne? Pouvait-on la retarder, quand son heure était venue, sans porter un dommage incalculable à toutes les industries du pays dont le fer est la matière première, sans rendre inégales les conditions de la lutte qu'elles ont à soutenir sur les marchés étrangers avec les industries des autres pays, sans retarder par là même le développement de toutes les branches de la production nationale? L'intérêt que les maîtres de forges avaient ou croyaient avoir à ne point perfectionner leurs antiques procédés de fabrication, à ne point se mettre au niveau de progrès de leurs rivaux, ne pouvait assurément balancer de si grands intérêts. Sous peine de commettre une absurdité sans nom, on devait sacrifier à l'intérêt du plus grand nombre l'incurie de quelques-uns.

Malheureusement les maîtres de forges, alors coalisés avec les propriétaires de bois, étaient assez puissants pour exiger l'absurde ; ils étaient assez puissants pour obliger le gouvernement à protéger leur incurie et les consommateurs à en payer les frais. Ils réclamèrent donc un surcroît de protection contre les fers fabriqués à la houille.

Pressés par la concurrence du dehors, mais ne pouvant obtenir immédiatement une loi, ils exigèrent et obtinrent immédiatement une ordonnance. Le 3 novembre 1821, une ordonnance royale fut rendue, statuant que les fers étrangers étirés au

Digitized by Google

laminoir ne pourraient être introduits dans le royaume que sous la condition d'être aussitôt mis en entrepôt, et d'acquitter plus tard les droits déterminés par la loi projetée.

La loi suivit de près l'ordonnance. Ce fut dans la séance du 19 janvier 1822 que M. de Saint-Cricq, alors ministre des finances, présenta son fameux projet de loi sur les douanes, portant aggravation des tarifs des sucres, des bestiaux, des fers et d'une foule d'articles secondaires. Ce tarif de 1822 fut, on peut le dire, la carte à payer de la restauration. Elle a coûté cher au pays.

Voici quels étaient les droits proposés par M. de Saint-Cricq :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Fontes en gueuses de 400 kilog. au moins. | Par terre, à plus de 10 myriamètres des côtes. . . . . | 4 fr.* | par quintal métrique ou 100 kil. |
| | Par mer ou par des points qui ne sont pas à plus de 10 myriamètres des côtes. . . . . | 8 » | |
| Fer en barres (traité à la houille). | Platés, donnant 412 millimètres et plus, la largeur multipliée par l'épaisseur. . . . . Carrées, ayant 21 millimètres sur chaque face . . . . . | 24 » | |
| | Plates, donnant 183 millimètres inclus à 412 millimètres inclus. . . Carrées, ayant 14 millimètres inclus à 21 inclus. . . . . Rondes, de 15 millimètres et plus de diamètre. . . . . | 35 » | |
| | Plates, donnant moins de 183 millimètres. . . . . Carrées, ayant moins de 14 millimètres. . . . . Rondes, ayant moins de 15 millimètres. . . . . | 50 » | |

* Le décime non compris.

Le tarif des fers au bois ne subissait aucune modification.

Si l'on observe que le prix du fer étranger était tombé, de 1814 à 1821, de 35 fr. à 22 fr., on trouvera que le droit proposé par M. de Saint-Cricq élevait la protection dévolue aux maîtres de forges de 50 p. 0/0 à plus de 120 p. 0/0.

Digitized by Google

Cependant, qui le croirait? encore une fois les prohibitifs se plaignirent. Les maîtres de forges de l'Eure, de la Nièvre, de la Gironde, des Landes, de la Meuse, de la Vienne, des Deux-Sèvres, de l'Aude et des Pyrénées orientales portèrent successivement leurs doléances au pied du trône. Les propriétaires de hauts fourneaux de l'Eure demandèrent que le droit sur la fonte fut fixé à 10 fr., à quoi ils ajoutèrent néanmoins, en guise de correctif, qu'ils préféraient qu'elle fût prohibée.

Comme en 1814, la chambre se montra disposée à satisfaire à leurs exigences. La commission chargée de l'examen du projet de loi aggrava considérablement les droits proposés par le gouvernement. Peut-être ne doit-on voir là qu'un tour de comédie? Peut-être le gouvernement, qui venait de recevoir de Bordeaux une protestation énergique contre l'augmentation des droits, voulait-il avoir l'air de se laisser forcer la main? Il ne nous appartient pas de prononcer.

Nous n'avons pas besoin de dire que le rapporteur de la commission, M. de Bourrienne, comptait au nombre des prohibitifs les plus purs. Auprès de M. de Bourrienne, M. de Saint-Cricq lui-même n'était qu'un modéré.

A cette époque, on détestait le fisc bien plus encore qu'on ne le déteste aujourd'hui. Le rapporteur s'attacha en conséquence à démontrer que les droits proposés étaient *protecteurs* et non *fiscaux*. Chacun sait en quoi diffère un droit fiscal d'un droit protecteur. Le premier a pour unique objet de donner un revenu au trésor. Aussi doit-il être gradué de manière à laisser le marché intérieur accessible à une large importation; pour être productif, un droit fiscal doit être modéré. Le second a pour objet d'assurer à certains producteurs l'approvisionnement du marché intérieur, au-dessus du taux courant du marché général. Aussi doit-il être gradué de manière à ne laisser entrer que le moins possible de produits étrangers; le meilleur des droits protecteurs c'est le droit prohibitif.

Un droit fiscal modéré ne rapporte que peu de chose aux producteurs dont il protége accidentellement la denrée; un droit prohibitif ne rapporte rien au trésor.

Digitized by Google

Or, le tarif de 1822 ayant pour objet de *favoriser l'industrie nationale*, pour nous servir de l'expression consacrée, ceux qui l'édifiaient devaient être nécessairement les partisans de la protection et les adversaires de la fiscalité. De là ces axiomes de M. de Bourrienne :

« Un pays où les droits de douane ne seraient qu'un objet de fiscalité marcherait à grands pas vers sa décadence ; si l'intérêt du fisc l'emportait sur l'intérêt général, il n'en résulterait qu'un avantage momentané que l'on payerait cher un jour.

» Un pays peut jouir d'une grande prospérité et avoir peu de produits de douane ; il pourrait avoir de grandes recettes de douanes et être dans un état de gêne et de dépérissement. Peut-être pourrait-on prouver que l'un est la conséquence de l'autre.

» Les droits de douane ne sont pas un impôt, c'est une prime d'encouragement pour l'agriculture, le commerce et l'industrie ; et les lois qui les établissent doivent être des lois quelquefois de politique, toujours de protection, jamais d'intérêt fiscal.

» Les douanes (avec la distinction que je viens d'établir) ne devant pas être dans l'intérêt du fisc, l'impôt qui résulte du droit n'est qu'accessoire.

» Une preuve que l'impôt en fait de douane n'est qu'accessoire, c'est que le droit à l'exportation est presque nul, et que le législateur, en frappant d'un droit à l'importation certains objets, a pour but qu'il n'en entre point ou le moins possible. L'augmentation ou la diminution du produit ne doit jamais l'arrêter.

» ... Si la loi qui vous est soumise amène une diminution dans le produit des douanes, *vous devez vous en féliciter*. Ce sera la preuve que vous aurez atteint le but que vous vous proposez, de ralentir des importations dangereuses et de favoriser des exportations utiles. »

Ne nous étonnons pas après cela si la France, dont le commerce extérieur dépasse aujourd'hui deux milliards, ne reçoit de ses douanes que 130 millions, tandis que l'Angleterre perçoit 450 millions sur un mouvement d'affaires d'environ trois milliards, c'est-à-dire, toute proportion gardée, deux fois et demie davan-

Digitized by Google

tage. Les législateurs de 1822 ont tué la poule aux œufs d'or de la douane.

La commission modifiait de la manière suivante le projet de loi du gouvernement :

| | | |
|---|---|---|
| Les fontes entrant par les frontières du Nord, de l'Aisne, une partie du département des Ardennes, de Solre-le-Château à Rocroy, droit maintenu. . . | 4 fr. | les 100 kilog. |
| La commission ne modifiait point cette partie du tarif, disait le rapporteur, parce que le droit de 4 fr. s'augmentant de deux dixièmes comme tous les droits par terre, et de 2 fr. 34 c. que payaient les fontes à la sortie de Belgique, elles se trouveraient en réalité frappées d'un droit de 7 fr. | | |
| Le droit sur les fontes importées par les autres frontières de terre était, en revanche, porté à. . . . . | 6 » | |
| Le droit sur les fontes importées par mer et depuis la mer jusqu'à Solre-le-Château exclusivement. . . . | 9 » | |
| Les fontes épurées ou mazées que le projet de loi laissait au même taux que les fontes brutes, étaient assimilées au fer forgé au bois (droit de 15 fr., 16 fr. 50 c. avec le décime). | | |
| Droits sur les fers (1re classe), au lieu de 24 fr. . . . | 25 » | |
| Id. (2e — ), — 35 fr. . . . | 36 » | |
| Id. (3e — ), laissé à. . . . . | 50 » | |

Ainsi modifié, le projet de loi fut soumis à la discussion le 24 juin. La discussion générale portant à la fois sur les sucres, les bestiaux, les fers et plusieurs autres articles, remplit les séances des 24, 25, 26, 27 et 28 juin ; la discussion spéciale du tarif des fers (discussion des articles) eut lieu dans les séances des 1er et 2 juillet.

Dans la discussion générale, le principe de la liberté des échanges fut défendu par un savant économiste, M. Ganilh, par MM. Lainé, Alexandre Delaborde, Basterrèche, Strafforello. Mais la chambre, dont l'opinion était formée, n'écoutait pas sans impatience ces champions des principes libéraux ; toutes ses faveurs étaient réservées aux prohibitifs. Cet honnête M. Ganihl, par exemple, qui revendiquait pour tous les citoyens le droit d'acheter au meilleur marché possible, était regardé comme un songe-creux de la pire espèce. « S'il faut, lui répondait M. de Monbron, prendre chaque

Digitized by Google

chose dans le pays qui la donne au meilleur marché, c'en est fait de notre agriculture et de notre industrie; je dirai plus, c'en est fait de notre civilisation. Il faut retourner dans les bois. » Et la chambre d'applaudir. Ce même M. de Monbron demandait que l'on essayât d'acclimater le thé dans l'île de Corse, afin d'affranchir nos consommateurs du tribut qu'ils payaient à l'industrie chinoise; il demandait encore que l'on distribuât aux maîtres de forges le montant des droits sur les fers; grâce à cette prime d'encouragement, disait-il, nos producteurs de fer seront en état de nous débarrasser plus tôt de l'obligation de payer tribut à l'Angleterre. Nous y gagnerons autant qu'eux-mêmes.

Et remarquons bien qu'en poussant ainsi jusqu'aux limites du grotesque l'application du principe de la protection, l'orateur ne se montrait pas le moins du monde excentrique. Non! l'immense majorité de la chambre pensait exactement comme M. de Monbron. Les propositions les plus étranges, les plus saugrenues étaient admises par elle sans contestation. Aussi s'en donnait-on à cœur joie. M. de Vaublanc venait dire, après M. de Monbron, *le dernier mot de la science économique,* et la chambre applaudissait M. de Vaublanc comme elle avait applaudi M. de Monbron.

Voici pourtant quel était le dernier mot de la science économique de M. de Vaublanc.

« J'entends souvent dire à nos collègues : Cette question des douanes est extrêmement difficile et compliquée. Permettez-moi de vous dire que je ne pense pas ainsi.

« L'Angleterre vous envoie tout ce qui peut vous être nécessaire et ne consomme absolument rien de ce qui est produit par le sol ou les manufactures étrangères. Plus vous vous rapprocherez de cette maxime, plus vous concourrez à la prospérité commerciale de la France.

« Voilà, messieurs, toute la science de l'économie politique. »

Sans doute les chambres actuelles ne possèdent pas toutes les lumières économiques que l'on pourrait désirer. Cependant si un orateur venait affirmer à la tribune du palais Bourbon que « l'An-

Digitized by Google

gleterre ne consomme absolument rien de ce qui est produit par le sol et les manufactures étrangères, » il est probable que l'on renverrait le théoricien malencontreux à la statistique du commerce extérieur de la Grande-Bretagne.

Nous avons insisté sur ces détails de la discussion, afin de donner la mesure des lumières de l'assemblée qui a le plus contribué à relever nos murailles douanières. On a dit souvent et l'on répète tous les jours que la protection était une nécessité à la fin de la guerre continentale; on a dit que notre industrie se trouvait, à cette époque, impuissante à soutenir l'effort de la concurrence étrangère, et que le gouvernement et les chambres de la restauration avaient fourni une éclatante preuve de leur sagesse en la fortifiant au moyen des tarifs. Or il suffit de jeter un coup d'œil sur les discours prononcés dans la discussion du tarif de 1822, pour se convaincre que les orateurs prohibitifs de ce temps ignoraient le premier mot des affaires de l'industrie; qu'ils négligeaient généralement les faits de la pratique, pour raisonner sur des théories dont l'erreur était manifeste alors tout autant qu'elle peut l'être aujourd'hui. Nous ne connaissons pas de meilleur argument contre le système protecteur que cette fameuse discussion du tarif de 1822.

Tous les orateurs n'étaient point, à dire vrai, de la force de MM. de Vaublanc et de Monbron. M. de Saint-Cricq, par exemple, savait mettre des tempéraments dans son système; quoiqu'il adoptât en théorie les prémisses des prohibitifs les plus ardents et les plus purs, il n'adoptait pas toujours dans la pratique leurs conclusions absolues; il avait des maximes intermédiaires. Ainsi il disait en répondant à son tour à M. Ganihl.

« Votre doctrine est tout entière dans ces mots : Acheter aux autres ce qu'ils produisent à meilleur marché que nous, leur vendre ce que nous produisons moins chèrement qu'eux-mêmes. La notre est tout entière dans ces mots : N'acheter aux autres que le moins possible de ce que nous pouvons produire nous-mêmes; offrir aux autres le plus possible de ce qu'ils ne produisent pas et de ce que nous pouvons leur vendre à des conditions qui leur conviennent. »

Digitized by Google

Mais, nous le répétons, M. de Saint-Cricq était regardé comme un modéré en matière de douanes, et la chambre ne se faisait pas faute de modifier, en les aggravant, les dispositions de ses projets de loi.

La discussion des articles ne dura que deux séances. Le gouvernement avait accepté les amendements proposés par la commission. Il y avait entente cordiale entre les prohibitifs de toutes couleurs. Les partisans de la liberté du commerce réunirent leurs efforts sur un amendement de M. Duvergier de Hauranne, tendant à fixer à 4 fr. seulement, au lieu de 9 fr., le droit sur la fonte importée par mer. Ils se sentaient si faibles, si isolés, qu'ils n'avaient même pas le courage de demander le maintien de l'ancien droit. Mais si modestes que fussent leurs prétentions, la chambre refusa d'y satisfaire. Vainement M. Duvergier de Hauranne fit observer à la majorité que nos hauts fourneaux à la Wilkinson employaient chaque année cinq à six millions de kilog. de fonte douce anglaise, et que, de l'aveu même du conseil-général des manufactures, les fonderies du pays se trouvaient hors d'état de fournir cette sorte de fonte en quantité suffisante.

« La fonte, disait le conseil, est une matière brute, une matière première nécessaire à l'alimentation d'un grand nombre d'industries et de manufactures. *Nous ne savons pas produire des fontes de qualités égales à celles dites anglaises, et nos fonderies ne sauraient s'en passer.*

La majorité refusa de s'en rapporter au témoignage du conseil-général des manufactures, et elle repoussa l'amendement de M. Duvergier de Hauranne. La chambre adopta le projet de loi tel que l'avait amendé la commission. Dans la séance du 6 juillet le droit de 1 fr. par quintal à la sortie du fer fut réduit à 25 cent.

Arrêtons-nous un instant. Nous venons de voir comment s'est successivement aggravée la législation des fers; comment les maîtres de forges, merveilleusement secondés par les circonstances politiques et par l'ignorance générale des choses économiques, sont parvenus, en quelques années, à élever l'édifice de leur monopole. Nous avons encore à signaler les effets désastreux de ce

Digitized by Google

monopole et à raconter la naissance et les progrès de la réaction que les exigences exorbitantes des monopoleurs ont amenée dans le pays. Nous terminerons par un exposé de l'état actuel de l'industrie du fer, et par un compte de ce qu'elle rapporte aux propriétaires de hauts fourneaux et de ce qu'elle coûte à la nation.

G. DE MOLINARI.

Digitized by Google

LE

# MIROIR AUX ALOUETTES.

---

## III.

Yves revint le lendemain — et les jours suivants.

Il avait laissé derrière lui une trop bonne réputation d'ouvrier adroit et sage, pour ne pas trouver de l'ouvrage presque en arrivant à Limoges. — Après le travail de la journée, il venait passer ses soirées auprès de mademoiselle Parfait et d'Annette, et même il parut avoir oublié ses anciennes parties de boules du dimanche. Il y avait là un symptôme.

Mademoiselle Parfait lui faisait le meilleur accueil, charmée qu'elle était de ces assiduités. Elle y voulut tout d'abord voir comme une espèce de muet engagement, sur lequel elle se reposait de sa préoccupation la plus ardente. Sans consulter personne, dans son affection pour Annette, elle s'était empressée de fonder sur Yves l'espoir d'un établissement pour la jeune fille.

Yves passait là de douces heures. Il ne se sentait plus comme autrefois sous le regard glacé de Gertrude, et il se laissait aller à sa gaieté naturelle, bien qu'il éprouvât devant Annette une sorte

Digitized by Google

de timidité qu'il ne s'expliquait pas. La bonne Parfait, pour le mettre plus à l'aise, oubliait sa gravité et souriait aux saillies de l'ouvrier. — Quant à Annette, elle lui savait gré d'être venu jeter dans sa vie uniforme un peu d'animation. La présence d'Yves était venue raffermir son cœur. Elle ne ressentait plus, depuis qu'elle avait retrouvé son ami, ces tristesses inexprimables, ces secrètes langueurs qu'elle avait toujours dissimulées à la tendresse inquiète de mademoiselle Parfait; elle oubliait ces étranges et irrésistibles mouvements, qui lui faisaient autrefois chercher la solitude et répandre son âme en torrents de larmes d'une amère douceur.

Mais Yves devait perdre sa tranquillité là où Annette avait retrouvé la sienne. Son ancienne prédilection pour l'enfant opprimée s'était changée à son insu en un sentiment plus vif et d'un singulier attrait. Le trouble dont il n'avait pu se défendre en la revoyant après plus d'une année d'absence, aurait suffi pour l'éclairer sur lui-même, s'il avait été moins ignorant de ces sortes de mystères et si l'imprévu de sa passion lui eût permis de s'examiner. Mais Yves n'avait jamais pensé qu'il pût devenir amoureux : il ne soupçonnait pas même l'existence de cet autre monde. Il ne s'était pas douté jusqu'alors, qu'au delà des sensations calmes et régulières de sa vie passée, hors de ses affections tranquilles — quoique profondes — pour la famille dans laquelle il avait grandi, des préoccupations de son travail et peut-être encore de quelques modestes pensées d'avenir, — d'autres émotions fussent réservées à l'homme. Il avait cru, dans la naïve fatuité de son ignorance, n'avoir plus rien à apprendre, — si ce n'était peut-être en horlogerie, — et on l'eût certes bien surpris à venir lui raconter les transports, les bouleversements de l'amour : Yves serait resté ébahi et n'aurait rien compris à toutes ces belles choses.

Aussi ne s'expliqua-t-il pas d'abord, ainsi que je l'ai dit, l'embarras que lui causait la présence d'Annette, ce charme ineffable qu'il éprouvait à la contempler longuement sans prononcer une parole, ces frissons d'impatience qui venaient le distraire à la dernière heure de son travail et la lui faisaient maintenant trouver si longue. Ce ne fut qu'au dernier moment, lorsqu'il ne lui

Digitized by Google

fut plus possible de fuir la révélation, de se soustraire, fût-ce pour une seconde, à la pensée unique, constante, qui le poursuivait jusque dans son sommeil, qu'Yves s'avisa d'interroger son cœur. A ce moment-là, il s'avoua qu'il était amoureux.

Cette découverte le jeta dans un grand trouble. Quelle était sa folie! Et que pouvait-il attendre? — Annette était si belle! Pourrait-il jamais lui plaire, lui, simple ouvrier, sans grâce, sans esprit, sans tournure? Et puis, quelle audace d'aimer la fille de son patron, la fille de M. Lassagne! Quel accueil Annette n'était-elle pas en droit de faire à l'aveu d'une aussi ambitieuse et déraisonnable passion? — Yves s'effraya, et dès ce moment le pauvre garçon commença à souffrir tous les tourments, toutes les angoisses de l'amour sans espoir.

Mademoiselle Parfait ne soupçonna rien de ces chagrins. Comme les personnes douées d'une grande bonté, elle était fort inhabile à l'observation. Elle eût été bien éloignée d'ailleurs d'imaginer qu'Yves pût avoir de telles craintes, car, à ses yeux, Yves était pour l'orpheline un parti singulièrement avantageux. Tout ce qu'elle put voir, ce fut que les visites de M. Yves ne se ralentissaient non plus que ses attentions pour Annette : d'où elle conclut que M. Yves avait décidément — des intentions, — et elle en fut heureuse dans le plus profond de son cœur.

Alors survint dans le caractère d'Annette et dans ses habitudes un changement subit. Son travail, régulier jusque-là et irréprochable, vint attester le contre-coup d'une alarmante préoccupation. Annette eut de longues distractions, des heures de rêverie, pendant lesquelles son œil, arrêté sur un point mystérieux de l'air, ne voyait rien autour d'elle. Rappelée à elle-même par un soubresaut de sa propre pensée ou par une observation amicale de mademoiselle Parfait, elle semblait vouloir secouer quelque idée pénible, et, pour y échapper, se réfugier dans un labeur fiévreux; mais bientôt cette ardeur factice s'évanouissait, les mains redevenaient oisives, et le regard s'envolait de nouveau pour planer dans l'espace. Son sommeil n'était plus égal et paisible; les roses de

Digitized by Google

ses joues s'effaçaient sous le doigt pâle de l'insomnie; ses yeux s'auréolaient de tons bistrés.

Ses rapports avec Yves et mademoiselle Parfait se ressentaient de l'état de son âme. Il lui arrivait de passer des journées entières sans adresser la parole à mademoiselle Parfait; à peine répondait-elle à ses questions par quelques mots souvent hors de propos; — puis, subitement, comme réveillée, elle se rapprochait de sa vieille amie avec une effusion des plus affectueuses caresses. — De toute une longue soirée elle ne pensait à donner un regard à Yves, et même elle le brusquait sans se douter du chagrin qu'elle pouvait lui causer, — et le lendemain, pour réparer ses torts de la veille, elle le comblait d'amitiés et de prévenances. Yves, à qui ces alternatives faisaient perdre la tête, ne cachait pas combien il était heureux à ces retours qui le charmaient; mais à peine avait-il eu le temps de laisser revenir le calme sur sa figure, qu'Annette l'avait déjà oublié pour retomber dans ses rêves.

Cette singulière disposition ne faisait que s'aggraver de jour en jour. La bonne demoiselle Parfait, sans autre défiance, l'attribua à quelque malaise que le temps devait calmer. Yves en souffrait encore plus pour Annette que pour lui, et il n'eut pas le moindre soupçon de quelque cause extérieure; il était trop jeune aux passions pour donner accès à la jalousie. — Ni Yves, ni mademoiselle Parfait n'observèrent donc — et il n'en pouvait être autrement — que les recrudescences du mal avaient une coïncidence remarquable avec les sorties de la jeune fille, et que les prétextes de ces sorties beaucoup plus fréquentes qu'autrefois semblaient renaître d'eux-mêmes.

Ni l'un ni l'autre ne se doutaient, dans leur simplicité, qu'Annette luttait en ce moment, se débattait à elle seule, sans soutien, sans guide, contre son plus redoutable ennemi. Le tentateur l'avait surprise hors de la maison de mademoiselle Parfait : Annette, dans une de ses courses, avait rencontré M. de la Mothe-Houdan.

Cette rencontre fut, d'une part comme de l'autre, toute fortuite, et je ne saurais dire si Annette ne l'oublia pas presque aussitôt, ainsi

Digitized by Google

que les quelques paroles banales dont M. Maurice l'avait saluée, ou si l'aspect inattendu de M. Maurice ne vint pas remuer en elle un souvenir d'enfance, rafraîchi à l'hôtel Durosnel, souvenir d'étonnement et presque d'admiration.

Une seconde fois Annette rencontra M. Maurice. Celui-ci était de moitié dans ce nouveau hasard. — Annette rentrait au logis; on était aux approches de l'hiver, et la nuit tombait. Il y eut entre eux une ébauche de conversation qui fut reprise le surlendemain.

Quelques attentions d'un personnage tel que M. Maurice de la Mothe-Houdan ne pouvaient manquer de produire leur effet sur la vanité d'une jeune fille aussi inexpérimentée qu'Annette. Le ton de M. Maurice n'indiquait rien autre chose qu'une bienveillance comme paternelle. Si elle avait pu s'étonner de cet intérêt subit, les paroles simples, l'accent plein de douceur et l'âge seul de M. Maurice l'eussent complétement rassurée. Elle ne vit rien au delà, et sa pureté même se tourna contre elle en la privant du soupçon, sa première défense. — Explique après cela pourtant qui pourra le silence qu'Annette garda sur ces rencontres auprès de mademoiselle Parfait.

Les transitions furent habilement ménagées, et rien ne put éveiller la susceptibilité la plus délicate. La flatterie fut adroite et pénétrante : la compassion affectueuse eut surtout le meilleur air de sincérité. Il ne fallait rien brusquer, rien risquer, rien effaroucher, — ou l'oiseau s'envolait. — Peu à peu ce procédé d'infiltration amena ses premiers résultats. Annette commença à éprouver une tristesse infinie lorsqu'après ces entretiens secrets elle revenait prendre sa place auprès de la vieille fille; elle se sentait comme refroidie en retombant dans les vulgaires détails de sa vie. Les conversations d'Yves et de Parfait ne pouvaient la distraire : ces deux êtres modestes et simples ne disaient plus rien à son esprit, car elle avait perdu ce sentiment précieux d'intimité qui lui avait suffi jusque-là et qui concentrait pour elle le monde entier dans la petite maison de mademoiselle Parfait.

Elle se trouvait malheureuse. Le souvenir de ses jours passés

Digitized by Google

l'attristait encore davantage. Il lui manquait quelque chose qu'elle ne pouvait définir, mais dont le vague besoin s'était déjà révélé par ses inquiétudes, ses larmes d'autrefois. Devait-elle ne jamais rien connaître au delà de cette existence triviale, insipide? — Elle, si belle!... lui disait M. Maurice. — Quel avenir! quel morne horizon! L'éternelle, implacable pauvreté... Vieillir comme mademoiselle Parfait — et mourir seule! seule!...

Auprès de M. Maurice seulement elle trouvait quelque oubli, quelque consolation. Cette affectueuse bienveillance lui ouvrait un refuge où sa pensée se reposait avec une douce confiance. Dans une de leurs conversations, il lui parla un jour de Paris — Paris! ce mot si puissant sur l'imagination d'une fille de province. — Et le soir lorsqu'elle fut seule dans sa chambre, Annette vit, dans un lointain mystérieux, ce Paris enivrant, avec son bruit, son luxe, son éclat!... et sa tristesse en devint plus profonde. Elle ne s'acquittait plus de ses devoirs chez mademoiselle Parfait qu'avec une sorte d'indifférence désespérée, s'abandonnant au chagrin qui la minait, sans même faire l'effort de chercher s'il n'était pas dans l'avenir quelque moyen d'échapper à cette situation sans issue.

Yves eut assurément le plus grand tort de se défier ainsi de lui-même et de ne pas demander sans hésitation la main d'Annette. Elle l'eût accepté pour époux avec joie, ses bons instincts lui faisant comprendre qu'il y avait là un bonheur réel et sérieux pour sa vie entière. Car Annette était une de ces natures heureusement douées qui échappent aux ravages de la passion et chez lesquelles tout un côté d'âme dort un sommeil éternel. Ces inquiétudes, ces mystérieux élans vers l'inconnu n'étaient que les fruits de l'isolement, d'une enfance comprimée et malheureuse, et peut-être, il faut bien le dire, le mécontentement des besoins puérils d'une vanité de jeune fille, besoins que jamais la moindre satisfaction n'était venue calmer. Les âmes de cette sorte, lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, et si l'éducation première leur a manqué, succombent par l'irréflexion de la jeunesse et sont toutes

Digitized by Google

surprises d'être un jour réveillées par le remords que leur droiture naturelle rend plus cuisant, plus terrible. Elles sont sauvées si une voix amie vient au moment donné les soutenir contre les deux ou trois premières sollicitations de l'imagination, leur seul mais redoutable ennemi. Réconfortées par une affection en qui elles se confient et qui va désormais leur suffire, elles sont alors admirablement et sans retour disposées pour la vertu.

Enfin, après bien des hésitations, Yves, un jour, — Annette était absente, — vint confier à mademoiselle Parfait, avec le plus grand embarras et force précautions oratoires, le sentiment qui le débordait. Il exposa avec une sorte de solennité sa situation, le bilan de ses espérances. Depuis son retour, il avait pu déjà mettre quelque argent de côté : il comptait travailler deux ou trois années encore chez son patron et il pourrait alors commencer un petit établissement. — Enfin ! dit Parfait, c'était le plus beau jour de sa vie : Yves venait de le lui donner. De bonheur, elle l'embrassa. Est-il besoin de dire quelles paroles elle trouva pour relever les esprits d'Yves tout abattu et découragé dès qu'il eut formulé son espoir. Il dut presque confesser, bon gré, mal gré, que les appréhensions de sa modestie avaient tort. — Un homme comme monsieur Yves ! disait Parfait, si bon, si honnête, si rangé, — et un si bel homme !... Le digne ouvrier était tout confus de ces admirations. Mais quand mademoiselle Parfait, transportée, parla de la joie qu'allait témoigner Annette à cette bonne nouvelle, il frémit et se repentit de sa témérité. Jamais plus qu'en cet instant il ne fut éloigné de partager la bonne opinion qu'avait de lui la vieille fille ; sa frayeur fut inouïe : — Quoi, déjà !... Qu'allait dire Annette ?...

Mademoiselle Parfait sourit de ces timidités d'enfant. — Mais elle vit bientôt avec chagrin qu'elle ne pourrait obéir à son propre désir. A côté de la sienne était une volonté, qu'elle ne put ébranler, ni par la persuasion, ni par les instances. Yves se défendait contre l'impatience de son enthousiaste amie, avec toute l'énergie de la peur. Il fallut à la fin céder : et Parfait dut pro-

Digitized by Google

mettre, sérieusement, de respecter, jusqu'au moment d'une détermination décisive, un secret qui ne lui appartenait pas. Si elle souffrit de ce délai, elle se consolait au moins par la satisfaction de voir réaliser dans un prochain avenir son vœu le plus cher.

Fatal retard! Pourquoi Yves n'eut-il pas un de ces pressentiments qui, selon tant de gens, ne manquent jamais à l'approche de quelque grand événement de venir vous tirer par la manche? Pourquoi quelqu'une de ces irrécusables inspirations ne vint-elle pas l'avertir que l'heure, l'heure juste, précise, de se déclarer sonnait en ce moment pour lui? — Et pourquoi Parfait eut-elle la force de résister à elle-même et de cacher à Annette le secret de l'ouvrier?

Annette portait d'ordinaire l'ouvrage en ville. Mademoiselle Parfait, dont les jambes commençaient à redouter la fatigue, l'avait depuis quelque temps chargée de ce soin. Ces occasions de sortie étaient, du reste, peu fréquentes, la clientèle n'étant pas nombreuse, et d'ailleurs Annette, devenue grande personne, n'avait rien à craindre dans une ville aussi paisible que Limoges et de mœurs aussi douces.

M. Maurice crut alors le moment venu de faire étinceler devant ce faible esprit, qu'il jugeait vaincu avant la lutte, l'offre d'un bonheur aussi éblouissant qu'inespéré :

— Eh bien! lui dit-il, confiez-vous à moi, à moi qui vous aime. Partons ensemble pour Paris, ce Paris qui vous attend, dont votre beauté va éclipser toutes les splendeurs!

— Quoi! — dit Annette, qui ne respirait pas, — vous donneriez votre nom à une pauvre orpheline comme moi, vous m'épouseriez!....

Tous deux se turent. Maurice était abasourdi : n'ai-je donc pas fait plus de chemin, se disait-il, et cette folle enfant peut-elle croire à une aussi extravagante espérance? Ou plutôt ne serait-ce pas une comédie qu'elle joue en ce moment?

Comment eût-il pu conserver un instant cette pensée? Il sentait

Digitized by Google

frémir entre ses mains la main de la jeune fille : il venait de l'entendre suffoquée de bonheur, et il sentait couler dans l'ombre ses larmes de reconnaissance. — Tout serait-il donc à recommencer? se demanda-t-il, et, après quelque hésitation, il répondit non sans embarras à Annette que tous les liens qui devaient consacrer la perpétuité de son amour, lui seraient chers et doux....

— Mais, ajouta-t-il, de graves motifs, des raisons de famille m'imposent l'obligation de retarder cette union et d'en tenir secret le dessein.

— Et ne pourrai-je pas apprendre à ma bienfaitrice, demanda Annette....

— Ce serait nous perdre, répondit vivement Maurice. Je vous expliquerai de quelle importance il est pour moi de taire à tout le monde un bonheur que la moindre indiscrétion m'arracherait sans retour.

Elle ne demandait pas mieux que de tout croire. — Transportée, ravie, elle ne s'aperçut même pas qu'elle accordait en adieu à son étrange fiancé une première faveur, — faveur sévère, il est vrai, et sérieuse comme le gage d'un lien sacré.

Ses pieds ne tenaient pas au sol : elle s'envola accabler la bonne Parfait de caresses. Ivre de joie, sautant et bondissant autour de sa vieille amie, elle la regardait ensuite avec attendrissement, refoulant les confidences qui gonflaient son cœur. — Cachons-lui, se disait-elle, cachons-lui le bonheur qui va la surprendre : il le faut! — Parfait fut enchantée, sans voir au delà, du changement survenu dans son enfant. Quant à Yves, lorsqu'à son entrée Annette lui fit l'accueil le plus gai, le plus fou, il se demanda si elle n'avait pas un peu perdu l'esprit, et il fut quelque temps à prendre son parti et à tâcher de se mettre au diapason de ces folles gaietés : — Je l'emmènerai à Paris avec nous, ce bon, ce pauvre Yves! se chantait Annette dans son cœur; M. Maurice l'établira : il est si bon, lui aussi, M. Maurice! — Et elle comblait Yves, comme Parfait, d'innocentes caresses, le tourmentant de cent façons, le tirant par un bras, par l'autre : — O le bourru! Riez donc! disait-elle.



Digitized by Google

— Pourquoi donc suis-je si triste à la voir si joyeuse? se reprochait le Dauphinois en étouffant un soupir....

— Singulière fille! folle cervelle! — disait-il deux jours après à mademoiselle Parfait en regardant Annette — plus sérieuse, plus absorbée que jamais.

Une soudaine pensée était venue glacer tous ses beaux projets d'avenir : M. de la Mothe-Houdan était-il sincère? Elle s'était rappelé l'hésitation de sa réponse; le lendemain, quand elle l'avait revu, il ne l'avait entretenue que de son amour; il lui avait fait attendre un mot qu'il n'avait pas prononcé, un seul mot pour confirmer sa promesse de la veille. Il ne lui avait parlé que des triomphes qu'elle rencontrerait à chaque pas à Paris, des plaisirs charmants qui l'attendaient, — et Annette s'était sentie frissonner à un premier doute sur la légitimité de l'avenir si séduisant qui lui était offert.

Mais il était bien tard déjà pour reculer. Le poison avait eu tout le temps d'assurer ses ravages. L'imprudente avait déjà trop vécu, en espoir, de cette vie brillante et heureuse où son imagination l'avait précipitée, pour s'en arracher sans déchirements. Elle en était venue à vouloir rassurer sa conscience en lui répétant la vague promesse de Maurice, promesse à laquelle elle tremblait de ne pas croire. Épouvantée, elle fermait à demi les yeux pour ne pas voir l'abîme béant.

Car les pauvres filles comme Annette n'ont pas à repousser seulement ce fatal ennemi de toutes et des plus vertueuses : « le secret ennemi de la vertu, » dit Beyle. Elles portent en elles le plus perfide des germes, — l'ignorance, cette ignorance funeste qui leur cache d'abord les piéges et le danger. Elles sont toutes prêtes, toutes livrées à la séduction : il n'y a qu'à couver l'œuf, à faire éclore le bouton.

Que pouvait Annette, dans son ignorance du devoir, privée des principes qui trop souvent, et même pour les esprits les mieux dressés, ne sont que d'impuissantes sauvegardes! Elle avait seule-

Digitized by Google

ment quelques bons instincts pour toute défense contre ces autres instincts bien autrement puissants, qui ne laissent ni paix ni trêve.

A qui pouvait-elle demander même un conseil, dans ce trouble, dans cette confusion où elle ne distinguait plus sa volonté, où elle entrevoyait à peine son désir? Parfait la sainte l'aurait-elle comprise, et comment lui avouer ces craintes qu'Annette se cachait à elle-même? Yves.... Elle tourna plus d'une fois ses regards vers lui, lui demandant, dans une muette angoisse, secours et protection. Elle avait peut-être autrefois soupçonné l'amour qu'Yves avait pour elle : la plus jeune, la plus naïve se trompe-t-elle à ces choses-là? Mais la timidité d'Yves, sa gaucherie, quelques airs d'insouciance et de brusquerie sous lesquels il avait d'abord voulu se cacher à lui-même sa passion, avaient fait oublier à Annette ce doute auquel, si léger qu'il fût, elle n'avait renoncé, il faut le dire, qu'avec un certain dépit. Maurice avait achevé d'effacer Yves, l'ouvrier n'était plus désormais pour elle qu'un ami; — et pourtant, aujourd'hui encore, un mot d'Yves et elle était sauvée!

Mais le malheureux Yves avait pris pour de la froideur le silence d'Annette, et, perdant chaque jour l'espoir d'un bonheur auquel il avait fini par ne plus croire, il se renfermait depuis long-temps dans l'égoïsme de son chagrin. Lorsque mademoiselle Parfait, désolée elle aussi de ces hésitations, de ces retards qu'elle ne pouvait s'expliquer, et les voyant tous deux auprès d'elle silencieux et sombres, indiquait Annette à Yves par un mouvement de tête significatif, Yves se taisait encore et ne bougeait pas. — Du courage, osez donc! disait le regard de mademoiselle Parfait. — Yves ne répondait qu'en lui montrant avec découragement Annette immobile, dont la pensée était à cent lieues.

Elle attendait encore en tremblant ce mot que M. Maurice n'osait pas répéter, et, sans avoir la force de le demander, elle s'épuisait aux dernières luttes. Maurice, lui aussi, tremblait; car, au moment où il se croyait le mieux assuré du succès, une soudaine inspiration d'honneur venait illuminer l'esprit d'Annette, et elle



Digitized by Google

reculait avec effroi. Mais, hélas! ce n'était qu'un de ces éclairs qui traversent la nuit sans la dissiper.

En quittant un soir mademoiselle Parfait à l'heure du repos, elle se jeta dans les bras de la vieille fille. Les sanglots l'étouffaient : elle voulait tout lui dire.

— Allons! allons! mon enfant, dit la bonne femme avec une caresse, soyez donc un peu raisonnable et dormez bien!

Dormez bien!...

Qui pourrait dire pourtant qu'Annette eût enfin succombé si un événement n'était venu fatalement tomber au milieu de cette crise et en déterminer l'issue? Annette, ce jour-là, rendait de l'ouvrage à des dames de la ville : en revenant, comme d'ordinaire, elle devait retrouver à l'extrémité du faubourg, derrière le grand mur, M. de la Mothe-Houdan. — Irai-je? se demandait-elle.

La première cliente la reçut avec une froideur à laquelle Annette fut d'autant plus sensible qu'elle était habituée partout au meilleur accueil. On lui paya le travail dû sans lui en remettre d'autre. Dans la seconde maison, on lui répondit sèchement qu'on verrait mademoiselle Parfait.

La dernière cliente qu'Annette devait visiter était une vieille dame très-indulgente et bonne, qui se plaisait souvent à faire de petits cadeaux à la jeune ouvrière. Elle confia à Annette d'autres travaux à exécuter, mais ce ne fut pas sans lui adresser des recommandations générales de sagesse inusitées : — Le diable était bien malin! Une jeune fille devait bien prendre garde! etc.

Annette, assez troublée, réfléchissait en revenant à ces conseils et aux réceptions si nouvelles qu'elle venait d'essuyer, lorsqu'en passant au coin d'une rue voisine du logis de mademoiselle Parfait, elle entendit prononcer son nom. Il y avait là, au rez-de-chaussée, un atelier de jeunes filles. Annette leva la tête; tous ces regards étaient fixés sur elle; on chuchotait; et elle entendit une voix fredonner ironiquement le refrain d'une complainte sati-

Digitized by Google

rique bien connue dans le pays. Seulement, à la fin de l'air, on avait changé le nom de l'héroïne de l'anecdote : la chanteuse, aux éclats de rire de ses compagnes, célébrait — *Lô filiô dô pay Lassagne !...*

Annette s'enfuit.

Hé ! pourrait-elle jamais supporter cette honte ! Cette beauté qui lui avait fait tant de jalouses devait donner plus d'éclat et plus de retentissement à sa chute. N'était-il pas trop tard pour en appeler à son innocence quand toute la ville savait ses secrets rendez-vous ?

— Vous m'avez perdue !... on me montre au doigt !... dit-elle à Maurice en pleurant amèrement.

Il n'y avait pas de reproche dans sa voix, seulement une déchirante douleur. Elle s'éloignait : Maurice la suivit.

— Écoutez-moi, Annette ! lui dit-il. — Mais elle ne l'entendait pas. — Où allez-vous ? Qu'allez-vous faire ?

Elle ne lui répondit pas. Que lui répondre ? que lui apprendre ? Son parti était pris : — la malheureuse avait pensé au puits couvert de quelques planches, derrière la maison de mademoiselle Parfait....

M. Maurice la suivait toujours, effrayé de son silence et s'efforçant en vain de la calmer. Au moment où elle allait rentrer :

— Au nom du ciel, lui dit-il, répondez-moi !

Elle se retourna comme indécise sur ce qui lui restait à faire. Il saisit sa main glacée et moite.

— Eh bien ? dit-il ;

Comme si elle ne voulait pas encore renoncer à un dernier espoir :

— Eh bien ! dit-elle, dans quelques instants je descendrai vous parler. Il le faut, ne vous éloignez pas.

Elle monta à sa chambre en évitant les regards de mademoiselle Parfait qui était seule. Annette se rappela, et dans sa honte elle en fut heureuse, qu'Yves ne devait pas venir ce soir-là. — Elle refusa



Digitized by Google

de descendre quand mademoiselle Parfait l'appela au souper. — Elle n'avait pas faim! dit-elle.

Elle s'était jetée sur sa couche et elle pleurait..... C'était pour compter avec elle-même, pour réfléchir, qu'elle avait quitté M. de la Mothe-Houdan. Réfléchir! quand sa tête était en feu, quand ses tempes brûlaient... Elle entendit mademoiselle Parfait disposer les apprêts du repas, aller et venir, comme incertaine et troublée par sa solitude inaccoutumée; — puis monter lentement l'escalier de bois dont chaque marche craquait...

— Dormez-vous, mon enfant? dit doucement Parfait à la porte.

Annette eut peine à comprimer ses sanglots, que cette voix amie venait de redoubler. — Parfait s'éloigna à pas discrets. Quelques instants après, elle était endormie.

Alors Annette descendit lentement : elle ouvrit avec précaution la porte de la maison, et chercha à pénétrer l'ombre de la rue.... Maurice s'approcha.

— Que voulez-vous me dire? lui demanda-t-elle sans quitter le seuil de la porte.

— Venez un peu plus loin, dit Maurice, ici on peut vous voir...

— Je n'ai plus rien à cacher, répondit Annette tristement, vous le savez bien!

Maurice se taisait. Annette, même en ce moment, ne se sentait pas la force de lui adresser sa question suprême, son dernier espoir. M. Maurice exerçait sur elle, même à cette heure, cette fascinante domination qu'elle ne pouvait vaincre. Elle l'attendait...

Après un long silence :

— Adieu donc, monsieur! murmura-t-elle avec désespoir.

— Un mot encore, de grâce! dit Maurice en lui saisissant le bras.

— Non! répliqua-t-elle avec plus de résolution, l'excès de son chagrin lui rendant le courage.

— Je ne vous quitterai pas ainsi, dit Maurice. Elle voulut se débarrasser de l'étreinte : un mouvement involontaire lui fit quitter l'anneau de la porte. — La porte venait de se fermer...

— Ah! s'écria Annette égarée, c'est Dieu qui se venge!...

Digitized by Google

Elle tomba à demi morte.

Maurice l'emporta dans ses bras. Tout était prêt, car ce départ était depuis long-temps attendu. — Quelques minutes à peine et la voiture de Maurice roulait vers Paris...

Lorsqu'Annette revint à elle, M. de la Mothe-Houdan employa pour la consoler les paroles les plus ardentes, les protestations les plus solennelles. Annette, dans son irrévocable malheur, sentit le besoin de se rattacher à la vie par quelque espoir si incertain qu'il fût. Elle souleva languissamment sa tête étendue sur la soie des coussins pour voir dans les yeux de Maurice s'il ne devait pas la tromper.

A ses serments, Maurice joignit le tableau de son bonheur, de ce bonheur qui le débordait... L'aspect de ces transports si enthousiastes, si vrais, qu'elle faisait naître — elle, l'orpheline! — vint calmer un peu la douleur d'Annette. Pour achever de la distraire de sa honte, de ses regrets, Maurice fit appel aux plus brillantes images de cet avenir qui s'ouvrait devant eux. La séduction apparut là encore plus chatoyante, plus parée, plus dorée : le serpent de l'arbre du mal faisait étinceler ses écailles métalliques. Il fallait fixer encore invinciblement les yeux de la victime sur le croissant mobile aux paillettes miroitantes. Avait-elle assez long-temps tournoyé, fascinée, éblouie, aveuglée, au-dessus de ce croissant fatal, lumineux comme le soleil, rouge comme la pourpre — et comme le sang...

Pauvres, pauvres créatures! faibles cœurs auxquels il est si facile de faire prendre le change! — Annette était à peine à quelques lieues de Limoges, où elle laissait ses deux amis si tendres, son honheur, sa vertu, que ses larmes étaient séchées et que sa pensée dévorait l'espace qui la séparait encore de Paris!



Digitized by Google

## IV.

Si la passion de M. de la Mothe-Houdan pour Annette était sérieuse et vive, il n'était ni de son âge ni de son caractère de s'en tenir, satisfait, aux pâles joies d'une intimité qui avait son danger. Il faut une concordance bien rare d'éléments bien précieux, pour que le bonheur renaisse chaque jour de lui-même et sans crainte de s'approfondir, dans la simplicité de cette poésie qui se suffit avec — son Cœur et sa Chaumière : poésie de pratique si difficile qu'elle est tombée du haut de son impuissance tout en bas, sur une affiche de vaudeville.

Maurice jugea bien qu'il y avait dans sa vie nouvelle, entre Annette et lui, quelque chose à suppléer, et pour combler ce vide le moyen était tout trouvé, il avait servi avant même d'être employé : — le luxe, le plaisir. Maurice, en homme qui a vécu, avait encore prévu l'amertume et le désenchantement qui suivent chez toutes les femmes le sacrifice d'elles-mêmes. Pour sauver cette crise, il ne s'agissait encore que de faire appel au remède héroïque : le plaisir, le luxe. — Et il avait rencontré dans Annette une admirable complice, qui s'enivrait à en oublier son passé et l'avenir. Tout entière aux étourdissants détails de son initiation, transportée à chaque merveilleuse surprise que la sollicitude de Maurice lui ménageait avec une magnifique profusion, elle accepta, une fois le premier pas fait, une équivoque sur laquelle elle ne revint plus, et leur situation mutuelle resta non expliquée. Elle tremblait de s'éveiller de ce beau rêve. — Ou plutôt, n'était-elle pas bien éveillée, et n'était-ce pas là la vie pour laquelle elle était née, sa vie vraie? C'était le passé qui était le rêve : la silencieuse maison Lassagne, Yves, Parfait, l'hôtel Durosnel étaient si loin déjà qu'elle ne les apercevait plus perdus dans les brumes de son souvenir. Si elle se rappelait ce passé d'une froide et humide tristesse, c'était avec un serrement de cœur, un frémissement de terreur et d'ennui.

Ce furent là tous ses remords, car elle n'en était pas encore à se

Digitized by Google

reconnaître; et de fait, elle n'était guère plus coupable d'avoir failli que digne de louanges lorsqu'elle était pure : elle n'avait pas plus raisonné sa vertu que sa chute.

Il y avait pour Maurice des voluptés infinies à assister au développement de cette jeune âme brusquement transplantée. Son amour trouvait un singulier excitant dans chacune des admirations naïves d'Annette; elle s'extasiait sur tout, et c'était avec un empressement égoïste qu'il donnait satisfaction à ses mille désirs à peine éclos.

La délicatesse de Maurice ne lui permettant pas de prodiguer le charmant trésor qu'il avait découvert, Annette ne voyait qu'une société très-restreinte où les femmes apparaissaient à peine. Les quelques amis de M. de la Mothe-Houdan appartenaient à la vie facile et élégante. Annette sut, dès le premier moment, rassurer sans retour la jalousie de Maurice, jalousie naissante qui pouvait bien être la première confession d'un caractère faible. Sans ressentir une de ces passions violentes dont elle n'était pas capable, elle lui était attachée par une profonde gratitude pour les soins affectueux, les attentions dont il la comblait. Il était toujours à ses yeux le gentilhomme accompli, magnifique; elle l'admirait comme au premier jour et ne voyait que lui au monde. Fière des hommages qui entouraient sa beauté et auxquels la distinction de sa nature se prêtait avec une admirable aptitude, elle ne les accepta qu'au pied de la lettre, et ses grands yeux étonnés déconcertèrent les premières tentatives d'une galanterie qu'elle ne comprit pas. — Lorsqu'Annette se voyait radieuse dans quelque fête, escortée d'hommes aimables et brillants, appuyée sur une protection éclatante qui se courbait en esclave devant elle, elle ne se représentait aucune femme qu'elle pût envier; et s'imaginant que ses triomphes étaient sanctionnés, elle en jouissait avec calme.

Méprise pleine de bonne foi; ces cerveaux débiles se trouvent si fatalement voués à l'erreur, qu'ils vont spontanément au-devant d'elle, si faciles à tromper qu'ils se mentent à eux-mêmes en toute sincérité.

Digitized by Google

Quelques mois s'écoulèrent ainsi.

Le départ d'Annette avait frappé d'un coup de foudre la maison de mademoiselle Parfait. La pauvre femme ne put croire d'abord à la fuite de son ingrate fille et bien long-temps elle s'obstina à attendre un retour impossible. Lorsqu'elle dut, à la fin, abandonner tout espoir et retomber dans sa solitude première, elle éprouva une grande défaillance. La vieillesse ne se prête pas au caprice de l'imprévu : chez elle, la moindre commotion a de longs retentissements. Le cœur de Parfait avait pris des habitudes dont la privation l'accabla. Sa maison lui paraissait désormais vide et triste comme un sépulcre, et les heures lui furent longues. Elle eut besoin souvent, pour accepter sans esprit de révolte cette pénible épreuve, de faire appel à toute sa pieuse résignation ; mais le coup avait été trop rude et disproportionné : Parfait ne traina plus que des jours désolés, languissants. Combien de fois et avec quelle amertume ne se reprocha-t-elle pas sa funeste condescendance à la volonté d'Yves, s'accusant elle seule, se répétant que si elle avait parlé autrefois, elle n'aurait pas perdu son enfant! Elle n'eut pas le courage de s'en prendre à l'ouvrier, que ce malheur avait comme anéanti. Le spectacle déchirant de cette autre douleur faisait presque oublier à Parfait son propre chagrin, et c'était pour Yves, plutôt que pour elle, que sa pitié s'ingéniait à chercher d'impuissantes consolations.

Yves s'y prêtait avec une condescendance sombre. Il n'avait rien changé en apparence à ses coutumes quotidiennes : comme avant l'événement, il venait chaque soir s'asseoir sur son escabeau réservé auprès de mademoiselle Parfait. Mais où était le joyeux compagnon d'autrefois? qu'était devenue cette honnête gaieté qui resplendissait sur sa face? Au bout d'une heure de silence, il se levait et gagnait lentement son logis. Il ne se plaignait pas : dès le premier lendemain il n'avait plus prononcé le nom d'Annette. Mais il était irrévocablement atteint jusqu'au fond des entrailles : sa vie était morte, et il tenait sa main crispée sur la plaie éternelle pour l'empêcher de saigner au dehors.

Digitized by Google

Le premier scandale de la disparition d'Annette pénétra, en traversant tout Limoges, jusqu'à l'hôtel Durosnel. Madame Durosnel proféra un superbe : — Je l'avais bien dit! Ce ne fut qu'après quelques jours que l'on s'avisa d'un rapprochement entre cette fuite et le départ encore inexpliqué de M. de la Mothe-Houdan : les deux Durosnel s'entre-regardèrent... — Alors commença à sourdre une œuvre muette et ténébreuse.

Annette ne se doutait guère qu'en ce moment s'élaborait, dans une circonspecte lenteur, la pensée qui allait assurer sa perte; elle ne soupçonnait pas à quels intérêts féroces, implacables, son imprudence était venue follement se heurter.

Des avis officieux reçus de Paris, un soir de réception à l'hôtel, provoquèrent une conférence secrète entre madame Durosnel et son mari. Elle le retint auprès d'elle jusqu'à ce que les domestiques fussent éloignés et probablement endormis.

Un spectateur eût jugé, d'après la contenance mutuelle de ces deux époux, que les débuts de leur entretien n'avaient pas déterminé tout d'abord un accord d'opinion bien parfait. M. Durosnel arpentait l'appartement dans sa longueur, la tête basse, le front soucieux; sa femme, silencieuse comme lui, assise contre le foyer, le suivait de son regard froid et vitreux. La transparente profondeur de cet œil gris, au fond duquel on était effrayé de ne rien voir — ce n'était pas là que la dévote mettait sa pensée — ses lèvres minces et contractées, attestaient l'immuabilité de ses réflexions.

— Plus je pense à ce voyage que vous jugez si indispensable, dit enfin Durosnel, moins j'en saisis la nécessité. Mes affaires en ce moment réclament ici impérieusement, et avant tout, ma présence : voilà ce qui me paraît le plus clair !

Madame Durosnel comprima un mouvement d'irritation; il lui fallait répéter une troisième fois ses déductions. Mais d'avance elle était toujours certaine, en fin de compte, de l'emporter.

— Vous ne voyez donc pas ce qui se passe? dit-elle sans manifester d'humeur. — Cette fille....

Digitized by Google

— Eh! bien, Maurice l'a emmenée, c'est sa maîtresse; il paraît qu'elle est jolie; je ne me la rappelle pas. — Il n'y a pas là de quoi vous alarmer comme vous faites toujours. Je comprends bien vos scrupules de religion et de famille, et vous savez que je les respecte infiniment; mais enfin....

— C'est d'autre chose qu'il s'agit, interrompit madame Durosnel. Mon frère, en nous quittant, nous a à peine informés de son départ par quelques lignes, sans donner un mot d'explication; — depuis quinze jours qu'il est à Paris, il ne nous a pas encore écrit. Mon frère n'a pu se dissimuler combien je serais sensible à l'éclat de cette aventure : cela ne l'a pas empêché de s'y jeter à corps perdu.

— Maurice est un homme de plaisir avant tout. Cette petite lui a plu; quand elle ne lui plaira plus....

— Il n'est pas homme à risquer pareille esclandre pour la satisfaction d'un caprice momentané. Je vous dis que vous ne voyez pas, comme moi, toute la gravité de cette affaire et que vous n'appréciez pas de quelle importance il est pour nous de ne pas abandonner mon frère à lui-même en ce moment. Laissez-moi donc agir. — Vous n'avez guère lieu de vous repentir jusqu'ici, ce me semble, de m'avoir écoutée dans d'autres circonstances, ajouta madame Durosnel avec un sentiment de supériorité qu'elle voulait ne pas rendre dédaigneuse; — c'est grâce à moi que mon frère a mis dans nos mains sa fortune, qui vous a été si utile, et je ne pense pas que vous veuilliez compromettre par une imprudence le fruit de ce passé qui m'a coûté quelques efforts.

— Pourquoi aussi êtes-vous toujours prête à recueillir des orphelines? répliqua Durosnel avec une aigreur qu'il n'osait trop accentuer. Il regimbait contre l'ascendant réel de sa femme et le souvenir des services qu'elle avait rendus à leur maison. — Sans vous, votre frère n'aurait jamais vu cette créature, et je ne serais pas exposé à quitter ma fabrique pour courir après votre frère, qui reviendrait fort bien tout seul!

— Eh! s'agit-il de quelques misérables écus que vos commis ramasseront pour vous! s'écria la dévote en s'animant. Ne com-

Digitized by Google

prenez-vous pas, homme aveugle, que vous jouez en ce moment une partie bien autrement sérieuse. — Et si mon frère l'épousait!!....

— Maurice.... y pensez-vous?

— Vous ne le connaissez donc pas? Vous n'avez donc jamais approfondi cet esprit incertain, irrésolu, sur qui l'impression dernière a toujours raison? Ne saisissez-vous pas toutes les conséquences de ce qu'il vient de faire? Maurice a quarante et un ans : c'est un vieux garçon; qui peut dire jusqu'où le conduirait l'influence sous laquelle il a agi? Voudriez-vous voir ma famille, qui est la vôtre, déshonorée par une alliance inavouable? Et ne voyez-vous pas enfin maintenant cette fortune de mon frère, qui était le patrimoine de mon père — qui appartient à mes enfants! dit-elle avec toute l'énergie de sa conviction — exposée à passer en des mains étrangères? N'est-ce pas un *devoir* pour nous de défendre le bien de nos enfants?...

Durosnel ouvrait les yeux. — Il s'inclinait en lui-même avec soumission, sans l'avouer.

— *Je sais mon frère sur le bout du doigt!* — reprit-elle après un temps de repos. — Notre arrivée à Paris ne le surprendra pas ni ne l'inquiètera, puisque nous avons l'habitude de passer chaque année à Paris un mois de la saison d'hiver. Notre voyage est avancé de quelques jours, voilà tout. — Sans brusquer Maurice, tout doucement, je saurai le ramener, je l'arracherai à un égarement indigne de lui.

Elle se tut.

— Nous partirons quand vous voudrez, dit le mari en allumant une bougie pour se retirer.

— Demain! dit-elle.

FÉLIX T.....N.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

# LE

# CANAL DE MARSEILLE

ET

## L'AQUEDUC DE ROQUEFAVOUR

---

Je ne connais pas de contraste plus entier, plus saisissant, que celui qui se présenta à mes regards lorsque, pour la première fois, je descendis des vertes montagnes de notre Jura franc-comtois, afin de visiter les provinces du Midi de la France. Volontiers je me serais cru le jouet de quelque hallucination, ou bien j'aurais cru voyager par enchantement à la manière des chevaliers de nos vieilles légendes, tant l'aspect de la nature s'était modifié en quelques instants.

Il suffit d'une nuit de sommeil passée au fond de la boîte roulante d'une voiture publique pour se trouver transporté du paysage le plus verdoyant au milieu des campagnes torréfiées des régions méridionales. Adieu les forêts de chênes et les forêts de sapins et les montagnes couvertes de neige. Adieu les lianes pendantes, les rochers escarpés et les abîmes sans fond; plus de lacs

Digitized by Google

argentés, plus de chaumières couronnées de lierre, plus de cascades retentissantes à chaque détour du chemin ; plus de solitudes humides, plus de frais ombrages, plus de petits oiseaux gazouillant, sautillant et voletant à droite et à gauche, en avant et en arrière, à travers tous les branchages. On dirait que la baguette magique de quelque nécromant a fait disparaître tout cela. Aussi loin que la vue peut s'étendre on n'aperçoit plus qu'une végétation brûlée par le soleil, des montagnes nues, des vallées desséchées. Plus de brumes flottantes le matin et le soir, plus d'ombre à midi, plus de grandes forêts, plus de grands arbres ; çà et là, seulement, quelques bouquets d'oliviers dont le feuillage mat et cendré semble moins une production de la nature que le résultat d'une fabrication artificielle : des vignes encore, mais ce ne sont plus nos vignes rampant à mi-côte, avec des forêts de hêtres pour couronnement, et pour soubassement des prairies ou des terres de labour. Ici la vigne semble chercher partout un appui qui l'aide à s'élever dans les airs comme pour éviter le contact d'un sol brûlant ; au lieu de la tiède haleine de nos vents parfumés, le *siroco* chargé d'une poussière brûlante. Les lointains, tout à l'heure encore noyés dans une vapeur bleuâtre, sont devenus fermes, précis, arrêtés à l'égal des premiers plans. Les montagnes les plus éloignées se dessinent nettement à l'horizon. L'aspect du ciel même a changé, il est d'un bleu plus ferme mais moins suave ; les nuages sévères ont remplacé les nuages capricieux.

A tout prendre, cependant, cette nature méridionale ne manque ni de caractère ni de grandeur ; mais c'est une grandeur, c'est un caractère plutôt italien que français. Les villes même, aussi bien que les habitants, ont une physionomie tout italienne. Aucune ville du Nord n'a conservé autant que Nîmes l'empreinte de la domination romaine. Avignon porte au front, dans son château papal, le sceau de l'Italie du moyen âge. Quant à Marseille, c'est autre chose : elle n'a guère plus conservé trace de ses dominateurs romains que de ses fondateurs phocéens. Marseille est aujourd'hui une ville orientale plus que toute autre chose. Elle a résumé en elle tout le littoral de la Méditerranée, dont elle est la

Digitized by Google

reine par le commerce et la navigation. Mais, hélas! la pauvre reine manquait d'eau pour sa toilette. Pareille aux paysanes endimanchées dont les bas brodés sont bientôt salis par la boue, elle se couvrait d'habits somptueux et ne songeait pas à laver le pied de ses monuments. C'était horrible à voir pour ceux qui voulaient la connaître avant qu'elle eût achevé sa toilette du matin, repoussant et nauséabond, surtout dans un climat où l'élévation de la température fait une loi absolue de la plus exacte propreté; mais, que voulez-vous! Marseille n'avait pas d'eau.

En présence de cette disette absolue dans une cité aussi florissante, on se rappelle naturellement ce trait de naïve exaltation d'un prédicateur de village, qui, dans un mouvement d'éloquence plus enthousiaste que réfléchie, faisait admirer à son auditoire avec quelle bienveillante sollicitude la Providence a gratifié d'un grand cours d'eau chaque ville d'une certaine importance. Cependant la Providence, pour parler le langage de ce digne homme, la Providence, dans cette merveilleuse répartition des grands fleuves, avait oublié Marseille. Mon Dieu oui, la vieille colonie hellénique, l'antique cité méridionale, riche et puissante comme nous la connaissons, était assise depuis des milliers d'années au bord de la mer, sur un sol aride, qui produit à peine assez d'eau pour étancher la soif de ses habitants. A quelques lieues seulement du Rhône et de la Durance, Marseille n'avait pu obtenir même un ruisseau, murmurant à l'ombre des saules, comme il en a été accordé au moindre village.

Depuis nombre d'années l'administration municipale s'était émue de cette disgrâce; et il avait été décidé qu'une ville de commerce de cette importance ne pouvant se passer plus long-temps d'une rivière à peu près présentable, à tout prix il fallait se la procurer. Mais où l'aller prendre, cette rivière, et par où la faire arriver? Vingt projets furent présentés et successivement abandonnés comme impraticables, ou ne devant produire que des résultats insuffisants.

Les uns voulaient, à l'exemple de Neptune, la faire jaillir de

Digitized by Google

terre, en substituant la sonde de M. Mullot au coup de trident du dieu des mers, lequel dieu des mers je soupçonne fort d'avoir été l'inventeur des puits artésiens. Son trident ressemble terriblement à une sonde; et dans le cas où il aurait opéré de cette façon, la fontaine de l'Acropole d'Athènes gagnerait en importance scientifique autant au moins qu'elle perdrait en merveilleux. D'autres proposaient un système de digues et de chaussées, dans le genre de celui qui a été établi sous Louis XIV aux environs de Versailles, pour diriger l'écoulement des eaux pluviales qui tombent dans un rayon très-étendu; d'autres préféraient un canal qui eût mis le Rhône à contribution; d'autres, enfin, pensaient qu'il valait mieux s'attaquer à la Durance. Chacun s'efforçait de faire prévaloir son opinion et la soutenait par des raisons plus ou moins plausibles; mais rien de tout cela ne semblait immédiatement réalisable.

Les choses en étaient là, et l'administration se débattait entre des propositions d'une simplicité puérile ou d'une complication extravagante, lorsque M. de Montricher présenta le projet qui est maintenant en cours d'exécution. Il ne s'agissait de rien moins que d'un canal de 9 mètres 40 centimètres de largeur en gueule sur 2 mètres 40 centimètres de profondeur; ce qui donne en coupe un vide de 14 mètres 72 centimètres, qui pourra débiter en moyenne 10 mètres cubes d'eau par seconde. Or, cette masse d'eau courante, il fallait la transporter de Pertuis à Marseille, à travers les pays les plus accidentés et les plus pittoresques, mais aussi, et par cela même, les plus impraticables; c'est-à-dire qu'il fallait enjamber les vallées sur des aqueducs d'une proportion fabuleuse, éventrer les montagnes et s'ouvrir un chemin à travers leurs flancs déchirés, fouiller le sol, briser les rochers, transporter des blocs immenses à des hauteurs prodigieuses, lutter un jour contre l'envahissement des eaux, un autre jour contre la résistance de la pierre, puis contre les éboulements; enfin, contre toutes les difficultés, contre tous les obstacles matériels; car, sur un parcours de 83 kilomètres, du point de départ au point d'arrivée, on compte trois aqueducs importants, non compris celui de

Digitized by Google

Roquefavour, qui est hors ligne, et plus de 21,000 mètres de travaux souterrains.

La dépense totale devait s'élever à une quinzaine de millions au moins, d'après la première estimation de M. de Montricher. En présence de ce chiffre élevé, on aurait pu craindre quelque hésitation de la part de l'administration municipale; mais Marseille avait besoin d'eau. La somme fut votée immédiatement et mise à la disposition de l'habile ingénieur. Le 15 novembre 1839, le duc d'Orléans posa la première pierre du canal, à Longchamp, point d'arrivée dans la ville de Marseille.

Aujourd'hui les travaux sont ou peu s'en faut terminés. Plus de 82,000 mètres de tranchée sont achevés, et il est probable que d'ici à quelques mois les eaux de la Durance arriveront à Marseille; en sorte qu'il n'aura pas fallu plus de sept années pour mener à fin cette gigantesque entreprise. Cependant, dès les premiers travaux, la possibilité même de l'exécution avait été pour ainsi dire remise en question par des accidents et des obstacles imprévus, d'une telle importance qu'ils devaient augmenter considérablement et peut-être doubler le chiffre de la somme à dépenser. Ainsi, dans la percée qui traverse la chaîne des Taillades, les eaux, envahissant tout à coup les tranchées souterraines, se sont élevées subitement à 60 mètres au-dessus du fond de la galerie, et, par un seul des puits creusés pour communiquer avec le tunnel, débitaient 3,000 litres par heure, c'est-à-dire plus de 83 par seconde, en sorte que sur ce point seulement il fallut employer continuellement une machine à vapeur de la force de cent chevaux, pour obtenir un épuisement qui permît de reprendre les travaux et de les continuer avec quelque sûreté pour les ouvriers.

En présence de difficultés de cette importance, et se trouvant obligé de lutter contre la résistance sans cesse renaissante d'une nature plus rebelle qu'il n'avait pu le prévoir, M. de Montricher n'eut pas une heure de découragement, pas un instant d'hésitation, car il appartient à cette école de jeunes ingénieurs, hommes de science et de résolution, très-audacieux parce qu'ils sont très-savants, pour qui le mot impossible n'est pas français. Il comprit

Digitized by Google

que, dans cette lutte de l'intelligence contre la matière, la victoire devait rester au génie, et, fort de cette conviction intime, il se trouva en mesure de parer à tous les accidents, de vaincre tous les obstacles. A chaque difficulté nouvelle, il improvisait un nouveau moyen de la surmonter.

Aussitôt qu'il lui fut démontré que la somme prévue pour la dépense totale se trouvait insuffisante, il prépara un nouveau devis, d'après les données nouvelles que lui avait fournies l'expérience d'un commencement d'exécution, et, avant de continuer, il voulut soumettre le chiffre résultant de ce travail à l'approbation du conseil municipal. Mais la ville de Marseille était décidée à ne reculer devant aucun sacrifice. Les millions furent ajoutés aux millions, et les travaux, repris sur une plus grande étendue, furent poussés sur tous les points avec une activité prodigieuse.

La prise d'eau ménagée sur la Durance, au milieu d'une campagne luxuriante, non loin du pont suspendu de Pertuis, dans le département de Vaucluse, se compose de sept ouvertures, d'un mètre chacune, armées de vannes coulées en fonte. Un radier général traverse la rivière, dont les bords sont bastionnés à droite et à gauche de digues insubmersibles. Ces précautions, qui pourraient sembler superflues dans des circonstances ordinaires, étaient ici de la plus absolue nécessité. En effet, la Durance descend des Alpes à travers les rochers et les précipices; et si, pendant l'été, elle présente dans la plaine l'aspect honnête d'une rivière inoffensive qui s'avance majestueusement au milieu des campagnes qu'elle est appelée à féconder, elle devient tout à coup, au moment de la fonte des neiges, et grâce au déboisement des montagnes, un torrent dévastateur qui couvre au loin le pays de ses inondations.

En s'éloignant de Pertuis, le canal traverse d'abord la belle et vaste plaine du Puy-Sainte-Réparande, en se dirigeant vers le joli village de Saint-Estève, derrière lequel il disparaît dans une première percée souterraine, puis il reparaît non loin des ruines pittoresques du vieux château de Janson, au pied desquelles il semble se développer avec complaisance et se reposer pour prendre son élan avant de franchir la route départementale d'Aix à Cadenet

Digitized by Google

sur une levée de quatorze mètres de hauteur. De-là on peut apercevoir les créneaux de l'antique forteresse qui domine Cadenet se découpant au loin sur l'horizon, et l'on peut entendre encore les mugissements de la Durance lorsqu'elle précipite ses grandes eaux dans la plaine; mais les eaux de l'aqueduc, subjuguées par la volonté humaine, répondent à peine par un clapotement inoffensif aux cris de fureur de la rivière indomptée, et continuent modestement leur chemin dans les entraves de pierre que le génie de la civilisation leur a imposées. Elles passent tranquillement le long des murs de la vieille abbaye de Sylvaranne, toute peuplée des souvenirs et des légendes traditionnelles du moyen âge, puis elles reflètent, au miroir ondulant de leur surface, les grands arbres, les sombres allées et les joyeuses clairières des parcs magnifiques de la Roque-d'Anthéron.

Mais, à mesure que nous avançons, les difficultés du terrain augmentent, et en même temps augmentent aussi l'importance et la majesté des travaux d'art. Tout à l'heure c'était une jetée de quatorze pieds, sur laquelle il fallait traverser la route d'Aix à Cadenet ; maintenant voici, près de Charleval, deux aqueducs, les plus élégantes constructions et en même temps les plus originales qu'il soit possible d'imaginer en ce genre : celui de Jacourelle d'abord, de dix-neuf mètres de haut et de soixante-quatorze de long, encadre de son vaste cintre la perspective sévère d'une admirable forêt de pins; celui de Valbonette ensuite, qui, s'il compte un mètre de moins en hauteur, en a seize de plus en longueur, et se développe dans une vallée d'un aspect plus pittoresque et plus varié.

Arrivé à la hauteur de Vernigens, le canal se tourne brusquement vers le midi et traverse la chaîne des Taillades au moyen de cette fameuse percée souterraine de 3,700 mètres de longueur dont l'exécution a présenté tant et de si grandes difficultés; de là il pénètre dans la vallée de Lambesc, et non loin de cette ancienne principauté réduite au rôle modeste de chef-lieu de canton, il franchit le défilé sur l'aqueduc de Valmousse, qui n'a pas moins de 170 mètres de longueur sur 26 de hauteur.

Digitized by Google

Cette construction imposante, et devant laquelle on s'arrête pénétré d'admiration quand on n'a pas encore contemplé le monument gigantesque élevé à Roquefavour, ne semble plus ensuite que le timide coup d'essai de cette œuvre prodigieuse, dont il rappelle pourtant l'aspect imposant, mais dans des proportions très-réduites.

Cependant le canal continue sa route à travers la forêt de Labarben, où l'on aperçoit le vieux manoir de la famille de Forbin, coupe la chaîne d'Aiguilles, *acus mons, mons inaccessus*, par quatorze souterrains, et débouche dans la vallée de l'Arc un peu au-dessus de Condom. Il remonte quelque temps cette vallée, contourne la montagne de Ventabren, et rencontre enfin l'immense défilé de Roquefavour, qu'il franchit sur un aqueduc de 400 mètres de longueur et de 82 mètres 50 centimètres de hauteur. Il traverse ensuite le vallon de la Mérindolle, puis la route d'Aix à Martigues, et touche enfin le territoire de Marseille à Saint-Antoine, après avoir traversé la chaîne de l'Étoile au moyen de deux percées de 3,500 mètres chacune. Entre ces deux percées, le canal ne voit le jour que sur une longueur très-restreinte, dans le fameux vallon de l'Assassin, près du village des Pennes.

Nous venons de suivre rapidement le parcours du canal de la Durance, et, chemin faisant, nous avons donné l'énumération des ouvrages les plus importants avec les mesures précises de leurs proportions. Nous avons essayé en même temps de jeter à droite et à gauche un coup d'œil sur le paysage. Mais, hélas! combien la parole est insuffisante pour donner une idée exacte des objets! c'est à peine si la description la plus habile saurait faire vaguement pressentir l'impression produite par l'aspect d'un site ou d'un monument. Aussi faut-il renoncer à figurer avec la plume ce que le crayon même et le pinceau pourraient à peine complétement représenter. Comment, en effet, donner une idée exacte de l'aspect d'une percée de près d'une lieue de longueur, séparée à peine, par quelques mètres de travaux à ciel ouvert, d'une autre percée de la même étendue? comment reproduire l'impression qu'on a pu éprouver en présence d'un aqueduc qui dépasse prodi-

Digitized by Google

gieusement tout ce qui a été fait de plus colossal dans ce genre de construction? comment figurer avec des mots un monument gigantesque dont les piles énormes présentent une masse solide quatre fois plus considérable que celle des tours de la cathédrale de Paris, et portent, 12 ou 13 mètres plus haut que leur sommet, une rivière de 28 pieds de large à la surface?

Certes le paysagiste peut représenter exactement le caractère général de tel ou tel monument; il peut le donner non-seulement avec les détails caractéristiques qui lui sont propres, mais encore avec l'entourage pittoresque de plaines, de rochers, de forêts, de montagnes qui lui sert d'encadrement. C'est bien; vous aurez l'édifice tel qu'il apparaît, tel qu'il existe en réalité à tel instant du jour, par tel effet convenu: mais l'aspect variable du ciel, du paysage et du monument même, suivant que le spectateur se transporte ici ou là, à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, et suivant les modifications infinies de la lumière; mais la saisissante impression de la réalité, mais l'effet d'ensemble résultant de la contemplation successive de chacun de ces travaux gigantesques, dont un seul suffirait pour immortaliser la ville qui l'a fait exécuter et l'ingénieur qui l'a construit, mais les souvenirs historiques qui se dressent à chaque pas devant vous sur ce sol tant de fois foulé par les légions romaines, écrasé par les invasions des barbares, ravagé par les guerres de religion? Partout des souvenirs de meurtre et de carnage, partout des massacres; au milieu de la nature la plus exubérante, dans les vallées les plus gracieusement souriantes, comme dans les gorges les plus sauvages, dans les plus épouvantables défilés. Ici c'est la vallée de l'Assassin, là c'est la route des Martigues, délicieuse petite ville toute plantée de mûriers et d'oliviers, dont les habitants furent massacrés jusqu'au dernier, en 1545, par ordre du parlement; plus loin c'est la gorge de Roquefavour, *Rupes favoris*, rocher favorable à la victoire, car à cette place même, au milieu de cette nature sauvage, se passèrent les principaux épisodes de cette fameuse bataille d'Aix, où le consul Marius coucha sur la terre deux cent mille Ambons et Teutons.

Digitized by Google

L'aspect seul de cette vallée semble indiquer qu'elle était destinée à de grandes choses : tout le site paraît avoir été disposé exprès pour encadrer la victoire de Marius et le monument de M. de Montricher. Maintenant que le colosse de pierre est achevé, ou peu s'en faut, l'esprit le plus froid reste frappé de surprise en présence de cette prodigieuse manifestation de la domination humaine sur le monde matériel ; par moments l'imagination s'exalte ; et, pour peu qu'on s'abandonne à l'entraînement de la pensée, les rêveries les plus fantastiques semblent se confondre avec la réalité. La raison, ébranlée à la vue de tels monuments, d'une telle nature, de tels souvenirs, hésite à reconnaître les limites du possible. Ce qui pouvait sembler invraisemblable se trouve là matériellement réalisé. Alors ce pont géant que les pas humains ne doivent point fouler, grandit encore dans l'imagination ; alors il paraît n'avoir pu être élevé que par une puissance surnaturelle, pour servir de piédestal à la gloire du guerrier romain dont la grande ombre semble planer encore sur tout le défilé ; car au milieu de ces roches brisées, de ces pins échevelés, de ces montagnes taillées à pic, au milieu de toute cette nature âpre et sauvage, on reconnaît l'enceinte de son camp : on montre encore les vestiges de ses retranchements, tout près des rives escarpées de l'Arc, rivière furieuse, profondément encaissée, dont la colère écumante se brise en mugissant contre les rochers. Mais l'immense aqueduc n'a pas seulement agrandi une de ses enjambées pour lui livrer passage, il la laisse tourbillonner à sa guise entre les deux piles d'une de ses arcades.

Imaginez maintenant ce que doit être un pareil monument ; rappelez-vous tout ce que l'antiquité a produit de plus colossal en ce genre. Le pont du Gard n'a guère que la moitié de cette hauteur sur une longueur de moitié moins considérable, c'est-à-dire que, comme développement superficiel, il ne s'élève pas au quart, et comme masse à la huitième partie. Et puis quelle différence de caractère, de style, de grandeur monumentale ! Avec ses arcades écrasées, qui s'échelonnent lourdement les unes sur les autres, le pont du Gard semble ramper sur le sol, tandis que l'aqueduc de

Digitized by Google

Roquefavour s'élance majestueux et imposant. Ses piles fortes et hardies montent d'un seul jet jusqu'aux petites arcades qui portent le canal, reliées entre elles, aux deux tiers à peu près de leur élévation, par des arceaux admirablement disposés pour les appuyer les unes sur les autres sans interrompre la continuité des lignes verticales qui règnent sur toute la construction et lui donnent un caractère si tranché et si original. Tout l'appareil est d'une grande simplicité. Les blocs énormes qui ont été mis en œuvre ne sont ravalés que sur les jointures, la face extérieure a été laissée en bossages, non pas de ces bossages retaillés et historiés comme on en voit dans quelques édifices de la renaissance, mais de ces vrais bossages bruts des vieux palais de Florence, qui sont motivés par la dureté de la pierre et l'inutilité d'un superflu de dépense, et dont le caractère sauvage ajoute encore à la grandeur imposante du monument.

J'insiste sur ces développements parce que le travail de M. de Montricher présente un de ces exemples si rares de nos jours, de l'application des vrais principes de l'architecture. Ici, tous les détails sont complétement subordonnés au caractère de l'ensemble : chaque forme est la conséquence de la destination et lui correspond immédiatement. Les dispositions tant générales que particulières sont invariablement déterminées par la fonction ; il en résulte un effet puissamment original, un aspect grandiose, une impression saisissante.

Pour avoir la force de concevoir et surtout le courage d'exécuter un travail aussi complétement étranger à la tradition de l'école, il fallait un homme libre de tous les préjugés académiques et de ce bagage de préceptes étroits au moyen desquels on pervertit l'intelligence de nos jeunes architectes. Il fallait une science profonde unie à une parfaite indépendance de raison.

M. de Montricher a procédé exactement comme faisaient les grands artistes de l'école grecque. Il a abordé franchement son sujet, il en a étudié, sans préoccupations, la nature spéciale, il en a déterminé le programme normal, et de cette détermination même il a fait sortir tous les développements de son projet. Dans toutes

Digitized by Google

les conditions possibles, l'application de ces principes produira des œuvres vivantes et originales. En effet, le programme normal, et par conséquent le type idéal d'un monument, existe *à priori* d'une façon parfaitement indépendante. La fonction de l'artiste est de reconnaître, d'accepter ce programme et de réaliser matériellement le type idéal qui en résulte.

Dans le cas particulier dont il s'agit, quelle devait être la forme du monument projeté? en d'autres termes, qu'est-ce qu'un aqueduc? et quelles devaient être les dispositions caractéristiques de l'aqueduc de Roquefavour?

Un aqueduc est un monument destiné à porter un cours d'eau d'un lieu à un autre, en lui faisant franchir une vallée plus ou profonde, plus ou moins étendue. Il ne doit pas être construit en maçonnerie pleine, car alors il arrêterait l'écoulement des rivières, des torrents, ou tout au moins des eaux pluviales : il entraverait la circulation, en interrompant les voies de communication ; d'ailleurs ce serait un surcroît de dépense superflu, puisqu'il serait fait en dehors des exigences de la solidité. Donc un aqueduc doit être un ouvrage percé à jour, et ces jours seront terminés par des arcades, parce que l'arcade est le système de construction le plus convenable pour couronner une ouverture de large proportion; c'est en outre le moyen le plus naturel, le plus satisfaisant pour appuyer solidement des piles les unes contre les autres, les relier entre elles, les rendre solidaires. Ensuite, les arcades doivent être aussi élancées qu'il sera possible sans compromettre la solidité du monument. Le but de la construction, la fonction de l'édifice est de soutenir le lit du courant, et le courant lui-même; de résister à une pression verticale; par conséquent les lignes verticales doivent être vigoureusement accentuées; et les lignes horizontales, les arcades et tout ce qui en dépend, complétement subordonnées, puisqu'elles ne remplissent qu'une fonction secondaire. Or c'est précisément là ce que nous observons à Roquefavour. Ce robuste monument paraît s'élancer de terre; chaque pile semble s'allonger autant que possible pour soutenir dans les airs le pesant fardeau qu'elle est destinée à supporter.

Digitized by Google

Les déterminations accessoires dépendent, ici comme ailleurs, des circonstances locales, de la nature des matériaux, etc.; aussi je n'entrerai pas à ce sujet dans de plus amples développements; qu'on me permette seulement de remarquer en passant combien le pont du Gard et la plupart des aqueducs romains sont inférieurs, à ce point de vue, à l'aqueduc de Roquefavour.

Qu'on ne vienne donc plus nous dire qu'on ne peut rien faire de neuf aujourd'hui, qu'on ne peut rien inventer de notre temps.. Non, vous ne ferez rien de neuf, rien d'original, rien de véritablement approprié à notre goût, à nos besoins, à notre usage avec les principes de l'école. Vous ne ferez rien de neuf aussi long-temps que tout votre art consistera dans l'application de formules convenues d'avance à toutes les destinations possibles. Tant que vous imiterez servilement les exemples du passé, tant que vous assemblerez dans un même monument les détails les plus hétérogènes, vous ne produirez que de déplorables médiocrités, sinon de révoltantes monstruosités.

Vous élèverez de pièces et de morceaux des monuments que je ne veux pas qualifier, comme certains poètes de la décadence latine faisaient des vers pitoyables avec des hémistiches de Virgile ou d'Ovide, comme Ausone a composé son infâme *Centon Nuptial*, avec les plus honnêtes paroles du plus chaste poète de l'antiquité. Que dis-je? Vous élèverez; mais cela se fait tous les jours, tous les jours on construit des édifices composés de pièces de rapport, empruntées à tous les styles. Il ne serait même pas difficile de citer des exemples de compositions analogues à cette épître gréco-latine que le même Ausone adressa à son ami Paulus. Cette pièce grotesque est d'une barbarie trop caractéristique pour que je ne me passe pas la fantaisie d'en citer quelques vers :

[1] Ἑλλαδικῆς μετέχων μούσης, Latineque camoenae,
Ἀξίω Αὐσόνιος sermone alludo bilingui.

[1] *Ausonii opera*, *Amstetred*, 1669, *épist.* XII, p. 169, liv. 22.

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

Σαντονικοῖς campoισιν ὅποι χρύος ἄσπετόν ἐστιν
Erramus gelidoτρομεροὶ rigidique poetæ

Plus bas il ajoute :

. . . . . Πολυχανδέα pocula θεντι [1]
Κιρνᾶν, αἴκε θέλῃς, νεταρ vinoιο bonoιο.
Ambo igitur nostræ παραλέξομεν otia vitæ.

Les exemples de bizarreries telles que le campoισιν, le gelidoτρομεροὶ et le vinoιο bonoιο ne sont pas plus rares de nos jours en architecture, qu'en peinture ou en sculpture.

Ce n'est pas à dire cependant qu'il ne soit très-convenable, très-utile, très-important de savoir ce qu'ont fait les hommes du passé, de connaître la tradition, mais nous ne devons accepter l'héritage de nos devanciers que sous bénéfice d'inventaire, et ne suivre leurs exemples que dans le cas où il nous sera démontré que toutes conditions sont exactement les mêmes, ce qui n'est guère possible, et qu'ils ont dit le dernier mot, réalisé la suprême formule de l'œuvre dont il s'agit, ce qui n'est guère probable.

M. de Montricher s'est heureusement trouvé dans une position exceptionnelle au point de vue des études architectoniques. Doué d'un sens droit et d'une raison implacable, fortifiée encore par la pratique des sciences exactes, il a franchement abordé la difficulté de son œuvre. Garanti, par son éducation même, du faux savoir qu'impose à tant de jeunes gens la fréquentation de nos écoles d'art, il a pu travailler dans toute l'indépendance, dans toute la spontanéité de son génie.

Dans la direction de tout cet ensemble de travaux, il s'est montré un très-savant et très-habile ingénieur. Dans le dessin des aqueducs, il a fait preuve de talent et de la spontanéité d'un artiste supérieur. Dans l'exécution des travaux, il a prodigué toutes les

[1] *Ibid*, p. 170, liv. 20.

Digitized by Google

ressources d'un esprit pratique, en même temps novateur et expérimenté.

Le transport et la mise en œuvre des matériaux s'exécutent avec une simplicité et une élégance, qui élèvent à la dignité d'une chose d'art l'exécution des travaux matériels. Partout on reconnait l'action intelligente d'un esprit supérieur, partout les forces de la nature ont été utilisées de façon à obtenir la plus grande économie possible de temps et d'argent.

Ainsi, pour ne parler que de l'aqueduc de Roquefavour, M. de Montricher s'est occupé d'abord de chercher une carrière qui pût fournir une quantité suffisante de pierre de haut appareil, car il devait tenir à ce que tous les matériaux fussent de même nature et de même qualité. Il trouva cette carrière à une lieue à peu près en amont de la vallée, et, après en avoir reconnu l'étendue, il la mit aussitôt en exploitation. Alors, utilisant la pente naturelle du terrain, il établit une voie de fer destinée à amener les matériaux à pied d'œuvre, et il la disposa de telle sorte que le transport pût se faire sans autre moteur que la gravitation, et sans surveillance intermédiaire du point de départ au point d'arrivée. Pour cela, chaque bloc, taillé dans la carrière même, fut placé sur un petit vagon, qui, abandonné à lui-même après le chargement, roule tranquillement sur un plan incliné et s'avance à travers la vallée jusqu'au pied de l'aqueduc. Là, un ouvrier le fait pivoter sur lui-même et l'engage dans une autre voie de fer pratiquée sur le flanc le moins escarpé de la vallée, suivant une pente qui ne laisse pas d'être encore assez roide. Pour lui faire gravir cette pente, on l'accroche à une corde tournant sur une poulie fixée à l'extrémité supérieure de la voie, et qui, descendant parallèlement, vient s'enrouler sur un tambour mis en mouvement, au moyen d'une roue à aubes, par le courant de la rivière. On conçoit que ce petit chemin de fer à dû s'allonger à mesure que se sont superposées les assises de la construction. Lorsque notre vagon a fourni cette nouvelle course, on le fait pivoter de nouveau et on l'engage dans un troisième railway qui règne sur toute la longueur de la construction. Il ne s'arrête qu'à la place même où la pierre qu'il con-

Digitized by Google

tient doit être employée. Là, elle est soulevée par une petite chèvre très-simple et très-mobile, qui, par un mécanisme ingénieux, la transporte et l'arrête perpendiculairement au-dessus de la place qu'elle doit occuper. Il suffit alors de la laisser descendre de quelques centimètres pour qu'elle s'y trouve définitivement fixée. En sorte que ce bloc énorme sorti tout à l'heure de la carrière, est venu, presque toujours mis en mouvement par sa propre masse, occuper de lui-même pour ainsi dire la place à laquelle il était destiné, et il a parcouru tout l'espace intermédiaire en moins de temps qu'il n'en aurait fallu à un homme pour faire de son pas le même chemin.

C'est grâce à une ingénieuse application de toutes les ressources que pouvaient fournir la science et l'industrie moderne, que cette grande entreprise aura pu être exécutée avec une rapidité si prodigieuse et avec une économie telle, qu'on hésite encore à y croire même après qu'on en a constaté la réalisation.

Mais avant de nous éloigner de Roquefavour, jetons encore un coup-d'œil sur ce riche paysage, sur cette nature pittoresque, sur cette délicieuse vallée de l'Arc, fraîche oasis jetée là comme une île de verdure au milieu de l'ardent climat des provinces méridionales; suivons le cours de cette rivière tourbillonnante, ruisseau fougueux et mutin, jusqu'au lac de Berre, petite mer intérieure, communiquant avec la Méditerranée; promenons-nous dans ces vastes prairies et sous les frais ombrages de ces sombres forêts; pénétrons dans le fond de ces gorges jusqu'à ce vieux monastère de l'ordre de Citeaux, qui semble n'être resté là depuis tant de siècles, en attendant son superbe voisin, que pour montrer, par le contraste des deux constructions, combien le monde moderne diffère du monde ancien. Soyons donc de notre temps, et si parfois nous nous sentons attaqués au cœur par cette fatigue de la vie, par cet implacable ennui, qui est la maladie de notre époque, secouons cette torpeur malfaisante, et répétons-nous, en songeant aux grands travaux que la civilisation moderne exécute, à ceux plus grands encore qu'elle ne peut manquer d'exécuter d'ici à quelque temps, répétons-nous, dis-je, qu'il est beau de vivre dans un temps où l'on voit

Digitized by Google

de semblables merveilles sortir de terre comme par enchantement. Applaudissons, quand même nous ne devrions point avoir notre part de ces grandes œuvres ; n'est-ce pas déjà beaucoup que d'assister à leur création et d'en comprendre toute la valeur, toute la portée !

Eh ! quel monument au monde pourrait-on comparer à cette construction de géants ; seraient-ce les aqueducs romains ? ces malheureux aqueducs qui se traînent péniblement à quelques pieds du sol à travers la campagne de Rome, ou les Pyramides d'Égypte, monuments barbares d'un faste inutile et d'une servitude abrutissante ? Serait-ce le Colysée ? le Colysée lui-même, cet immense théâtre que les Césars, dans toute leur puissance, avaient élevé aux plaisirs du peuple romain, le Colysée n'a rien de plus merveilleux, de plus imposant, que l'aqueduc de Roquefavour. Et puis, nous aussi, nous aurons des théâtres, des monuments publics splendides et gigantesques, quand on saura le vouloir sérieusement, efficacement, et quand on saura chercher des architectes. L'argent ne manquera jamais en France pour les œuvres réellement grandes et utiles ; on en a tant prodigué à la Bourse, à la Madeleine, à Saint-Vincent de Paul. Sans compter ce que nous sommes forcés de voir prodiguer encore dans la construction de l'église qui va s'élever place Belle-Chasse, et de tant d'autres monuments de même style.

Heureusement la ville de Marseille, qui n'a pas de place Belle-Chasse et peu d'architectes néogothiques, a pu détourner 25 millions des sommes qui se gaspillent trop souvent ailleurs en choses vulgaires ou incomplètes, et les employer à une œuvre importante et d'une utilité incontestable. Elle a pu aussi par la même raison s'adresser à un homme capable pour un travail de cette importance, ce qui n'est que très-rarement praticable à Paris dans les circonstances actuelles ; d'où il résulte qu'avant la fin de l'année elle aura toute une rivière pour alimenter ses fontaines et désinfecter son port, où, faute de courant, se sont accumulées pendant des siècles toutes les immondices de la ville. Quelques mois encore et le canal de la Durance sera réalisé.

Pour mener à fin aussi rapidement cette colossale entreprise, il

Digitized by Google

fallait deux choses, de l'argent d'une part, beaucoup d'argent, et de l'autre une science profonde unie à ce suprême bon sens qui n'est autre chose que le génie. L'argent, la ville de Marseille l'a fourni à pleines mains; la science et le génie, M. de Montricher les a prodigués. Honneur donc à M. de Montricher et à la ville de Marseille! La France peut maintenant étaler à l'admiration de ses enfants et des étrangers un monument qui n'a pas son pareil dans le monde et qui de long-temps ne sera point surpassé.

G. Laviron.

Digitized by Google

# REVUE POLITIQUE.

15 novembre.

M. le marquis de Normanby, qui est un homme d'infiniment d'esprit, comme le savent du reste les gens du monde admis à l'honneur de le voir et les gens de goût qui ont lu *Matilda*, joue depuis quelque temps une comédie officielle dont il doit être le premier à se moquer lui-même. Un jour, madame la duchesse de Montpensier est encore trop espagnole aux yeux de l'Angleterre, pour qu'il lui soit permis de joindre ses hommages à ceux du corps diplomatique; mais le lendemain, elle est devenue si française, qu'il n'a pas de repos qu'il l'ait saluée. Cette subtilité diplomatique vient-elle du cabinet anglais, ou bien a-t-elle été imaginée par son ambassadeur? Lord Normanby a-t-il demandé formellement à voir la jeune duchesse, ou celle-ci serait-elle survenue par hasard à l'audience donnée par son mari? C'est un mystère qui s'éclaircira; il ne faudrait pas que l'histoire hésitât sur un événement aussi considérable. L'histoire saura aussi si les *lectures* de lord Palmerston (pour me servir d'une expression toute anglaise), sur les nécessités d'un équilibre européen où la Russie et la Prusse ne comptaient point, sur l'avenir d'une Espagne maîtresse encore du Nouveau-Monde et veuve à peine de Gibraltar, ont été transmises à M. Guizot les portes à deux battants ouvertes ou vulgairement fermées. C'est là un point bien important dont nous n'avons pu démêler l'incertitude. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que rien de nouveau n'est arrivé dans la situation diplomatique. Permis à la Bourse de prendre alarme à chaque commentaire du traité d'Utrecht; elle est de la force des nouvellistes de Gresset, qui croyaient la grande arche du Pont-Euxin renversée par un vent de bise! Mais l'opinion du dehors voudra bien se persuader que, quelque bruit qui se répande jusqu'à la réunion des parlements dans les deux

(Voir *Supplément*).

Digitized by Google

pays, les boulets destinés à mettre un terme à leur attitude pacifique, sont encore à fondre comme les enfants dont on conteste les droits sont encore à naître.

Bornons-nous donc à rétablir dans leur véritable jour quelques faits dont on a voulu tirer de graves conséquences. Ce n'est pas l'Angleterre seulement qui est mécontente dans cette affaire des mariages : l'Autriche, la Russie et la Prusse ont bien témoigné qu'elles sont indifférentes pour le moins aux suites qu'ils pourront avoir; mais, qu'est-ce que cela? La Belgique n'est pas satisfaite! Car le roi Léopold est parti la veille de l'arrivée de l'infante, et son représentant, a-t-on dit, n'était pas présent à la réception diplomatique, symptôme plus significatif encore que l'absence de lord Normanby, écrivait le *Times*. Le roi Léopold est parti en effet le 3 novembre, nous ne chercherons pas à le nier; mais les rois constitutionnels qui ont des chambres à ouvrir sont-ils maîtres de leurs loisirs? Depuis plus de six semaines, absent de son royaume, c'était bien le moins que le roi des Belges se donnât le temps de conférer avec ses ministres sur ses affaires intérieures. Qu'aurait-on dit s'il était revenu directement du lac de Côme en Belgique? c'eût été là une manifestation qu'un franc de baisse aurait à peine suffisamment caractérisée. Il n'y a rien eu que de très-naturel dans le départ du roi Léopold. Oncle de la reine Victoria, il n'aura pas voulu compromettre l'autorité presque paternelle qu'il exerce sur son esprit, en ayant l'air de prendre parti dans le désaccord momentané des deux familles royales auxquelles il est allié. Il a donné par cette conduite prudente une nouvelle preuve de la haute raison qui l'a toujours distingué et qu'il a su mettre en œuvre en 1840 au profit de la paix européenne. Nous osons espérer qu'il se propose encore une médiation de cette nature. Quoi qu'il en soit, s'il avait montré moins de tact, il ne serait plus en mesure aujourd'hui d'intervenir officieusement dans le différend des deux grandes nations, dont la bonne intelligence est un de ses premiers intérêts de roi.

Est-il besoin d'ajouter que son ministre auprès de la cour des Tuileries ne pouvait manquer de se trouver à l'audience donnée par les jeunes époux au corps diplomatique? Il est vrai que M. le prince de Ligne n'y assistait point : absent de Paris depuis près de quatre mois, il ne sera que dans quelques jours de retour à son poste. C'est le chargé d'affaires qui gère les affaires de l'ambassade pendant la durée de son congé, M. Firmin Rogier, qui a rempli le jour de l'audience les devoirs du représentant de la Belgique. Cette affaire que l'on a voulu compliquer est aussi claire que cela.

Nous n'en finirions pas si nous voulions réfuter tous les faux bruits



Digitized by Google

que la crédulité publique peut accueillir dans le court espace d'une quinzaine. Ainsi la presse de Londres vient de signaler dans lord Brougham le futur défenseur de notre politique espagnole, à la chambre des lords. Elle aurait pu s'épargner les commentaires dont elle a fait suivre cette nouvelle. Lord Brougham n'est pas inconnu en France, et notre gouvernement n'en est plus à se méprendre sur la mesure de cette personnalité politique. Il peut plaire à sa spirituelle seigneurie de plaider notre cause dans une assemblée dont son éloquence féconde sait forcer l'attention, mais il faudrait désespérer de parvenir à convaincre nos susceptibles voisins, si le cabinet ne comptait que sur la consistance et l'autorité politiques de lord Brougham et Vaux pour ramener à lui leur opinion égarée. C'est un tour que lord Palmerston voudrait bien voir le châtelain de Cannes jouer à sa patrie d'été. Nous espérons qu'il nous épargnera ses dangereux plaidoyers, surtout si nous devions les payer, comme l'a proposé le *Times*, de la franchise absolue de toutes les importations d'Angleterre.

Il est un dernier sujet — mais celui-ci ne se rattache point, quoiqu'on prétende, à l'affaire des mariages espagnols — sur lequel la presse n'a pas épargné non plus des interprétations étranges. Nous voulons parler du mariage de M. le duc de Bordeaux. Il est bien entendu que M. le prince de Metternich a suggéré cet événement pour faire pièce à la France, car l'opposition vous dira que le système de ce grand homme d'état est de léguer le plus de difficultés possibles à l'avenir. Il ne lui suffit pas des embarras sérieux dont la situation de la Hongrie, de la Galicie et des provinces italiennes peut menacer l'empire autrichien : il lui faut encore qu'une race de prétendants se perpétue dans l'exil, dont la cour de Vienne ne pourra nier ni revendiquer les droits! Le mariage du duc de Bordeaux n'a rien qui doive surprendre; il faut s'étonner, au contraire, que cet événement, d'où dépend la perpétuité de la branche ainée, ne se fût pas accompli plus tôt. La France nouvelle n'a point du reste à s'en inquiéter. Quand elle ne compterait pas sur l'esprit de sa révolution pour en écarter les suites, l'instinct admirable qui aide les légitimistes à se conserver lui serait d'ailleurs une garantie suffisante. Laissons donc cette grande et courageuse faction se réjouir de ce que, dans quelques années, elle aura deux ou trois santés de plus à porter au dessert, laissons-la se féliciter en paix de la naissance prochaine de son cardinal d'York.

Le parlement anglais, comme il était facile de le prévoir, a été prorogé jusqu'au mois de février. Cette décision du cabinet britannique prouve du moins que les alarmes causées par la disette commencent à s'apaiser en Angleterre. L'Irlande est toujours dans la même situation.

Digitized by Google

Le gouvernement fait son devoir; tous les propriétaires de l'île malheureuse n'imitent pas son exemple, s'il faut en croire la lettre de John Russell, adressée à l'un d'eux, et qui est en ce moment l'objet d'une discussion assez vive. On peut croire l'hiver assuré maintenant chez nos voisins comme chez nous, mais il n'est pas douteux que les mesures qui devront être soumises au parlement, pour éviter le retour d'une éventualité aussi désastreuse, vont prouver bientôt, en dépit de l'application du cabinet whig aux affaires extérieures, que les intérêts domestiques des peuples sont les intérêts souverains dans notre siècle, les intérêts appelés à modifier et à conduire tous les autres.

La saison parlementaire a commencé, dans l'Europe constitutionnelle, comme d'ordinaire, par l'ouverture des états-généraux de Hollande. L'adresse en réponse au discours du trône, dans la seconde chambre, contenait deux paragraphes qui méritent de fixer l'attention. Le premier exprime l'espérance déjà manifestée dans les précédentes sessions, que le roi voudra bien concourir à la réforme de la loi fondamentale, le jour où il reconnaîtra cette réforme nécessaire. Il n'est pas probable que ce vœu de la seconde chambre soit sur le point de se réaliser. Le roi Guillaume II paraît être opposé à un remaniement constitutionnel, qu'aucune expression imposante de la volonté nationale ne lui fait croire nécessaire; et quoique la constitution octroyée en 1814, sous l'approbation hâtive des notables, et dans la vue d'un état politique détruit par la révolution belge, paraisse susceptible de changements utiles, nous croyons que la couronne a raison de les ajourner encore : les remaniements constitutionnels, même utiles, sont toujours d'un dangereux exemple. L'autre paragraphe de l'adresse que nous avons à signaler, est celui où la seconde chambre, tout en accueillant la notification qui lui est faite des traités de commerce récemment conclus, appelle le moment où un système plus libéral rendra ces conventions inutiles entre les peuples. C'est la plus sérieuse parole qui ait été prononcée sur le continent en faveur du libre échange, et il n'est pas étonnant qu'une pareille initiative soit venue de la Hollande.

Les tentatives de l'Angleterre sur Bornéo paraissent avoir inquiété les représentants du commerce néerlandais. Des interpellations ont été faites à ce sujet au ministre du commerce. M. Baud a répondu que le gouvernement britannique avait déclaré formellement qu'il ne ferait aucun établissement fixe dans cette grande île, mais qu'il n'avait point cru manquer aux droits réservés à la Hollande par le traité de 1824, en prenant possession d'une petite île sur la côte. Le cabinet néerlandais a passé outre, mais la seconde chambre n'a point



Digitized by Google

paru satisfaite. Il est évident que l'Angleterre commence à empiéter sur les limites fixées par ce traité de 1824, en même temps qu'elle conteste à la Hollande le droit de défendre sa grande colonie du Java contre les ennemis les plus proches. Il a paru dans le *Morning-Chronicle*, à l'occasion de l'occupation de Bali, un article qui a produit une sensation pénible en Hollande. Le gouvernement néerlandais s'occupe depuis longtemps d'établir dans la colonie de Java des moyens de protection qui lui permettent de se passer des secours mêmes de la marine. Mais l'on comprendra que l'opinion publique, en Hollande, s'alarme des projets de l'ambition anglaise, si l'on songe que les ventes seules de Java ont rapporté près de 33 millions de florins en 1845, et que l'excédant de cette recette sur la dépense couvre largement le déficit du budget de la métropole.

C'est le 10 novembre que les chambres ont été ouvertes en Belgique. Comme des élections générales doivent avoir lieu au mois de juin 1847, cette session ne s'étendra pas au delà des premiers jours du mois de mai; aussi l'opposition a-t-elle trouvé le discours de la couronne trop riche en projets pratiques. Le ministère actuel a montré au moins l'intelligence de sa situation en proposant une session d'affaires. Une loi seulement est destinée à prendre un caractère politique, c'est la loi sur l'enseignement moyen. On sait que la discussion seule des termes de cette loi dans le sein du conseil a déterminé la chute de M. Van de Weyer. Quoique catholique, le cabinet qui lui a succédé sous les auspices de M. de Theux se trouve mieux en position de la conduire à bonne fin dans les deux chambres. Une réaction est survenue dans le parti libéral, réaction que nous avions prédite à coup sûr, tant elle était dans la nature même des choses. Voici en peu de mots ce qui vient de se passer dans le sein du parti libéral :

La résistance que le parti religieux rencontra dans les élections de 1845, et qui promettait de le mettre en minorité aux élections suivantes, avait été organisée par une société électorale connue sous le nom de l'*Alliance;* elle était fixée à Bruxelles, et avait des centres d'affiliation dans toutes les provinces. Cette société politique est bientôt tombée dans l'exagération d'elle-même, et la multitude dont elle se composait, — elle ne comptait pas moins de 700 membres il y a quelques jours, — a fini par y dominer les talents et les convictions qui la dirigeaient d'abord.

Depuis quelques mois, cette société était divisée en deux camps, les hommes politiques d'un côté, les radicaux de l'autre. Les premiers n'ont pas voulu céder aux entraînements presque démagogiques de leurs alliés. Ils voulaient que la société conservât son caractère d'agence électorale,

Digitized by Google

au lieu de devenir une assemblée délibérante en dehors des limites constitutionnelles. Mais tous les clubs politiques en viennent là : pour continuer d'être, il faut qu'ils avancent. Neuf députés, parmi les plus considérables du parti libéral, MM. Rogier, Lebeau, Devaux, Henri de Brouckère, voulant donc rendre à l'*Alliance* son véritable caractère, essayèrent de la déterminer à se renfermer dans sa mission électorale. Ils ont échoué dans cette tentative. Discutée en séance solennelle, leur proposition a été ajournée jusqu'après les élections de juin 1847 par une majorité de 182 voix contre 180. Les neuf députés ont donné le lendemain leur démission de membres de l'*Alliance* et ont aussitôt fondé une société politique qui a pris le nom d'*Association libérale* de Bruxelles. On comprend dès-lors que le parti libéral ne pourra plus montrer dans les élections prochaines la même unanimité qu'à celles de 1845. Le parti catholique qui n'est pas divisé, retrouvera sans doute une partie de la force qu'un mouvement très-vif lui avait fait perdre.

Du reste, le ministère de Theux paraît décidé à la vigueur; il vient d'enjoindre aux fonctionnaires publics qui sont membres des sociétés politiques, de se retirer sous peine de destitution. Les libéraux jettent les hauts cris parce que les membres plus cachés et plus prudents des sociétés religieuses ne paraissent pas compris dans la mesure. Cette mesure a cela de bon et de juste, dans tous les cas, qu'elle tend à rendre à l'État la force et la cohésion qui lui manquent en Belgique, et qu'elle met aux prises avec leurs intérêts personnels des fonctionnaires qui trouvaient commode de conspirer contre des ministres, contre les dépositaires d'une autorité consentie par les trois pouvoirs. La moralité publique ne peut que gagner à ces retours forcés de conscience.

Nous ignorons pourquoi la presse parisienne continue à représenter la Belgique comme en proie au paupérisme le plus effrayant. Nous ne saurons trop le répéter : la Flandre n'est pas pour elle une Irlande. Le dépérissement de l'industrie linière y a privé, il est vrai, un nombre considérable d'ouvriers de leurs moyens d'existence; mais des mesures énergiques vont être prises pour leur procurer de l'ouvrage. Il paraît que le conseil des ministres a arrêté un système de travaux publics qui doit pourvoir aux premiers besoins des classes pauvres, par exemple le défrichement des terres encore incultes et le pavage de la plupart des chemins vicinaux. Il s'apprête en outre à fonder une société d'exportation pour les produits de l'industrie linière.

Ce dernier projet ne pourra que retarder en Belgique le mouvement du libre échange qui y éprouve déjà d'assez grands obstacles. Toute l'économie commerciale de ce pays, nous l'avons dit déjà l'année der-

Digitized by Google

nière dans ce recueil, repose sur trois traités de commerce, sur les conventions qui lient ses intérêts de production avec ceux de ses puissants voisins, et, il y a quelques mois à peine, elle a fait les plus grands efforts pour se réconcilier commercialement avec la Hollande, efforts que la convention du 25 juillet a couronnés d'un entier succès. Aussi ne faut-il pas être surpris que des associations *conventionistes* plutôt que protectionistes se soient formées dans les centres de fabrication pour combattre les idées des partisans du libre échange. Les deux partis en sont encore à ces prolégomènes théoriques d'où nous ne sommes pas sortis nous-mêmes. Cependant un but positif paraît déterminer la résistance des esprits pratiques aux théories du libre échange, c'est la reprise du projet d'union douanière avec la France. Il est évident que, si la question du libre échange pouvait être portée sur ce terrain dans les deux pays, la France augmentée de la Belgique formerait le centre de production et de consommation le plus puissant, le plus riche et le plus solide du monde, sans même en excepter l'Angleterre. Mais la question est loin d'être mûre encore, et ne présente pas jusqu'à présent assez d'éléments positifs pour que le jour soit venu de l'examiner.

Digitized by Google

# CHRONIQUE THÉATRALE.

Il est une tendance des auteurs dramatiques qui se manifeste de plus en plus et que nous ne saurions qu'approuver; ils abandonnent les sujets dits d'histoire ou de fantaisie pour chercher l'histoire et la fantaisie dans les mœurs modernes. Il faut le dire, les théâtres secondaires du drame et du mélodrame ont servi beaucoup cette cause. Dans ces théâtres où il faut une mise en scène qui frappe les yeux, des costumes copiés ou empruntés aux modes bizarres du moyen-âge, des ressorts dramatiques fournis par les coutumes de la féodalité, on s'est avisé de ne pas aller chercher si loin les merveilles de décorations et les curiosités de mœurs. Au lieu de montrer les splendeurs de l'Alhambra, les effets de lune éclairant des sites étranges, on nous a montré tout simplement les boulevards illuminés par le gaz et peuplés de leur foule pittoresque, le poétique tableau de la Seine à minuit sous l'arche d'un pont où nos bohémiens vont chercher leur asile; au lieu de la taverne de Buridan, on nous a ouvert les bouges immondes où les truands de nos jours complotent leurs crimes autour d'un billard crasseux; et à ces spectacles nouveaux on a battu des mains avec plus de chaleur encore que pour les tableaux les plus émouvants d'un autre âge, parce que chacun pouvait apprécier hardiment la valeur de ces vérités substituées à des conventions. Sur le titre de *la Closerie des Genêts*, on eût pu croire que M. Frédéric Soulié faisait un appel aux vieux souvenirs de Bretagne, qu'il avait évoqué les bandes vendéennes et fouillé dans ce pittoresque que les années ont déjà donné à l'ère révolutionnaire; mais il n'en est rien. M. Frédéric Soulié a fait une histoire de ce temps-ci, pleine d'émotions, de situations et de coups de théâtre. Il est inutile de donner ici avec détail une analyse qui a été faite et répétée par tant de plumes qui nous ont précédé; mais nous ne pouvons laisser passer cette occasion de louer les interprètes choisis par M. Frédéric Soulié. Il serait difficile de rencontrer une œuvre jouée avec un plus harmonieux ensemble. Les rôles les plus secondaires sont remplis avec goût; le personnage de Kerouan a été rendu par M. St-Ernest

Digitized by Google

avec une grande dignité, et il a mimé avec une perfection rare la scène, toute de pantomime, où le vieux père breton devine que c'est sa fille qui a failli, que c'est lui qui est déshonoré. Les débuts de Montdidier et de madame Naptal donnent un intérêt de plus à *la Closerie des Genêts*. Ce sont en effet deux comédiens que leur éducation dramatique a mis en dehors de l'école des boulevards. Madame Naptal a abordé Célimène; M. Montdidier a prêté son talent à la muse classique de Casimir Delavigne. La façon dont M. Montdidier est accueilli dans le rôle du marquis de Montéclain, peut prouver que ce n'est pas par un jeu perpétuellement en saillie, par des hurlements frénétiques, par des moyens grossiers, tels que les transitions rapides de la voix élevée à la voix assourdie, qu'on peut seulement conquérir les applaudissements. Nous avons été, il faut le dire, surpris de voir ce public populaire qu'on peint comme n'étant remué que par les effets lourdement accusés, apprécier fort bien la sobriété de jeu de M. Montdidier et sa distinction; et comprendre avec un tact remarquable les épigrammes fines et de bon ton que M. Frédéric Soulié a placées dans la bouche du marquis, et par lesquelles M. de Montéclain combat en homme du monde la perverse comtesse de Beauval.

*La Closerie des Genêts* a un de ces succès fabuleux qui ne se trouvent qu'au boulevard; et il en devait être ainsi. L'œuvre de M. Frédéric Soulié est écrite avec une verve qui ne laisse pas un instant l'intérêt en suspens: le traître, qui est ici une femme, et une jolie femme, est un personnage nouveau, parfaitement rempli du reste par mademoiselle Lucie. Bien qu'il s'agisse toujours de l'histoire d'un enfant illégitimement conçu, caché, découvert, l'intrigue est nouvelle, nouvelles sont les combinaisons. L'abondance des situations est quelquefois trop riche; ainsi dans le septième tableau où les menaces de meurtre, les révélations, le duel, les suicides s'accumulent dans l'espace de quelques scènes: mais l'auteur a dû le comprendre et y remédier par quelques coupures heureuses. La scène du duel aux flambeaux a soulevé parfois quelques murmures; et en effet elle est empreinte d'une exagération invraisemblable: l'indignation de Kérouan, qui poursuit une vengeance, légitime sa conduite, mais le comte de Sainte-Estève n'a pas ce droit de brutisme cruel; il est vrai qu'il en résulte une scène d'un grand effet, et nous comprenons que M. Frédéric Soulié n'ait pu se résoudre à mutiler son dernier acte, et nous l'excusons de faire sciemment un peu de violence à la vraisemblance.

*L'Univers et la Maison* est davantage encore, s'il se peut, une pièce contemporaine; elle porte la date de 1846, et met hardiment cette date dans ses hémistiches. Les opinions ont été fort divisées sur la comédie de

Digitized by Google

M. Méry; le public a dit oui, et la critique a dit non. Il y a même eu dans la critique des fureurs risibles contre la tentative de M. Méry; des gens, qui ont souri à *Georges d'Alton*, frère puîné de *Jean de Bourgogne* et de *Nuit au Louvre*, ont grincé des dents au succès de M. Méry. Il est certain qu'il y a à rabattre sur les applaudissements de la première représentation : il n'y a pas dans *l'Univers et la Maison* une action assez ferme, ce qu'on nomme en argot de faiseur la charpente, des scènes reliées les unes aux autres, des sorties et des entrées sagement ménagées; les caractères se dessinent à peine sur un fond fantasque; parfois les vers trop faciles tombent comme une pluie monotone, sans qu'un éclat lumineux vienne interrompre cette musique importune; parfois, au contraire, dans ces vers si rapidement improvisés, dit-on, le sens se cache sous des images tourmentées et incohérentes. Ce sont là des défauts, et des défauts assez considérables pour empêcher que *l'Univers et la Maison* soit jamais une comédie, mais, si imparfaite, si incomplète qu'elle soit, le souffle du poète y est; la muse au crayon léger, muse chiffonnée, capricieuse, inégale, rimant à l'impromptu, plus douée de la verve parlée que de la verve écrite, qui dicte les hémistiches de M. Méry, a laissé la trace et le parfum de son esprit. On a accusé M. Méry d'avoir copié *l'Alcade de Molorido*, et la pensée n'est pas la même. L'alcade sait tout ce qui se passe chez ses voisins et ignore les révolutions de son intérieur, Doria, l'œil fixé sur l'univers, préoccupé des intérêts extérieurs, ne veut pas se préoccuper de ses intérêts domestiques. Ensuite il y a dans le sujet de M. Méry une intention plus élevée que dans la donnée purement comique de Picard; M. Méry fait la satire de ces travailleurs, de l'espèce que le latin nommait *actuosi*, qui s'imaginent que travailler c'est ne pas être en repos, porter partout une fièvre brouillonne d'investigations, effleurer mille affaires, et ne comprennent pas l'étude entremêlée de loisirs, embrassant moins d'espace, mais creusant jusqu'au tuf l'espace plus restreint qu'elle s'est assigné.

On s'attendait à voir MM. Bocage et Mauzin remplir leur rôle avec talent; mais le talent de M. Delaunay, chargé d'un rôle d'amoureux, a été une révélation. M. Delaunay, qui est d'une extrême jeunesse, a de l'élégance dans la tenue, de la vérité de diction et de la chaleur. Ç'a été une révélation pour le public, avons-nous dit; mais nous devons ajouter que la Comédie-Française, qu'on accuse de ne savoir rien découvrir, avait déjà engagé M. Delaunay antérieurement à la représentation de *l'Univers et la Maison*.

La Comédie-Française a apporté aussi son tribut littéraire à l'étude des mœurs contemporaines par la pièce de madame Casa-Major, *le*

Digitized by Google

*Nœud Gordien.* Le sujet de madame Casa-Major est un plaidoyer féminin; elle représente une femme qui, compromise sans avoir succombé, est dominée par un don Juan bourreau qui commande sa chute par d'odieuses menaces, par d'indignes révélations. Une semblable intrigue demandait beaucoup d'habileté et était pleine d'écueils; madame Casa-Major s'est brisée à quelques-uns, a dextrement tourné les autres et a fait preuve d'une expérience et d'une force viriles. En mettant un peu plus de franchise dans certaines parties de l'exécution, en reliant plus au fond les caractères épisodiques éparpillés, madame Casa-Major serait arrivée à faire une comédie vigoureusement trempée, car la forme est suffisante, bien qu'un peu fertile en pensées alambiquées, et l'on y trouve des situations nombreuses. Mauléon devait être plus accusé comme scélérat; l'auteur, en lui faisant commettre les scélératesses les plus iniques, n'abandonne pas l'idée de le représenter comme un gentilhomme usant des ruses galantes en don Juan sans conscience qu'il est; aussi la dureté infâme du personnage, jointe à ses prétentions de politique amoureuse, ont souvent soulevé des murmures. Qu'il fût brutal, guidé par quelqu'intérêt d'ambition ou de cupidité, et les contrastes heurtés du caractère disparaissaient. Puis madame de Clavières, sa victime, est trop victime à bon marché; elle est trop vertueuse de se croire si coupable pour une promesse inexécutée. Ensuite, vers le dénouement, sa conduite devient inexplicable; ce rendez-vous donné pour racheter une lettre qu'elle se laisse si facilement prendre, cette résolution d'aller au couvent quand elle est rentrée dans la sécurité, l'intervention qui se rattache à peine à l'action et qui n'a pas de conclusion de St-Pons, tout cela contribue à fausser la vérité, mais l'auteur a fait des changements et des coupures, a mieux fait ressortir la scène diplomatique du mari et de l'amant, et il se trouve qu'en somme *le Nœud Gordien* est une pièce pleine de mouvement, renfermant çà et là des parties pleines de vérité et de caractère, un dialogue spirituel, et surtout supérieurement jouée.

M. Geffroy était chargé du rôle de M. de Clavières, député austère; il l'a rendu avec la dignité froide qui lui séyait; avec cette austérité distinguée qu'il a su rendre terrible dans sa belle création du Philippe II de *Don Juan d'Autriche.* M. Geffroy a dans le maintien et le langage une noblesse et une fierté de bon goût qui en font la providence des auteurs forcés par leur sujet de mettre en scène des maris qui soient trompés et ne soient pas ridicules. Nous aurions voulu que le rôle de M. de Clavières fût plus développé, parce que cette physionomie de personnage diplomatique et sévère convenait parfaitement au talent de M. Geffroy.

Digitized by Google

M. Régnier a dans le personnage de St-Pons une bonhomie parfaite qui se change savamment en énergie dans la scène du défi. M. Régnier est de ces comédiens précieux qui appartiennent à toutes les nuances de leur art et peuvent servir également la Thalie au pied nu, moqueuse et riante, la Thalie au pied chaussé, dont parle Piron, larmoyante et sérieuse. M. Maillart est un amoureux d'un talent distingué; son personnage était écrasant, parce qu'il est odieux, mais il l'a bravement supporté, secondé en cela par madame Volnys, qui, cette fois, sans affectation de façons, a déployé toute sa vigueur de désespoir, toutes ses ressources de larmes, de supplications, avec une vérité saisissante. Il est inutile de mentionner mademoiselle Mante dont l'éloge est tout fait. Chacun sait que, dans les douairières pleines de noblesse impertinente, il n'est pas de comtesse d'Escarbagnas qui la vaille.

— Le Vaudeville a inauguré la direction de M. Lockroy. Tout semble annoncer que des efforts sensés vont donner une impulsion nouvelle et littéraire à ce théâtre abandonné. Déjà *Maître Job* a été vivement applaudi grâce au talent matois de Bardou, secondé par Munié, madame Doche, la jolie mademoiselle Figeac, qui a une naïveté charmante, une grâce et une gentillesse qui seraient assez séduisantes pour la dispenser de se montrer actrice, madame Guillemin, etc. La mise en scène de cette pièce et du *Capitaine de Voleurs* témoigne déjà d'une intelligente direction. Sous la direction précédente, les œuvres informes que le Vaudeville représentait, étaient rendues encore plus repoussantes par le misérable personnel qu'il mettait en jeu. Ce n'est pas en faisant des économies de ses artistes de talent qu'on arrive à l'ensemble; aussi M. Lockroy a confié ses nouveautés aux meilleurs sujets de la troupe, et le résultat a été heureux.

C. G.

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

## HISTOIRE DES PROGRÈS DE LA CIVILISATION EN EUROPE

depuis l'ère chrétienne jusqu'au dixième siècle

PAR ROUX-FERRAND.

Cet ouvrage, qui se compose de cinq volumes, peut être considéré comme un tableau moral, philosophique en même temps que littéraire des événements qui se sont succédé depuis l'ère chrétienne jusqu'à ce jour. C'est en quelque sorte l'ensemble universel de la civilisation envisagée à travers les mille et un accidents de la vie humaine. Sous ce rapport, la route que l'auteur s'était tracée était longue à parcourir et difficile en bien des points : mais l'auteur, qui paraît avoir une intelligence nette du passé et de très-sérieuses études, est parvenu à le satisfaire en parcourant avec succès une aussi vaste carrière. C'est, à vrai dire, un résultat des plus satisfaisants que d'avoir reconnu souvent le véritable sur des faits et de les avoir rattachés à un principe vrai, à des déductions exactes. Les écrits de cette nature sont destinés à exciter l'intérêt des esprits sérieux, car ils donnent à penser, ce qui est rare. Et puis, pour nous tous qui vivons au sortir d'une révolution sociale et qui ressentons encore l'ébranlement de ce drame, n'est-il pas utile d'en rechercher attentivement le prologue dans le passé et le dénoûment dans l'avenir? A cet égard, le travail de M. Roux-Ferrand est un véritable service rendu aux études historiques. Dans un espace très-resserré, l'auteur a su renfermer les faits les plus curieux, les plus importants de l'histoire générale. Quoique l'*Histoire des progrès de la civilisation* ne donne pas en plusieurs endroits ce qu'elle promet par son titre, au moins on y trouve des vues ingénieuses, naturellement exprimées, ce qui est un mérite à constater aujourd'hui.

C'est principalement dans l'étude des progrès de la civilisation moderne en Europe, que M. Roux-Ferrand a porté un discernement parfait et une érudition solide. Il ne faut pas se dissimuler que l'étude de cette

Digitized by Google

civilisation est d'un accès difficile pour quiconque veut étudier dans ses institutions, ses mœurs, ses littératures. Cette difficulté tient à ce que la civilisation moderne en Europe a été soumise, dès sa naissance, à deux influences opposées : l'influence du génie romain et l'influence de la barbarie germaine. Quoique ces deux influences aient été constamment adoucies par un lien commun, elles n'en ont pas moins exercé en sens contraire, et souvent avec toute l'énergie de leur origine, une prépondérance décisive sur la vie politique de l'Europe jusques au milieu du quinzième siècle. C'est ce que M. Roux-Ferrand a fait ressortir à l'aide d'une analyse complète des forces sociales qui dès cette époque ont marqué et constitué l'originalité nationale de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Angleterre. En effet, dans la société moderne, il y a deux familles, c'est-à-dire les hommes de nature romaine et les hommes de nature septentrionale. Les institutions, les mœurs et les lettres ont, à toutes les époques de notre histoire, fourni d'énergiques représentants de ces deux familles. Sans pénétrer aussi avant que nous le faisons ici dans cette révision de la civilisation européenne, l'auteur l'a cependant comprise et parfois indiquée dans l'histoire qu'il a tracée au moyen-âge. Ce sujet des plus avancés a été abordé par l'auteur avec une résolution ferme d'instruire et d'éclairer les lettres. Prenant la chevalerie corps à corps, il lui demande qui elle est, d'où elle vient, ce qu'elle a produit et ce qu'elle nous a légué d'utile. Il procède avec cette même rigueur et cette même gravité dans son expédition des croisades. D'ailleurs dans cette immense nomenclature de faits qui forment l'histoire des progrès de la civilisation en Europe, l'auteur a toujours apporté un examen et un contrôle suivis. Ce n'est pas à dire qu'il n'y a pas çà et là quelques obscurités, quelques lacunes importantes; mais cela tient à ce que dans le cadre choisi par l'auteur, il y avait des difficultés d'invention inhérentes à la grandeur du cœur même. En somme, M. Roux-Ferrand a composé un livre utile, élémentaire, où les événements sont appréciés avec beaucoup de sens et une grande clarté.

De graves questions médicales sont soulevées dans le livre publié par le docteur Baldou, sous le titre d'*Instruction pratique de l'hydrothérapie*. L'auteur de cette instruction appartient à cette classe de philantrophes éclairés dont toute l'ambition se borne à soulager l'humanité souffrante. C'est dans ce but que M. le docteur Baldou, voulant mettre ses confrères en état d'appliquer sa méthode curative, a écrit et publié le fruit de cinq années d'observations et d'études constantes sur l'hydrothérapie :

Digitized by Google

c'est à dire sur le traitement rationnel par la sueur, l'eau froide, le régime, l'exercice. Le docteur Baldou est plein de bonne foi dans sa méthode ; il n'a aucun doute dans son succès, et c'est avec cette confiance dans lui-même, dans ses expériences, qu'il entrevit à travers l'eau froide et la sueur de nouveaux agents hygiéniques. Sous ce rapport l'auteur a beaucoup vu et beaucoup appris en Allemagne dans l'établissement de Graffemberg, et dans l'établissement qu'il a fondé lui-même à Paris. La méthode curative du docteur Baldou est des plus simples, et le moyen hygiénique des plus économiques. Il s'agit purement et simplement de soigner son corps, c'est-à-dire de le laver à l'extérieur, de le nettoyer à l'intérieur en prenant à jeun quelques verres d'eau bien pure et bien fraîche, c'est-à-dire à une température de 6° à 10° R.

Ce qu'il y a de plus salutaire dans cette application méthodique de l'eau froide, de la sueur, du régime et de l'exercice, c'est qu'elle est possible à tout âge, à tout sexe, en toute saison et en tout lieu. D'ailleurs l'hydrothérapie est de beaucoup supérieure aux eaux minérales, par l'étendue, la variété et l'efficacité de ses actions curatives : elle est applicable aux maladies aiguës et aux maladies chroniques ; et en général à presque toutes les maladies, parce qu'elle est capable de remplir la plupart des indications thérapeutiques que celles-ci présentent. En tout état de cause, l'hydrothérapie aidera puissamment la science médicale à se développer, en éclairant vivement plusieurs points de pathologie et de thérapeutique : elle fait déjà faire à la médecine un pas important en simplifiant ses procédés, en lui donnant dans beaucoup de cas le moyen de s'affranchir de cette triste nécessité de ne pouvoir guérir une maladie grave qu'en la remplaçant par une maladie moindre. Telles sont les convictions médicales du docteur Baldou : c'est à ce point de vue qu'il a proclamé les nouvelles et brillantes destinées de l'hydrothérapie. Nous n'avons pas la prétention de juger ici de la valeur des idées et des convictions du docteur Baldou ; nous sommes à cet égard des juges peu compétents ; mais ce qu'il nous est permis de dire, c'est que le travail de M. Baldou est une œuvre de conscience et de bonne foi, c'est que l'hydrothérapie est un projet dans cette voie nouvelle où la médecine est entrée depuis quelques années, en se rapprochant de l'hygiène, et en tendant à devenir de jour en jour purement hygiénique.

---

Ed. Couturier de Versan.

Digitized by Google

# TABLE

## DES MATIÈRES DU TOME ONZIÈME.

---

**Livraison du 1er octobre.**


EUGÈNE ROBIN; — Étude de littérature contemporaine. — *Martin l'Enfant-Trouvé*, roman. . . . . 1

FÉLIX BAMBERG; — Les Poètes dramatiques de l'Allemagne. — Frédéric Hebbel. . . . . 15

J.-G.-H. LAVIRON; — L'Architecture contemporaine et le Style gothique. . . . . 46

FORTUNÉ GUIRAN; — Le Fils de Faust, drame (dernière partie). . . 81

Le comte G. D'HARCOURT; — Histoire de la vie et de l'administration de sir Robert Walpole (*Memoirs of the life and administration of sir Robert Walpole, earl of Orford;* by William Coxe (deuxième partie). . . . . 104

C. CARAGUEL; — Les Littérateurs de l'empire. — M. de Jouy. . . . 127

*** Revue politique. . . . . 150

*** Chronique théâtrale. . . . . 162


**Livraison du 15 octobre.**


LE POÈTE ANONYME DE LA POLOGNE; — Une Nuit d'été, poème (traduit par A. L.). . . . . 165

Le comte G. D'HARCOURT; — Histoire de la vie et de l'administration de sir Robert Walpole (*Memoirs of the life and administration of sir Robert Walpole, earl of Orford;* by William Coxe (dernière partie). . . . . 199

PROSPER TOURNEUX; — Les Chemins de fer de la Belgique. . . . . 236

A. DE MAISONNEUVE; — Les Consultations, proverbe. . . . . 263

G. DE MOLINARI; — Question des subsistances. — Lettre à M. de Lamartine. . . . . 291

*** Revue politique. . . . . 305

*** Bulletin bibliographique. . . . . 319


Digitized by Google

**Livraison du 1er novembre.**

EUGÈNE FORCADE ; — M. Thiers et la situation nouvelle (*Etudes historiques sur la vie privée, politique et littéraire de M. Thiers*, par M. Alexandre Laya).. . . . . 325
HIPPOLYTE BABOU ; — Du caractère et des écrits de Henri Beyle. . . 341
FÉLIX T.....N ; — Le Miroir aux alouettes, nouvelle (première partie). . . . . 381
Docteur YVAN, membre de la mission de Chine ; — Les missionnaires protestants en Chine. . . . . 411
EUGÈNE ROBIN ; — Utilitaires et poètes. — Thomas Hood. . . . . 436
CHARLES GRANVILLE ; — Beaux-Arts. — Le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois. — M. Mottez. . . . . 460
*** Revue politique. . . . . 476
*** Chronique musicale. . . . . 483

**Livraison du 15 novembre.**

*** De la question ministérielle en France et en Angleterre à propos de l'affaire espagnole. . . . . 489
LE POÈTE ANONYME DE LA POLOGNE ; — Irydion, drame ; introduction et première partie (traduit par A. L.). . . . . 499
C. LAVOLLÉE, membre de la mission de Chine ; — Situation actuelle des Européens en Chine. — Les cinq ports. . . . . 537
G. DE MOLINARI ; — Histoire du tarif. — Les Fers (première partie). 577
FÉLIX T.....N ; — Le Miroir aux alouettes, nouvelle (deuxième partie). 609
LAVIRON ; — Le canal de Marseille et l'aqueduc de Roquefavour. . . 630
*** Revue politique . . . . . 648
*** Chronique théâtrale. . . . . 655
*** Bulletin bibliographique. . . . . 661

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google